

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172089 2

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Nexus

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

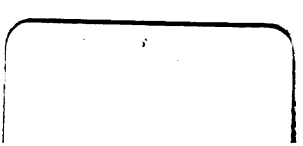
to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library



Digitized by Google

*DM
Neune

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DÉPOT LÉGAL SEINE
1813

TOME CINQUANTE-SIXIÈME.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson*, et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1813.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXIV. — *Samedi* 3 *Juillet* 1813.

POÉSIE.

LA MORT DE DELILLE.

ODE.

Tout mortel doit un jour terminer sa carrière ;
Rien ne sauve, grandeurs, ni talens ni succès :
La Mort vient de frapper le chef et la lumière,
L'honneur du Parnasse français.

O Muses de la Seine ! O filles de Mémoire !
Qu'aujourd'hui la douleur préside à vos concerts :
Celui dont les accords soutenaient votre gloire
A disparu de l'univers.

Ah ! vous ne verrez plus cet illustre modèle
Qui dirigeait vos pas dans le sacré vallon ;
Ils ont cessé les sons de la lyre immortelle
Qu'animaient les doigts d'Apollon.

Delille, entends ma voix ! je suis loin de prétendre
Pouvoir chanter ton nom dans sa célébrité ;
Ah ! permets cependant que je paie à ta cendre
Un hommage trop mérité !

Digitized by Google

Amans des arts, pour lui préparez des guirlandes
Où s'entrelaceront le myrte et le laurier.
Que chacun, en venant lui porter ses offrandes,
Aspire à marcher le premier.

Comme un Voltaire, armé des ailes du Génie,
Jusqu'aux flambeaux des cieux élevant ses essors,
Du chantre d'Albion, du chantre d'Ausonie
Il nous a transmis les trésors.

Du sommet de l'Olympe, et Milton et Virgile,
Entendant retentir la gloire de son nom,
Aimaient à contempler l'esprit vaste et fertile
Qui multipliait leur renom.

Les Dieux le chérissaient : des mains de la nature
Il obtint les présens ; il reçut ces pinceaux,
Dont il a retracé sa candeur la plus pure,
Ses plus magnifiques tableaux.

Des empreintes du cœur DELILLE fut l'oracle ;
Ses écrits lumineux triomphent des censeurs ;
Sur le front de l'Envie ils passent sans obstacle,
Portés par leurs admirateurs.

L'*Imagination* par sa muse est chantée ;
Il parcourt l'univers, s'élance vers les cieux,
Et conduit par degrés mon ame transportée
Au sein de l'empire des Dieux.

Peuples, accourez tous célébrer ses merveilles !
Peuples, accourez tous célébrer ses accens !
Leur harmonie.... Elle est le charme des oreilles :
Que pour elle fume l'encens !

DELILLE n'est pas mort, le livre saint l'atteste ;
La Loi que nous suivons défend de le penser ;
Du jour de ces bas-lieux à la clarté céleste
DELILLE n'a fait que passer.

Tel est de ses vertus le prix inestimable :
Quand la gloire du vers par sa lyre enfanté,
Doit avoir dans le monde un règne comparable
A celui de l'éternité.

Digitized by Google

Il jouit maintenant de l'auguste présence
D'un Dieu que sut toujours respecter son talent ;
Son ame est le phénix, qui ne perd l'existence
Que pour renaître plus brillant.

A MADAME DELILLE,

En lui présentant l'Ode précédente.

Je me suis acquitté d'une dette sacrée ;
Déplorant le destin d'un Virgile nouveau,
Des plus vives douleurs ma muse pénétrée,
Madame, a répandu des pleurs sur son tombeau.
Vous partagerez les suffrages
Par les siècles futurs à ses chants réservés ;
Car sans vous ils seraient privés
De la plupart de ces ouvrages,
Qui par vous ont été sauvés :
Vos deux noms enlacés commandant leurs hommages,
Planeront à jamais sur l'océan des âges.

Par M. Quaynat, *profess.*

LE NOUVEAU RICHE.

Jadis plongé dans la détresse,
Orgon s'efforçait d'en sortir.
Brûlant même de s'enrichir,
Et le jour et la nuit il travaillait sans cesse.
L'ardente soif de l'or fera-t-elle périr
Ce ministre de l'avarice ?
Point du tout. Le destin veut qu'Orgon s'enrichisse.
Le voilà donc au comble de ses vœux,
Riche comme Crésus, je ne dis point heureux.
Il craignait les rigueurs de l'affreuse indigence ;
Il redoute aujourd'hui le moindre événement,
Et n'a pour sentiment
Que la crainte de perdre une fortune immense.

Valant.

Digitized by Google

AMAZILY ET TÉLASCO.

ROMANCE.

« DÉJA le ciel s'est obscurci ;
Allumée au sein des tempêtes
La foudre a grondé sur nos têtes,
Fuyons, fuyons, Amazily.
Proscrits sur ce triste rivage,
Hélas ! où trouver des vengeurs,
Puisque des Dieux l'aveugle rage
Protége nos persécuteurs ! »

« Tu pâlis... D'où vient cet effroi ?
Tu me tends une main tremblante,
Et ta démarche est chancelante,
Réponds... C'est Télasco... C'est moi. »
— « Ami, j'ai vu l'éclair rapide,
Présage affreux de notre sort,
Et dans l'ombre un glaive homicide
A brillé : j'ai cru voir la mort. »

« Des Dieux épuisons le courroux,
Notre assassin déjà s'avance,
Du moins, livrés à sa vengeance,
Tombons frappés des mêmes coups.
Ah ! de mon destin je suis fière,
Puisque je mourrai dans tes bras....
Je sens se couvrir ma paupière
Des sombres voiles du trépas. »

Aux lueurs d'un affreux éclair
Apparaît l'Espagnol farouche....
Déjà l'outrage est dans sa bouche,
Et dans ses mains brille le fer.
« Qui que tu sois, fuis, téméraire,
» Dit Télasco, plein de fureur ;
» Sur ces rives que viens-tu faire ?
» Viens-tu pour nous percer le cœur ? »

Aussitôt sur Amazily
L'Espagnol menaçant s'élance,

Digitized by Google

Dans l'air son glaive se balance ;
Eperdu, l'Indien jette un cri,
Dans ses bras saisit son amante,
Lui fait un rempart de son sein,
Et sous le fer sa main errante,
Pare les coups de l'assassin.

Mais c'est en vain qu'il se défend,
Si le ciel a juré sa perte ;
De son sang la terre est couverte,
L'Espagnol se croit triomphant,
Et sur Amazily mourante
Ce sang précieux a jailli ;
Sa chaleur la rend palpitante,
D'horreur son corps a tressailli.

Hélas ! l'Indien est chancelant....
Mais, ô prodige de courage !
De l'assassin bravant la rage,
Il a saisi son fer sanglant.
« Monstre, ma vengeance s'apprête ;
» Tu veux ce fer... Tiens, le voici. »
Il dit, et fait tomber sa tête
Qui roule aux pieds d'Amazily.

CHARLES MALO.

ÉNIGME.

MOLIÈRE a dit, si j'ai bien retenu :
« Je ne suis point battant de peur d'être battu. »
C'est fort bien fait : moi je me flatte
D'être toujours battant sans craindre qu'on me batte.
Sans me mettre en peine de rien,
Je ne vais pas toujours comme on le voudrait bien :
Quoiqu'elle puisse avoir la plus fâcheuse suite,
Tantôt bas, tantôt élevé,
Il m'arrive souvent d'être dans ma conduite
Fort mauvais et fort déréglé.
Comme il est important, lecteur, qu'on me conserve,
Ne sois pas surpris qu'on m'observe ;
Tant qu'on me tient rien n'est désespéré.
Tout est perdu quand je suis retiré.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE

CHACUN me voudrait à son choix,
Mais ce n'est pas une chose facile ;
Lorsque je suis d'une humeur difficile
Plaignez celui qui rampe sous mes lois.
De l'an je puis offrir un mois,
Une coiffure, une charge civile,
Enfin, l'on peut trouver en moi
Pour une femme un objet très-utile,
Et ce que l'on perd, malgré soi,
Lorsqu'à la voix de Dieu l'on se montre indocile.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

CHARADE.

IL est bon d'être mon premier ;
Il est beau d'être mon dernier ;
Moins important on trouve mon entier
Au magasin de l'épicier
Ou dans la main du cuisinier.

S.....

---

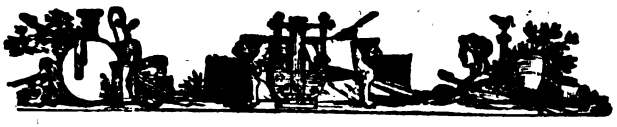
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Serviteur.*

Celui du Logogriphe est *Désordre*, dans lequel on trouve : *ordre* et *or.*

Celui de la Charade est *Courtage.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

JURISPRUDENCE SUR LA CAPACITÉ PERSONNELLE ET SUR L'EFFET DES CONTRATS DES FEMMES MARIÉES, AYANT DES BIENS SITUÉS TANT DANS LE CI-DEVANT PAYS DE DROIT ÉCRIT QUE DANS QUELQUES COUTUMES, PRINCIPALEMENT DANS LA CI-DEVANT NORMANDIE, AVANT ET DEPUIS LA LOI DU 17 NIVOSE AN II, 6 JANVIER 1794; par J. B. M. ROBERT, ancien avocat au ci-devant parlement de Rouen, et avocat à la Cour Impériale de Paris. Ouvrage dédié à M. le baron SÉGUIER, commandant de la Légion-d'Honneur, maître des requêtes au Conseil-d'Etat, et premier président de la Cour Impériale de Paris. — Un vol. in-8° de 600 pages. — Prix, 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et *P. Gueffier*, imprimeur-libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 18.

UN livre de jurisprudence sur une matière qui intéresse la généralité des citoyens, présente toujours beaucoup d'intérêt; un grand nombre de jurisconsultes ont déjà commenté tous les codes qui ont paru, et plusieurs ont émis des opinions qui ont donné lieu à une infinité de mauvaises contestations.

M. Chabot (de l'Allier), aujourd'hui conseiller en la Cour de Cassation, a fait paraître un ouvrage important ayant pour titre *Questions transitoires;* elles sont relatives à l'autorité du Code Napoléon sur les actes et les droits antérieurs à sa promulgation.

M. Robert, qui pendant vingt-sept ans a étudié l'ancienne coutume normande, et qui paraît être familier avec l'ancien droit écrit, vient de retracer dans un cadre étroit, et en forme de dictionnaire, les règles que l'on doit suivre sous l'empire du Code Napoléon, pour liquider les droits des personnes mariées avant la révolution,

Digitized by Google

et depuis 1789 jusqu'à la promulgation du code qui n'a point d'effet rétroactif.

Il a rapporté les dispositions de l'ancien Coutumier qui ne sont point abolies par les lois nouvelles, et qui sont encore dans toute leur force, relativement aux anciens contrats : il a indiqué celles qui, d'après la législation moderne, ne peuvent plus avoir d'influence sur les actes nouveaux.

S'il donne son avis sur des questions qui se renouvellent chaque jour, cet avis a pour garant la jurisprudence de la cour suprême, et par là il présente aux lecteurs une lumière vive qui les éclaire dans la fixation et dans le partage de leurs droits.

Les parties, les magistrats, les jurisconsultes et les notaires connaissent les pays où le sénatus-consulte Velléien rendait les femmes incapables de s'obliger pour le tiers, et le principe consacré par une foule d'arrêts qui rendait les femmes, d'incapables qu'elles étaient par l'effet de leur domicile, capables de contracter, quand elles se fixaient ensuite de bonne-foi et sans fraude, dans des contrées qui n'étaient point régies par ce sénatus-consulte.

L'auteur démontre que si le sénatus-consulte Velléien, qui n'était qu'un statut personnel, ne pouvait plus frapper les femmes qui s'établissaient dans un pays où il n'avait pas force de loi, elles n'avaient pas le droit d'aliéner leurs biens dotaux, quand ces biens étaient déclarés inaliénables par le statut réel, c'est-à-dire, par la coutume dans l'étendue de laquelle ils étaient situés.

Il prouve aussi que les femmes, quoique mariées ou domiciliées à Paris et dans d'autres endroits où la loi municipale les autorisait à aliéner, conjointement avec leurs maris, leurs biens propres, ne pouvaient vendre ceux qui étaient situés dans des communes qui ne prohibaient point l'aliénation, ou qui ne permettaient la vente qu'à la condition du remploi.

Dans plusieurs coutumes, principalement à Paris, les femmes pouvaient former conjointement avec leurs maris des obligations au profit du tiers; ces obligations ne donnaient au créancier que le droit de saisir, arrêter les

Digitized by Google

revenus amobiliés des biens dotaux sis dans les coutumes qui les regardaient comme ne pouvant être aliénés, sous quelques prétextes que ce fût, sauf l'exception qui n'avait pour objet que de rédimer la femme ou le mari de prison, etc.

Les notaires de tout l'Empire sont souvent tombés dans de grandes erreurs lorsqu'ils ont reçu les contrats de ventes de biens dotaux, ou les obligations des femmes; ils peuvent encore errer aujourd'hui, puisque les lois anciennes veillent toujours à la sûreté et à la garantie des dots contractées ou coutumières, créées ou formées avant la législation intermédiaire ou actuelle.

Les jeunes gens qui entrent au barreau, ceux qui succèdent aux anciens notaires ont été élevés avec les principes qui forment aujourd'hui le droit commun. S'ils sont obligés de consulter le grand Coutumier et les mille et un commentaires de chaque coutume pour fixer leurs opinions sur les questions résultantes des actes et des droits antérieurs à la promulgation du Code Napoléon, ils ne rencontreront que diversité d'arrêts, de sentimens, et dans la crainte de nuire aux intérêts des parties, ils resteront dans un état d'irrésolution que commande la prudence. Ils verront, dira-t-on, les lois et non les arrêts, et ils décideront. Les arrêts, disait le président Harlay, sont bons pour ceux qui les ont obtenus; il faut donc juger par les lois et non par les arrêts. C'est bientôt dit, observent les rédacteurs de la nouvelle édition du dictionnaire de Brillon, et sans doute il serait à désirer que notre législation ancienne fût si complète, si claire, si parfaite, que dans chaque affaire on n'eût qu'à prendre la loi, à en expliquer le texte, à en développer l'esprit, à en présenter l'excellence, à en faire l'application; alors tout procès se réduirait à un raisonnement simple dont la loi serait la majeure, l'espèce la mineure, et la conclusion la conséquence. Mais est-ce là l'état des choses? Combien dans notre jurisprudence y a-t-il de parties où la législation ancienne, si souvent obscure et insuffisante, ne laisse aux jurisconsultes vacillans d'autre appui que la jurisprudence des arrêts; combien d'autres encore ou

Digitized by Google

la législation moderne s'établit, se modifie, s'interprête et se supplée par des arrêts rendus en conséquence?....

En effet, si nous lisons, page 516 de l'ouvrage que nous annonçons, les conclusions de M. Cahier, substitut de M. le procureur général, dans le procès de la dame Lecouvreur Ménager, nous voyons qu'on a décidé que le sénatus-consulte Velléien ne fait pas partie des articles de la coutume de Normandie, qu'il n'a été consacré dans cette ancienne province que par un long usage, que par une ancienne pratique éprouvée par de vieilles habitudes, que les peuples n'ont pas cru nécessaire de l'écrire; c'est donc la jurisprudence des arrêts qui a donné l'autorité de loi à ce décret romain.

Ce livre tient lieu de cette immensité de volumes qui remplissent les bibliothèques; il renferme les questions possibles que produit la transition d'un droit nouveau au droit ancien, les bases des décisions, et toujours les arrêts qui servent d'indicateurs aux personnes qui n'ont qu'une connaissance superficielle de l'ancien droit écrit et coutumier, dont les dispositions sont encore applicables à diverses matières.

D'ici à plus de trente ans, il doit servir de guide aux citoyens comme aux hommes publics, dans le réglement des droits acquis avant le Code Napoléon, et ouverts depuis sa promulgation.

GALERIE DES JEUNES PERSONNES, ou *les Qualités du cœur et de l'esprit, présentées dans des exemples de vertus, pour servir à l'éducation de la jeunesse;* par J. C. JUMEL, professeur de belles-lettres. — Un vol. in-12, avec figures. — Prix, 2 fr. 50 c.; figures coloriées, 3 fr.

GALERIE DES ENFANS, *ou Motifs d'une noble émulation, tirée des progrès dans les sciences, des actions de courage, et des traits de bienfaisance qui ont illustré l'enfance, pour servir à l'éducation de la jeunesse;* par le même. — Un vol. in-12, avec figures. — Prix, 2 fr. 50 c.; figures coloriées, 3 fr.

Digitized by Google

LES DEUX EDUCATIONS, ou *le Pouvoir de l'Exemple;* par Mme DE RENNEVILLE. — Un vol. in-12, figures. — — Prix, 2 fr. 50 c.; figures coloriées, 3 fr.

L'ENFANCE ECLAIRÉE, ou *les Vertus et les Vices;* par M. D..... — Un vol in-18, avec dix jolies gravures. — Prix, 1 fr. 80 c.; figures coloriées, 2 fr. 50 c. — Plus, pour chaque volume franc de port par la poste, 50 c. — A Paris, à la librairie d'Education et de Jurisprudence d'*Alexis Eymery*, rue Mazarine, n° 30.

DEPUIS quelques années la librairie est inondée d'un déluge de livres sur l'éducation; pas une semaine ne s'écoule sans que quelques moralistes n'offrent au public plusieurs ouvrages destinés à l'amusement ou à l'instruction de la jeunesse. Anciennement on prenait plus de peine pour s'instruire; on était forcé de dévorer des *in-folio* pour apprendre souvent bien peu de choses. Mais, aujourd'hui, quelle différence! dans une simple brochure on peut trouver ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire ancienne et moderne; on peut, en chantant, apprendre la grammaire; deux heures suffisent pour connaître les beautés de l'Histoire de France ou de l'Histoire Romaine; nous avons des méthodes avec lesquelles on peut savoir le latin en moins de quinze mois, et le français en six leçons; enfin, on nous fait espérer que nous aurons incessamment un ouvrage tellement précieux, qu'en donnant seulement une heure par jour à son étude, on pourra posséder au bout de deux ou trois années toutes les connaissances humaines.

Plusieurs critiques prétendent que la plupart des auteurs qui travaillent pour l'instruction de la jeunesse, ne se donnent maintenant que la peine de copier les pages de nos bons écrivains; que pour faire un livre il suffit aujourd'hui de couper les meilleures pages d'un autre livre. Mon intention n'est pas de chercher à prouver le contraire; mais je puis affirmer qu'il existe encore des hommes qui n'ont pas besoin d'avoir recours à de semblables moyens pour faire un *ouvrage original*, un ouvrage, en un mot, pouvant servir de modèle sous le rapport du style et de la beauté des pensées. Telle est la

Digitized by Google

Galerie des Jeunes personnes, ce livre ne peut que former et l'esprit et le cœur de la jeunesse. Les citations que j'en rapporterai ne laisseront aucun doute à cet égard. Il me semble qu'on ne peut lire sans attendrissement le passage suivant : « On voit la jeune cigogne » dans le désert porter sur ses ailes son vieux père, lui » pratiquer une habitation sûre et le nourrir. Quelle » leçon ! Comment ne serions-nous pas reconnaissans » envers un père qui nous a donné la vie ? Comment » n'écouterions-nous pas les paroles de sa bouche, qui » sont dictées pour notre bien ? Comment ne prêterions-» nous pas l'oreille à ses préceptes qui procèdent de sa » tendresse ? Il a veillé pour notre bonheur ; il a sué » pour nous mettre à notre aise ; honorons donc son » âge et ne manquons point de respect à ses cheveux » blancs. Il a supporté l'imbécillité de notre enfance et » la pétulance de notre jeunesse ; il est de notre devoir » de compâtir aux infirmités de sa vieillesse, de l'assister » et de le consoler dans le déclin de ses jours. »

Si je ne mets en italique aucune des beautés que renferme ce morceau ; c'est que je craindrais de faire une injure aux lecteurs et qu'elles sont de nature à se faire remarquer ; mais ce n'est rien en comparaison du trait suivant intitulé : *Piété filiale.*

« Un de nos artistes, affligé d'un ulcère cancereux » qui lui rongeait le visage, ne pouvait plus engager » personne, à prix d'argent, à lui rendre les soins » qu'exigeait son malheureux état et particulièrement à » lui faire sa barbe. Sa fille, mère de famille, aussi belle » que sage, voyait avec chagrin son pauvre père souffrir, » encore plus souffrir de cet abandon. Elle s'éleva au-» dessus de la faiblesse de son sexe, et ayant vaincu » toute répugnance, elle alla s'exercer journellement à » manier le rasoir dans une de ces boutiques obscures » fréquentées par les seuls gens du peuple. Son amour » et son zèle abrégèrent son apprentissage, et dès qu'elle » eut acquis ce genre d'adresse que le motif ennoblissait : » Réjouissez-vous, dit-elle à son père, je suis assez » heureuse pour vous soulager ; nous ne dépendrons » plus de personne. Et depuis ce moment ses soins

Digitized by Google

» redoublèrent ; ils ont fait la consolation de cet infor-
» tuné pendant les dernières années de sa vie. Il a em-
» porté au tombeau la certitude bien douce de laisser
» après lui, dans sa fille, un exemple précieux à la
» société, et un être bien cher à l'humanité. Cette ado-
» rable fille s'est convaincue, dans ses épreuves, que
» celle qui fait une bonne action en trouve la récom-
» pense dans son propre cœur, et qu'il n'y a de véritable
» félicité que dans l'accomplissement de ses devoirs. »

Cette histoire n'est-elle pas bien choisie ! je ne pense pas qu'on puisse soutenir le contraire. Une jeune femme aussi belle que sage, qui se soumet à de pareilles épreuves pour secourir son père, quel exemple pour les jeunes personnes ! la charité romaine ne saurait être comparée à un trait pareil.

Le passage suivant m'a paru également digne d'être cité : Une pauvre veuve, chargée de quatre enfans, en avait un âgé de sept à huit ans, qui trouva un sac d'argent qu'une dame avait perdu sur le chemin de Strasbourg à Saverne.

« Cette dame fait battre la caisse et aussitôt la veuve
» accourt à l'auberge, rapporte le sac et refuse la *récom-*
» *pense* promise, dans la persuasion où elle est qu'elle
» ne peut recevoir de *récompense* pour avoir fait son
» devoir. Elle s'en retourne ; mais, chemin faisant, elle
» comprend que si son action ne mérite point de *récom-*
» *pense*, elle ne doit point tourner à son désavantage.
» Elle revient donc à l'auberge, et demanda à la dame
» à laquelle elle a remis le sac, si 3 francs qu'elle avait
» donnés à l'église pour faire dire des messes, afin que
» le propriétaire du sac se retrouvât, doivent être pour
» son compte. »

Je crois ne pouvoir mieux terminer qu'en rapportant le *Sacrifice des commodités de la vie.*

« Une demoiselle *fort* âgée, sans être *fort* riche, avait
» trouvé dans son économie les moyens de se procurer
» toutes les commodités de la vie, et même un équipage,
» qu'elle conservait depuis un grand nombre d'années.
» Son cocher tomba malade, et sentant *approcher* sa
» fin, il la fit prier de lui accorder quelques momens

Digitized by Google

» d'entretien : Mademoiselle, lui dit-il, en la voyant » *approcher* de son lit, je vais mourir, et une seule chose » trouble mes derniers momens ; je vais laisser une » femme et des enfans dont je suis l'unique soutien et » qui vont tomber dans la misère ; permettez-moi de les » recommander à votre pitié : si vous daignez leur pro- » mettre votre protection, je mourrai content. Cette » bonne maîtresse lui promit, si Dieu disposait de lui, » de ne point abandonner sa *famille*, et sa promesse n'a » point été illusoire. A peine avait-elle fait rendre les » derniers devoirs à ce malheureux père de *famille*, » qu'après avoir vendu *sa* voiture et *ses* chevaux, elle » prit chez elle *sa* veuve et *ses* sept enfans, tous sept en » bas *âge*. Fidèle à ses engagemens, elle procure à » chacun d'eux une éducation convenable à leur *âge* et » aux dispositions qu'ils annoncent. Il est bon d'observer » que c'est à l'*âge* de quatre-vingt-dix ans que cette de- » moiselle fit le sacrifice d'une *commodité qui était deve-* » *nue pour elle une sorte de besoin.* »

Malgré quelques défauts, cet ouvrage contient des anecdotes intéressantes, des morceaux agréables, des situations qui attachent, des traits de grandeur d'ame, de vertu, de patriotisme qu'on lit avec plaisir. Il est à regretter que le style de M. Jumel ne soit pas assez soigné. En relisant la *Galerie des Jeunes personnes*, il ne pourra m'accuser d'injustice et partagera sans doute mon opinion.

Les mêmes qualités se retrouvent encore dans la *Galerie des Enfans*, autre production de M. Jumel. Ce professeur a pensé que de tous les ouvrages composés pour l'instruction des enfans, il n'en était point de plus utiles que ceux qui leur retraçaient les belles actions des grands hommes. Si Quintilien avait comparé les enfans à des vases où la liqueur n'entrait que goutte à goutte, l'abbé d'Olivet a dit qu'il fallait peu de lecture à cet âge, mais une lecture bien choisie, et qui fût continuellement répétée. C'est ce qu'a fait M. Jumel, et l'on doit convenir que cette *Galerie* offre des morceaux bien propres à produire cet effet.

Je passe maintenant *aux Deux Educations*, ou *le Pou-*

Digitized by Google

voir de l'exemple. Il suffit pour faire l'éloge de ce petit roman de dire qu'il est de M^me^ de Renneville. Cette dame est connue depuis long-tems par des ouvrages agréables et parfaitement bien écrits; celui qu'elle publie aujourd'hui, et qui fait le sujet de notre analyse, ne peut qu'ajouter à sa réputation. C'est un excellent livre qu'on s'empressera de faire lire aux jeunes personnes auxquelles il est spécialement destiné. Le cadre choisi par M^me^ de Renneville est simple et intéressant. Il s'agit seulement de deux cousines, dont l'une aime la toilette, le grand monde, les plaisirs bruyans et la lecture des romans; l'autre, beaucoup plus simple dans ses goûts, ne trouve du plaisir que dans l'étude et les soins du ménage. Cette dernière, qui habite la province, entretient une correspondance suivie avec sa cousine qui réside à Paris, où elle se livre à tous les plaisirs qu'on trouve dans la capitale. Les petites nouvelles que l'auteur a répandues dans le cours de son ouvrage sont toutes fort agréables et y ajoutent un intérêt particulier; les extraits qui terminent le volume sont faits avec goût et ne peuvent que donner aux jeunes personnes le désir de s'instruire davantage. Enfin il est à désirer que les auteurs qui composent des livres pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, nous en donnent toujours d'aussi bons que celui de M^me^ de Renneville; je puis les assurer qu'ils n'auront jamais à se plaindre de la critique. Une courte citation justifiera mon jugement, elle est tirée de la première lettre.

« Si l'air que je respire contribue à ma santé, la vue » journalière de l'union la plus respectable et la plus par- » faite ne fait pas un moins bon effet pour ma satisfac- » tion intérieure; le père, la mère, la fille semblent » n'avoir qu'une ame, tant ils sont unis : cependant » M. Elios a un caractère très-prononcé; il est fier et » violent quelquefois; mais par un art inconcevable, » *son petit mouton*, comme il appelle sa femme, règne » en souveraine. Isaure, c'est le nom de mon amie, sait » plier à-propos; sa douceur calme l'impétuosité de son » époux, et sa gaîté le ramène; honteux de sa vivacité, » on le voit revenir comme un enfant timide et deman-

Digitized by Google

» der grace en accordant lui-même ce qui l'avait si fort » irrité. Ces nuages si fréquens entre deux époux, et » qui souvent avec eux portent la tempête, ne reproduisent ici que des scènes plaisantes, où l'on voit briller » dans tout leur jour l'aimable caractère d'Isaure et la » tendresse de son mari. . . . . .

» Peut-être obtiendrai-je de l'emmener avec moi pour » quelque tems; faveur bien grande, car jamais Mélanie » n'a quitté sa mère. Vous verrez, Madame, cette figure » angélique qu'un mot flatteur couvre du plus beau co- » loris; vous entendrez une adolescente hasarder d'une » voix basse et timide des réflexions sensées que la sagesse » même avouerait. La franchise de Mélanie vous plaira; » son respect pour les personnes de mérite vous la fera » aimer; vous verrez enfin l'heureux mélange des grâces » de la jeunesse et des vertus de l'âge mur. »

Je ne puis mieux terminer cette revue que par le petit cours de morale intitulé, *l'Enfance éclairée*, ou *les Vertus et les Vices*, dont l'exécution offrait beaucoup de difficultés. L'auteur a tenté de présenter des idées purement métaphysiques d'une manière simple, claire et précise, les rendre compréhensibles à l'enfant le moins réfléchi, mêler de l'intérêt, du charme même à la leçon la plus grave et la plus importante, afin qu'écoutée avec plaisir elle se gravât profondément dans la mémoire de ses jeunes lecteurs, et préparât leur ame neuve encore à la haine du vice et à l'amour de la vertu. Tel a été le but de M^me^ D***, et il faut convenir qu'elle l'a parfaitement atteint.

A l'aide des moralistes les plus justement célèbres, elle a recueilli avec soin les meilleures définitions sur les vertus et les vices, en retranchant ou ajoutant ce qui lui a paru nécessaire.

Ce petit livre est divisé en cinq chapitres qui traitent des devoirs envers Dieu, envers les supérieurs, envers les inférieurs, envers nos égaux et envers nous-mêmes. Ces chapitres sont divisés en articles qui contiennent plus ou moins d'anecdotes ou de contes moraux. Chaque définition métaphysique est suivie d'un trait puisé dans l'histoire sainte ou dans l'histoire profane. On sentira

Digitized by Google

aisément que Mme D*** s'est sur-tout appliquée à ce que cette portion agréable de l'ouvrage servît de développement et pour ainsi dire de passeport aux vérités sévères qu'il renferme. Si je ne craignais d'allarmer la modestie de l'auteur, je pourrais ôter le voile sous lequel il s'est enveloppé; qu'il me suffise de dire qu'on a de lui plusieurs productions estimables, et une sur-tout, un recueil de poésie qui, après avoir joui d'un grand succès lorsqu'il fut publié, vient de reparaître avec de nombreuses corrections ou additions, et avec plusieurs élégies charmantes. A ces traits l'on reconnaîtra sans peine Mme Dufresnoy. J. B. B. ROQUEFORT.

Observations sur un voyage dans les quatre principales îles d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement par BORY SAINT-VINCENT, *officier d'état-major, naturaliste en chef dans l'expédition de découvertes commandée par le capitaine* BAUDIN (*).

UN ouvrage publié au commencement de l'an XIII, traite un peu de l'Isle-de-France et s'étend davantage sur celle de la Réunion. Les titres pompeux que prend l'écrivain, la mission dont il se dit chargé, pourraient donner un certain crédit à ses opinions et induire en erreur plusieurs personnes, si on ne reprenait ce que ce voyage contient de faux.

La première observation que je ferai portera sur le titre. Le voyage n'a point été fait par ordre du gouvernement. M. Bory n'avait d'autre ordre que de suivre l'expédition, sur laquelle personne n'était reconnu comme *naturaliste en chef*. Si ce titre avait été donné à quelqu'un, c'eût été à M. Michaux. En voyant l'auteur prendre cette qualité, on croirait que toutes les parties de l'histoire naturelle sont traitées dans cet ouvrage de la manière la plus avanta-

(*) Ces observations qui nous avaient été envoyées de l'Isle de France, il y a plus de six ans, ne nous sont parvenues que le mois dernier. Comme elles contiennent des faits dont il est toujours bon d'avoir connaissance, nous nous sommes décidés à les insérer, malgré leur ancienneté et celle de l'ouvrage qu'elles ont pour objet.

(*Note des Rédacteurs.*)

Digitized by Google

geuse, mais cela n'est point. Les corvettes étaient encore à une lieue de Ténériffe lorsque notre voyageur appela M. Michaux et quelques autres personnes pour leur montrer, disait-il, des tapis de *Lichen Raccella*. M. Michaux observa que c'étaient des *Cacalies*, des *Euphorbes*, hautes de deux à trois pieds, que l'éloignement lui faisait prendre pour des plantes rampantes. M. Bory ayant examiné avec une longue-vue, assura qu'il voyait les échancrures des feuilles des Lichen. Cependant quand il fut à terre, il alla visiter les plages qu'il avait examinées de loin, et n'y trouva que des Cacalies, des Euphorbes, et quelques Chaumes secs. M. Bory ne cite point ce fait qui est à son désavantage, mais il s'empresse d'en citer un qui n'a pas existé, en disant : *M. Riedlay me conduisit dans un autre vallon en me promettant un bel Acrostique qui se changea en une Doradille* (t. 1, p. 45). On ne sera point surpris de voir M. Bory traiter de la sorte M. Riedlay, quand on lira dans son voyage que *Linné a mal à propos confondu sous le nom de Marine une espèce de Nayade avec deux autres espèces très-différentes, qui ne viennent pas plus qu'elle au bord de la mer* (t. 1, p. 222). M. Bory pouvait relever sur un autre ton ce qu'il dit être une erreur de Linné.

M. Bory a été très-reconnaissant en donnant à des plantes les noms de MM. Broussonnet, Stubert et Aubert du Petit-Thouars, car il doit probablement à ce dernier tout ce qu'il a inséré de bon dans son voyage sur cette science. Si le voyageur eût été mieux instruit, s'il avait bien examiné les cahiers de M. du Petit-Thouars, il eût vu que ce botaniste décrit quinze à dix-huit espèces de *Vacoua*, qui se trouvent à l'Isle-de-France; il eût vu que cet arbre n'était point nouveau, que plusieurs naturalistes l'ont décrit, et que Rumphius, dans sa Flore d'Amboine, en reconnaît douze espèces, au nombre desquelles se trouve le *Pandanus sylvestris*. M. Bory a cru que c'était un mérite de désigner des plantes nouvelles et de les nommer, il a voulu se l'attribuer (t. 2, p. 260).

M. Bory ayant pris le titre de naturaliste en chef, doit, par conséquent, traiter de toutes les parties de l'histoire naturelle; mais il n'est pas plus heureux dans les autres sciences que dans la botanique, sur-tout quand il raconte que *les poissons volans changent la direction de leur vol, qu'ils s'abaissent ou s'élevent parallèlement aux vagues agitées, qu'ils volent d'une manière plus parfaite qu'on*

Digitized by Google

ne suppose généralement. Tous ceux qui, dans une traversée, ont vu des poissons volans, ont été à même de juger que ce poisson ne peut changer, ni ne change jamais sa direction; son mouvement est un saut plutôt qu'un vol. L'inspection anatomique confirme ce jugement.

M. Bory traite non-seulement de toutes les parties de l'histoire naturelle, mais il apprend que *M. Bernier l'éveilla un matin, à trois heures, pour faire des observations sur la distance d'Aldebaran à la lune* (t. 1, p. 15). Les compagnons de voyage et les amis de M. Bory, m'ont assuré qu'il n'était pas assez versé dans la science des nombres pour faire le calcul des longitudes. Quant aux observations il n'y était point assez habitué pour qu'on pût compter sur quelque exactitude de sa part. Enfin, c'est M. Bailly qui a eu la complaisance de lui donner une idée du calcul des longitudes, de lui nommer et de lui étiqueter les divers échantillons de minéralogie dont il fait tant sonner les noms.

Quant aux poissons et aux mollusques, M. Bory n'est pas plus exact quand il dit: *J'ai fait un genre nouveau de, etc. J'ai nommé, etc.* (t. 1, p. 93).

Dans tout cet ouvrage, la vérité est sacrifiée à la démangeaison d'écrire. Ici, c'est la petite-vérole apportée par un vaisseau de Nantes quinze ans avant l'arrivée de M. Bory (t. 1, p. 157). Tout le monde sait que M. Degrandpré a apporté ce fléau avec une traite en 1792, c'est-à-dire, neuf ans et non pas quinze avant l'arrivée de l'écrivain. Ailleurs, c'est la révolution de l'Isle-de-France qui a été désastreuse (t. 1, p. 101). Que dira-t-il de celle de la France, de celle de Saint-Domingue? Les paisibles habitans de Mauris ont été assez heureux pour ne voir tomber la tête d'aucun de leurs concitoyens.

Les fruits du jacquier (*artocarpus integerrima*, L.) pèsent, dit M. Bory, quatre-vingt à cent livres, et pour rassurer *Mathieu Garro*, il ajoute que le *pédicule est d'une solidité proportionnée au poids des fruits* (t. 1, p. 219). Les jacs pèsent au plus trente à quarante livres. Leur pédicule est de la plus grande élasticité, et mérite pour cette raison d'être observé.

Les trois arbres à pin qui sont dans une enceinte particulière dans le jardin des Pamplemousses, ne sont pas *l'espoir de la colonie* (t. 1, p. 217), comme le dit le voyageur, cet arbre et le rima sont depuis long-tems très-multipliés dans l'île, on en trouve presque dans tous les vergers.

Digitized by Google

La plus grande partie des bœufs sont de race madécasse, c'est le zébu de Linné. Il est de taille très-commune. M. Bory nous dit qu'*ils sont d'une taille gigantesque* (t. 3, p. 198). Leurs cornes seulement sont extraordinairement grandes. *Les moulins pour faire l'huile de cocos sont*, continue-t-il, *semblables à ceux dont on se sert en Bretagne et en Normandie pour faire le cidre* (t. 3, p. 247). Je suis forcé de vous dire, M. Bory, que vous n'avez vu ni les uns ni les autres. *Les moulins à huile de cocos sont* composés d'un gros mortier en bois fixé fortement en terre, dans lequel on fait mouvoir circulairement par des ânes l'extrémité inférieure d'un lévier qui est incliné de quarante à cinquante degrès.

On lit dans un des articles sur l'île de la Réunion, que *le sable de la route près Saint-Leu était si brûlant que ne pouvant plus marcher sans s'exposer à se cuire les pieds, les noirs voyageaient dans l'eau de la mer.* (t. 3, p. 215). M. le savant voyageur, vous eussiez dû nous dire à quel degré s'élevait le thermomètre en le recouvrant de ce sable; la chaleur de l'atmosphère ne passe guères 26 et 28 degrés. Comment le sable pouvait-il brûler au point de cuire les pieds de vos noirs?

M. Bory a été reçu chez tous les habitans de la Réunion avec beaucoup de soins et d'égards, il l'avoue lui-même. Pourquoi dit-il: *c'est à Saint-Leu que sont les plus grandes fortunes, on ne sera plus étonné si c'est aussi à Saint-Leu que toutes les portes sont fermées aux voyageurs et aux malheureux* (t. 3, p. 216). Tout le monde sait que l'hospitalité est exercée avec le plus grand plaisir et la plus vive cordialité dans toutes les colonies. Les habitans de Saint-Leu se font un devoir de la pratiquer. M. Bory y a été reçu avec tous les égards et tous les empressemens de l'amitié par . . . . . pourquoi les apostropher si gratuitement!

Les créoles de la Réunion, continue le voyageur, *achètent une esclave dont ils font leur femme, et dont ils ont des enfans noirs, mais libres comme eux.* Pas plus de connaissances des usages et des lois civiles que de l'histoire naturelle: dans toutes les colonies françaises l'enfant de la femme esclave suit la condition de sa mère.

La philanthropie est une vertu dont on ne doit point faire parade. Pourquoi M. Bory s'empresse-t-il de nous citer qu'il a voulu faire monter à cheval son noir, qui a répondu que cela n'était pas permis (t. 1, p. 177). Il n'est

Digitized by Google

pas défendu aux noirs de monter à cheval. En France, un voyageur va-t-il à pied pour céder son cheval à son domestique ?

Le voyageur est quelquefois en contradiction avec lui-même : il sait, il dit que M. Berth est allé au volcan, il connait que MM. Crémon, Commerson, Saint-Lubin, Jossigny et Lilet Geoffroy y sont allés ensemble ; et cependant il avance que son *désir redoubla des qu'on l'eut assuré que personne n'avait réussi dans ce qu'il projetait* (t. 2, p. 182).

En parlant de construire un port à Saint-Paul, il juge que la dépense est peu de chose parce qu'on peut employer des noirs qui ne coûtent que l'achat et qu'on nourrit avec six sous. Il n'est point de pays où la main-d'œuvre soit aussi chère qu'aux colonies. Cela est si connu que je n'entrerai dans aucun détail (t. 3, p. 230).

Celui qui ne sait pas que les Seychelles sont des montagnes entourées à leurs pieds de bancs de sable et de corail, la plupart stériles, qu'elles ne valent point la peine d'être fortifiées, les croirait très-importantes quand il lit dans le voyage dont nous parlons, qu'il *sera toujours aisé à une puissance forte de sa marine d'établir des croisières autour des Seychelles et de les prendre par famine* (t. 3, p. 248). Une embarcation de cinq tonneaux armée de quelques fusils serait plus que suffisante pour s'emparer de toutes ces îles.

Les assertions de M. Bory vont toujours en croissant, et s'il parle de la population des îles de France et de la Réunion, il assure qu'*elle n'est pas bien connue. En* 1763, *l'Isle-de-France comptait* 300 *blancs*, 500 *noirs libres*, 25000 *esclaves*. *En* 1763, *la Réunion avait* 4000 *blancs*, 15000 *esclaves ; le nombre en est toujours le même, tandis que celle de Maurice doit avoir diminué* (t. 3, p. 270).

M. Bory peut avoir été induit en erreur sur la population des deux îles, mais d'où conclut-il que celle de Maurice doit avoir diminué : il eût dû citer les raisons qui le font ainsi prononcer. Il était facile de consulter les recensemens qui se font chaque année, et d'après lesquels j'assure que la population de l'Isle-de-France comprend aujourd'hui plus de 7000 blancs, presque autant de gens de couleur libres, et que le nombre des esclaves s'y élève à plus de 70,000. Celle de la Réunion s'est accrue également.

M. Bory n'avait dans son voyage à l'île de la Réunion qu'un graphomètre. Ses compagnons de voyage m'ont dit

Digitized by Google

qu'il ne s'en était jamais servi. Comment a-t-il fait pour mesurer ces masses énormes de laves jetées par diverses éruptions, sur la solidité desquelles il s'exprime si hardiment. Ses idées sur le volcan sont tout-à-fait dignes d'un roman : il n'y a pas un noir, pas un habitant qui ait jamais soupçonné que ce pût être une des bouches de l'enfer.

Quand M. Bory dit qu'*on ne trouverait pas dans toute la Réunion un seul cheval hongre* (t. 3, p. 200), j'aime autant entendre dire que toutes les femmes de Blois sont rousses et acariâtres.

Le soin que M. Bory a eu de donner à beaucoup d'endroits les noms des savans les plus respectables lui mériterait des remercîmens, si son amour-propre ne lui avait fait placer son nom à côté de ceux des Commersons, des Faujas, des Haüis, des Dolomieus. Ce ne sont point les Créoles qui ont nommé la grotte Bory, le cratère Bory, c'est M. Bory lui-même.

L'atlas qui est joint à cet ouvrage est composé de diverses vues de l'île de la Réunion, que l'auteur avoue devoir à MM. Patu de Rosemond et du Petit-Thouars, mais il ne nomme point MM. Milbert, Cap Martin et Selhausen. La carte de la Réunion, la plus belle de cette collection, a été gravée sur le dessin fait par M. Selhausen lui-même. M. Bory ne peut pas se flatter d'avoir des connaissances en géographie : en arrivant à Ténériffe, il lui arriva une scène durant laquelle on s'aperçut qu'il n'avait nulle idée des latitudes décroissantes.

Le port des arbres n'est rendu dans aucun des paysages de ce recueil ; le bambou sur-tout n'offre point ces tiges élancées dont le sommet se balance mollement dans les airs, lors même qu'il n'est agité que par le plus léger zéphyr.

Cet ouvrage est plein de détails puérils et même ridicules. *Les soldats de Sainte-Hélène ont un uniforme rouge et des boutonnières brodées, ils lui portaient les armes, etc.* (t. 3, p. 301). *Les officiers lui témoignèrent une grande affection, et furent étonnés de lui trouver une figure humaine sous l'habit national* (t. 3, p. 312). Le voyageur rend à chaque instant compte de sa santé et des moindres particularités de sa vie (t. 1, p. 7). Il a eu de grands événemens ; toutes ses pensées, toutes ses études ont été dirigées vers l'état militaire, etc. (t. 3, p. 190) ; alors M. Bory devrait savoir obéir, l'obéissance est le premier devoir du militaire, c'est aussi le premier qu'il enfreint ;

Digitized by Google

sous prétexte de maladie, il reste à l'Isle-de-France; et il est si loin d'être malade que la veille du départ des corvettes il va aux plaines Wilhems, et il dit dans son voyage: *Avant le jour, j'étais aux racines de la montagne du corps de garde, je l'escaladai avec un jeune habitant, nous distinguâmes le Géographe et le Naturaliste, etc.* (t. 1, p. 195). Pourquoi crie-t-il dans un autre passage contre les naturalistes sédentaires qui s'approprient les travaux des ramasseurs (t. 2, p. 107); il a fait le sédentaire pendant le voyage des corvettes à la Nouvelle-Hollande. Toutes ses études ont été dirigées vers le militaire, et il n'a pas appris à braver, à supporter les fatigues.

Aux erreurs en tout genre dont cet ouvrage est rempli, il faut ajouter qu'il fourmille de fautes contre la langue, et qu'il est plein de jeannotismes. *Les rejections d'un cratère; une dépression dans la troncature* (t. 1, p. 153). *Des charrois pluviaux* (t. 1, p. 368). *Officier de génie, pour du génie* (t. 3, p. 224). *Le Gentil traînait par le bras Casimir grelottant et tout roidi, qui le suivait de profil* (t. 3, p. 93). *Je plaçai dans une petite malle de fer-blanc dont je me faisais suivre pour avoir à tout événement du linge de corps sec, etc.* (t. 1, p. 293) En parlant de la bibliothèque des corvettes, il dit qu'*elle était une dérision* (t. 1, p. 9). La manière de voyager des marsouins est singulièrement décrite. *Quand ils sont en troupe, l'un est toujours plus avancé et les autres nagent plus bas et plus en arrière à mesure qu'ils sont plus éloignés du plus haut* (t. 1, p. 89).

Le *Moniteur* du 3 nivose an XIII, et le *Journal des Débats* du 14 brumaire font de ce voyage un éloge pompeux. Quand les rédacteurs ont promis d'insérer ces analyses, ils ont été surpris, j'en suis persuadé. S'il en était autrement, ce serait le cas de dire avec Alceste:

« Tout est d'un grand mérite également doué,
» Ce n'est plus un honneur que de se voir loué
» D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
» Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette. »

Si j'en crois les lettres initiales L. D. qui sont à la fin de cet article dans le *Moniteur*, il a été écrit par M. Léon Dufour. A la fin de sa préface, M. Bory remercie ce jeune naturaliste des soins qu'il a bien voulu donner à la rédaction de son voyage. Une correspondance de M. Bory que j'ai parcourue me force à penser, par les fautes et l'incorrection

Digitized by Google

de style dont elle est pleine, que M. L. Dufour a écrit tout le voyage dans les quatre principales îles, et il a laissé à dessein des fautes, pour mieux donner le change à ceux qui connaissent un peu M. Bory. Si cela est vrai, M. Dufour n'est pas très-modeste de prôner ainsi son propre ouvrage.

Quant au morceau inséré dans le *Journal des Débats*, il est signé par M. Jondot qui, je pense, n'a point lu l'ouvrage dont il a laissé paraître l'examen sous son nom; car on trouve dans ce journal : *Le volcan de l'Isle-de-France gronde encore de tems en tems, etc.* M. Bory n'a point dit dans son ouvrage qu'il y a un volcan à l'Isle-de-France; le rédacteur de cet examen a commis plusieurs erreurs de ce genre. Je terminerai en observant que MM. les rédacteurs et les coopérateurs des journaux, étant juges-nés des productions littéraires, ils devraient être, si non sévères, au moins justes.

J. VINCENT, *de la Société des sciences et arts du département des Deux-Sèvres, de la Société d'émulation de l'Isle-de-France, et associé correspondant de l'Académie de Batavia.*

Port Nord-Ouest, Isle-de-France, le 1er août 1806.

De l'Impartialité dans les Ecrits, etc.

Le sujet académique désigné pour le concours prochain par la seconde classe de l'Institut, paraît être du choix le plus heureux; et il serait à désirer que l'on pût toujours, sans sortir des limites littéraires, en proposer ainsi qui tinssent à des considérations morales de quelqu'importance. L'on ne saurait dire d'ailleurs que l'état présent des choses rende superflu l'examen des principes sans lesquels la critique ne peut être ni légitime, ni utile.

L'impartialité est une des conditions essentielles de la véritable critique, une des parties premières qui la constituent.

Le moins équitable des hommes peut devenir juste quand il est sans passion. Cependant cette droiture, peu méritoire alors, est encore imparfaite. Ceux en qui l'on ne trouve que cette impartialité accidentelle suivent des habitudes ou des systèmes en tous genres; ils conservent des préventions vagues dont ils ont pris d'abord si peu de soin de se garantir, qu'elles se sont établies naturellement dans leur esprit, et qu'elles y règnent à leur insçu.

Digitized by Google

Mais l'homme vraiment impartial, le seul qui mérite ce titre, est celui qui dès long-tems a pris l'inviolable résolution de soumettre à la justice ses penchans les plus légitimes, de s'éloigner en quelque sorte des choses sur lesquelles ils faut porter un jugement, et de ne point régler les opérations de l'esprit par les insinuations du cœur.

Les anciens voulaient que les Dieux seuls prononçassent entre les mortels; en effet, pour toutes les fonctions de l'intelligence où des intérêts étrangers aux nôtres peuvent être compromis, il faudrait que nous fussions nous-mêmes étrangers sur la terre, et il est indispensable que du moins nous nous considérions comme tels. Il est universellement reconnu que ce devoir ne peut être négligé sans crime, toutes les fois qu'il s'agit de l'honneur ou de la vie des hommes; mais dans les décisions dont les suites peuvent ou égarer l'opinion publique, ou affliger des individus, ou seulement opposer quelque obstacle aux progrès des vérités utiles, ce même devoir n'est pas moins sacré dans le principe, quoique les résultats en aient alors une importance moins directe, moins évidente.

Si des intentions pures suffisaient aux autres, comme elles suffisent trop souvent pour nous rassurer nous-mêmes, tout homme intègre serait un juge irrécusable; mais l'impartialité qui demande moins de lumières que l'équité prise dans une acception étendue, en exige pourtant beaucoup. Il faut être doué d'un coup-d'œil pénétrant et sûr: cet avantage peu commun donne seul des titres à examiner les opinions diverses, à prononcer sur des questions trop légèrement résolues, à louer ou à critiquer et les vues que d'autres annoncent, et les ouvrages qu'ils publient. Ce n'est pas tout, nulle sagacité ne mettrait à l'abri des erreurs; il faut pour les prévenir, pour les éviter du moins autant qu'il est en soi, beaucoup de patience et des recherches assidues. L'impartialité n'est pas entière, si elle n'est pas scrupuleuse.

L.... voulait être juste, mais cette intention est restée sans fruit. Non seulement il se trompe tous les jours, parce qu'il manque d'instruction et de profondeur; mais on sent aussi qu'il ne s'attache qu'avec découragement à cette justice qu'il avait eu dessein de suivre. Comme il n'est pas sûr de trouver en lui-même tous les moyens de l'observer exactement, il se laisse aller à négliger des soins dont les succès lui semblent trop douteux.

M..... ne donne pas de plus parfaits exemples. Les occu-

Digitized by Google

pations auxquelles il se livre exigent spécialement une grande impartialité : l'étendue de ses connaissances, sa pénétration et ses intentions droites l'autorisaient à s'en charger; cependant il les remplit d'une manière peu satisfaisante, et il est trop timide pour être vraiment juste. Ce n'est pas qu'il n'aperçoive tout le vice des raisonnemens qu'il voudrait combattre, ou qu'il ne sente toute la justesse d'une idée nouvelle dont l'auteur aurait besoin d'être soutenu parce qu'on s'obstine à mettre ses opinions au nombre des paradoxes : mais il n'ose s'avancer trop loin; sa dialectique est faible, il le sait, et il ne veut pas provoquer une discussion dans laquelle il désespère de rendre certain aux yeux de tous, ce dont il reconnait personnellement l'évidence. Incapable de faire triompher la vérité, il ne la défendra pas même avec le degré de chaleur qu'il pourrait y mettre s'il avait l'espoir d'obtenir ainsi quelques résultats d'utilité publique, ou de s'en faire honneur à lui-même en prouvant qu'il combat en effet pour la vérité.

Il est moins excusable encore N.... qui pouvait facilement devenir un critique impartial. Assez mal vu de tous les partis, et dégagé d'avance des liens embarrassans de l'amitié, sans doute il n'a besoin d'en imposer en faveur de personne; mais il lui est arrivé de faire un malheureux calcul (cette froide prudence remplace chez les gens de ce caractère tous les penchans qu'ils ne peuvent sentir), il a donc vu que l'impartialité dans les objets essentiels ne fait guère que des mécontens parmi les hommes, parce qu'ils veulent presque tous que l'on soit partial avec eux. Un très-petit nombre de tranquilles approbateurs ne lui suffisant pas, il ne s'attachera désormais qu'à juger de l'arrangement des mots sans apprécier le fond des choses. Il aura moins de passions à heurter, moins d'intérêts à ménager, et il est plus sûr d'être compris ou goûté généralement. En effet, si dans tous les grands pays l'on trouve dix mille personnes qui aient fait une longue étude des règles grammaticales et des agrémens du style, cent tout au plus savent raisonner avec justesse, et il est possible que ce soit trop encore pour les besoins publics.

En affectant d'être justes dans les occasions difficiles et de prononcer d'une manière qui n'ait rien de suspect au milieu des tentations les plus certaines, on tombera quelquefois dans le vice opposé. Cette nuance d'iniquité volontaire appartient au charlatanisme, et est nécessairement répréhensible. Je sais que dans un livre publié dernière-

Digitized by Google

ment, l'on a dit au sujet de J.-J. : « Le charlatanisme est un » moyen comme un autre; dans chaque état il en faut un » peu, rien n'affranchit de cette obligation. » Ces principes là ne sont pas sévères : c'est une forte distraction dans un auteur distingué. Il faudrait, quand on parle sérieusement, songer toujours aux convenances. Où en serions-nous si les fausses excuses de la politique s'introduisaient jusques dans les relations de la vie privée? Ce n'est point que je décide cette question : si des grands desseins ont pu légitimer autrefois quelques moyens d'étonner la multitude. Pythagore en avait besoin peut-être : mais à quoi cela eût-il pu conduire un Genévois du dix-huitième siècle? Quand la simplicité, la bonhomie et la franchise ne font plus partie de la manière d'être, la sincérité, la probité même deviennent problématiques, et la défiance qui obsède les cœurs ne tarde pas à ne leur laisser d'asyle que dans les replis ténébreux de la duplicité.

L'impartialité la plus parfaite n'exige point que le cœur soit indifférent, mais que la tête soit libre; elle ne nous prescrit pas d'oublier nos propres intérêts, de méconnaître ceux de notre famille ou du corps dont nous faisons partie, mais elle veut que les affections laissent à l'entendement toute l'indépendance naturelle. Sans cette indépendance, nos pensées avilies ne diffèrent plus des opérations de l'instinct, de cette industrie servile dont il peut résulter dans la brute des prodiges d'adresse, mais jamais la noble volonté d'être juste, expression terrestre du vrai, don sublime fait à l'homme seul dans les êtres connus. Ainsi l'impartialité n'est autre chose que l'équité maintenue au milieu des suggestions de tout genre, et tout ce qui est louable en nous est compris dans le seul mot justice. La justice bien observée, bien sentie, est l'unique loi : par elle l'homme est achevé; sans elle, il ne reste à la place de cet être intelligent et magnanime qu'une sorte d'animal assez actif et assez ingénieux pour devenir plus malfaisant que tout autre.

C'est un effet indirect, mais infaillible, de la partialité de corrompre le cœur en perpétuant le désordre de l'esprit (1). La morale, dont la vérité est toujours le seul fon-

(1) Veut-on quelque exemple des absurdités qu'elle peut suggérer aux bons écrivains, aux grands orateurs? en voici un qui n'exige pas de commentaires : il suffit de transcrire. « Savez-vous bien ce

Digitized by Google

dement solide, n'a presque pas d'autre soutien qu'elle dans les tems où les mœurs *convenues* s'affaiblissent. Une grande partialité dans un livre célèbre et sur des objets importans serait une sorte de calamité publique. Que d'esprits superficiels auront promptement désappris à penser juste dans un livre séduisant qui parut il y a plusieurs années, et dont les ornemens poétiques à un degré très-remarquable servent à couvrir la faiblesse de tout ce qu'on croit y trouver de sérieux et de raisonné (2). Toutefois les erreurs sont moins dangereuses aujourd'hui; le siècle présent est peu susceptible en tout sens de séduction et d'enthousiasme. La partialité se montrait davantage chez les anciens, elle y était plus aveugle et plus voisine du fanatisme.

S'il était un peuple spirituel, prompt, avantageux et vain, qui eût trop d'incertitude dans les affections et de mobilité dans les idées pour être enthousiaste de son pays,

---

que c'est qu'un incrédule ? C'est un homme sans *foi*, sans mœurs, sans caractère, sans probité;... un homme... qui n'a point d'autre règle que ses désirs emportés... Enfant dénaturé... Epoux infidèle.... Maître cruel.... Ami perfide.... De quoi n'êtes-vous point capables, vous qui n'attendez plus rien après cette vie..... Quels monstres êtes-vous donc de vous mettre dans l'esprit des sentimens si bas!... Vous seriez-vous jamais avisés d'être incrédules, si vous eussiez cru pouvoir accorder la foi avec vos désordres..... Si la foi eût souffert et autorisé les passions, jamais il n'y aurait eu d'incrédules sur la terre, et une grande preuve de cela, c'est que quand vos passions vous laissent quelque calme, vos doutes diminuent.....»

MASSILLON. *Sermon pour le lundi de la troisième semaine du carême.*

(2) On condamne dans les auteurs modernes beaucoup d'expressions qui ne se trouvent pas dans Boileau, dans Rollin. Cependant d'autres idées demandent d'autres termes. Je ne veux point justifier, par exemple: *Célibataire des mondes;* mais si l'on ne peut pas dire: *l'abîme de soi-même*, il faut renoncer à écrire. L'auteur du livre dont il s'agit ici, et deux ou trois autres, soit après lui, soit aussi avant lui, paraissent avoir jugé, avec raison, que la prose élevée pourrait admettre la hardiesse des couleurs poétiques; mais il faut se borner sans doute à celles qui peignent réellement, et qui ont moins d'éclat que d'utilité.

Digitized by Google

ce peuple deviendrait partial contre lui-même, excepté dans ce qui tient plus aux individus qu'à l'Etat. Dans ses goûts, il se préférerait au reste du monde; mais ce serait le contraire dans ses opinions relatives aux intérêts publics: son indiscret mécontentement le porterait alors à décider en faveur de l'étranger. Nos usages particuliers sont excellens, le ton de nos sociétés est parfait, nos modes sont charmantes; mais nos lois sont défectueuses, notre histoire est sans intérêt, le bonheur seul fait réussir nos entreprises: *Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici*, etc.

Livrés à eux-mêmes, les hommes doivent être tout-à-fait personnels: il faut de longs siècles de civilisation pour détruire, ou seulement pour contenir ce penchant très-naturel, mais très-anti-social. Ce n'est qu'après avoir fondu successivement, et de degrès en degrès, le *moi* individuel dans le *nous* de la famille, de l'association, de la ville, de la patrie, que l'on arrive enfin à l'époque où, chez les meilleurs esprits seulement, des balances égales servent à peser ce qui appartient au frère, à l'étranger, à l'ennemi, au bienfaiteur, au collègue que nous chérissons, au rival qui nous hait. Ils exigent un tems incalculable ces progrès de la raison qui subordonnant les convenances du cœur aux lois générales, concilient toujours de légitimes préférences pour ceux qui ont fait profession d'aimer, avec la justice qui est due à tous, indépendamment de nos choix, et qui ne peut avoir acception de personne.

La partialité même a souvent paru vertueuse; cet abus énorme était presqu'une conséquence de certaines institutions politiques. Un peuple loyal, mais grossier, croyait qu'aimer sa patrie, c'est mépriser ou détester le reste du genre humain. D'autres peuples vinrent ensuite qui n'ayant ni la pauvreté, ni les mœurs des états populaires, n'avaient aussi nul besoin des moyens propres à soutenir ceux-ci; mais ils se mirent, par je ne sais quelle imitation sans but, à vanter leur pays avec emphase, à en célébrer outre-mesure les hommes et les choses, à en aimer exclusivement et le sol, et les productions, et le ciel, sans songer que leurs voisins parlant de la même manière, il ne pouvait résulter de ces fadaises nationales qu'un ridicule amas de phrases. L'ardeur d'un tel patriotisme ne leur eût jamais permis d'avouer qu'ailleurs il régnât un vent plus doux, que l'on y dansât avec plus de grâce ou que l'on y fabriquât de plus jolies étoffes. Tout pouvait servir d'aliment à l'amour-propre ainsi déguisé. La moindre province a ses

Digitized by Google

prétentions, la moindre ville proclame les siennes. Chaque village fait les meilleurs vins du pays, et tient registre des années où il se trouva moins de chenilles dans son territoire que dans le reste du canton. Muni de ces prétextes, le *moi* s'enveloppera par-tout de sa petite sphère; le dernier recoin du monde devient un centre de merveilles, et la chétive cabane aura du moins auprès de son fumier les plus grosses citrouilles de la paroisse.

Joignez à ces motifs de préférence, la prévention ou l'artifice perpétuel qui fait parler chacun en faveur de son sexe, de son métier, de son âge ou des gens de sa condition, vous reconnaîtrez alors qu'un homme impartial est vraiment un homme peu ordinaire; et en observant ce qui se passe généralement, vous trouverez que sur mille propos tenus par le grand nombre, on n'en compterait pas deux qui fussent simples et naturels, si d'heureuses distractions n'en laissaient pas échapper quelquefois.

Cependant la partialité réelle a, comme je l'ai déjà dit, moins de force parmi nous que chez les anciens; elle est devenue très-prudente, et même un peu pusillanime. On a trop d'expérience pour que la partialité de chacun s'avise de lutter ouvertement contre la partialité de tous. La finesse d'esprit, la pénétration curieuse, effet d'une grande communication des idées, et caractère de nos siècles, ne rectifie pas les intentions, mais elle réprime les travers visibles. Il résulte de ceci même que l'impartialité apparente et fausse est tout à fait dans nos mœurs. Le *moi* paraît immolé : l'amour-propre travaille beaucoup pour être imperceptible; néanmoins il subsiste, et si l'on voulait en donner une forte preuve, on pourrait la tirer de la manière dont plusieurs auteurs sont modestes dans leurs préfaces.

La modération dans l'amour de soi, la modestie constante et réelle serait l'un des principaux effets d'une entière impartialité. Il en faut beaucoup pour vaincre le penchant qui porte chaque homme à se placer, dans son esprit, à la tête du genre humain. C'est une illusion fort naturelle : sous quelque point de vue que nous regardions et les choses humaines, et l'univers entier, notre œil n'est-il pas le centre d'où partent tous les rayons de cette perspective? Le plus beau triomphe de la raison serait l'examen impartial de ce *moi* qui nous est si cher, et qui nous paraît si grand.

Mais quand la modestie n'est pas sincère, quand elle n'est autre chose que le déguisement d'un orgueil qui n'ose

Digitized by Google

montrer ses préventions, et qui veut pourtant les commu-
niquer, alors elle peut dégénérer en une sorte de partialité,
ennemie de nous-mêmes, soit dans l'intention de rendre
le voile épais, soit involontairement, et parce que, plus
plus guidé par la justice, on s'écarte facilement de la règle
qu'on prétendait suivre. La force de l'ame réprime l'orgueil
et détruit la vanité; la sagesse a donc une sorte de modestie,
mais la modestie affectée est le fruit d'une raison timide,
c'est la circonspection des petites ames, c'est une *vertu*
qui maintient la paix entre toutes les prétentions (3).

Par M. DE SEN**.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — Voici le moment où les théâtres de la Capitale réunissent toutes leurs ressources pour résister à l'été, qui est leur ennemi le plus redoutable. Ils emploient à cet effet les débuts et les nouveautés; mais les débuts n'attirent la foule qu'aux grands théâtres, et les nouveautés ne sont pas toujours une ressource efficace: l'opéra est en ce moment privé de Dérivis et Lavigne, mais la rentrée de M^me^ Branchu, qui est enfin rendue aux applaudissemens du parterre, a rappelé, dans cette enceinte, les belles représentations du vendredi pendant l'hiver. M^me^ Branchu est dans toute la force de son talent; on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de cette voix si belle et si expressive, ou de son admirable intelligence, ou de cette ame brûlante qui s'identifiant aux rôles qu'elle remplit,

(3) *Discours sur Montaigne*, par M. Jay. Ce mot heureux contient peut-être sur le genre de modestie qui est d'usage, ce qu'on pouvait dire, en passant, de plus fin et de plus exact. Il est une justesse, une propriété des termes, une concision particulière qui, pour un mot, fait pressentir une preuve, et qui renferme un raisonnement dans une épithète.

Ce même discours fournirait aussi des exemples de la manière d'écrire que doivent préférer des critiques, des juges en littérature: ce qui plaît en général, ne serait pas toujours convenable chez eux; et je remarquerai, du moins à cette occasion, qu'un certain caractère d'impartialité peut se faire sentir jusque dans le style.

Digitized by Google

produit une illusion si complète que ce n'est plus l'actrice, mais le personnage lui-même qui paraît à nos yeux.

Deux jeunes danseurs ont débuté depuis quelque tems. L'un arrive de Bordeaux, et l'autre sort de la classe de M. Guillet; le Bordelais a étonné par la hardiesse des pas qu'il exécute avec beaucoup de grace et de bonheur, mais il faut l'avertir de se méfier de cette facilité, elle l'entraînera hors de la bonne route. Les journalistes gourmandent trop souvent les acteurs, et moi je veux aujourd'hui gronder le parterre. Je pose d'abord en principe, et je ne crains pas d'être contredit, que les acteurs, chanteurs, danseurs n'ont pour but unique que de plaire au public; ils étudient son goût, et se livrent de préférence à ce qui le touche le plus et leur procure de nombreux applaudissemens. Peut-on les en blâmer? Je demandais un jour à un fameux danseur, qui réunit la grace à la force, pourquoi il ne faisait presque plus que des tours de force sur la scène, et je lui représentais que c'était avilir son art, et s'assimiler aux danseurs de corde? Je sens, me dit-il, la justesse de vos observations, mais je ne suis applaudi que lorsque j'exécute ces pirouettes, ces tours en l'air que vous proscrivez si justement: je n'eus rien à répondre. Si le chanteur qui surcharge une partition d'ornemens superflus était une fois rappelé au bon goût, il ne serait plus tenté de s'en écarter; mais pour arracher ces applaudissemens si recherchés des artistes, il dénature les intentions du compositeur, parcourt plusieurs octaves avec rapidité, et dédaigne la voix que la nature lui a donnée. C'est alors qu'on prodigue les bravos. Ai-je tort d'accuser le parterre de tolérer, d'encourager même des défauts brillans qu'il déprendrait de lui de proscrire à jamais? Si j'étendais à la littérature ces réflexions qui ne concernent que les acteurs, combien il me serait facile de prouver qu'il faut aussi accuser les lecteurs des succès éphémères obtenus par certains ouvrages réprouvés par le goût.

Mais cette fonction ne me concerne pas; et ceux qui l'exercent dans cette feuille s'en acquittent avec trop de discernement et de mesure pour que je sois tenté d'usurper leurs droits.

Théâtre Feydeau. — Première représentation du *Nouveau Seigneur de Village*, opéra comique en un acte, paroles de M. M....., musique de M. Boyeldieu.

M. le marquis de ..... vient prendre possession d'une

Digitized by Google

terre qui lui a été laissée en héritage, et qu'il n'a jamais visitée; à quelques lieues du terme de son voyage, il se détourne de sa route, et il envoye en avant Frontin, son valet-de-chambre, pour préparer tout au château pour sa réception : à son arrivée, Frontin est reçu par Blaise, paysan, mais qui le prend pour le nouveau seigneur; cette méprise donne au valet la tentation d'en profiter; que risque-t-il? Son maître ne doit arriver que dans quelques jours; Frontin est curieux de voir par lui-même ce que c'est qu'un seigneur de village, et il espère bien se faire pardonner cette petite espièglerie par son maître. Cependant le bailli et les paysans, avertis par Blaise, s'empressent de venir rendre hommage à leur nouveau seigneur; Babet, nièce du bailli, aime Collin, et prie Frontin de les unir et d'accorder à celui-ci la ferme du château; mais Blaise aime aussi Babet qui ne l'aime pas du tout, et il désire de plus être fermier de Monseigneur; il a sur Collin un puissant avantage; c'est lui qui le premier a présenté son hommage au prétendu marquis, auquel il a même eu l'honneur de faire accepter une bouteille de vin, rafraîchissement bien digne d'un homme de cette condition; fier de cette protection, il se croit déjà possesseur du double objet de ses vœux. Les amans se désolent, quoiqu'ils aient l'honneur d'être assis à la même table que le seigneur Frontin, qui pour célébrer son arrivée donne un grand dîner aux notables du village. Au milieu de l'allégresse qu'inspire à Frontin le bon vin et la vue de Babet, une vision terrible vient tout déranger; il aperçoit son maître qui vient d'arriver beaucoup plus tôt qu'il ne le croyait..... Adieu grandeurs..... Frontin veut se dérober aux respects de ses villageois; mais le marquis le force par un signe de rester à sa place, tandis qu'il se tient lui-même debout près de son valet, dont il passe modestement pour l'homme d'affaires. Cette situation est trop pénible pour Frontin, il prétexte une indisposition, et quoique la table soit dressée dans le parc, il prétend avoir besoin de prendre l'air, et s'enfuit en priant Monsieur l'homme d'affaires de tenir sa place. Ce changement ne plaît pas beaucoup au bailli et aux notables, qui ne s'en trouvent pas très-honorés; mais que deviennent-ils quand ils aperçoivent le prétendu marquis en livrée, une serviette sous le bras, qui se présente pour servir humblement à table Monsieur l'homme d'affaires? tout se découvre alors; le nouveau seigneur redevient Frontin, et l'homme d'affaires reprend son rang; il unit Babet à Collin, et daigne

Digitized by Google

même pardonner à Frontin en faveur de sa probité. En effet, pendant la courte durée de sa grandeur, il a refusé de prendre douze mille francs, produits de sa terre, que le bailly voulait le forcer d'accepter.

Cette petite pièce a beaucoup amusé; le dialogue en est vif et spirituel: les auteurs n'ont peut-être pas assez motivé quelques situations; mais, je le répète, on a beaucoup ri de la tournure empruntée du valet déguisé en seigneur, de la bonhomie des paysans, qui prennent ses manières grotesques pour de la grandeur, de l'embarras comique de Frontin lorsqu'il est surpris par son maître. La musique aurait suffi pour assurer le succès, même d'une pièce médiocre. Rien de plus frais, de plus constamment gracieux, n'est sorti de la plume de M. Boyeldieu, auquel nous sommes cependant redevables de tant de jolies compositions.

Martin joue le rôle de Frontin avec un véritable talent; il ne s'y montre pas moins bon comédien que chanteur habile, et si la réunion de ces deux qualités est bien rare, c'est une raison de plus de l'estimer à sa juste valeur.

Mlle Regnault est charmante dans le rôle de Babet. Huet représente bien le marquis. Le rôle de Blaise est confié à Moreau, acteur plein de naturel, et auquel on ne reproche que de ne pas paraître assez souvent.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation de *Callot à Nancy*, vaudeville en un acte, de MM. Auguste et Dumolard.

Jacques Callot, dessinateur et graveur, naquit à Nancy en 1535; il était fils d'un hérault d'armes du duc de Lorraine; issu d'une famille noble, il se livra à l'étude des arts malgré la volonté de ses parens, et sa vocation lui fit surmonter toutes les difficultés que lui suscita l'orgueil: il étudia la gravure à Florence, sous le fameux Philippe Thomassin, Français d'origine. Animé par les leçons de cet artiste célèbre, il fit les plus grands progrès; mais étant parvenu à plaire à la femme de son maître, et cette intrigue ayant été découverte, il fut obligé de revenir dans son pays. Ses grands talens le firent remarquer, il fut successivement employé et pensionné par Côme II, grand-duc de Florence; par le duc de Lorraine; l'Infante, gouvernante des Pays-Bas; et Louis XIII. Ce dernier souverain l'appela à Paris pour graver le siége de la Rochelle et

Digitized by Google

de l'île de Ré. Le roi l'engagea ensuite à graver aussi la prise de Nancy, dont il venait de se rendre maître. *Je me couperais plutôt le pouce*, répondit l'artiste, *que de rien faire contre l'honneur de mon prince et de mon pays*. Le roi, loin de s'irriter d'une aussi noble résistance, lui offrit une pension pour le fixer en France, mais rien ne put le déterminer à quitter sa patrie. Il mourut à 42 ans, et l'on grava sur son tombeau ces quatre vers qui sont plus que médiocres.

En vain on ferait des volumes
Sur les louanges de Callot,
Pour moi je n'en dirai qu'un mot:
Son burin vaut mieux que nos plumes.

J'étais bien aise de faire un peu connaître à mes lecteurs le personnage que l'on vient de mettre en scène. Callot est bien propre à faire un héros de théâtre; jeune et beau, il joignait les talens à un caractère noble et généreux, union si désirable, et qui malheureusement n'est pas très-commune.

La scène se passe à Nancy; la ville est assiégée par Louis XIII et par le cardinal de Richelieu. Callot, au milieu des horreurs du siége, continue de se livrer à ses occupations favorites; il travaille, et fait la cour à la fille d'un certain chevalier, courtisan déhonté, qui n'adore que la fortune, et prodigue les respects à la faveur. Après une légère résistance, la ville se rend, et le cardinal qui sait que Callot est dans ses murs, lui envoie, par un de ses pages, l'invitation de graver la prise de Nancy; Callot refuse, comme dans l'histoire, et il ajoute qu'il se serait empressé de perpétuer le souvenir de cet événement si le cardinal eût été forcé de lever le siége.

La hardiesse de cette réponse déplaît beaucoup au chevalier courtisan qui frémit à la seule idée de résister à un homme comme le cardinal de Richelieu; il sort en signifiant à Callot qu'il doit renoncer à la main de sa fille. L'artiste resté seul ne se répent pas d'avoir fait son devoir, mais il regrette la perte de sa maîtresse. On voit alors reparaître le chevalier qui, d'un air riant, aborde Callot, et lui propose de nouveau la main de sa fille. Quelle est la cause d'un changement aussi subit qu'inespéré? La voici: le roi, auquel on a transmis la réponse de Callot, loin de s'en offenser, avait eu lui-même la grandeur d'ame d'ap-

Digitized by Google

plaudir à sa conduite ; et le chevalier, qui avait juré de marier sa fille à celui qui se serait le plus distingué pendant le siége, ne manque pas à son serment, puisque la conduite noble de Callot a obtenu l'assentiment du roi de France, du cardinal de Richelieu et du duc de Lorraine.

Telle est l'intrigue du vaudeville nouveau : l'action en est quelquefois languissante ; mais ce défaut est racheté par de jolis détails, des mots heureux et sur-tout de charmans couplets ; avec de pareils auxiliaires, peut-on remarquer qu'un vaudeville manque un peu de fonds. Les auteurs de celui-ci ont été nommés au milieu des applaudissemens par Henry qui avait très-bien représenté Callot ; Hippolyte dans un rôle d'ivrogne s'est montré comique, sans avoir eu besoin de recourir à des charges trop triviales, et toujours indignes d'un théâtre comme celui du Vaudeville.

B.

Digitized by Google



POLITIQUE.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée, en date du 21 juin.

Le 8e corps, commandé par le prince Poniatowski, qui a traversé la la Bohême, est arrivé à Zittau en Lusace.

Ce corps est fort de 18,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie. Tous les ordres ont été donnés pour compléter son habillement et pour lui fournir tout ce qui pourrait lui manquer.

S. M. a été le 20 à Pirna et à Kœnisgstein.

Le président de Kaas, envoyé par le roi de Danemarck, a reçu son audience de congé, et est parti de Dresde.

Les corps francs prussiens, levés à l'instar de celui de Schill, ont continué, depuis l'armistice, à mettre des contributions, et à arrêter les hommes isolés. On leur a fait signifier l'armistice dès le 8 : mais ils ont déclaré faire la guerre pour leur compte ; et comme ils continuaient la même conduite, on a fait marcher contre eux plusieurs colonnes. Le capitaine Lutzow, qui commandait une de ces bandes, a été tué, 400 des siens ont été tués ou pris, et le reste dispersé. On ne croit pas que 100 de ces brigands soient parvenus à repasser l'Elbe. Une autre bande, commandée par un capitaine Colombe, est entièrement cernée ; et on a l'espoir que sous peu de jours, la rive gauche de l'Elbe sera tout-à-fait purgée de la présence de ces bandes, qui se portaient à toute espèce d'excès envers les malheureux habitans.

L'officier envoyé à Custrin est de retour. La garnison de cette place est d'environ 5,000 hommes, et n'a que 150 malades. La place est dans le meilleur état, et est approvisionnée pour six mois en blé, riz, légumes, viandes fraîches, et tous les objets nécessaires.

La garnison a toujours été maîtresse des dehors de la place jusqu'à 1,000 toises. Pendant ces quatre mois le commandant n'a pas cessé de travailler à augmenter les moyens de son artillerie et les fortifications de la place.

Toute l'armée est campée. Ce repos fait le plus grand

Digitized by Google

bien à nos troupes. Les distributions régulières de riz contribuent beaucoup à entretenir la santé du soldat.

Du 24. Le capitaine Planat, officier d'état-major chargé de porter l'armistice, est arrivé à Dantzick. Il a eu peine à pénétrer dans la place, parce que le général Rapp, gouverneur, ennuyé du grand nombre de parlementaires que l'ennemi lui envoyait tous les jours, avait déclaré qu'il n'en recevrait plus. L'officier a donc eu beaucoup de peine à se faire reconnaître. On se peindrait difficilement la joie que sa présence a causée à cette belle et nombreuse garnison, qui est loin d'avoir la contenance d'une garnison de place assiégée; elle est maîtresse de tous les environs. Les rations qu'on doit lui fournir pendant la durée de l'armistice ont été fixées à 20,000 par jour, ce qui excite avec raison des réclamations de la part du gouverneur.

Plusieurs fois cette garnison, dans les cinq mois de blocus, a été jeter des obus dans le quartier-général ennemi, et pour ainsi dire l'assiéger.

Le général Rapp avait réuni un bon bataillon de la garde à pied, qui se composait d'hommes fatigués ou gelés qui s'étaient réfugiés dans la place.

La place avait ses vivres assurés pour une année : les gens de l'art estiment qu'elle pourrait soutenir plus de trois mois de tranchée ouverte, en supposant même que l'ennemi eût un équipage de siége de 200 pièces de canon, et sans évaluer le retard que les sorties de la garnison pourraient apporter dans les travaux du siège. Mais jusqu'à cette heure, l'ennemi n'avait manifesté en aucune façon l'intention de tenter une aussi difficile entreprise.

A ces notes officielles, le *Moniteur* vient de joindre des documens importans pour l'histoire de cette guerre, et qui seront pour les militaires un objet d'étude à-la-fois et d'émulation dans des circonstances analogues. Ces documens sont les rapports des généraux chargés de la défense de Stettin, de Custrin, et de cette fameuse place de Dantzick, qui après avoir honoré de son nom le vieil et infatigable capitaine qui l'a prise, honore également aujourd'hui le jeune et valeureux guerrier qui la défend.

Le général Fornier-d'Albe est l'officier qui était chargé de la défense de Custrin; il cite comme des auxiliaires dont le talent, le courage et l'activité lui ont été du plus grand secours, le major d'artillerie Mathieu et le major du génie Blanc. La place a été mise en état de siége le 13 février : c'est le 12 juin que le général Fornier-d'Albe a reçu

Digitized by Google

par une lettre en chiffres la nouvelle de l'armistice et les bulletins de l'armée. Cette place avant d'être débloquée a donc résisté quatre mois aux forces des ennemis; elle a repoussé toutes leurs attaques, renvoyé tous leurs parlementaires, rejeté toutes leurs insidieuses et mensongères proclamations. Au moment du blocus, elle manquait d'approvisionnemens, les sorties de la garnison lui en ont procuré de suffisans en tout genre : pendant qu'elle combattait, les ingénieurs traçaient de nouveaux ouvrages, complétaient la défense de la place, assuraient celle de ses magasins situés à plus de 700 toises, fortifiaient une tête de pont déjà importante, et enfin mettaient Custrin en état de soutenir une attaque régulière que les moyens de l'ennemi ne lui ont pas permis de tenter.

Le général Grandeau s'était renfermé le 15 février dans Stettin, mis en état de siége. Une sciatique très-douloureuse et une fièvre nerveuse lui ôtant dès ce jour les moyens de suivre les opérations de la défense qui lui était confiée, il remit le commandement au général de brigade Dufresse. Le jour même, quatre colonnes sortent, enlèvent 800 bœufs, 1300 moutons, et de forts approvisionnemens en fourrage. Les colonnes avaient poussé à dix lieues, et étaient restées six jours en campagne. La Prusse n'était pas encore déclarée, et cependant dès-lors un corps aux ordres du général Bulow s'opposait à main armée à cet enlèvement. Au-dedans, les magistrats prussiens élevaient aussi beaucoup de difficultés; en peu de tems, dit le général Dufresse, je leur appris ce que c'était qu'une ville en état de siége, je fis respecter mon autorité, et toutes mes réquisitions furent remplies.

Nous ne suivrons pas le rapport dans le détail qu'il donne de toutes les opérations combinées pour la sûreté intérieure et extérieure de la place. Le général Dufresse les expose toutes, et sans rien diminuer de l'idée de leur difficulté, il déclare que tout lui a paru possible avec des officiers tels que le général Chambarlac, le major Chulliot, directeur des fortifications, le colonel Berthier, le lieutenant-colonel Kll, le général Radier, etc., etc. Dans les premiers tems, la place n'était bloquée que par les Russes, mais le 15 mars la déclaration de la Prusse fut connue, et M. de Bulow somma le général Dufresse de se rendre à son maître. La sommation fut appuyée par de vives attaques, toutes furent repoussées. La communication entre Stettin et Damm fut constamment maintenue, et Damm sauvé

Digitized by Google

par la valeur opiniâtre du général Radier. Dans toutes les sorties, dans toutes les attaques, les vieilles troupes ont soutenu leur réputation, et les jeunes en ont acquis une égale. J'ai employé, dit en terminant M. le général Dufresse, tous mes moyens pour justifier la confiance du gouvernement; si j'ai fait quelque chose de bien, on doit l'attribuer aux talens de ceux qui m'ont aidé; les fautes sont à moi sans intention de les commettre. Je puis au moins réclamer le mérite d'avoir remis la place dans un meilleur état que celui où elle était lorsque j'y suis entré; d'avoir organisé les services d'une manière satisfaisante, et enfin d'avoir ménagé les subsistances avec la plus scrupuleuse économie.

A ce rapport, le général Dufresse a joint quelques échantillons de sa correspondance avec le général prussien Bulow. On y voit que pour ébranler le courage et la fidélité des assiégés, ce général n'épargnait ni les menaces, ni les séductions, ni l'artifice. Selon lui l'armée française n'existait plus, cent cinquante mille russes et prussiens avaient pénétré dans le cœur de l'Allemagne, Dantzick capitulait, et la garnison n'avait à choisir, le siége commencé, qu'entre la mort où l'exil en Sibérie. Dans sa réponse, le général français apprend à son ennemi que sa garnison a fait un autre choix, et que le parti qu'elle prend est celui de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ces propositions ont été souvent renouvelées; la réponse du général français a été constamment la même, et toujours appuyée à coups de canon. La dernière partie de cette correspondance a quelque chose de particulièrement remarquable; on y voit que de malheureux habitans prussiens réduits à de dures extrémités voulaient franchir les limites de la place pour trouver du pain, les Français les laissaient volontiers sortir: les Prussiens les repoussaient dans la place: leurs compatriotes leur avaient présenté la baïonnette: ils rentraient, et plus d'un soldat français partageait son pain avec eux.

Le général Rapp s'est montré digne à Dantzick de la haute confiance qui lui a valu le gouvernement de cet important boulevard. C'est le 13 janvier que les premiers Cosaques ont paru sur le territoire de Dantzick. Le même jour le 10e corps était rentré dans la place, et le commandement en avait été remis au général Rapp par le duc de Tarente. Les officiers renfermés avec le général Rapp étaient les généraux Grandjean, Bachelu, Heudelet, Franceschi, Gault, Husson, Cavaignac, Destrées, etc. Dès le

Digitized by Google

29 janvier, le gouverneur était en mesure d'écrire au major-général : « Nos forces ont pris l'aspect le plus imposant ; le génie perfectionne chaque jour ce qui était imparfait ; nos fronts sont hérissés d'une artillerie formidable ; des officiers de mérite commandent chacun des forts extérieurs ; la garnison est déjà parfaitement habillée ; les hôpitaux s'organisent ; la garnison est bien nourrie, bien payée, tout ici a l'aspect de la résolution la plus prononcée. » Le thermomètre à cette époque était à 18 degrés.

Dans un second rapport du 15 février, le général Rapp rend compte des attaques qu'il a eu à soutenir. Après avoir décrit les pertes et la retraite des assaillans, il ajoute des détails qui seront lus avec intérêt.

« L'ennemi répand continuellement des bruits qu'il tâche de rendre inquiétans. Il a commencé par une proclamation et une lettre au président du sénat. J'ai fait sur-le-champ inscrire ces pièces dans la Gazette en les accompagnant de notes qui m'ont semblé nécessaires pour faire voir à M. de Platow combien ces fanfaronnades me paraissaient déplacées. J'ai fait également insérer quelques notes dans d'autres numéros des Gazettes suivantes afin de faire apprécier à leur juste valeur les opérations de l'ennemi, et c'est dans la même intention que j'ai fait répondre à M. Diebitsch par mon chef d'état-major.

» Je ne sais trop que penser de ce que M. Diebitsch appelle la réunion de la Prusse à la Russie. Il paraît certain que le ministre Stein est à Kœnigsberg et qu'il cherche à soulever toute la vieille Prusse contre nous. J'ai la certitude que des Prussiens en uniformes russes sont devant Dantzick ; je connais même personnellement deux officiers qui se trouvent parmi ceux-ci.

» Le service se fait très-bien aux avant-postes ; nos jeunes soldats courent avec assurance sur les Russes. Il est fâcheux que le froid humide, qui a succédé aux fortes gelées, les jette dans un état habituel d'engourdissement, dont la présence de l'ennemi peut seule les tirer momentanément. La 34e division, composée en partie de régimens princiers de la Confédération, a beaucoup à souffrir aussi de l'influence meurtrière du climat. La 33e division, venue de Naples sur les bords de la Baltique, montre beaucoup de zèle ; mais au milieu de ces troupes, la 7e division se distingue par sa discipline, sa belle tenue et la vigueur des hommes qui la composent. Les Westphaliens et les Bavarois ne le cèdent point aux Polonais en bravoure et en fidélité ;

Digitized by Google

et malgré toutes les menées de l'ennemi pour débaucher quelques-uns de ces derniers, je n'ai pas à regretter la perte d'un seul d'entr'eux; je regarde cette division comme ma réserve, et je la ménage à cette fin.

» Il y a aujourd'hui trois semaines que le corps de Tschitt-chakow devait partir d'Elbing pour se joindre à ceux de Wittgenstein et Platow, et se rendre à Dantzick. Il paraît que ces trois généraux doivent se concerter pour tenter une attaque de vive force sur nous du côté de l'inondation et de la Moltau. L'Empereur Alexandre en avait donné l'ordre, et déjà des officiers d'état-major étaient partis d'Elbing, lorsqu'un contre-ordre arriva, et que l'amiral Tschittchakow reçut l'ordre de se rendre à Landesberg dans la vieille Prusse. Il semble que c'était pour cette expédition qu'on avait fait dans le Nehrung et dans le werder de Dantzick une réquisition de deux mille échelles et six mille lits de plumes.

» Le prince Repnin m'a écrit plusieurs fois; on a reçu les officiers aux dernières vedettes. Je n'ai pas reçu ces parlementaires, et j'ai fait dire à leurs généraux que je ne communiquerais avec eux qu'à coups de canon. Les Cosaques que nous avons pris dans leurs dernières affaires, disent que beaucoup d'entr'eux sont retournés dans leurs foyers, sur-tout ceux qui ont de l'argent. Il y a des pulks réduits à 200 et même à 100 hommes.

» Je ne puis rendre un compte positif à V. A. du nombre des troupes russes qui nous entourent; long-tems elles n'ont été composées que de Cosaques : depuis quelques jours, il arrive de l'infanterie et quelques pièces dont le nombre paraît s'augmenter journellement. »

Le troisième rapport est du 10 mars; le général Rapp y rend compte de la journée du 5, où il eut à soutenir une attaque sérieuse de toutes les forces ennemies. Voici quel a été le début de cette brillante affaire. La journée du 4, dit le général Rapp, s'était passé très-tranquillement; mais le 5 au matin, à cinq heures, l'ennemi attaqua toute ma ligne avec la plus grande impétuosité et avec des cris épouvantables; les postes se replièrent avec le plus grand ordre et sang-froid sur leurs réserves, en faisant un feu vigoureux sur l'ennemi; le canon d'alarme des remparts de la place annonça une attaque générale de la part de l'ennemi; je me rendis d'abord avec le général de division Grandjean à Langfuhr, après avoir donné les ordres nécessaires à toutes les troupes qui devaient sortir de la place. En arrivant dans

Digitized by Google

l'allée de Langfuhr, j'entendis battre la charge aux troupes qui composent ce poste, le chef de bataillon Baner commandant le premier régiment westphalien, ainsi que M. le chef de bataillon Clamont commandant les bataillons des 21 et 28 légers, après avoir rallié leurs soldats sous le feu des Bleckhaus, s'étaient mis à la tête de leurs troupes sans attendre la réserve et chargeaient comme des furieux, à la bayonnette, une colonne de 3,000 Russes ivres, et 500 hommes de cavalerie qui étaient entrés dans les rues de Langfuhr; ils renversèrent la tête de la colonne ennemie, la mirent en déroute et la ramenèrent jusqu'à l'autre côté du village de Stries, attenant à celui de Langfuhr, et en firent un grand carnage. Cette action fait le plus grand honneur au régiment westphalien, commandé ce jour-là par le chef de bataillon Baner, officier très-distingué, qui a déjà fait ses preuves en Espagne et à la retraite du 2^{me} corps, ainsi qu'aux deux bataillons français.

L'ennemi cherchait en même tems à pénétrer par d'autres points du côté d'Ohra, de Stolzenberg, de Schidlitz, etc. Les généraux Granjean, Bachelu Franceschi, les défendaient. Toutes les dispositions pour attaquer l'ennemi de front et le tourner étant prises, à un signal donné, nos troupes se précipitèrent avec fureur sur l'ennemi aux cris de *vive l'Empereur!* et le mirent dans une déroute complète. Tout ce qui voulut résister fut tué à coup de baïonnettes. Les rues des villages indiqués ci-dessus étaient jonchées de cadavres russes. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine et en employant des moyens violens qu'on put arrêter l'ardeur des troupes à la poursuite de l'ennemi. On doit une partie du succès de cette journée au général Bachelu. Les Bavarois et les Polonais ont soutenu leur belle réputation militaire. Les Français se sont battus comme les vieux soldats de Smolensk et de Mojaisk. Les Napolitains ont rivalisé de courage avec les autres troupes. Toutes les troupes de la Confédération se sont vaillamment conduites. La perte de l'ennemi a été de 1800 hommes et de 600 prisonniers, lesquels ont contribué à informer des pertes énormes faites par Titchakoff dans la forêt de la Bérésina. Il y a eu des combats corps à corps. Les habitans de Dantzick, témoins des combats de dessus leurs remparts, ne revenaient pas de leur étonnement de la conduite des petits voltigeurs Napolitains qui amenaient prisonniers des grenadiers Russes percés de coups de

Digitized by Google

baïonnettes. Notre perte, dans cette journée, a été de 60 hommes tués, 250 blessés, 70 prisonniers.

C'est ainsi, dit le général Rapp en terminant ce rapport, que j'ai répondu aux proclamations de Platow, qui nous reprochait de nous tenir derrière nos murailles. Le 5 au soir, en effet, les Russes auraient bien désiré ne pas nous avoir invités à en sortir.

Arrêtons-nous un moment pour partager l'émotion qu'ont dû éprouver tant de dignes officiers, tant de braves soldats lorsqu'ils ont appris qu'ils n'avaient pas inutilement combattu, que leur sang n'avait pas vainement coulé; avec quel enthousiasme ont-ils dû se dire, en voyant arriver des officiers témoins des exploits de la Grande-Armée. « L'Empereur comptait sur nous; nous comptions sur lui : ni l'Empereur, ni nous n'avons été trompés : la fortune et la victoire ont été enchaînées par les combinaisons de son génie, par les calculs rigoureux de sa tactique. Il nous avait dit : tenez jusqu'à la mort, et nous avons été fidèles; il nous avait dit : je suis à vous, et il est venu! gloire immortelle à ses armes, salut à ses aigles victorieuses! dévouement absolu à sa noble cause! Vive, vive à jamais l'Empereur! » Oui, les remparts de Stettin, de Custrin, de Dantzick, les rives de l'Oder et de la Vistule ont retenti de ces accens de l'admiration, de la reconnaissance et de l'honneur français; expression héroïque du courage, ils sont déjà le prix de la fidélité, et la récompense anticipée de si glorieux services.

Qu'ils apprennent ces dignes soldats, ces remparts vivans plus inébranlables que ceux confiés à leur zèle, que tout se prépare avec une égale activité, ou pour qu'un doux repos les récompense de tant de travaux, ou pour les garantir de toute atteinte nouvelle, si l'aveuglement des ennemis leur faisait encore tenter le destin des combats. L'armée française, toujours grande, est à leurs portes, plus belle, plus forte que jamais, déjà renforcée des soldats qui, au sein de la victoire, n'avaient reçu que de glorieuses blessures, déjà refaite de ses fatigues par quelques jours de repos, où ses loisirs encore ont été l'occasion d'une instruction nouvelle; le Rhin voit toujours de nombreux bataillons franchir ses rives; le Mein voit se former une nouvelle armée; tous les Etats de la Confédération dirigent sur Wurtzbourg leurs jeunes soldats. La Bavière se hérisse d'armes, et les mouvemens de cet allié puissant se lient à ceux qui, dans le nord de l'Italie, réunissent encore une

Digitized by Google

armée formidable sur l'Adige. C'est ainsi que l'Empereur, fidèle à l'antique maxime qui ne permet d'espérer la paix qu'à celui qui sait préparer la guerre, prouve à l'Europe qu'il la veut cette paix nécessaire à des alliés toujours vaincus, et désirée par la France toujours victorieuse; par la France, dont les vœux ne l'appellent toutefois que si, portant avec elle la garantie de sa durée, elle assure à l'Empire des avantages proportionnés à ses efforts, et la juste récompense de vingt ans de triomphes.

Le ministre anglais la redouterait-il? Son *Courrier* a publié que l'armistice était rompu : mais le peuple anglais, le commerce anglais le voudrait-il? La joie publique a été remarquable quand l'imposture du *Courrier* a été découverte. Quels avis aura reportés au prince régent le duc de Brunwick, tristement de retour à Londres de sa courte expédition sur le continent : que dira le duc de Cumberland dont le *Morning-Chronicle* annonce aussi le prochain retour, et auquel le *Times* dit que la permission de se rendre au quartier-général russe a été refusée? Que répondra le ministère, lorsqu'il sera forcé enfin de répondre catégoriquement à M. Banks, qui demande avec instance l'emploi d'un million sterling stipulé avec la Suède, laquelle attend pour agir aux termes de ce traité la jonction des forces russes ailleurs trop occupées, et celle des forces anglaises, toujours promises et jamais expédiées? Que répondra-t-il au même orateur lorsqu'il fait observer que la conduite avec le Danemarck a été telle que la paix se faisant sur le continent, l'Angleterre aurait encore des différends à vider avec cette puissance? Les séances prochaines du parlement nous donneront sans doute d'intéressantes lumières à cet égard.

Un décret de l'Empereur a nommé M. le comte de Lacépède président annuel du Sénat : divers autres décrets de S. M. ont eu pour objet de nommer à des fonctions administratives. Un autre décret accorde à la veuve de l'illustre M. de Lagrange une pension de 6000 fr. S.....

ANNONCES.

Le Droit Français, ou *les Cinq Codes de l'Empire*, avec leurs dispositions supplémentaires, réunis en un seul volume; comprenant, par additions au bas de chaque page, les Lois, Sénatus-consultes, Décrets impériaux, Avis du conseil d'état, Décisions des Ministres

Digitized by Google

et Arrêts de la Cour de cassation, correspondans à tous les articles de ces Codes, et rendus depuis leur promulgation jusqu'au 15 avril 1813; auxquels sont ajoutés les Tarifs des frais et dépens tant en matière civile qu'en matière criminelle et de police; le Décret du 7 avril 1813, modifiant le tarif des frais en matière criminelle et de police; la Loi du 30 ventose an XII (22 mars 1804), qui fixe l'époque de l'exécution du Code Napoléon et abroge toutes les Lois, Statuts, Ordonnances et coutumes antérieurs; les Lois *transitoires*, avec indication de l'*époque* où les Codes ont été mis en vigueur dans les nouveaux départemens; enfin, le Tableau des distances de Paris aux chefs-lieux des départemens de l'Empire; terminé par une table des Codes et des Tarifs. Ouvrage indispensable aux Cours, aux Tribunaux, aux Administrations, aux Avocats, aux Greffiers, aux Notaires, Avoués, Huissiers, Fonctionnaires publics, Gens de loi, Propriétaires, Négocians, et à toutes les personnes qui veulent s'instruire et connaître la législation française dans tout son ensemble; par M***, ancien docteur en droit, avocat à la Cour impériale de Paris. Un vol. in-12, orné d'un très-beau portrait de l'Empereur. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. — Le même, in-18: 4 fr. 50 c. et 6 fr. franc de port. A la librairie d'Education et de Jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

Cet ouvrage a le rare avantage de présenter toute la législation française dans son ensemble.

Monumens historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple, et à l'abolition de leur ordre; par M. Raynouard, membre de l'Institut impérial de France et de la Légion-d'Honneur. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Batilliot jeune, libr., rue du Battoir; n° 13; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243, côté du jardin.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXV. — *Samedi* 10 *Juillet* 1813.

POÉSIE.

Traduction d'un fragment du XV^e^ chant de la JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, *du* TASSE.

I duo guerrieri in loco ermo e selvaggio,
Chiuso d'ombre fermarsi a piè del monte, etc.
St. XLVII.

Au pied du mont Sauvage est un asile sombre
Qu'habite le Silence et qu'environne l'Ombre;
Ils arrêtent (*) leurs pas dans ces lieux écartés,
Déjà de l'œil des cieux, océan de clartés,
Les rayons bienfaisans recommencent d'éclore;
Déjà des feux du jour l'Orient se colore;
Ils partent plains d'ardeur; mais un monstre odieux
D'un asile secret s'élance au-devant d'eux,
Et secouant dans l'air sa tête menaçante,
Redresse de son front l'écaille jaunissante.

(*) Ubalde et le chevalier Danois, envoyés à la recherche de Renaud, et arrivés au pied de la montagne sur laquelle est situé le palais d'Armide.

Digitized by Google

Son cou s'enfle de rage ; il rampe, et le sentier
Sous sa vaste épaisseur disparaît tout entier.
L'éclair est dans ses yeux ; sa bouche envenimée
Vomit de noirs poisons et des flots de fumée.
Tantôt il ralentit ses bonds impétueux,
Se replie, et tantôt de son corps tortueux
Les cercles déroulés s'alongent sur l'arène.

Tel, pour garder ces lieux il s'avance, il se traîne :
Vains efforts ! le Danois, déjà le fer en main,
L'attaque ; mais Ubalde a prévu son dessein :
« Arrête ! ta valeur bientôt serait trompée ;
» Eh ! que pourrait ici ton bras et ton épée ? »
Il dit, et du rameau frappe l'air : à ce bruit
Le serpent effrayé rapidement s'enfuit.
Plus loin, en rugissant, un lion homicide
Ouvre une gueule immense, et de sa proie avide,
S'oppose à leur passage ; et, les crins hérissés,
Lançant autour de lui des regards courroucés,
Bat ses flancs de sa queue, au carnage s'apprête.
Mais la verge d'or siffle, et sa fureur s'arrête ;
Il frémit d'épouvante, et disparaît. Soudain,
Les deux guerriers à peine ont repris leur chemin,
L'abîme a déchaîné mille monstres énormes,
Dont la terreur varie et les cris et les formes.
Tels on les voit errer dans ces sauvages lieux
Qui séparent le Nil de l'Atlas sourcilleux,
Au milieu des forêts et des rocs d'Hircanie,
Et sous le ciel glacé de la sombre Hercinie.
Au couple triomphant rien ne peut résister ;
L'horrible armée en vain tente de l'arrêter :
Le sifflement, l'aspect du rameau redoutable
Disperse tout-à-coup la foule épouvantable ;
Et les guerriers, vainqueurs des glaçons, des frimats,
Des chemins escarpés qui retardent leurs pas,
Des neiges, des rochers et de leur noir abîme,
De l'aride montagne enfin touchent la cime.

Là, sous un nouveau ciel, au loin, de toutes parts,
Une riante plaine étonne leurs regards.
Là règne un doux printems ; l'haleine du Zéphire
Embaume et rafraîchit l'air pur qu'on y respire ;

Digitized by Google

Et, fixant dans ces lieux son éternel séjour,
Ne meurt point pour renaître avec les feux du jour.
Jamais le sombre hiver n'y souffle la froidure;
Jamais l'été brûlant n'y sèche la verdure:
Là, d'un voile d'azur le ciel resplendissant
Nourrit des jeunes prés l'émail éblouissant,
Et le parfum des fleurs, et le tranquille ombrage
Des arbres couronnés d'un immortel feuillage:
Là, des rives du lac, sur les monts et les mers,
Le superbe palais s'élève dans les airs.

Cependant des guerriers les pas se ralentissent;
Leur marche est inégale; et leurs forces languissent.
Dans ces sentiers fleuris ils éprouvent enfin
Les fatigues d'un long et pénible chemin;
Quand, du haut d'un rocher, des flots purs et limpides
Offrent un doux crystal à leurs lèvres arides;
Leur source en mille jets arrose les vallons;
Puis, sous de frais berceaux, parmi les verts gazons,
S'ouvre un profond canal, qui des eaux murmurantes
Réunit dans son sein les nappes transparentes,
Et, du fond de son lit découvrant les trésors,
D'une mousse riante environne ses bords.
« Gardons-nous, disent-ils, d'approcher de cette onde,
» La fontaine du Rire, en dangers si féconde!
» Ecoutons la prudence: étouffons nos desirs.
» Marchons; fermons l'oreille à la voix des plaisirs;
» Et craignons d'accorder une indigne victoire
» Aux Syrènes dont l'art croit enchaîner la gloire. »

HENRI TERRASSON.

LA RETRAITE DE MARTIAL DANS SA VIEILLESSE.

Et satis est, pigro si licet esse mihi.
MART. Lib. VI, Ep. 43.

TANDIS que de Baïa (*) la nymphe bienfaisante
De ses bains sulphureux t'accorde la faveur,

(*) Baïa, Bayes. Ancienne ville du royaume de Naples, célèbre par ses bains.

Digitized by Google

Le repos que je goûte en mes champs de Nomente,
De mes sens épuisés ranime la vigueur.
La maison est modeste ainsi que l'héritage ;
Ton soleil et ton lac, ses bords délicieux,
Je les retrouve ici : que faut-il davantage ?
Jadis je fréquentais les bains les plus fameux ;
Aucun voyage alors n'effrayait mon jeune âge :
De la ville aujourd'hui j'aime le voisinage ;
Le réduit le plus proche à mon goût plaît le mieux.
Vivre dans le repos est un si doux partage !

DE KÉRIVALANT.

IL EST LA!

Couplets adressés à M. DÉSAUGIERS, *président du Caveau Moderne, invité aux soupers de Momus.*

Air : *Sans mentir, sans mentir.*

Nous désirions qu'un convive
Honorablement cité
Pour sa gaîté franche et vive
Et pour sa rotondité,
De Cancale, à la sourdine,
Sachant un jour s'échapper
Chez nous, à l'heure où l'on dîne
Vint goûter notre souper :
Le voilà ! le voilà !
Mes chers amis, il est là.

Amans de la bonne chère,
Pour contenter vos désirs,
Demandez-vous un compère
Qui partage vos plaisirs ?
Qu'un seul mot souvent enflamme,
Et qui toujours fut tenté
« Par les grâces d'une femme
» Et la croûte d'un pâté ? »
Le voilà ! le voilà !
Chers gourmands, il est bien là !

Sans trop viser à la gloire,
Jeune galant, franc buveur,

Digitized by Google

Dans l'art d'aimer et de boire
Vous faut-il un professeur ?
Du Corset d'une fillette
Pour détacher le cordon,
Et faire d'une feuillette
Gaiment sauter le bondon,
Le voilà ! le voilà !
Amant, buveur, il est là !

On publiait à la ronde
Qu'avec Panard et Vadé,
Pour visiter l'autre monde
Piron s'était évadé.
Cet illustre personnage
Dont le talent est connu,
A pu faire un grand voyage,
Mais il en est revenu :
Le voilà ! le voilà !
On peut dire qu'il est là.

Nous, que maint censeur observe,
Et qui rimons de travers,
Puisqu'en dépit de Minerve
Nous voulons faire des vers ;
Au bon goût toujours fidèle,
Toujours sûr de ses succès,
Si nous cherchons un modèle
Pour garantir nos essais,
Le voilà ! le voilà !
Chez confrères, il est là.

ETIENNE-JOURDAN,
Convive des soupers de Momus.

ÉNIGME.

SECRÈTE chez les Francs-Maçons,
Joyeuse chez les Brabançons,
Autrefois je parus aux portes de Ninive,
Et maintenant, lecteurs, personne n'est surpris
De me voir à toute heure à celles de Paris.
Au Théâtre-Français j'introduisis Larive.

Digitized by Google

En visitant les sombres bords
Énée à mes côtés rencontra la Misère,
La Vieillesse, la Faim mauvaise conseillère,
La Discorde, le Deuil, la Crainte, les Remords.
Je puis être pourtant une très-bonne chose,
Car sur moi d'un diner le fondement repose;
Et je suis chez Véry, tourte, ventre-de-veau,
Gigue à la braise, fricandeau,
Et chapon au gros sel ainsi que pâté chaud.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE

Pour me former il faut du feu:
Avec cinq pieds je suis fragile;
Avec quatre je suis un jeu;
Avec trois une plante utile;
Avec deux un pronom; avec un seul je suis
Le nombre de mes piés multiplié par dix.

S.....

CHARADE.

On trouve en mon premier un pronom féminin,
Sans mon dernier comment aller son droit chemin?
Quelqu'un veut que mon tout fut indigène en France,
D'autres le font indien avec plus d'apparence;
Quoiqu'il en soit il est dès long-tems parvenu
A donner du plaisir, sur-tout du revenu.

Carville, *desservant de l'église des Nouillers.*

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Pouls* (le).

Celui du Logogriphe est *Maître*, dans lequel on trouve: *mai*, *mitre*, *maire*, *mari* et *ame*.

Celui de la Charade est *Saindoux*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Extrait du rapport sur les travaux de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut impérial de France; fait par M. le chevalier GINGUENÉ, *l'un de ses membres, dans la séance publique du 2 juillet* 1813.

Les ouvrages des anciens sont comme la terre classique où les anciens ont vécu ; en relisant sans cesse les uns, en fouillant incessamment l'autre, on y découvre chaque jour de nouvelles richesses. Les monumens mêmes les plus connus et les plus exposés aux regards, si des yeux qui sachent voir les examinent encore, peuvent ouvrir des aperçus nouveaux sur des points de haute importance. Si un heureux hasard nous découvre une production même médiocre de l'esprit des anciens, et si une main savante en fait présent au public, ne la négligeons pas, sous prétexte qu'elle traite d'objets déjà rebattus, sur lesquels d'autres nous ont appris tout ce qu'on peut apprendre et tout ce qu'il faut savoir. Sur ce qui appartient à l'antiquité, il faut savoir tout, et sur ce que l'on sait le mieux, on peut, à tout moment, apprendre encore. Deux mémoires de M. Mongez fournissent de nouvelles preuves de ces vérités qui n'en avaient aucun besoin aux yeux de la Classe d'histoire et de littérature ancienne, mais dont elle a besoin quelquefois pour faire auprès de certains esprits l'apologie de ses travaux.

Depuis que la puissance romaine n'existe plus que dans le souvenir, on continue de passer, en allant de Rome à la pointe de l'Italie, auprès d'un haut rocher qui touche au faubourg de Terracine. Sur le flanc de ce rocher, qui a été coupé dans toute sa hauteur, sont gravés des chiffres romains, à égales distances de dix en dix. Tous les voyageurs les ont vus ; plusieurs les ont remarqués, aucun n'en a jusqu'ici tiré de conséquence relativement à un objet du plus grand intérêt pour les sciences, et l'un de ceux qui ont le plus occupé et embarrassé les savans, je veux dire la connaissance des mesures dont se servaient les anciens. On avait parlé plusieurs fois dans nos séances de ce rocher de

Digitized by Google

Terracine. M. le chevalier Mongez a espéré en tirer de nouvelles lumières sur un point d'antiquité aussi obscur. Il a prié M. Fabroni, correspondant de la première classe de l'Institut, directeur général des travaux hydrauliques au-delà des Alpes, de nous faire parvenir ces mesures. Sur l'invitation de M. Fabroni, M. Scaccia, ingénieur des marais pontins, dans lesquels sont situés Terracine et le Rocher, a mesuré avec un soin extrême et une grande intelligence les intervalles qui séparent chacun des chiffres. Il a joint à une notice très-circonstanciée de ses opérations un dessin que M. Mongez a mis sous les yeux de la Classe, en même tems qu'il lui a lu un extrait de la notice de M. Scaccia.

Le rocher de Terracine, élevé de 126 mètres au-dessus du niveau de la mer, empêcha long-tems les Romains de conduire le long du rivage la voie appienne. Ils se déterminèrent enfin à enlever avec le fer une partie de ce rocher, sur 18 mètres de longueur et environ 38 mètres de hauteur presque perpendiculaire. C'est sur cette partie que sont gravés, depuis X jusqu'à CXX, des chiffres qui indiquent des mesures, lesquelles ne peuvent être que des pieds romains. Il résulte des opérations dirigées par l'ingénieur italien et de ses calculs, que la longueur approximative du pied romain est de $0^{m}292191$. Une mesure prise avec exactitude, sous le pontificat de Pie VI, entre deux pierres milliaires trouvées seules debout dans les mêmes marais pontins, avait donné pour cette longueur un résultat à-peu-près égal. Celui de la mesure du Rocher équivaut à 10 p. 10 l., et c'est, à quelques fractions de lignes près, le même auquel Freret et Barthélemy étaient parvenus par d'autres moyens.

M. Mongez développe dans son mémoire les raisons qui donnent de l'autorité à la mesure prise sur le rocher de Terracine. Il avoue que le pied qui en résulte est plus court que ceux qu'on a déduits des grandes mesures milles ou stades. Pour expliquer cette différence, il présente deux hypothèses ou suppositions, indépendamment desquelles il est toujours autorisé à croire qu'il a ouvert une route nouvelle pour la recherche des mesures des anciens, et que le résultat qu'il a obtenu, ajouté dans nos recueils à ceux que contiennent déjà les recueils de l'Académie des Inscriptions, est propre à compléter la réunion des preuves qui serviront un jour à terminer les recherches commencées depuis si long-tems sur cet objet.

Digitized by Google

Un autre mémoire de M. Mongez vient à l'appui de la seconde vérité que j'ai énoncée. Lydus, auteur grec qui écrivait sous l'empereur Justinien, a laissé un traité jusqu'à présent inédit *sur les magistratures de la république romaine*, dont la publication récente est due à notre confrère, M. de Choiseul-Gouffier, qui l'avait rapporté de Constantinople. M. Mongez, occupé pendant plusieurs années à extraire des auteurs grecs et latins tout ce qui est relatif au costume des peuples anciens, n'a eu garde de négliger ce moyen de plus de s'en instruire, et il examine dans ce second mémoire ce que l'ouvrage de Lydus apprend de nouveau, ou ce qu'il sert à confirmer sur le costume des différens magistrats romains, et les points sur lesquels cet auteur a commis soit des omissions, soit des erreurs.

Notre même confrère embrasse maintenant, dans un travail général, tout ce qui regarde les habillemens des Anciens, et dans un troisième mémoire, qui est le premier de cette nouvelle série, il a traité des matières dont ces habillemens étaient faits, et ensuite du travail de ces matières. Son mémoire est naturellement divisé en deux parties, et chaque partie en différens articles ou paragraphes, chacun desquels est consacré, soit à l'un des corps organisés, animaux et végétaux, soit à l'un des corps inorganiques ou minéraux d'où ces matières étaient tirées.

Les lois romaines n'ont pas été moins étudiées, moins expliquées que les usages et l'habillement des Romains; cependant M. Bernardi a reconnu que l'on avait négligé une partie curieuse et importante de ces lois, celle qui concernait l'établissement des jeux scéniques à Rome et la discipline des théâtres. Il a rassemblé dans un mémoire tout ce qui regarde cette partie de la législation romaine, et remontant à l'origine même des jeux scéniques, il est redescendu jusqu'au tems des Empereurs en rapportant toutes les lois relatives aux auteurs, aux acteurs et aux spectateurs, portées à différentes époques chez ce peuple qui, selon l'expression de Juvenal, citée par notre confrère, après avoir distribué les faisceaux et les Empires, ne demandait plus que du pain et des spectacles.

A cette même époque, comme si cet amour effréné des jeux du théâtre et l'amour de la sagesse et le respect dû à ceux qui la cultivent n'eussent pu exister ensemble chez le même peuple, les philosophes furent chassés de Rome et de l'Italie. Ils eurent un vengeur dans une dame romaine.

Digitized by Google

Cette vengeance poétique et *Sulpitia* son auteur ont occupé M. Amaury Duval, l'un des nouveaux confrères que nous avons acquis depuis un an, et qui a long-tems étudié la littérature et les arts des Romains dans le pays où sont encore de si imposans vestiges de leur grandeur (1).

L'antiquité eut ses auteurs pseudonymes comme la littérature moderne. On a mis en doute depuis long-tems si les lettres qui ont été imprimées sous le nom de Diogène le cynique étaient véritablement de lui; M. Boissonade, dont l'acquisition nouvelle nous donne un savant helléniste et un habile critique de plus, a donné le texte jusqu'à présent inédit de vingt-deux lettres qui portent encore le nom de Diogène; mais en doublant le nombre de ces lettres il a radicalement détruit, dans un Mémoire ou Essai, toute idée de leur authenticité.

M. Gail s'est ouvert dans l'antiquité grecque une nouvelle source de recherches en considérant par époques la géographie ancienne; ce point de vue lui parait propre à dissiper beaucoup d'obscurités, à corriger beaucoup d'erreurs. Il s'en est même servi pour tirer de l'obscurité un royaume entier que les géographes ont négligé, et un roi puissant que les historiens modernes ont à peine daigné apercevoir. C'est le royaume des Odryses et son roi Sytalcès. Thucydide, dans son second livre, parle de ce roi, décrit l'étendue de son empire, placé le long des côtes du Pont-Euxin jusqu'à l'embouchure de l'Ister, nomme les peuples nombreux qui lui étaient soumis, fait connaître les tributs qui lui étaient payés, les présens qu'il recevait, en un mot, ses revenus, sa richesse. Mais ce royaume si florissant dura peu; l'époque qu'il remplit a, pour ainsi dire, échappé à l'attention des savans. Sa géographie, son histoire, celle du roi Sytalcès, offrent un sujet absolument neuf, que M. Gail a entrepris de traiter dans un mémoire divisé en trois sections. L'histoire de Sytalcès est l'objet de la première; la géographie de la Thrace Odrysienne est celui de la deuxième; l'auteur traite, dans la troisième, des princes qui y figurèrent, soit comme rois, soit comme simples gouverneurs. Une carte dessinée avec soin met sous les yeux tout cet empire créé par un grand

(1) Ce mémoire et le précédent ont été lus dans la séance publique où M. Ginguené présentait ce rapport des travaux de la Classe.

Digitized by Google

homme, et dont la puissance disparut en quelque sorte avec lui

M. Gail suit aussi, dans les poëtes, le cours de ses recherches géographiques et topographiques. Le Dême, ou bourg de Colone, près d'Athènes, et l'Hieron, ou lieu sacré de Neptune, et le Temenos ou bois des Euménides qui étaient dans son enceinte, sont devenus célèbres par la belle tragédie de Sophocle, qui place les derniers malheurs et la mort d'Œdipe dans ce lieu qu'il habitait lui-même. Voulant fixer la topographie de Colonne avec plus d'exactitude qu'on ne l'a fait encore, que ne l'a fait même l'abbé Sallier dans un mémoire dont cette tragédie est l'objet, notre confrère a principalement pris pour guide la description pittoresque que Sophocle en a tracée. Il cherche dans le texte même de ce poëte l'existence, la division et l'emplacement des différentes parties que ce bourg ou dême renfermait. Il diffère sur plusieurs points avec Brunck, l'abbé Sallier et d'autres savans, et il expose les raisons des sens nouveaux qu'il adopte et des leçons qu'il suit. Enfin il joint à son mémoire un dessin topographique du bourg même de Colonne et des lieux environnans.

Revenant ensuite aux historiens et particulièrement à Thucydide, notre confrère a examiné dans un troisième mémoire la topographie d'Olpes dans l'amphilochie et le plan de la bataille qui s'y donna, la sixième année de la guerre du Peloponnèse. Ce mémoire est partagé en deux sections, l'une historique et philologique, l'autre purement géographique. La première contient un résumé du récit que Thucydide fait de cette bataille gagnée sur l'armée peloponnesienne par les Athéniens et leurs alliés, sous les ordres de Démosthènes. M. Gail avoue qu'en traduisant ce récit, il s'est écarté en plusieurs endroits, principalement dans quatre, du sens adopté par tous les autres interprètes, et qu'il y a donné au texte des interprétations nouvelles. Il motive et soutient ces interprétations, et pour les rendre plus claires, pour ne laisser dans l'esprit aucune obscurité sur Olpes, sur la bataille qui s'y livra, les marches qui la précédèrent, les principales circonstances que l'historien nous a transmises, il joint encore à ce mémoire deux cartes, l'une particulière qui offre la topographie d'Olpes, l'autre générale qui donne l'Argie, l'Etolie, l'Acarnanie, pour la plus parfaite intelligence de la bataille d'Olpes. Le texte s'explique ainsi par la géographie, et la géographie par le texte.

Digitized by Google

Un lieu plus célèbre dans l'antiquité grecque avait précédemment occupé notre confrère. Dans un mémoire dont j'ai rendu compte en 1811, M. Gail avait examiné sous divers points la topographie d'Olympie; un nouvel examen l'a confirmé dans une idée qu'il avait eue d'abord; c'est qu'il ne manquait à cette ville dont les historiens, les orateurs et les philologues ont tant parlé, que les poëtes ont si souvent chantée, que les géographes et les voyageurs ont si soigneusement décrite, que d'avoir été réellement une ville, en un mot que d'avoir existé. Il lui a donc paru important de fixer le sens d'un mot qui revient à tout moment dans les récits des anciens Grecs, et dont l'interprétation exacte a été un écueil pour tous les commentateurs. Son travail sur cet objet est divisé en trois sections. Il établit dans la première qu'Olympie ne fut jamais nom de ville, que jamais il n'a existé de peuple Olympien; dans la seconde, que Pise et Olympie, qui sont souvent nommées comme synonymes, sont cependant deux lieux très-distincts, qu'Olympie, ou plutôt que l'Olympie était un territoire, une vaste enceinte qui contenait un hiéron célèbre, et dans laquelle se célébraient les jeux; qu'enfin l'ancienne Pise, et non point la nouvelle que l'on a imaginée pour la confondre avec Olympie, était plus voisine de ce grand territoire qu'on ne l'a cru communément. La position de cette ancienne Pise est l'objet de la troisième section du mémoire. L'auteur y prouve par différens textes et sur-tout par un passage de Pausanias, que Pise était très-voisine de l'Olympie, et n'en était séparée que par l'Alphée. Ce voisinage explique à-la-fois, et pourquoi il n'y eut point de ville sur le territoire d'Olympie, occupé tout entier par l'Hiéron, et pourquoi l'Olympie et Pise ont été si souvent confondues.

Dans un endroit de ce mémoire, M. Gail, pour répondre à une objection fondée sur un passage d'Hérodote, a combattu le sens que M. Larcher a donné à ce passage, et a présenté un autre sens. Une discussion s'est engagée à ce sujet entre lui et un autre de nos confrères, qui a soutenu par un mémoire lu dans une séance suivante le sens donné au passage d'Hérodote par M. Larcher. M. Gail, à la seconde lecture de son mémoire, a défendu son interprétation et y a persisté par de nouveaux motifs, et en donnant de nouveaux développemens à ceux qu'il avait précédemment allégués; mais il n'en a pas moins formé le vœu « de voir naître plus souvent les occasions de discuter les textes

Digitized by Google

des anciens et de dissiper les nuages qui malgré tant de recherches déjà faites, enveloppait encore la vénérable antiquité. » Et en effet, ces discussions de bonne foi, pleines d'égards et qu'on peut nommer amicales entre des confrères également pénétrés de l'amour des lettres et de l'amour de la vérité, ne peuvent qu'honorer les unes et servir l'autre, sans aucun des inconvéniens qu'elles pouvaient avoir dans des siècles où l'orgueil littéraire tenait souvent lieu de ces deux nobles passions, et n'était pas tempéré, comme aujourd'hui, par l'esprit philosophique et par la politesse.

Nous devons à une autre de ces paisibles contestations qui s'élèvent quelquefois dans le sein de la classe, un double travail de M. Quatremère de Quincy sur l'entrée principale du Parthenon ou du temple de Minerve à Athènes et sur la restitution du fronton occidental de ce temple, selon la méthode qu'il a déjà suivie à l'égard de plusieurs autres monumens. Il a réuni, dans cette occasion comme dans les précédentes, deux genres d'argumens et de démonstrations, l'une pour l'esprit, l'autre pour les yeux, qu'il serait à souhaiter que l'on pût faire souvent concourir ensemble, lorsqu'il s'agit de la critique des monumens de l'art. Mais il faudrait pour cela, ce qui est très-rare, joindre, comme notre confrère, le talent de l'artiste au savoir de l'académicien.

L'objet de son mémoire est de démontrer que la partie occidentale que plusieurs voyageurs ont prise pour le *pronaos* ou l'avant-temple, en était au contraire la partie postérieure, et que la principale entrée, dont le fronton est entièrement détruit était à l'Orient. Le sujet de son dessin est la restitution du fronton de la partie occidentale, sur lequel on s'est également trompé. On a cru, d'après un passage de Pausanias, qu'il devait représenter la naissance de Minerve, parce que cet auteur dit que c'était là le sujet du fronton de la partie antérieure du temple; mais ce même auteur ajoute que le fronton de derrière représentait la dispute de cette déesse avec Neptune, au sujet de la possession de l'Attique; c'est ce dernier sujet que notre confrère a retrouvé dans ce qui reste du fronton, et c'est selon cette idée qu'il en a restitué toutes les figures mutilées: il a donné au modèle en relief de ce fronton huit pieds de longueur; et les figures, restituées d'après un petit dessin très-imparfait qui les retraçait dans leur état de

Digitized by Google

mutilation, restaurées maintenant selon les indications de chacune, réintégrées dans leurs rapports et leurs accessoires, ont retrouvé cette vertu significative que les mutilations de l'original, la petitesse et l'imperfection du premier dessin leur avait fait perdre. Une semblable restitution, dit l'auteur en finissant son mémoire, est toujours une sorte de reprise exercée sur le tems et sur la destruction.

La destruction, plus encore que le tems, semblait avoir effacé jusqu'aux derniers vestiges des monumens d'un temple non antique, mais célèbre dans les antiquités du moyen âge. Il paraissait difficile de retrouver et de reconnaître à Saint-Denis le tombeau d'un de nos plus anciens rois. Cependant l'année dernière, en fouillant en dehors du portail de cette église, on a trouvé, à un pied seulement de profondeur, un cercueil de pierre, long de six pieds sur à-peu-près deux pieds de hauteur M. Brial, l'un des derniers restes de cet ordre savant qui a tant éclairé les antiquités du moyen âge, s'est transporté à Saint-Denis, dès qu'il a su cette découverte. Il a examiné le cercueil. Plusieurs circonstances de sa position et de sa structure rapprochées d'un passage de l'abbé Suger, lui ont fait penser que ce tombeau est celui de Pepin le Bref, et il a communiqué à la Classe les raisons démonstratives qui l'ont conduit à cette opinion.

M. le baron de Humboldt, associé étranger de la première classe de l'Institut, nous communiqua l'année dernière un beau travail sur un calendrier mexicain. Il a lu, cette année, dans une de nos séances, des *Considérations générales sur les peuples indigènes de l'Amérique, leurs langues et leur marche vers la civilisation*, morceau qui doit servir d'introduction à l'une des parties du grand monument qu'il continue de préparer aux sciences. Il s'y élève, selon l'habitude de son esprit, à des considérations générales de la plus haute importance. Celles par lesquelles il termine son Mémoire ont pour objet cette civilisation apportée jadis chez les peuples du Pérou et du Mexique, par des personnages fameux, fondateurs de deux grands Empires, et qui leur donnerent des institutions. Ces institutions, sources de la civilisation des deux peuples, l'arrêtèrent à un certain degré qu'elles ne lui ont jamais permis de franchir.

Les peuples du Nord sur lesquels des motifs du plus

Digitized by Google

haut intérêt appelaient l'attention de la Classe y ont excité une de ces petites guerres d'érudition dont nos travaux de cette année offrent déjà deux autres exemples. Quelques discussions s'étant élevées sur le titre de *Roxolani* que l'on proposait de donner aux Russes, au lieu de *Russi*, dans des inscriptions latines, elles ont engagé M. Daunou à traiter la question sous un point de vue général dans un Mémoire divisé en trois parties. Dans la première, il examine ce qu'était l'ancien peuple appelé *Roxolani*; il expose tout ce qu'ont dit sur les Roxolans les anciens géographes et historiens grecs et latins, ainsi que les conséquences tirées de ces textes. Celle qu'il en tire à son tour, dans la seconde partie de son Mémoire, est que rien ne fait voir dans les Roxolans l'origine des Russes, que celle-ci reste toujours inconnue, et de ce qu'on ne la connaît pas, il ne résulte point que l'on doive la chercher chez les Roxolans. Il examine enfin dans la troisième partie si, depuis le neuvième siècle jusqu'au dix-neuvième, les auteurs qui ont écrit en grec, ou en latin, ou dans les langues modernes, ont employé le mot Roxolans pour désigner les Russes; et il déclare qu'il n'a pu même découvrir un seul exemple de ce mot substitué à *Russi*, *Rutheni*, *Moscovitæ*, qui ont été les seuls en usage. Il conclut qu'un tel emploi de cet ancien mot serait une innovation dangereuse en ce qu'elle accréditerait une fausse étymologie et une erreur grave en histoire.

M. Louis Petit-Radel s'est proposé de répondre aux objections qui résultent de ce Mémoire contre l'emploi qu'il a fait du mot *Roxolani* dans des inscriptions, et à quelques autres objections qui n'y sont pas comprises. Traitant à son tour la question d'une manière générale, il y a consacré six Mémoires. Le 1^er^ a pour objet l'analogie des noms des Rhoxolains ou Roxolans, des Sauromates, des Rhoss du moyen âge et des Russes actuels. Le second contient un parallèle entre les Russes et les Slaves du sixième siècle. Le troisième, des parallèles géographiques tendant à prouver l'identité de la région occupée successivement par les Rhoxalains, les Rhoss du moyen âge et par les Russes. Le sujet du quatrième Mémoire est le rapport des origines russes avec la Scythie et l'Asie supérieure. Le cinquième a pour objet les progrès, vers l'Europe, des anciens Russes considérés comme Sarmates; et le sixième les progrès vers les régions germaniques, faits par ces anciens Russes, considérés comme Roxolans. La

Digitized by Google

conclusion générale de cette série de Mémoires n'est pas seulement que les Russes tirent leur origine des anciens Roxolans, et qu'ainsi l'on peut, en style lapidaire ou numismatique employer l'ancien nom *Roxolani*, au lieu du nom plus moderne *Russi*; elle est encore que ces premières origines russes sont imparfaitement connues, qu'il reste dans ce sujet beaucoup de points importans à éclaircir; et notre confrère se flatte d'avoir ouvert sur cet objet à sa propre émulation et à celle des hommes livrés à ces sortes d'étude une source encore assez féconde de recherches et de travaux.

Ce n'est ni sur le nom ni sur l'origine des Danois, mais sur une partie importante de leur législation que la Classe a entendu un Mémoire de M. Brunn-Neergaard, danois, connu par son goût pour les antiquités et pour les arts, et par la publication d'un ouvrage sur l'Italie, précieux sous ces deux rapports. La Classe a dérogé en sa faveur à la règle qu'elle s'est prescrite de n'admettre à lire dans ses séances que des membres de l'Institut ou des correspondans. Le Mémoire de M. Brunn Neergaard a pour objet la servitude et l'affranchissement du paysan danois. L'auteur peint d'abord l'ancien esclavage, puis la servitude qui prit le nom de *droit de défense*, parce que les seigneurs et grands propriétaires qui l'exerçaient avaient en effet le droit et la faculté de défendre au malheureux paysan qui leur appartenait de sortir du lieu où le sort avait marqué sa place. Au droit *de défense* succéda celui *de glèbe*, qui après de longs efforts n'a pu être aboli que vers la fin du dernier siècle par Christian VII. L'ordonnance de ce roi portait que le *droit de glèbe* cesserait au commencement du dix-neuvième siècle; en effet, depuis cette époque, et sous le règne de Frédéric VI qui, étant prince royal, avait pris la part la plus active à cette grande révolution, le paysan danois est parfaitement libre, comme les autres corps de l'Etat, à l'exception du service militaire auquel il reste toujours soumis, mais seulement pour un certain nombre d'années.

L'auteur de ce Mémoire reconnaît que dans le quinzième siècle le christianisme paraissait avoir opéré en Danemarck l'abolition de l'ancien esclavage; M. le comte Grégoire a établi en fait et démontré par un grand nombre de preuves l'influence de cette même religion sur l'abolition de l'esclavage en général. Laissant de côté tout point de vue

Digitized by Google

étranger aux travaux de la classe, il ne s'est proposé de traiter ce sujet que sous les rapports par lesquels il rentre dans le domaine de l'histoire.

Notre même confrère avait lu l'année dernière à la Classe la première partie de ses recherches sur la domesticité ; il y a lu cette année les cinq chapitres qui restaient encore. Il démontre dans l'un *combien il importe au bonheur individuel et à l'état social que la classe domestique ait de bonnes mœurs*, et il trace l'affligeant *tableau de la dépravation de la domesticité ;* dans l'autre, il établit une vérité plus affligeante encore, c'est que *la principale cause de la dépravation des domestiques est la dépravation des maîtres*. Il donne dans son VI^e^ chapitre une *Notice des lois et réglemens de divers pays concernant la domesticité*, et montre la nécessité d'en faire revivre plusieurs, et d'y ajouter des dispositions nouvelles ; enfin, dans son dernier chapitre, notre confrère présente l'idée d'une *Société en faveur des domestique*. Mais il convient qu'avant de dessiner toutes les parties de son plan, il aurait besoin non-seulement de recueillir quelques conseils, mais d'être encouragé par des dispositions publiques différentes de celles que la corruption, la distraction et la légèreté actuelles lui permettent d'apercevoir.

Parmi quelques lectures intéressantes qui ont été faites à la Classe, je ne dois point oublier celle d'un Mémoire sur la chevalerie et sur les mœurs du moyen âge en Allemagne, par M. le comte Alexandre de la Borde, le dernier confrère que nous ayons appelé parmi nous, et que des ouvrages remplis de recherches et marqués par des succès ont designé à nos suffrages (2).

Je citerai encore, et avec un grand regret de n'en parler qu'en si peu de mots, un mémoire que M. Raynouard, de la Classe de la langue et de la littérature française, usant, à notre grande satisfaction, du droit que les membres de chacune des Classes de l'Institut ont de prendre part aux travaux de toutes les autres, a lu dans une de nos séances sur l'origine et la formation de l'ancienne langue romane, romance ou langue des troubadours. L'extrait même le plus étendu ne donnerait qu'une idée imparfaite de ce que des aperçus pleins de détails, pleins de sagacité, des composi-

(2) Un extrait de ce mémoire a été lu dans la séance publique.

Digitized by Google

tions et décompositions de mots piquantes et naturelles, des exemples nombreux et bien choisis, y mettent de variété, d'intérêt philologique et d'agrément.

Je ne puis non plus, en finissant, me dispenser de parler des lettres de notre confrère M. Millin, écrites de Naples et de Rome, adressées à M. le secrétaire perpétuel pour être lues à la Classe, et qui l'ont été en effet. Plusieurs ont l'étendue et l'intérêt que des mémoires pourraient avoir. Elles nous donnent l'assurance que les antiquités et les arts tireront de ce voyage tout le fruit qu'en avaient fait espérer les connaissances, le zèle et l'activité de notre confrère. Les dernières ont eu pour nous un grand intérêt de plus; elles nous annoncent enfin son prochain retour.

Histoire de Madame Palastro; par Adèle Chemin, auteur de l'*Origine de la Chouannerie*, du *Courier russe*, et de *l'Homme sans caractère*. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez M. *de Sourdon*, éditeur de l'Atlas historique de Lesage, rue de la Jussienne, n° 15.

La branche la plus féconde de notre littérature est celle des romans. Mais si elle donne tant de fruits et dans toutes les saisons, tous ces fruits ne plaisent pas à la délicatesse de notre goût blasé par l'excès même de l'abondance. En voyant paraître un si grand nombre de romans, nous pensons que ce genre de composition est le plus facile de tous, puisqu'il est le plus commun. Aussi le titre de romancier n'est-il pas très-estimé dans le monde et dans la littérature. Jamais un écrivain n'est entré et n'entrera à l'Académie française pour avoir fait un roman. Cette espèce de dédain n'est fondée que sur un préjugé; car enfin les romans de *Clarisse*, de *Tom-Jones*, de *Gilblas* n'ont-ils pas demandé un génie plus vaste que la composition d'une bonne pièce de théâtre ou de quelque poëme descriptif? Si l'auteur de *Turcaret* se présentait à l'Institut, les portes sans doute ne lui seraient point fermées, on les ouvre à meilleur marché, mais elles le seraient pour l'auteur de *Gilblas*.

Le rang subalterne que les auteurs de romans occu-

Digitized by Google

pent en général dans la littérature vient, je crois, de ce qu'on ne s'est point assez entendu sur les différens genres de romans. On peut diviser cette espèce d'ouvrages en deux classes. La première, et celle dans laquelle on ne peut exceller sans être doué d'un génie supérieur, nous offre la peinture vivante de la société, le développement de caractères vrais et naturels, le tableau fidèle des mœurs d'une nation ou d'un siècle, des passions qui se trouvent chez tous les peuples et dans tous les tems; en un mot, un véritable ouvrage de morale dont tous les préceptes sont en action. La seconde ne nous offre que les caprices d'une imagination souvent désordonnée et sans but; qu'un tissu d'aventures extraordinaires, que des passions exagérées, des mœurs idéales, des caractères gigantesques qui peuvent se trouver dans la société, mais qui n'y sont que très-clair semés et qui font exception à la règle générale. La première classe appartient donc éminemment à la comédie, et la seconde..... au mélodrame. Je placerai les écrivains du premier genre au nombre des auteurs comiques, et je renverrai les seconds aux théâtres du boulevard où ils auront plus ou moins de succès. Ce jugement peut paraître sans doute un peu sévère, mais je suis sûr qu'il est conforme aux véritables principes du goût et qu'il y aura toujours une énorme distance entre l'auteur qui tout-à-la-fois nous intéresse, nous amuse et nous fait penser, et l'auteur qui ne fait qu'exciter en nous une curiosité machinale et vulgaire. Les ouvrages du premier restent toujours dans la réflexion, les ouvrages du second laissent à peine une légère trace dans la mémoire.

Le roman que nous annonçons au public n'est pas tout-à-fait de ce dernier genre, mais il tient de l'un et de l'autre. En le composant, M^me^ Adèle Chemin a eu certainement un but très-moral, et son cadre était heureux. M^me^ de Palastro, veuve à cinquante ans d'un mari qu'elle n'a jamais aimé, adulée dès sa plus tendre jeunesse parce qu'elle était belle et immensément riche, a conservé dans l'âge de la réflexion tous les petits travers de la frivolité. Elle se rappelle avec un mélange d'orgueil et de sensibilité romanesque les amours qu'elle enchaî-

Digitized by Google

nait jadis à son char de triomphe, et se sentant encore la faculté d'aimer, elle regrette d'avoir perdu la faculté de plaire et de séduire. Ses idées ne se portent que sur le passé, et on voit qu'il serait facile de lui persuader que le passé qu'elle regrette peut encore devenir pour elle le présent, car le tems en détruisant sa beauté en a laissé l'empreinte sur ses traits et n'a pu détruire sa vanité et son penchant pour la tendresse. Ce caractère est parfaitement dans la nature et se voit tous les jours dans le monde. L'âge mûr et la vieillesse des femmes en général, ne sont qu'une représentation morale de leur jeunesse, ou, si l'on aime mieux, n'en sont que la parodie. Ce caractère qui n'est point incompatible avec de très-belles et bonnes qualités, est du ressort de la comédie, et Mme Adèle Chemin l'a très-bien développé, à quelques nuances près, qui ne sont peut-être pas assez délicates, et qui, pour le ton général de son roman, donnent à son personnage principal une physionomie d'un ridicule dont il fallait peut-être atténuer un peu les couleurs.

Mme de Palastro est bientôt séduite par un jeune et bel intrigant, émigré français à Naples, qui se fait passer pour le comte de Gaudevez, et qui se cachant sous le nom d'Alberti, a trouvé le secret de rendre à la marquise un service important. Les moyens de séduction employés par cet Alberti pour séduire et ensuite pour épouser Mme de Palastro, dont il connait l'immense fortune, sont peut-être un peu forcés, mais son esprit, ses grâces, sa beauté, et sur-tout les dispositions de la marquise à se croire encore assez belle pour être adorée, tout concourt au but d'Alberti. Mme de Palastro l'épouse en secret, malgré les sages conseils et les efforts de ses amis. Mais bientôt cet Alberti qu'elle idolâtre pendant cinq ans, dont elle ne connaît point le caractère, parce que l'amour est aveugle, se trouve être un de ces scélérats du premier ordre, un de ces hommes pour qui tous les moyens sont bons, la trahison, le mensonge, le fer, le feu, le poison. Il fait venir chez Mme de Palastro une femme qu'il avait séduite et épousée avant de quitter la France, dont il a deux enfans, et qu'il fait mourir de chagrin après l'avoir fait passer par toutes

Digitized by Google

les épreuves du malheur. Il veut en même tems séduire une jeune orpheline intéressante dont Mme de Palastro est la tutrice, et qu'elle élève chez elle comme sa propre fille. Il va même jusqu'à vouloir l'épouser, quoiqu'il ait déjà deux femmes dans sa maison. Il finit par empoisonner Mme de Palastro, dans le moment où cette femme pleine de générosité et de grandeur d'ame, désabusée enfin des folles erreurs de sa jeunesse, est sur le point d'employer tout son crédit pour le rendre le plus heureux des hommes. Alberti est un de ces scélérats consommés, dans le genre de ces brigands que la sombre Anne Radclif faisait sortir tout armés de son cerveau comme d'une caverne de voleurs. Tous ses crimes sont connus à la fin du roman, et il se tue pour éviter l'échaffaud sur lequel il aurait pu mourir cinq ou six fois sans avoir à se plaindre de l'injustice des lois.

On voit que l'auteur, après nous avoir promis en quelque sorte des développemens simples d'un travers fort commun dans le monde, nous entraîne bien loin de la société et des évènemens qui se passent dans le commerce habituel de la vie, qu'il nous promet une *comédie* et nous donne un *mélodrame*. Son but moral doit en souffrir; car, si dans le monde il se trouve beaucoup de dames Palastro, elles se diront avec raison que les scélérats tels qu'Alberti sont rares. Mme de Palastro est punie avec trop de sévérité; il ne faut pas, il me semble, employer pour la punition d'un travers les mêmes moyens que pour celle d'un crime; ce serait se servir d'une massue pour écraser un insecte. Il ne faut pas qu'en fermant le livre le lecteur que l'on veut instruire, dise : *qui prouve trop, ne prouve rien.*

A ce défaut près, qui tient au genre dans lequel Mme Chemin a voulu s'exercer, l'histoire de Mme de Palastro se lit avec beaucoup d'intérêt, pique et soutient vivement la curiosité, inspire la terreur et fait naître la pitié. Les caractères en sont bien trouvés, bien soutenus; et la catastrophe en est fort bien amenée. Il y a des situations très-dramatiques et très-attachantes. Peut-être y trouvera-t-on quelques longueurs, peut-être repro-

Digitized by Google

chera-t-on à Mme Adèle Chemin quelques fautes de style, mais si elle manque par fois d'élégance et de correction, elle a du nerf, de la précision et de la chaleur. Elle compose bien, c'est quelque chose, c'est beaucoup; et je n'imiterai pas ici un de nos collaborateurs qui, en parlant d'un recueil de contes traduits de l'allemand (1), dont il faisait d'ailleurs un éloge très-mérité, traitait le style du traducteur avec une sévérité qui m'a paru un peu rigoureuse. Je venais de lire ces contes qui m'avaient fait grand plaisir. Je les ai relus une seconde fois, et j'ai trouvé que si le style de ce recueil n'avait pas toute la grace et la facilité qui appartiennent au genre, il n'était cependant pas dépourvu d'agrément et de correction. Notre collaborateur avait oublié sans doute ou ne savait pas que l'écrivain qui, dans ses momens de loisirs, a bien voulu nous faire ce présent pour amuser les nôtres, est d'ailleurs un homme fort instruit et connu dans la littérature par plusieurs traductions estimées d'ouvrages importans et solides. A. S.

Les Soirées de Société, ou *Nouveaux Proverbes dramatiques*, dédiés à S. M. la Reine Hortense; par Mme Victorine M***, auteur de *Clotilde reine de France*, et du *Rêve allégorique sur les fleurs*. — A Paris, chez *L'Huillier*, libraire des pages de LL. MM. II. et RR., rue des Mathurins, n° 3 *bis*.

Carmontelle est le premier qui ait imaginé d'attacher une action dramatique à un proverbe, ou un proverbe à une action dramatique; car, à voir la manière dont le proverbe se rapporte à la pièce, on est souvent tenté de croire qu'il composait d'abord la pièce et y cousait ensuite un proverbe comme il pouvait.

Carmontelle n'était pas un grand écrivain. Son style est habituellement lâche, fade et sans couleur. Ses productions ne se distinguent guères par la verve; mais il

(1) Trois vol. in-12. Chez F. Schœll, libraire, rue des Fossés-Montmartre.

Digitized by Google

savait observer et peindre ; son dialogue est naturel et ses caractères sont d'une grande vérité. Personne ne saisissait mieux que lui les superficies ridicules de la société. C'était en cela qu'il excellait et qu'il montrait une sorte de profondeur et de génie.

Ses proverbes eurent une vogue si universelle, que pendant long-tems on ne joua autre chose en société et dans les châteaux. Le *Mercure* même se fit rival de sa gloire, et tous les mois il enrichit ses pages de proverbes dramatiques. On vit se former dans Paris des troupes libres d'hommes facétieux qui courraient les cercles, et sous le prétexte de jouer des proverbes, s'amusaient à contrefaire des gens ridicules et bien connus. Le baron de Grimm nomme parmi les artistes les plus célèbres de ces sociétés dramatiques, le comte d'Albaret, une demoiselle Delon, de Genève, qui se faisait appeler la marquise de Luchet, l'avocat Coqueley de Chaussepière, si connu par le mot de Linguet, et le fameux milord Gor, le premier et le plus illustre des mystificateurs.

Ce qui faisait sur-tout le mérite de ces sortes de pièces, c'était la liberté que prenaient les acteurs d'improviser une partie de leurs rôles et de les réchauffer par quelques mots heureux, quelques saillies de circonstance qui ajoutaient beaucoup au mérite de la représentation.

Nous n'avons pas moins de quatorze à quinze volumes du théâtre de Carmontelle, et comme si cela ne suffisait pas, on nous en a encore donné deux autres, il y a quelques années, en nous promettant une suite riche et féconde si nous y prenions goût. Il est vrai que quelques amateurs ont prétendu ne pas y reconnaître la touche de Carmontelle, et qu'ils ont soupçonné que cette nouvelle émission de proverbes n'était qu'une mystification à la manière de milord Gor. Quoi qu'il en soit, ces pièces se sont vendues, on les joue, et ceux qui s'en amusent s'inquiètent fort peu s'ils sont ou ne sont pas de Carmontelle.

Il y aurait de l'injustice à appliquer les règles d'Aristote à des proverbes dramatiques, à les juger comme des pièces régulières destinées pour le théâtre. Ces sortes

Digitized by Google

d'ouvrages ne doivent être considérés que comme des amusemens de société, de simples jeux d'esprit qui ont tout le mérite requis quand ils sont agréablement conçus et agréablement écrits.

Mme Victorine M***, qui vient de publier les *Soirées de Société*, est déjà avantageusement connue dans les lettres par son *Rêve allégorique sur les fleurs*, et son roman de *Clotilde, reine de France*, dont on a rendu compte dans ce journal. Il ne lui manque peut-être que l'art de travailler ses succès, pour obtenir une réputation distinguée. *Clotilde* et le *Rêve allégorique*, sont écrits avec beaucoup de grâce et d'élégance. L'épisode de la grotte de Sainte-Geneviève dans *Clotilde*, est surtout fort remarquable. C'est sous les simples livrées de la prose un morceau de poésie dont quelques auteurs plus vantés que Mme Victorine M*** pourraient se faire honneur.

Il ne faut pas s'attendre à trouver le même degré de mérite dans les *Soirées de Société*. Il serait ici fort déplacé; mais ce qu'on y trouvera, c'est un choix de sujets agréables; une grande facilité dans le dialogue, une coupe heureuse dans les scènes, une peinture vive et animée de quelques-uns de nos ridicules, un style facile, pur, et souvent élégant.

Le Devin, *la Matinée à la mode*, *le Rêve d'un homme de bien*, sont les pièces qui m'ont paru le plus heureusement conçues, et le plus heureusement exécutées. Dans *le Rêve d'un homme de bien*, Mme Victorine M*** a développé, avec beaucoup de talent, une idée philosophique malheureusement trop vraie. C'est qu'il est fort difficile de faire du bien aux hommes, et que la plupart ne sont malheureux que par leur propre faute.

M. de Lisismont est un homme d'un caractère rare, car il est riche et bienfaisant. Son esprit est plein d'idées libérales; son cœur de sentimens philanthropiques. Devenu possesseur d'une terre magnifique, son projet est de faire servir ses richesses à répandre le bonheur autour de lui. Il se rend à son château, fait appeler l'ancien intendant, et lui révèle ses desseins. Cet intendant est (chose assez rare) un homme de bien, mais instruit

Digitized by Google

par l'expérience. Il paraît dur, mais il n'est que sévère. Le tems lui a appris qu'il faut aimer les homme sans faiblesse, leur faire du bien, mais choisir parmi eux ceux qui en sont dignes. Rien ne lui paraît moins philosophique, moins raisonnable, moins juste que cette philanthropie générale qui embrasse toute l'humanité. Mais comme il n'est pas facile de convaincre M. de Lisismont, il le laisse faire lui-même ses premières épreuves. On introduit donc successivement tous ceux qui ont à réclamer la bienfaisance ou la protection du nouveau seigneur. Le premier qui se présente est un architecte nommé M. Colonne.

Il a appris que M. Lisismont est un homme d'un caractère élevé et généreux, ami et protecteur éclairé des beaux-arts. Aussitôt il s'est mis à faire un plan de reconstruction pour le château, et il vient proposer à M. de Lisismont de démolir toutes ces constructions gothiques, si peu dignes d'un seigneur tel que lui.

M. DE LISISMONT.

« Comment, Monsieur, démolir mon château ! mais vous n'y pensez pas, j'en trouve l'ordonnance très-belle, et je doute qu'on pût faire mieux.

M. COLONNE.

Voilà, Monsieur, une grande erreur; tenez, parcourez, je vous prie, le plan que je vous apporte; il y a douze ans que je le médite, et voyez si jamais l'esprit humain a rien imaginé de comparable à celà.....

M. DE LISISMONT.

D'accord, Monsieur, mais dans ce moment je ne veux faire aucun embellissement à ce château. Cependant, comme je voudrais vous être utile, si vous consentez à diriger un projet, vous pourrez y gagner quelque chose, et je serais charmé de vous procurer cet avantage. Vous savez qu'il y a sur la rivière qui borde la grande allée des saules, une île dont la fertilité, l'air salubre, et la charmante position font un endroit délicieux.

M. COLONNE.

Oui, Monsieur.

Digitized by Google

M. DE LISISMONT.

Eh bien, M. Colonne, je voudrais rendre utile ce bel endroit, l'animer, le rendre vivant et précieux à ce pays.

M. COLONNE.

Je saisis votre idée; c'est sans doute un kiosque, un pavillon chinois, un belvédère, ou bien une rotonde que Monsieur a le projet de faire élever. Cela serait fort joli, et avec de beaux petits bateaux plats, on y arriverait facilement.

M. DE LISISMONT.

Eh non, Monsieur, ce n'est pas cela. Vous n'avez pas compris ma pensée. De quelle utilité serait aux habitans de ce pays, un kiosque ou une rotonde? Je veux, au contraire, y bâtir un joli hameau de simples et modestes chaumières, dont la propreté serait le seul luxe. A chaque demeure, je voudrais un petit jardin, une basse-cour et une laiterie; et lorsque cet agréable séjour serait prêt à être occupé, j'y conduirais les jeunes gens du village, je les marierais avec les jeunes filles, et je leur donnerais pour dot, à chacun, une de ces cabanes..... Voilà quel est mon projet; et c'est vous, Monsieur, que je chargerai du soin de suivre les travaux.

M. COLONNE.

Comment, Monsieur, vous pensez que je me chargerais de cette construction! M. Colonne, architecte, bâtirait des cabanes!

M. DE LISISMONT.

Ecoutez, M. Colonne, n'avez-vous pas besoin de travailler pour votre existence et celle de votre famille?

M. COLONNE.

Il est vrai.

M. DE LISISMONT.

Eh bien, puisqu'il ne vous est pas possible d'élever des palais, bâtissez donc des cabanes.

M. COLONNE, *avec fierté.*

Non, Monsieur, je suis pauvre, mais le goût des arts,

Digitized by Google

le sentiment du beau m'empêcheront toujours de rien faire d'indigne de moi, jamais l'intérêt ne me fera faire une bassesse. »

Il me semble que cette scène est d'un très-bon esprit et peint très-agréablement cette sotte vanité qu'on rencontre si souvent parmi les artistes d'un ordre inférieur, et qui croît presque toujours en raison directe de leur médiocrité.

Après M. Colonne, on introduit divers personnages. L'instituteur du village vient solliciter en mauvais français l'honneur d'être précepteur du fils de Monsieur, quoique ce fils n'ait encore que trois ans; le maréchal du lieu aspire à la place de cocher de Monsieur; un fermier redevable de 9000 livres désirerait que Monsieur lui fît remise de cette somme, attendu que Monsieur est riche, et qu'un si petit objet ne mérite pas son attention.

Toutes ces scènes sont écrites avec esprit et facilité et répandent sur ce petit drame une variété aussi agréable qu'amusante. La pièce est terminée par des idées très-justes sur la sottise des hommes et l'impossibilité de les rendre heureux.

Le petit drame du *Devin* est une conception plus forte; les personnages sont du rang le plus élevé. L'auteur a mis en scène Catherine de Médicis, un jeune prince proscrit par cette reine; une jeune princesse de sa suite, amante du proscrit; enfin un seigneur auteur de cette proscription.

Comme la reine Catherine est d'un caractère très-superstitieux, elle se rend avec quelques personnes de sa cour chez un célèbre devin, pour obtenir de lui la composition d'un talisman qui lui assure un empire souverain sur le roi et sur la France. Le magicien se met en devoir de satisfaire la reine; mais il exige que la reine lui donne les cheveux d'une personne qui l'aime sincèrement et exclusivement. Catherine nomme *Théonie*, l'une des plus belles et des plus aimables princesses de sa suite. On se dispose à couper une tresse de ses beaux cheveux blonds; mais le magicien s'y oppose; son art

Digitized by Google

lui a découvert que le cœur de Théonie n'est point à elle ; que depuis long-tems elle soupire.... La reine l'interrompt ; la belle Théonie nomme son vainqueur; c'est ce même proscrit que poursuit la colère de Catherine ; mais elle jure en même tems qu'il n'est pas coupable. Le magicien est consulté de nouveau ; il fait des révélations extraordinaires ; la reine en est frappée ; Alcippe , auteur de la proscription est confondu , il se jette aux pieds de la reine ; il avoue qu'il a calomnié son ennemi ; Catherine révoque l'arrêt de proscription , et il se trouve que le proscrit est le devin lui-même , qui n'a pris ce déguisement que dans l'espoir de revoir sa chère Théonie. Le devin se justifie si bien , parle avec tant de grâce, de chaleur et de générosité , que la reine lui rend toute sa faveur , le fait son premier astrologue , et lui accorde la main de Théonie.

Il y a dans ces dernières scènes du mouvement , de l'intérêt et des effets dramatiques conçus avec chaleur et habileté.

S'il convenait d'appliquer les principes d'une critique sévère à des productions aussi légères que des proverbes dramatiques, on pourrait peut-être demander à l'auteur des *Soirées de Société* , plus de verve et d'intentions comiques , un tableau plus animé des ridicules de la société ; elle peint avec beaucoup de vérité , souvent avec beaucoup de grâce ; mais sa gaîté est plus dans le dialogue que dans les situations ; dans le caractère des personnages que dans leurs actions. J'en excepte néanmoins la petite pièce sur la mesméromanie ; c'est une critique agréable et plaisante d'une folie qu'on croyait guérie depuis long-tems , mais dont les accès se sont renouvellés tout recemment dans les mêmes classes de la société et par les mêmes moyens.

En général, les *Soirées de Société* font honneur au talent de M^me^ Victorine M***. Elles annoncent de l'esprit, et , ce qui est préférable à tout , un esprit juste , sage et éclairé. Elles peuvent très-bien se soutenir à côté de celles de Carmontelle , et ce n'est pas pour elles une médiocre recommandation que d'avoir obtenu le suffrage d'une grande princesse , aussi distinguée par l'élévation

Digitized by Google

de son rang que par son goût pour les arts et les lettres, et l'honorable protection qu'elle leur accorde.

SALGUES.

VARIÉTÉS.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

Classe d'Histoire et de Littérature ancienne. — Séance publique du vendredi 2 juillet 1813.

La séance a commencé par la distribution des prix obtenus dans les deux concours ouverts pour cette année.

Le sujet d'un de ces prix, remis l'année dernière au concours et renvoyé à celle-ci, était la question suivante : « Quel fut l'état de la poésie française dans les douzième » et treizième siècles? Quels genres de poésie furent le plus » cultivés? »

Parmi les Mémoires envoyés au concours pour ce prix, celui qui est enregistré sous le n° 2, a fixé particulièrement l'attention de la Classe par l'étendue des recherches qu'il renferme. La matière y est traitée avec l'érudition qu'elle exigeait; on y trouve plusieurs vues nouvelles relativement à l'influence des poëtes anglo-normands sur l'origine et les premiers progrès de notre langue et de notre poésie; et la question proposée y est complètement résolue.

Le prix a été adjugé à ce Mémoire, qui a pour épigraphe :

Sainz Pox li mestres de la gent
Nos dit en son enseignement,
Que quanqui est en livre escrit,
Y est tot por nostre profit;
. . . . . .
Que nus escriz n'est tant frarins,
Ne devices as Sarrazins,
Dont l'an ne puisse exemple traire,
De mal laisser et de bien faire.

(*Roman de* Partonopex de Blois, *MSS. de la Bibl. impér.*, n° 1830, *S. G.*

L'auteur est M. de Roquefort, de la Société royale de Gœttingen et de plusieurs autres Sociétés savantes.

Digitized by Google

La Classe a cru devoir distinguer le Mémoire n° 1, qui a pour épigraphe :

On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.

Le sujet de l'autre prix était : « De rechercher tout ce que » les auteurs anciens et les monumens peuvent nous ap- » prendre sur l'histoire de l'établissement des colonies » grecques, tant de celles qui, sorties de quelques villes de » la Grèce, se sont fixées dans le même pays, que de celles » qui se sont établies dans d'autres contrées; d'indiquer » l'époque et les circonstances des établissemens de ces » colonies ; de faire connaître celles qui ont été renouvelées » ou augmentées par de secondes émigrations, celles qui ont » été fournies par différentes villes, soit à la même époque, » soit dans des tems postérieurs, et enfin les colonies des » colonies.

» Dans le cas où l'on regarderait la ville de Rome comme » une colonie grecque, on est dispensé de parler des colo- » nies sorties de son sein. »

La Classe a pareillement reçu pour ce concours plusieurs Mémoires, entre lesquels elle a distingué celui qui est enregistré sous le n° 2, et qui a pour épigraphe :

Μάλιστα μὲν οὖν κατὰ τὰ Τρωϊκὰ, etc.

Ce Mémoire annonce des connaissances aussi profondes qu'étendues, et suppose un grand travail. L'auteur n'a rien négligé pour rassembler tout ce qu'on peut trouver dans les écrivains et les monumens anciens sur la fondation et l'histoire des colonies grecques. Les nombreux matériaux qu'il a recueillis sont disposés dans un très-bon ordre, et sa critique est toujours saine et éclairée.

La Classe, en décernant le prix à ce Mémoire, doit se féliciter d'avoir proposé cet important sujet, puisqu'elle a procuré à la littérature un ouvrage qui manquait, et qui sera d'une très-grande utilité pour l'histoire ancienne.

L'auteur est M. Raoul-Rochette, professeur au lycée impérial.

M. Ginguené a lu un rapport sur les travaux de la Classe pendant l'année qui vient de s'écouler. (Nous en donnons un extrait dans ce N°.)

On a ensuite entendu, 1° une Notice sur la vie et les ouvrages de M. Ameilhon, par M. Dacier, chevalier de l'Empire, secrétaire perpétuel.

Digitized by Google

2°. Un Mémoire sur les usages et les mœurs des chevaliers pendant le moyen âge en Allemagne, par M. le comte de Laborde.

3°. Un Mémoire sur la satire attribuée à Sulpitia, précédé de quelques recherches sur les femmes qui ont cultivé les lettres et sur-tout la poésie à Rome sous les premiers empereurs, par M. Amaury-Duval.

4°. Un Mémoire sur l'origine des jeux scéniques et sur les lois concernant la discipline des théâtres à Rome, par M. Bernardi (1).

L'heure trop avancée n'a pas permis à M. Boissonnade de lire un Mémoire sur les lettres de Diogène le Cynique, qui avait été annoncé dans le programme.

Prix proposé au concours pour les années 1814 *et* 1815.

La Classe d'Histoire et de Littérature ancienne propose pour sujet du prix qu'elle doit adjuger dans la séance publique du premier vendredi de juillet 1815, « l'Histoire de » l'École d'Alexandrie depuis ses commencemens jusqu'aux » premières années du troisième siècle de l'ère chrétienne. » Les auteurs compareront l'état des sciences, des lettres » et de la philosophie dans cette école, pendant le période » de tems indiqué, avec l'état de ces mêmes connaissances » dans la Grèce et dans les diverses parties de l'Empire » fondé par Alexandre. Ils rechercheront aussi les causes » des différences qui caractérisent l'École d'Alexandrie, et » feront voir comment ces causes ont préparé la doctrine » des nouveaux Platoniciens. »

Ce prix sera de la valeur d'une médaille d'or de 1500 fr.

---

(1) De tous ces mémoires, il n'a été lu que des *extraits* dans la séance publique, attendu que chaque lecteur ne peut guères disposer que d'une demi-heure. Aussi M. le comte de Laborde a été obligé de supprimer plusieurs faits très-piquans que contenait son mémoire sur les mœurs des chevaliers en Allemagne; M. Amaury-Duval n'a pu citer qu'une partie des femmes auteurs qui se distinguèrent à Rome; il a dû retrancher les traits satiriques de Juvénal contre ces femmes, et le tableau qu'il avait tracé d'après Perse et Tacite, de l'une de ces *lectures publiques* que les poëtes faisaient de leurs ouvrages; enfin M. Bernardi avait été obligé de réduire son mémoire des deux tiers au moins. Il serait donc injuste de reprocher aux membres qui lisent dans ces séances publiques, de ne pas traiter les sujets qu'ils ont choisis avec assez d'étendue.

Digitized by Google

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^er^ avril 1815.

Le terme est de rigueur.

Ils devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté joint au Mémoire, et contenant le nom de l'auteur.

Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

NÉCROLOGIE. — M. *Cailhava* (*Jean-François*), auteur dramatique, est mort à Sceaux, près Paris, le 29 juin dernier. Une députation de l'Institut Impérial a assisté aux funérailles de M. Cailhava, qui était membre de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises. Le convoi étant arrivé au lieu de la sépulture, M. Picard, vice-président de la Classe, a prononcé le discours suivant :

Messieurs, avec quelle effrayante rapidité les coups de la mort se succèdent ! Depuis que celui qui vous préside encore a été porté par vos suffrages à cette fonction qu'il a rendue si difficile à remplir après lui, deux d'entre nous sont descendus dans la tombe. Pourquoi faut-il qu'en ce moment l'exercice de ses hautes magistratures prive du tribut de sa douleur la mémoire du collègue dont nous accompagnons les restes ! Si l'expression de vos regrets, Messieurs, est confiée à une voix peu familiarisée à en être l'interprète, je crois du moins sentir dans toute son étendue la perte qui les cause.

Habile dans l'art pour lequel j'ai fait éclater plus d'amour que de talent, M. Cailhava, à une époque où la comédie était dénaturée par le jargon et l'enluminure du froid bel-esprit, eut le mérite et le courage (car il en fallait alors) de vouloir composer des ouvrages dans le genre des premières pièces de Molière. Molière fut l'objet de son culte assidu. Une de ses productions est consacrée à l'examen des comédies de ce grand maître ; et ne faut-il pas voir encore *des études sur Molière* dans son Traité de l'Art de la Comédie, puisque la comédie et Molière sont deux choses à jamais inséparables, on pourrait dire, sont une seule et même chose ? M. Cailhava, dans ses pièces de théâtre, n'a jamais dérogé aux principes de son excellente doctrine. Enfin, par sa théorie et par sa pratique, il s'est marqué une place honorable parmi les restaurateurs de la comédie

Digitized by Google

en France. Qu'il me soit permis de le dire, ses comédies et sur-tout ses traités ont été pour moi une source abondante et pure d'instruction. J'aime à penser que son ombre ne dédaignera pas cet hommage de ma reconnaissance.

M. Caillhava ne se borna pas à répandre dans ses écrits les lumières de son expérience; il se plaisait encore à les prodiguer dans ses entretiens. Les jeunes gens, dont il était l'ami, trouvaient toujours en lui de judicieux avis pour leurs ouvrages, de douces consolations pour leurs disgraces, de sincères applaudissemens pour leurs succès.

L'âge mûr de M. Caillhava n'a manqué ni de considération, ni d'aisance. Les soins et les adoucissemens n'ont pas été refusés à sa vieillesse; il les a dus à la tendresse d'une fille, qui s'était vouée exclusivement à son bonheur. Il lui laisse son nom pour unique héritage. Osons espérer que cet héritage ne sera pas stérile pour elle. Déjà les bienfaits du souverain ont honoré les derniers jours de notre collègue; espérons que le pouvoir, la bonté jetteront un regard sur la fidèle Antigone qui adoucit les derniers jours de son père. Espérons aussi de cette pieuse adoption, dont la pensée était dans tous vos cœurs, lorsque naguère nous en entendions proclamer le principe, les moyens de rendre moins pénible l'existence de la fille de Caillhava. Le plus amer regret de notre collègue mourant a été sans doute de ne pouvoir calmer sur cet objet si cher ses douloureuses inquiétudes. Les vœux, les espérances que je viens de vous exprimer, sont les paroles les plus douces, les plus consolantes que je puisse déposer sur sa tombe.

— M^me^ *Marie-Anne-Françoise Mouchard de Chaban*, veuve de M. *Claude de Beauharnais*, ancien chef d'escadre des armées navales, est morte à Paris, le 2 de ce mois, dans sa soixante-quinzième année. Elle était connue, dans la littérature, sous le nom de M^me^ *Fanny de Beauharnais*. Ses principaux ouvrages sont un recueil de poésies, dans lequel on trouve des chansons et autres pièces fort agréables, et plusieurs romans parmi lesquels on a distingué les *Lettres à Stéphanie*, le *Nouvel Abeilard*, etc. Depuis long-tems elle réunissait, dans sa maison, un grand nombre d'amis, sur-tout d'hommes de lettres, qu'elle charmait par sa douceur et son amabilité. Elle laisse après elle des regrets bien sincères.

Digitized by Google

Réponse à un article de Journal.

DANS un journal *très-répandu*, on a reproché aux Rédacteurs du *Mercure*, d'avoir inséré *une violente diatribe datée de plus de six ans, et dirigée contre un militaire très-estimable qui, après avoir publié dans sa première jeunesse, un ouvrage scientifique dont le mérite lui a valu le titre de correspondant de l'Institut, sert aujourd'hui son pays dans les armées qui ont vaincu à Lutzen et à Bautzen.*

Voilà bien une *dénonciation* en forme. Heureusement pour le signataire de la *violente diatribe*, et pour les Rédacteurs qui l'ont accueillie, il n'existe plus ni de *noir Comité de recherches*, ni de *Tribunal révolutionnaire*. Heureusement encore les termes dans lesquels la *dénonciation* est rédigée, en détruisent tout l'effet.

1°. La prétendue *diatribe* étant *datée de plus de six ans*, elle n'a pu être dirigée contre le militaire qui vient de triompher à *Lutzen* et à *Bautzen*.

2°. De l'aveu même du *dénonciateur*, on y attaque un ouvrage de la *première jeunesse* de l'auteur, ouvrage qui devait conséquemment contenir des erreurs en grand nombre. La critique dirigée contre un jeune auteur en 1806, peut-elle flétrir les lauriers d'un militaire triomphant en 1813?

L'habitant d'une de nos îles trouve des fautes graves dans une description de ces mêmes îles : il indique ces fautes, cite le tome de l'ouvrage, les pages même.... Où est le crime? Parce que l'auteur sert aujourd'hui son pays avec distinction, il ne serait pas permis de dire et de prouver qu'il a fait, dans *sa première jeunesse*, un ouvrage défectueux! c'est là une singulière logique.

A la fin de l'article qui inculpe les Rédacteurs du *Mercure*, le dénonciateur veut bien pourtant les excuser, en ce *qu'ils avaient apparemment l'intention d'ensevelir à jamais cette diatribe en l'insérant dans le Mercure de France.*

La plaisanterie est de bon goût; et l'on y raisonne avec autant de justesse que dans la *dénonciation*. Quoi! un journal qui compte vingt mille abonnés et trois cent mille lecteurs au moins, est assez imprudent pour exhumer une diatribe *à jamais ensevelie* dans une feuille obscure, entièrement inconnue! Il rend là un beau service au militaire

Digitized by Google

qu'il prétend défendre, et dont, il faut le répéter, on n'attaquait ni le mérite ni le courage!

Nous convenons volontiers et sans envie que le *Mercure de France* n'a ni l'éclat ni le succès du journal *aux vingt mille abonnés*; mais son existence ne serait-elle point plus durable? Peu de *feuilles quotidiennes* survivent au jour qui les voit naître; tandis que les feuilles *hebdomadaires* forment des collections qui restent dans les bibliothèques, que l'historien et l'homme de lettres se plaisent à consulter. Il y a compensation.

Les Rédacteurs du *Mercure* qui tous ou presque tous signent leurs articles, et qui en répondent, se sont fait une loi de s'interdire toute espèce d'injures personnelles, de calomnies, d'adoucir même autant qu'il est possible la *critique littéraire*. Ne doivent-ils pas trouver très-extraordinaire de recevoir des leçons de convenances et de politesse, d'un journal rédigé dans des principes tout différens, dont quelques rédacteurs s'injurient chaque jour, se livrent mutuellement au ridicule, et qui s'inquiète peu de *frapper juste, pourvu qu'il frappe fort*.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes! JUVÉNAL.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DU GARD. — *Jugement du Concours de* 1813, *et Programme des Prix pour* 1814 *et* 1815.

L'ACADÉMIE avait proposé, en 1811, pour le sujet d'un prix à décerner en 1813, un *Mémoire sur les grandes Foires, considérées dans leurs rapports avec la prospérité publique*.

Elle a accordé le prix au mémoire N° 2, portant pour devise :

« En Hollande il n'y a point de foires; mais toute l'étendue » de l'Etat et toute l'année ne forment, pour ainsi dire, » qu'une foire continuelle, parce que le commerce y est » toujours et partout également florissant. »

(*Encyclopédie*, article *Foire*.)

L'auteur de ce mémoire ne s'est point fait connaître.

Sans se dissimuler les imperfections nombreuses et le défaut presque absolu de mérite littéraire du mémoire N° 1, l'Académie se plaît néanmoins à rendre hommage à la libéralité des idées de son auteur. Ce mémoire porte pour devise ce vers d'Horace :

« *Libera per vacuum posui vestigia princeps.* »

Digitized by Google

M. DE LISISMONT.

Eh bien, M. Colonne, je voudrais rendre utile ce bel endroit, l'animer, le rendre vivant et précieux à ce pays.

M. COLONNE.

Je saisis votre idée; c'est sans doute un kiosque, un pavillon chinois, un belvédère, ou bien une rotonde que Monsieur a le projet de faire élever. Cela serait fort joli, et avec de beaux petits bateaux plats, on y arriverait facilement.

M. DE LISISMONT.

Eh non, Monsieur, ce n'est pas cela. Vous n'avez pas compris ma pensée. De quelle utilité serait aux habitans de ce pays, un kiosque ou une rotonde? Je veux, au contraire, y bâtir un joli hameau de simples et modestes chaumières, dont la propreté serait le seul luxe. A chaque demeure, je voudrais un petit jardin, une basse-cour et une laiterie; et lorsque cet agréable séjour serait prêt à être occupé, j'y conduirais les jeunes gens du village, je les marierais avec les jeunes filles, et je leur donnerais pour dot, à chacun, une de ces cabanes..... Voilà quel est mon projet; et c'est vous, Monsieur, que je chargerai du soin de suivre les travaux.

M. COLONNE.

Comment, Monsieur, vous pensez que je me chargerais de cette construction! M. Colonne, architecte, bâtirait des cabanes!

M. DE LISISMONT.

Ecoutez, M. Colonne, n'avez-vous pas besoin de travailler pour votre existence et celle de votre famille?

M. COLONNE.

Il est vrai.

M. DE LISISMONT.

Eh bien, puisqu'il ne vous est pas possible d'élever des palais, bâtissez donc des cabanes.

M. COLONNE, *avec fierté.*

Non, Monsieur, je suis pauvre, mais le goût des arts,

Digitized by Google

le sentiment du beau m'empêcheront toujours de rien faire d'indigne de moi, jamais l'intérêt ne me fera faire une bassesse. »

Il me semble que cette scène est d'un très-bon esprit et peint très-agréablement cette sotte vanité qu'on rencontre si souvent parmi les artistes d'un ordre inférieur, et qui croît presque toujours en raison directe de leur médiocrité.

Après M. Colonne, on introduit divers personnages. L'instituteur du village vient solliciter en mauvais français l'honneur d'être précepteur du fils de Monsieur, quoique ce fils n'ait encore que trois ans; le maréchal du lieu aspire à la place de cocher de Monsieur; un fermier redevable de 9000 livres désirerait que Monsieur lui fît remise de cette somme, attendu que Monsieur est riche, et qu'un si petit objet ne mérite pas son attention.

Toutes ces scènes sont écrites avec esprit et facilité et répandent sur ce petit drame une variété aussi agréable qu'amusante. La pièce est terminée par des idées très-justes sur la sottise des hommes et l'impossibilité de les rendre heureux.

Le petit drame du *Devin* est une conception plus forte; les personnages sont du rang le plus élevé. L'auteur a mis en scène Catherine de Médicis, un jeune prince proscrit par cette reine; une jeune princesse de sa suite, amante du proscrit; enfin un seigneur auteur de cette proscription.

Comme la reine Catherine est d'un caractère très-superstitieux, elle se rend avec quelques personnes de sa cour chez un célèbre devin, pour obtenir de lui la composition d'un talisman qui lui assure un empire souverain sur le roi et sur la France. Le magicien se met en devoir de satisfaire la reine; mais il exige que la reine lui donne les cheveux d'une personne qui l'aime sincèrement et exclusivement. Catherine nomme *Théonie*, l'une des plus belles et des plus aimables princesses de sa suite. On se dispose à couper une tresse de ses beaux cheveux blonds; mais le magicien s'y oppose; son art

Digitized by Google

lui a découvert que le cœur de Théonie n'est point à elle ; que depuis long-tems elle soupire.... La reine l'interrompt ; la belle Théonie nomme son vainqueur; c'est ce même proscrit que poursuit la colère de Catherine ; mais elle jure en même tems qu'il n'est pas coupable. Le magicien est consulté de nouveau ; il fait des révélations extraordinaires ; la reine en est frappée ; Alcippe, auteur de la proscription est confondu, il se jette aux pieds de la reine ; il avoue qu'il a calomnié son ennemi ; Catherine révoque l'arrêt de proscription, et il se trouve que le proscrit est le devin lui-même, qui n'a pris ce déguisement que dans l'espoir de revoir sa chère Théonie. Le devin se justifie si bien, parle avec tant de grâce, de chaleur et de générosité, que la reine lui rend toute sa faveur, le fait son premier astrologue, et lui accorde la main de Théonie.

Il y a dans ces dernières scènes du mouvement, de l'intérêt et des effets dramatiques conçus avec chaleur et habileté.

S'il convenait d'appliquer les principes d'une critique sévère à des productions aussi légères que des proverbes dramatiques, on pourrait peut-être demander à l'auteur des *Soirées de Société*, plus de verve et d'intentions comiques, un tableau plus animé des ridicules de la société ; elle peint avec beaucoup de vérité, souvent avec beaucoup de grâce ; mais sa gaîté est plus dans le dialogue que dans les situations ; dans le caractère des personnages que dans leurs actions. J'en excepte néanmoins la petite pièce sur la mesméromanie ; c'est une critique agréable et plaisante d'une folie qu'on croyait guérie depuis long-tems, mais dont les accès se sont renouvellés tout recemment dans les mêmes classes de la société et par les mêmes moyens.

En général, les *Soirées de Société* font honneur au talent de M^me^ Victorine M***. Elles annoncent de l'esprit, et, ce qui est préférable à tout, un esprit juste, sage et éclairé. Elles peuvent très-bien se soutenir à côté de celles de Carmontelle, et ce n'est pas pour elles une médiocre recommandation que d'avoir obtenu le suffrage d'une grande princesse, aussi distinguée par l'élévation

Digitized by Google

de son rang que par son goût pour les arts et les lettres, et l'honorable protection qu'elle leur accorde.

SALGUES.

VARIÉTÉS.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

Classe d'Histoire et de Littérature ancienne. — Séance publique du vendredi 2 juillet 1813.

La séance a commencé par la distribution des prix obtenus dans les deux concours ouverts pour cette année.

Le sujet d'un de ces prix, remis l'année dernière au concours et renvoyé à celle-ci, était la question suivante : « Quel fut l'état de la poésie française dans les douzième » et treizième siècles? Quels genres de poésie furent le plus » cultivés? »

Parmi les Mémoires envoyés au concours pour ce prix, celui qui est enregistré sous le n° 2, a fixé particulièrement l'attention de la Classe par l'étendue des recherches qu'il renferme. La matière y est traitée avec l'érudition qu'elle exigeait; on y trouve plusieurs vues nouvelles relativement à l'influence des poëtes anglo-normands sur l'origine et les premiers progrès de notre langue et de notre poésie; et la question proposée y est complètement résolue.

Le prix a été adjugé à ce Mémoire, qui a pour épigraphe :

Sainz Pox li mestres de la gent
Nos dit en son enseignement,
Que quanqui est en livre escrit,
Y est tot por nostre profit;
. . . . . .
Que nus escriz n'est tant frarins,
Ne devices as Sarrazins,
Dont l'an ne puisse exemple traire,
De mal laisser et de bien faire.

(*Roman de* Partonopex de Blois, *MSS. de la Bibl. impér.*, n° 1830, *S. G.*

L'auteur est M. de Roquefort, de la Société royale de Gœttingen et de plusieurs autres Sociétés savantes.

Digitized by Google

La Classe a cru devoir distinguer le Mémoire n° 1, qui a pour épigraphe :

On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.

Le sujet de l'autre prix était : « De rechercher tout ce que » les auteurs anciens et les monumens peuvent nous ap- » prendre sur l'histoire de l'établissement des colonies » grecques, tant de celles qui, sorties de quelques villes de » la Grèce, se sont fixées dans le même pays, que de celles » qui se sont établies dans d'autres contrées; d'indiquer » l'époque et les circonstances des établissemens de ces » colonies ; de faire connaître celles qui ont été renouvelées » ou augmentées par de secondes émigrations, celles qui ont » été fournies par différentes villes, soit à la même époque, » soit dans des tems postérieurs, et enfin les colonies des » colonies.

» Dans le cas où l'on regarderait la ville de Rome comme » une colonie grecque, on est dispensé de parler des colo- » nies sorties de son sein. »

La Classe a pareillement reçu pour ce concours plusieurs Mémoires, entre lesquels elle a distingué celui qui est enregistré sous le n° 2, et qui a pour épigraphe :

Μέλιζα μὲν οὖν κατὰ τὰ Τρωϊκὰ, etc.

Ce Mémoire annonce des connaissances aussi profondes qu'étendues, et suppose un grand travail. L'auteur n'a rien négligé pour rassembler tout ce qu'on peut trouver dans les écrivains et les monumens anciens sur la fondation et l'histoire des colonies grecques. Les nombreux matériaux qu'il a recueillis sont disposés dans un très-bon ordre, et sa critique est toujours saine et éclairée.

La Classe, en décernant le prix à ce Mémoire, doit se féliciter d'avoir proposé cet important sujet, puisqu'elle a procuré à la littérature un ouvrage qui manquait, et qui sera d'une très-grande utilité pour l'histoire ancienne.

L'auteur est M. Raoul-Rochette, professeur au lycée impérial.

M. Ginguené a lu un rapport sur les travaux de la Classe pendant l'année qui vient de s'écouler. (Nous en donnons un extrait dans ce N°.)

On a ensuite entendu, 1° une Notice sur la vie et les ouvrages de M. Ameilhon, par M. Dacier, chevalier de l'Empire, secrétaire perpétuel.

Digitized by Google

2°. Un Mémoire sur les usages et les mœurs des chevaliers pendant le moyen âge en Allemagne, par M. le comte de Laborde.

3°. Un Mémoire sur la satire attribuée à Sulpitia, précédé de quelques recherches sur les femmes qui ont cultivé les lettres et sur-tout la poésie à Rome sous les premiers empereurs, par M. Amaury-Duval.

4°. Un Mémoire sur l'origine des jeux scéniques et sur les lois concernant la discipline des théâtres à Rome, par M. Bernardi (1).

L'heure trop avancée n'a pas permis à M. Boissonnade de lire un Mémoire sur les lettres de Diogène le Cynique, qui avait été annoncé dans le programme.

Prix proposé au concours pour les années 1814 *et* 1815.

La Classe d'Histoire et de Littérature ancienne propose pour sujet du prix qu'elle doit adjuger dans la séance publique du premier vendredi de juillet 1815, « l'Histoire de » l'École d'Alexandrie depuis ses commencemens jusqu'aux » premières années du troisième siècle de l'ère chrétienne. » Les auteurs compareront l'état des sciences, des lettres » et de la philosophie dans cette école, pendant le période » de tems indiqué, avec l'état de ces mêmes connaissances » dans la Grèce et dans les diverses parties de l'Empire » fondé par Alexandre. Ils rechercheront aussi les causes » des différences qui caractérisent l'École d'Alexandrie, et » feront voir comment ces causes ont préparé la doctrine » des nouveaux Platoniciens. »

Ce prix sera de la valeur d'une médaille d'or de 1500 fr.

---

(1) De tous ces mémoires, il n'a été lu que des *extraits* dans la séance publique, attendu que chaque lecteur ne peut guères disposer que d'une demi-heure. Aussi M. le comte de Laborde a été obligé de supprimer plusieurs faits très-piquans que contenait son mémoire sur les mœurs des chevaliers en Allemagne; M. Amaury-Duval n'a pu citer qu'une partie des femmes auteurs qui se distinguèrent à Rome; il a dû retrancher les traits satiriques de Juvénal contre ces femmes, et le tableau qu'il avait tracé d'après Perse et Tacite, de l'une de ces *lectures publiques* que les poëtes faisaient de leurs ouvrages; enfin M. Bernardi avait été obligé de réduire son mémoire des deux tiers au moins. Il serait donc injuste de reprocher aux membres qui lisent dans ces séances publiques, de ne pas traiter les sujets qu'ils ont choisis avec assez d'étendue.

Digitized by Google

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^er^ avril 1815.

Le terme est de rigueur.

Ils devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté joint au Mémoire, et contenant le nom de l'auteur.

Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

NÉCROLOGIE. — M. *Cailhava* (*Jean-François*), auteur dramatique, est mort à Sceaux, près Paris, le 29 juin dernier. Une députation de l'Institut Impérial a assisté aux funérailles de M. Cailhava, qui était membre de la Classe de la Langue et de la Littérature françaises. Le convoi étant arrivé au lieu de la sépulture, M. Picard, vice-président de la Classe, a prononcé le discours suivant :

Messieurs, avec quelle effrayante rapidité les coups de la mort se succèdent ! Depuis que celui qui vous préside encore a été porté par vos suffrages à cette fonction qu'il a rendue si difficile à remplir après lui, deux d'entre nous sont descendus dans la tombe. Pourquoi faut-il qu'en ce moment l'exercice de ses hautes magistratures prive du tribut de sa douleur la mémoire du collègue dont nous accompagnons les restes ! Si l'expression de vos regrets, Messieurs, est confiée à une voix peu familiarisée à en être l'interprète, je crois du moins sentir dans toute son étendue la perte qui les cause.

Habile dans l'art pour lequel j'ai fait éclater plus d'amour que de talent, M. Cailhava, à une époque où la comédie était dénaturée par le jargon et l'enluminure du froid bel-esprit, eut le mérite et le courage (car il en fallait alors) de vouloir composer des ouvrages dans le genre des premières pièces de Molière. Molière fut l'objet de son culte assidu. Une de ses productions est consacrée à l'examen des comédies de ce grand maître ; et ne faut-il pas voir encore *des études sur Molière* dans son Traité de l'Art de la Comédie, puisque la comédie et Molière sont deux choses à jamais inséparables, on pourrait dire, sont une seule et même chose ? M. Cailhava, dans ses pièces de théâtre, n'a jamais dérogé aux principes de son excellente doctrine. Enfin, par sa théorie et par sa pratique, il s'est marqué une place honorable parmi les restaurateurs de la comédie

Digitized by Google

en France. Qu'il me soit permis de le dire, ses comédies et sur-tout ses traités ont été pour moi une source abondante et pure d'instruction. J'aime à penser que son ombre ne dédaignera pas cet hommage de ma reconnaissance.

M. Cailhava ne se borna pas à répandre dans ses écrits les lumières de son expérience ; il se plaisait encore à les prodiguer dans ses entretiens. Les jeunes gens, dont il était l'ami, trouvaient toujours en lui de judicieux avis pour leurs ouvrages, de douces consolations pour leurs disgraces, de sincères applaudissemens pour leurs succès.

L'âge mûr de M. Cailhava n'a manqué ni de considération, ni d'aisance. Les soins et les adoucissemens n'ont pas été refusés à sa vieillesse ; il les a dus à la tendresse d'une fille, qui s'était vouée exclusivement à son bonheur. Il lui laisse son nom pour unique héritage. Osons espérer que cet héritage ne sera pas stérile pour elle. Déjà les bienfaits du souverain ont honoré les derniers jours de notre collègue ; espérons que le pouvoir, la bonté jetteront un regard sur la fidèle Antigone qui adoucit les derniers jours de son père. Espérons aussi de cette pieuse adoption, dont la pensée était dans tous vos cœurs, lorsque naguère nous en entendions proclamer le principe, les moyens de rendre moins pénible l'existence de la fille de Cailhava. Le plus amer regret de notre collègue mourant a été sans doute de ne pouvoir calmer sur cet objet si cher ses douloureuses inquiétudes. Les vœux, les espérances que je viens de vous exprimer, sont les paroles les plus douces, les plus consolantes que je puisse déposer sur sa tombe.

— M^me^ *Marie-Anne-Françoise Mouchard de Chaban*, veuve de M. *Claude de Beauharnais*, ancien chef d'escadre des armées navales, est morte à Paris, le 2 de ce mois, dans sa soixante-quinzième année. Elle était connue, dans la littérature, sous le nom de M^me^ *Fanny de Beauharnais*. Ses principaux ouvrages sont un recueil de poésies, dans lequel on trouve des chansons et autres pièces fort agréables, et plusieurs romans parmi lesquels on a distingué les *Lettres à Stéphanie*, le *Nouvel Abeilard*, etc. Depuis long-tems elle réunissait, dans sa maison, un grand nombre d'amis, sur-tout d'hommes de lettres, qu'elle charmait par sa douceur et son amabilité. Elle laisse après elle des regrets bien sincères.

Digitized by Google

Réponse à un article de Journal.

DANS un journal *très-répandu*, on a reproché aux Rédacteurs du *Mercure*, d'avoir inséré *une violente diatribe datée de plus de six ans, et dirigée contre un militaire très-estimable qui, après avoir publié dans sa première jeunesse, un ouvrage scientifique dont le mérite lui a valu le titre de correspondant de l'Institut, sert aujourd'hui son pays dans les armées qui ont vaincu à Lutzen et à Bautzen.*

Voilà bien une *dénonciation* en forme. Heureusement pour le signataire de la *violente diatribe*, et pour les Rédacteurs qui l'ont accueillie, il n'existe plus ni de *noir Comité de recherches*, ni de *Tribunal révolutionnaire*. Heureusement encore les termes dans lesquels la *dénonciation* est rédigée, en détruisent tout l'effet.

1°. La prétendue *diatribe* étant *datée de plus de six ans*, elle n'a pu être dirigée contre le militaire qui vient de triompher à *Lutzen* et à *Bautzen*.

2°. De l'aveu même du *dénonciateur*, on y attaque un ouvrage de la *première jeunesse* de l'auteur, ouvrage qui devait conséquemment contenir des erreurs en grand nombre. La critique dirigée contre un jeune auteur en 1806, peut-elle flétrir les lauriers d'un militaire triomphant en 1813?

L'habitant d'une de nos îles trouve des fautes graves dans une description de ces mêmes îles : il indique ces fautes, cite le tome de l'ouvrage, les pages même.... Où est le crime? Parce que l'auteur sert aujourd'hui son pays avec distinction, il ne serait pas permis de dire et de prouver qu'il a fait, dans *sa première jeunesse*, un ouvrage défectueux! c'est là une singulière logique.

A la fin de l'article qui inculpe les Rédacteurs du *Mercure*, le dénonciateur veut bien pourtant les excuser, en ce *qu'ils avaient apparemment l'intention d'ensevelir à jamais cette diatribe en l'insérant dans le Mercure de France.*

La plaisanterie est de bon goût; et l'on y raisonne avec autant de justesse que dans la *dénonciation*. Quoi! un journal qui compte vingt mille abonnés et trois cent mille lecteurs au moins, est assez imprudent pour exhumer une diatribe *à jamais ensevelie* dans une feuille obscure, entièrement inconnue! Il rend là un beau service au militaire

Digitized by Google

qu'il prétend défendre, et dont, il faut le répéter, on n'attaquait ni le mérite ni le courage!

Nous convenons volontiers et sans envie que le *Mercure de France* n'a ni l'éclat ni le succès du journal *aux vingt mille abonnés*; mais son existence ne serait-elle point plus durable? Peu de *feuilles quotidiennes* survivent au jour qui les voit naître; tandis que les feuilles *hebdomadaires* forment des collections qui restent dans les bibliothèques, que l'historien et l'homme de lettres se plaisent à consulter. Il y a compensation.

Les Rédacteurs du *Mercure* qui tous ou presque tous signent leurs articles, et qui en répondent, se sont fait une loi de s'interdire toute espèce d'injures personnelles, de calomnies, d'adoucir même autant qu'il est possible la *critique littéraire*. Ne doivent-ils pas trouver très-extraordinaire de recevoir des leçons de convenances et de politesse, d'un journal rédigé dans des principes tout différens, dont quelques rédacteurs s'injurient chaque jour, se livrent mutuellement au ridicule, et qui s'inquiète peu de *frapper juste, pourvu qu'il frappe fort*.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes! JUVÉNAL.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DU GARD. — *Jugement du Concours de* 1813, *et Programme des Prix pour* 1814 et 1815.

L'ACADÉMIE avait proposé, en 1811, pour le sujet d'un prix à décerner en 1813, un *Mémoire sur les grandes Foires, considérées dans leurs rapports avec la prospérité publique.*

Elle a accordé le prix au mémoire N° 2, portant pour devise :

« En Hollande il n'y a point de foires; mais toute l'étendue » de l'Etat et toute l'année ne forment, pour ainsi dire, » qu'une foire continuelle, parce que le commerce y est » toujours et partout également florissant. »

(*Encyclopédie*, article *Foire.*)

L'auteur de ce mémoire ne s'est point fait connaître.

Sans se dissimuler les imperfections nombreuses et le défaut presque absolu de mérite littéraire du mémoire N° 1, l'Académie se plaît néanmoins à rendre hommage à la libéralité des idées de son auteur. Ce mémoire porte pour devise ce vers d'Horace :

« *Libera per vacuum posui vestigia princeps.* »

Digitized by Google

L'Académie propose, pour le sujet d'un prix à décerner en 1814, la question suivante :

« Quelle est l'influence réciproque du jugement par jury sur la » morale publique, et de la morale publique sur le jugement par » jury ? »

L'Académie propose, en outre, pour le sujet d'un prix à décerner en 1815, la question suivante :

« Soumettre à une discussion soigneuse toutes les diverses hypo- » thèses imaginées jusqu'ici, pour expliquer l'apparence connue sous » le nom de *Queue* ou *Chevelure des Comètes ?* Examiner principa- » lement si, parmi ces hypothèses, il en est quelqu'une qui, par son » exacte conformité, tant avec l'observation qu'avec les principes » d'une saine physique, puisse, en toute rigueur, être admise; ou » si, au contraire, il est nécessaire, pour expliquer cette apparence, » de recourir à quelque hypothèse nouvelle ? »

Les concurrens sont non seulement autorisés, mais même invités à comprendre, dans leur examen, les idées qu'ils pourraient personnellement avoir sur ce sujet.

Conditions communes aux deux Concours.

Les ouvrages destinés à concourir sur ces deux sujets, doivent être adressés, franc de port, à M. *Trélis*, secrétaire perpétuel de l'Académie du Gard, à Nismes, avant le 1er de mars 1814, pour la première question, et avant le 1er de mars 1815, pour la seconde.

Chaque mémoire doit porter en tête une devise, et doit être accompagné d'un bulletin cacheté, portant extérieurement la même devise, et intérieurement le nom et l'adresse de l'auteur.

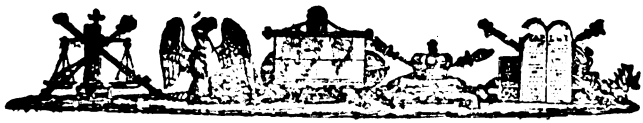
Le bulletin annexé au mémoire couronné sera seul ouvert; les autres seront détruits dans la séance même où l'Académie prononcera son jugement, à moins que les auteurs n'aient manifesté, à l'avance, l'intention de les faire retirer.

Tous les mémoires envoyés au concours, demeureront déposés aux archives de l'Académie; où leurs auteurs auront seulement la faculté d'en faire prendre des copies, sans déplacement.

Les Membres ordinaires de l'Académie et ceux d'entre les concurrens qui se seraient fait connaître d'une manière quelconque, sont seuls exclus du concours.

Le prix, pour chacune des deux questions proposées, consistera en *une Médaille d'or du poids de cent grammes.*

Digitized by Google



POLITIQUE.

S. Majesté l'Impératrice-Reine et Régente, a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 25 juin.

Le 24, l'Empereur a dîné chez le roi de Saxe. Le soir, la comédie française a donné sur le théâtre de la cour une représentation d'une pièce de Molière, à laquelle LL. MM. ont assisté.

Le roi de Westphalie est venu à Dresde, voir l'Empereur.

Le 25, l'Empereur à parcouru les différens débouchés des forêts de Dresde, et a fait une vingtaine de lieues. S. M. partie à cinq heures après midi, était de retour à dix heures du soir.

Deux ponts ont été jetés sur l'Elbe, vis-à-vis la forteresse de Kœnigstein. Le rocher de Lilienstein qui est sur la rive droite, à une demi-portée de canon de Kœnigstein, a été occupé et fortifié. Des magasins et autres établissemens militaires sont préparés dans cette intéressante position. Un camp de 60,000 hommes, appuyé ainsi à la forteresse de Kœnigstein et pouvant manœuvrer sur les deux rives, serait inattaquable par quelque force que ce fût.

Le roi de Bavière a établi autour de Nymphenbourg, près de Munich, un camp de 25,000 hommes.

L'Empereur a donné au duc de Castiglione le commandement du corps d'observation de Bavière. Cette armée se réunit à Wurtzbourg. Elle est composée de six divisions d'infanterie et de deux de cavalerie.

Le vice-roi réunit entre la Piave et l'Adige l'armée d'Italie, composée de trois corps. Le général Grenier en commande un.

Le nouveau corps qui vient d'être formé à Magdebourg, sous le commandement du général Vandamme, compte déjà 40 bataillons et 80 pièces d'artillerie.

Le prince d'Eckmuhl est à Hambourg. Son corps a été renforcé par des troupes venant de France et de Hollande; de sorte que sur ce point il y a plus de troupes qu'il n'y en

Digitized by Google

a jamais eu. La division danoise qui est réunie au corps du prince d'Eckmuhl est de 15,000 hommes.

Le 2e corps que commande le duc de Bellune, n'avait qu'une division pendant la campagne qui vient de finir; ce corps a été complette, et le duc de Bellune commande aujourd'hui les trois divisions.

Les circonstances étaient si urgentes au commencement de la campagne, que les bataillons d'un même régiment se trouvaient disséminés dans différens corps. Tout a été régularisé, et chaque régiment a réuni ses bataillons. Chaque jour il arrive une grande quantité de bataillons de marche qui passent l'Elbe à Magdebourg, à Wittemberg, à Torgau, à Dresde. S. M. passe tous les jours la revue de ceux qui arrivent par Dresde.

Les équipages militaires de l'armée ont aujourd'hui soit en caissons d'ancien modèle, soit en caissons du nouveau modèle (dit n°2), soit en voitures à la Comtoise, de quoi transporter des vivres pour toute l'armée pour un mois. S. M. a reconnu que les voitures à la Comtoise, ainsi que les caissons d'ancien modèles, ont des inconvéniens, et elle a prescrit que désormais les équipages, au fur et à mesures des remplacemens, fussent établis sur le modèle des caissons n° 2, attelés de 4 chevaux, et qui portent facilement 20 quintaux.

L'armée est pourvue de moulins portatifs pesant 16 livres, et faisant chaque jour cinq quintaux de farine. On a distribué trois de ces moulins par bataillon.

On travaille avec la plus grande activité à augmenter les fortifications de Glogau.

On travaille également à augmenter les fortifications de Wittemberg. S. M. veut faire de cette ville une place régulière, et comme le tracé en est défectueux, elle a ordonné qu'on la fît couvrir par trois couronnes en suivant à-peu-près la méthode que le sénateur comte Chasseloup-Laubat a mise en pratique à Alexandrie.

Torgau est en bon état.

On travaille aussi avec une grande activité à fortifier Hambourg. Le général du génie Haxo s'y est rendu pour tracer la citadelle et les ouvrages à établir dans les îles pour lier Harbourg avec Hambourg. Les ingénieurs des ponts et chaussées y construisent deux ponts volans dans le même système que ceux d'Anvers; un pour la marée montante, l'autre pour la marée descendante.

Digitized by Google

Une nouvelle place sur l'Elbe a été tracée par le général Haxo, du côté de Verden, à l'embouchure de la Havel.

Les forts de Cuxhaven, qui étaient en état de soutenir un siége, mais qu'on avait abandonnés sans raison, et que l'ennemi avait rasés, se rétablissent. On y travaille avec activité; ce ne seront plus de simples batteries fermées, mais un fort, qui, comme le fort impérial de l'Escaut, protégera l'arsenal de construction et le bassin, dont l'établissement est projeté sur l'Elbe, depuis que l'ingénieur Beaupré, qui a employé deux ans à sonder ce fleuve, a reconnu qu'il avait les mêmes propriétés que l'Escaut, et que les plus grandes escadres pouvaient y être construites et réunies dans ses rades.

La 3e division de la jeune garde, que commande le général Laborde, officier d'un mérite consommé, est campée dans les bois en avant de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe.

La 4e division de la jeune garde, que commande le général Friant, débouche par Wurtzbourg. Des régimens de cette division ont déjà dépassé cette ville, et se portent sur Dresde.

La cavalerie de la Garde compte déjà plus de 9000 chevaux. L'artillerie a déjà plus de 200 pièces de canon. L'infanterie forme cinq divisions, dont quatre de la jeune garde et une de la vieille.

Le 7e corps que commande le général Reynier, composé de la division Durutte, qui est une division française, et de deux divisions saxonnes, reçoit son complément. Ce corps est campé en avant de Gœrlitz. Toute la cavalerie légère saxonne y est réunie et va être également complétée.

Le roi de Saxe porte aussi ses deux beaux régimens de cuirassiers à leur complet.

S. M. a été extrêmement satisfaite des rois et des grands-ducs de la Confédération. Le roi de Wurtemberg s'est particulièrement distingué. Il a fait, proportion gardée, des efforts égaux à ceux de la France; et son armée, infanterie, cavalerie et artillerie a été portée au grand complet. Le prince Emile de Hesse-Darmstadt, qui commande le contingent de Hesse-Darmstadt, s'est constamment fait distinguer dans la campagne passée et dans celle-ci par beaucoup de sang-froid et beaucoup d'intrépidité. C'est un jeune prince d'espérance, que l'Empereur affectionne beaucoup. Les seuls princes de Saxe sont en arrière pour leur contingent.

Digitized by Google

Non-seulement la citadelle d'Erfurt est en bon état et parfaitement approvisionnée, mais les fortifications de la ville ont été relevées; elles sont couvertes par des ouvrages avancés, et désormais Erfurt sera une place forte de première importance.

Le congrès n'est pas encore réuni; on espère pourtant qu'il le sera sous quelques jours. Si on a perdu un mois, la faute n'en est pas à la France.

L'Angleterre, qui n'a pas d'argent, n'a pu en fournir aux coalisés; mais elle vient d'imaginer un expédient nouveau. Un traité a été conclu entre l'Angleterre, la Russie et la Prusse, moyennant lequel il sera créé pour plusieurs centaines de millions d'un nouveau papier garanti par les trois puissances. C'est sur cette ressource que l'on compte pour faire face aux frais de la guerre.

Dans les articles séparés, l'Angleterre garantit le tiers de ce papier, de sorte qu'en réalité c'est une nouvelle dette ajoutée à la dette anglaise. Il reste à savoir dans quel pays on émettra ce nouveau papier. Lorsque cette idée lumineuse a été conçue on espérait probablement que cette émission aurait lieu aux dépens de la Confédération du Rhin et même de la France, notamment dans la Hollande, dans la Belgique et dans les départemens du Rhin. Cependant le traité n'en a pas moins été ratifié depuis l'armistice. La Russie fait la dépense de son armée avec du papier que les habitans de la Prusse sont obligés de recevoir; la Prusse elle-même fait son service avec du papier; l'Angleterre aussi a son papier: il paraît que chacun de ces papiers isolés n'a plus le crédit suffisant, puisque ces puissances prennent le parti d'en créer un en commun. C'est aux négocians et aux banquiers à nous faire connaître s'il faut multiplier le crédit du nouveau papier par le crédit des trois puissances, ou bien si ce crédit doit être le quotient.

La Suède seule paraît avoir reçu de l'argent de l'Angleterre: à-peu-près 5 à 600 mille livres sterl.

La garnison de Modlin est en bon état. Les fortifications sont augmentées. On déchiffrait au quartier-général les rapports des gouverneurs de Modlin et de Zamosc. Les garnisons de ces deux places sont restées maîtresses du pays à une lieue autour d'elles, les troupes qui les bloquaient n'étant que des milices mal armées et mal équipées.

L'Empereur a pris à sa solde l'armée du prince Poniatowski, et lui a donné une nouvelle organisation. Des ate-

Digitized by Google

liers sont établis pour fournir à ses besoins. Avant vingt jours elle sera équipée à neuf et remise en bon état.

Quelque brillante que soit cette situation, et quoique S. M. ait réellement plus de puissance militaire que jamais, elle n'en désire la paix qu'avec plus d'ardeur.

L'administration a fait acheter une grande quantité de riz, afin que pendant toute la grande chaleur, cette denrée entre pour un quart dans les rations du soldat.

Du 30. — Le comte de Metternich, ministre d'Etat et des conférences de S. M. l'Empereur d'Autriche, est arrivé à Dresde et a déjà eu plusieurs conférences avec le duc de Bassano.

La Russie vient d'obtenir du roi de Prusse que le papier russe ait un cours forcé dans les Etats prussiens, et comme le papier prussien perd déjà 70 pour cent, cette ordonnance ne semble pas propre à relever le crédit de la Prusse.

La ville de Berlin est tourmentée de toutes les manières, et chaque jour les vexations s'y font sentir davantage. Cette capitale compare déjà sa situation à celle de plusieurs villes de France en 1793.

S. M. l'Empereur a fait le 28 une course de 8 à 10 heures aux environs de Dresde.

On a reçu des nouvelles de Modlin et de Zamosc. Ces places sont dans la meilleure situation soit pour les vivres et les munitions de guerre, soit pour les fortifications.

Outre les notes officielles que l'on vient de lire, le *Moniteur* a publié celle-ci qui réunit les documens que nous avons eu l'occasion de mettre sous les yeux du lecteur d'après les journaux anglais. Leur conduite inouie y est caractérisée avec le sentiment d'indignation qu'elle excite.

Du 1er juillet. — La politique des Anglais, envers le Danemarck, était un des monumens historiques les plus frappans de la perfidie et de l'immoralité de leur gouvernement; mais leur conduite envers les Bourbons de Sicile ne cède en aucune manière à cet exemple célèbre.

Le roi et la reine de Sicile ont perdu leur royaume par suite de leur haine pour la France, et de leur dévouement absolu à la politique anglaise.

Pendant l'expédition de Malte et d'Egypte, le royaume de Naples et la Sicile furent comme des possessions anglaises, par rapport à la France.

En 1805, lorsque la paix venait d'être conclue à Vienne, le roi Ferdinand fit un traité avec les Anglais et les reçut à Naples, ce qui lui attira une déclaration de guerre de la

Digitized by Google

part de la France, et donna lieu à la conquête de Naples. Réfugiée depuis cette époque en Sicile, cette cour n'a pas été moins constamment dévouée à l'Angleterre.

Pour récompense de vingt ans d'attachement et de soumissions, le roi et la reine ont été arrêtés; la reine a été embarquée, éloignée de Sicile, et conduite devant Constantinople, où il lui a été permis de mettre pied à terre. Le roi dépouillé, dégradé, renfermé dans un château, a vu ses amis les plus intimes arrêtés, entraînés dans des cachots. Enfin la conduite des Anglais en Sicile a été tout-à-fait la même que celle qu'ils ont tenue avec les nababs des Indes!

Certes, on n'est pas payé en France pour déplorer les malheurs et la catastrophe de la maison de Sicile; cependant tant d'ingratitude et de perfidie de la part de l'Angleterre envers des princes qui se sont perdus pour elle, et qui pendant vingt ans lui ont donné tant de preuves de dévouement et d'attachement, soulèvent le cœur d'indignation!

On dit que la reine, arrivée à Constantinople, a obtenu du grand-seigneur la permission de débarquer et de gagner la Hongrie par terre; trajet pénible dans un pays où les chemins ne sont praticables pour aucune espèce de voiture, et qui présente au voyageur des difficultés de tout genre.

Enfin le *Moniteur* a publié les relations de la défense de Modlin et de Zamosc. Les généraux Dandaels et Hanke qui y commandaient s'y sont montrés animés du même esprit que les braves défenseurs de Stettin, de Custrin et de Dantzick, et ils ont obtenu les mêmes succès.

Les journaux anglais n'offrent rien qui présente un grand intérêt; on y lit seulement qu'un message a été remis au parlement pour un vote de crédit. La demande est de cinq millions sterlings, et le ministre fait sentir la nécessité de mettre à sa disposition une provision pour qu'il puisse profiter de toutes les circonstances qui résulteraient des affaires sur le continent. On attendait en Angleterre des notifications des alliés relativement aux négociations qui ont lieu entre ces alliés et l'Empereur Napoléon. Le duc de Brunswick avait fait un rapport qu'on n'avait pas jugé à-propos d'imprimer parce qu'on le trouvait trop *circonstancié*: le duc de Cumberland était resté malade à Strelitz; le duc de Clarence était aussi très-malade; le roi est dans le même état.

Digitized by Google

Les lettres de Bohême annoncent que l'Empereur d'Autriche a fixé sa résidence à Kosmanor, et qu'il y a fait venir des meubles de Prague; que M. de Metternich a fait venir sa vaisselle platte de Vienne; que tout le cabinet autrichien a été appelé auprès de S. M.

Toutes les lettres du Rhin ne parlent que du passage continuel des troupes qui se rendent à l'armée d'observation de Bavière ou à la grande armée : celles d'Italie annoncent le départ pour Véronne du prince vice-roi, qui va prendre le commandement de l'armée qui s'y trouve déjà réunie. Les généraux divisionnaires qu'on nomme comme employés dans cette armée sont les généraux Grenier, Broussier, Gratien, Verdier, Pino, Palombini, Marcognet, Quesnel, etc., etc.

On connaissait déjà par des lettres de Perpignan un succès très-important remporté par le maréchal duc d'Albufera sur la côte de Catalogne : les détails officiels viennent d'en être publiés. Le maréchal était à Valence le 4 juin, lorsqu'il apprend par un courrier venu de Tortose en toute diligence que l'ennemi avait paru la veille en face de Tarragone, et que sa flotte était de 180 voiles environ. Le maréchal partit aussitôt de Valence avec 8000 hommes d'infanterie et 800 chevaux. Déjà prévenu de la sortie de la flotte anglaise d'Alicante, il avait eu le tems de prévenir le général Decaën de faire ses dispositions. Ce dernier s'était aussitôt mis en mouvement de Barcelonne et de Girounne, mais déjà tandis que Tarragonne était écrasé de bombes et de boulets, le fort Balaguer avait été obligé de capituler. Le maréchal en reçut la nouvelle à dix lieues de Valence, et fut ainsi obligé de changer sa marche sur Tortose où il arriva le 10. Tarragone s'était vaillamment défendue; pressé par les troupes du général Decaën instruit de l'arrivée du maréchal, l'ennemi a fait sauter le fort Balaguer et s'est rembarqué précipitamment, abandonnant sur la plage 27 pièces de canon et un grand nombre de munitions qui sont entrées à Tarragonne, où le feu ennemi a fait plus de bruit que de mal. Cependant le général Harispe et le général Habert, laissés dans les anciennes positions du maréchal sur le Xucar, avaient à soutenir du général Elio et du général Del Parque. L'ennemi a été complètement battu dans ses diverses attaques; il a perdu 400 hommes et 800 prisonniers. A peine tranquillisé sur le sort de Tarragone, le maréchal redoutant pour la côte de Valence l'expédition qui avait échoué sur celle de Tarragone, s'est reporté de Tortose sur Valence

Digitized by Google

avec une extrême diligence; les troupes ont fait qui lieues par jour. Le maréchal est arrivé à Valence en qu rante-huit heures; elles semblaient voler au-devant Anglais, et brûlaient de les prévenir ainsi sur tous points; l'étonnante rapidité de sa marche et les vents co traires ont empêché l'ennemi de le séparer des forces qu avait laissées sur le Xucar. Les résultats d'une expédit combinée dans laquelle il a perdu 2000 hommes de s meilleures troupes sont tels qu'il ne reparaîtra pas de lon tems.

Pendant que ces affaires avaient lieu sur la côte, général Clausel commandant en chef l'armée du Nord, dont nous avons fait connaître les succès contre Mina, co traîné à la poursuite de ces bandes, est entré à Sarragoss et a opéré sa jonction avec les troupes aux ordres du g néral Decaën, liées elles-mêmes à l'armée du maréchal du d'Albufera. Ces troupes infatigables, éprouvées dans tan de combats, et habituées à vaincre sous d'habiles chefs, son en mesure d'entreprendre tous les mouvemens de diversio nécessaires pour déconcerter le plan général de campagn de l'ennemi.

S. M. l'Impératrice a tenu, mercredi dernier, le conse des ministres. Le dimanche précédent il y a eu présen tation à la cour, et jeudi dernier spectacle et cercle. Le acteurs de l'Opéra-Comique ont donné *Jean de Paris* orné d'un ballet dans lequel ont figurés les premiers sujets de l'Académie impériale de musique. S....

ANNONCES.

Dictionnaire des Sciences médicales, par une Société de médecin et de chirurgiens. — Tome VI (1).

La rapidité avec laquelle on poursuit la publication du Dictionnaire

(1) Cet ouvrage sera la bibliothèque du médecin et du chirurgien, puisqu'il remplacera tous les traités divers sur la médecine et la chirurgie. Il sera aussi la bibliothèque médicale des médecins et chirurgiens qui suivent les armées. Pour le public, il doit remplacer tout ce qui a été fait sur la *Médecine domestique*.

Conditions de la souscription, le tome sixième ayant paru.

Les *nouveaux souscripteurs* auront à payer les volumes mis au jour *avant leur souscription* 9 fr., et les volumes suivans 6 fr., ainsi, *plus*

Digitized by Google

Sciences médicales, loin de nuire à la perfection de l'ouvrage, nble encore y ajouter. Le sixième volume, qui paraît en ce mo-nt, se fait remarquer par une foule d'articles très-importans. On singue particulièrement les mots *Colique* et *Conversion*, de Pariset; *Commotion* et *Compression*, de M. le professeur Del-ch; *Complication* et *Convalescence*, de M. Renauldin; *Colère* et ntractilité, de M. Fournier; *Constitution* et *Continence*, de M. de ntegre; *Contagion*, de M. Nacquart; *Controstimulus*, de MM. ussion et Chaumeton. Les articles *Comestible* et *Copulation*, les s considérables de ce volume, paraissent sur-tout intéresser un rand nombre de lecteurs, et font beaucoup d'honneur à M. Marc. MM. les docteurs Barbier et Nysten ont fourni des articles de ma-ère médicale qui se font remarquer par une bonne méthode et par ne élégante concision.

Cette belle entreprise vient d'acquérir un nouvel éclat par l'asso-iation de plusieurs autres collaborateurs. MM. Coste et Desgenettes, ont les noms célèbres sont à jamais consacrés dans les fastes de la édecine militaire, ont bien voulu consigner dans ce Dictionnaire le uit de la longue et courageuse expérience qu'ils ont acquise au mi-eu des camps. M. Coste se charge du mot *Hôpital militaire*, et de lusieurs articles qui s'y rapportent : M. le professeur Desgenettes onnera, outre le mot *Peste*, maladie sur laquelle il a recueilli des bservations importantes, un certain nombre d'articles de *médecine-ilitaire*.

M. le professeur Pinel, dont le nom célèbre a tant contribué au uccès du Dictionnaire, continue à enrichir cet ouvrage d'une foule rticles intéressans. Les mots *Décomposition des maladies*, *Dose*, *ode philosophique*, *Dropacisme*, *Expérience*, sont déjà sous presse. M. le professeur Cuvier a fait entrer, dans son article *Dent*, les belles recherches qu'il a accumulées depuis plusieurs années sur l'anatomie et la physiologie de ces organes osseux. Les articles

---

Ils se hâteront de souscrire, moins ils auront de volumes à payer au prix de 9 fr.

Les nouveaux souscripteurs, maintenant que les six premiers volumes sont mis au jour, doivent payer chacun de ces volumes 9 fr.; *mais ils ne paieront que 6 fr. tous les volumes suivans.*

La souscription sera fermée très-prochainement, et alors tous les volumes seront du prix de *neuf francs* au lieu de *six*.

MM. les Souscripteurs sont priés d'envoyer chercher leur volume dès que les journaux annonceront sa mise au jour, et de faire représenter leur quittance, en appelant son numéro.

Paris, rue et hôtel Serpente, n° 16. C. L. F. Panckoucke, éditeur.

Digitized by Google

Crâne, *Fémur*, *Fractures*, *Gibbosité*, et plusieurs mots de *pathologie chirurgicale*, ont été fournis par M. le professeur Boyer. M. professeur Percy fait connaître ses découvertes intéressantes dans articles de chirurgie-militaire. Plusieurs mots de physiologie d'anatomie dûs à M. le professeur Chaussier, sont déjà prêts à ê livrés à l'impression. M. Alibert s'occupe, avec le même zèle, maladies cutannées. L'article *Dartre* est sous presse.

On ne saurait donner trop d'éloges à l'intérêt que ces illus professeurs portent à cette entreprise utile en lui consacrant les se instans de repos que leur laisse les occupations multipliées auxquel ils sont appelés par leur réputation justement célèbre.

Manuel des employés de la garantie, contenant les lois, arrêté réglemens, instructions et circulaires relatifs au titre et à la marq des ouvrages d'or ou d'argent, à la perception du droit, et à la po suite des délits et contraventions qui en dépendent; avec un Traité la procédure sur ce genre de délits, soutenu de l'autorité des div arrêts des Cours Impériales et de Cassation, rendus sur les questi multipliées qui se sont présentées à ce sujet; et précédé d'une int duction sur l'origine de la marque du titre, et sur les tribunaux cours d'exception chargés de la connaissance des délits qui y étai relatifs. Ouvrage également utile aux marchands et fabricans en or vrerie et dorures, aux employés des droits-réunis et de la garant et à MM. les jurisconsultes et officiers ministériels; par A. L. de St.-I jurisconsulte. Un vol. in-8°, avec des tableaux. Prix, 4 fr., et 5 franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° :

Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de Mer-Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 18 1804, 1805 *et* 1806; par le vicomte George Valentia; traduits l'anglais par P.-F. Henry; et accompagnés d'un atlas, composé deux nouvelles cartes de la Mer-Rouge, ainsi que de plans, d'i criptions anciennes et de vues diverses, exécutées sur les lieux M. H. Salt, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie. Quatre volu in-8°, et un vol. d'atlas in-4°, imprimés avec soin sur carré fin d'A vergne. Prix, 42 fr., et 49 fr. franc de port; papier vélin sati figures avant la lettre, 84 fr., et 91 fr. franc de port. Chez Mme ve Lepetit, libraire, éditeur de la *Bibliothèque portative des Voyag* rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

Le Guide des maires, adjoints de maires, des secrétaires de co munes, des conseils municipaux, des commissaires de police, des o ciers de gendarmerie, des gendarmes, des gardes champêtres,

Digitized by Google

gardes forestiers ; contenant les lois, décrets, articles des différens codes, réglemens, ordonnances, décisions et instructions ministérielles, arrêts de la Cour de Cassation relatifs aux attributions, fonctions, devoirs et obligations de chacun de ces fonctionnaires publics en particulier, présentés dans un ordre méthodique; avec des formules de toutes espèces d'actes du ministère de ces mêmes fonctionnaires publics. Ouvrage le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur la police *administrative* et *judiciaire ;* par M. Léopold, ancien docteur en droit de la Faculté de Paris, et avocat. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. A la librairie d'éducation et de jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

De la littérature du midi de l'Europe, par J. C. L. Simonde de Sismondi, de l'Académie, etc., auteur de l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, de *la Richesse commerciale*, etc. Quatre vol. in-8° Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port: papier vélin, 48 fr., et 54 fr. franc de port. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

L'auteur qui avait montré quel était l'état de l'Europe à la chute de l'Empire romain, et quelle influence les Arabes exercèrent sur l'esprit et la pensée, fait l'histoire de la poésie provençale, de celle des Trouvères, de la littérature italienne, de l'espagnole, de la portugaise, depuis leur première origine jusqu'à nos jours. Il s'efforce de mettre le lecteur à portée de juger lui-même des chefs-d'œuvre de tous les peuples du midi de l'Europe, et il réunit l'histoire des lettres chez chaque nation, à l'histoire de l'esprit humain, à celle des institutions des mœurs et des lois.

Onzième année de souscription de la *Bibliothèque Physico-Economique, Instructive et Amusante, à l'usage des villes et des campagnes ;* publiée par cahiers le premier de chaque mois, à dater du 1er octobre 1802. Par une société de savans, d'artistes et d'agronomes. Prix, 10 francs par année. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les onze années se vendent 113 fr., franc de port.

Les personnes qui désireront donner de la publicité aux Inventions, aux Expériences, Découvertes, etc. qui entrent dans le plan de cet ouvrage, pourront adresser leurs Notes à M. Arthus-Bertrand. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

La *Bibliothèque Economique* a pour but de rassembler tout ce que le génie et l'industrie française et étrangère vont chaque jour nous

Digitized by Google

a jamais eu. La division danoise qui est réunie au corps du prince d'Eckmuhl est de 15,000 hommes.

Le 2e corps que commande le duc de Bellune, n'avait qu'une division pendant la campagne qui vient de finir; ce corps a été completté, et le duc de Bellune commande aujourd'hui les trois divisions.

Les circonstances étaient si urgentes au commencement de la campagne, que les bataillons d'un même régiment se trouvaient disséminés dans différens corps. Tout a été régularisé, et chaque régiment a réuni ses bataillons. Chaque jour il arrive une grande quantité de bataillons de marche qui passent l'Elbe à Magdebourg, à Wittemberg, à Torgau, à Dresde. S. M. passe tous les jours la revue de ceux qui arrivent par Dresde.

Les équipages militaires de l'armée ont aujourd'hui soit en caissons d'ancien modèle, soit en caissons du nouveau modèle (dit n° 2), soit en voitures à la Comtoise, de quoi transporter des vivres pour toute l'armée pour un mois. S. M. a reconnu que les voitures à la Comtoise, ainsi que les caissons d'ancien modèles, ont des inconvéniens, et elle a prescrit que désormais les équipages, au fur et à mesures des remplacemens, fussent établis sur le modèle des caissons n° 2, attelés de 4 chevaux, et qui portent facilement 20 quintaux.

L'armée est pourvue de moulins portatifs pesant 16 livres, et faisant chaque jour cinq quintaux de farine. On a distribué trois de ces moulins par bataillon.

On travaille avec la plus grande activité à augmenter les fortifications de Glogau.

On travaille également à augmenter les fortifications de Wittemberg. S. M. veut faire de cette ville une place régulière, et comme le tracé en est défectueux, elle a ordonné qu'on la fît couvrir par trois couronnes en suivant à-peu-près la méthode que le sénateur comte Chasseloup-Laubat a mise en pratique à Alexandrie.

Torgau est en bon état.

On travaille aussi avec une grande activité à fortifier Hambourg. Le général du génie Haxo s'y est rendu pour tracer la citadelle et les ouvrages à établir dans les îles pour lier Harbourg avec Hambourg. Les ingénieurs des ponts et chaussées y construisent deux ponts volans dans le même système que ceux d'Anvers; un pour la marée montante, l'autre pour la marée descendante.

Digitized by Google

Une nouvelle place sur l'Elbe a été tracée par le général Haxo, du côté de Verden, à l'embouchure de la Havel.

Les forts de Cuxhaven, qui étaient en état de soutenir un siége, mais qu'on avait abandonnés sans raison, et que l'ennemi avait rasés, se rétablissent. On y travaille avec activité; ce ne seront plus de simples batteries fermées, mais un fort, qui, comme le fort impérial de l'Escaut, protégera l'arsenal de construction et le bassin, dont l'établissement est projeté sur l'Elbe, depuis que l'ingénieur Beaupré, qui a employé deux ans à sonder ce fleuve, a reconnu qu'il avait les mêmes propriétés que l'Escaut, et que les plus grandes escadres pouvaient y être construites et réunies dans ses rades.

La 3e division de la jeune garde, que commande le général Laborde, officier d'un mérite consommé, est campée dans les bois en avant de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe.

La 4e division de la jeune garde, que commande le général Friant, débouche par Wurtzbourg. Des régimens de cette division ont déjà dépassé cette ville, et se portent sur Dresde.

La cavalerie de la Garde compte déjà plus de 9000 chevaux. L'artillerie a déjà plus de 200 pièces de canon. L'infanterie forme cinq divisions, dont quatre de la jeune garde et une de la vieille.

Le 7e corps que commande le général Reynier, composé de la division Durutte, qui est une division française, et de deux divisions saxonnes, reçoit son complément. Ce corps est campé en avant de Gœrlitz. Toute la cavalerie légère saxonne y est réunie et va être également complétée.

Le roi de Saxe porte aussi ses deux beaux régimens de cuirassiers à leur complet.

S. M. a été extrêmement satisfaite des rois et des grands-ducs de la Confédération. Le roi de Wurtemberg s'est particulièrement distingué. Il a fait, proportion gardée, des efforts égaux à ceux de la France; et son armée, infanterie, cavalerie et artillerie a été portée au grand complet. Le prince Emile de Hesse-Darmstadt, qui commande le contingent de Hesse-Darmstadt, s'est constamment fait distinguer dans la campagne passée et dans celle-ci par beaucoup de sang-froid et beaucoup d'intrépidité. C'est un jeune prince d'espérance, que l'Empereur affectionne beaucoup. Les seuls princes de Saxe sont en arrière pour leur contingent.

Digitized by Google

Non-seulement la citadelle d'Erfurt est en bon état et parfaitement approvisionnée, mais les fortifications de la ville ont été relevées; elles sont couvertes par des ouvrages avancés, et désormais Erfurt sera une place forte de première importance.

Le congrès n'est pas encore réuni; on espère pourtant qu'il le sera sous quelques jours. Si on a perdu un mois, la faute n'en est pas à la France.

L'Angleterre, qui n'a pas d'argent, n'a pu en fournir aux coalisés; mais elle vient d'imaginer un expédient nouveau. Un traité a été conclu entre l'Angleterre, la Russie et la Prusse, moyennant lequel il sera créé pour plusieurs centaines de millions d'un nouveau papier garanti par les trois puissances. C'est sur cette ressource que l'on compte pour faire face aux frais de la guerre.

Dans les articles séparés, l'Angleterre garantit le tiers de ce papier, de sorte qu'en réalité c'est une nouvelle dette ajoutée à la dette anglaise. Il reste à savoir dans quel pays on émettra ce nouveau papier. Lorsque cette idée lumineuse a été conçue on espérait probablement que cette émission aurait lieu aux dépens de la Confédération du Rhin et même de la France, notamment dans la Hollande, dans la Belgique et dans les départemens du Rhin. Cependant le traité n'en a pas moins été ratifié depuis l'armistice. La Russie fait la dépense de son armée avec du papier que les habitans de la Prusse sont obligés de recevoir; la Prusse elle-même fait son service avec du papier; l'Angleterre aussi a son papier: il paraît que chacun de ces papiers isolés n'a plus le crédit suffisant, puisque ces puissances prennent le parti d'en créer un en commun. C'est aux négocians et aux banquiers à nous faire connaître s'il faut multiplier le crédit du nouveau papier par le crédit des trois puissances, ou bien si ce crédit doit être le quotient.

La Suède seule paraît avoir reçu de l'argent de l'Angleterre : à-peu-près 5 à 600 mille livres sterl.

La garnison de Modlin est en bon état. Les fortifications sont augmentées. On déchiffrait au quartier-général les rapports des gouverneurs de Modlin et de Zamosc. Les garnisons de ces deux places sont restées maîtresses du pays à une lieue autour d'elles, les troupes qui les bloquaient n'étant que des milices mal armées et mal équipées.

L'Empereur a pris à sa solde l'armée du prince Poniatowski, et lui a donné une nouvelle organisation. Des ate-

Digitized by Google

liers sont établis pour fournir à ses besoins. Avant vingt jours elle sera équipée à neuf et remise en bon état.

Quelque brillante que soit cette situation, et quoique S. M. ait réellement plus de puissance militaire que jamais, elle n'en désire la paix qu'avec plus d'ardeur.

L'administration a fait acheter une grande quantité de riz, afin que pendant toute la grande chaleur, cette denrée entre pour un quart dans les rations du soldat.

Du 30. — Le comte de Metternich, ministre d'Etat et des conférences de S. M. l'Empereur d'Autriche, est arrivé à Dresde et a déjà eu plusieurs conférences avec le duc de Bassano.

La Russie vient d'obtenir du roi de Prusse que le papier russe ait un cours forcé dans les Etats prussiens, et comme le papier prussien perd déjà 70 pour cent, cette ordonnance ne semble pas propre à relever le crédit de la Prusse.

La ville de Berlin est tourmentée de toutes les manières, et chaque jour les vexations s'y font sentir davantage. Cette capitale compare déjà sa situation à celle de plusieurs villes de France en 1793.

S. M. l'Empereur a fait le 28 une course de 8 à 10 heures aux environs de Dresde.

On a reçu des nouvelles de Modlin et de Zamosc. Ces places sont dans la meilleure situation soit pour les vivres et les munitions de guerre, soit pour les fortifications.

Outre les notes officielles que l'on vient de lire, le *Moniteur* a publié celle-ci qui réunit les documens que nous avons eu l'occasion de mettre sous les yeux du lecteur d'après les journaux anglais. Leur conduite inouie y est caractérisée avec le sentiment d'indignation qu'elle excite.

Du 1^er^ juillet. — La politique des Anglais, envers le Danemarck, était un des monumens historiques les plus frappans de la perfidie et de l'immoralité de leur gouvernement; mais leur conduite envers les Bourbons de Sicile ne cède en aucune manière à cet exemple célèbre.

Le roi et la reine de Sicile ont perdu leur royaume par suite de leur haine pour la France, et de leur dévouement absolu à la politique anglaise.

Pendant l'expédition de Malte et d'Egypte, le royaume de Naples et la Sicile furent comme des possessions anglaises, par rapport à la France.

En 1805, lorsque la paix venait d'être conclue à Vienne, le roi Ferdinand fit un traité avec les Anglais et les reçut à Naples, ce qui lui attira une déclaration de guerre de la

Digitized by Google

part de la France, et donna lieu à la conquête de Naples. Réfugiée depuis cette époque en Sicile, cette cour n'a pas été moins constamment dévouée à l'Angleterre.

Pour récompense de vingt ans d'attachement et de soumissions, le roi et la reine ont été arrêtés; la reine a été embarquée, éloignée de Sicile, et conduite devant Constantinople, où il lui a été permis de mettre pied à terre. Le roi dépouillé, dégradé, renfermé dans un château, a vu ses amis les plus intimes arrêtés, entraînés dans des cachots. Enfin la conduite des Anglais en Sicile a été tout-à-fait la même que celle qu'ils ont tenue avec les nababs des Indes!

Certes, on n'est pas payé en France pour déplorer les malheurs et la catastrophe de la maison de Sicile; cependant tant d'ingratitude et de perfidie de la part de l'Angleterre envers des princes qui se sont perdus pour elle, et qui pendant vingt ans lui ont donné tant de preuves de dévouement et d'attachement, soulèvent le cœur d'indignation!

On dit que la reine, arrivée à Constantinople, a obtenu du grand-seigneur la permission de débarquer et de gagner la Hongrie par terre; trajet pénible dans un pays où les chemins ne sont praticables pour aucune espèce de voiture, et qui présente au voyageur des difficultés de tout genre.

Enfin le *Moniteur* a publié les relations de la défense de Modlin et de Zamosc. Les généraux Dandaels et Hanke qui y commandaient s'y sont montrés animés du même esprit que les braves défenseurs de Stettin, de Custrin et de Dantzick, et ils ont obtenu les mêmes succès.

Les journaux anglais n'offrent rien qui présente un grand intérêt; on y lit seulement qu'un message a été remis au parlement pour un vote de crédit. La demande est de cinq millions sterlings, et le ministre fait sentir la nécessité de mettre à sa disposition une provision pour qu'il puisse profiter de toutes les circonstances qui résulteraient des affaires sur le continent. On attendait en Angleterre des notifications des alliés relativement aux négociations qui ont lieu entre ces alliés et l'Empereur Napoléon. Le duc de Brunswick avait fait un rapport qu'on n'avait pas jugé à-propos d'imprimer parce qu'on le trouvait trop *circonstancié*: le duc de Cumberland était resté malade à Strelitz; le duc de Clarence était aussi très-malade; le roi est dans le même état.

Digitized by Google

Les lettres de Bohême annoncent que l'Empereur d'Autriche a fixé sa résidence à Kosmanor, et qu'il y a fait venir des meubles de Prague; que M. de Metternich a fait venir sa vaisselle platte de Vienne; que tout le cabinet autrichien a été appelé auprès de S. M.

Toutes les lettres du Rhin ne parlent que du passage continuel des troupes qui se rendent à l'armée d'observation de Bavière ou à la grande armée : celles d'Italie annoncent le départ pour Véronne du prince vice-roi, qui va prendre le commandement de l'armée qui s'y trouve déjà réunie. Les généraux divisionnaires qu'on nomme comme employés dans cette armée sont les généraux Grenier, Broussier, Gratien, Verdier, Pino, Palombini, Marcognet, Quesnel, etc., etc.

On connaissait déjà par des lettres de Perpignan un succès très-important remporté par le maréchal duc d'Albufera sur la côte de Catalogne : les détails officiels viennent d'en être publiés. Le maréchal était à Valence le 4 juin, lorsqu'il apprend par un courrier venu de Tortose en toute diligence que l'ennemi avait paru la veille en face de Tarragone, et que sa flotte était de 180 voiles environ. Le maréchal partit aussitôt de Valence avec 8000 hommes d'infanterie et 800 chevaux. Déjà prévenu de la sortie de la flotte anglaise d'Alicante, il avait eu le tems de prévenir le général Decaën de faire ses dispositions. Ce dernier s'était aussitôt mis en mouvement de Barcelonne et de Girone, mais déjà tandis que Tarragonne était écrasé de bombes et de boulets, le fort Balaguer avait été obligé de capituler. Le maréchal en reçut la nouvelle à dix lieues de Valence, et fut ainsi obligé de changer sa marche sur Tortose où il arriva le 10. Tarragone s'était vaillamment défendue; pressé par les troupes du général Decaën instruit de l'arrivée du maréchal, l'ennemi a fait sauter le fort Balaguer et s'est rembarqué précipitamment, abandonnant sur la plage 27 pièces de canon et un grand nombre de munitions qui sont entrées à Tarragonne, où le feu ennemi a fait plus de bruit que de mal. Cependant le général Harispe et le général Habert, laissés dans les anciennes positions du maréchal sur le Xucar, avaient à soutenir du général Elio et du général Del Parque. L'ennemi a été complètement battu dans ses diverses attaques; il a perdu 400 hommes et 800 prisonniers. A peine tranquillisé sur le sort de Tarragone, le maréchal redoutant pour la côte de Valence l'expédition qui avait échoué sur celle de Tarragone, s'est reporté de Tortose sur Valence

Digitized by Google

avec une extrême diligence; les troupes ont fait quinze lieues par jour. Le maréchal est arrivé à Valence en quarante-huit heures; elles semblaient voler au-devant des Anglais, et brûlaient de les prévenir ainsi sur tous les points; l'étonnante rapidité de sa marche et les vents contraires ont empêché l'ennemi de le séparer des forces qu'il avait laissées sur le Xucar. Les résultats d'une expédition combinée dans laquelle il a perdu 2000 hommes de ses meilleures troupes sont tels qu'il ne reparaîtra pas de long-tems.

Pendant que ces affaires avaient lieu sur la côte, le général Clausel commandant en chef l'armée du Nord, et dont nous avons fait connaître les succès contre Mina, entraîné à la poursuite de ces bandes, est entré à Sarragosse, et a opéré sa jonction avec les troupes aux ordres du général Decaën, liées elles-mêmes à l'armée du maréchal duc d'Albufera. Ces troupes infatigables, éprouvées dans tant de combats, et habituées à vaincre sous d'habiles chefs, sont en mesure d'entreprendre tous les mouvemens de diversion nécessaires pour déconcerter le plan général de campagne de l'ennemi.

S. M. l'Impératrice a tenu, mercredi dernier, le conseil des ministres. Le dimanche précédent il y a eu présentation à la cour, et jeudi dernier spectacle et cercle. Les acteurs de l'Opéra-Comique ont donné *Jean de Paris*, orné d'un ballet dans lequel ont figurés les premiers sujets de l'Académie impériale de musique. S....

ANNONCES.

Dictionnaire des Sciences médicales, par une Société de médecins et de chirurgiens. — Tome VI (1).

La rapidité avec laquelle on poursuit la publication du Dictionnaire

(1) Cet ouvrage sera la bibliothèque du médecin et du chirurgien, puisqu'il remplacera tous les traités divers sur la médecine et la chirurgie. Il sera aussi la bibliothèque médicale des médecins et chirurgiens qui suivent les armées. Pour le public, il doit remplacer tout ce qui a été fait sur la *Médecine domestique*.

Conditions de la souscription, le tome sixième ayant paru.

Les *nouveaux souscripteurs* auront à payer les volumes mis au jour *avant leur souscription* 9 fr., et les volumes suivans 6 fr., ainsi, *plus*

Digitized by Google

Sciences médicales, loin de nuire à la perfection de l'ouvrage, ible encore y ajouter. Le sixième volume, qui parait en ce mo- nt, se fait remarquer par une foule d'articles très-importans. On distingue particulièrement les mots *Colique* et *Conversion*, de Pariset; *Commotion* et *Compression*, de M. le professeur Del- h; *Complication* et *Convalescence*, de M. Rensuldin; *Colère* et *ractilité*, de M. Fournier; *Constitution* et *Continence*, de M. de ntegre; *Contagion*, de M. Nacquart; *Controstimulus*, de MM. ion et Chaumeton. Les articles *Comestible* et *Copulation*, les s considérables de ce volume, paraissent sur-tout intéresser un nd nombre de lecteurs, et font beaucoup d'honneur à M. Marc. M. les docteurs Barbier et Nysten ont fourni des articles de ma- re médicale qui se font remarquer par une bonne méthode et par élégante concision.

Cette belle entreprise vient d'acquérir un nouvel éclat par l'asso- ion de plusieurs autres collaborateurs. MM. Coste et Desgenettes, nt les noms célèbres sont à jamais consacrés dans les fastes de la decine militaire, ont bien voulu consigner dans ce Dictionnaire le it de la longue et courageuse expérience qu'ils ont acquise au mi- eu des camps. M. Coste se charge du mot *Hôpital militaire*, et de usieurs articles qui s'y rapportent: M. le professeur Desgenettes nnera, outre le mot *Peste*, maladie sur laquelle il a recueilli des servations importantes, un certain nombre d'articles de *médecine- litaire*.

M. le professeur Pinel, dont le nom célèbre a tant contribué au cès du Dictionnaire, continue à enrichir cet ouvrage d'une foule rticles intéressans. Les mots *Décomposition des maladies*, *Dose*, *ite philosophique*, *Dropacisme*, *Expérience*, sont déjà sous presse. M. le professeur Cuvier a fait entrer, dans son article *Dent*, les s les recherches qu'il a accumulées depuis plusieurs années sur anatomie et la physiologie de ces organes osseux. Les articles

---

se hâteront de souscrire, moins ils auront de volumes à payer au prix de 9 fr.

Les nouveaux souscripteurs, maintenant que les six premiers volumes sont mis au jour, doivent payer chacun de ces volumes 9 fr.; *ceux ils ne paieront que 6 fr. tous les volumes suivans.*

La souscription sera fermée très-prochainement, et alors tous les volumes seront du prix de *neuf francs* au lieu de *six*.

MM. les Souscripteurs sont priés d'envoyer chercher leur volume sitôt que les journaux annonceront sa mise au jour, et de faire repré- senter leur quittance, en appelant son numéro.

Paris, rue et hôtel Serpente, n° 16. C. L. F. Panckoucke, éditeur.

Digitized by Google

Crâne, *Fémur*, *Fractures*, *Gibbosité*, et plusieurs mots de *pathologie chirurgicale*, ont été fournis par M. le professeur Boyer. M. le professeur Percy fait connaître ses découvertes intéressantes dans les articles de chirurgie-militaire. Plusieurs mots de physiologie et d'anatomie dûs à M. le professeur Chaussier, sont déjà prêts à être livrés à l'impression. M. Alibert s'occupe, avec le même zèle, des maladies cutannées. L'article *Dartre* est sous presse.

On ne saurait donner trop d'éloges à l'intérêt que ces illustres professeurs portent à cette entreprise utile en lui consacrant les seuls instans de repos que leur laisse les occupations multipliées auxquelles ils sont appelés par leur réputation justement célèbre.

Manuel des employés de la garantie, contenant les lois, arrêtés, réglemens, instructions et circulaires relatifs au titre et à la marque des ouvrages d'or ou d'argent, à la perception du droit, et à la poursuite des délits et contraventions qui en dépendent; avec un Traité de la procédure sur ce genre de délits, soutenu de l'autorité des divers arrêts des Cours Impériales et de Cassation, rendus sur les questions multipliées qui se sont présentées à ce sujet; et précédé d'une introduction sur l'origine de la marque du titre, et sur les tribunaux et cours d'exception chargés de la connaissance des délits qui y étaient relatifs. Ouvrage également utile aux marchands et fabricans en orfévrerie et dorures, aux employés des droits-réunis et de la garantie et à MM. les jurisconsultes et officiers ministériels; par A. L. de St.-H... jurisconsulte. Un vol. in-8°, avec des tableaux. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la Mer-Rouge, en Abyssinie et en Egypte, durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 *et* 1806; par le vicomte George Valentia; traduits de l'anglais par P.-F. Henry; et accompagnés d'un atlas, composé de deux nouvelles cartes de la Mer-Rouge, ainsi que de plans, d'inscriptions anciennes et de vues diverses, exécutées sur les lieux par M. H. Salt, secrétaire-dessinateur de sa seigneurie. Quatre volumes in-8°, et un vol. d'atlas in-4°, imprimés avec soin sur carré fin d'Auvergne. Prix, 42 fr., et 49 fr. franc de port; papier vélin satiné figures avant la lettre, 84 fr., et 91 fr. franc de port. Chez Mme veuve Lepetit, libraire, éditeur de la *Bibliothèque portative des Voyages*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

Le Guide des maires, adjoints de maires, des secrétaires de communes, des conseils municipaux, des commissaires de police, des officiers de gendarmerie, des gendarmes, des gardes champêtres, du

Digitized by Google

gardes forestiers ; contenant les lois, décrets, articles des différens codes, réglemens, ordonnances, décisions et instructions ministérielles, arrêts de la Cour de Cassation relatifs aux attributions, fonctions, devoirs et obligations de chacun de ces fonctionnaires publics en particulier, présentés dans un ordre méthodique; avec des formules de toutes espèces d'actes du ministère de ces mêmes fonctionnaires publics. Ouvrage le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur la police *administrative* et *judiciaire ;* par M. Léopold, ancien docteur en droit de la Faculté de Paris, et avocat. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. A la librairie d'éducation et de jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

De la littérature du midi de l'Europe, par J. C. L. Simonde de Sismondi, de l'Académie, etc., auteur de l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, de *la Richesse commerciale*, etc. Quatre vol. in-8°. Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port: papier vélin, 48 fr., et 54 fr. franc de port. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

L'auteur qui avait montré quel était l'état de l'Europe à la chute de l'Empire romain, et quelle influence les Arabes exercèrent sur l'esprit et la pensée, fait l'histoire de la poésie provençale, de celle des Trouvères, de la littérature italienne, de l'espagnole, de la portugaise, depuis leur première origine jusqu'à nos jours. Il s'efforce de mettre le lecteur à portée de juger lui-même des chefs-d'œuvre de tous les peuples du midi de l'Europe, et il réunit l'histoire des lettres chez chaque nation, à l'histoire de l'esprit humain, à celle des institutions des mœurs et des lois.

Onzième année de souscription de la *Bibliothèque Physico-Economique, Instructive et Amusante, à l'usage des villes et des campagnes ;* publiée par cahiers le premier de chaque mois, à dater du 1er octobre 1802. Par une société de savans, d'artistes et d'agronomes. Prix, 10 francs par année. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les onze années se vendent 113 fr., franc de port.

Les personnes qui désireront donner de la publicité aux Inventions, aux Expériences, Découvertes, etc. qui entrent dans le plan de cet ouvrage, pourront adresser leurs Notes à M. Arthus-Bertrand. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

La *Bibliothèque Economique* a pour but de rassembler tout ce que le génie et l'industrie française et étrangère vont chaque jour nous

Digitized by Google

offrir de Découvertes, d'Inventions, de Richesses nouvelles pour la prospérité commune et particulière, et de les publier désormais, une fois par mois, par cahiers de 72 pages, au lieu de ne faire paraître les volumes qu'au bout de l'année, comme cela avait lieu précédemment.

Ces cahiers sont accompagnés de figures gravées, et ils sont imprimés dans le format in-12, semblable aux volumes de la même *Bibliothèque*.

CARTE du théâtre de la guerre actuelle en Pologne et en Prusse, avec ses principales routes; les nouvelles divisions et les détails nécessaires pour suivre les marches des armées. Gravée par J. B. Tardieu, d'après la carte de B. F. Sotzmann, ingénieur-géographe de l'Académie royale de Berlin. 1813. Une feuille sur papier Jésus. Prix, 1 fr. 50 c.

Carte de la Russie d'Europe, dressée par P. Lapie, capitaine-ingénieur-géographe du dépôt de la guerre; gravée par le même. Feuille sur papier Jésus. Prix, 3 fr.

Cette carte, gravée avec soin, donne les divisions politiques et les principales routes portatives et détaillées. Elle peut convenir à tous les militaires.

A Paris, chez Tardieu, éditeur-propriétaire, rue Poupée, n° 9; Goujon, marchand de cartes géographiques, rue du Bac, n° 6; Vignon, rue de Thionville, n° 27; Tardieu-Denesle, libraire, quai des Augustins; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galleries de bois, n° 243.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXVI. — *Samedi* 17 *Juillet* 1813.

POÉSIE.

CHANT OSSIANIQUE,

*Sur la mort des ducs d'*ISTRIE *et de* FRIOUL.

Célébrons les héros tombant dans les combats,
La mort leur ouvre une éternelle vie,
Leur ame dans les cieux exempte du trépas
Et leur nom sur la terre affranchi de l'envie
Braveront les efforts des siècles révolus.
Imitons leurs ayeux que l'univers contemple,
Ils serviront d'exemple
A nos neveux jaloux d'imiter leurs vertus.

Dans le palais d'Odin, fondé sur des nuages,
Etincelans de feux et séjour des orages,
C'était par ces accords, au sein d'un doux repos,
Que les Bardes en chœur recevaient un héros.
A son Prince adoré préparant la victoire
Sous le glaive du Scythe il mourut avec gloire,
Et déjà parvenu dans le palais d'Odin,
Il a près des héros pris sa place au festin.

Digitized by Google

Mais dans ces vastes champs au-dessus du tonnerre
Que, comme une vapeur incertaine et légère,
Parcourent en tous sens les ames des soldats
Tombés avec honneur au milieu des combats,
De nouveaux chants de gloire et des ombres nouvelles,
Se suivant sans relâche aux salles éternelles,
Répétaient que les Francs et le Scythe inhumain
Ensanglantaient toujours les fleuves du Germain.
Quand des Bardes la voix dans les cieux élevée
D'une ombre plus illustre annonce l'arrivée.

Habitans des plaines de l'air
Qui, de vos mains impétueuses,
Dirigez la foudre et l'éclair,
Ouvrez vos salles lumineuses.

Un nouveau convive est venu.
Ce n'est point un mortel vulgaire
Et de la gloire méconnu,
Tombé dans les champs de la guerre.

Videz la coupe du banquet,
Guerriers livrez vous à la joie,
C'est un frère qui vous manquait
Et que le glaive vous renvoie.

Le héros s'avançait au bruit de leurs accens :
Son front est obscurci par les chagrins cuisans,
Et pourtant dans ses yeux abattus par les larmes
A l'aspect du guerrier ancien compagnon d'armes,
Qu'il avait vu tomber dans les champs du combat,
La joie un seul instant brilla d'un doux éclat.
Il s'assied au festin. Mais sa triste pensée
Gonflait de longs soupirs sa poitrine oppressée.
Etonné, son ami l'interroge en ces mots :

Quelle tristesse t'environne ?
Je ne crains pas qu'infidèle aux héros
La Victoire nous abandonne.
Dans ce séjour resplendissant
D'une clarté pure et sacrée,
Toute tristesse est ignorée,
Et tout chagrin est impuissant.

Digitized by Google

Cesse de regretter la vie !
Préfère-tu, mourant victorieux,
L'existence qui t'est ravie
A l'honneur d'habiter ce séjour glorieux ?

Il dit : Quand abattu par sa mélancolie
Le héros lui répond d'une voix affaiblie.
Les Bardes attentifs ont suspendu leurs chants :
Les chefs donnent des pleurs à ses regrets touchans.

Non, je ne pleure point la vie,
Vouée au plus grand des héros :
La consacrer à son repos,
La perdre en le servant fut ma plus douce envie.
Mais loin de lui quel avenir
Pourrait encor m'offrir des charmes ?
Ma mort a fait couler ses larmes
Et je ne puis plus le servir !

O mon héros ! toi qui me pleures,
Que puis-je regretter que toi ?
N'étais-tu donc pas tout pour moi ?
Et loin de toi la mort m'exile en ces demeures !
Que m'importe que nos neveux
De mon nom gardent la mémoire ?
Ta seule gloire était ma gloire,
Tes désirs étaient mes seuls vœux.

Dans les airs cependant les harpes frémissantes,
Des Bardes secondaient les voix retentissantes,
Et du héros ravi, leurs chants consolateurs
Eurent bientôt calmé les amères douleurs.

Célébrons des combats les nobles funérailles !
Heureux celui qui meurt au milieu des batailles !
Un aussi beau trépas n'est jamais trop brigué :
Le lâche peut le fuir, mais pour une ame altière
C'est un lit de fougère
Qui le soir se présente au chasseur fatigué.

Ainsi que la feuille qui tombe
Emportée au gré des hivers,
Le héros que couvre la tombe
N'est pas oublié dans nos vers.

Digitized by Google

Comme l'astre de la lumière,
Quand il a rempli sa carrière,
Laisse encore après lui l'occident radieux,
D'un héros la cendre muette
Ayant nos chants pour interprète
Laisse un souvenir glorieux.

Le brave ne meurt point, il vit dans la mémoire,
Ses fils avec transport rediront son histoire,
Et viendront imiter ses glorieux travaux.
Le lâche est oublié, le guerrier vit sans cesse,
Et sous la mousse épaisse
Ou reconnaît encor la tombe d'un héros.

Avec la vapeur malfaisante
Qui sort du lac marécageux,
Du lâche toujours l'ame errante
Porte un poison contagieux.
Cette ame souffrante, avilie,
Jamais dans les cieux accueillie
Du banquet des héros ne verra l'appareil,
Et ne pourra sur des nuages
Dans un ciel pur, exempt d'orages,
Jouir des regards du soleil.

V. LE DUC.

TRADUCTION DU PSAUME CXXXV.

Super flumina Babylonis, etc.

SUR les bords de l'Euphrate, assis près de l'enceinte
Où Babylone étale un luxe audacieux,
Nous pensâmes à toi, Sion, ô ville sainte!
Et des larmes soudain coulèrent de nos yeux.

Nos languissantes mains, aux saules de ces rives
Suspendirent nos luths, encor mouillés de pleurs;
Et les cris douloureux de nos tribus plaintives,
Inspiraient l'allégresse à nos cruels vainqueurs.

Ces barbares disaient : « Chantez-nous ces cantiques
» Qu'aux jours de leur grandeur vos fortunés ayeux
» Chantaient, assis en paix sous les cèdres antiques,
» A la gloire du Dieu qui combattait pour eux. »

Digitized by Google

Eh quoi ! lorsque leurs bras, chargés d'indignes chaînes,
Peuvent à peine, hélas ! s'élever vers le ciel,
On ose demander, dans ces stériles plaines,
D'harmonieux concerts aux enfans d'Israël !

Si jamais de tes murs, témoins de notre gloire,
Chère Jérusalem, je perds le souvenir ;
Si jamais un instant, trahi par ma mémoire,
Sur ton sort malheureux je cesse de gémir ;

Que ma langue attachée à mon palais aride,
Fasse, pour te louer, d'inutiles efforts,
Seigneur, et, comme un daim frappé d'un trait rapide,
Que je reste sans force étendu sur ces bords.

O mon Dieu, souviens-toi de ce jour de carnage,
Où, tout couverts de sang, les fiers enfans d'Edom
Vinrent nous apporter la mort et l'esclavage
Sur les temples fumans de la triste Sion.

« Détruisez, criaient-ils, soyez inexorables ;
» Que la faulx du trépas brille de toutes parts ;
» Et, la flamme à la main, sous vos coups redoutables,
» Jusqu'en leurs fondemens renversez ces remparts. »

Cruelle Babylone, effroi de l'innocence,
Il va bientôt cesser, ton pouvoir souverain !
Heureux, cent fois heureux, celui dont la vengeance
Tiendra ton front courbé sous un sceptre d'airain.

Puisses-tu voir alors, vainement désolées,
Au milieu des débris de tes murs ravagés,
Par le fer des vainqueurs tes mères immolées
Sur les cœurs palpitans de leurs fils égorgés.

AUGUSTE MOUFLE (de Chartres).

MA CONFESSION AUX PRÊTRES DE MOMUS.

Air : *J'ons un Curé patriote.*

LE PÉNITENT.

DANS ce temple respectable,
Frères qui m'admettez tous,
Reconnaissez un coupable
Qui ne saurait être absous ;

Digitized by Google

J'ai fait l'horrible serment
De vivre et mourir gaiement.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent
Car nous en faisons tous autant. (*bis.*)

LE PÉNITENT.

Mais de plus je me confesse,
Sans scrupule et sans regret,
De me montrer à la messe
Moins souvent qu'au cabaret;
Et de chanter plus souvent
La chanson que le plain chant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Si je rencontre une femme
Délaissée à ses ennuis,
Maudissant au fond de l'ame
Et ses devoirs et ses nuits,
Supplanter le délinquant
Me parait toujours piquant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Partisan de la paresse,
Ami de l'oisiveté,
Quelque besoin qui me presse
Je chante avec volupté:
Travailler est assommant,
Et ne rien faire et charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Lorsque par hasard je joue
La bouillotte ou le boston,
Toute laide, je l'avoue,
Que soit cette passion,
J'aime mieux être en sortant
Le gagnant que le perdant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

Digitized by Google

LE PÉNITENT.

Qu'autour d'une large table
Que surchargent cent flacons,
J'entende une troupe aimable
S'écrier: trinquons, trinquons,
De tous les verres je prends
Les plus pleins et les plus grands.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

J'ai des dettes que j'espère
En aucun tems ne nier;
Mais toujours prompt à les faire
Je suis lent à les payer.
Et lorsque j'ai de l'argent
Je les oublie en mangeant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

Qu'un bon vivant me convie
Pour un banquet de gourmand,
Qu'à la même heure on me prie
D'être d'un enterrement,
Je lâche le plus souvent
Le défunt pour le vivant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

LE PÉNITENT.

En un mot mon plus grand vice,
Frères, c'est la vanité,
Quelques vers que j'écrivisse,
J'ai sans cesse répété:
Des neuf sœurs heureux amant
Je fais maint couplet charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons, etc.

DESAUGIERS.

ÉNIGME.

LECTEUR, pris dans le sens moral,
J'assujettis hommes et femmes;

Digitized by Google

Au physique je fais l'amusement des dames.
Me former, pour plusieurs, est un point capital.
Ce n'est jamais de la nature
Que je reçois ma convexe figure;
Je suis tantôt enfant de l'art,
Et tantôt enfant du hasard.
Sitôt que je viens à paraître,
C'est le plus long qui s'accourcit,
Et quand je viens à disparaître,
C'est le plus court qui s'agrandit.
Je suis très-facile à construire;
Je ne suis pas toujours si facile à détruire:
Un mien frère, à ce que l'on dit,
Au tems jadis fit quelque bruit;
Pour parvenir à sa défaite,
Un roi fameux par plus d'une conquête,
Par un tour de maître gonin,
Employa contre lui le fil de son épée,
En moins de rien termina son destin,
Sans que du moindre sang elle ait été trempée. S.....

LOGOGRIPHE

LECTEUR, je sers souvent à ta destruction;
Mais coupe-moi la queue, et bientôt sur mon nom
Toute ta fortune se fonde,
Mutilé de cette façon,
J'ai l'art de plaire à tout le monde. S.....

CHARADE.

UN orage toujours par mon premier commence.
C'est au pied du Tabor qu'on trouve mon second.
Mon tout, que l'homme extrait d'un abîme profond,
A souvent de Thémis fait pencher la balance. B.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Entrée*.
Celui du Logogriphe est *Email*, dans lequel on trouve: *mail*, *ail*, *il* et *L* (formant cinquante).
Celui de la Charade est *Tabac*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES MEDICALES, par une société de médecins et de chirurgiens. — TOMES IV ET V. — A Paris, chez *Panckoucke*, éditeur, rue et hôtel Serpente, n° 16; et chez *Crapart*, libraire, rue du Jardinet, n° 10.

CE n'est pas sans quelque raison que l'on se plaint de la décadence des lettres. Les muses, comme la nature vivante, ont leur âge de jeunesse et d'activité, leur vieillesse et leur décrépitude. Les muses françaises sont déjà un peu surannées, et il ne leur est pas aussi facile, qu'aux belles du jour, de masquer les progrès de leur décadence. Les muses d'ailleurs aiment le calme de la solitude et la paix. Elles ne sont nullement guerrières, les jeux de Mars les effraient, les sons de la lyre s'accordent mal avec le bruit de l'airain. Les sciences sont beaucoup moins craintives, et la guerre a souvent pour elles quelque attrait. Dans quel tems en effet firent-elles jamais plus de progrès que depuis vingt ans? Les génies qui les cultivent en recevant des mains de la victoire des matériaux propres à étendre nos connaissances, n'ont-ils point de leur côté perfectionné les moyens de rendre la guerre et plus promptement décisive et moins cruelle dans ses résultats. La médecine est une des sciences qui dans ces derniers tems a rendu le plus de service à l'humanité, sur le champ de bataille. Les Grecs n'avaient pas de chirurgie militaire. Leurs chirurgiens étaient belligérans eux-mêmes. Alexandre avait des médecins autour de lui, et pour lui et non pour ses soldats. Sous les deux premières dynasties des rois de France, au commencement de la troisième, on ne vit dans les armées aucun chirurgien uniquement destiné à soulager les malheureux blessés et à les arracher aux tourmens de la douleur ou à la mort. Ce ne fut que sous le grand Henri

Digitized by Google

que naquit la chirurgie militaire. Elle s'est sur-tout perfectionnée vers la fin du dernier siècle, par les travaux de quelques chirurgiens allemands et par l'activité de plusieurs chirurgiens français. Elle doit sur-tout son plus beau lustre à l'un des professeurs les plus distingués de l'école de Paris, à M. Percy, savant aussi modeste qu'il est grand médecin et profond littérateur. La chirurgie est déjà riche de plusieurs ouvrages sortis de sa plume; mais dorénavant c'est dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* qu'il doit mettre en dépôt le fruit de ses veilles, ses observations multipliées, son immense savoir. M. Desgenettes, autre savant du même ordre, va également concourir à la perfection de cet important ouvrage. Avec de tels collaborateurs, à quels succès n'a pas droit de prétendre ce dictionnaire? Il a déjà pour auteurs des hommes du plus haut mérite, MM. Pinel, Chaussier, Alibert, Barbier, etc. Peu de livres auront plus de droit aux suffrages de la postérité.

Les quatrième et cinquième volumes qui ont paru il y a quelque tems, ne le cèdent en rien aux trois premiers. A l'exception de quelques articles, tous sont traités, analysés avec un égal savoir. Deux ou trois articles sont un peu trop courts; ils laissent quelque chose à désirer. Un ou deux pèchent par un excès contraire. Leurs auteurs doivent se bien pénétrer que le dictionnaire n'est point encore à la lettre *D*, et qu'en n'évitant point la prolixité, l'ouvrage entier pourrait bien compter un jour cinquante ou soixante volumes. Ne pourrait-on pas leur dire, avec un poëte célèbre dont les lettres déplorent encore la perte :

> Plutôt qu'être diffus, devenez oublieux,
> Sur des événemens de petite importance.

Parmi les nombreux articles qui composent ces deux volumes, citons quelques passages de celui qui concerne le chapeau.

Ce vêtement est chargé de protéger cette partie de notre corps ou résident les facultés les plus nobles de l'espèce humaine.

« Les anciens avaient habituellement la tête nue; ils

Digitized by Google

» ne se la couvraient que quand ils étaient indisposés ou » qu'ils voyageaient; dans le premier cas, ils faisaient » usage du *palliolum*, et dans le second, ils portaient » le *pileus* ou le *pétasus*. Quelquefois ils jetaient sur » leur tête une partie de la toge soulevée du côté gauche; » c'est ce qu'ils appelaient l'*obvelatio*. Les voyageurs par » état, les étrangers et les infirmes pouvaient seuls pa- » raître en public avec le *causia*, ou avec tout autre » couvre-chef. Les médecins en particulier avaient ce » privilége, dont ils étaient très-jaloux, et dans toutes » les statues que la reconnaissance des Grecs consacra à » Hippocrate, ce grand homme fut représenté un pilée » sur la tête, ce qui a fait dire à Suidas que son buste, » tel qu'il nous est parvenu, était celui d'un des Hippo- » crates siciliens, ou d'un autre médecin du même nom » puisque le véritable devait avoir la tête couverte : » *quem semper pillatum fecerunt, propter peregrinationem.*

» La coutume d'aller tête nue avait de grands incon- » véniens; elle ridait de bonne heure le front et le tour » des yeux; produisait un clignotement désagréable, » occasionnait des fluxions, des catharrhes, des opthal- » mies, la cécité; et l'on sait de quelle multitude de re- » cettes la médecine grecque était surchargée contre ces » affections, et combien la médecine oculaire était lu- » crative et recherchée parmi ces peuples, malgré son » péryskiphisme et une foule d'autres opérations non » moins cruelles et encore plus absurdes.

» Jules César trouva la plupart de nos ancêtres n'ayant » sur la tête qu'une touffe de cheveux liés qui la défen- » dait contre le froid et contre les blessures. Quelques » Gaulois, tels que les habitans de Langres, se la cou- » vraient avec un capuchon d'une laine grossière, et par » dérision leurs voisins les appelaient *lingones bardocu- » cullati*. Ceux de Saintes se servaient et avaient des » fabriques d'un bonnet particulier, qu'ils avaient nommé » birrum, et qui pourrait bien avoir été le beret ou baret » de nos Béarnais et des habitans des Landes. La mode » de l'un et de l'autre s'établit peu-à-peu à Rome, mal- » gré les railleries de Juvénal. Ce fut à cette époque que » l'on commença à se couvrir la tête, mais jamais dans

Digitized by Google

» les lieux publics, et l'empereur Claude fut un jour très-
» mal accueilli par le peuple dans un jeu dont pourtant
» il faisait les frais, pour y avoir paru en cet état.

» Le cap et le chaperon furent pendant long-tems une
» portion du vêtement des Francs, et donnèrent leur
» nom au roi Hugues et à ses descendans. Vint ensuite
» l'élégant capelet, la riche toque et le grave mortier,
» qu'Erasme, grand partisan de la vaste culotte usitée
» parmi les savans de son tems, a tant apostrophés.
» Enfin le chapeau proprement dit eut son tour. Celui-ci
» ne date que du règne de Charles VIII, qui fit venir le
» premier d'Angleterre, où l'on en portait depuis plus
» d'un siècle. . . . . .

» Il n'est pas indifférent pour la santé que le chapeau
» ait une forme spacieuse et élevée, ou que cette forme
» soit déprimée et étroite : outre que la première garantit
» mieux la tête contre les accidens extérieurs, tels qu'un
» coup, la chute d'une tuile, etc.; l'air qui y entre et
» qui y reste enfermé lorsqu'on se couvre étant en plus
» grande quantité, y conserve plus long-tems ses quali-
» tés chimiques, s'y échauffe avec plus de lenteur et
» réagit bien moins sur la tête. Il n'en est pas de même
» d'une petite forme qui quelquefois fait l'effet d'une
» ventouse et cause une chaleur et des maux de tête plus
» ou moins supportables. » On sent sur-tout de quels inconvéniens sont susceptibles de semblables chapeaux, pour les personnes disposées à l'apoplexie, ou sujettes à plusieurs autres affections de la tête. M. Percy a vu des dragons revenant d'une manœuvre un peu longue, ne pouvoir ôter leur casque parce que les tégumens échauffés et tuméfiés en remplissaient le fond. Si je n'étais obligé d'abréger ici cet intéressant article, je rapporterais des observations curieuses sur la coiffure des soldats et sur les causes de quelques accidens qu'on attribue mal-à-propos à cette coiffure.

Un article sur la chiromancie de M. Montègre n'est point non plus sans intérêt. Rien, dit ce jeune médecin, ne contribuerait davantage à préserver ou à guérir l'esprit humain des erreurs grossières auxquelles il est abandonné, que de tracer un tableau fidèle des folies dont il

Digitized by Google

a été la dupe dans les tems qui ont précédé celui où nous vivons. La chiromancie ne serait pas moins digne que les autres moyens de devination de figurer dans ce tableau. Le Tout-Puissant, disent les chiromanciens, par l'ensemble des traits et des lignes qu'il a dessinés primitivement dans la main de chaque homme, a sûrement indiqué ses inclinations et ses penchans, ses vices et ses vertus, ses affections et ses haines. Chacun des événemens importans de sa vie s'y trouve écrit en caractères ineffaçables, et ces caractères mystérieux, semblables à ceux qu'une main inconnue traça jadis sous les yeux d'un roi de Babylone, n'attendent pour être expliqués qu'une intelligence capable d'en dévoiler le secret. *Et erit quasi signum in manu tuâ, et quasi monumentum ante oculos.* (Exode, chap. 13, verset 9.)

« S'il faut en croire les chiromanciens, il est de ces » signes qui se rapportent à la constitution corporelle, à » la santé, à la maladie, à la longévité, à l'époque » enfin et même au genre de la mort; et ce sont particulièrement ces dernières promesses qui font rentrer » la chiromancie dans le domaine de la médecine. »

» Si l'ancienneté d'une croyance devait la rendre respectable, nulle ne serait plus sacrée que la chiromancie. On en trouve des traces évidentes dans Aristote, qui assure, par exemple, que c'est un signe de » longue vie, lorsqu'une ou deux lignes, fortement » marquées dans la main, en occupent toute la longueur (*Hist. Anim.*, lib. 1); mais les chiromanciens » fondent la certitude de leur art sur des autorités bien » plus imposantes que celle du philosophe de Stagire. » Par l'interprétation qu'ils donnent au passage de » l'exode cité plus haut, ils rendent la Bible complice » de leurs extravagances, et c'est de la bouche de Dieu » même qu'ils empruntent un témoignage de l'authenticité de leur doctrine. Singulière destinée de ce livre, » de servir tour-à-tour de fondement aux croyances les » plus sublimes et aux rêveries les plus absurdes, et » d'être pour tous les partis, comme une épée à deux » tranchans qui, alternativement, défend ou blesse celui » qui s'en saisit.

Digitized by Google

» Le passage rapporté plus haut, n'est pas le seul qui » soit invoqué par les chiromanciens. Job, disent-ils, » ce juste que Dieu distingua parmi les gentils, atteste » encore l'existence de la chiromancie quand il dit que » le très-haut *in manu omnium hominum signat, ut* » *noverint singuli opera sua.* . . . . . .

» Ce serait mal connaître le siècle où nous vivons que » de penser que ces rêveries sont entièrement et pour » toujours tombées en désuétude. Tout ce qui se rap- » porte aux intérêts les plus chers, la vie, la santé, la » fortune, la crainte ou l'espoir de l'avenir, tient au » cœur humain par des racines trop nombreuses et trop » profondes pour en être arrachées aisément. Les classes » les plus élevées de la société, comme les plébeiens, » sont assujetties au tribut qu'impose la crédulité. »

Dieu, vous disent les chiromanciens, n'ayant rien fait d'inutile, toutes les lignes qu'il a tracées dans la main doivent avoir une utilité quelconque. Or, le chiromancien vous déclare, de son autorité privée, qu'elles forment le véritable livre de vos destinées..... Il existe de plus à la racine de chaque doigt et dans plusieurs parties de la paume de la main, des saillies ou monticules, dont chacun est sous l'influence de quelques planètes.

Les monts qui sont au pouce ont été attribués par Cardan, à Mars, mais de plus fins connaisseurs les attribuent immédiatement à Vénus, et l'on peut regarder ce point comme une chose indubitable. Voilà donc les indices de la luxure renfermés dans la main; Mais on y trouve aussi des indices de richesses et d'honneur, quelquefois de mort et de maladie, et s'il s'agit d'un Normand..... Je n'achève pas par respect pour la Normandie.

Jupiter, dont les monticules occupent l'index, est, sans contredit, la source des plus heureuses influences; c'est lui qui a donné au mot *jovial* la signification qu'on lui connaît. On y trouve pourtant aussi, suivant quelques docteurs, des blessures à la tête, des maladies du ventre, et une mort violente; mais on ne saurait posséder tous les avantages à-la-fois.

Digitized by Google

Saturne, le père des Dieux, a pour appanage les monts que l'on observe au doigt *medius*. On peut y reconnaître si l'épouse qu'on veut choisir sera propre à donner à son époux une nombreuse lignée. On devinera aussi si l'enfant dont elle est enceinte sera mâle ou femelle, s'il sera prêtre ou laïc.

Le doigt annulaire et sa base sont occupés par les monts solaires. Ils indiquent un esprit délié, des changemens dans la vie, des succès dans le monde, et peu de choses dont le médecin puisse s'aider.

Tous les monts du doigt auriculaire appartiennent à Mercure. Ils indiquent des noces, le vol, le mensonge et autres choses semblables, modelées sur la moralité connue de ce Dieu des voleurs et des marchands....

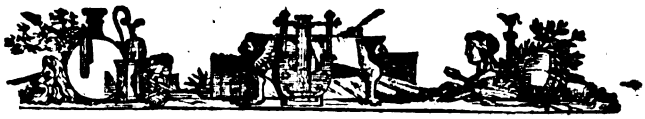
Quant à Mars, il a son domaine précisément au milieu du triangle de la main; c'est là qu'on trouve les signes de l'audace, de la force, et de beaucoup d'autres qualités ou défauts qui composent le cortége des enfans de Mars.

M. Montegre refute avec esprit toutes ces absurdités, et son article annonce un homme aussi instruit qu'éclairé.

Nous terminerons par citer les noms des principaux médecins dont les articles, très-bien faits, concourront à placer le livre que nous annonçons au premier rang des ouvrages de médecine. Tels sont MM. Renauldin, Virey, Pariset, Legallois, Marc, Gardien, Cullerier, etc. SALGUES, M.

P. S. Le sixième volume de cet important ouvrage vient de paraître; il ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé. Nous en rendrons compte dans un de nos prochains numéros.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LYCÉE, ou *Cours de Littérature ancienne et moderne;* par J. F. LAHARPE. — *Nouvelle édition*, revue, corrigée, renfermée dans la partie littéraire, et précédée de la vie de l'auteur; par L. S. AUGER. — A Paris, chez *Agasse*. — 1813.

ON désirait depuis long-tems une édition du *Cours de Littérature*, moins chère que l'édition originale, et qui mît l'ouvrage entre les mains d'un plus grand nombre de lecteurs; car il en est à-peu-près des livres vraiment utiles, des livres faits pour servir au plaisir ou à l'instruction de tous, comme des objets de consommation journalière et de première nécessité, que l'intérêt bien entendu du commerce soutient à des prix modiques. En général, il n'y a de cher que les superfluités; et voilà sans doute pourquoi tel volume ignoré et peu digne d'être connu se paye quelquefois au poids de l'or, tandis qu'on peut se procurer un Horace ou un Boileau, un Virgile ou un Racine pour quarante sous.

Le *Cours de Littérature* qui, dans le dessein de l'auteur, « est le complément des études pour ceux qui ne peuvent » pousser plus loin celles qu'ils ont faites, et qui en est » le supplément pour les gens du monde qui n'ont pas » le tems d'en faire d'autres », le *Cours de Littérature*, qui a si glorieusement rempli ce double objet d'utilité, et mérité, à tant de titres, d'être mis au rang des ouvrages classiques, était cependant encore un ouvrage de luxe, que la masse imposante de ses dix-huit volumes, et son prix plus imposant encore, empêchaient de prendre place dans la modeste bibliothèque d'un écolier. La nouvelle édition est de tout point plus conforme à cette dernière destination. Entr'autres avantages qu'elle présente, et que nous essayerons de faire connaître dans la suite de cet article, nous ferons remarquer que

Digitized by Google

le nombre des volumes est réduit à huit, à la vérité de 500 pages chacun, et le prix à 24 francs; qu'ainsi, le *Cours de Littérature* est relativement beaucoup moins cher qu'aucun des ouvrages du même genre qu'on met entre les mains de la jeunesse.

Au nombre des avantages dont nous venons de parler, et qui sont particuliers à cette nouvelle édition, est une vie de Laharpe, écrite avec cette élégance, cette raison ingénieuse et piquante, et cette rare correction qui distinguent l'éditeur, M. Auger, connu lui-même avantageusement dans la carrière où Laharpe s'est illustré. Cette conformité de travaux, n'est qu'un rapport fortuit et assez peu important entre l'auteur du *Cours de Littérature* et son biographe; ce qui vaut mieux la peine d'être remarqué, c'est une certaine affinité d'esprit et de goût entre les deux critiques, qui n'a pas échappé aux lecteurs, même les moins attentifs. Aussi le public (j'entends cette partie du public qui prend un véritable intérêt au succès des entreprises utiles) a-t-il vu avec plaisir le soin de cette nouvelle édition confié à M. Auger. Son opinion sur Laharpe, qu'il avait émise en plusieurs circonstances n'annonçait ni un admirateur aveugle, ni un élève accoutumé à jurer sur la parole du maître. Laharpe d'ailleurs n'est pas chef d'école, et ceux qui, avec l'intention d'être malins, ont parlé de *ses élèves*, n'ont fait que prouver qu'ils ne connaissaient pas ses ouvrages, ou qu'ils ignoraient la valeur des mots.

M. Auger, dans un avertissement en tête de la nouvelle édition, fait sentir de quelle utilité dut être, surtout à l'époque où il parut, « un ouvrage imposant par » sa masse, la richesse de ses développemens et la » longue célébrité de son auteur; un ouvrage où les » préceptes étaient confirmés par l'examen réfléchi des » modèles, ceux-ci éprouvés à leur tour par la rigou- » reuse application des préceptes, où enfin la savante » analyse des chefs-d'œuvre devenait une éloquente ex- » position de la théorie même de l'art. »

Lamotte, dans un de ces écrits où il a jeté tant de pensées ingénieuses et solides, à côté de quelques paradoxes aujourd'hui sans danger, Lamotte avait déjà en

Digitized by Google

quelque sorte invoqué un ouvrage pareil au *Cours de Littérature*. Il est vrai qu'il était loin de penser qu'un écrivain aussi distingué que Laharpe dût l'entreprendre et que cet ouvrage dût mériter à son auteur le surnom de *Quintilien français*.

« Un auteur, dit-il, pourvu d'un sens droit et délicat, mais dénué d'imagination, peut encore acquérir » quelque gloire en s'exerçant sur celle des autres. Il ne » pourrait rien imaginer de ce qu'il blâme ou de ce qu'il » le loue; mais il sent et fait sentir en quoi les choses » sont bonnes ou défectueuses. *Ce talent bien employé* » *sur les bons auteurs, serait d'une utilité considérable* » *pour le public*. Ce serait le remède des préventions » établies et le préservatif des préventions à venir. »

Cet ouvrage existe aujourd'hui; non pas peut-être tel que Lamotte l'avait conçu; car il est permis de croire que ce qu'il appelait des *préventions* était des opinions littéraires très-respectables, que Laharpe était appelé à défendre, et que Laharpe se serait bien donné de garde d'attaquer.

« Un excellent critique, dit Voltaire, serait un artiste » qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. Cela est difficile à trouver, ajoute-t-il. » Cela s'est pourtant trouvé, et personne aujourd'hui ne conteste que Laharpe n'ait réuni, au moins en très-grande partie, les conditions que Voltaire exige pour la profession de critique. Nous serions même tentés de croire qu'il était sans envie, quoiqu'on ait pu l'en accuser; nous en donnerions pour raison qu'il n'était pas *sans orgueil;* et que ce sentiment assez exclusif de sa nature, laisse sur-tout peu de place à celui dont il s'agit. « Passionné pour le vrai, dit le nouvel éditeur, il saisissait » les beautés avec empressement, les développait avec » complaisance et les savourait avec délices. Il possédait » au plus haut degré le sentiment et l'éloquence de » l'admiration. La justesse de ses impressions littéraires » triomphait ordinairement de l'injustice de ses préventions personnelles et rarement sa haine même sut refuser un éloge que sa raison trouvait mérité. »

Il nous reste à faire connaître sur quelles parties du

Digitized by Google

Cours de Littérature portent les suppressions que l'éditeur a cru devoir faire. Laharpe, comme on sait, n'avait pas toujours été fidèle à un principe de critique qu'il avait énoncé en commençant.

« En tout genre, avait-il dit, la connaissance approfondie de la perfection instruit cent fois mieux que la censure du médiocre ou du mauvais, et rend même celle-ci plus sensible et plus évidente. J'ai toujours laissé à la dernière dix fois moins de place qu'à l'autre. C'est ce qu'aucun critique n'avait fait, et ce qui, par cette raison même, me restait à faire. »

Cependant Laharpe n'avait pas toujours suivi une marche si sage. Dans les derniers volumes de son ouvrage sur-tout, la critique du médiocre ou du mauvais est dans une proportion bien plus forte que celle de 1 à 10, et quiconque voudrait le juger d'après cette donnée, trouverait du mécompte. Nous n'en citerons pour exemple que ces longues et minutieuses analyses du poëme des Mois, et des opéras-comiques de Piron, Sédaine et autres. On ne sera donc pas étonné que l'éditeur ait réduit à de plus justes proportions ces différens morceaux de critique dont le moindre défaut était de nuire à la régularité de l'ensemble par leur longueur démesurée.

L'éditeur ne s'est pas borné à ces suppressions. Il en a encore fait quelques autres qu'il a jugées plus importantes et dont il a cru devoir rendre un compte particulier. Nous emprunterons encore ici ses expressions.

Après avoir montré que Laharpe, depuis sa conversion, n'avait pas toujours su allier le zèle qui poursuit les doctrines impies et la charité qui ménage les hommes égarés, « on le vit, dit-il, s'abandonnant à tous les » transports de la fureur envers plusieurs écrivains coupables seulement d'avoir persévéré dans des opinions » qu'il avait abjurées, répandre sur eux et leurs ouvrages » des torrens d'injures souvent grossières, et, comme si » les vices mêmes de leur style eussent été des outrages » faits à la morale et à la religion, élever contre leurs » plus légères fautes des amas d'argumentations in- » flexibles et de chicanes impitoyables, qui étaient elles-

Digitized by Google

» mêmes de bien grandes fautes contre la raison, la » science et le goût. »

Avec le projet de débarrasser le *Cours de Littérature* de ces nuisibles et odieuses superfluités, que pouvait faire de mieux l'éditeur, même le plus jaloux de la gloire de Laharpe? M. Auger va nous l'apprendre.

» Je me suis imaginé, dit-il, Laharpe, sinon revenu » à des opinions différentes, du moins ramené à des » sentimens plus doux, décidé à purger son *Cours de* » *Littérature* de tant de digressions, de déclamations et » d'invectives qui ne sont rien moins que littéraires, » voulant enfin le réduire à ce qu'il devait être, à ce » qu'il aurait été sans la révolution. Ce qu'il eut fait » dans une semblable disposition, j'ai essayé de le faire. » Les choses que j'ai dû retrancher d'après ce plan » étaient si étrangères à l'objet de l'ouvrage, l'auteur les » y avait tellement fait entrer de force, que souvent elles » en étaient, pour ainsi dire, repoussées naturelle- » ment, ou du moins s'en détachaient avec une éton- » nante facilité; aussi les parties qu'elles désunissaient » se sont-elles rapprochées comme d'elles-mêmes, sans » qu'il fût nécessaire de les joindre par aucune liaison, » et de manière à ne pas laisser apercevoir qu'elles » eussent été séparées. Quelquefois, j'en conviens, la » littérature et la révolution, la critique des ouvrages et » la diffamation des personnes, toutes ces matières hété- » rogènes se trouvaient tellement incorporées ensemble, » qu'il n'était pas aussi aisé d'en faire le départ. J'ai pris » alors beaucoup de peine, et je l'ai prise avec plaisir. » J'étais sûr, en supprimant des invectives dont le » moindre tort est d'être déplacées, de servir quelque- » fois les intérêts de la justice, et toujours ceux du bon » goût. J'étais sûr de prouver du zèle et du respect pour » la mémoire de Laharpe, par mes égards mêmes pour » celle des écrivains qu'il a injuriés avec une violence et » une prodigalité si déplorables. »

Une autre opération qui devait contribuer encore à l'amélioration du *Cours de Littérature*, et rendre sa marche plus libre, consistait à reporter en leur lieu les articles qui n'avaient pu s'y placer d'abord, et à faire

Digitized by Google

entrer les *appendices* dans les articles dont ils dépendent. C'est ce qu'a fait le nouvel éditeur. Il a aussi corrigé un certain nombre d'erreurs de fait et de fautes de langage. « C'est, dit-il en finissant, la seule espèce de chan-» gement qu'il m'ait paru convenable de faire. Du reste, » le fond et la forme, les opinions et le texte, n'ont » éprouvé aucune altération. »

Dans un second article, nous rendrons compte de la vie de Laharpe.

Œuvres choisies de Chamfort. *Edition stéréotype d'après le procédé de* Firmin Didot. — Un vol. in-18.

Chamfort est celui des hommes de lettres de la fin du dix-huitième siècle qui s'est le plus fait remarquer par la causticité de son esprit, la finesse de ses pensées et souvent même leur profondeur. Ses premiers pas dans le monde furent heureux. « Il n'avait pas d'autre nom que » celui de *Nicolas*, dit l'un de ses biographes, et ne con-» naissait d'autres parens que sa mère; il l'en aima da-» vantage et conserva pour elle, tant qu'elle vécut, la » tendresse, le respect et les soins d'un bon fils. » Dévoué à la misère dès les premiers momens de sa naissance, son amour pour l'indépendance le consola des torts de la fortune. Ses articles pour le *Journal Encyclopédique* commencèrent à le faire connaître, des prix académiques lui procurèrent des protecteurs et des amis, et ses succès au théâtre mirent le sceau à sa réputation. Aux approches de la révolution, il en embrassa les espérances avec toute l'ardeur d'une ame généreuse qui désirait le bonheur de ses semblables et qui l'entrevoyait au milieu des institutions nouvelles. Il prêta souvent sa plume à Mirabeau, dont la calomnie a exagéré les fautes et les défauts afin de le rendre odieux à ceux qui n'auraient voulu que l'admirer. C'est pour lui qu'il écrivit le *Discours sur la destruction des Académies*, très-remarquable par l'originalité des pensées et par la forme du style.

Digitized by Google

Mais lorsque les tyrans populaires dont les excès auraient déshonoré la cause de la liberté, si une cause aussi belle pouvait l'être jamais, livrèrent la France aux horreurs de l'anarchie, Chamfort devint bientôt leur victime, et s'il ne fut pas traîné sur l'échafaud ainsi que les Malesherbes, les Bailly, les Lavoisier, les Touret, les Vergniaud, les Brissot, les Barnave, les Chénier, etc., sa mort n'est pas moins un des crimes de cette révolution à la cause de laquelle il s'était dévoué.

Un homme de lettres aussi recommandable par la noblesse de son caractère et par la pureté de ses principes, que par l'étendue de ses talens, donna en 1795 une édition des *Œuvres de Chamfort*. Elle formait quatre volumes in-8° qu'on a réimprimés plusieurs fois depuis. L'éditeur y joignit une note historique qui n'est pas un des moindres ornemens de cette édition, et dans laquelle, après avoir retracé les divers événemens de la vie de Chamfort, il apprécia le caractère et les talens de cet écrivain avec l'impartialité d'un juge et l'abandon de l'amitié.

Le même auteur a rédigé pour la *Biographie universelle ancienne et moderne*, l'article *Chamfort*, qui est un des meilleurs de ce grand dictionnaire. J'en citerai le passage suivant :

« Le caractère et l'esprit même de Chamfort seront » long-tems encore diversement jugés, selon la diversité » des opinions et des partis. On ne peut cependant sans » injustice méconnaître dans son esprit autant d'étendue » et de solidité que de pénétration et de finesse; tout ce » qu'il a écrit annonce une étude approfondie et bien » digérée des meilleurs modèles, et un goût pur. » Quant à son caractère, il eut des défauts sans doute, » mais il fut excellent fils, ami sincère et dévoué, de » la probité la plus intacte et du commerce le plus sûr, » officieux et d'une délicatesse extrême dans sa manière » d'obliger; fier comme il faut l'être quand on est » pauvre, mais aussi éloigné de l'orgueil que de la bas- » sesse; désintéressé jusqu'à l'excès et incapable de » mettre un seul instant en balance ses avantages avec » ceux de la vérité ou de la justice. Il nous semble que

Digitized by Google

» bien des caractères obtiennent beaucoup d'estime à » moins de frais. »

Chamfort est sans contredit celui de nos écrivains dans lequel on pouvait le moins faire un choix, parce tout ce qu'il a écrit porte le cachet de cette perfection que la nature de son esprit lui a permis de donner à ses ouvrages; mais M. Didot n'ayant voulu *stéréotyper* que les Œuvres choisies des auteurs dramatiques dont les pièces ont été représentées depuis Rotrou jusqu'à nos jours, il a réduit à un seul volume les quatre de l'édition complète, et n'a conservé que les pièces de théâtre et quelques poésies diverses.

On doit à Chamfort une tragédie intitulée *Mustapha et Zéangir*, où Voltaire trouvait des traces du style de Racine, et deux comédies: la *Jeune indienne*, petit chef-d'œuvre de grâces, de sentiment, et le *Marchand de Smyrne*, qui montre combien l'auteur avait profité de l'étude de Molière, dont il fut le meilleur panégyriste. Ces trois pièces, conservées au théâtre, où le public les voit toujours avec un nouveau plaisir, sont trop bien connues pour qu'il soit nécessaire de les analyser. Ce serait un travail dont les lecteurs ne pourraient me savoir gré.

Laharpe, que Chamfort avait irrité par des épigrammes, et sur-tout par des succès dans deux concours, n'a pas rendu à *Mustapha et Zéangir* toute la justice que cette tragédie mérite; il n'en loue quelques scènes qu'avec les restrictions de la mauvaise foi; sa critique est toujours haineuse et emportée. Il compare sans cesse la pièce de Chamfort à celle d'un certain Belin qu'il exhume et auquel il ose souvent donner la préférence; mais le lecteur sans passions trouve dans les pièces même du procès, plus d'un motif pour casser les arrêts du critique. Au reste, de l'aveu de tous les connaisseurs, il y a dans la tragédie de Chamfort des scènes que l'auteur de *Pharamond*, des *Brames*, de *Gustave*, des *Barmécides*, de *Timoléon*, de *Jeanne de Naples*, etc., etc., était incapable de faire.

A la suite de la tragédie et des deux comédies, on a placé quelques poésies diverses, savoir: l'*Epître d'un*

Digitized by Google

père à son fils sur la naissance d'un petit-fils, dans laquelle se trouve ce beau vers tant cité :

C'est du fils de César que Caton fit Brutus;

les *Fêtes Espagnoles*, joli poëme en vers de dix syllabes, et l'*Ode à la Vérité*, échappée au premier éditeur.

On regrette de ne pas trouver dans l'édition choisie, l'*Ode sur les Voleurs*; mais on est dédommagé par quelques contes charmans et par des épigrammes dont je citerai la suivante :

Le roi de Danemarck en partant de Paris.

Triste Paris que tu m'assommes,
De vers, de soupers, d'opéras!
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous Messieurs de Duras.

La fameuse épitaphe de Lemière a été mise, on ne sait pourquoi, dans les œuvres de Chamfort, à qui elle n'appartient pas. Elle passe pour être de Choderlos Laclos, auteur des *Liaisons dangereuses*; au reste, elle vaut les quatre vers où Boileau a imité le style de Chapelain, le lecteur en peut juger.

Passant sous ce froid marbre, auprès de ce dur roc,
Dont l'âpre et rude auteur qui, passant la noire onde
Etait fier d'avoir su tirer de son estoc
Son vers, le vers du siècle, et qu'on claque à la ronde :
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Chamfort avait composé un commentaire sur La Fontaine; *il s'est perdu, mais il est à croire qu'il ne l'est pas pour tout le monde*, dit M. Ginguené, qui ajoute « tout » ce qui s'est perdu de ses ouvrages : ses *contes* qui » eurent tant de succès dans la *bonne compagnie* dont il » peignait les ridicules et les vices; ses charmantes » *Soirées de Ninon*; les fragmens de son *Poëme de la* » *Fronde*, qu'il n'avait point achevé, tombèrent le jour » de sa mort dans les mêmes mains, (celles dans les- » quelles sont tombées les matériaux d'un grand ouvrage » que Chamfort méditait depuis long-tems), d'où ils » ont passé dans celles qui probablement les retiennent » encore : il n'est pas sûr que ces poésies, ainsi réce-

Digitized by Google

» lées, procurent autant de jouissances au possesseur, » que leur privation fait de tort à la mémoire littéraire » de Chamfort et au public. »

Il faudrait que ce *détenteur* imitât le zèle que met M. Fayolle à nous faire jouir des morceaux inédits de nos grands écrivains. C'est à cet homme de lettres que l'on doit l'*édition choisie* de Chamfort, en tête de laquelle il a mis une notice courte mais substantielle.

L. A. M. Bourgeat.

REVUE LITTERAIRE.

(PREMIER ARTICLE.)

Lorsqu'il naît chaque semaine une foule d'ouvrages de tous genres et dont la vie n'est pas plus longue que celle des *éphémeres*, on ne peut exiger des journalistes qu'ils signalent la courte et frêle existence de ces productions, parce qu'on ne doit pas troubler la cendre des morts par des critiques hors de propos, ni s'exposer au risque d'ennuyer ses lecteurs en leur parlant d'écrits dont ils ont ignoré la triste destinée. Mais quand il tombe entre les mains d'un journaliste des ouvrages qui sans être des chefs-d'œuvre ont droit cependant à des éloges, il faut alors les annoncer avec une certaine étendue, et si leur nombre est trop considérable, on est obligé d'en réunir plusieurs dans un seul article. C'est le parti que je prends aujourd'hui pour satisfaire l'impatience des auteurs qui désirent être annoncés le plus tôt possible, et celle même des personnes qui sont curieuses de savoir quelle est l'opinion des critiques sur les livres qu'elles ont lus avec un certain plaisir.

La Dame du Lac, roman tiré du poëme de Walter Scott, traduit de l'anglais par Mme Elisabeth de..... — Deux vol. in-12. — A Paris, chez *Galignani*, lib., rue Vivienne, n° 17.

Le titre de ce roman, sans contredit l'un des meilleurs de ceux qui ont paru cette année, donne lieu à une question que la lecture de l'ouvrage n'aide pas à résoudre. L'histoire de *la Dame du Lac* est tirée du poëme de Walter Scott, mais est-ce un auteur anglais qui a composé le roman

Digitized by Google

d'après le poëme, ainsi que ces mots, *traduit de l'anglois par Mme Elisabeth de.....* pourraient le faire croire? ou bien l'aimable française a-t-elle fait elle-même un roman d'après le poëme anglais? Voilà ce qu'on désire savoir, et ce que par malheur on n'apprend pas, car le roman n'a ni préface, ni avertissement, ni avant-propos, qui puissent éclaircir les doutes. J'aime à croire que le poëme de Walter Scott a seulement donné l'idée principale du roman, et si je soulevais le voile sous lequel l'auteur français a voulu se cacher, comme si son esprit ne trahissait pas à chaque instant son secret, chacun serait de mon avis.

Quoi qu'il en soit, je ne ferai pas l'analyse du poëme-roman, intitulé : *la Dame du Lac*, il faut réserver cette ressource pour les romans inconnus à leur naissance, mais qui ont assez de mérite pour exister pendant quinze jours, et que le public n'a pas daigné remarquer; alors une analyse est nécessaire parce qu'elle peut exciter la curiosité et donner ainsi une vogue passagère à un ouvrage qui menaçait de ne *faire qu'un saut de chez l'imprimeur chez l'épicier*. C'est la méthode que j'ai constamment suivie, et il me suffira pour le prouver de rappeler ici *Sydonie* et *Eudoxie*, dont j'ai naguères entretenu les lecteurs du *Mercure*.

Mais un roman comme *la Dame du Lac* est trop bien connu aujourd'hui pour que j'en fasse une analyse qui probablement ne serait pas lue de ceux qui connaissent l'ouvrage, c'est-à-dire, de la plus grande partie des lecteurs. D'ailleurs le fonds de ce roman est peu de chose, mais le charme des détails rachète la faiblesse de l'intrigue; on le lit avec le désir de le relire, et il n'y a pas une page qui ne soit empreinte du talent de l'auteur; le style est constamment pur, correct, élégant et pittoresque; la couleur locale y est bien conservée, les descriptions n'ont rien de ce vague qu'on rencontre dans la plupart de celles que contiennent les autres romans, les caractères des personnages sont soutenus, et les traditions écossaises enchassées avec art dans la narration, y répandent un grand intérêt. Si je parlais d'un ouvrage moins connu, je chercherais à justifier mes éloges par des citations.

Nos dames ont obtenu cette année de grands succès littéraires. Aucun des romans qui ont paru dans la même période ne peut se comparer à celui que j'annonce, ainsi qu'à *Mademoiselle de Lafayette*, et à *Léonie de Montbreuse*. Parmi les comédies qu'on a données sur les divers théâtres,

Digitized by Google

il n'y en a point qui aient obtenu un succès plus justement mérité que *la Suite d'un Bal Masqué*, par Mme B.... L'opéra de Mme Gail, et le vaudeville de Mme de Valori, ont réussi complètement. Mme Céré Barbe a publié une tragédie qui renferme des beautés du premier ordre. La nouvelle édition des *Œuvres de Mme Dufresnoy* a été une bonne fortune pour les amis des bons vers, et les contes de Mme de Montolieu sont dignes de l'auteur de *Caroline de Lichtfield*. Tant de travaux et de gloire honorent un sexe qui, suivant l'expression de Legouvé, a plus d'un moyen de plaire, et qui joint

à des dehors brillans
Un charme encore plus sûr, le charme des talens.

Epitome de l'Histoire ancienne, suivie de l'*Epitome de l'Histoire romaine de Sextus Rufus*, par Serieys. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Eymery*, libr., rue Mazarine, n° 30.

Un homme de beaucoup d'esprit a dit que l'histoire est le premier des romans, ainsi l'on ne sera pas surpris si je place l'examen d'un ouvrage historique à la suite de celui d'un ouvrage romanesque. La transition est d'autant plus naturelle que les livres du premier de ces deux genres, avec toutes leurs prétentions à la vérité, ne sont guères plus vrais que ceux du second.

Cependant ces études historiques ont de grands avantages. Si quelques hommes à paradoxes ont osé les révoquer en doute, l'expérience des siècles les a victorieusement refutés, et la philosophie reconnaît que l'histoire est l'école de la vertu.

Il faut donc faire étudier l'histoire aux hommes, et c'est dans les livres historiques qu'ils doivent apprendre à lire, mais l'enfance ne profiterait en aucune manière de la lecture de Thucidide, de Tite-Live, de Tacite, de Bossuet ou de Voltaire; c'est, comme on dit, une pâte trop forte pour son estomac si faible encore. D'un autre côté, les compilations historiques telles que celles des Rollin, des Crevier, des Fleury, des Velly, des Lebeau, n'auraient d'autres résultats que de la rebuter, il a donc fallu, pour parer à ce double inconvénient, faire des *abrégés*, des *epitomes*, qui renfermassent les traits les plus saillans de l'histoire et instruisissent en amusant.

Nous avons déjà plusieurs ouvrages de ce genre parmi

Digitized by Google

lesquels l'*Epitome de l'histoire ancienne* doit occuper le premier rang. M. Serieys, connu par d'importans travaux littéraires, en est l'auteur, et son nom suffit pour assurer le mérite de l'ouvrage en tête duquel il se trouve.

En parcourant l'*Epitome de l'histoire ancienne*, on voit avec quel soin l'auteur l'a rédigé; l'ouvrage est court, mais substantiel, la narration animée, les réflexions sages et judicieuses, le style simple, correct et élégant.

Le père de famille doit mettre un pareil ouvrage dans la bibliothèque de ses enfans; il contribuera à leur inspirer le goût de la lecture, goût qui amène ensuite celui d'une saine instruction, et met ainsi un frein aux passions dont la jeunesse n'éprouve que trop tôt la dangereuse influence.

Des hommes chagrins ont condamné avec plus d'injustice qu'ils ne le croient ces ouvrages composés pour le premier âge; mais ce que je viens de dire prouve leur utilité, et les raisons qu'on a données contre ces avantages, sont plus spécieuses que solides.

M. Serieys a joint à son travail une traduction du *Breviarium rerum gestarum populi Romani* que *Sextus Rufus* adressa à l'Empereur Valentinien, et dont *Cuspinien* a rétabli entièrement le texte par la collation de plusieurs manuscrits. J'ai comparé la traduction avec l'original, tel qu'il se trouve dans le recueil intitulé *Historiæ romanæ Epitome*, publié en 1648, par Nicolas Blanckaert; et j'ai acquis la preuve qu'elle est aussi fidèle qu'élégante.

M. Serieys rendrait un grand service aux lettres s'il donnait maintenant une édition du texte de Sextus Rufus avec sa traduction et un commentaire.

EPITOME DE L'HISTOIRE MODERNE, contenant les synchronismes de ses principales époques, depuis la chûte de l'Empire d'Occident jusqu'en 1812. — Un vol. in-12. — Chez *Fymery*, libraire, rue Mazarine, n° 30.

L'*Epitome de l'histoire moderne* est du même auteur que l'*Epitome de l'histoire ancienne*, et a plus d'intérêt encore parce que les évènemens nous frappent moins à mesure qu'ils s'éloignent de nous. Ce nouvel ouvrage de M. Serieys offre les mêmes qualités que le précédent, et sera aussi utile à l'enfance pour laquelle il a été composé.

Les pères et mères de famille, et les chefs de maisons d'éducation pour les deux sexes, doivent des remercîmens

Digitized by Google

sincères, non-seulement aux auteurs des ouvrages du même genre que ceux dont je parle, mais encore à M Eymery, libraire et homme de lettres, qui met tant de soins à l'accroissement de la bibliothèque de l'enfance.

Depuis quelques années, il est sorti de sa librairie plusieurs livres pour la jeunesse, et qui sont également recommandables par la pureté des principes, et par le mérite de l'exécution. On ne saurait trop encourager ce zèle d'un libraire éclairé et des auteurs qui travaillent pour le premier âge, parmi lesquels on compte des écrivains qui occupent un rang très-élevé dans la littérature. Telle est cette dame à laquelle on doit un recueil d'élégies récemment publié, qui a obtenu le plus grand succès, et que nous ferons incessamment connaître à nos lecteurs.

ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES DANS LE DÉPARTEMENT DU MORBIHAN; par M. DE PENHOUET. — In-fol., avec gravures. — A Vannes, chez la veuve *Mahe Bizette*; à Paris, chez *Firmin Didot*, rue Jacob, n° 24; et chez *Martinet*, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 15.

M. de Penhouet est du petit nombre des savans recommandables affiliés à la *fameuse* académie celtique qui a pris sous sa protection immédiate les druides et leurs augustes cérémonies; mais M. de Penhouet n'a pas comme quelques-uns de ses confrères, consacré ses *veilles laborieuses* à disserter gravement sur le jargon de Quimpercorentin. Il s'est occupé des antiquités de son pays, et il a bien fait. Il serait à désirer que son exemple fût imité par les savans des départemens. Il a publié plusieurs monumens qui, pour la plupart, contiennent des choses très-curieuses; il les a expliqués, mais ses explications, très-satisfaisantes en général, ne sont pas de nature à être analysées.

Le département du Morbihan renferme plusieurs monumens dont le style a quelqu'analogie avec le style égyptien. Telle est une statue connue sous le nom de *Vénus de Quinipily*, et appelée par le peuple *Groa hoarn*, c'est-à-dire *vieille couarde*. Cette statue est d'un seul bloc de granit gris; sa hauteur est de six pieds six pouces. Elle est nue; une bandelette ceint sa tête, et se croise par derrière. M. de Penhouet croit que ce monument est égyptien, et il appuye sa conjecture sur un autre monument rapporté par Caylus. Cette Vénus colossale est nommée Isis. Il a

Digitized by Google

encore décrit plusieurs autres monumens égyptiens du Morbihan.

Ce n'est là que le prélude d'un travail bien plus considérable que M. de Penhouet prépare sur les antiquités de la Bretagne. Une telle entreprise mériterait des encouragemens si elle était formée par un jeune homme; mais M. de Penhouet n'a pas besoin d'être encouragé, et la portion de son travail qu'il publie aujourd'hui prouve des recherches immenses et pénibles, une érudition juste et saine, et si le style mérite quelques reproches, ils ne sont pas graves et n'empêchent point de lire un ouvrage recommandable et qui intéresse tout le monde, par les traits historiques très-curieux qui y sont semés fort à propos, mais sans diffusion.

Il faut espérer que M. Penhouet nous fera bientôt jouir de la continuation de son travail.

J. B. B. ROQUEFORT.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation *du Nécessaire et du Superflu*, vaudeville en un acte, de MM. Dumersan et Dartois.

Les hommes ne se sont jamais entendus sur la valeur de ces deux mots, le *nécessaire* et le *superflu* : ce qui serait le superflu pour l'un, n'est même pas le nécessaire pour l'autre; j'ai entendu dire à une courtisanne célèbre qu'elle ne pouvait pas vivre avec 500 fr. par jour, et je pensais en même tems que chacun des individus qui composent l'immense majorité de la société ne dépense pas par an plus que cette femme en vingt-quatre heures; mais ces réflexions sont trop sérieuses, elles nous mèneraient trop loin, hâtons-nous de revenir au vaudeville nouveau.

Arlequin est le plus pauvre habitant de Bagdad, il a cependant sauvé la vie au calife Araoun; mais par un caprice qu'on ne peut expliquer d'après le caractère connu de ce souverain, ce service est resté long tems sans récompense. Cependant un soir le calife s'introduit dans la cabane qu'habite son malheureux libérateur : il est accompagné de son fidèle Giafar; ils entendent les plaintes du pauvre Arlequin qui, dans son infortune, ne forme pas de

Digitized by Google

vœux indiscrets, il ne demande que *le nécessaire*; Arlequin ne possède même pas de quoi se procurer de la lumière. Profitant de l'obscurité, Araoun adresse la parole au malheureux, qui le prenant d'abord pour un voleur, lui atteste qu'il est tellement pauvre qu'il ne peut avoir l'honneur d'être volé par sa seigneurie. Tu te trompes, lui répond le calife, je suis ton bon génie, et me voilà prêt à exaucer tes souhaits; que désires-tu? Arlequin demande *le nécessaire*, une drachme par jour. Le prétendu génie lui remet une bourse pleine d'or. Arlequin, tout en remerciant le génie, lui fait observer que sa maison est prête à tomber de vétusté, et qu'il ne possède pas un seul meuble, et le génie complaisant lui promet de lui en donner une toute neuve et parfaitement meublée. Arlequin s'aperçoit enfin qu'en demandant *le nécessaire*, il a oublié l'indispensable. En effet, il n'a pas de femme, et le bon génie lui en promet une charmante: il sort pour effectuer sa promesse. Bientôt après, un certain Corsaire, voisin d'Arlequin, vient lui proposer d'acheter quelques esclaves; ce Corsaire est Giafard lui-même, le visir d'Araoun. Arlequin choisit Azélie, la plus jolie des esclaves; mais celle-ci peu contente d'appartenir à un homme qui ne possède que *le nécessaire*, se plaint de son triste sort. Arlequin qui ne peut supporter ses reproches, s'adresse à son bon génie, et lui prouve que le *superflu* lui devient *nécessaire*, et comme il est dans la nature de l'homme de n'être jamais content, et de désirer plus à mesure qu'il obtient davantage, plus le calife le comble de bien, et plus il en désire. Un palais, de vastes domaines ne lui suffisent plus, il veut encore acquérir une petite chaumière qui gâte la vue de ses jardins, et celui qui quelques heures auparavant ne possédait rien, ne peut souffrir cette légère contrariété. Alors le calife se fait connaître; Arlequin gardera tout ce que le génie lui a donné; mais pour sa punition, la chaumière qui ne sera pas abattue, lui rappellera sans cesse l'état obscur dont les bontés de son maître l'ont tiré.

La morale de cet ouvrage pourra paraître un peu sévère pour le théâtre de Vaudeville; mais les jolis couplets dont il est semé le rendent tout-à-fait propre à la scène où il a été représenté. Je pense qu'on ne saurait trop encourager les ouvrages qui se recommandent par une intention aussi morale, et où les auteurs ont su, comme dans celui-ci, cacher la leçon sous des fleurs.

Il est inutile de dire que le rôle d'Arlequin, le plus im-

Digitized by Google

portant de l'ouvrage, est rendu avec talent; il suffit de dire qu'il est joué par Laporte. Isambert est bien placé dans celui du calife. B.

Sur quelques passages de la Correspondance du baron de GRIMM.

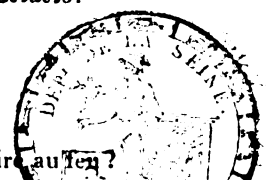
MM. les Rédacteurs, des hommes de beaucoup de goût, de connaissances et d'esprit, ont rendu compte de la correspondance de M. Grimm. L'idée qu'ils en ont donnée est en général fort juste; mais il y avait tant d'observations à faire sur ce recueil piquant, qu'ils n'ont pas dû tout dire et qu'ils n'ont pas tout dit. Entr'autres choses passées sous silence, il est une hérésie littéraire du correspondant qui m'a paru mériter d'être relevée. Si vous le jugez comme moi, et qu'il vous convienne d'imprimer la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser, je vous en serai obligé. J'ai cru devoir copier le texte de M. Grimm en tête de mes observations, pour ne pas les couper a tout moment par des guillemets selon l'usage reçu en pareil cas, et qui me semble incommode pour le lecteur. Les passages dont il s'agit commencent à la page 59 du premier volume du recueil de 1770 à 1788, et finissent après plusieurs interruptions à la page 57 du même volume. Les voici fidèlement extraits.

« Je me suis plus que jamais confirmé dans l'opinion » que la vraie tragédie, celle qui n'existe point en France, ne » pourra être écrite qu'en prose, et ne s'accommodera jamais » du langage pompeux, arrondi et phrasier du vers alexan- » drin. Il est impossible de donner à ce vers moins d'em- » phase, plus de force et de simplicité qu'il n'y en a dans l'ou- » vrage de M. de Laharpe (Mélanie), et c'est ce vers qui tue » l'effet et qui empêche le poëte de *m'arracher le cœur, de me* » *déchirer les entrailles*. Comment le pourrait-il, si, dans » le langage *cérémonieux* que ce vers entraîne, il ne peut » jamais appeler le Curé, *M. le Curé;* si c'est toujours *un* » *pasteur dont la sollicitude*, etc..... je soutiens que » toutes nos plus belles pièces sont le la poésie épique et » qu'elles ne sont pas de la poésie dramatique; que ces » deux poésies sont essentiellement différentes; et que, » puisque les Français n'ont point comme les Grecs, les » Latins et les Italiens modernes un vers dramatique, il faut » qu'ils écrivent leurs tragédies en prose, ou qu'ils n'en » aient jamais de vraies. Je lis avec autant de transport » que qui que ce soit les discours de Didon plaintive, dans

Digitized by Google

» le quatrième chant de l'Enéïde ; mais je soutiens que » Didon sur le théâtre ne peut parler la langue divine de » Virgile, et qu'il faut qu'elle parle celle de *Metastasio*.

Ah non lasciar mi, nò
Bell' idol mio, etc., etc.
Di chi mi fiderò
Se tu m'inganni.



» ..... Faudra-t-il donc jeter Racine et Voltaire au feu ? » non, il faut les admirer et les lire éternellement ; mais » il ne faut pas croire qu'à la représentation leurs tragédies » puissent avoir la vérité frappante, ou produire l'impres- » sion terrible des tragédies de Sophocle et d'Euripide. Le » *jeu d'enfant percera par quelque coin*. Vous verrez, il » est vrai, les chefs-d'œuvre des plus beaux génies de la » France ; mais vous remarquerez aussi la fausseté de l'ins- » trument....., et pour trancher le mot sur le plus bel » ouvrage du théâtre français, sur *Mahomet*, croyez-vous » qu'un homme de goût, dans l'acception rigide de ce mot, » puisse entendre sans peine des Arabes, c'est-à-dire une » troupe de brigands....., parler une langue pleine d'har- » monie, de grâce et de charmes?..... Que nous sommes » encore peu avancés dans la carrière du génie ! et nous » avons l'ineptie de penser que tout est fait !..... Notre » gloire passera, si jamais les *générations d'enfans sont* » *remplacées par des générations d'hommes*..... Quand » vous lisez Mélanie, n'oubliez pas que vous tenez une » héroïde ; passez-lui la faiblesse et le faux de ce genre, et » vous ne serez pas mécontent. »

Ainsi donc, selon M. Grimm, la vraie tragédie n'existerait point en France ; on ne pourrait jamais l'écrire qu'en prose ; nos plus belles pièces seraient des morceaux épiques dans le goût de Virgile, bien au-dessous pour l'effet des pièces d'Euripide et de Sophocle ; et cela, à propos de *Mahomet* tragédie où des Arabes parleraient trop bien français ; et de *Mélanie* qui serait un bel ouvrage dramatique, mais qui deviendrait superbe si elle était classée parmi les héroïdes, parce que l'héroïde est un genre faux et que Mélanie est un poëme plein de vérité dans le genre faux. Voilà, si je ne me trompe, tout le suc littéraire de ces différens paragraphes soigneusement exprimé. Maintenant analysons-le. Je prierai d'abord M. Grimm de considérer qu'en bonne littérature, on n'admet pas le *genre*

Digitized by Google

faux, proprement dit. L'héroïde même, dont on a fait trop souvent un champ de déclamations froides et ampoulées, n'est pas essentiellement le domaine de l'emphase et des bagatelles sonores; c'est un petit drame dont toute l'action est jetée dans l'avant-scène, et où les personnages sont placés dans une situation malheureuse, qui leur permet pourtant de donner un libre cours à leurs douleurs. Le difficile est de rencontrer un sujet pathétique, des pensées énergiques et profondes, des sentimens vrais, et d'embellir tout cela d'une poésie harmonieuse et variée; mais ce problème une fois résolu, il en résulte un petit chef-d'œuvre qui, pour être d'un genre secondaire ou mixte (si l'on veut), a pourtant son mérite; en un mot, on obtient une excellente héroïde. Telle est dans sa presque totalité la célèbre épître de Pope, que Colardeau a si heureusement imitée parmi nous; et, n'en déplaise à M. Grimm, telle n'est point *Mélanie*. Cette pièce n'est pas une héroïde, et elle ne serait pas meilleure pour être nommée ainsi. Du reste, il ne faut pas faire le procès de la Melpomène française à propos des fautes de M. de Laharpe; pas plus qu'il ne faut s'en prendre aux mines de plomb, du blanc dont M. Grimm fardait son visage. Un grand critique, un écrivain correct, élégant, d'un goût exquis, est encore bien éloigné d'être un grand poëte dramatique. M. de Laharpe le prouve dans presque toutes ses pièces, et sur-tout dans cette fameuse Mélanie, où l'on voit une jeune fille au comble du malheur exhaler en vers pompeux l'article *manichéens* du dictionnaire de Bayle.

« N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
» Qui ne prêchent jamais que des devoirs cruels?
. . . . . .
» Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
» La nature en souffrance et le ciel en courroux... etc. (1)

L'auteur de Mahomet lui-même n'est pas une autorité irréfragable. Sans doute il est plus permis de s'abuser sur les défauts d'un génie de cette trempe que sur ceux de M. de Laharpe: encore faut-il pourtant les reconnaître quand on se mêle de professer, et ne pas imputer les torts du poëte au théâtre, à la poésie, au goût de sa nation.

(1) Voyez la grande scène de Mélanie avec le curé.

Digitized by Google

M. de Voltaire eut incontestablement le secret des grands tragiques. Plusieurs de ces pièces sont tenues en France pour classiques. Il connut l'art d'*arracher le cœur* et *de déchirer les entrailles* (pour parler comme M. Grimm), mais il est bon de remarquer que partout où il produisit ces grands effets, il fut à-la-fois noble et poétique autant que simple. *Mahomet* est bien loin d'être sa meilleure tragédie. Il ne faut donc pas l'appeler son chef-d'œuvre; encore moins le chef-d'œuvre du Théâtre-Français. Il ne faut pas dire artificieusement : « Voici, dans le premier ouvrage de la scène française, des Arabes, des brigands qu'on nous dit sans culture, et qui parlent en philosophes; donc l'auteur était obligé de les faire parler ainsi pour réussir; donc sa nation aime le faux sur la scène; et enfin c'est le tort du vers alexandrin qui promène partout sa pompe et son ennui. » Un tel raisonnement est tout-à-fait vicieux. M. Grimm en veut beaucoup à notre vers alexandrin. Il lui reproche de ne pouvoir appeler un curé *M. le curé*: sans doute il est dommage d'être privé d'une pareille douceur. Si le correspondant eût connu la tragédie moderne de Henri IV (2); il se fût probablement égayé sur *ces dons, attributs de l'aisance*, qui traduisent si mal *la poule au pot* de notre bon roi. Mais il aurait eu beau rire; la partie n'eût pas été perdue pour cela. Nous lui aurions bientôt cité mille exemples embarrassans, tels que ce passage de Phèdre,

Ils ne se verront plus.
— Ils s'aimeront toujours!

Et ces mots terribles d'Iphigénie en Aulide :

Verra-t-on à l'autel votre auguste famille.
Vous détournez les yeux.
— Vous y serez, ma fille.

Je remarquerai, en passant, que Racine le *cérémonieux*, ne fait pas dire à Agamemnon, fille d'Atride, vous y porterez vos pas; il n'est donc pas toujours si mal avisé. Rappellerai-je cet endroit des Horaces :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
— Qu'il mourut.

(2) De M. Legouvé.

Digitized by Google

Et sur-tout cet admirable dialogue du Cid :

A moi, comte, deux mots, etc.

Dialogue si simple, si vrai, et pourtant d'un choix d'expressions si noble ; où le vers est si heureusement coupé qu'il semble sacrifié à la pensée et ne perd pourtant rien de son effet métrique ? Il suffirait d'ouvrir indifféremment telle ou telle tragédie d'un de nos grands maîtres pour imposer silence à ces censeurs fâcheux qui jugent notre poésie dramatique incapable de se plier à l'expression simple des sentimens. Au surplus, si M. Grimm nous refuse les honneurs de la scène, il nous accorde ceux de l'épopée. Il insinue que la Phèdre de Racine s'exprime du même ton que la Didon de Virgile. Certes voilà un grand crime du poëte français ! comme si, dans l'épopée, lorsque la narration ou la description cesse pour laisser parler et agir les personnages, ceux-ci devaient affecter un langage qui ne fût pas celui du drame ! Comme si l'épopée ne devenait pas alors un véritable drame ; de même que le style de la tragédie devient nécesairement épique lorsque l'auteur jette au milieu de son action une description ou un récit ! Phèdre s'exprime sur notre scène comme Didon dans l'Enéide, donc elle s'exprime d'une façon peu convenable : belle conclusion ! N'est-il pas juste de dire que Didon est d'autant plus naturelle dans l'Enéide que le ton de ses discours se rapproche davantage de celui de la Phèdre française ? Mais suivons M. Grimm. L'*abbé Metastasio* lui paraît avoir atteint la véritable perfection du style dramatique. S'il faut l'en croire, personne en France n'est, à cet égard, comparable à l'*abbé Metastasio*, et, pour le prouver, il nous cite ces vers de Didon abandonnée :

Ah non lascia mi, nò.
Dell' idol mio.

Je sais médiocrement l'italien, et seulement pour l'avoir appris d'un *professore di lingua italiana in Parigi*, c'est-à-dire, en français, d'un maître à la douzaine ; mais je demande à qui le sait mieux que moi, si le ton de ces paroles est bien celui du discours ordinaire, ainsi que le prétend M. Grimm ; si, par exemple, en Italie, les amans au coin de leur feu se traitent de *doux trésor* et de *belle idole* ; si une maîtresse qui veut retenir son idole, lui dit à l'infinitif, *ah! non lasciar mi*, au lieu d'employer tout

Digitized by Google

bonnement l'impératif. Cherchons un exemple plus frappant. Tout le monde connaît cette belle ariette :

Vò solcando,
Un mar crudele
Senza vele,
E senza sarte, etc., etc.

Je demande à M. Grimm s'il a entendu souvent dans la société les personnes agitées par une passion violente, se représenter elles-mêmes *sillonnant les flots d'une mer furieuse dans une nacelle qui n'a ni voiles, ni cordages*. Je ne le pense pas. L'abbé Metastasio a donc aussi son style noble et figuré. Il faut le plaindre sans doute de l'infraction qu'il fait alors à la poétique de M. Grimm et des dramaturges allemands; mais on n'en doit pas moins conclure que s'il réussit à peindre franchement les passions, malgré la poésie de son style, la poésie en elle-même n'est point un obstacle à la peinture franche des passions; qu'ainsi nos poètes ont pu écrire leurs tragédies en beaux vers, et qu'enfin nous ne sommes point forcés d'écrire les nôtres en prose. Mais, dira le correspondant, les Grecs et les Latins, imités en cela par les Italiens, avaient un vers dramatique mixte, entre le vers cadencé et la prose; et vous autres, Français, vous n'en avez point. Ah, M. le baron, permettez-moi de vous dire que vous êtes bien éloigné des Grecs et des Latins, pour oser affirmer que leurs très-grands vers, leurs vers dramatiques, ceux dont Plaute et Terence se servaient toujours, et Sénèque le plus souvent, ne se prêtaient point à la poésie de style, et ne se scandaient même pas d'une manière très-marquée dans le débit théâtral. Si vous l'affirmez ainsi, moi j'en doute et je raisonne de cette façon. Puisque les anciens avaient créé un vers pour la scène, c'est qu'ils ne voulaient pas l'écrire en prose; et si leur vers dramatique était mesuré, la mesure s'en faisait sentir, sans quoi ils s'en seraient fort bien passé. Qu'il y ait eu une différence établie entre le mètre dramatique et le mètre lyrique ou épique, cela n'entraîne pas la conséquence que le premier ne fût ni poétique, ni sensible à l'oreille. Tout porte à croire qu'il était l'un et l'autre. On s'en aperçoit bien dans le touchant récit d'un convoi qu'on lit dans l'Andrienne, dans les beaux endroits de Sénèque, et généralement dans toutes les scènes tristes; car l'harmonie du style est plus appropriée aux sujets graves qu'aux sujets

Digitized by Google

plaisans. Elle est bien plus sensible dans l'Hécyre et la Phèdre et Hippolyte, que dans l'Aulularia et les Ménechmes. Il en est de même chez nous : on chanterait volontiers les vers d'Andromaque et d'Athalie, et l'idée n'en viendrait pas pour ceux du Légataire ou du Joueur. C'est que l'harmonie est faite pour le cœur. Elle est inutile à qui veut rire. Elle est donc surérogatoire dans vos petites lettres, M. le baron, et très-nécessaire dans nos tragédies. Mais, si le vers dramatique des Latins avait sa pompe et son harmonie *cérémonieuse*, combien plus en devait avoir celui des Grecs, dans une langue infiniment plus riche et plus sonore! Aussi voyons-nous que la déclamation de la tragédie grecque était accompagnée par des instrumens. C'est ce qu'on appelait (comme chacun sait) mélopée, espèce de psalmodie qui, au rapport des savans, se rapprochait beaucoup de notre récitatif lyrique. Ce n'était donc pas dans un langage *sans cérémonie* que les héros d'Euripide et de Sophocle soupiraient leurs douleurs. Il y avait donc aussi sur le théâtre grec *du jeu d'enfant* qui gâtait tout. L'effet cependant y était terrible, si nous en croyons les historiens; les *entrailles* du spectateur *étaient déchirées*, son *cœur arraché*: c'est qu'apparemment il n'y avait point à Athènes d'oreilles comme celles de nos censeurs d'Allemagne. Ces Messieurs s'accordent tous à blâmer la tragédie française. *Que de talent perdu!* disent-ils (tantôt avec l'accent d'une généreuse compassion, comme font MM. Grimm et Schlegel, tantôt avec celui d'un ingénieux persiflage, comme font MM. Kotzebue et consorts.) *Que de génie égaré!* (Car, après tout, ils conviennent que nos grands poëtes ont du génie.) Rien n'est plus naïf que la confiance de ces Messieurs, soit qu'ils nous plaignent ou nous dédaignent. Écoutons-les dans les paroxysmes de leur fièvre prophétique nous annoncer des régénérateurs littéraires, comme les publicistes nous prédisaient, il y a quelques années des régénérateurs politiques et religieux! A les entendre, rien n'est encore fait; la carrière du génie est à peine ouverte; les riches moissons se balancent encore dans les champs de la poésie et de l'éloquence, en attendant la main qui les doit recueillir; enfin *des races d'enfans attendent une race d'hommes*. Quelle pitié, Messieurs! passez-moi ce terme; et vous nous donnez cela pour de la critique! Et vous renverriez Corneille, Racine et Voltaire à l'école comme des élèves qui promettent! Et

Digitized by Google

vous dites que la France attend ses tragiques ! Vous parlez de monumens à élever à la gloire du théâtre, et vous ne voyez pas resplendir autour de vous ces édifices de jaspe et de porphyre où l'or et la gemme sont incrustés avec un art si merveilleux ! Ah, si la littérature avait ses misanthropes, quels assauts de mauvaise humeur n'auriez-vous pas à soutenir ! Mais les emportemens d'Alceste ne conviennent point dans des matières après tout frivoles. En morale, les opinions ne sont pas indifférentes ; elles le sont en littérature. Que ces Messieurs se donnent donc carrière ! Qu'ils s'égayent de tout leur cœur à nos dépens ! Ils font également notre joie, je les en avertis. Rien n'est plus légitime que ce petit échange de divertissemens. Quant à moi, MM. les Rédacteurs, je m'y serai livré aujourd'hui sans scrupule, si vous ne trouvez pas ma lettre trop longue. Elle me le paraît beaucoup trop. Je me hâte donc de la terminer. Ce ne sera pas sans rendre hommage à l'honnêteté, à l'esprit, au bon sens même qu'on trouve chez M. Grimm. Son recueil, toujours amusant, est souvent utile ; mais la légèreté du genre, celle qu'a l'auteur naturellement, et celle qu'il se donne, devront toujours tenir en garde contre les innombrables jugemens dont ce livre est rempli.

Recevez, je vous prie, MM. les Rédacteurs, l'assurance de ma parfaite considération, et toutes mes excuses, soit que vous preniez la peine d'insérer ma petite sortie dans votre Mercure, soit que vous ayez seulement celle de la lire. S. R., *auditeur au Conseil-d'Etat.*

Dernière réponse aux attaques d'un Journaliste.

Sur le reproche que nous avait fait le *Journal de l'Empire*, d'avoir accueilli une *violente diatribe dirigée contre un militaire estimé*, nous avions cru devoir faire observer que cette prétendue diatribe n'était qu'une critique purement littéraire.

Le même Journal nous a répondu avec plus d'aigreur et d'emportement qu'il ne nous avait attaqués.—Cela est dans l'ordre. Ce ton ne nous a point surpris.

Mais il a cité, en même tems, un passage de la critique insérée dans notre feuille, lequel, pris isolément, semblerait, en effet, sortir des bornes de la *critique littéraire*. Il nous faut donc encore une fois descendre à nous disculper.

Digitized by Google

D'après le passage cité par le *Journal de l'Empire*, on pourrait croire que nous avons publié les premiers que M. *** abandonna une expédition dans laquelle il était cependant, si l'on en croit le titre de son ouvrage, *naturaliste en chef*.

Nous observerons que le *Journal de l'Empire* a *oublié* un paragraphe important dans la citation; c'est celui dans lequel on rapporte textuellement un fragment du voyage de M. ***, où il prouve lui-même que sa maladie n'était qu'un prétexte, et semble se faire gloire de n'avoir point suivi l'expédition.

D'ailleurs son critique avait observé dès le commencement que M. *** n'avait reçu aucune mission du gouvernement comme *naturaliste en chef*. Il pouvait bien quitter l'expédition sans crime et sans honte.

Plusieurs savans et artistes qui en faisaient partie l'abandonnèrent ainsi que M. ***, et en ont expliqué hautement les motifs dans les relations qu'ils ont publiées; motifs qui ne sont pas glorieux pour la mémoire du capitaine Baudin.

La conduite de M. *** en cette occasion n'eut encore une fois rien de répréhensible. Dans la critique qu'en a faite notre correspondant de l'Isle-de-France, il n'y a donc pas la moindre trace de *délation*.

Voilà tout ce qu'il nous importait de prouver. Quant aux injures, nous nous croyons dispensés d'y répondre.

Digitized by Google



POLITIQUE.

On a reçu de Turquie par la voie de l'Allemagne des nouvelles importantes. La Mecque et Medina sont rentrées sous la domination ottomane; on savait déjà ces évènemens; mais on ignorait encore que le pacha de Widdin qui depuis si long-tems résistait aux forces turques et inquiétait la Valachie par ses excursions, s'était enfin soumis avec tout son territoire. On a donné des fêtes dans tout l'Empire en réjouissance de cet événement qui peut avoir, à ce que l'on espère, une influence favorable à la Porte sur les résolutions des Serviens et leur soumission prochaine.

L'objet de la mission de MM. Bayard et Gallatin en Europe a été notifiée au congrès américain par un message au président. Ces plénipotentiaires sont chargés de préparer sous la médiation de l'Empereur Alexandre les moyens de terminer les différends entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Le tems seul, est-il dit dans le message, peut décider du succès de cette négociation, mais aux termes auxquels les Etats-Unis sont prêts à la terminer, il n'existe pas de justes motifs de préférer la continuation de la guerre. L'Angleterre peut la faire cesser en renonçant aux droits oppressifs dont sa législation a consacré l'abus. Cependant le moyen le plus sûr d'obtenir cet heureux résultat est l'emploi vigoureux des ressources de la guerre. Les exploits de la marine américaine continuent; entre autres avantages, une victoire signalée a été remportée par le capitaine Laurence : il a détruit une corvette de guerre anglaise avec une célérité tellement sans exemple, et avec une perte si disproportionnée, que les vainqueurs méritent les plus grands éloges. L'augmentation des forces navales américaines continuent. Sur les lacs, sa supériorité commence à être établie.

Les événemens de la campagne sont également heureux. La prise d'Yorck est le présage de nouvelles et plus grandes victoires; sur les frontières occidentales, l'issue du siége du fort Meigs, ne donne lieu de regretter qu'un acte de valeur inconsidérée.

Digitized by Google

A l'égard de la France, la mort de M. de Barlow a interrompu des relations importantes; il est resté sans successeur à Paris, mais un autre ministre est nommé. Il entre dans ses instructions de suivre les justes demandes des Etats-Unis et d'éviter d'en confondre la discussion avec le système des autres puissances.

Dans la suite du message, M. Maddisson expose la situation financière du gouvernement américain. On a pourvu aux dépenses de l'année courante; on peut accroître les revenus existans, et en profitant du crédit qui facilite les opérations, améliorer les termes auxquels on obtient des emprunts. Ainsi tout espoir que l'ennemi pourrait fonder sur le manque de ressources pécuniaires doit s'évanouir, et tout fait espérer que triomphant dans cette lutte honorable pour le peuple américain, son gouvernement transmettra aux générations futures le dépôt intact des droits et de l'indépendance de la nation.

Il convient ici d'ajouter une particularité remarquable: Les papiers anglais qui publient ce message annoncent l'arrivée des plénipotentiaires américains dans la Baltique; mais ils observent que ces plénipotentiaires ont touché à Copenhague. Sans doute, disent-ils, ils ont été y puiser de nouveaux motifs d'animosité contre la Grande-Bretagne, nous ne pouvons pas nous flatter d'une heureuse issue de cette négociation, puisque les négociateurs ont commencé leur tour diplomatique par Copenhague.

Le ressentiment le plus vif se manifeste en effet dans tous les Etats danois contre l'Angleterre et ses alliés. On arme en Zélande; en Norwège, on est disposé à tous les sacrifices, et l'on résistera à tous les moyens de séduction. Ces moyens sont ceux que les Suédois emploient en ce moment. Leurs proclamations promettent aux Norwégiens les meilleurs traitemens; ils veulent, disent-ils, gagner l'attachement de ce peuple par des *actes de bonté*. Son territoire ne sera pas le théâtre de la guerre; on lui épargnera les malheurs que traîne à sa suite une attaque à force ouverte; on n'agira militairement que contre le Jutland, la Zélande, le Holstein: ainsi s'expriment les Suédois; mais les Norwégiens font difficilement concorder ce langage avec les actes de leurs ambitieux voisins. Pendant que ces derniers parlent d'actes de bonté, leurs vaisseaux saisissent les bâtimens qui portaient des subsistances aux Norwégiens, et c'est en les affamant que les Suédois prétendent se les attacher. Une disette redoutable est le premier bienfait

Digitized by Google

que promet leur attachement. Les journaux anglais eux-mêmes paraissent douter de l'efficacité de ce moyen, et de la justice de cette politique.

Quoi qu'il en soit, M. de Schullenbourg, général en chef des troupes danoises sous les ordres du prince d'Eckmühl, entré à Lubeck a notifié au général Tettenborn que l'on dit passé au service d'Angleterre, le commencement des hostilités entre le Danemarck et les alliés. Le roi a réuni dans sa capitale un corps d'armée composé des meilleures troupes danoises. S. M. est occupée à passer ses troupes en revue et à les faire manœuvrer. Les Suédois attendent toujours sur la côte, qu'aux termes du traité, l'Angleterre d'une part, la Russie de l'autre, viennent grossir leur corps de troupes. Les Anglais ne viennent pas, les Russes n'ont personne à détacher de leur position en Silésie, et les Suédois ne font aucun mouvement.

Les lettres d'Allemagne et d'Italie ne parlent que de la marche successive et rapide des régimens qui de l'intérieur de la France se portent à Véronne et à Wurtzbourg. Le prince vice-roi est arrivé à Véronne où il a passé en revue les divers corps qui y sont réunis. Il s'est de là rendu à Padoue et à Venise, où il a inspecté les troupes et l'escadre. A Munich, le général de Wrede a sous ses ordres les troupes nombreuses que le roi de Bavière y tient réunies, elles s'exercent aux grandes manœuvres, sont au grand complet, et se tiennent prêtes à tout événement. A Wurtzbourg, le maréchal duc de Castiglionne a déjà passé en revue et réuni les six premières divisions de l'armée d'observation de Bavière. Ce corps se grossit chaque jour des troupes qui viennent de Francfort. Tous les regimens, soit de cavalerie, soit d'infanterie, sont de la plus grande beauté, et ont acquis, pour ainsi dire, en marchant, une instruction qu'on ne saurait trop admirer. Le 10 juillet, le premier escadron du 2e régiment des gardes d'honneur formé à Lyon est entré à Strasbourg : il est parti le lendemain pour Mayence. Strasbourg voit aussi arriver en sens contraire de nombreuses colonnes de prisonniers prussiens ; ce sont pour la plupart des volontaires du corps franc de Lutzow, formé à Breslau, et détruit sur la gauche de l'Elbe par le général de division Fournier : ce corps était composé des jeunes gens des premières familles prussiennes, auxquels leur début dans la carrière n'a pas été très-heureux.

Au surplus, le mouvement d'opinion suscité en Prusse

par des hommes toujours prêts à sacrifier à leurs passions ; à leurs ressentimens, ou à recevoir l'or de l'Angleterre, est de beaucoup affaibli. Nous ne pouvons donner une idée plus juste de la nouvelle situation des esprits, qu'en transcrivant les détails suivans contenus dans une lettre de Berlin, qui a tous les caractères de l'authenticité.

« Tout concourt à prouver que les finances de notre gouvernement sont dans un état de détresse absolu. Tous les jours il paraît dans les gazettes du pays quelques pièces officielles qui portent l'aveu explicite de la détresse où se trouve le gouvernement à cet égard. On se bornera à citer l'ordonnance du 12 juin, qui a pour objet de donner un cours forcé aux assignats russes ; un appel dans lequel le général *Bulow* invite le public à effectuer en nature et à titre de dons patriotiques, la livraison de plusieurs objets d'équipement ; enfin, plusieurs avis du magistrat de Berlin, ayant à-peu-près le même objet. Toutes ces injonctions ou demandes ont pour motif de suppléer au manque d'argent et de *venir au secours des caisses épuisées*.

» L'ordonnance relative à l'admission du papier russe a été le sujet de bien des réflexions de la part des Berlinois. On n'a pas caché le mécontentement qu'on en éprouvait. On se disait : « Nous étions déjà assez pauvres sans les » Russes, qu'avions-nous besoin de leur papier ? On ne » va pas loin sans argent. On nous promettait que les » Russes nous apporteraient du numéraire de leur pays ; » que les billets ne sortaient pas de chez eux ; qu'on payait » les troupes en ducats ! On nous a bien tenu parole sur » ces articles ! reste à voir pour les autres, etc. » C'est surtout parmi les froids calculateurs qu'on entendait ces observations. On s'était flatté pendant quelques tems que l'Angleterre viendrait au secours des caisses, mais les propos des Anglais qui sont dans le pays, et un fait qui vient de se passer en Angleterre même, ont dû dissiper toute illusion à cet égard. Dans la séance du parlement du 15 juin, le comte Liverpool a déclaré, à l'occasion d'une discussion fort orageuse qui a eu lieu au sujet des traités faits avec les alliés du continent, *qu'aucune avance d'argent n'avait été faite à la Prusse et à la Russie, mais seulement des avances d'armes et de munitions*.

» Les derniers avis qu'on a reçus relativement à *Stein*, portaient qu'il était à Reichenbach, occupé sans doute à ourdir quelque nouvelle intrigue. On le dit menacé d'une prochaine disgrace.

Digitized by Google

» Le bruit s'était répandu que Kotzebue était allé au-delà de l'Oder pour continuer sa feuille avec plus de sûreté; mais des renseignemens récens donnent lieu de croire qu'il est encore à Berlin.

» On commence à voir que les deux meneurs dont il vient d'être parlé n'ont fait qu'obéir à leurs passions. Les esprits faibles et quelques honnêtes gens ont d'abord été dupes de tout cet étalage de beaux principes. On a tant répété qu'il n'y avait plus d'armée française; qu'il n'y en aurait pas d'autre avant deux ans; que c'était le moment de se défaire de ce qui restait de Français, qu'il a bien fallu les croire. Les gazettes que l'on a multipliées par système ont répandu partout et dans toutes les classes les mêmes erreurs auxquelles on a dû cette espèce de fièvre de courage dont l'accès a été si court. On n'a rien épargné pour exciter le peuple : proclamations, prières dans les églises, pamphlets, caricatures, chansons, tout a été employé, et l'on peut dire avec succès. Mais de tels moyens s'usent bientôt, quand les résultats ne répondent ni aux promesses des agitateurs, ni à l'attente de leurs dupes. Telle est la cause du changement très-sensible qui s'est opéré depuis quelque tems dans les esprits.

» Dernièrement une colonne de prisonniers français ayant traversé Berlin, on a vu des personnes du peuple se porter sur leur passage et leur donner des secours. Cet acte d'humanité a fort déplu aux meneurs; et certes il n'aurait pas eu lieu il y a trois mois. »

L'Empereur Napoléon est toujours à Dresde. L'Empereur d'Autriche à Gitochin. M. de Metternick, après avoir passé plusieurs jours à Dresde, est retourné auprès de son souverain. L'échange des courriers entre les divers cabinets est toujours très-fréquens, c'est tout ce que permettent de connaître le voile épais qui couvre les négociations, et le silence officiel.

S. M. l'Impératrice Régente a tenu mercredi le conseil des ministres. Le 11 de ce mois, elle a reçu, au nom de l'Empereur, le serment de M. de Saint-Médard, nommé à l'évêché de Tournay, et de M. de Graben, nommé à celui d'Osnabruck.

S.....

Digitized by Google

ANNONCES.

Traité de Mélodie musicale, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie ; suivi d'un Supplément sur l'art d'accompagner la mélodie par l'harmonie, lorsque la première doit être prédominante : le tout appuyé sur des exemples tirés des plus célèbres mélodistes.

PROSPECTUS.

Il est difficile de démontrer dans un *Prospectus* l'évidence, l'utilité, et même la possibilité d'un Traité de mélodie musicale sur laquelle on n'a encore publié rien de positif, quoique l'Europe s'occupe depuis des siècles de la musique, et ait porté sa perfection à un degré si éminent. Il est naturel de penser que le public n'accordera sa confiance sur cette matière, qu'après s'être convaincu de l'importance et de l'utilité de l'ouvrage.

Une théorie de la mélodie jusqu'à nos jours est restée une énigme, non seulement pour le public, mais même pour les artistes. Le premier qui ose franchir cette barrière et soumettre la mélodie à des principes solides, ne pouvait être qu'un compositeur de profession : il fallait discuter la nature de la mélodie, en dicter les principes, et enseigner une méthode sûre, de s'y exercer avec succès, etc.; il fallait nécessairement tout créer, tout classer, tout analyser et tout expliquer ; il fallait enfin un grand nombre d'années de recherches, de méditations, d'expériences, et les connaissances nécessaires pour trouver par l'analogie ce qu'on n'aurait pu trouver autrement. Or, comme il est rare de voir réunis tous ces avantages dans un seul individu (fût-il même connu avantageusement sous d'autres rapports) ; quel est celui qui puisse se flatter qu'on les lui accorde sans en être pleinement persuadé?

Tout ce que nous pouvons dire ici en faveur de ce Traité pour mériter la confiance du public, au moins jusqu'à un certain point, c'est que la mélodie se compose de sons, de dessins, de phrases et de périodes, comme la poésie et l'éloquence se composent de mots, de phrases et de périodes ; que la mélodie doit observer strictement une symétrie dans la distribution de ses idées ; qu'elle est par conséquent soumise aux lois d'un rhythme musical ; qu'elle a ses points de repos ou cadences, comme l'harmonie et le discours ont les leurs ; qu'elle doit suivre le principe de l'unité ; qu'elle a ses cadres, coupes ou dimensions, et que traitant des objets *positifs* de l'art, elle est par conséquent susceptible d'un raisonnement quelconque.

Digitized by Google

Il faut encore ajouter que l'harmonie devient un nouvel objet de méditation lorsqu'elle ne doit qu'*accompagner* une mélodie prédominante, et que, comme il nous manque sur cette matière un traité non moins important, nous en avons exposé les principes absolument indispensables dans le supplément de l'ouvrage.

On se tromperait si l'on croyait qu'un Traité de mélodie ne peut être utile qu'aux compositeurs. La véritable mélodie intéresse tout le monde, parce que tout le monde est en état de la saisir et de la comprendre. C'est là son appanage : l'harmonie ne peut jamais le lui contester, ni même lutter avec elle sous ce rapport. Il y a ici un autre avantage ; c'est de montrer comment des objets d'un intérêt purement sentimental, tels que les différens genres de mélodie, peuvent être discutés, analysés et soumis à des principes raisonnés ; outre que la mélodie a beaucoup de rapport avec la poésie et l'éloquence, comme nous le prouverons ailleurs.

Un Traité de ce genre doit intéresser toutes les classes de la société, et particulièrement le poëte lyrique, le compositeur dramatique, le virtuose qui veut briller par l'exécution franche de la mélodie, et sur-tout les écoles musicales, dans lesquelles jusqu'à nos jours on n'a rien dit de tout ce qui touche spécialement la mélodie.

Le *Traité de mélodie musicale* formera un volume in-4° de texte, et un de planches in-folio. Le prix sera de 20 fr., et de 23 fr. franc de port pour les départemens.

On souscrit, dès à présent, rue Saint-Honoré, n° 333.

La liste des Souscripteurs sera imprimée en tête de l'ouvrage.

Quand la souscription sera fermée, le prix en sera de 25 fr., et de 30 fr. franc de port.

Le Traité de Médecine légale et d'hygiène publique ou de police de santé, adapté aux Codes de l'Empire français et aux connaissances actuelles ; à l'usage des gens de l'art, de ceux du barreau, des jurés, des magistrats et des administrateurs de la santé publique, civils, militaires et de marine ; par F. E. Fodéré, docteur-médecin. Six gros volumes in-8° de 203 feuilles d'impression, papier fort, caractère cicéro neuf, sans interlignes, additions marginales, notes en petit-romain, table particulière et table alphabétique des matières, avec tableaux à filets et portrait de l'auteur. Prix, 40 fr., et 45 fr. franc de port. A Bourg (Ain), chez Janinet, imprimeur-libraire, propriétaire-éditeur; à Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez D. Coles, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. S.-G.

M. Fodéré est connu par plusieurs ouvrages *ex-professo*, latins et

Digitized by Google

français. Son livre est un de ceux dont il suffit d'annoncer le titre et l'auteur. Il sera lu par tout le monde avec le plus grand intérêt.

La Veuve anglaise, ou la Retraite de Lesley Wood, par l'auteur des *Mémoires d'une famille émigrée*, de *Félicie et Florestine*. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port. A Genève, chez J. J. Paschoud; à Paris, chez le même, rue Mazarine, n° 22; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Réflexions sur les absurdités du système de M. Gall; par Laurent-Bodin, docteur en médecine, etc. Une feuille in-8°. Prix, 30 c. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; Croullebois, libraire, rue des Mathurins; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Maximien, tragédie en cinq actes; par Mme Hortense Céré-Barbé. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Germain Mathiot, libraire, quai des Augustins, n° 25.

MUSIQUE. — Douze ariettes italiennes avec accompagnement de piano. Ier et IIe livre. Dédiées à Mme Barilli. Par M. Bassi, premier buffo du théâtre de S. M. l'Impératrice et Reine. Prix, 4 fr. 50 c..... 9.

Six ariettes italiennes avec accompagnement de piano et guitare, ou lyre. Ier et IIe livre. Dédiées à M. Gabriel Delessert. Par le même. Prix, 4 fr. 50 c..... 9.

Chez Carli, éditeur, marchand de musique, livres italiens et cordes de Naples, péristyle du Théâtre Favart, côté de la rue Marivaux.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXVII. — *Samedi 24 Juillet* 1813.

POÉSIE.

CHLOÉ.

IDYLLE IMITÉE DE GESSNER.

Nymphes de ces forêts, divinités champêtres,
Vous dont la main planta ces ormeaux et ces hêtres
Autour de la demeure où le Dieu du repos
Vous verse, chaque nuit, ses bienfaisans pavots ;
O vous, qui répandez de vos urnes humides
Les cristallines eaux des fontaines limpides,
Quand les échos plaintifs des vallons et des bois,
Muets, ne rendent plus les sons de votre voix !
Dans ce moment, hélas ! si la foule des songes
Enivre vos esprits des plus rians mensonges,
Que mes cris, détruisant des charmes si flatteurs,
Ne vous arrachent point à ces douces erreurs ;
Mais, sur les prés fleuris, ô Nymphes que j'honore !
En attendant le jour, si vous errez encore,
Daignez prêter l'oreille à mes tristes accens !
J'aime.... J'aime Lycas, aux cheveux ondoyans.

K

Digitized by Google

Non, jamais le berger qui captiva Diane,
Et qu'elle visitait dans son humble cabane,
N'eut autant de beauté que mon charmant vainqueur !
Lycas, je le confesse, a su toucher mon cœur.
J'existe pour lui seul, et, si j'en crois ma flâme,
Ce cher Lycas toujours doit régner sur mon âme.
Je l'aime.... Eh ! qui pourrait ne pas aimer Lycas ?
Les plaisirs et les jeux suivent par-tout ses pas !....
Aux bords des clairs ruisseaux, à l'ombre des feuillages,
Sur les prés émaillés, au fond des verts bocages,
Ne l'avez-vous pas vu, cet aimable berger,
Lorsque, sur le hautbois jouant un air léger,
Il mène ses brebis paître l'herbe naissante ?
Combien sa voix, hélas ! est flexible et touchante,
Quand il fait répéter aux échos d'alentour,
Ses vers harmonieux, ses doux concerts d'amour.
Il célèbre en ses chants les moissons jaunissantes ;
De la saison des fruits les douceurs ravissantes,
Et les jeux de l'hiver, et les fleurs du printems,
Et ces plaisirs si purs que le cœur goûte aux champs.
Pourquoi, lorsque pour lui mon amour est extrême,
Faut-il que ce berger ignore que je l'aime ?
Depuis qu'il est absent, oh ! combien j'ai souffert !
Qu'il a long-tems duré, ce rigoureux hiver,
Dont le souffle a flétri les plus épais feuillages,
Et qui nous a chassés des rians pâturages !
Je crois le voir encor pour la dernière fois :
C'était, je m'en souviens, vers la fin de ce mois
Où l'aquilon fougueux, des antres de Norwège,
Apporte en nos climas les autans et la neige.
Tranquille, il sommeillait à l'ombre des sapins.
Dieux ! qu'il me parut beau !... Mille zéphyrs badins,
De leur haleine encore échauffant la nature,
Balançaient, en jouant, sa blonde chevelure.
Je vois sur son visage où siége le souris,
Où la rose s'unit à la blancheur du lis,
Tomber des arbrisseaux les feuilles desséchées !
Je cueillis quelques fleurs : l'une à l'autre attachées,
J'en fis une guirlande, et bientôt j'en ornai
Son front noble et décent, par l'amour couronné.
Nymphes, pardonnez-moi cet innocent caprice !....
Ces fleurs, derniers présens d'une automne propice,

Digitized by Google

De la fleur printanière avaient l'éclat vermeil.
Je veux, près de ces lieux, attendre son réveil,
Disais-je : ne pouvant lui dire que je l'aime,
Je jouirai du moins de sa surprise extrême.
Peut-être mes accens.... Oh ! s'il pouvait me voir !
Si Lycas, de mon cœur, connaissait.... vain espoir !....
Dans ce moment, vers moi, du milieu des campagnes,
Je vis, en m'appelant accourir mes compagnes.
Hélas ! un peu plus tard, dans le fond de mon cœur,
C'en était fait, l'amour aurait été vainqueur !
A leur voix aussitôt je quittai le bocage ;
J'abandonnai Lycas dormant sous le feuillage ;
Mais, hélas ! en fuyant cet amant regretté,
Je le sens, mon amour dans mon cœur est resté.

L'hiver s'est écoulé, la nature respire,
Et le printems revient sur l'aile du Zéphire.
Je reverrai Lycas !... Dans ces bosquets fleuris.
Il conduira bientôt ses nombreuses brebis.
O Nymphes ! en ce jour acceptez mes offrandes !
Je vais, à ces ormeaux, suspendre des guirlandes.
D'une oreille attentive écoutez mes clameurs !
Sur vos autels, qu'une autre, enviant des honneurs,
Fasse couler le sang des boucs et des genisses,
Moi, je viens du printems vous offrir les prémices.
Ah ! ne rejetez point un hommage si pur !
Là, c'est la marguerite au calice d'azur ;
Ici, la violette aimable et solitaire ;
Plus loin, le doux muguet, la jaune primevère,
Et les rameaux touffus de l'aubépine en fleur.

Vous donc, qui connaissez le secret de mon cœur,
Prêtez à mon amour un appui que j'implore.
Si bientôt, dans ces lieux, le berger que j'adore
Vient, au déclin du jour, las d'enfler ses pipeaux,
Sommeiller, étendu sur le bord des ruisseaux,
En songe dites-lui que c'est Chloé qui l'aime ;
Dites que de l'aimer je fais mon bien suprême ;
Et que, dût-il encore rejeter mes amours,
J'ai juré, devant vous, de l'adorer toujours.

Aux arbustes, alors, l'amoureuse bergère
Suspendit sa guirlande ; et, d'une main légère,

Digitized by Google

En forma des contours, des dessins gracieux.
Tout-à-coup, du milieu des bois silencieux,
On entendit sortir un murmure propice
Qui semblait approuver son humble sacrifice :
Frémissement pareil au flifli des roseaux,
Ou mieux encor, peut-être, aux plaintes des échos,
Lorsque, confusément, à l'oreille étonnée
Ils rendent les accords d'une flûte éloignée.

AUGUSTE MOUFLE (de Chartres).

TRAIT DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT.

Du fameux Charles-Quint, fortuné favori,
Le Titien, comblé d'honneurs et de largesses,
Trois fois de son génie épuisa les richesses
Pour consacrer les traits de son maître chéri ;
Et Charles-Quint lui-même aimait à lui prédire
Que ses pinceaux garans de l'immortalité
Transmettraient son image à la postérité.
Il doit chérir les arts celui qui les inspire :
Aussi vit-on vingt fois ce célèbre Empereur
Dans l'atelier du peintre obscurément descendre,
Admirer ses travaux, de son art enchanteur
Epier les secrets, se plaire à les surprendre.

Le Titien peignait devant son souverain
Quand un jour le pinceau s'échappe de sa main,
Charles-Quint aussitôt se baisse et le ramasse :
— « Sire, que faites-vous?... Moi, votre serviteur.... »
— « Calme-toi, lui répond Charles-Quint avec grâce,
» Le Titien mérite un aussi grand honneur,
» Il a droit d'être ici servi par l'Empereur. »

CHARLES MALO.

MA MAITRESSE ET MON AMI.

JE ne saurais vivre sans lui,
Je ne puis exister sans elle ;
Je ne saurais être avec lui,
Sans me trouver séparé d'elle.

Digitized by Google

Eh bien ! pour rester avec lui
Autant de momens qu'avec elle,
Je passe les jours près de lui,
Et je reste les nuits près d'elle.

Il est mille talens chez lui,
Il est mille grâces en elle ;
J'aime à raisonner avec lui,
J'aime à folâtrer avec elle.
L'étude a beaucoup fait pour lui,
La nature a tout fait pour elle :
Il est plus de savoir chez lui,
Mais on n'a pas plus d'esprit qu'elle.

Que de raison je trouve en lui !
Que de bonté je trouve en elle !
Mon esprit gagne auprès de lui,
Ce que mon cœur gagne auprès d'elle ;
Mais, chaque jour, je trouve en lui
Tant de qualités dignes d'elle,
Que, s'il était autre que lui,
Je craindrais quand il vient près d'elle.

VICTOR-VIAL.

ÉNIGME.

Je t'offre, sous un même nom,
Une double habitation ;
L'une est située à la ville, au village,
L'autre est au revers du visage ;
L'une est vaste, a beaucoup d'éclat,
Et l'autre est un séjour étroit, fin, délicat.
Dans l'une on peut, d'après l'expérience,
Entrer, sortir, en assurance,
L'autre ressemble à l'antre du lion ;
Le maître est un ogre, un glouton ;
A tout venant il ouvre bien sa porte ;
Mais il est rare qu'on en sorte :
Il vous dévore à belles dents,
Et vous engloutit dans ses flancs.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE

Je suis grand et petit, je suis île, rivière,
A la fille de Phée autrefois je sus plaire.
On voit chez moi, prêtres grecs, musulmans,
Evèques et moines tolérans;
J'ai ma tête et ma queue absolument de même,
Et mon ventre en latin, sans cesse dira j'aime.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Une conjonction se voit dans mon premier.
Alors que d'un péril l'on se sauve à la nage
De mon dernier l'on fait un bon usage.
J'offre un tableau, par mon entier,
Où se peint la douleur, le meurtre et le carnage.

Achille Bélot, *vérificateur de l'enregistrement.*

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Nœud* (*nodus*).
Celui du Logogriphe est *Pistolet*; dans lequel on trouve : *pistole*.
Celui de la Charade est *Or*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

PARTICULARITÉS ET OBSERVATIONS SUR LES MINISTRES DES FINANCES DE FRANCE LES PLUS CÉLÈBRES, DEPUIS 1660 JUSQU'EN 1791. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

L'OUVRAGE que nous annonçons paraît déjà depuis plusieurs mois, et nous avons à nous justifier auprès du public de notre long retard à rendre compte d'un livre dont le sujet et le mérite réel commandaient plus d'empressement ; mais tel est le sort de tout ce qui n'est que sage et raisonnable, il faut du tems pour le faire apprécier. Le déluge de vers et de prose soi-disant poétique dont nous sommes inondés, les romans de la semaine, les traités de morale et d'éducation en impromptu, tant de scientifiques analyses en petit format, de méthodes abrégées pour tout apprendre, et qui ne servent qu'à démontrer l'incapacité de leurs auteurs ; de recueils voués à l'immortalité et qui pourront bien ne pas arriver tous à leur destination, étourdissent tant soit peu un modeste journaliste ébloui de toutes ces richesses littéraires : le moyen de ne pas céder au torrent quand il voit le frontispice d'un livre décoré du nom d'un auteur, membre résident, correspondant ou associé de tel athénée ou de telle société savante, dont la discrète renommée n'a encore révélé que le nom ? n'est-il pas dans les règles d'une bonne justice distributive, justice littéraire s'entend, de s'occuper d'abord de celui qui appartient à une corporation ; c'est un homme à ménager, il a des amis ; la prudence veut qu'on laisse à ceux-ci le soin d'obscurcir son auréole, ils s'en acquitteront bien ; nous conviendrait-il, à nous profanes, de nous initier dans ces mystères ? Admirons, et si nous rompons le silence, que ce soit pour faire entendre un concert de louanges ; merveil-

Digitized by Google

leuse rosée qui rafraîchit les palmes académiques! Quant à l'auteur inconnu et trop modeste pour accompagner son nom d'une kyrielle obligée de titres à notre admiration, qu'il attende : le jour de la vérité viendra toujours assez tôt ; c'est à lui de la souffrir puisqu'il n'est pas assez puissant pour trouver un flatteur.

L'auteur des *Particularités sur les Ministres* ne la redoute pas cette vérité souvent si terrible, le tems même ne peut qu'ajouter à l'estime que tous les bons esprits concevront pour un livre qui renferme des opinions saines et des faits curieux. Cet ouvrage, comme on l'a fort bien remarqué, rentre dans la classe des mémoires; on y trouvera des matériaux précieux qui serviront un jour à établir plusieurs points importans de notre histoire. Les finances jouent un grand rôle dans le système des monarchies modernes, c'est le pouls des Etats. Les historiens plus occupés de faire passer sous les yeux des lecteurs le récit des faits brillans et capables de soutenir l'intérêt, que d'entrer dans les détails arides de vérités obscures, aiment mieux attribuer aux passions humaines les événemens qui agitent les empires, plutôt que de voir dans ces grandes commotions le résultat de l'erreur, de l'impéritie, ou d'une force mystérieuse et secrète qui entraîne avec elle les hommes et les choses. C'est principalement dans les deux derniers siècles que cette influence se fait le plus remarquer. Dans les siècles précédens le système financier de la France était presqu'entièrement nul. La féodalité, dans toute sa vigueur, mettait un obstable à ces moyens adroits et compliqués qui depuis ont érigé en véritable science ce qui n'était alors qu'un métier dont tout le mérite se bornait à prélever des contributions momentanées pour faire face à des dépenses le plus souvent mal calculées d'avance. Le revenu particulier du souverain, et quelques impôts inégalement prélevés, répartis arbitrairement, suffisaient au reste. Que l'Etat fût déchiré par les factions, le parti vainqueur, sans guide et sans boussole, se trouvait tout-à-coup privé des moyens de profiter de la victoire et de rétablir le bon ordre. Ce malheur menaça les premiers momens du règne de Henri IV; mais ce prince

Digitized by Google

trouva dans le génie de son ministre des ressources inespérées. Sully entrevit ce qu'il était possible de faire dans l'avenir, et sauva son maître et la France. Sous le règne de Louis XIII et pendant la majorité de Louis XIV, l'esprit du ministère fut dirigé uniquement par les vues d'une politique artificieuse ou violente, et souvent par l'intrigue. Le levain des factions, reste des guerres civiles et du gouvernement féodal, fermentait en s'épuisant. L'administration des finances ne fit aucun pas vers sa perfection ; mais en 1660, un homme investi de la confiance de la nation et du souverain, donna l'essor à ses grandes pensées et commença un nouvel ordre de choses : cet homme, c'est Colbert, est le véritable fondateur du système moderne des finances en France. C'est ici que commence l'ouvrage que nous examinons. L'auteur embrasse la période de tems qui s'est écoulée depuis 1660 jusqu'à la retraite de M. Necker en 1791. Vingt-neuf ministres des finances se sont succédés dans cet intervalle. L'auteur ne traite en détails que de dix principaux ministres dont les opérations, les succès ou les fautes ont eu une influence particulière sur les événemens de leur siècle. On voit Colbert et Desmarets faire concorder sous Louis XIV l'intérêt des particuliers et l'intérêt général, fonder le crédit public et sauver la France par des ressources dont on ne soupçonnait pas auparavant l'existence. Law, sous la régence, élève ce crédit, par des moyens factices, à un degré extraordinaire, ruine les particuliers et compromet le salut de l'Etat. Machaut et Silhouette, par des impôts sagement combinés, prennent un rang parmi les administrateurs les plus distingués, et par une des inexplicables bizarreries de l'esprit humain, l'opération qui devait le plus honorer le court ministère de ce dernier, précipita sa chute, et le fit mourir, comme il le dit lui-même, de la maladie des ministres disgraciés. Peu de tems après, l'abbé Terray abandonne tous les principes, fonde ses opérations sur la violence et l'oppression, et pourvoit aux besoins du moment en creusant un abîme pour l'avenir. Tout change sous Lous XVI : Turgot élevé à l'école des économistes et l'un des plus grands soutiens

Digitized by Google

de la secte, réduit l'administration en une métaphysique ténébreuse et impuissante, et comme des chimères ne peuvent long-tems satisfaire des esprits inquiets et tourmentés du besoin d'adopter des idées nouvelles, Turgot quitte le ministère et avec lui disparaissent toutes les savantes théories qu'il avait cru pouvoir substituer aux leçons de l'expérience. Necker paraît ensuite sur la scène ; c'est l'âge des emprunts, moyen brillant mais dangereux, et dont on n'obtiendra jamais de succès solide dans un gouvernement vieilli, qui repousse la confiance publique par la versatilité de son système. Après lui, M. de Calonne en suivant une partie des mêmes principes, éprouve de plus grandes difficultés ; Necker avait cru pouvoir diriger les finances d'un grand empire comme il conduisait une opération de banque. Calonne dédaigne les calculs timides, peut-être, mais plus exacts d'un financier, pour se livrer à l'esprit d'innovation qui, à cette époque, bouleversait toutes les têtes. Si la nature des circonstances appelait d'inévitables changemens, il fallait un autre caractère que celui de Calonne pour les maîtriser. L'inconcevable étourderie de ce ministre est peinte par l'auteur des *Particularités*, avec des couleurs un peu forcées, mais qui ne s'éloignent cependant pas beaucoup de la vérité. Quelques anecdotes rapportées dans cet ouvrage ont excité des réclamations de la part des amis que M. de Calonne avait eu le bonheur de conserver, et ce n'est pas un médiocre avantage pour la mémoire d'un ministre qui fut bien loin d'être exempt de reproches. L'inutile assemblée des notables, imprudemment convoquée, mal dirigée, ne servit qu'à faire mesurer l'étendue de l'abîme, sans offrir des moyens pour le combler. Dès-lors l'impulsion donnée aux événemens ne permit plus à M. de Calonne de rester au timon de affaires. Par de nouvelles fautes et de nouveaux essais également malheureux, la cour aggrave le mal, et Necker reparaît sur l'horizon avec des vues secrètes dont sans doute on était alors bien loin de prévoir les funestes résultats. Ce ne sont plus des calculs financiers qu'il propose,

Digitized by Google

mais une législation nouvelle. Les Etats-Généraux sont convoqués : l'univers sait le reste !

L'auteur termine son ouvrage par une comparaison établie entre les ministres de Louis XIV et ceux des successeurs de ce prince. « Les premiers, dit-il, ont été » bien supérieurs pour leur zèle, pour la gloire et la » prospérité du roi et de l'Etat, et par le courage avec » lequel ils ont bravé tous les obstacles. Leurs entre- » prises ont un caractère de noblesse, de grandeur, de » tendance à l'immortalité, autant qu'il est donné à la » faiblesse humaine d'y prétendre ; s'élevant au-dessus » de leur nation et de leur siècle, ils ont eu en perspec- » tive, l'Europe, l'univers, les siècles à venir. Depuis » eux, cette élévation, cette force sont disparues du » ministère qui, sur-tout dans les derniers tems, a été » gouverné par ceux qu'il devait gouverner. Sous » Louis XIV les ministres ont mis leur réputation entre » les mains de la postérité ; sous Louis XVI, la plupart » d'entr'eux l'ont placé en viager. »

On reconnaît dans ce livre un homme qui a long-tems médité le sujet qu'il s'est proposé de traiter. Il est hors de doute, que témoin des événemens du dernier règne, il n'ait vu de près les principaux acteurs qui ont figuré sur ce grand théâtre. S'il juge avec sévérité Necker et Calonne, on ne peut nier que ce soit d'après ses propres observations, et non d'après une impulsion étrangère.

Le style de l'auteur n'est pas d'un littérateur de profession sans doute, mais il annonce un homme dont l'esprit est mûri par la réflexion et par l'étude. On y retrouve souvent une imitation sensible de ces formes animées et rapides qui rachettent si bien les incorrections qui fourmillent dans les Mémoires de St.-Simon. Mais ce duc écrivait en grand seigneur qui jette ses pensées sur le papier sans ambitionner la qualité d'auteur. Ses défauts sont effacés par la grâce de la narration et l'extrême intérêt du sujet. L'imitation est frappante, sur-tout dans le portrait que le nouvel écrivain trace de M. de Calonne. Ce portrait, chargé d'antithèses, éblouit par un grand cliquetis de mots; c'est un des passages les plus travaillés de tout le livre, mais, il faut le dire, ce n'est

Digitized by Google

pas le meilleur; le reste de l'ouvrage, écrit plus simplement, se fait lire avec plaisir, et par la manière dont l'auteur a disposé ses matériaux, il peut compter sur tous les suffrages.

On peut croire facilement qu'un ouvrage publié sous le titre de *Particularités* renferme un grand nombre d'anecdotes sur les différens ministères qui s'y trouvent passés en revue; on ne se trompe pas. Toutes ces anecdotes servent à faire juger les personnages, et l'auteur les rapporte à l'appui de ses opinions. Plusieurs journaux en ont cité quelques-unes. Il en est d'autres qui, pour être moins connues, n'en ont pas moins de prix. Nous pensons que la suivante pourra donner une idée de la tournure d'esprit du comte de Maurepas. Ce Nestor du ministère, nourri pendant plus de soixante ans de toutes les intrigues de la cour, portait dans les affaires un ton de légèreté et de gaîté qui séduisit le régent, et un demi-siècle après charma la jeune cour de Louis XVI. « Pendant » la régence, M. de Maurepas avait, comme secrétaire » d'Etat, le département de la maison du Roi. M. le » régent l'envoya chercher, lui dit qu'il voulait faire le » cardinal Dubois premier ministre, qu'il fallait que » les lettres patentes qui le nommeraient fussent expédiées et scellées pour le lendemain; mais qu'il ne voulait que personne en fût plus instruit que lui. M. de » Maurepas lui représenta que, comme le garde des sceaux » devait sceller ces lettres, il fallait bien qu'il en eût » connaissance. *Je ne le veux pas*, dit le régent; *qu'il* » *les scelle sans les connaître ou qu'il s'en aille. Tu es* » *jeune, tu as de l'esprit, tu sauras faire réussir cette* » *affaire*. M. de Maurepas, pour ne confier et ne faire » soupçonner le secret à aucun de ses commis, demanda » qu'on lui apportât le registre des lettres patentes dans » une époque ancienne, ce qui ne désignait rien, mais » fournissait le modèle. Ensuite il rédigea et écrivit lui-» même les lettres, et les signa comme secrétaire d'Etat; » mais il restait à les faire sceller, ce qui était le plus » difficile : il alla chez le garde des sceaux, et lui dit » qu'il venait de la part de M. le régent pour lui de-» mander de signer des lettres patentes. *Très-volontiers*,

Digitized by Google

» dit le garde des sceaux; *voyons.* — *Voyons!* reprit » M. de Maurepas, *c'est ce qu'il ne faut pas.* — *Comment!* » dit le garde des sceaux, *il n'y a pas d'exemple qu'on » ait scellé des lettres patentes sans les voir.* — *Cela est » vrai*, dit M. de Maurepas, *cependant je crois que vous » scellerez celles-ci sans les voir.* Le garde des sceaux » s'y étant absolument refusé, comme à la proposition » la plus déraisonnable, M. de Maurepas continua la » conversation, et lui dit combien la dignité dont il » était revêtu était un grand avantage, qu'elle le » plaçait au-dessus de ce qu'il y avait de plus grand » dans l'Etat, qu'elle le mettait à portée d'obtenir de » M. le régent pour lui, pour sa famille, pour ses amis, » tout ce qu'il désirait. A chaque observation, le » garde des sceaux convenait de la vérité; alors M. de » Maurepas lui proposa de nouveau de sceller les lettres » patentes; le garde des sceaux s'y refusa toujours, mais » avec un ton moins fier et moins ferme. M. de Mau- » repas, continuant ses observations, lui demanda où » était sa terre, si le séjour en était agréable, le château » habitable, les portes et les fenêtres bien closes et en » état de garantir du froid. Le garde des sceaux l'inter- » rompit dans ces questions, et lui dit: *Ma foi, jeune » homme, je crois que tu as raison, il faut sceller sans » voir;* et il scella. »

G. M.

Les Troubadours; poëme en quatre chants. Avec cette épigraphe :

El amor, honor y gloria
Entre innocentes juegos.

Un vol. in-8°. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur de l'Institut, rue Jacob, n° 24.

Il existe dans chaque langue et chez tous les peuples de ces mots magiques qu'il est presqu'impossible de prononcer ou d'entendre sans plaisir et sans émotion.

Digitized by Google

Tels sont pour nous les mots de *troubadour* et de *chevalerie*. Ils nous rappellent ce qu'annonce notre auteur dans son épigraphe espagnole, l'amour, l'honneur et la gloire au milieu des jeux innocens. Ils nous reportent vers un tems que notre imagination embellit peut-être, mais dont le premier souvenir est toujours accompagné de regrets. « Siècle brillant, s'écrie notre poëte dans son chant troisième:

Siècle brillant, objet de nos hommages,
Vous avez fui pour ne plus revenir;
Mais vos leçons, et vos loyaux usages,
Vos simples mœurs, vos antiques images,
Tout plait encore à notre souvenir.
Ah! quand devra notre siècle éphémère
Trop tôt, hélas! disparaître effacé
(Car le présent sur notre pauvre terre
Ne fait jamais qu'avertir du passé:)
Amis des arts, enfans de la victoire,
Nous laisserons une illustre mémoire,
Nous laisserons aux siècles après nous
Un nom plus grand, peut-être plus de gloire;
Laisserons-nous un souvenir si doux?

Ces vers expriment avec une grâce bien rare ce que chacun de nous a sans doute éprouvé plus d'une fois, et c'est à notre avis une chose assez singulière que nos poëtes aient si peu songé à s'emparer de l'époque vraiment poétique de notre histoire pour planter enfin le laurier de l'épopée sur notre Parnasse français. Nous avons laissé à l'Italie cette moisson abondante; nous avons abandonné à ses chantres la gloire de s'immortaliser avec nos héros. Il serait cependant possible d'expliquer cette singularité. Nous avons en effet précédé les Italiens dans cette carrière, mais c'est à notre empressement même qu'il faut attribuer nos mauvais succès. Notre langue était dans l'enfance, l'Europe était couverte de ténèbres lorsque nous écrivîmes nos premiers romans. L'Italie perfectionna sa langue long-tems avant nous; elle sortit avant nous des ténèbres de l'ignorance; voilà pourquoi elle put mettre en œuvre, la première, les

Digitized by Google

matériaux nombreux que nous avions rassemblés. Cependant nous nous éclairâmes à notre tour, mais ce fut à une époque où les nations modernes, éblouies de l'antique héritage qu'elles venaient de retrouver, d'apprécier et de recueillir, dédaignèrent leurs anciennes mœurs, leurs traditions, leur histoire même, pour ne plus admirer que les mœurs, les traditions et l'histoire des anciens Grecs et des anciens Romains. Nous crûmes alors que chez ces peuples seuls on pouvait trouver une mythologie, des événemens, des mœurs poétiques, et nous n'avons point eu d'épopée nationale, par la même raison qui, dans le grand siécle de Louis XIV, ne fit presque paraître sur la scène française que des héros romains ou grecs. Mais ce n'est point ici le lieu d'étendre et de développer ces idées. Qu'il nous suffise d'observer que nous sommes revenus, quoiqu'un peu tard peut-être, de notre ancienne erreur. L'exemple de Voltaire a engagé d'autres auteurs à nous donner des tragédies vraiment françaises; et si nous sommes aujourd'hui bien vieux pour la véritable épopée, dont la palme ne fleurit guère que dans la jeunesse des nations, nous pouvons encore espérer de cueillir celle de l'épopée du second ordre, et de voir s'élever parmi nous un nouveau rival de l'Arioste dont l'ouvrage saura nous égayer et nous plaire, sans allarmer ni la piété, ni la pudeur.

Le poëme que nous avons sous les yeux nous paraît très-propre, malgré sa brièveté, à favoriser ces espérances. La lecture en est très-agréable. L'amour y joue un grand rôle, mais c'est l'amour respectueux et fidèle des véritables troubadours. L'époque de l'action est celle de la croisade contre les Albigeois, et l'auteur y respecte la foi, jusque dans les inquisiteurs qui en abusent. C'est par la grâce et la sensibilité qu'il sait plaire, non par la raillerie et la malignité. Il paraît avoir fait une étude profonde des mœurs qu'il a voulu peindre, et par-tout.... Mais nos lecteurs aimeront mieux le juger sur des faits que sur des paroles. Tâchons donc de leur faire connaître cette intéresssnte production.

La fable en est extrêmement simple. Raymond Trancavel, vicomte de Beziers, a perdu en même tems le

Digitized by Google

trône et la vie. Oger, encore enfant, a été sauvé par un vieux chevalier fidèle nommé Raoul; qui l'élève dans la retraite, et le forme à tous les exercices, à toutes les vertus de la chevalerie. Le moment de le faire paraître dans le monde arrive enfin. Raoul confie Oger aux soins d'un fidèle jongleur nommé Guilain qui l'instruit dans la *gaie science*, et le conduit à Toulouse où régnait le comte Raymond. Avant d'avoir pu se faire connaître, Oger devient amoureux de Laure, nièce de Raymond. Il l'aime d'abord en silence, comme il convient à un humble *varlet;* mais bientôt un tournois est ouvert. Oger renverse l'un après l'autre six adversaires, dont le dernier est le trop fameux Simon de Monfort. Il remporte le prix, qui lui est donné par l'aimable Laure. La comtesse de Toulouse tient ensuite une *cour d'amour.* Oger, comme troubadour, y triomphe encore; il partage le prix avec un rival modeste nommé Ferry, mais il se fait un ennemi mortel de Nérestan, autre troubadour qui n'était pas aussi modeste. Cependant la fortune semble vouloir le combler de ses faveurs. Laure répond à son amour. Raymond l'arme chevalier, et l'opposition de Monfort ne sert qu'à lui donner l'occasion de faire connaître sa naissance. A peine la cérémonie est achevée que Raymond reçoit à-la-fois deux ambassades. Alphonse, roi d'Arragon, lui demande des troubadours pour polir les mœurs de sa cour à demi-barbare; Philippe, roi de France, lui fait signifier de descendre d'un trône d'où le pape l'a déclaré déchu. Raymond, sans s'émouvoir, accède à la demande d'Alphonse, repousse les menaces de Philippe, et donne le commandement de ses troupes au brave Oger. Le jeune chevalier prend congé de sa mie, mais il part assuré de son amour. Il ne la quitte que pour voler à la gloire. Il n'est pas de perspective plus brillante pour un chevalier troubadour; mais, hélas! la fortune ne l'a flatté que pour le perdre. Toute sa valeur, toute sa puissance ne peuvent rien contre les forces supérieures que commande le féroce Monfort. Envain une troupe loyale de généreux troubadours vient lui assurer le gain d'une bataille qu'il croyait perdue; son armée est victorieuse, mais lui-

Digitized by Google

même est fait prisonnier. Laure tente de vains efforts pour le délivrer. Elle tombe dans les mêmes fers. Montfort commande leur supplice, et tout ce que peut faire l'escadron des troubadours accouru de nouveau pour les sauver, c'est de leur procurer une mort moins cruelle. Oger périt de la main de Montfort, et Laure de celle de Nérestan, de ce troubadour *félon* qui n'avait pas pu donner à Oger ni ses vertus ni sa victoire.

Cette catastrophe est bien tragique. Ne l'est-elle pas même un peu trop? Je suis tenté de le croire. Il s'en faut de beaucoup cependant que j'adopte les idées de la poétique moderne qui veut partout des dénouemens heureux. Je crois les catastrophes sanglantes très-bien placées dans les tragédies; je pleure avec plaisir les héros coupables de quelque faiblesse. Leur mort l'expie et je songe à la récompense immortelle qui les attend. Dans les ouvrages dont le ton moins grave, moins sérieux, ne permet pas trop de songer à la justice divine, j'aime assez que la justice poétique se fasse un peu mieux. Je crois que le *jus datum sceleri* ne doit nous être montré dans ce monde que lorsqu'on nous offre la perspective d'un monde meilleur, et il est pénible de pleurer des innocens lorsqu'on les voir mourir sans espérance. Je donne au reste cette critique pour ce qu'elle vaut. Peut-être ne faut-il pas y attacher plus d'importance qu'aux chicanes que l'on a faites à l'auteur sur son titre, et à l'observation qu'il a trop pressé sa marche dans son dernier chant, qu'il a outré le *semper ad eventum festina* du bon Horace. Je conseillerai sur-tout à l'auteur de s'inquiéter peu de ce dernier reproche. Je soupçonne qu'il le doit au regret de voir finir trop tôt une lecture aussi agréable : de toutes les critiques que l'on adresse aux poëtes, la plus rare est celle d'être courts. Il faut un talent de style peu commun pour la mériter, et c'est en effet ce talent qui distingue notre auteur d'une manière très-avantageuse.

Ses quatre chants offrent presque également des preuves de ce que j'avance, et je n'aurais que l'embarras du choix. Ecoutons les adieux du bon Raoul à son

Digitized by Google

élève, lorsqu'il lui ouvre la carrière de la gloire et l'envoie à Toulouse sous la conduite de Guilhain :

Adieu, mon fils, soyez prudent et sage,
Du bon Guilhain écoutez la leçon;
Il faut parfois entendre la raison,
Et la raison est l'attribut de l'âge.
A Raymond six allez vous présenter:
C'est dans sa cour qu'il faudra mériter
L'éperon d'or qu'on accorde au courage.
Une autre main, par un motif plus doux,
Vous donnera cette écharpe, ce gage
D'un autre espoir et d'un autre servage :
Obtenez-les; adieu : souvenez-vous
Que quel que soit le sort qui vous appelle,
Au sein des camps, à la ville, à la cour,
Chef ou soldat, guerrier ou troubadour,
A ses devoirs, à ses sermens fidèle,
Il faut, mon fils, jusques au dernier jour,
Servir son Dieu, son seigneur et sa belle;
C'est par l'honneur qu'on arrive à l'amour.

Le chant troisième contient trois autres discours qui ne sont pas moins remarquables. Je veux parler de ceux des ambassadeurs d'Arragon et de France, et de la réponse que Raymond fait au dernier. Ces trois morceaux parfaitement adaptés aux différens caractères des personnages forment un contraste très-piquant. Je ne citerai que quelques vers du discours de Raymond afin de ménager l'espace :

Je sais, dit-il, les droits de la couronne;
Princes tous deux, tous deux de droit divin,
Ainsi que moi, Philippe est souverain,
Quel droit son trône aurait-il sur mon trône?
Dépendent-ils du pontife romain?
Depuis vingt-ans le sceptre est dans ma main,
Un homme vient qui se lève et le donne :
Et si poussé d'un semblable dessein,
Je disposais de sa triple couronne
Souscrirait-il à cet arrêt hautain?...
. . . . . .

En général, lorsque notre poëte fait parler ses héros,

Digitized by Google

c'est toujours avec cette vérité qu'il leur prête le langage qui leur est propre ; ce mérite est un devoir sans doute, mais peu d'auteurs songent à le remplir.

Notre auteur ne réussit pas moins heureusement dans les descriptions, disons mieux, dans les tableaux. Je renvoie mes lecteurs à celui de l'ouverture du tournois (page 46), mais je ne puis m'empêcher de transcrire en l'abrégeant le combat d'Oger contre Monfort dans le même chant. Monfort, comme les héros de l'antiquité, a d'abord menacé son adversaire. Il finit son discours par ce vers :

Viens, que le sort décide entre nous deux.
Entre nous deux que la valeur décide,
Répond Oger, et d'un élan rapide
Il fond sur lui : l'impassible Monfort
Sans s'ébranler à reçu son effort,
Et profitant d'une heureuse imprudence,
Pendant qu'Oger, calme et sans défiance,
Au bout du camp accourait se ranger,
Il court, il vole, et dans l'écu d'Oger
Avec fureur plonge et brise sa lance.
Chacun frémit ; tout un peuple allarmé
D'un cri perçant a *partagé* la nue :
Oger surpris d'une attaque imprévue,
Fléchit d'abord, et soudain ranimé,
Il court : l'aspect du guerrier désarmé
Retient son bras prêt à punir l'outrage.
Monfort, dit-il, j'aurais trop d'avantage,
Le coup félon que tu viens de porter,
Prouve ta force et non pas ton courage.
Le ciel est juste, il a déçu ta rage ;
Mais plus loyal je n'en veux profiter
Que pour te vaincre et non pour t'imiter :
Loin, loin de moi la victoire usurpée !
Je rougirais d'un triomphe honteux :
Le même coup nous désarma tous deux ;
Quittons la lance, il te reste une épée.

Il avait dit ; l'un sur l'autre élancé,
Au même instant le combat recommence,
Le feu jaillit de leurs glaives croisés,

Digitized by Google

Et tour-à-tour la crainte et l'espérance
Tiennent entre eux les partis divisés....

Je ne sais si mes lecteurs seront frappés comme moi de la noble simplicité, du goût pur, du naturel qui règne dans ces différens morceaux. Le poëte n'y court point après l'esprit; on ne trouve chez lui ni anthithèses recherchées, ni épithètes ambitieuses. Il ne décrit point pour le plaisir de décrire; il peint ce qu'il est obligé de nous mettre sous les yeux. Qu'on lise le récit de la cérémonie où le jeune Oger est reçu chevalier; le départ des chevaliers qui sortent avec lui de Toulouse pour aller combattre Monfort; l'arrivée des troubadours au milieu de la bataille donnée sous les murs de Béziers, partout on retrouvera le même talent et le même mérite. Je ne puis m'empêcher de citer au moins les derniers momens d'Oger et de Laure. L'aimable fille a reçu le coup mortel du traître Nérestan. Oger la venge en tuant ce monstre, mais il est lui-même atteint par Montfort :

Et ce grand coup doit terminer sa vie :
Percé trois fois par le glaive assassin,
Contre sa chute il se débat en vain,
Frémit, chancèle, et la mort dans le sein,
Tombe expirant auprès de son amie.
Laure un moment se ranime, et soudain
Cherchant encor cet amant qu'elle adore,
Etend vers lui sa défaillante main.
Oger la cherche, Oger l'appelle encore,
Ses yeux éteints ont rencontré ses yeux,
Sa main glacée a joint la main de Laure,
Et réunis ils expirent tous deux.

Quelques romances que notre auteur a insérées dans ce poëme, annoncent en lui un autre talent que celui des discours et des récits. La plupart sont bien composées : deux produisent un effet vraiment dramatique : le chant des chevaliers en sortant de Toulouse, le chant des prisonniers livrés au supplice par le barbare Monfort. Je ne conseillerai pas cependant aux poëtes qui travailleront dans le même genre d'user trop souvent de ce moyen. Je voudrais au moins qu'ils conservassent

Digitized by Google

dans leurs couplets la même mesure de vers que dans le reste du poëme, mais les raisons de cette opinion que je hasarde seraient trop longues à donner ici, et j'ai encore à entretenir mes lecteurs d'une chose plus importante. Ils s'étonnent sans doute qu'en rendant compte d'un poëme des *Troubadours* je ne leur aie encore rien dit de la manière dont l'amour y est traité par le poëte. Je me hâte de réparer cet oubli en leur indiquant le premier effet que produit sur Oger la vue de Laure (pag. 41), les émotions de l'un et de l'autre lorsqu'Oger reçoit le prix de sa main (pag. 53 et suiv.), leurs adieux (pag. 97 et suiv.), leur réunion (pag. 138). Mais quel que soit le mérite et même le charme de ces morceaux, il en est de plus intéressans sous un autre point de vue. Ce sont ceux où le poëte, non content d'avoir peint les amours de ses personnages, se laisse aller à nous parler des siens, à retracer l'amour tel qu'il l'a senti lui-même (pag. 40—42). Notre poëte ne s'est point nommé. Il n'est aucun lecteur qui ne voulût le connaître; mais je crains bien qu'il n'ait voulu dérouter leurs soupçons. Il se peint comme un vieillard : *Jeune j'aimai*, dit-il,

> . . . . . Dans ce tems de jeunesse
> Où le désir est déjà du bonheur,
> Besoin d'aimer se fait sentir au cœur,
> Et le cœur cède à l'instinct qui le presse.
> Les ans ont fui, le Tems, de ses grands pas,
> A mesuré sa rapide carrière :
> Déjà le glaive est trop lourd pour mon bras,
> Et le sommeil échappe à ma paupière ;
> Mais avec moi mon cœur ne vieillit pas,
> Et j'aime encor sans espérer de plaire.

Ces vers sont naturels et l'on serait tenté de croire l'auteur sur parole, si les passages que je viens d'indiquer, plus naturels et mieux sentis encore, n'indiquaient au lieu d'un vieillard dont les souvenirs amoureux s'effacent, un jeune homme tout pénétré du pouvoir irrésistible de l'amour. Le cœur vieillit, quoiqu'en dise notre

Digitized by Google

poëte, et ce n'est point sous des cheveux blancs que l'on adresse à l'amour l'apostrophe suivante :

Ah ! sois béni ! celeste élan de l'ame,
Fils de l'honneur, ta flamme mille fois
De l'honneur même a ranimé la flamme :
Ton charme heureux adoucit le malheur,
Ton charme heureux embellit le bonheur....

Ce n'est point dans l'hiver de ses ans que l'on s'écrie :

Dieu tout puissant ! que ce jour a de charmes,
Où le cœur sent, pour la première fois,
L'amour naissant, ses transports, ses allarmes,
Où le bonheur semble naître à sa voix,
Où l'on connoît le plaisir et les larmes.

Qu'en pensent mes lecteurs? Croiront-ils à des assertions qui ne sont peut-être qu'une fraude poétique, ou à des sentimens qui paraissent la décéler? Supposons la balance égale. Dans le premier cas, le poëme des *Troubadours* ne serait pour nous que le legs d'un poëte qui s'est livré trop tard à son talent; dans le second, nous y verrions les prémices d'un talent naissant qui donne les plus belles espérances. Obligés de choisir entre ces deux hypothèses, je crois que nos lecteurs ne balanceront pas plus que nous, qu'ils adopteront la plus consolante et engageront notre jeune vieillard à se lancer hardiment dans la carrière où il vient de débuter. Il a vaincu dans son premier tournois, comme son héros. Qu'il entreprenne une lutte plus longue, et je crois qu'on peut lui promettre des lauriers non moins brillans et plus heureux.

Les notes qui accompagnent ce poëme sont peu nombreuses et intéressantes. Elles annoncent dans l'auteur une instruction très-variée. On remarquera des vers d'Etienne Deschamps, poëte du treizième siècle. Ils sont tout aussi corrects sous le rapport de la versification que ceux de Clotilde, et ne leur cèdent guère en agrément. Il serait curieux de savoir si notre auteur n'y a point exercé sa lime.

Je ne m'arrêterai point à quelques taches que l'on

Digitized by Google

pourra remarquer dans cet ouvrage. Il sera aisé de les faire disparaître dans une seconde édition. On pourra aussi songer alors à en rendre l'impression plus correcte. J'ai corrigé deux fautes dans mes citations; là où j'ai écrit :

> Depuis vingt ans le sceptre est dans ma main,
> Un homme vient qui se lève et *le* donne.

L'imprimé porte : *la* donne. Où j'écris :

> Et j'aime encor sans espérer de plaire,

on lit : Et j'aime *encore*, ce qui rompt la mesure du vers. Ces fautes sont légères, sans doute, mais elles devaient être remarquées dans un ouvrage publié chez M. Firmin Didot. C. V.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France, *sur la critique du nouveau roman de M^me^* DE GENLIS, *par M.* AD.... DE S.....N (*N° du 8 mai*), *et la défense de cet ouvrage par M.* L. A. M. BOURGEAT (*N° du 12 juin.*)

MESSIEURS, M. Ad.... de S.....n, dans le *Mercure* du 8 mai, a attaqué avec les armes de la critique *Mademoiselle de la Fayette* et Madame de Genlis à qui elle doit de reparaître sur la scène du monde. Le 12 juin suivant, M. Bourgeat, chevalier des belles, est venu dans la même lice rompre une lance en leur honneur. Les deux champions ont fait preuve d'adresse à manier leurs armes; Mais à qui est demeuré l'avantage du combat? Le tenant s'est retiré le premier; sa retraite cependant n'a point eu l'air d'une fuite; sa courtoisie même envers le défenseur des dames semblait dire qu'il ne se sentait point blessé de ses coups (*Mercure* du 19 juin). D'un autre côté, celui-ci resté ferme sur l'arçon, est sans doute satisfait de la carrière qu'il a fournie, et pense avoir tout au moins faussé en plusieurs endroits les armes de son adversaire. Je ne sais si les *juges du camp* ont prononcé : en attendant leur jugement, simple spectateur, je vous demande, Messieurs, la permission de vous dire franchement mon avis.

Pour parler sans figures, je n'avais point encore vu le roman de M^me^ de Genlis quand il fut attaqué et défendu

Digitized by Google

dans le *Mercure* par les deux écrivains que je ne connais que par les articles dont ils enrichissent ce journal. Leur discussion dut m'inspirer l'envie d'en examiner l'objet, et je me suis mis à lire *Mademoiselle de la Fayette*, oubliant ce qu'on en avait dit et me laissant aller à mes propres sensations. Je dois avouer qu'elles furent plus d'une fois en faveur du roman, et que cet ouvrage entraîne souvent par un charme, séduit par un *prestige* dont son auteur a le secret; en un mot, j'y ai trouvé, selon l'expression heureuse de M. de S.....n, *tout ce qu'il faut pour faire excuser l'enthousiasme de ses admirateurs;* revenant ensuite à me rendre compte de mes idées, reprenant les raisons des deux parties et les comparant à ce que j'avais senti et pensé, il m'a semblé que la défense avait été bien moins heureuse que l'attaque, et j'en ai mieux compris que la politesse seule et une certaine délicatesse avaient engagé M. de S.....n à ne point soutenir sa propre opinion. Ma position neutre ne m'obligeant point à la même déférence, je crois pouvoir dire à M. Bourgeat, avec les égards dont il a donné l'exemple envers son adversaire, que nonobstant sa réfutation *les remarques* de celui-ci *subsistent*, et qu'il n'a point détruit, du moins à mon avis, l'impression qu'a dû faire sur les esprits impartiaux la critique de M. de S.....n; c'est ce que je vais essayer de prouver en suivant les observations de M. Bourgeat, en exposant de mon mieux *en quoi je ne les trouve pas fondées*; et peut-être que cette *réfutation* de sa *réfutation ne sera pas* non plus *déplacée dans le journal même qui la contient*.

En parlant du *roman historique*, M. de S.....n dit que l'échafaudage de puissance et de gloire dont s'y trouve nécessairement environné l'amour des rois, des grands de la terre, *à moins d'attrait pour lui que l'amour qui se cache dans un rang plus modeste :* M. Bourgeat, pour prouver la fausseté de cette pensée, prétend qu'il en faut conclure, dans la manière de voir de M. de S.....n, qu'une *pastorale* serait préférable à une *tragédie;* puis détruisant aisément cette frivole conséquence, il établit sans qu'on puisse le lui nier, que chaque condition dans l'ordre social a ses formes propres et particulières, que toute situation prise dans la nature des choses a son charme et son intérêt, qu'on peut par conséquent s'intéresser aux simples amours de Daphnis et de Chloé, sans être insensible aux malheurs de Didon, s'attendrir sur le sort de Paul et de Virginie et frémir sur celui d'Othello et d'Eldemone, qu'en un mot pour

Digitized by Google

nier que les *amours* des grands de la terre soient *touchans*, il faut oublier *le Cid*, *Britannicus*, *Adélaïde*, *Zaïre*, etc. Toutes observations assurément *très-vraies*, mais à qui il manque une petite condition pour être concluantes, celle d'être *justes*. M. de S.....n n'a point dit, ne dira probablement jamais, que tout honnête homme qui a le malheur de ne pas aimer le *roman historique* doive être condamné à ne trouver rien de beau, rien de touchant dans la *tragédie* ou *le poëme épique*.—Mais c'est une conséquence de son principe ! — Oui, comme si l'on concluait que pour ne pas aimer telle ou telle petite beauté fade ou minaudière, il n'est plus de femme qui puisse vous rendre sensible. Avec cette logique, que quelque malheureux amateur sortant moitié étourdi, moitié endormi, d'un opéra moderne, s'avise de préférer *Blaise et Babet* ou *le Devin du Village* au tintamare barroque, aux lamentables psalmodies qu'on vient de lui donner pour de la musique, et les *dilettanti* lui prouveront que puisqu'il n'aime par *leur harmonie*, c'est qu'il préfère sans doute des vaudevilles ou des *ponts-neufs* aux accords de Gluck, de Piccini, de Sacchini, de Cimarosa, de Paësiello, de Mozart, etc.

Rétablissons la question : M. de S.....n cherche de quelle espèce de mérite est susceptible le *roman* dit *historique*. Que M. Bourgeat relise le passage entier, et il verra que le critique est prêt à approuver *toute composition romanesque* qui lui offrira *une action, un intérêt, où la curiosité soit vivement excitée*, etc. Mais auparavant il a remarqué que *la partie historique* dans ces sortes d'ouvrages n'était qu'un *accessoire* indépendant du développement des caractères, des passions, des situations, quelquefois même une espèce de *charlatanisme à l'aide duquel sans un grand effort d'imagination on donne du relief à des personnages ou à des événemens qui n'en auraient point du tout s'ils étaient de pure invention*. C'est ici qu'il ajoute comme complément et confirmation de son idée principale que *cette pompe, cet étalage de grandeur* et *de majesté*, ne saurait lui imposer; conséquence de toute justesse, s'il est vrai, comme il le suppose, que les *personnages* et les *événemens* d'un roman historique, c'est-à-dire, les *caractères* et les *situations* n'ont *par eux-mêmes* rien de brillant, rien de solide, et paraîtraient pauvres et misérables s'*ils étaient de pure invention*, si la scène ne se passait pas dans des palais tout peuplés de souvenirs, si les acteurs ne s'affublaient pas de noms de rois, de princes, de seigneurs, de ministres revê-

Digitized by Google

tus d'avance à nos yeux par l'histoire d'une sorte de considération qui dérobe au lecteur superficiel la faiblesse du rôle qu'on va leur faire jouer.

Voilà le véritable raisonnement de M. de S.....n, voilà sa *doctrine littéraire sur le roman historique*, et les écueils que ce genre offre à qui veut le traiter.

M. Bourgeat l'a-t-il réfutée? Franchement, non; car il n'a pas même abordé la question; il a pris un développement accessoire pour le fonds de la pensée, une *conséquence* pour un *principe;* il a tiré d'un *cas particulier* des inductions *générales;* et prouvant d'ailleurs très-bien ce qu'on ne lui avait pas nié, il a, comme on dit, tenu de fort bons propos, tout-à-fait hors de propos.

Poursuivons : M. de S.....n ayant établi que le prestige des noms des acteurs, du lieu de la scène, etc., ne devait, ne pouvait pas suppléer l'intérêt qui n'existerait pas dans le fond même, et la conduite des événemens a voulu soumettre le roman dont M^lle de la Fayette est l'héroïne, à l'épreuve de cette critique. Il a enlevé la *dorure*, le *clinquant*, la *broderie*, pour ne laisser voir que le *canevas* et le *dessin;* en un mot, il a raconté l'histoire même dans toutes ses circonstances, mais *sans noms*, comme si les faits s'étaient passés entre particuliers obscurs, ou tout au plus dans le vieux et simple manoir de quelque noble campagnard. Qu'a présenté cette espèce de réduction analytique de ce roman *à sa plus simple expression?* Rien, à ce qu'il paraît, qui ait flatté M. Bourgeat lui-même, car il se récrie contre cette *parodie;* et disant qu'il est *aisé de rendre ridicules les choses les plus sublimes en les parodiant*, il demande quel jugement on porterait ou de *Zaire*, si pour former son opinion sur cette pièce on allait l'étudier dans les *Enfans perdus et retrouvés;* ou d'*Iphigénie*, si on ne la connaissait que par une représentation des *Rêveries renouvelées des Grecs;* ou enfin de la *Veuve du Malabar* (un peu étonnée de se trouver en si bonne compagnie), si l'on cherchait ses traits dans la caricature de la *Veuve de Cancale.*

En vérité, je ne sais plus que penser de mon vieux professeur de logique qui me force encore ici de n'être pas de l'avis d'un homme dont je suis d'ailleurs forcé de reconnaître l'esprit. Mais M. Bourgeat, qui a toute raison contre les *parodistes* en général, ne me paraît point l'avoir contre M. de S.....n qui n'a point *parodié* le roman de M^me de Genlis, qui n'en a pas rendu une seule situation ridicule,

Digitized by Google

qui n'a employé ni la *goguenarderie* ni les *lazzis*, armes nécessaires dans ce genre d'escrime, qui enfin, comme je l'ai déjà dit, n'a fait qu'enlever le clinquant, écarter l'ampleur des habits royaux pour nous laisser voir à nu les contours et les formes. Mais ces contours paraissent secs et sans mouvement, ces formes roides, mesquines et sans vie; et *cette maniere de juger un ouvrage n'est point conforme aux règles de la saine critique*..... Je conçois que l'analyse à laquelle M. de S.....n a eu recours peut *désenchanter* quelques admirateurs de *Mademoiselle de la Fayette*, mais je ne vois pas qu'on puisse leur accorder le droit de se plaindre de l'épreuve par où on la fait passer. Eh quoi, ne grave-t-on pas tous les jours *au trait* les tableaux des plus grands maîtres? Qu'est-ce autre chose que ce qu'a fait M. de S.....n? Il a enlevé du tableau qu'il avait à examiner la *couleur*, les *lumières*, enfin tous les *effets de l'art et du métier*; il a présenté la nue *composition*, la *pensée* seule de l'auteur. Si l'ouvrage réduit ainsi à ses élémens constitutifs plaît encore, si l'on y retrouve l'*expression* des physionomies, la sage distribution des plans, des groupes, des détails, un dessin pur et correct, qu'on n'en doute pas, le tableau même doit être tout au moins un ouvrage d'un mérite très-distingué: mais si, dans cette esquisse fidèle, on reconnaît de nombreux et essentiels défauts, si les figures ne sont point ensemble, si les parties ne sont point liées, si la composition manque de vérité, on ne s'avisera guère de soupçonner un chef-d'œuvre dans l'original, les figures en fussent-elles revêtues d'or et de diamans, y eût-on prodigué la pourpre, l'outre-mer, toutes les richesses de l'art, et le peintre serait bien maladroit d'accuser le graveur d'avoir *parodié* son tableau.

M. de S.....n trouve dans son analyse que le seul *intérêt* qu'inspire l'amant de M^lle^ de la Fayette est celui de la *curiosité*; semblable, dit-il, à celui que fait naître le *Marquis* dans la comédie du *Legs*. *Osera-t-il déclarer son amour, ne l'osera-t-il pas?* M. Bourgeat semble en convenir; *mais ce genre d'intérêt*, à son avis, *suffirait seul pour assurer le succès du roman* de M^me^ de Genlis; *car il n'y a pas d'intérêt sans curiosité*. Sans doute; mais l'*intérêt* qui ne repose que sur la *curiosité* est un bien faible moyen de succès. Il y a aussi *intérêt de curiosité* dans une énigme à deviner. Chaque semaine le *Mercure* présente une page ou deux de cet intérêt-là; je doute pourtant que le lecteur

Digitized by Google

ne lui préfère pas celui qu'il trouve dans un article de M. de S.....n ou de M. Bourgeat. Ce dernier me paraît plus heureux lorsqu'il défend contre son adversaire le rôle que joue Richelieu dans ce roman. La première brouillerie que ce puissant ministre suscite entre les deux amans a sans doute quelque chose de misérable; mais cependant au fond il est certain que Richelieu, qui agitait l'Europe par la hardiesse de ses conceptions, était forcé de soutenir sa terrible puissance par les ressorts d'une assez basse intrigue, et qu'il était impossible que Mme de Genlis, dans le sujet donné, le peignît d'autres couleurs; elle a d'ailleurs eu soin de rappeler plusieurs fois dans son récit les services réels que ce ministre rendit à l'Etat.

Je ne puis guère suivre M. Bourgeat de point en point parce que plus d'une fois il ne fait qu'*affirmer* ce que M. de S.....n a *nié*. Ainsi, par exemple, l'un a trouvé la situation de Mlle de la Fayette fausse *en elle-même;* son entreprise à ses yeux n'est qu'une étourderie, une pensée folle; l'autre, au contraire, admire cette *ame angélique, exaltée,* aux prises avec le puissant Richelieu, et animée du noble désir de rendre le fils de Henri IV digne de son rang et de son nom. L'un voit dans l'emploi de ces grands noms l'art de *donner du relief à des personnages qui n'en auraient point s'ils étaient de pure invention;* l'autre assure que la situation de ces mêmes personnages est intéressante; or, je vois bien là l'énoncé de deux opinions divergentes, mais non la réfutation de l'une par l'autre.

Je remarquerai encore à cette occasion l'*admiration* pour la scène *sublime* de l'abbaye de Longchamps qu'oppose M. Bourgeat à la critique qu'en a faite M. de S.....n, qui y trouve un *défaut de décence et de délicatesse. C'est une découverte,* dit le premier, *échappée aux nombreux lecteurs de Mademoiselle de la Fayette.* Puisqu'il paraît que M. Bourgeat a déjà eu le tems de recueillir les voix de ces lecteurs, en effet très-nombreux, je me garderai bien de contester la déclaration positive qu'un galant homme nous fait ici de leur opinion. Mais quelque nombreux et imposans que soient ces témoignages, comme heureusement en matière de goût les voix *se pesent*, plus qu'elles ne *se comptent,* j'opposerai à M. Bourgeat et à ces mille et mille voix dont il est l'interprète une autorité bien respectable..., celle de l'auteur même de *Mademoiselle de la Fayette* qui, par toutes les *précautions* qu'elle prend pour amener cette scène, témoigne assez qu'elle a senti ce qu'elle avait de

Digitized by Google

hazardé. Elle nous dit, en effet, que quand le roi, à la vue des jeunes paysannes qui s'approchaient, quitta la reine en riant et proposa à M^lle^ de la Fayette d'être complice de sa fuite, il laissa *tout le monde étonné de ses manières et de sa gaîté*, que M^lle^ de la Fayette elle-même redoutait beaucoup l'*effet que pouvait faire devant tant de témoins cette espèce de scene*, que le *trouble et l'inquiétude se peignaient sur son visage*, etc. Ah, si M^lle^ de la Fayette pouvait en dire aussi son avis, ne voyez-vous pas qu'elle conviendrait qu'en effet M. de S.....n pourrait bien avoir ici quelque raison; que cette démarche, cette fuite devant tant de monde, devait d'autant plus en *étonner* les témoins que c'était ainsi faire obtenir publiquement à Louis XIII la *dernière faveur*, puisque ce prince condamné à n'avoir que quelques démonstrations extérieures de force et de courage, ne devait jamais trouver en lui les moyens et la résolution de rien effectuer; et que par conséquent ce qu'il *ose* ici, et la manière sur-tout dont il l'*ose*, est en effet bien plus *étonnant* que tout ce qu'on peut imaginer de la part d'un *autre amant* dans les rendez-vous solitaires et mystérieux où se dénouent d'ordinaire, dans les romans, les intrigues amoureuses des rois comme des particuliers.

M. Bourgeat continue de relever vertement toutes les opinions de M. de S.....n. Là, c'est le style de M^me^ de Genlis dont il vante la chaleur, ici ses conceptions qu'il trouve, sur-tout celle du dernier roman, *neuves et originales*, oubliant un peu trop peut-être que le *bizarre* aussi est *neuf*, et n'en est pas plus *original*; il désespère cependant de *convertir* M. de S.....n, mais il s'en console du moins en assurant qu'il n'a *perverti* personne.

M. Bourgeat nous a avertis qu'il ne *connaissait pas* M^me^ de Genlis : je le crois d'autant plus que s'il la connaissait il serait indubitablement son ami; il partagerait ce sentiment qu'on assure qu'elle inspire à tout ce qui l'entoure; mais un véritable ami et qui a l'esprit que montre M. Bourgeat, ne donnerait pas à son ami le ridicule qui accompagne les louanges exagérées; il se souviendrait du *pessimum inimicorum genus, laudantes*, et ne lui verserait pas au nom de l'amitié la coupe empoisonnée de la flatterie; ardent, j'y consens, à faire valoir et défendre les beautés de son ouvrage, il lui prouverait la vérité de l'intérêt qu'il prend à sa gloire en appelant son attention sur les défauts, tribut nécessaire que le génie même paya toujours à l'hu-

Digitized by Google

manité..... Non, bien décidément M. Bourgeat ne connaît point M^me^ de Genlis : mais il est jeune sans doute ; il a été sensible à la partie brillante, incontestable, avouée par M. de S.....n lui-même du talent de cet auteur ; il s'est trouvé sous le charme, et l'enthousiasme du jeune homme a fasciné la raison du littérateur. Ayant spécialement entrepris, non de hasarder ma propre opinion, mais de démontrer que M. Bourgeat avait détruit bien peu des assertions de M. S.....n, je finis par lui faire observer que cet adversaire qu'il semble regarder comme un ennemi impuissant, isolé, n'ayant en un mot *perverti personne*, pourrait cependant opposer à l'admiration de son antagoniste des *opinions littéraires* assez répandues et de quelque poids. Il n'est pas possible que M. Bourgeat ne les connaisse pas. Je lui citerai seulement celle de Grimm dans la dernière partie de sa correspondance (1), parce qu'elle se rapproche singulièrement des jugemens de M. de S.....n, et qu'il est assez remarquable que presque tous les ouvrages de M^me^ de Genlis aient donné lieu aux mêmes réclamations de la critique contre l'enthousiasme exclusif d'un certain nombre d'admirateurs. Lors de la publication d'*Adèle et Théodore*, Grimm se trouvant placé entre des détracteurs et des louangeurs également hors de mesure, remarquait que le système d'éducation de M^me^ de Genlis ne présentait *aucune idée nouvelle*, aucune que Locke n'eut déjà indiquée, que J.-J. après lui n'eut approfondie avec toute la puissance de son génie ; il disait que quelquefois elle avait gâté les situations les plus touchantes par des traits d'une sensibilité factice ou des *exagérations* également *froides et romanesques*, il trouvait son style assez *dépourvu d'imagination*, « mais *il plaît*, ajoutait-il, par une *pureté très-facile et très-élégante* : sans peindre ses idées de *couleurs bien vives* (c'est toujours Grimm qui parle), elle les dessine, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec beaucoup de justesse et de goût.... Il y a de la justesse et de la grâce dans la composition de ses tableaux. »

Dans les *Veillées du Château*, le même critique reconnaît la production d'un *talent aimable et facile*, mais qui *ne laisse pas de longs souvenirs*. « Cependant avec *peu d'idées*, *peu d'invention*, *peu d'images*, c'est un style dont

(1) Cinq vol. in-8°. A Paris, chez Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Digitized by Google

la grâce naturelle vous attire et vous entraîne sans effort. Si les opinions de l'auteur peuvent quelquefois étonner la critique la plus indulgente, sa manière de s'exprimer blesse au moins rarement le bon goût et doit souvent lui plaire; si sa touche *manque de chaleur et d'énergie*, elle a de l'élégance et de la simplicité, quelquefois même des traits de naturel et de vérité, et une sensibilité douce et touchante; si Mme de Genlis *n'a pas fort approfondi les ressorts cachés de la nature et des passions,* elle a bien connu du moins *tous les mouvemens des petits intérêts qui agitent la société; elle en a parfaitement saisi les formes, le ton et les usages.* »

D'après cet aperçu de l'opinion de Grimm sur deux des principaux ouvrages de Mme de Genlis, il est aisé de conjecturer ce qu'il aurait pensé de *Mademoiselle de la Fayette*, et probablement M. de S.....n aurait eu au moins un *second*. Je doute bien fort, quant à moi, que Grimm eût approuvé que l'auteur intitulât ce roman, *Mademoiselle de la Fayette*, ou *le Siecle de Louis XIII*, parce que ce roi n'a pu mériter de donner son nom à un siècle, et parce que ensuite ni l'esprit, ni les mœurs, ni les vices de ce tems, ne sont peints dans cet ouvrage de leurs véritables couleurs. On n'y voit en effet que l'image de la piété la plus pure, des vertus les plus nobles, des mœurs les plus polies, et cependant les caractères publics de cette époque étaient alternativement faibles, fougueux et féroces. Les guerres civiles avaient imprimé dans toutes les relations sociales mille traces de barbarie. La sanglante manie des duels était portée à son dernier période; la religion même était en général moins une affaire de conviction et de conscience qu'un fanatisme d'opinion exalté par la résistance de la secte opposée, et qui se liait dans les esprits avec la crainte du diable et la confiance en la magie et l'astrologie judiciaire; les cardinaux et les évêques étaient généraux d'armée; les chefs de parti vendaient tous leur *soumission* et souvent leur *croyance* pour des places et de l'argent; et si l'auroro des lettres commença sous ce règne, c'est que Richelieu eut besoin de détourner vers les opinions et les disputes littéraires l'activité indomptable des esprits, trop occupés jusques-là des intérêts politiques et des affaires du gouvernement. Il est possible encore que Grimm n'eût point trouvé de justesse dans cette pensée louée par M. de S.....n lui-même.

« Le caractère *national* du Français, dit quelque part

Digitized by Google

» Mme de Genlis, DOIT sa qualité distinctive à la chevalerie » de François Ier, à la loyauté, à la valeur et à la gaîté de » Henri-le-Grand, à la galanterie, à la noble fierté de » Louis XIV. Le caractère français se forme de cet heu- » reux mélange de vertus héroïques et de qualités aimables, » il eût manqué quelque chose à ses agrémens ou à sa » grandeur si l'un de ces rois n'eût pas existé. »

Cela est brillant, flatteur même pour nous ; mais si notre caractère *doit* à ces rois ses *qualités distinctives*, il n'en avait donc pas avant eux, ce qui est difficile à imaginer. Il y a ici, si je ne me trompe, transformation de l'effet en cause, de la cause en effet : et que dirions-nous de la logique d'un écrivain ennemi qui prétendrait que Louis XI aurait imprimé à notre caractère sa bassesse farouche, Charles IX sa férocité, Louis XV son égoïsme et sa mollesse? Assurément si cet écrivain avait eu le talent de rendre son observation *piquante*, nous nous dispenserions au moins de la trouver *profonde* et juste.

Mais j'oubliais que je ne veux point chercher ce que Grimm aurait pensé de *Mademoiselle de la Fayette ;* quant à ce qu'il a écrit de divers autres ouvrages du même auteur, j'en ai dit assez pour engager peut-être M. Bourgeat à moins généraliser ses assertions, à se croire un peu moins de *complices* de son enthousiasme exclusif, à entrevoir enfin que M. de S.....n et tant d'autres littérateurs qui l'ont précédé, tout en rendant justice, et par cela même qu'ils se sont plu à rendre justice aux beautés incontestables des ouvrages de Mme de Genlis, pourraient bien avoir *perverti* sur l'article de leurs défauts non moins réels plus d'une *personne*, au moins de celles qui ne traitent point une opinion littéraire comme une opinion religieuse, et n'en font point une affaire de secte et de parti.

Je suis, etc.

GIRAUD.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Des succès en littérature.

Un particulier qui vit en province, sachant quelle importance on met dans la capitale aux succès purement littéraires et fort étrangers à toute vue d'utilité générale, s'est amusé à faire la note suivante qui me paraît ne contenir que des choses assez communes, mais dont la réunion prouve beaucoup : je l'ai prié de consentir à ce qu'elle fût imprimée.

» Les hommes de génie doivent apprendre que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune et qu'on vit heureux, a dit celui de tous les hommes de génie restés simples particuliers, qui a obtenu le plus de succès, qui a joui d'une plus grande aisance, et qui a le mieux réuni les apparences du bonheur.

» Aux infortunes d'Homère, du Tasse, du Camoëns, il faut ajouter le sort d'Arnaud et *les injustices fameuses* (ce sont les termes du *Journal de l'Empire*, 16 juillet 1812), *les inconcevables bévues du dix-septième siècle*, à l'égard des plus beaux esprits qui aient paru dans le monde depuis la renaissance des lettres. Corneille fut traité de *cuistre* par l'abbé d'Aubignac; M^me^ de Sévigné disait de Racine, comme on le dirait aujourd'hui d'un auteur de vaudevilles ou d'opéras-comiques, que *la mode en passerait*; le théâtre était désert aux chefs-d'œuvre de Molière, etc.

» La seule bonne comédie qui ait paru anciennement en France, est d'un homme inconnu. Les Anglais avaient pu remarquer leur *sublime* Shakespeare, et ne s'étaient nullement aperçu du mérite de leur *divin* Milton : il a fallu que Pope les avertît de mieux apprécier l'un, et qu'Adisson leur fît connaître l'autre. Sans Huygens, Newton lui-même fût resté plus ou moins long-tems obscur. Le succès de *Britannicus* et du *Misanthrope* fut très-difficile; mais *le Timocrate* de Th. Corneille eut quatre-vingt représentations avant de disparaître pour toujours. *Athalie*, qui ne put s'élever d'abord, dut ensuite sa célébrité à une circonstance tout-à-fait particulière. M. Villers dit en parlant de la *critique de la raison pure* de Kant, que ce livre qui eut depuis un si prodigieux succès resta très-ignoré durant cinq à six ans, et fut sur le point d'être *mis à la rame*.

Digitized by Google

« Robinson refusé d'abord de tous les libraires, rapporta mille livres sterlings à celui qui osa s'en charger, » et depuis, il en a été fait de très-nombreuses éditions. Plusieurs chansonniers modernes qui ont seulement de la réputation, valent ou surpassent, selon quelques critiques, l'immortel Anacréon. Rivarol a judicieusement observé que le bel ouvrage de Fénélon n'eut pas, à beaucoup près, excité le même enthousiasme à une autre époque, ou sans les allusions souvent arbitraires qu'il parut contenir.

» Les plus grands moyens de l'esprit font moins qu'un certain accord entre le genre des talens qu'on possède et le hasard des circonstances, entre la manière de voir de l'auteur et celle de son siècle. Depuis Esope, aucun fabuliste ne devint célèbre chez les Grecs; Meiners prouve fort bien que cela devait être ainsi. Dans le *Voyage d'Anacharsis*, un athénien dit : « Parlerait-on de Lycurgue s'il était né dans une condition servile; d'Homère s'il avait vécu dans ces tems où la langue n'était pas encore formée? » Chez des peuples plus corrompus par la raison philosophique, Anaxagore n'eût pas été condamné pour avoir prétendu que le soleil était une masse enflammée et n'était pas Dieu. Quelques années avant qu'on eût perfectionné la distribution des *indulgences*, les argumens de Luther n'eussent pas changé la face d'une partie de la chrétienté.

» C'est moins aussi le mérite d'un travail et la difficulté d'une conception, que l'importance accidentelle, que l'éclat des résultats qui décide de la grandeur ou de l'opiniâtreté des louanges. Le personnage de *Lovelace* était plus difficile à imaginer que deux ou trois ruses qui donnèrent à Octave l'empire du monde romain.

» Quel artiste déjà connu n'abandonnerait pas tout son bien, ne sacrifierait pas une partie de ses jours même, pour que le plus beau de ses ouvrages fût mis par l'Europe au même rang que l'Apollon dit du Belvédère? Cependant un homme a fait quelque part cet Apollon du Belvédère, et il n'en a retiré aucune gloire.

» Passons au-delà : mêlons aux dégoûts éprouvés par Racine, les persécutions qu'essuya Galilée; comparons aux prospérités d'un Garrick, tout ce que la fortune fit contre le respectable Stanislas; et voyons comment cette même cause qui avait fait refuser au poëte Bernis les moindres bénéfices, lui procura depuis et le cardinalat et le ministère. Sans remarquer combien la gloire est tardive; sans répéter, après d'Alembert, que la satire et l'injustice sont pour l'auteur vivant, et la gloire pour son ombre,

Digitized by Google

citons parmi ceux qui ont assez infructueusement exécuté les plus pénibles entreprises, le voyageur Spillard qui doit avoir parcouru à pied des parties considérables de l'Asie et de l'Afrique, et avoir remonté le cours de plusieurs grands fleuves de l'Amérique. L'athénien Myronide battit les Béotiens dans une journée que Diodore met au-dessus des batailles de Marathon et de Platée; il remporta, dit Meiners que j'ai déjà cité, plus de victoires que les Miltiades et les Cimons, cependant il est à peine connu des modernes. Sans la trahison d'un devin, le sage Xénophon eût fait le bonheur d'un peuple. Jason voulut entreprendre ce qu'effectua Philippe, mais on le poignarda. Philippe aurait fait ce que fit Alexandre, mais on le poignarda. Il était réservé à cet heureux Alexandre d'achever ce qu'Agésilas avait conçu. Titus mort promptement, et qu'on se hâta d'appeler *les délices du genre humain*, était l'horreur des Juifs qui lui reprochaient non pas seulement leur désastre, mais son extrême cruauté. Néron, au contraire, vécut quelques années de trop; *les délices de Rome en devinrent l'horreur.* Quittons le diadême; il faut ici mêler les rangs comme la fatalité sait les confondre. Si Pompée, remplissant la terre de sa gloire, était peu estimé de Cicéron et de plusieurs autres Romains attachés toutefois à son parti, le médecin Harvey perdit la confiance du public, et passa pour fou, parce qu'il avait fait la découverte la plus utile à la médecine, parce qu'il avait reconnu le plus important phénomène de la vie (cette observation est encore de M. Villers). Pense-t-on que du moins une réputation faite sera désormais assurée? Pour donner aujourd'hui quelque idée de la traduction que Corneillle fit de *l'Imitation*, il faut en citer des vers, et cependant elle a eu environ quarante éditions. Un auteur moderne fait plus: il soutient que la fortune décide du mérite même, en nous fournissant l'occasion non-seulement d'en montrer, mais aussi d'en acquérir.

» La célébrité des lieux dépend du sort, comme celle des hommes. La stérile Cythère passe pour une île délicieuse; c'est à Vénus qu'elle le doit. Le pont du Diable, dans le canton d'Uri, est connu de l'Europe, il se trouve sur un passage fréquenté: près de là, les Grisons en ont un qui est bâti plus hardiment, au-dessus d'un précipice beaucoup plus profond; jamais il n'est visité par ces mêmes voyageurs qui feraient quarante lieues exprès pour voir le premier.

Digitized by Google

»Il est tems que je proteste contre toute interprétation odieuse. Pour rien au monde je ne voudrais affaiblir l'éclat de ces plumes qui ont donné au public quelque imitation en quatre vers, suivis d'utiles renseignemens sur le poste occupé par l'auteur, et sur sa naissance; mais j'engagerais tant d'hommes célèbres à considérer que l'admiration pour les plus belles choses doit s'affaiblir un jour, qu'en vain l'on a fait un couplet *ære perennius*, et qu'enfin même à une époque que nous nommerions volontiers la jeunesse du monde, lorsque tant de générations, dont les plus rares esprits ont péri depuis dans les dégoûts, n'étaient pas encore venues se disputer de magnifiques espérances, un sage faisait déjà cette réflexion qui n'a pas dû paraître nouvelle aux hommes de son tems: *Futura tempora oblivione cuncta pariter operient.* ECCLES., 2.» DE SEN**.

Lettre de VOLTAIRE *à Mademoiselle* RAUCOURT, *actrice de la comédie française* (*).

A Ferney, 1773.

RAUCOURT, tes talens enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
Tu joins au prestige de l'art
Le charme heureux de la nature;
Et la victoire toujours sûre
Se range sous ton étendart.
Es-tu Didon? Es-tu Monime?
Avec toi nous versons des pleurs;
Nous gémissons de tes malheurs
Et du sort cruel qui t'opprime..
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore;
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ce cœur n'a rien dit encore.
Défends ce cœur des vains désirs
De richesse et de renommée;
L'amour seul donne les plaisirs,
Et le plaisir est d'être aimée.

(*) Cette lettre, qui manque aux *Œuvres de Voltaire*, fait partie de la collection annoncée dans *le Mercure* du mois de juin dernier, page 608.

Digitized by Google

Déjà l'amour brille en tes yeux ;
Il naîtra bientôt dans ton ame :
Bientôt un mortel amoureux
Te fera partager sa flamme.
Heureux ! trop heureux cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
Si tu goûtes le sentiment,
Comme tu sais si bien le rendre !

Voilà, Mademoiselle, le tribut que vous offre ma muse : un bon vieillard dont l'âge s'écrit par quatre et par vingt, n'a que de mauvais vers à vous présenter. Il y avait bien long-tems que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien ; je me ressouvenais à peine d'avoir versé des larmes de sentiment : en un mot, j'étais le vieil Eson, et vous êtes l'enchanteresse Médée. Je ne vous répéterai pas tous les éloges que vous méritez ; ils sont gravés dans mon esprit et dans mon cœur. Quand on réunit, comme vous, tous les suffrages, ceux d'un particulier deviennent moins flatteurs ; mais à mon âge, on entre dans la classe des hommes rares. Si j'étais à vingt ans ; si j'avais un corps, une fortune, et sur-tout un cœur digne de vous, vous en auriez l'hommage ; mais j'ai tout perdu. Il me reste à peine des yeux pour vous voir, une ame pour vous admirer, et une main pour vous l'écrire.

L'ARTICLE que nous avons inséré dans notre N° du 3 de ce mois, sur le *Voyage* de M. Bory de Saint-Vincent *dans les quatre principales îles des mers de l'Afrique*, et l'espèce de discussion dans laquelle il nous a engagés avec le *Journal de l'Empire*, ont été pour nous un motif de relire ce voyage déjà ancien.

L'ouvrage, nous en conviendrons avec franchise, nous a singulièrement intéressés (1). Il est possible qu'il con-

---

(1) Il y a quelques exemplaires de cet ouvrage chez Arthus-Bertrand, lib., rue Hautefeuille, n° 23 ; en voici le titre et le prix :

Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, pendant les années IX et X (1801 et 1802), *avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au port Louis de l'île Maurice ;* par J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent, officier de l'état-major, naturaliste en chef sur la corvette *le Naturaliste*, dans l'expédition de découvertes, commandée par le capitaine Baudin. Trois vol. in-8° de 1350 pages, avec un volume grand in-4° de 58 planches, dont plusieurs sur grand aigle, dessinées sur les lieux par

Digitized by Google

tienne quelques erreurs ; mais il présente encore plus d'observations neuves, piquantes, fécondes en résultats utiles. On y voit partout l'observateur actif, le voyageur zélé pour les avantages et la gloire de son pays. Telle avait été l'opinion de l'un de nous, dans *la Revue littéraire* de l'an XIII, N^os^ 26 et 27. Si nous eussions pu nous rappeler ces articles, nous nous serions dispensés de revenir sur un ouvrage déjà très-bien jugé dans une feuille périodique dont le *Mercure* est la continuation, et nous eussions rejeté la critique tardive qu'on nous en a envoyée de l'Isle de-France.

Puisqu'on a cessé de nous adresser des reproches au sujet de l'insertion de cet article, et que nous n'avons plus besoin de nous disculper sur nos intentions, nous n'hésitons point à déclarer que la critique de notre correspondant de l'Isle-de-France nous paraît aujourd'hui, même en ne la considérant que sous le rapport *littéraire*, beaucoup trop rigoureuse et souvent injuste (2).

Nous ne connaissons point personnellement M. Bory de Saint-Vincent ; mais nous savons que ses ouvrages, et spécialement son *Voyage dans les îles des mers de l'Afrique*, lui ont valu le titre de correspondant de l'Institut et du Muséum d'Histoire naturelle, celui de membre correspondant des Sociétés académiques de Berlin et de Moscou, etc. Son mérite, comme savant, ne peut donc être contesté. L'avancement qu'il vient d'obtenir dans l'armée (3) ne laisse pas plus de doute sur ses talens militaires.

M. Bory de Saint-Vincent connaîtra par cette note, si elle lui parvient, quels sont les principes que nous avons adoptés dans la rédaction de cette feuille. Rendre au mérite la justice qui lui est due, nous paraît le premier des devoirs.

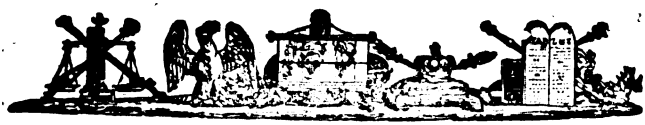
---

l'auteur, gravées en taille-douce, contenant des cartes géographiques et physiques, des vues de marine, sites, animaux, plantes, minéraux, volcans. Avec l'atlas. Prix, 48 fr. ; papier vélin, 96 fr. Il faut ajouter, pour le recevoir franc de port, 10 fr.

(2) Injuste, en ce qu'elle contient des faits dont la fausseté vient de nous être démontrée. Par exemple, le critique cite, parmi les personnes qui ont dû fournir à M. Bory de Saint-Vincent, des *vues* de l'île de la Réunion, M. Milbert, auteur d'un *voyage estimé à l'Isle-de-France*, qui a paru l'année dernière. M. Milbert nous prie de déclarer qu'il n'a jamais communiqué à M. Bory aucun dessin ni vue de cette île.

(3) M. Bory de Saint-Vincent vient d'être nommé colonel-aide-de-camp de S. E. le duc de Dalmatie, lieutenant de l'Empereur en Espagne.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente, a reçu les nouvelles suivantes de l'armée.

Le duc de Vicence, grand écuyer, et le comte de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, ont été nommés par l'Empereur ses ministres plénipotentiaires à Prague.

Le comte de Narbonne était parti le 9. On croit que le duc de Vicence partira le 18. Le conseiller intime Daustett, plénipotentiaire de l'Empereur de Russie, etait arrivé le 12 à Prague.

Une convention avait été signée à Neumark pour la prolongation de l'armistice jusqu'à la mi-août.

L'Empereur vient de faire une tournée sur la rive de l'Elbe, il est arrivé le 12, à sept heures du matin, à Magdebourg.

S. M. est aussitôt montée à cheval, et a visité les fortifications qui rendent Magdebourg une des plus fortes places de l'Europe. S. M. était partie de Dresde le 10 à trois heures du matin. Elle a déjeûné à Torgau, a visité les fortifications de cette place, et y a vu la brigade de troupes saxonnes commandée par le général Lecocq. A six heures du soir, elle est arrivée à Wittenberg, et en a visité les fortifications. Le 11, à cinq heures du matin, S. M. a passé en revue trois divisions (les 5e, 6e et 6e *bis*) arrivant de France ; elle a nommé aux emplois vacans, et a accordé des récompenses à plusieurs officiers et soldats.

Parti de Wittenberg à trois heures après-midi, l'Empereur est arrivé à six heures à Dessau, où S. M. a vu la division du général Philippon.

S. M. a quitté Dessau à deux heures du matin, et dès cinq heures elle se trouvait à Magdebourg, où sont campées les trois divisions du corps du général comte Vandamme.

L'Empereur est parti de Magdebourg le 13, après avoir vu les divisions du corps du général Vandamme, et il s'est rendu à Leipsick. Le 14, à cinq heures du matin, S. M. a vu le 3e corps de cavalerie que commande le duc de Padoue. Dans l'après-midi, S. M. a vu sur la grande place de

Digitized by Google

Leipsick le reste des troupes du duc de Padoue, qu'elle n'avait pas pu voir le matin; elle est ensuite montée en voiture à cinq heures du soir pour Dresde, où elle est arrivée à une heure après minuit.

Deux divisions de l'armée d'observation de Bavière sont déjà réunies à Bamberg sous les ordres des généraux Claparède et Bonnet. Le général Milhaud est parti pour la même destination. Il va prendre le commandement de toute la cavalerie qui y est rassemblée; on attend incessamment le général en chef duc de Castiglione. A Francfort, on attendait, le 17, M. le duc de Valmi; pendant quelques jours, le passage des troupes semblait terminé, mais il a recommencé avec une activité nouvelle, et des corps nombreux sont encore annoncés comme devant arriver successivement. La tête du régiment de gardes d'honneur a passé le Rhin, sous les ordres du major comte de Mathan. La marche des escadrons de guerre de cette arme se succéderont jusqu'à la concurrence de 10,000 hommes, qui dès à présent sont en marche. Ces troupes sont parfaitement équipées, supérieurement montées; et composées, comme elles le sont, de l'élite des jeunes français, il est inutile de dire quelle ardeur les anime, quel esprit militaire s'est établi parmi elles, et combien ces fils de famille brûlent de soutenir sous les yeux de l'Empereur l'illustration de noms pour la très-grande partie déjà distingués dans les armes sous l'ancien gouvernement.

En Bavière, le camp de Nymphenbourg s'augmente tous les jours. Les nouvelles levées ne s'y font plus distinguer des anciennes troupes. La cavalerie sur-tout est fort belle. Le général de Wrede s'occupe sans relâche de l'instruction de ces troupes qu'appuyent en seconde ligne une levée générale des gardes nationales du royaume.

En Italie, le prince vice-roi a visité Vérone, Venise, Trévise, Udine, Palma-Nuova; au 14 juillet, il était de retour sur Vérone, et se dirigeait sur Mantoue et le Bolonais. Partout ce prince a été satisfait de la tenue et de l'instruction des divisions de l'armée d'Italie, et des sentimens que sa présence a fait éclater. Le roi de Naples s'occupe également de l'instruction de ses troupes; à Capoue, il a trouvé un régiment provisoire dans un si bon état d'instruction qu'il lui a donné un numéro dans la ligne, et ordonné la formation d'un autre régiment provisoire, qui aura bientôt la même distinction.

Le *Moniteur* du 8 juillet contenait sur les affaires de

Digitized by Google

Sicile un article que nous nous sommes empressés de transcrire. « Certes, y était-il dit, on n'est pas payé en France pour déplorer les malheurs et la catastrophe de la maison de Sicile, mais tant d'ingratitude et de perfidie de la part de l'Angleterre envers des princes qui se sont perdus pour elle, et qui, pendant vingt ans, lui ont donné tant de preuves de dévouement et d'attachement soulèvent le cœur d'indignation !..... »

On éprouvera de nouveau ce sentiment en lisant la lettre suivante de la reine Caroline au général anglais, qui s'est déclaré le protecteur de la Sicile et qui l'a envahie; qui devait la garantir contre l'invasion napolitaine, et qui l'a fait passer sous la domination anglaise, en y laissant un fantôme de gouvernement sicilien. Peu de documens historiques sont d'une plus grande importance. Cette lettre est une haute leçon donnée aux rois qu'une fausse politique déterminerait à considérer les Anglais comme des alliés généreux, comme des protecteurs désintéressés. La voici : l'histoire la recueillera pour la placer à côté des actes qui ont signalé le caractère anglais dans les événemens de Copenhague, de l'Amérique et des Indes.

Voici cette lettre que le *Times* a transcrite avec une fidélité dont le ministère anglais aurait sans doute désiré dispenser son zèle.

« Lord Bentinck, nonobstant les procédés actuels extraordinaires et irréguliers de votre cour, de me forcer, moi, reine des Deux-Siciles, archiduchesse d'Autriche par naissance, d'abandonner, après une union de 45 ans, le roi mon époux et ma famille, pour me retirer dans mon pays natal, sous le prétexte spécieux, mais faux, tantôt de ma prétendue correspondance avec l'ennemi commun (calomnie atroce que je défie qui que ce soit de prouver validement); et tantôt sous celui du penchant violent que j'ai manifesté, ainsi qu'on le prétend, à opposer des obstacles au projet du gouvernement anglais de changer la constitution sur laquelle la Sicile avait existé pendant tant de siècles; nonobstant tout ceci, quoique je sois loin de reconnaître l'autorité du gouvernement anglais, duquel Dieu m'a rendue entièrement indépendante par ma naissance, je ne sens pas moins la nécessité de me soumettre à l'ordre qu'il me prescrit; puisque cette soumission paraît présenter le seul moyen de conserver les intérêts de ma famille, à laquelle m'étant dévouée pendant toute ma pénible carrière, je n'hésite point à faire ce dernier sacrifice, qui me coûtera peut-être la vie.

Digitized by Google

» Je vous déclare donc, Milord, et par vous à votre cour, que c'est à cette seule considération et à aucune autre que je cède ; et je suis prête à me mettre en route vers la fin du mois courant, pour retourner dans les Etats de l'Empereur d'Autriche, mon auguste parent et neveu.

» Je dois refuser d'aller en Sardaigne ; car je ne veux pas être séparée de toutes les branches de ma famille, et, quant au terme de ma vie, cette séparation doit être la dernière ; et puis, je désire également de ne pas mourir sur une terre étrangère.

» Je désire qu'on prenne des arrangemens pour mon retour dans mon pays natal, qui puissent rendre la traversée aussi courte et aussi peu fatigante que possible. Mon âge, ma santé, détruite par vingt années de peines, de chagrins et de persécutions de toute espèce, ne me laissent pas même l'espoir de terminer mon voyage.

» En me soumettant à cet acte de violence, comme je ne puis ni ne dois oublier ce qui est dû à ma naissance et à mon rang, je demande, je réclame l'exécution préalable des conditions suivantes, et je suis persuadée, Milord, que vous y consentirez et vous empresserez de les satisfaire :

» 1°. Qu'il soit pris un arrangement pour assurer à mes créanciers le remboursement de ce qu'ils ont à réclamer, ne voulant pas quitter la Sicile sans remplir un devoir aussi sacré. Je demande aussi qu'il soit pris des mesures pour que mes diamans me soient restitués, lesquels sont déposés dans la Banque de Palerme.

» 2°. Qu'il me soit délivré une somme suffisante pour défrayer un voyage aussi long que je serai forcée de faire avec une suite convenable au rang où la Providence m'a placée.

» 3°. Qu'il me soit assuré une somme suffisante pour soutenir ce rang dans le pays où je me retirerai, et qu'elle soit payée tous les six mois d'avance.

» 4°. Qu'une permission soit accordée à toutes les personnes que je voudrais attacher à mon service et à celui de mon fils Léopold, qui accompagne sa mère infortunée ; et que ceux qui reçoivent des gages de moi ou des pensions du gouvernement sicilien, obtiennent une assurance que ces gages et pensions leur seront transmis en quelque lieu qu'ils résident.

» 5°. Enfin, qu'il soit placé à ma disposition une frégate appartenant au roi, une corvette et les transports nécessaires, sur lesquels ma suite et mon équipage puissent s'embarquer ; et je demande que le capitaine de frégate soit à mon choix pour ma tranquillité particulière, attendu que je crains beaucoup les voyages de mer.

Digitized by Google

» J'ai raison de croire, Milord, que vous ne trouverez dans mes demandes que ce qui est convenable et raisonnable, ce dont l'exécution est indispensable dans un voyage aussi long que pénible, et auquel votre gouvernement me force. Suivant les renseignemens qui me sont parvenus d'Angleterre, vos instructions portent de faire usage de votre influence sur le gouvernement sicilien, pour le disposer à faire tous les arrangemens nécessaires et convenables qui seraient demandés. Puisque vous avez montré jusqu'à présent une extrême persévérance et fermeté à m'obliger de faire un sacrifice de mon existence, j'ai raison de croire, Milord, que sans que vous vous écartiez des ordres de votre cour, vous conserverez le même caractère, pour assurer les derniers jours d'une princesse victime de toute sorte de malheurs, et à laquelle votre gouvernement et la nation anglaise rendront tôt ou tard la justice qu'elle mérite.

» Je vous transmets cette lettre par les mains du général Maclarlane, auquel je dois beaucoup de reconnaissance et de remercimens pour la manière délicate avec laquelle il s'est conduit envers moi, ce qui me fait désirer que je puisse continuer à recevoir par lui toute explication ultérieure au sujet de cette pénible affaire.

» Je vous prie de présenter mes complimens à Mme Bentinck, dont le cœur sensible prend part, j'en suis persuadée, à mes souffrances non méritées, et les déplore.

» Avril, 1813. »

Les Anglais ne se dissimulent pas, et toutes leurs feuilles se réunissent à l'attester, que pour que le plan général de lord Wellington réussît complètement, il fallait que l'expédition d'Alicante jetée sur la côte de Catalogne y prît pied, y empêchât la communication entre le maréchal duc d'Albufera et le général Decaen, et que les positions du maréchal sur le Xucar fussent forcées par le général Elio. Tel a été l'objet de la tentative de sir John Murray, mais les résultats ont été bien différens de ce qu'on attendait, et les dépêches du maréchal duc d'Albufera ont fait connaître avec quelle sûreté de coup-d'œil, avec quelle vigueur d'exécution, avec quelle célérité de marche, il avait prévu tout, fait face à tout, et déjoué l'ennemi sur tous les points.

Ce désappointement est l'occasion de beaucoup de doléances de la part des journaux anglais. Voici, à cette occasion, ce que dit le *Star*.

«La garnison du fort Balaguer que nous avons occupé pendant notre courte apparition sur la côte de Catalogne,

Digitized by Google

consistait seulement en deux lieutenans, un chirurgien, un garde-magasin, 16 canonniers italiens, 88 sous-officiers et soldats du 11e régiment de ligne français, parmi lesquels deux hommes ont été tués et 11 blessés. Le maréchal Suchet lorsqu'il apprit le débarquement de sir John Murray, avait trouvé le moyen de réunir des forces telles qu'il y aurait eu de la folie à résister. Lorsqu'il partit de Valence son armée était de 24,000 hommes, auxquels furent aussitôt ajoutés la garnison de Tarragone et quelques corps détachés qui portèrent ses forces à 30,000 hommes. Sir Murray n'en avait au plus que 18,000 à lui opposer. Il n'y avait que quatre régimens anglais, savoir, le 10e, le 27e, le 58e et le 81e; le reste était composé d'Allemands, de Siciliens et d'Espagnols. La première malle d'Espagne nous apprendra sans doute que sir John Murray a pris une autre position peut-être plus formidable, comme la côte de Catalogne en offre un grand nombre (1).

»Nous ne pouvons quitter ce sujet sans relever, comme répréhensible, le ton de découragement qu'offrent les colonnes de nos confrères les journalistes sur ce désappointement de leurs espérances déraisonnables.»

Une lettre particulière de l'armée d'expédition ajoute :

«Nous avons fait une belle équipée à Tarragone. L'armée était débarquée, les opérations du siége de cette place avançaient considérablement et la brèche était presque praticable. Dans cette situation, le commandant en chef, apprenant que le maréchal Suchet était en mouvement, leva le siége abandonnant derrière lui 21 pièces de gros canon.»

Enfin un journal qui nous apprend qu'il existe des cercles *français* en Angleterre, explique ainsi l'événement.

«Pour justifier, dit-il, le rembarquement du général Murray, on dit dans quelques cercles *français* que l'armée de Suchet était trop considérable pour qu'il fût prudent à nos troupes de rester sur ce point, mais certainement si tel était le cas, et si en rassemblant ses garnisons, Suchet était à même de réunir pendant sa marche des forces aussi considérables qu'on le prétend, les ministres auraient dû savoir qu'il avait les moyens qu'on allègue à présent, et faire des dispositions pour empêcher qu'une armée anglaise

(1) On va voir plus bas, par la lettre du maréchal duc d'Albufera, quelle position le général Murray a prise *sur la côte de Catalogne*.

Digitized by Google

éprouvât l'humiliation d'une telle retraite, comme aussi pour empêcher que le plan général de lord Wellington n'échouât; résultat que nous devons craindre, et que le rembarquement de sir John Murray doit produire nécessairement. On peut juger par les dépêches de sa seigneurie, de l'importance qu'elle attachait à l'exécution de cette partie de son plan. Il fallait donc employer tous les moyens qui étaient en notre pouvoir pour assurer le succès de cette opération. Toutes les circonstances liées à cet événement désastreux prouvent évidemment que quelque chose a manqué pour que l'entreprise réussît. »

Nous allons contribuer à faire cesser toute incertitude sur le résultat de l'expédition d'Alicante, et sur la position actuelle du général Murray; il nous suffit de publier la lettre suivante du maréchal duc d'Albufera au ministre de la guerre, daté de Valence le 30 juin 1813.

Valence, le 30 juillet 1813 au soir.

Monsieur le duc, par mes rapports des 21 et 23, j'ai eu l'honneur de faire connaître à V. Exc. la levée du siége de Tarragone, le départ de la flotte anglaise, son apparition sur les côtes de Valence, et le retour des troupes que j'avais conduites en Catalogne.

Le 24, la division Mosnier et la brigade d'Aigremont entrèrent à Valence en belle tenue : le peuple ne pouvait pas se persuader que ces troupes eussent franchi avec tant de rapidité un si grand espace. Je conçus le projet de profiter de l'absence du corps anglais pour attaquer le duc del Parque au-delà du Xucar, le manœuvrer, et obtenir, s'il était possible, un résultat qui affaiblit dans l'opinion et en réalité, un corps assez bien organisé et fier de la réputation de son ancien chef Ballasteros.

Quelque diligence que je fisse, je ne pouvais opérer que dans la matinée du 26; l'ennemi m'a prévenu, a quitté ses positions retranchées sur les hauteurs qui avoisinent le Xucar, a évacué Saint-Philippe et n'a conservé qu'une avant-garde sur le col de la Olleria; instruit de la retraite de l'ennemi, j'ai mis à sa poursuite les divisions des généraux Habert et Harispe, et me suis porté à Saint-Philippe; trois compagnies du 14e et quatre compagnies d'élite du 44e ont attaqué l'ennemi au col de la Olleria; la défense a été vive, des réserves étant accourues au secours; mais le major Durand a mis fin au combat en défendant de tirer aux quatre compagnies d'élite qu'il commandait; il a attendu l'ennemi et l'a chargé avec impétuosité à la baïonnette; la mêlée a été très-meurtrière, plus de 150 Espagnols ont été tués ou blessés. Nous avons eu 4 tués et 50 blessés; 30 soldats et

Digitized by Google

2 officiers sont restés en notre pouvoir. L'ennemi dès-lors a continué sa retraite jusque dans le camp de Castalla, à ce que m'ont assuré 25 à 30 déserteurs qui sont arrivés dans la nuit.

J'ai placé les deux divisions l'une à Saint-Philippe, l'autre à hauteur sur la route royale, ne trouvant pas convenable de les pousser plus loin; elles occupent des positions beaucoup plus saines que sur les bords du Xucar couverts de rizières, et sont en mesure de se seconder mutuellement. Dès l'instant que j'ai connu la retraite du corps du duc del Parque, j'ai résolu de chasser de Requena le corps d'Elio, qui avec 8000 hommes d'infanterie, 1200 chevaux et 4 pièces de canon, menaçait Valence, tandis que Villacampa, sur la rive gauche du Guadalaviar, s'approchait également de la capitale. Je chargeai, le 25, le général Musnier de marcher sur Villacampa à Pedralva; il ne fut pas attendu, je lui fis repasser le Guadalaviar le 26; et le 27 il dut marcher avec 9 bataillons, 600 chevaux et 4 pièces sur Requena pour attaquer Elio; à son arrivée, nos hussards chassèrent la cavalerie ennemie jusqu'au-delà de la ville; le château était occupé par une garnison espagnole. Le général Musnier, après lui avoir fait jeter quelques obus, somma le commandant, qui demanda jusqu'à six heures du soir, persuadé, assurait-il, que le général Elio viendrait livrer bataille pour le délivrer; ce qui ne se confirmant pas, il s'est rendu le même jour avec 150 soldats et 5 officiers. On a trouvé dans le fort quelques milliers de cartouches anglaises, des grenades, etc.; le lendemain 28, le général Musnier a marché sur Utiel; l'ennemi lui a présenté 900 chevaux qui ont couvert la retraite des troupes d'Elio, et qui ont constamment évité tout engagement.

J'ai appris que l'expédition anglaise était rentrée à Alicante en désordre le 24; que la consternation est dans cette ville. V. Exc. pourra en juger par la déclaration d'un capitaine de bâtiment Maure, arrivé à Valence il y a deux jours.

Agréez, etc. *Signé*, le duc d'ALBUFERA.

Ainsi le maréchal duc d'Albufera avait complettement raison, et il n'augurait pas trop de ses forces s'il a dit à Valence, comme les Anglais le prétendent, « qu'il partait parce que cela lui plaisait, et non pas crainte des Anglais, des Portugais et des Siciliens, attendu que sa ligne sur le Xucar était plus que suffisante pour repousser toute attaque. » Les généraux Murray, Elio et del Parque se sont chargés de justifier ce propos, et ont permis aux journaux anglais de l'accréditer.

Digitized by Google

S. M. l'Impératrice a présidé le conseil des ministres le mercredi 22.

Le samedi 17 juillet, S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu à Saint-Cloud, le comité central de la Société de la charité-maternelle, qui est venu lui présenter le compte et l'état de la situation de cette Société, imprimé d'après ses ordres.

On donnera dans un prochain numéro, un précis de cet ouvrage, qui contient deux rapports du secrétaire-général et du trésorier-général de la Société faisant connaître le nombre des conseils organisés dans les départemens de l'Empire, les noms des souscripteurs et des membres de la Société, et le tableau des recettes et des dépenses; il est terminé par un rapport des vices-présidentes qui rendent compte de la situation de la Société à Paris, du nombre de familles qui ont été secourues, et de l'emploi des 250 mille francs que l'Impératrice a chargé de distribuer l'année dernière aux pauvres de la capitale.

S. M. s'est entretenue quelque tems avec les membres du comité, a parlé avec une bonté touchante aux dames de la Société; elle s'est informée du nombre des pauvres de leurs arrondissemens, des moyens de continuer et d'augmenter les secours dont ils ont besoin. L'approbation et la bienveillance de l'Impératrice sont la plus digne récompense du zèle charitable et des travaux assidus de ces dames; elles redoubleront leurs efforts pour remplir les intentions de leur auguste protectrice, qui acquiert chaque jour, par sa douce et attrayante vertu, de nouveaux droits à la vénération et à l'amour de tous les Français.

P. S. Au moment où nous écrivons, nous apprenons que S. M. l'Impératrice-Reine et Régente se rend à Mayence, pour passer huit jours, dans l'espoir d'y voir S. M. l'Empereur.

S. M. l'Impératrice couchera aujourd'hui 23 à Châlons, demain 24 à Metz, et le 25 à Mayence.

S. M. sera de retour dans les premiers jours d'août.

S.....

ANNONCES.

Scènes de la vie du grand monde; par miss Edgeworth. — *Vivian,* traduit de l'anglais, par le traducteur d'*Ida*, du *Missionnaire* et de *Glowirna*. Trois vol. in-12, br. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de

Digitized by Google

port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; Renard, libr., rue de Caumartin, n° 13; et chez Galignani, libraire, rue Vivienne.

Miss Edgeworth a publié il y a quelques années la première partie de ses *Scènes de la vie du grand monde*, composée de *l'Ennui*, ou *Mémoires du comte de Glenthorn* et de *Manœuvring*, traduit sous le titre de *la Mère intrigante*; elle a publié à la fin de 1812 la seconde partie, qui se compose de *Vivian*, d'*Emélie de Coulanges* et de *l'Absent*. Ces deux derniers ouvrages qui compléteront les *Scènes de la Vie du grand monde* sont traduits; ils paraîtront bientôt.

Du Chant et particulièrement de la Romance; par le général Thiébault, baron de l'Empire. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 40 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

Panorama de Paris, ou Notice descriptive des édifices, monumens et établissemens de cette ville, embellissemens projetés, ceux qui s'y exécutent; nouvelle désignation du quartier du Palais-Royal, ce qu'il a été, ce qu'il peut devenir. Un vol. in-18. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez Debray, libraire, rue Saint-Nicaise, n° 1.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 102, *vers* 19 : Partisans de la paresse, *lisez :* Partisan.
Page 103, *vers* 27 : Je fais mains couplet, *lisez :* Je fais maint.
Page 120, *ligne* 22 : Dont l'âpre et rude auteur...., *lisez :* Dort l'âpre, etc.
Page 135, *ligne* 31 : ... cru devoir faire observer, *lisez :* lui faire observer.
Page 136, *ligne* 3 : abandonna une expédition..., *lisez :* abandonna, sous prétexte de maladie, une expédition.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXVIII. — *Samedi* 31 *Juillet* 1813.

POÉSIE.

ODE

Sur la rentrée des Français en campagne, en 1813.

De l'astre des Français l'éclipse est éternelle,
Disaient nos ennemis, témoins de nos revers;
Mais leur espoir fut court et leur joie infidelle:
Il reparaît plus beau sur le trône des airs,
Il embrâse la Prusse, il féconde la France,
Et sa splendeur immense
Ebloüit l'univers.

Vainement accourut l'hiver chargé de glace,
L'hiver, géant du nord, dont le pôle est l'appui.
L'astre aux regards de feu règne seul dans l'espace,
Le sceptre des frimats est sans force aujourd'hui;
L'hiver changé lui-même en un fantôme humide,
Comme un brouillard livide
Disparaît devant lui.

Ainsi voilà l'effet qui suivit vos paroles,
Peuples! rien n'arrêta nos pas audacieux;

Digitized by Google

Nous avons entendu vos menaces frivoles ;
Chimériques projets ! complots fallacieux !
L'aigle qu'on dit vaincu reprend un vol sublime,
On le croit dans l'abîme
Qu'il plane dans les cieux.

Fière de son triomphe et belle de sa gloire,
La France dans sa joie, étend son sceptre d'or.
« Sur tes lauriers sanglans repose toi, Victoire, »
Non, non, dit la déesse, il n'est pas tems encor,
La carrière où je cours n'est pas sitôt bornée,
Je suis ma destinée
Et je prends mon essor.

Elle part et revient : sa soudaine présence
D'une conquête illustre est le gage certain.
C'est moi, dit la Victoire, et je te dis, ô France,
Que la Prusse abaissée a fléchi sous ma main ;
Cette grande journée a de quoi te surprendre,
Eh bien, tu peux attendre
Un plus beau lendemain !

Elle part de nouveau. Le vol de la Victoire
Laisse au loin dans les airs un sillon radieux.
Les discours qu'elle tint remplissent ma mémoire,
Et mes yeux sont mouillés de pleurs délicieux.
Ta brillante couronne est déjà refleurie,
O ma chère patrie !
Et j'en rends grâce aux Dieux !

Quel coup de la fortune ou plutôt du génie !
Déjà gronde l'airain, déjà brille le fer ;
Au cruel Léopard la Prusse s'est unie,
Ils menacent le Rhin des rives du Veser ;
Mais un grand homme a dit : « Ils pensent me surprendre !
» Fortune ! vas m'attendre
» Sur les bords de l'Oder. »

Au sceptre du Héros la fortune est soumise ;
A recevoir ses lois il sut l'accoutumer.
Ses guerriers sont partis, et la Prusse est conquise !
Quoi, dit-elle en tombant, il s'est pu ranimer !
Pour les âges futurs prodige inconcevable !
Cette armée indomptable
Un jour la vit former.

Digitized by Google

Du serpent de Cadmus ainsi les dents semées,
Par un prodige heureux qui ne se conçoit pas,
Dans le sein de Cybèle à peine renfermées
Enfantent des guerriers armés pour les combats;
Alors on vit sortir de la terre mouvante
Une moisson vivante
D'intrépides soldats.

Sous les yeux d'un héros c'est ainsi qu'on vit naître
De hardis bataillons défiant le danger.
Son geste les appelle, ils viennent de paraître,
Et ne redoutent pas le fer de l'étranger;
Dignes de leurs aînés, ils ont même vaillance;
Des enfans de la France
Le cœur ne peut changer.

Des coursiers belliqueux manquaient à leur audace,
Ils coururent cependant sous le ciel des Germains;
Plus légers que les vents, ils dévorent l'espace.
L'ennemi croit du nord leur fermer les chemins;
Mais d'un rempart de feux un mot les environne,
Et l'arme de Bayonne
Triomphe dans leurs mains.

Vers le mur foudroyant les escadrons s'élancent:
Ils tombent tout-à-coup l'un sur l'autre écrasés,
Tel un cap, mugissant sous les mers qui s'avancent,
Rit du courroux vaincu des flots qu'il a brisés;
Ou telle, s'irritant des vains efforts de l'onde,
La flamme roule et gronde
Sur les toits embrasés.

Qu'aisément ces guerriers se sont faits aux alarmes!
Leurs fronts, jeunes encor, ne se sont pas troublés;
C'est vous que j'en atteste (1), ô mes compagnons d'armes,
Vous dans des rangs nouveaux naguères rassemblés!
Que l'ennemi sur vous fonde encor plus rapide;
Un digne chef vous guide,
Ils seront accablés.

(1) Le 37e régiment d'infanterie légère, de nouvelle création. Il s'est distingué dans les deux batailles de Lutzen et de Wurtchen, et plus particulièrement dans la dernière.

Digitized by Google

Soutenez bien ce nom que vous fites connaître,
La gloire est un dépôt que l'on doit assurer.
Si vous ne montez pas, vous tomberez peut-être;
Plus on acquit d'honneur, plus on doit s'illustrer.
Le signe des héros flatte votre espérance;
Sublime récompense
Pour qui peut s'en parer!

Du vainqueur de Vurtchen vous possédez l'estime;
Votre chef en reçut un gage glorieux (2).
Espérez. Rien n'échappe à son regard sublime,
L'aigle voit de moins haut la profondeur des cieux,
Et lorsqu'il fut contraint d'ensanglanter la terre,
Le terme de la guerre
Etait devant ses yeux.

Ah que ce doux soleil sur l'horizon se lève!
De ses rayons, amis, qu'il dore nos guêrets,
Soudain je prends ma lyre, appuyé sur mon glaive
J'ai chanté les combats, je célèbre la paix;
Troubadour et guerrier, j'en goûte tous les charmes:
Fier d'avoir pris les armes,
Heureux d'être Français.

Alors je veux redire aux rivaux de la France:
Dans un frivole espoir vous avez combattu;
Rien ne peut d'un grand homme ébranler la constance,
Il doutera du sort et non de sa vertu.
Grand, s'il ne tombe pas, plus grand s'il se relève,
Tant qu'il possède un glaive
Il n'est pas abattu.

Les exploits de Lutzen sont dans votre mémoire,
Gustave en est jaloux. Frédéric étonné
Aux lauriers de Vurtchen refuse encor de croire;
Dans son rapide essor le vainqueur s'est borné,
Les arts suivent la paix qui suivit la victoire;
De cette triple gloire
Son front est couronné.

J. B. BARJAUD, *officier au 37e régiment d'infanterie légère, et chevalier de l'ordre impérial de la Réunion.*

(2) La croix d'officier de la Légion-d'Honneur.

Digitized by Google

ÉLÉGIE SUR LA MORT D'AUGUSTE CH....D,

Enlevé à vingt-deux ans à l'amitié et aux arts.

Il s'asseyait à peine au banquet de la vie
Et de son existence expire le flambeau !.....
Ma voix l'appelle en vain, sa dépouille chérie
Repose pour jamais dans l'ombre du tombeau.
Si l'Eternel touché par ma prière
Et par les vœux qu'exprimait ma douleur,
Avait prolongé la carrière
De l'ami, que toujours regrettera mon cœur;
On aurait vu, sur sa tête blanchie
Après soixante hivers de succès éclatans,
La Gloire, noble but des travaux du génie,
De lauriers immortels couronner ses vieux ans.
Favoris des neufs sœurs, dans son heureux délire,
D'Horace et de Lebrun partageant les transports
Peut-être sous ses doigts aurait frémi la lyre,
Qui devait rappeler leurs sublimes accords;
On bien, des bons mots de Catule,
Imitant l'aimable gaîté,
Il eût avec légéreté
Contre les sots lancé le ridicule,
Ou guidé par l'amour sur les pas de Tibule,
Chanté comme lui la beauté.
Ah ! je rêvais sa gloire... et la fièvre brûlante
A porté la mort dans son cœur,
Le poison des chagrins avec elle y fermente,
Et rien n'arrête leur fureur.

Pour s'opposer à ces ravages,
Tous les secours de l'art deviennent impuissans,
Mon ami va tomber à la fleur de ses ans
Comme un jeune arbrisseau battu par les orages.
Grâces, vertus, génie, amours,
Arts, brillans séducteurs qu'il aima dès l'enfance,
Accourez tous à sa défense,
Contre le mal affreux qui dévore ses jours.

Digitized by Google

En vain je les appelle.... Hélas sa voix mourante
Murmure à peine un son demi formé ;
Il veut presser ma main de sa main défaillante,
Et dans mes bras il tombe inanimé.....
Pour lui cette heure est la dernière.....
Une éternelle nuit se répand sur ses yeux,
Ses regards expirans sont levés vers les cieux,
Et le dernier sommeil s'étend sur sa paupière...
Lorsque le ciel dans sa rigueur,
Détruit cette chaîne si tendre
Qui liait mon cœur à son cœur,
Je sens pour moi qu'il n'est plus de bonheur,
Et qu'à me consoler je dois en vain prétendre.

O mon ami, les yeux baignés de pleurs,
Tous les printems on me verra répandre
Sur le tombeau qui renferme ta cendre,
Les doux parfums et les brillantes fleurs.
En te donnant ce triste et dernier gage
D'une amitié que, dès notre jeune âge,
Le goût des arts se plaisait à nourrir,
Mon cœur consacrera le touchant souvenir
Des vertus, des talens, qui furent ton partage.

L. A. M. BOURGEAT.

ÉNIGME.

Je suis légère ou sérieuse,
(Aux coquettes tout est permis.)
Si, quelquefois, ma douceur langoureuse
A séduit tes sens amollis,
Souvent, ma vive pétulence
A ranimé tes sentimens,
Et j'ai forcé ton indolence
A suivre tous mes mouvemens.
Vis, je saurais me mettre en quatre
Afin de te faire la loi.
Veux-tu, pour t'assurer de moi,
Un bon moyen?... C'est de me battre.

Par M. M.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE

J'ACCOMPAGNE toujours les habitans des mers ;
Ma tête mise à bas je vole dans les airs.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

POUR mon premier je le laisse à la gamme,
Il est bien là ; mais mon dernier,
C'est autrement je le réclame,
Et pourvu que jamais il ne soit mon entier,
Très-volontiers j'en fais ma femme.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Palais* (château) et *palais* (de la bouche.)
Celui du Logogriphe est *Samos*, dans lequel on trouve : *amo*.
Celui de la Charade est *Carnage*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉDÉE ; roman mythologique ; par M. NÉE DE LA ROCHELLE, juge-de-paix à la Charité-sur-Loire. — Quatre vol. in-12, fig. — Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, dit le proverbe. Combien de fois Médée, chez les morts, malgré l'honneur qu'y eut son ombre de contracter une ombre de mariage avec l'ombre d'Achille, put elle reconnaître et proclamer la vérité de cet adage, si toutefois elle recevait aux Champs-Elysées des nouvelles de ce bas monde ; si les nouveaux venus lui apprenaient de quelles couleurs elle était peinte par les gazetiers du tems et par les poëtes de la Grèce ? Combien de fois aussi a-t-elle dû regretter de n'avoir pas mieux su, avec toute sa magie et sa *Toison d'Or*, se soumettre les régulateurs de l'opinion, protéger, encourager les talens des distributeurs de la renommée, et mériter les chants de leur reconnaissance. Aujourd'hui une femme aussi *supérieure* que l'était Médée, saurait bien, avec moitié moins de charmes, et n'eût-elle que celui de l'éclat d'un trône, savourer par avant-goût le nectar poétique de ces éloges précurseurs de ceux de la postérité ; elle verrait une facile indulgence diviniser ses aimables faiblesses ; elle étendrait à son gré sur d'autres écarts un peu moins anacréontiques les vastes replis du manteau de la politique ; elle pourrait même, de son vivant, si cela était son bon plaisir, ordonner les apprêts, jouir de la pompe de son apothéose.... Oh ! décidément, cette pauvre Médée fut bien mal servie par ses contemporains : elle eut des secrets pour dompter ou endormir les plus furieuses bêtes, et elle ne sut pas plier à son gré la complaisance du plus petit poëte : elle connut des *sim-*

Digitized by Google

ples pour allonger la vie des autres, et n'en trouva pas pour créer son *immortalité*. Sans doute aussi qu'à cette aurore des lumières qu'on pourrait même appeler plus justement un crépuscule faible et douteux, à ces époques d une civilisation naissante et encore grossière, la société manquait de perfectionnemens bien essentiels. Le *moyen de parvenir* n'avait point été imprimé. *L'Art de dîner en ville*, cet art si fécond en grands résultats chez des nations éclairées et polies, était à peine soupçonné de peuples chez qui le *rien faire* n'était point une *occupation*, un *état*. On pouvait, il est vrai, entrevoir les premiers rudimens de cet art si utile dans la pratique de l'hospitalité : mais très-souvent ces dîners finissaient mal ; on querellait, on tuait son hôte ; on séduisait, on enlevait sa femme. Aujourd'hui l'on n'a garde de se livrer à de telles barbaries ; si dans ces salons brillans substitués au foyer des pénates antiques, il s'élève quelque discussion un peu vive, on a l'attention de n'attaquer, de ne déchirer que les absents ; et quelque aimable que soit la maîtresse de la maison, ou plutôt par cela même qu'elle est très-aimable, on n'a point la malhonnêteté de disparaître avec elle, de l'enlever au mari dont elle fait la gloire et le bonheur, à la société dont elle est l'ame et le charme ; encore bien moins tue-t-on ce mari ou le force-t-on à se tuer lui-même. J'ai bien entendu dire à de *mauvaises langues*, grands furets d'anecdotes scandaleuses, et malins ennemis de l'honneur du prochain, qu'on pourrait dans un siècle citer deux ou trois exemples de cet excès d'égoïsme ; mais ils furent condamnés par l'opinion publique, ne valurent pas plus de considération à leurs auteurs, et partant ne tirèrent point à conséquence. Si donc du tems de Médée on ignorait l'art déjà un peu ancien de *dîner en ville*, combien devait-on être encore plus loin des *déjeuners à la fourchette*, qui sont une invention tout-à-fait moderne et dont on ne fait que commencer à sentir la puissance ? Pour comble de chances défavorables, il paraît qu'il n'y avait point à Colchos d'académie dont les membres fussent chargés d'écrire l'histoire du pays, et dont Médée pût envoyer les utiles diplômes

Digitized by Google

aux illustres étrangers qu'elle n'aurait pu attirer à sa cour. D'ailleurs s'il faut tout avouer, d'après les aventures d'Apollon que je ne sais quel roitelet envoya *paître* ses troupeaux, de Linus à qui le grand Hercule cassa la tête, d'Orphée, que les femmes mêmes mirent en pièces, on peut conjecturer que trop malheureusement dans ces siècles héroïques le métier de bel esprit ne menait pas à grand chose, et que les princes songeaient peu à se faire des amis des poëtes de leur tems. Comment voulez-vous qu'avec de si faibles moyens on vînt à bout, même en usant de toutes les ressources de la sorcellerie, de se faire un peu de réputation ? Aussi celle de Médée fut-elle des plus détestables. Il n'est pas besoin que je rappelle son père trahi, son frère coupé en morceaux, ses enfans égorgés, sa rivale brûlée, et tous ces coups de vigueur et de résolution plus que masculine qui lui ont valu d'être citée comme modèle de caractère tragique, et pour lesquels Horace *l'a fait précepte: Sit Medea ferox;* mais une remarque plus essentielle à faire, c'est que ce fut au sein de la Grèce, de cette Grèce ingrate et menteuse dont elle avait sauvé les héros, à qui elle avait restitué le trésor précieux de la Toison de Phryxus qu'elle se vit, pour toute marque de reconnaissance, entachée de tant d'horribles imputations, sans compter que son perfide amant avait été le premier à la trahir, à appeler sur elle la haine publique : tant il est vrai qu'il fut toujours aussi facile que commode aux petites ames de trouver des crimes à ceux dont les bienfaits ont épuisé la mesure de leur reconnaissance.

Cependant il est, comme chacun sait, de l'essence même de la vérité de triompher tôt ou tard du mensonge et de l'erreur. L'on mène bien huit ou dix générations comme des buses avec des contes de ma mère l'oye et des tours de gibecière : mais avec le tems, l'esprit vient aux hommes ; l'oripeau dont se pare l'imposture s'use et tombe ; le clinquant dont elle fascina nos faibles yeux se ternit : on la voit alors dans toute sa laideur originelle ; et la vérité qui ne fut jamais parée que des mains de la nature, nous ramène sans peine à préférer aux charmes flétris de sa rivale ses purs et inaltérables attraits. C'est

Digitized by Google

sur cette loi admirable et bien connue des plus profonds philosophes qu'est fondé l'empire de la vertu parmi les mortels : d'abord pour l'ordinaire elle y est traitée de turc à more, tandis que le vice joufflu et réjoui pompe la graisse de la terre et la rosée du ciel. On la vit jadis cette triste vertu boire la ciguë avec Socrate et Phocion, se faire rompre bras et jambes avec Epictète : aujourd'hui elle profite peut-être un peu de la politesse des mœurs et du progrès des lumières ; et quand elle s'avise de vouloir briller, elle en est quitte assez souvent pour être mise au régime de l'eau de Seine et par-ci par-là éclaboussée dans les ruisseaux : mais enfin luit *le jour* de la *postérité* ; *l'équitable avenir s'avance*, les ombres des heureux coupables sont sifflées jusques dans leurs magnifiques tombeaux, tandis que leurs victimes sont entourées de nos respects ; et nous logeons dans les temples, nous gravons en lettres d'or sur le marbre les images et les noms de ceux que vivans nous laissâmes terminer dans la douleur une vie passée dans l'abjection. En vérité, cette *justice des siècles* est tout-à-fait bien entendue ; et ce qu'il y a de surprenant c'est qu'une si brillante perspective, de si précieuses récompenses ne nous rendent pas plus ardens à les poursuivre, et ne conduisent pas des flots d'adorateurs au temple toujours un peu désert de la vertu.

Dans cet état de choses, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'encourager le zèle et les travaux de ces défenseurs des opprimés, de ces réformateurs des jugemens légers du vulgaire, qui, comme M. Née de la Rochelle, dévorés de la soif de la justice, mettent leur bonheur et leur gloire à réparer des réputations délabrées, à réhabiliter au tribunal toujours impartial des races futures les illustres victimes des caprices, des passions et des préjugés de leurs contemporains.

Médée est assurément une de celles qui avait le plus besoin du courage et des talens d'un pareil avocat. Après 3100 et quelques années d'accusations accumulées sur sa mémoire, il est bien tems que s'élève pour elle la voix de la raison et de l'impartialité..... Le moment ne saurait être plus heureux ; aucune querelle n'agite l'empire

Digitized by Google

littéraire et ne distrait l'opinion ; d'ailleurs les rivalités, les haines qu'excita la conquête de la Toison-d'Or, sont éteintes avec les conquérans; les intérêts opposés, l'esprit de parti, les préjugés nationaux ne peuvent exercer sur nous leur fallacieuse influence : en un mot, nous pouvons entendre avec le calme le plus solennel la défense de la princesse de Colchos.

Sans doute elle eut quelques torts à se reprocher : mais qui en est exempt? Qui ne paye plus ou moins tribut à l'humanité ? et le juste lui-même n'est-il pas abonné à pêcher sept fois par jour? Ce que fit Médée dans la position où les Dieux la placèrent est-il donc si inexcusable? Il est bon de se rappeler que son père Aétès avait tué de sa propre main Phryxus, à qui il avait fait épouser sa fille, sœur aînée de Médée, pour jouir à lui tout seul de cette *Toison-d'Or* et des autres richesses que Phryxus par ce mariage avait apportées dans son palais; que ce crime aussi inutile que révoltant lui attira la visite des Argonautes qui vinrent en qualité de parens réclamer l'héritage du mort; que Médée séduite par Junon et par Vénus eut le malheur de devenir amoureuse du chef de l'expédition, guerrier de bonne mine, mais un peu faible de caractère, ce qui d'ailleurs ne paraît pas trop déplaire aux femmes. (Voyez de nos jours l'illustre exemple des amours de M^lle^ de Lafayette.)

Cela posé, si le profond sentiment de la justice de la cause pour laquelle était armé son amant l'entraîna à lui communiquer quelques recettes pour l'aider à reconquérir le bien qui lui appartenait, cette petite et secrète partialité contre les intérêts d'un père avare et cruel n'était-elle pas excusée par l'espoir d'épouser Jason et d'effacer par ce brillant mariage le petit moment de contradiction que devait en éprouver Aétès. Mais ce prince opiniâtre et inflexible prit tout-à-fait mal la chose. Au lieu de s'appaiser comme font tous les pères raisonnables en cas pareil, il voulut contrarier le cœur de sa fille et le choix même des Dieux. Ici je prie le lecteur impartial de considérer que jusques-là Médée avait été douce comme un mouton. Son ame compâtissante n'employait ses sortilèges qu'au soulagement de l'humanité : mais ainsi que nombre

Digitized by Google

d'excellentes femmes de ma connaissance, elle n'aimait point à être contrariée, et par dessus, elle avait des moyens toujours sûrs de mettre les contradicteurs à la raison. Quant au premier point, il n'a rien, je crois, de fort étrange, et le goût de Médée, à cet égard, n'était pas autre que celui de cette petite paysanne qui chantait à son amant.

J' t'obéirai tant que j' pourrai
Pourvu que tout aille à mon gré.

Tout Paris, toute la France, en répétant la chanson de la petite paysanne, ont assez prouvé qu'on trouvait son sentiment fort raisonnable et fort naturel: et quant aux moyens un peu expéditifs que les Dieux avaient donnés à Médée pour faire aller *tout à son gré*, si on voulait la blâmer de les avoir employés, ce serait comme si on blâmait l'oiseau menacé du filet de s'envoler, le cerf de courir devant les chiens, et le lion de les combattre. D'ailleurs, si son frère Absyrte en voulant l'arrêter périt misérablement, M. Née qui a approfondi toutes les pièces de ce grand procès est porté à croire que Médée ne voulait que le faire prisonnier, et que l'imprudent ayant attaqué Jason tomba sous ses coups. On ne voudra pas sans doute trop la chicaner pour avoir escamoté quelques jours à ce vieux tyran de Pélias, qui après le retour inespéré de Jason lui préparait de nouveaux piéges. Quant au meurtre de ses enfans, il est avéré que ce furent les Corinthiens qui les assommèrent à coups de pierre, et payèrent ensuite le poëte Euripide pour mettre ce forfait sur le compte de Médée.

Cette pauvre petite Créuse qui s'avisa aussi de vouloir enchaîner le faible Jason et qui fut rôtie dans son habit de noces, me fait bien un peu de pitié : mais aussi quelle sottise à elle de vouloir qu'une femme lui cède à-la-fois sa parure et son mari!..... Ah! si chaque amante trahie pouvait disposer en pareil cas seulement des yeux de sa rivale!! Observons encore qu'il paraît que du tems de Médée les femmes connaissaient peu l'usage des vengeances plus douces et moins éclatantes.

Il me semble inutile de m'arrêter à justifier Médée des

Digitized by Google

mauvaises intentions qu'on lui prête à l'égard de Thésée. Le savant M. Clavier a dit que c'était un conte impertinent produit dans des tems d'ignorance où l'on bouleversait sans respect l'ordre de la chronologie : mais il est bon d'ajouter que mécontente des Grecs, notre héroïne retourna à Colchos; qu'il est même vraisemblable qu'elle y ramena Jason corrigé de ses goûts volages, et qui lui aida à rétablir le vieil Aétès sur le trône dont son frère Persès l'avait chassé. Est-il beaucoup de péoheresses qui finissent aussi bien et dont les remords soient aussi utiles à leurs pauvres parens!

En voilà assez pour faire apercevoir combien Médée a été injustement maltraitée par l'opinion publique longtems abusée sur son compte : j'examinerai dans un prochain article comment M. Née a su réparer l'injustice des hommes et concilier à cette illustre princesse l'intérêt dû à ses malheurs. GIRAUD.

LES ODES D'HORACE traduites en vers français, avec des argumens et des notes, et revues pour le texte sur dix-huit manuscrits de la Bibliothèque Impériale; par CH. VANDERBOURG. — Deux vol. in-8°, formant ensemble 1200 pages. — Prix, 20 fr., et 24 fr. franc de port; grand papier vélin satiné, 40 fr., et 44 fr. franc de port. — Chez *Fr. Schœll*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

IL y a des personnes, et des personnes de beaucoup d'esprit, qui, pour se dispenser de juger tous les traducteurs en détail, trouvent plus commode de condamner toutes les traductions. Ils nous refusent sur-tout la faculté de traduire les grands auteurs de l'antiquité, et tentent de nous prouver qu'ils sont *intraduisibles*. Ils vont même beaucoup plus loin, et nous assurent que ces traductions ne peuvent être d'aucune utilité. Enseigner le latin ou le grec avec des traductions est, disent-ils, une fort mauvaise méthode; et l'homme de lettres ne doit lire les auteurs classiques que dans leurs langues. Quelle thèse ne peut-on pas soutenir avec de l'esprit?

Digitized by Google

Quel paradoxe littéraire n'a trouvé des défenseurs et des enthousiastes ou, pour mieux dire, des gens qui croient sur parole faute d'avoir une opinion, et qui se contentent des apparences de la raison pour s'éviter la peine de réfléchir.

Quant à moi, j'avoue qu'un pareil système me paraît un étrange abus de l'esprit, et m'étonne d'autant plus qu'il est mis en avant par des gens de lettres qui ont trop d'esprit pour en abuser. Certes, quand on soutiendra que, dans une langue pauvre et peu harmonieuse, il est impossible de rendre toutes les beautés poétiques d'une langue pleine d'abondance et d'harmonie, je serai le premier à reconnaître l'évidence de cette proposition. Mais quel traducteur de Virgile, par exemple, a eu la prétention de rendre les beautés de son modèle dans un langage aussi harmonieux, même en choisissant dans la langue française les mots qui flattent le plus agréablement l'oreille? Il n'en est aucun, je pense, qui n'ait connu et apprécié l'énorme différence des deux langues, et qui n'ait senti d'avance l'infériorité de l'instrument dont il était forcé de se servir. Mais la beauté du langage, le charme que les vers nous font éprouver n'est que relatif. Notre oreille est frappée aussi agréablement par les beaux vers de Racine et de Corneille que l'oreille des Romains par les vers de Virgile et d'Horace. Sans cela, les plus beaux vers de Racine et de Corneille seraient de mauvais vers comparés à ceux des plus médiocres poëtes de l'antiquité, et nos poëtes seraient condamnés à ne faire que des poëmes grecs ou latins.

L'harmonie d'une langue réside dans l'éclat et la pureté des sons. Pour sentir qu'une langue manque d'harmonie, il faut pouvoir la comparer tous les jours avec une autre langue à laquelle non-seulement l'esprit, mais encore l'oreille, soit également accoutumée. Or, on ne parle plus grec ni latin en France; on n'y parle que français. L'oreille ne peut donc être blessée d'une comparaison qu'elle ne fait pas, et cette comparaison n'existant point par le fait, la différence d'harmonie entre la langue que l'on parle et celle qu'on ne parle plus se trouve nulle.

Digitized by Google

Voilà, je crois, une des premières difficultés levée, et la plus importante, puisqu'elle tient à la nature des idiômes. Nous opposera-t-on maintenant la différence qui existe entre *le génie* de ces langues et *le génie* de la nôtre. Mais alors il faudrait immoler non-seulement tous les traducteurs des ouvrages grecs et latins, mais encore nous interdire la faculté de traduire les ouvrages de nos voisins, puisque toutes les langues modernes ont un *génie* différent; ce qui forcerait l'homme de lettres à apprendre toutes les langues ou à se priver des beautés d'un ordre supérieur, dont elles offrent tant de modèles.

Qu'on m'objecte maintenant les grandes difficultés de s'élever, dans un idiôme plus faible, au niveau d'un homme de génie, de le suivre dans son essor, de monter, de descendre avec lui non-seulement sans éprouver de contrainte, mais avec cette liberté d'un esprit plein de franchise qui n'obéit qu'à sa propre inspiration. Je répondrai que cette difficulté est très-grande sans doute, mais il y a encore bien loin d'une *difficulté* à une chose *impossible*, entre ce qui fait la gloire du traducteur et ce qui ferait son désespoir.

Passons donc maintenant à l'inutilité prétendue des traductions; si elles sont nuisibles à l'écolier, ce qui a été reconnu de tout tems, le seront-elles aux gens du monde; le seront-elles à ces hommes qui, forcés de donner aux soins de leur fortune particulière ou des affaires publiques la plus précieuse partie de leur tems, ont laissé s'échapper de leur mémoire ce qu'ils avaient appris au collége, et qui ne pouvant se remettre aux élémens d'une langue qu'ils n'ont sue qu'à demi, sont bien aises cependant d'occuper leurs loisirs par un délassement plein de charmes pour leur esprit et pour leur raison? L'homme de goût, l'homme de lettres véritablement instruit prend une part active, comme spectateur, dans cette lutte établie entre les deux langues, il applaudit aux efforts du traducteur, lorsqu'il le voit s'élever jusqu'à son modèle et reproduire dans une langue inférieure des beautés qui lui sont familières depuis l'enfance; loin de repousser dédaigneusement l'Iliade de

Digitized by Google

Pope et les Géorgiques traduites par Delille, il en fera ses délices.

J'ajouterai encore à cette défense des traductions une considération d'une plus haute importance, et à laquelle on n'a peut être pas pensé. On cultive aujourd'hui avec beaucoup de soin l'étude des langues anciennes, et sur-tout de la langue latine, mais ce zèle ne peut-il se refroidir un jour? Ne peut-il arriver à une époque plus ou moins éloignée que l'instruction sur ce point ne s'affaiblisse, que les principes ne s'altèrent, et que ces auteurs soient, si non oubliés, du moins interprétés par l'ignorance? Si dans un nombre de siècles indéterminé la langue latine venait à se perdre (et tout est possible), qui la rendrait aux siècles suivans? Que de recherches! A quels immenses travaux ne faudrait-il pas se livrer peut-être pour découvrir le véritable sens d'un mot ou d'une phrase qui serait comprise aujourd'hui par un écolier? Qu'on y prenne garde; si les bonnes traductions ne rendent pas toutes les beautés, toutes les richesses des grands auteurs de l'antiquité, elles les sauvent peut-être du naufrage où tous les travaux d'un siècle éclairé peuvent être engloutis pour jamais dans un siècle d'ignorance.

Cette discussion, à laquelle je pourrais donner beaucoup plus d'étendue, ne paraîtra pas déplacée j'espère au moment où je vais parler de la traduction d'un des plus grands poëtes de l'antiquité. Le premier volume de cet important ouvrage parut il y a un an, je fus chargé d'en rendre compte et je vais faire tous mes efforts pour achever ma tâche avec cette impartialité qui doit caractériser le critique comme l'honnête homme.

M. Vanderbourg semble avoir adopté un mode de traduction qui n'est pas celui des traducteurs actuels. Ce mode a ses inconvéniens et ses avantages. Il entreprend de traduire Horace strophe par strophe, presque vers pour vers. Il cherche à imiter dans la coupe et la mesure de ses vers le rhythme de chaque ode originale. Ce mode de traduction a ses inconvéniens sans doute, mais on ne peut lui refuser de très-grands avantages. Ses inconvéniens sont d'établir une lutte entre deux langues

Digitized by Google

dont les richesses sont inégales, de courir le risque d'acheter la précision aux dépens de cette grâce, de cette facilité sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie, et même sans lesquelles on n'a point de style. C'est enfin se donner des entraves dans la traduction d'un poëte qui n'en reconnut jamais, qui semble n'avoir jamais écrit que d'inspiration, et qui porte un tel caractère d'originalité qu'il est de tous les poëtes anciens celui dont il est le plus difficile de rendre les beautés, dans quelque langue moderne que ce soit. M. Vanderbourg a sans doute prévu tous ces inconvéniens; mais d'un autre côté, il aura senti que ce mode était le seul convenable dans la traduction des auteurs *classiques*, et il ne l'aurait certainement pas employé s'il eût voulu reproduire dans notre langue les beautés d'un auteur moderne ou d'un poëte latin du second ordre. Dans le premier cas, il faut tâcher de ne point séparer *l'utile* de *l'agréable*, et dans le second, l'agrément qui résulte du travail d'un traducteur est l'unique but qu'il se soit proposé et sa seule récompense. Pour M. Vanderbourg, au contraire, l'agrément semble n'avoir été qu'un objet secondaire, et n'est entré dans son plan que comme accessoire. La révision du texte, la comparaison des meilleurs manuscrits, font de l'ouvrage de M. Vanderbourg l'édition la plus épurée que nous ayons des odes d'Horace, ce qui est déjà quelque chose. Une foule de passages d'Horace avaient été embrouillés par les discussions quelquefois plus ingénieuses que justes d'un nombre prodigieux de commentateurs, grand nombre de ses odes même étaient presque inintelligibles, et par conséquent perdaient tout leur prix, parce que l'époque où elles avaient été écrites, l'intention dans laquelle elles avaient été composées, étaient souvent douteuses et souvent tout-à-fait ignorées. Ces odes sont d'ailleurs remplies d'une foule de détails de mœurs et d'usages qui sont bien loin de nous et qui demandent des recherches considérables pour l'homme qui veut en connaître l'origine. M. Vanderbourg a passé en revue, avec une scrupuleuse attention, il a combattu ou adopté après un mûr examen les opinions d'un nombre effrayant de commen-

Digitized by Google

tateurs; il a pesé leurs jugemens dans la balance du bon sens et du goût, et le résultat de cet immense travail nous est offert avec une telle clarté qu'il est impossible qu'il ne satisfasse pas tous les hommes de goût et de bon sens.

Tel était le principal but du travail de M. Vanderbourg. Donner les odes d'Horace dans le texte le plus pur; résumer tout ce qui avait été écrit sur ce grand poëte, éclaircir tout ce qui paraissait encore offrir quelques doutes même aux gens les plus instruits, certes une pareille entreprise est au-dessus de tous les éloges et demandait une érudition bien rare dans ce siècle, que bien des gens dédaigneront peut-être, parce qu'on dédaigne toujours le rôle qu'on ne peut jouer.

Cependant ce grand travail achevé, l'ouvrage restait incomplet; il fallait une traduction d'Horace et la plus fidèle possible, pour se conformer en tout au plan général de M. Vanderbourg. Il fallait choisir entre une traduction en prose et une traduction en vers. Le pas était glissant. Le mérite d'une traduction en prose n'eût pas été contesté; le mérite d'une traduction en vers est toujours sujet à discussion; tels vers qui trouvent des admirateurs trouvent un nombre égal de critiques et dix à douze vers défectueux dans un ouvrage de si longue haleine suffisaient peut-être aux yeux des gens superficiels, et *par le tems qui court*, pour arracher momentanément à l'auteur le fruit de tant de soins, et jeter de la défaveur sur la partie principale de son travail; mais entre une traduction en prose et une traduction en vers, il n'y avait pas à hésiter. La traduction en prose d'une ode n'est que la gravure d'un tableau dont le plus grand mérite est dans l'éclat brillant du coloris. Ce n'était point traduire Horace que de le traduire ainsi, puisqu'il fallait une traduction fidèle, il fallait qu'elle fût en vers, et pour approcher autant que possible de l'original, il fallait qu'elle fût en strophes d'un même nombre de vers et en vers du même rhythme.

L'ouvrage de M. Vanderbourg est donc composé de deux parties fort distinctes, dont chacun est d'une importance égale, et mérite également de fixer les regards de l'homme instruit et de l'homme de goût. L'une de ces

Digitized by Google

deux parties pourrait être défectueuse sans nuire au mérite de l'autre, et lors même que la traduction d'Horace en vers laisserait beaucoup de choses à désirer, il reste toujours les commentaires, qui, j'ose le dire avant que de le prouver, n'ont pu être le travail que d'un homme d'un goût exquis et d'une immense érudition. Mais avant tout, portons les regards d'une critique impartiale sur cette traduction dont le mérite ou les défauts sont susceptibles d'être appréciés par un plus grand nombre de lecteurs.

La première ode de ce second volume, *odi profanum vulgus*, a souvent été traduite; c'est un des chefs-d'œuvre d'Horace; une de ses odes où il a déployé avec le plus de pompe et de majesté cette douce et noble philosophie qui le caractérise. Je vais citer une partie de la traduction :

Loin de moi l'odieux, le profane vulgaire !
Qu'on écoute des chants inconnus jusqu'à nous !
Des neuf sœurs pontife sévère,
Vierges, adolescens, je vais chanter pour vous.

Les rois à leurs sujets font craindre leur puissance,
Qu'ils craignent à leur tour le Dieu qui mit aux fers
Des Titans l'aveugle insolence,
Et dont les noirs sourcils ébranlent l'univers.

Le riche peut vanter ses vastes héritages :
De ses ayeux qu'un noble, en brigant les honneurs,
Au peuple étale les images :
Qu'un autre mette au jour sa probité, ses mœurs.

. . . . . .
. . . . . .

Celui qui voit briller sur sa tête proscrite
Un glaive suspendu, savoure-t-il les mets
Dont Syracuse offre l'élite ?
Le sommeil à ses vœux se rendra-t-il jamais ?

Non : sourd aux doux accents de la docte harmonie,
Le sommeil des bergers va combler les désirs;
Il aime une rive fleurie
Et les bois de Tempé qu'agitent les zéphirs.

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Bornons tous nos besoins à ceux de la nature,
Et nous ne craindrons plus pour un frêle vaisseau
L'orageux coucher de l'areture,
Ni les flots en courroux au lever du chevreau.

. . . . . .

. . . . . .

Triste Crésus ! par-tout tes dégoûts sont les mêmes,
La crainte suit tes pas, et le chagrin hideux
Vogue avec toi sur tes trirèmes,
Monte en croupe avec toi sur ton coursier fougueux.

Ah ! si des vêtemens la pourpre éblouissante,
Le nectar de Falerne et l'orgueil des palais,
Les parfums que la Perse enfante,
Au cœur qui la perdit ne rendent point la paix.

Voudrais-je de l'envie appeler la vengeance
Sur un portique orné des marbres de Paros ?
Pour le fardeau de l'opulence
Voudrai-je de *Tibur* échanger le repos ?

Certes, rien dans ces belles strophes n'annonce l'embarras d'une traduction, et cependant aucune traduction, même en prose, n'est plus fidèle. Seulement j'observerai ici en passant un léger défaut qui tient au mode employé par M. Vanderbourg, forcé par la nature même de son plan à traduire strophe pour strophe, un des inconvéniens qu'il a dû rencontrer sur son chemin, c'est la nécessité de sacrifier quelquefois la gradation des images ou la chute de sa période. Ainsi pour traduire avec toute la fidélité imaginable, au lieu de :

Pour le fardeau de l'opulence
Voudrai-je de Tibur échanger le repos ?

Il aurait fallu :

Voudrai-je de Tibur échanger le repos
Pour le fardeau de l'opulence ?

Cur valle permutem sabina
Divitias operosiores ?

Digitized by Google

Mais on sent tout ce que cette critique a de minutieux, et combien cet inconvénient est faible dans le système de M. Vanderbourg.

Pour faire connaître tout le mérite de ce bel ouvrage, je vais citer des odes d'un caractère différent. C'est prendre le public pour juge, et dans une cause de cette nature, le public finit tôt ou tard par être un juge éclairé. Je citerai de préférence l'ode seconde du quatrième livre : *Pindarum quisquis studet æmulari*, non qu'elle soit la plus belle, ni celle où le traducteur a déployé le plus de talens, mais parce qu'elle réunit presque tous les tons.

Qui veut suivre Pindare en son essor sublime,
Sur des ailes de cire, Icare audacieux,
Au sombre azur des mers ira, triste victime,
Donner un nom fameux.

Tel que du haut des monts précipite son onde
Un fleuve que les cieux ont grossi de leurs eaux,
Tel Pindare bouillonne en sa source profonde,
Et roule au loin ses flots.

Oui, Jule, d'Apollon il obtint la couronne,
Soit que son dithyrambe au désordre livré
En rhythmes inconnus s'élance et nous étonne
D'un langage inspiré.

Soit qu'il chante les Dieux et leur race guerrière,
Ces rois dont la valeur du Centaure hideux
Châtia l'insolence, et par qui la chimère
Vit éteindre ses feux :

Soit qu'il offre au vainqueur dont l'antique Olympie
Au ceste ou dans la course admira les succès,
Un tribut préférable au bronze où sa patrie
Fait revivre ses traits :

Soit enfin que son luth de la veuve éplorée
Epouse les douleurs, et d'un jeune héros
Dispute les vertus dignes des jours d'Astrée
A l'oubli des tombeaux.

Digitized by Google

Tel sur l'aile des vents, au séjour des nuages,
Jule, plane en vainqueur le cygne dircéen ;
Pour moi, tel que l'abeille au sein de nos bocages,
Butinant sur le thym,

Je promène à Tibur ma muse industrieuse,
Et là, près d'un ruisseau, sous des ombrages verts,
Enfans d'une recherche humble et laborieuse
Naissent mes faibles vers.

C'est à toi de chanter d'une voix plus sonore
César victorieux des *Sicambres* altiers,
Alors *qu'au Capitole* il va monter encore
Ceint de justes lauriers.

Tu diras que des Dieux la bonté protectrice
N'offrit jamais au monde un plus rare trésor ;
Qu'il n'aura point d'égal, dût le destin propice
Nous rendre l'âge d'or.

Tu chanteras ces jeux où de joie enivrée
Rome de son héros fêtera le retour,
Et ces solennités où Thémis désœuvrée
Verra fermer sa cour.

Et si ma faible voix mérite qu'on l'entende,
Beau jour ! dirai-je alors, jour long-tems attendu !
Quelle faveur du ciel fut jamais aussi grande ?
César nous est rendu.

Le peuple sur ses pas répétera sans cesse :
Triomphe, heureux guerrier ! triomphe en tous les tems !
Aux autels de nos dieux, notre vive allégresse
Prodiguera l'encens.

Tu leur dois dix taureaux, dix génisses superbes,
Un de leurs nourrissons acquittera mes vœux,
Qui, dès long-tems sevré, broute les tendres herbes
Et grandit sous mes yeux.

L'or bruni de sa robe est marqué d'une étoile,
Et de son jeune front le croissant s'est courbé,
Tel qu'au troisième jour dans les cieux se dévoile
Le disque de Phébé.

Digitized by Google

Une semblable traduction est, j'ose le dire, au-dessus de tous les éloges ; le traducteur y suit son modèle avec autant d'aisance que de fidélité, et je n'ai pas besoin, je crois, de faire remarquer l'élégance avec laquelle sont rendus les détails difficiles et minutieux qui terminent cette ode.

Citons maintenant des morceaux d'un autre caractère. Tout le monde connaît le charmant dialogue entre *Horace et Lydie*. Ce dialogue a souvent été traduit; mais il ne l'a jamais été avec plus de fidélité et de grâce.

HORACE.

Quand je plaisais à ma Lydie,
De mes bras amoureux quand les tendres liens,
Semblaient l'enchaîner pour la vie,
J'ai vécu plus heureux que les rois Indiens.

LYDIE.

Tant que ta flamme fut constante,
Que la blonde Chloé n'eut pas séduit ton cœur,
Lydie heureuse et triomphante,
De l'épouse de Mars dédaigna la grandeur.

HORACE.

L'aimable fille de la Thrace,
L'élève d'Apollon, Chloé règle mon sort :
Qu'Atropos m'accorde sa grâce,
Si pour sauver ses jours il ne faut que ma mort.

LYDIE.

Né dans la belle Campanie,
Le jeune Calaïs partage mes amours;
Qu'Atropos épargne sa vie,
Deux fois pour la sauver je donnerai mes jours.

HORACE.

Quoi! de sa chaîne fortunée,
Si Vénus nous liait une seconde fois!
Si ta rivale abandonnée
Pour jamais à Lydie allait rendre ses droits.

LYDIE.

Calaïs est la beauté même ;
Rien n'égale ta fougue et ton manque de foi ;
Mais je sens que mon bien suprême,
Est de vivre, d'aimer, de mourir avec toi.

Digitized by Google

Je terminerai ces citations par deux odes où sans doute les lecteurs trouveront comme moi la plus exacte fidélité jointe à une élégance de style peu commune. La première est l'ode à Thélephe.

Du roi qui mourut dans Athènes
Tu nous dis la distance au *siècle* d'Inachus ;
Tu connais les guerres troyennes
Et les brillans exploits des enfans d'Eacus ;

Mais du vin grec, roi de la fête,
Dis-nous plutôt le prix ; dis qui chauffe les bains ;
Dis l'heure et l'asile où s'apprête
Un feu victorieux de nos frimas sabins.

Verse enfant, pour la nuit obscure,
Verse pour le croissant qui renait dans les cieux,
Pour Muréna nouvel augure,
Et que par trois ou neuf l'eau se mêle au vin vieux ?

Des muses l'amant intrépide
Saura par trois fois trois célébrer leurs faveurs ;
L'ami des grâces, plus timide,
Craint le bruit et se borne au nombre des trois sœurs.

A mes transports que tout conspire !
Pourquoi n'entends-je plus les hautbois phrigiens ?
Pourquoi repose avec la lyre
La flûte aux sept tuyaux chère aux Arcadiens ?

Honte au buveur qui se ménage !
Des roses, des parfums !.... Que nos chants et nos ris
Désolent dans le voisinage
L'époux vieux et jaloux de la jeune Doris.

Heureux Télèphe ! à son aurore
Chloé t'aime et préfère à l'astre du matin
Tes yeux plus vifs, plus doux encore,
Quand pour Glycère, hélas ! je me consume en vain.

Certes, rien n'était plus difficile à rendre que les détails de cette ode, et quand on pense qu'elle est traduite vers pour vers, et presque mot pour mot, on ne peut trop admirer le talent du traducteur infatigable que tant de difficultés n'ont pas effrayé.

Digitized by Google

Je citerai encore l'ode si connue, *exegi monumentum.*

Oui, de ma gloire enfin le monument s'achève !
L'altière pyramide est moins proche des cieux ;
Le bronze moins durable, et son front qui s'élève
Bravera des autans l'effort injurieux.
Siècles, développez votre chaine infinie !
Fuyez, tems destructeur ! fuyez d'un vol jaloux !
La mort n'aura de moi qu'une faible partie ;
La plus noble survit, elle échappe à vos coups.
Oui ; tant qu'*au Capitole* une vierge fidèle
Suivra dans le silence un pontife pieux,
Ma gloire s'étendra, vivra toujours nouvelle.
Oui : les bords où mugit l'Aufide impétueux,
Et ces champs altérés dont la peuplade agreste
Fut soumise à Daunus, diront à l'univers
Que dans Rome, illustrant ma naissance modeste,
Le premier de Lesbos j'apportai les concerts.
Souffre qu'un juste orgueil enfin se manifeste,
Muse, pare mon front de lauriers toujours verts.

J'ai cité ces deux odes, non comme les plus agréables, mais comme des modèles de la plus exacte fidélité. Je ne puis m'empêcher d'y joindre l'ode qu'Horace adresse à sa bouteille, pour montrer avec quelle heureuse facilité M. Vanderbourg suit son modèle dans les différens tons qu'il est forcé de parcourir.

Urne chère au buveur, ô ma contemporaine,
Toi qui sous Manlius avec moi vis le jour,
Et qui peux nous verser ou la joie ou la peine,
Ou le sommeil facile, ou l'orageux amour !

Ton nectar doit couler au festin qui s'apprête ;
Viens ; sous quelque consul qu'on l'ait pu vendanger,
Né sur le mont Massique, il convient à la fête
Où Corvinus demande un vin doux et léger.

Par de tristes dédains ne crains pas qu'il t'outrage,
Tout disciple qu'il est du maître de Platon !
Qui ne sait que jadis un bachique breuvage
Enlumina souvent la vertu de Caton ?

Tout cède à ton pouvoir : ta douce violence
Apprivoise l'humeur des plus graves esprits :

Digitized by Google

Le sage auprès de toi désarmant sa prudence,
Découvre de son cœur les plus secrets replis.

C'est toi qui rends l'espoir à notre ame alarmée,
Et le pauvre te doit ce front plein de fierté
Dont il brave à lui seul tous les traits d'une armée
Et le bandeau royal d'un monarque irrité.

Vois briller ces flambeaux! Bachus et Cythérée,
Et les grâces dont rien ne peut rompre les nœuds,
De la nuit, avec toi, tromperont la durée
Jusqu'à l'heure où Phébus en éteindra les feux.

Je voudrais pouvoir offrir encore aux yeux du lecteur l'ode troisième, *justum et tenacem*, l'ode quatrième, à Calliope, l'ode cinquième, *Cœlo tonantem credimus jovem*, et tant d'autres morceaux où M. Vanderbourg s'est approché aussi près qu'il est possible de son modèle; mais je crois en avoir assez dit pour donner une idée du mérite de M. Vanderbourg, comme traducteur. Je ne releverai point, pour l'honneur même de la critique, quelques fautes légères, quelques épithètes superflues, quelques vers un peu faibles de couleur. Ces taches sont en petit nombre; elles étaient inévitables dans un si grand travail, dont l'ensemble laisse bien peu de chose à désirer. M. Vanderbourg les aurait évitées sans doute, s'il eût moins tenu à son système de traduction, s'il eût traduit Horace avec cette liberté que se sont donnée les traducteurs du même poëte qui l'ont devancé, et s'il eût fait des strophes de mesure inégale; mais je crois avoir prouvé que cette liberté ne pouvait entrer dans son plan général, que ce plan avait tout-à-la-fois le mérite d'être neuf et entièrement conforme à la raison, et que s'il entraînait avec lui quelques inconvéniens assez graves, il les rachetait par de grands avantages.

Dans un second article, je parlerai des *épodes*, et je tâcherai de faire sentir l'utilité des commentaires, autant du moins que mes faibles connaissances pourront me le permettre, ce qui n'est pas beaucoup dire, malheureusement pour moi, pour le commentateur et pour le public. A. J.

Digitized by Google

ABRÉGÉ DU VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE; par J. BARTHÉLEMY. *Seconde édition.* A Paris, chez *Gabriel Dufour*, libraire.

A propos ou mal à propos, toutes choses ont leur tems, a dit le sage roi d'un pays qui fut grand dans l'opinion des autres peuples depuis sa ruine totale. Il y a un tems de planter, et un tems de déplanter; un tems de détruire, et un tems de bâtir; un tems d'acquérir, et un tems de perdre : il eût ajouté parmi nous, un tems d'inventer et de composer, un tems d'imiter et d'abréger.

Le *Voyage d'Anacharsis* a été soumis à cette dernière loi. Bien qu'un peu volumineux, il se trouvait dans la plupart des bibliothèques, et vraisemblablement on n'en désirait pas un abrégé. Néanmoins cette belle compilation, destinée sur-tout à suppléer à des recherches dont beaucoup d'hommes, instruits d'ailleurs, n'ont pas le tems ou le courage de s'occuper eux-mêmes, ne pouvait avoir l'autorité des sources premières, et n'était pas au nombre des ouvrages que l'on cite tous les jours, qui ne sont rectifiés au besoin que par des notes, et dont le texte ne doit jamais être altéré. Sous ce point de vue, on peut croire que l'abrégé du livre le plus propre à donner de la Grèce une connaissance réelle et familière, pour ainsi dire, en contient des notions suffisantes pour plusieurs personnes, et qu'un tel précis n'est pas inutile s'il est fait avec soin, avec discernement.

Quelque parfaite que pût être l'exécution de cette entreprise, ce serait toutefois aller trop loin que de la regarder comme à peu-près conforme aux vues mêmes de l'abbé Barthélemy, ainsi que son abréviateur semble l'insinuer. Après avoir supprimé quelques-uns des détails qu'il avait rassemblés d'abord, Barthélemy a pu dire : *Peut-être n'ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.* : mais on n'aurait aucun droit d'en conclure qu'il eût volontiers abandonné les trois quarts de son travail, et qu'en négligeant beaucoup de choses convenables dans son premier plan, il eût voulu changer ce Voyage en une

Digitized by Google

sorte de tableau, et renoncer à son principal objet, à cette abondance de détails que l'on *interdit à l'historien*, que l'on *permet dans un voyage ;* à cette liberté qui lui avait fait, comme il le dit lui-même, préférer cette forme.

La division n'est plus la même, et les quatre-vingt-deux chapitres de l'original sont réduits à trente. Les citations et les tables chronologiques ou autres étant supprimées, et ces deux volumes in-12 formant un peu plus de 700 pages, dont 100 contiennent, en partie, le morceau qui sert d'introduction au Voyage, il se trouve que l'on a conservé près du quart du premier texte, ou, si l'on veut quelque chose de moins inexact, sept trente-deuxièmes.

Ce travail est fait avec attention, et presque par-tout, les changemens principaux paraissent bien motivés. Ainsi les dernières parties de l'introduction historique sont abrégées considérablement, et peut-être même sembleraient-elles l'être un peu trop, puisqu'il n'y est dit que fort peu de chose de la longue guerre du Peloponèse, et à peu-près rien de la malheureuse entreprise contre la Sicile ; mais sans doute c'est parce que cette période se rapprochant de l'époque même du Voyage, on en rencontre les couleurs caractéristiques dans le tableau principal, et quant aux faits, parce qu'on peut les trouver dans les ouvrages les plus répandus qui ont pour objet l'histoire proprement dite.

Outre quelques morceaux qu'on pouvait regarder en effet comme des longueurs, les articles les plus remarquables de ceux que l'on a retranchés ou considérablement abrégés, sont les dissertations sur l'institut de Pythagore, sur la nature des gouvernemens selon Aristote, sur le théâtre et sur la musique des Grecs.

En général, M. Breton tient sa promesse de ne pas *réduire le Voyage d'Anacharsis à un squelette informe, d'en conserver textuellement les beautés ;* et parmi ces beautés il paraît ne point mettre au dernier rang les saillies heureuses, et tout ce qui tient de l'anecdote. Si j'avais quelques reproches à lui faire, ce serait d'avoir mutilé les premières pages du discours de Callias sur

Digitized by Google

l'origine des choses ; et entièrement abandonné l'admirable morceau de Platon sur le monde idéal, modèle du monde visible. Même en retranchant le chapitre du voyage qui contenait ce fragment, on pouvait ne pas priver les lecteurs de l'Abrégé des vues utiles et grandes que la plupart d'entre eux n'iront point chercher dans la République de Platon : ce sont trois ou quatre pages qu'il eût été facile de réunir à l'hypothèse du même philosophe sur la formation de l'univers, au chapitre vingt-deuxième.

Le frontispice porte ces mots : *A l'usage de la jeunesse.* Cependant la jeunesse cherche l'instruction ; l'étendue des connaissances désormais indispensables peut lui faire désirer des moyens d'études faciles, mais non pas superficiels ; l'ouvrage de Barthélemy, avec les renvois, les notes et les tables, contenait ces moyens d'instruction, et n'avait presque rien d'inutile pour les jeunes gens. L'Abrégé me paraîtrait destiné plus particulièrement, soit à celles d'entre les femmes à qui les lectures frivoles ne suffisent point, soit aux hommes qui manquent de loisir, ou qui veulent, sans travail, cesser d'ignorer ce que tout le monde doit connaître.

Un atlas accompagnait les principales éditions du Voyage, il ne conviendrait pas à l'Abrégé. On y trouve seulement une carte de la Grèce avec la route suivie par le jeune Anacharsis, et de plus une vue de Delphes, ou si l'on veut quelque chose de semblable au site de Delphes, une de ces vues arrangées pour l'effet, et qui font penser d'abord que l'artiste sait trouver, dans le singulier prétexte d'embellir la nature, un moyen secret d'éluder une partie des difficultés de son art.

A MM. les Auteurs du Mercure de France.

Messieurs,

Lorsque l'on parle d'un homme dont la vertu et les vertus sont universellement respectées, il est nécessaire de le faire avec égard, même quand on ne partage pas ses opinions.

Digitized by Google

Et si cet homme de bien a de plus été un homme d'Etat, un homme de génie, un savant, un littérateur très-distingué, avant de parler de ses opérations, de ses travaux, de ses ouvrages, il serait convenable d'en avoir quelqu'idée.

Le nom de M. *Turgot* pouvait suffire pour rappeler ces deux principes, dont M. G. M. s'est malheureusement écarté dans le dernier N° du Mercure.

Il n'a fait sur ce ministre qu'une seule phrase, et il aura sûrement quelque regret de voir combien elle offre de choses et de mots qui n'ont point de rapport avec la vérité.

Turgot, dit-il, *élevé à l'école des économistes.* — M. Turgot avait exposé et même assez développé depuis 1749 jusqu'en 1753 ses idées philosophiques et ses maximes relatives au gouvernement. Il a placé en 1756, dans le septième volume de l'Encyclopédie, deux articles, l'un sur *les Foires et les Marchés*, l'autre sur *les Fondations*, dont la doctrine ressemble beaucoup à celle des articles *Fermiers* et *Grains* insérés par M. *Quesnay* dans le même volume; et c'est aussi l'époque où M. *de Gournay* exprimait des opinions semblables dans les Mémoires qu'il avait à rédiger, et les opérations qu'il proposait comme *Intendant du commerce.* — On ne peut pas dire que M. *Turgot*, ni M. *Quesnay*, ni M. *de Gournay* aient été *à l'école* l'un de l'autre. Ils furent trois hommes éclairés arrivant aux mêmes vérités par des routes différentes.

Tous les trois reconnurent que l'éducation des troupeaux, l'agriculture, la pêche, l'exploitation des mines et des carrières sont, comme le fut la chasse dans les premiers tems, les *sources des richesses*, puisque ce sont les seuls travaux où la générosité de la providence, unique, véritable productrice, est alliée à l'intelligence humaine et à la force des ouvriers pour fournir aux travailleurs leur subsistance, ainsi que les matières premières et les instrumens du travail. Ils trouvèrent que les arts, les manufactures et le commerce ne pourraient s'exercer, ne pourraient avoir lieu, si les subsistances et les matières premières ne les précédaient pas, ne leur étaient pas of-

Digitized by Google

fertes; et que ces heureux emplois de l'esprit et du corps, qui procurent tant de si douces jouissances à tout le monde, n'opèrent cependant qu'une conservation, une accumulation, une appropriation, une utile répartition et une juste distribution des richesses déjà existantes: distribution, répartition, effectuées par le payement légitime des salaires que mérite, que réclame le service, et par le perpétuel échange des ouvrages de l'art contre les produits de la nature, ou de ces produits entr'eux. Ils ne confondirent point les *gains* avec les *produits*, l'acquisition des richesses pour soi-même, avec leur création pour soi et les autres, pour l'humanité entière. Ils observèrent que tout travail demande des *avances* ou *un capital* quelconque, puisqu'il est impossible de travailler et de faire travailler, si l'on n'a pas le moyen de vivre et de faire vivre ses coopérateurs pendant le travail, ou si l'on manque des matières et des outils que le travail exige. Ils virent que *l'usage des capitaux* mis dans toute entreprise devait être *payé* par un profit, ou *un intérêt*, comme le travail l'est par *un salaire*. La formation journalière de nouveaux capitaux et leur accroissement continu, suites naturelles du profit que peut donner le travail au-delà de ses frais et du loyer des capitaux anciens, leur parurent donc le plus grand intérêt du genre humain, et ils regardèrent sur-tout la conservation, l'augmentation des capitaux et des travaux de l'agriculture, mère-nourrice universelle, comme la plus importante affaire des sociétés politiques.

Ces résultats généraux des recherches et des méditations des trois hommes estimables et studieux que nous venons de nommer, ne peuvent certainement leur être imputés à blâme; ce sont des vérités très-intéressantes, assez claires pour les esprits attentifs, et que l'on contesterait difficilement. Elles renferment tous les principes de la science que *les Economistes* ont cultivée.

Ceux-ci ne commencèrent à devenir un peu nombreux et à passer pour *une école* que sept ans plus tard, en 1763. — Il est donc clair qu'ils n'ont rien enseigné à M. Turgot.

M. G. M. ajoute que *M. Turgot, élevé* (selon lui,

Digitized by Google

mais non pas selon le fait) *à leur école, fut un des plus grands soutiens de* LA SECTE. — M. Turgot a été un des ennemis les plus décidés de *l'esprit de secte* qui ait jamais existé. On peut voir (pages 46 à 49 des *Mémoires sur sa vie* imprimés en 1781, et réimprimés en 1811) avec quelle force il s'élevait contre cet esprit d'association qu'il réprouvait comme un dangereux obstacle aux progrès des lumières et de la raison, et que l'on a jamais reproché avec justice qu'à deux ou trois des philosophes appliqués à l'étude de l'économie politique. Il leur prédisait le tort qu'ils feraient, et qu'ils ont fait, aux autres et à leur propre doctrine.

M. G. M. poursuit et dit que M. *Turgot réduit* (pour réduisit) *l'administration en une métaphysique ténébreuse et impuissante.* Il avait été pendant treize ans le plus grand et le plus habile *administrateur* qu'on eût encore vu parmi les Intendans de province, et c'étaient les succès de son *expérience* constatée par cette *administration* qui l'avaient appelé au ministère.

Dans ce ministère, qui n'a pas tout-à-fait duré vingt-un mois, il a payé *vingt-quatre millions* de la dette arriérée, éteint *vingt-huit millions* d'anticipations, remboursé *cinquante millions* de la dette constituée, et particulièrement toutes les petites rentes que les rentiers domiciliés dans les provinces ne pouvaient recevoir qu'avec des frais qui en absorbaient la plus grande partie.

Il a pourvu à de grandes dépenses extraordinaires, le sacre du Roi, le mariage d'une Princesse, les ravages d'une affreuse épizootie, etc.

Il a supprimé les corvées et une vingtaine d'impositions qui détruisaient plus de revenus qu'elles n'en produisaient. Il en a simplifié et adouci plusieurs autres.

Il a sagement et généreusement encouragé l'agriculture, la pêche en mer, l'industrie, le commerce, les sciences, les arts. Les diverses lois rendues à son rapport et sous son ministère, remplissent le septième et le huitième volume de ses œuvres.

Il a institué la *caisse d'escompte*, partant la *banque de France* qui en est la suite.

P.

Digitized by Google

Il a trouvé le crédit public à *cinq et demi* pour *cent*, et l'a laissé à *quatre*.

Il a laissé le projet des *Assemblées provinciales*, justement applaudies sous ses successeurs.

Il avait reçu l'administration des finances en 1774 avec *dix-neuf millions* de déficit. Il l'a remise pour 1777 avec *quatre millions* d'excédent, au-delà des fonds assurés pour rembourser *vingt-cinq millions* par année.

Est-ce de la *métaphysique ténébreuse et impuissante ?* Sont-ce des *chimères* et de vaines *théories substituées aux leçons de l'expérience*. comme l'ajoute encore M. G. M.?

Qui est-ce qui a fait une plus belle *expérience ?*

C'est au sujet de l'ouvrage de M. *de Monthion* sur les ministres des finances, que la phrase dont je me plains a été jetée sur le papier avec la rapidité qu'un journal comporte; M. *de Monthion* était un conseiller-d'état très-honnête homme, ayant quelques singularités dans le caractère, beau-frère de M. *de Fourqueux*, et un peu jaloux de ce que M *Turgot*, qui avait et montrait en M. *de Fourqueux* la plus entière confiance, se renfermait pour lui dans une politesse assez réservée. Cette différence offensa l'amour-propre de M. *de Monthion* et l'a rendu injuste envers M. *Turgot*; mais pas à beaucoup près tant que vient de l'être M. G. M., rédacteur plein d'esprit, qui par cette raison même sera bien fâché d'avoir écrit si légèrement sur un si grand homme.

Je désire que le chagrin qu'il en aura ne se tourne pas en courroux contre moi. Je ne fais ici que remplir le devoir d'un biographe exact et d'un historien véridique, sans aucune intention de déplaire à l'un des Auteurs du Mercure, que j'estime tous, et dont je chéris l'impartialité, la loyauté.

DU PONT (de Nemours).

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — Lorsqu'un sujet annonce du talent, le plus mauvais service qu'on puisse lui rendre, c'est de lui prodiguer des éloges exagérés, dont l'effet le moins dangereux est de l'arrêter au milieu de sa carrière. Si on ne lui avait donné que des encouragemens ou des conseils éclairés, il eût peut-être atteint la perfection dans son genre; mais persuadé désormais qu'il ne lui reste rien à faire, il s'endort au bruit flatteur des applaudissemens, et ne se réveille que lorsqu'un concurrent, qui n'a pas été gâté par les éloges, et qui a su profiter des avis de la critique, parvient à force de travail à atteindre le but, et renverse sans peine l'idole enivrée d'encens.

Je fais ces réflexions à-propos de M^lle^ Gosselin, jeune danseuse dont on s'occupe beaucoup depuis quelque tems: elle promet d'avoir un jour un véritable talent; mais un ennemi seul de cette jeune personne a pu dire, *qu'elle était déjà supérieure à tout ce que l'Opéra renferme de danseuses.* Cette assertion est à-la-fois fausse et malveillante : elle est fausse car je compte encore avant elle M^me^ Gardel, qu'il faut toujours nommer la première, M^mes^ Clotilde, Biggotini, Fanny Bias, etc., etc. Cette assertion est malveillante, parce qu'elle tend à indisposer contre la débutante les gens sages qui n'aiment pas l'exagération, et quoi qu'on en dise, le nombre en est encore assez considérable.

On peut faire plusieurs reproches graves à M^lle^ Gosselin: elle n'est pas grande, le haut de son corps, partie si essentielle dans la danse, manque de noblesse, et souvent elle finit ses pirrouettes en tournant le dos au public : la débutante a beaucoup d'aplomb, mais elle en abuse; elle se pose quelquefois sur un pied et porte l'autre en arrière à la hauteur des coudes, ce qui produit une attitude forcée et nullement agréable: les admirateurs passionnés s'extasient indistinctement devant tout ce qu'elle fait, et moi je l'applaudirai plus quand on l'applaudira moins.

En résumé, voici l'avis des amateurs éclairés : si M^lle^ Gosselin veut s'attacher aux bons modèles et suivre les excellens conseils de son maître M. Coulon, il n'y a pas de doute qu'elle ne parvienne au premier rang, mais qu'elle

Digitized by Google

se persuade bien qu'elle n'y est pas arrivée, et qu'il lui reste encore à acquérir.

L'expérience prouvera à Mlle Gosselin que mon opinion sur elle est dictée par les sentimens d'une bienveillance éclairée qu'inspirent son âge et ses heureuses dispositions.

B.

Théâtre Français. — Débuts de Mlle Sainvalier dans le rôle d'Andromaque.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir dire des choses obligeantes à Mlle Sainvalier. Un Français n'est jamais trop galant avec les dames. Fort bien; mais encore faut-il trouver moyen d'exercer sa galanterie. Il ne faut pas que le madrigal devienne une épigramme. Comment donc m'y prendrai-je, afin de n'être pas tout-à-fait impoli? J'éviterai prudemment de parler de la figure, de la démarche et des graces de Mlle Sainvalier, j'oublierai ses gestes et son organe, pour ne m'occuper que de sa diction et de sa sensibilité; enfin, ne pouvant la peindre en pied, je la peindrai en buste; on fait ce qu'on peut. Il est donc vrai que la débutante ne dit pas mal les vers, mais qu'il faut deviner qu'elle les dit bien, car on ne l'entend qu'à moitié; et malgré le respect que devait inspirer la veuve d'Hector, le parterre a eu l'impertinence de lui crier, *plus haut*, à plus d'une reprise; mais elle a soutenu sa dignité de reine envers le public presqu'aussi bien qu'envers Pyrrhus, et appuyée d'*un gros de ses amis*, elle a continué glorieusement la carrière. La débutante ne se démonte pas aisément; elle a fait preuve non-seulement de courage, mais d'intelligence, jusque dans les moindres choses. Son premier soin a été de choisir pour confidente Mlle Patrat; elle a laissé la belle Mlle Rose à Mlle Regnier, qui jouait Hermione. Le public lui a su gré de cette attention. Malgré toutes ces précautions, les jeunes élèves de l'école polytechnique, habitués à ne voir Andromaque que par les yeux d'Homère, se sont obstinés à ne pas vouloir la reconnaître sous les traits de Mlle Sainvalier; il faut espérer qu'une autre fois, ils seront moins difficiles. Antiguenave représentait le fils d'Achille; on sent qu'il n'a pu dans un seul jour déraciner son accent bordelais. Il est plaisant que désirant le posseder un jour à la comédie française on lui persuade d'aller jouer pendant quelques années à Bordeaux, afin de perfectionner sa prononciation.

Si Lafond n'eût perfectionné la sienne à Paris, nous

Digitized by Google

aurions eu dans Andromaque deux Gascons, l'un jouant Oreste, et l'autre Pyrrhus. Mlle Regnier, élève de Damas, et par conséquent dirigée par un excellent maître, n'a pas été assez applaudie; elle s'est acquittée du rôle d'Hermione avec beaucoup d'intelligence et d'à-plomb. Mlle Rose, placée modestement dans le rang de confidente, mériterait bien celui de princesse. DU PUY DES ISLETS.

— Mlle Dartaux, dont les débuts ont été très-brillans, il y a deux ans, dans l'emploi des soubrettes, vient de débuter pour la seconde fois dans *le Tartuffe*, *les Folies amoureuses*, *le Dissipateur* et *les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Elle ne pouvait choisir quatre pièces plus variées, et elle a prouvé que son talent savait se prêter à plusieurs genres. Nous ne la louerons pas des avantages précieux que la nature lui a donnés : une taille bien prise, une figure charmante, une physionomie expressive pleine d'esprit et de grâces, préviennent très-favorablement dans l'emploi qu'elle a choisi; mais cela ne suffirait pas pour réussir : aussi la débutante a-t-elle développé des qualités plus essentielles au théâtre. Avec le désir de la traiter d'autant plus sévèrement qu'elle est plus séduisante, nous sommes forcés de dire qu'il est impossible de phraser avec plus de justesse, d'avoir plus d'intelligence pour saisir l'esprit de son rôle, et de mieux entrer dans les intentions de l'auteur. Telle a été l'opinion de plusieurs gens de lettres qui ont suivi son début : mais ce mérite si rare à la scène, n'a peut-être pas été généralement senti, parce que Mlle Dartaux craignant sans doute d'affaiblir certains effets, n'a pas toujours su maîtriser son organe. Les cordes hautes de sa voix sont trop sonores, elle doit s'en méfier et garder le plus possible le *medium*, ton dans lequel son organe est doux sans cesser d'être comique, sa prononciation nette et sa diction mieux nuancée.

Les applaudissemens constans qu'elle a reçus doivent lui prouver tout ce qu'on espère d'elle quand elle aura plus d'habitude de la scène. Un vieil amateur disait en lui voyant jouer *les Folies amoureuses* : « Il y a bien dans son jeu » quelques irrégularités, mais dans un début, il serait fâcheux » qu'elles n'y fussent pas. Ce qu'elle joue de verve est franc, » gai, spirituel; ce qu'elle a beaucoup étudié n'est pas si » parfait. » Cet avis est le nôtre, et nous conseillons à Mlle Dartaux de consulter moins les traditions que son propre jugement. Elle a souvent rappelé Mlle Devienne et

Digitized by Google

quelquefois Mlle Joly qu'elle n'a cependant pas connue; c'est annoncer que Molière et Marivaux seront également bien servis par elle. Quoique la comédie française ait plusieurs soubrettes en possession de plaire, les sociétaires, il faut l'espérer, ne laisseront pas échapper l'occasion de s'attacher une aussi jolie actrice, dont le talent déjà très-agréable promet de devenir supérieur. B.

— *Plans en relief représentant le Simplon, les Alpes, le Jura, le lac de Genève, le Saint-Gothard, et Ferney-Voltaire.*

Ce spectacle mérite l'intérêt public. On y voit quatre plans reliefs renfermant principalement la topographie des quatre régions alpines. L'idée de reproduire avec précision et avec la plus grande vérité mathématique, l'étendue des lieux et la hauteur des objets qu'on veut représenter au naturel, n'est rien moins que nouvelle, puisque le modèle en existait depuis long-tems dans la galerie des plans, que successivement le gouvernement avait fait exécuter à grands frais. Mais ce travail est borné à l'espace de terrain qu'occupent les villes qu'on se proposait de représenter.

Ici l'imagination est étonnée de l'étendue considérable que l'artiste a embrassé pour représenter avec la plus grande vérité, et dans une exacte précision géométrique, des pays entiers, des chaînes de montagnes dont les masses, les contours semblaient opposer des obstacles invincibles à l'exécution, pour déterminer leur mesure et leurs proportions.

Il n'y avait qu'une constance opiniâtre dans un travail long, assidu, aussi pénible que vétilleux, qui fût capable de les vaincre.

Un de ces reliefs réduit à une échelle d'une ligne sur dix-neuf toises, représente le Simplon, cette immense barrière qu'on ne franchissait qu'avec des difficultés et des dangers sans cesse renaissans, afin de pénétrer en Italie. Pour rendre plus sensible l'immortel bienfait qui nous en a ouvert le passage, l'auteur dans ce relief a laissé subsister l'ancien chemin. Il met plus à portée par-là d'apprécier le mérite de la nouvelle route dans laquelle on trouve les galeries percées dans le roc, des pentes dont la hardiesse brave les précipices qui défiaient de les franchir, des barrières qui rassurent le voyageur contre la crainte d'y être entraîné, ces hospices, ces asiles où il peut se mettre à l'abri des tourmentes ou des avalanches, et une route enfin qui offre la facilité de traverser quatorze lieues de montagnes, contre lesquelles l'intrépidité même n'était pas toujours rassurée.

Le second relief représente la vaste circonférence de la base du

Digitized by Google

mont Saint-Gotard, d'où viennent les eaux du Pô, du Rhin, du Danube et du Rhône, qui vont se rendre dans les mers dans des points si opposés.

Le troisième comprend la partie de la chaîne des Alpes qui s'étend de l'est à l'ouest, depuis leur plus haute cime (le Mont-Blanc) jusques et y compris le Jura; de l'hospice du Saint-Bernard au pays de Neuchâtel, et du nord au sud de Berne, au lac d'Annecy.

On ne peut quitter ce tableau qui renferme près de sept cents lieues carrées, et qui offre tant de souvenirs agréables, les bords intéressans du lac de Genève, les sites les plus rians, les aspects les plus austères et les plus sauvages, les vallées les plus riches et les plus populeuses.

On y voit le château de Ferney à jamais célèbre par le nom de Voltaire, et la représentation en petit de la chambre qu'il quitta lors de son départ pour Paris.

Nous lisons avec tant d'intérêt les différens voyages faits en Suisse et dans les Alpes, qu'a embellis le pinceau de Jean-Jacques Rousseau; des motifs d'instruction ou de curiosité ont porté tant de voyageurs à braver les peines inséparables des excursions qu'ils ont faites dans ces montagnes, que je ne puis m'empêcher de penser que la curiosité attirera beaucoup de monde pour faire, à peu de frais, un voyage dans lequel on pourra se faire une idée juste de la topographie de ces montagnes si renommées. J'ose même croire que c'est le moyen le plus commode et le plus assuré de fixer dans la mémoire la géographie de ces lieux et d'y trouver plus d'intérêt que celui que pourraient inspirer les ouvrages les plus complets sur cet objet. Pour seconder le désir des amateurs, on distribue à la porte un livret imprimé où l'on trouve le nom des lieux et la hauteur des principales montagnes.

Déjà un grand nombre de personnes qui ont voyagé dans les Alpes se sont empressés d'aller appliquer sur ces plans en reliefs les connaissances géographiques qu'ils avaient acquises à cet égard.

M. Gaudin, peintre à Genève, auteur de ces plans en reliefs, sur l'invitation des amateurs, les a réduits à une plus petite échelle, mais faite avec un tel soin et une telle précision, qu'il n'y a rien d'omis de ce qui est sur le grand plan. Ils ornent déjà les cabinets des souverains et d'un très-petit nombre d'amateurs. Ils ont un autre avantage, celui d'être peu embarrassans, et d'être le meilleur guide que puissent prendre les voyageurs pour parcourir ces montagnes. Il se propose d'en faire incessamment un dépôt à Paris. Nous nous empresserons de l'annoncer lorsqu'il sera établi.

CALVEL.

Digitized by Google

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici l'opinion des étrangers sur le *Mercure Etranger*, journal entièrement littéraire, et qu'il faut regarder comme le complément du *Mercure de France*. Voici un article que nous traduisons textuellement d'une feuille allemande, très-estimée.

Extrait de la Gazette Universelle, *du* 23 *juillet* 1813.

FRANCE. — Le Ier volume du *Mercure Etranger*, imprimé à Paris, chez Arthus-Bertrand et D. Colas, est maintenant complété par le sixième cahier qui vient de paraître. Le but de cet écrit périodique, qui se publie depuis peu en France, et qui est consacré à la littérature étrangère, est de recueillir, dans les ouvrages nouveaux de toutes les nations, tout ce qui est digne de l'attention des lecteurs, afin de faire connaître aux Français le mérite de la littérature étrangère, et de former un point de réunion entre les savans, les poëtes, les artistes, etc. français et étrangers. Les principaux rédacteurs de ce journal sont, MM. Langlès, Ginguené, Amaury-Duval, membres de l'Institut; Vanderbourg, Sévelinges, Durdent et Catteau-Calleville. Certainement, ces savans ont tout fait pour atteindre à ce but; car on y trouve une réunion de fragmens qui sont très-variés et la plupart bien choisis, tirés des nouvelles productions d'éloquence, de poésie, de romans, etc. en langue espagnole, portugaise, italienne, allemande, anglaise, hollandaise, danoise, suédoise, russe, et même en grec moderne, en arabe, en persan et en langue hindostane. Chaque cahier contient une gazette littéraire, où l'on trouve des notices sur la littérature, tirées la plupart de gazettes littéraires étrangères. A l'égard de la langue allemande, on ne lira pas sans intérêt une *notice raisonnée de plusieurs ouvrages publiés en Allemagne dans le cours de* 1812, par M. Sévelinges; un article sur l'esprit de la philosophie morale de Kant, par Jocobi; une critique sur Eginhard et Emma, par le baron de la Motte-Fouqué, etc. (*).

(*) Pour les conditions de la souscription au *Mercure Etranger*, voyez la dernière page de chaque N° du *Mercure de France*.

Digitized by Google



POLITIQUE.

S. M. l'Empereur est parti de Dresde, le 20, a fait une tournée en Basse-Lusace, a couché à Lukau, a été à Luben, a vu le corps du maréchal duc de Reggio, et était de retour à Dresde, le 22, à une heure après minuit.

S. M. l'Impératrice est arrivée à Mayence le 25 au soir. On avait l'espérance, dans cette ville, d'y voir très-incessamment l'Empereur. M. de Montesquiou, grand chambellan de S. M., y est arrivé le 22. Le passage des troupes de toutes armes continuait sur ce point et par Strasbourg avec la même activité. Les premiers escadrons de la garde d'Honneur étaient en marche sur Erfurt et Dresde.

Les lettres de Vienne en date du 17 portent que S. M. l'Empereur d'Autriche devait faire incessamment à Prague son entrée solennelle. Tout s'y dispose pour l'ouverture du congrès. La garnison de Prague est composée de grenadiers. Quant aux nouvelles de la Confédération, de Bavière, d'Italie et de Naples; elles n'offrent absolument que les mêmes détails sur l'activité mise sur ces divers points au complettement et à l'instruction des divers corps d'armée.

Voici un aperçu de la disposition des corps indépendans de la Grande-Armée.

L'armée d'observation de l'armée d'Italie, divisée en plusieurs corps, reçoit tous les jours des renforts, et elle présente déjà un aspect formidable. Plusieurs divisions ont depuis quelque tems passé l'Adige, et se sont mises en marche pour la Piave. L'avant-garde est postée sur le Tagliamento. Le général Verdier, commandant un corps de cette armée, a son quartier-général à Trévise.

Un autre corps est stationné dans le Tyrol méridional et dans toute la partie orientale de ce pays.

Des troupes sont aussi rassemblées sur les bords du lac de la Guarda, et entre l'Adige et le Mincio. Tout est prévu pour leur entretien, et elles se trouvent dans le meilleur état.

Digitized by Google

De nombreux convois d'artillerie et des munitions arrivent par plusieurs routes.

Les conscrits qui font partie de ces corps sont déjà très-bien exercés, et montrent les meilleures dispositions.

Cette armée d'observation communique et se trouve, sur certains points, en contact avec l'armée bavaroise campée dans les environs de Nymphenbourg; celle-ci se joint à l'armée d'observation commandée par le duc de Castiglione, qui est actuellement en grande partie dans la Franconie, et qui, de son côté, forme l'aile droite de la Grande-Armée établie en Saxe, en Lusace et en Silésie.

Les corps en avant de Magdebourg et de Wittenberg sont en communication avec le prince d'Eckmühl, qui a toujours son quartier-général à Hambourg, et qui donne la main aux troupes danoises réunies dans le Holstein, et qui occupent Lubeck.

Les feuilles allemandes annoncent l'arrivée en Hongrie, par Constantinople, de la reine de Sicile. Elle a été escortée sur le territoire ottoman par des troupes turques. Il paraît qu'elle doit se fixer dans les environs de Raab. Nous saisissons cette occasion de mettre sous les yeux du lecteur l'extrait d'une seconde lettre très-intéressante de Malte, dans laquelle les manœuvres et la conduite des Anglais en Sicile continue d'être développée par une plume qui paraît s'être appuyée sur les documens les plus authentiques.

» Je vous parlais dernièrement du plan concerté entre le cabinet de Londres et quelques barons, pour établir en Sicile un gouvernement aristocratique sur les débris du trône de Ferdinand IV. Je suppose que vous aurez désiré d'avoir sur ce fait des éclaircissemens qu'il m'est facile de vous donner.

» Du moment où l'une des parties contractantes viola ses promesses, ce pacte d'iniquité devait sortir des ténèbres où il avait été mystérieusement conçu. L'indiscrétion est la suite naturelle du mécontentement, et le danger de trop dire n'est rien, si on le compare au plaisir qu'on éprouve à se plaindre. C'est ainsi que les barons, trompés dans leurs plus douces espérances, ont divulgué, aux dépens même de leur honneur et de leur sûreté, les ruses employées par le cabinet de Saint-James pour préparer l'envahissement de leur pays.

» L'Angleterre, qui, du territoire trop borné pour son ambition, qu'elle occupe à une des extrémités de l'Europe,

Digitized by Google

rêve incessamment à l'empire des mers, à l'envahissement du commerce général et à la colonisation des Deux-Mondes, voyait dans la Sicile une proie que sa position lui rendait encore plus chère. Cette île était, il est vrai, gouvernée par un prince dont l'amitié fidèle avait été récemment éprouvée par de grands sacrifices, résultat nécessaire de toute alliance avec l'Angleterre; mais des considérations d'honneur et de bienséance ne sauraient l'emporter à Londres sur des motifs de cupidité : l'occupation de la Sicile fut donc résolue. Il fallait néanmoins colorer bien ou mal cette violation du code commun des nations civilisées. On trouva facilement des prétextes. On savait que quelques seigneurs siciliens, enhardis par l'excessive indulgence de leur gouvernement, affichaient un profond mépris pour son autorité. Dans de telles dispositions, un peu d'or et des insinuations pouvaient en faire des sujets rebelles, on se rapprocha d'eux : ils articulèrent contre leurs souverains des reproches absurdes; on feignit d'ajouter foi aux accusations les plus calomnieuses; on manifesta des sentimens de pitié pour les habitans d'une riche et belle contrée, malheureusement soumise à la domination d'une cour mal habile; on montra bientôt le désir apparent de les protéger; on pressa les barons d'en examiner les moyens; on écouta leurs propositions, et un plan de révolution fut rédigé de commun accord. Voici les principales dispositions :

« La nation sicilienne se soulèvera. On s'emparera du » roi et de la famille royale. Ils seront enfermés dans des » châteaux jusqu'à l'arrivée du bâtiment qui devra les » conduire en Angleterre, comme traîtres à la nation sici- » lienne et à ses puissans alliés.

» On expédiera une ambassade solennelle à Londres » pour annoncer que la nation sicilienne s'est constituée » en république aristocratique, indépendante, et alliée de » l'Angleterre. On demandera comme une faveur que » le duc d'Yorck veuille bien se mettre à la tête de la » république; toutefois il est convenu que la cour d'An- » gleterre se refusera à ce vœu, et laissera aux Siciliens » la liberté de se choisir un des barons du royaume pour » président.

» L'Angleterre s'engagera à fournir des troupes de terre » et de mer pour défendre la Sicile. De son côté, la répu- » blique s'obligera à entretenir l'armée auxiliaire selon ses » forces et ses moyens.

Digitized by Google

» L'Angleterre, à la paix générale, fera reconnaître la » république sicilienne par toutes les puissances du con- » tinent. »

« En adoptant ce projet, le cabinet de Londres se promit bien de le modifier. Il n'entrait nullement dans ses vues d'établir en Sicile un pouvoir systématiquement organisé, de fonder un gouvernement que ses principes et cette sorte d'énergie, qui est la suite nécessaire d'une entreprise heureuse pouvaient porter à l'indépendance, et de substituer un tel gouvernement à une monarchie soumise dès long-tems à son influence ; mais il prévoyait que les passions, l'inexpérience, les ambitions individuelles diviseraient aisément des conjurés qu'aucune vue d'intérêt public n'avait réunis. Il fondait à cet égard de justes espérances sur un étranger réfugié à la cour de Palerme, allié de la famille royale, héritier d'un nom fameux dans les fastes révolutionnaires, et dont le caractère inconstant et l'esprit vague et irrésolu promettaient aux ministres anglais qu'il ne démentirait pas sa malheureuse origine : cette conjecture, en effet, était trop fondée. Le réfugié, docile aux instigations de ses maîtres, se montra tout disposé à précipiter du trône le prince infortuné qui l'avait accueilli, et donna tête baissée dans un piége qui ne devait avoir d'autre issue que son déshonneur.

» Cette intrigue contribua puissamment à affaiblir le parti révolutionnaire en le divisant. Dès-lors il n'y eut plus moyen d'adopter dans son ensemble le premier plan de régénération. Lord Bentinck était à Palerme : il proposa des correctifs qu'il fallut approuver, et les barons complètement *désappointés* se consolèrent en donnant un libre cours à la haine qu'ils avaient jurée à la famille royale ; sous ce rapport, ils trouvèrent dans lord Bentinck un auxiliaire aussi ardent que dévoué. On sait à quels excès les uns et les autres ont osé se porter.

» Je vous ai fait connaître ces excès dans mes lettres précédentes : vous y avez vu comment lord Bentick est parvenu à régner depostiquement sous le nom du fils de Ferdinand ; mais, quand son pouvoir a été affermi, il ne s'est pas montré aussi empressé qu'on l'eût souhaité de se débarrasser de ce prince. Le choix du nouveau régent devait être laissé à la nation, c'est-à-dire au parlement, et, pour effrayer le parti de la cour, on devait en même-tems faire le procès de la reine ; mais il paraît qu'on a senti tout le danger qui pouvait être attaché à une mesure aussi

Digitized by Google

extrême. Jusqu'à présent, lord Bentinck s'est refusé le plaisir de porter l'anarchie à son dernier période; il n'a pas cru pouvoir encore livrer les familles nobles aux violences que doit enfanter une assemblée élective. Il est sans doute satisfait de l'état actuel des choses : son pouvoir est sans bornes; il exploite la Sicile pour le compte de l'Angleterre; il a mis toutes les passions en mouvement; et il emploie tous ses soins à les contenir, en les opposant les unes aux autres. Toutefois sa position est plus périlleuse qu'il ne le pense : si sa vigilance était un moment en défaut, et s'il laissait prendre un degré de plus de chaleur et d'énergie à toutes les fureurs concentrées qu'il cherche à maîtriser, peut-être perdrait-il un jour le fruit de tant d'heureuses perfidies. Lord Bentinck ne doit pas oublier qu'il marche sur un sol couvert de laves mal éteintes, que l'Etna est près de lui, et que ce volcan n'est pas le seul que recèle la Sicile. »

Nous devons ajouter que depuis que cette lettre est écrite, les échecs éprouvés par le général Murray sur la côte de Catalogne, ont exigé des dispositions nouvelles. Lord Bentinck est arrivé à Alicante le 1^er^ juillet, et il y a pris le commandement des troupes que le général Murray y avait ramenées après sa malheureuse expédition. Ce même général Murray paraît avoir été envoyé en Sicile à la place de lord Bentinck. Ils ont ainsi échangé leurs missions réciproques. Nous avons lieu d'espérer que lord Bentinck suivra, sur le continent, les erremens de son prédécesseur, et qu'il ne sera pas plus heureux. Les Siciliens de leur côté ont lieu de craindre que le général Murray trouve plus facile de suivre en Sicile les instructions de lord Bentinck que de vaincre sur le continent les troupes du duc d'Albufera.

Ce même général a adressé à Londres le rapport de son expédition; il ne dissimule pas ce que son résultat a eu de funeste, mais il établit qu'il n'a pu mieux faire; jamais nos ennemis n'ont mis plus en évidence la supériorité de tactique et l'activité qui préside à nos mouvemens militaires. Le général Murray convient qu'il lui a été impossible de lutter contre le duc d'Albufera, numériquement plus fort que lui, et doublant le nombre de ses soldats par la célérité prodigieuse de leurs marches. Les feuilles anglaises donnent à penser que la conduite de cet officier général sera l'objet d'une enquête. Il y a lieu de croire que les prochaines feuilles de ce pays nous apprendront que le duc de Bruns-

Digitized by Google

wick et le duc de Cumberland, las de leur inactivité, forcés sur le continent, seront revenus à Londres. Déjà les équipages de ce dernier étaient réunis pour s'embarquer sur les côtes de Poméranie. S.....

ANNONCES.

Lettres de Cicéron à Quintus. Latin et français en regard. Traduction nouvelle avec des notes par M. le Deisf de Botidoux, ex-constituant. Un vol. in-12 de 460 pages. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12, et chez Eberhart, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 12.

On trouve chez les mêmes libraires les *Lettres de Cicéron à Brutus*, et de *Brutus à Cicéron*, traduit par le même. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port.

Nouvel Eraste, ou l'Ami de la Jeunesse. Manuel dédié aux deux sexes. Contenant seize conversations familières d'un gouverneur avec ses élèves, sur la morale, la religion, la chronologie, l'histoire en général, et particulièrement celle des Romains, celle des Grecs, et celle des Français; sur la sphère, la géographie, la mythologie, et les devoirs réciproques des hommes en société, qui comprennent les règles de la civilité; par J. B. Castille, ancien professeur, auteur de la *Grammaire française simplifiée*, du *Cours d'Etude pour la jeunesse française*, de la *Civilité enseignée par l'exemple*, etc., etc. Prix, 2 fr., et 2 fr. 80 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, n° 7.

Mémorial horaire, ou Thermomètre de l'emploi du tems, servant à procurer le moyen de se rendre compte, en une seule ligne, et dans une seule minute par jour, des divers emplois et des produits réels de la vie pour le même intervalle de tems, quels que soient les élémens dont cette vie se compose, suivant la sphère et les circonstances dans lesquelles chaque individu peut se trouver placé. Par M. M. Ant. Jullien, chevalier de la Légion-d'Honneur, auteur de l'*Essai sur l'emploi du tems*. Un vol. petit in-8°, avec tablettes. Prix, 2 fr. Chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22.

La méthode pratique dont ce livret fournit l'instrument infiniment simplifié, convient sur-tout à des jeunes gens bien nés, déjà préparés par une bonne éducation, et devenus capables d'apprécier toute la valeur du tems et la nécessité de le bien employer. Cette méthode,

Digitized by Google

par ce motif, ne sera peut-être pas jugée indigne de l'examen et de l'approbation des amis de l'enfance et de l'humanité, et pourrait être essayée par des pères de famille tendres et éclairés, et par des instituteurs habiles, avec des jeunes gens de l'âge de seize à dix-huit ans, qu'on formerait ainsi, d'une manière insensible mais sûre, à l'esprit d'ordre, germe fécond de toutes les bonnes habitudes et de toutes les vertus.

Le Papillon, ou poésies de M. Lefilleul Desguerrots, membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Rouen. Un vol. in-18, papier vélin. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Manuel des amateurs de la langue française, contenant des solutions sur l'étymologie, l'ortographe, la prononciation, la synonymie et la syntaxe; par M. A. Boniface, professeur à l'institution de M. Dubois, membre de l'Académie celtique et de la Société grammaticale, et par plusieurs gens de lettres. Brochure in-8°. Chez l'Auteur, rue de la Planche, n° 13; Lenormant, rue de Seine, n° 8; Périsse et Compère, quai des Augustins; Alex. Johanneau, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 6; et chez les principaux libraires des départemens.

MUSIQUE. — Collection des pièces nouvelles pour le piano, en douze livraisons, composées par MM. L. Adam, membre du Conservatoire impérial de musique; Bertini, Desormery, H. Karr, A. Klengel, G. Le Moyne, A. l'Etendart, J. N. Mereaux, B. Morin, professeur de LL. AA. II. les princesses d'Espagne; Paër, compositeur de la musique et directeur des théâtres de la cour, nommé par S. M. directeur des opéras italiens au théâtre de l'Impératrice à l'Odéon; Ph. J. Pfeffinger, H. Rigel, pianiste de la musique particulière de S. M. l'Empereur et Roi. *Cinquième livraison*. A Paris, chez M. Lelièvre, correspondant des auteurs, rue du Mail, n° 5.

Cette charmante collection, que nous avons déjà annoncée, continue de mériter les suffrages des artistes et des amateurs. Cette cinquième livraison, qui contient un caprice de M. Bertini, fait honneur au talent de ce pianiste agréable. Parmi les noms distingués que renferme la liste des souscripteurs, se trouvent ceux de LL. MM. l'Impératrice et Reine, la Reine des Espagnes, la Reine des Deux-Siciles, la Reine Hortense. La protection que daignent accorder à cet ouvrage des personnages aussi illustres, est la récompense la plus flatteuse que peuvent ambitionner et obtenir les auteurs de la collection, et doit faire prendre une opinion favorable de ce recueil qui, déjà, est très-répandu.

Digitized by Google

GRAVURE. — Portrait de Jacques Delille, gravé en couleurs par P. M. Alix, de forme ovale, hauteur de neuf pouces sur sept et demi. Prix, 5 fr., et 10 fr. avant la lettre. Chez l'Auteur, rue de Sèvre, n° 6, près le boulevard, et chez Bance aîné, rue Saint-Denis, n° 214.

Le portrait que nous annonçons joint à la plus parfaite ressemblance le charme d'une exécution très-soignée; tous les amis des lettres et des arts s'empresseront sans doute d'orner leur cabinet du portrait d'un homme aussi cher aux lettres qu'à l'amitié.

ON vient de mettre en vente une carte militaire qui présente le tableau figuré des opérations depuis le 10 mars 1813 jusqu'à l'armistice du 4 juin. Cette carte fait suite à celles qui ont été publiées l'année dernière par Lenormant. Elle est composée d'après la même méthode, 1° elle est accompagnée d'un précis historique des événemens militaires; 2° tous les noms des lieux mentionnés dans les rapports officiels y sont écrits en lettres romaines et capitales, tandis que le reste de la carte est en italique; 3° on y donne le tracé des marches et des positions de troupes, ainsi que l'indication des dates, des lieux de combats et des quartiers-généraux. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; au dépôt, rue de Thionville, n° 31, et rue Saint-Honoré, n° 159; Magimel, rue de Thionville, n° 9; Delaunay, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; Pillet, rue Christine; et chez Goujon, rue du Bac, n° 6.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

5. cen

N° DCXXIX. — *Samedi 7 Août* 1813.

POÉSIE.

DISCOURS DE LA TERRE A JUPITER,

AU MOMENT OÙ PHAÉTON EMBRASE LE MONDE.

Sujet tiré du IIe livre des Métamorphose d'Ovide.

De ses vœux imprudens et du serment d'un père
Victime déplorable et pourtant volontaire,
Phaéton sous son char voyant déjà la mort,
Las d'opposer sa force à la force du sort,
Avait abandonné les rênes éternelles,
Et perdu dans les cieux les traces paternelles.
Ses coursiers, l'œil en feu, dans leur noble fierté,
Sous le bras d'un mortel sentant leur liberté,
Loin des lieux qu'en son tour le Zodiaque embrasse,
Essayaient des chemins et dévoraient l'espace.
Phaéton emporté dans ces nouveaux déserts
De feux désordonnés embrasait l'univers.
Tout brûlait, et les bois, et les monts, et les plaines,
Resserrant par degrés ses bornes incertaines,
L'Océan s'abaissait ; et l'baleine des airs
Pompait les flots brûlans dans le gouffre des mers.

Digitized by Google

Le front enveloppé d'une sombre tristesse,
Cette épouse du ciel, cette antique déesse,
Qui porta dans ses flancs le souverain des cieux,
Et qui comptait cent fils assis au rang des Dieux,
La terre sort enfin de la grotte féconde
D'où ses soins vigilans alimentent le monde.
Ses traits sont abattus ; mais en versant des pleurs
C'est une reine encor grande au sein des douleurs.
Elle lève les yeux vers la voûte éthérée,
Sa main voile son front, et de sa voix sacrée
Au maître de l'Olympe elle adresse ces mots :
« O mon fils ! si j'ai pu mériter tant de maux,
» Frappe, je t'en conjure, et d'un coup de tonnerre
» Satisfait par ma chute à ta juste colère !
» Je mourrai ; mais du moins sous ton bras irrité
» L'on doute sans rougir de l'immortalité :
» Je mourrai ; mais un fils en punissant sa mère
» Ne l'outragera pas à son heure dernière :
» Je mourrai ; mais tranquille et l'univers sauvé
» Des traits qui m'attindront se verra préservé.
» Cependant l'insensé de qui l'orgueil funeste
» Ose du Dieu du jour tenter l'emploi céleste,
» Qui croit t'amener l'heure où ton règne est fini ;
» Ce mortel ou ce dieu sera-t-il impuni ?
» Le monde en feu l'accuse, et si dans ma détresse
» J'attire de tes yeux un regard de tendresse,
» Vois sur mon sein noirci l'effet de ses fureurs.
» C'est donc là tout le prix de mes longues faveurs.
» Secourable aux humains, par des travaux faciles,
» Leur laissant déchirer mes entrailles fertiles,
» Ma bonté, tour-à-tour, des plus heureux présens,
» Enrichit à leur gré l'automne et le printems.
» Sous leurs pas, en tous lieux, je répands l'abondance,
» Et mon sein, qui nourrit cette famille immense,
» Prodigue encor pour vous, paisibles immortels !
» Nourrit l'encens sacré dont fument vos autels.
» Inutiles bienfaits.... La flamme m'environne,
» Et je sens sur mon front s'embraser ma couronne.
» Hélas ! où sont ces jours d'un rapide bonheur,
» Où, d'un fils qui m'aimait empruntant son honneur,
» Ce front resplendissait des rayons de sa gloire ?
» Beaux jours n'êtes vous plus qu'en ma triste mémoire ?

Digitized by Google

» Suis-je près de périr, pendant qu'au haut des cieux
» Mon fils boit le nectar à la table des Dieux ?
» Mais si le fils ingrat abandonne sa mère,
» Frère injuste, apprends-moi le crime de ton frère.
» Au fond de ces Etats que lui donna le sort
» Pourquoi sent-il descendre et la flamme et la mort ?
» Que si ton intérêt est le seul qui t'anime,
» Tremble, ton trône même est au bord d'un abime.
» Regarde à tes côtés, vois les pôles fumans ;
» L'incendie a rongé leurs appuis chancelans ;
» Sous leur axe enflammé le vieil Atlas succombe :
» Un seul instant de plus, sa force meurt, il tombe,
» Et par son choc brisé, le monde avec effroi
» Fléchissant sous les cieux qui fléchiront sous toi,
» Va voir en expirant crouler du rang suprême
» Tes palais, ton olympe, et tes Dieux, et toi-même.
» Le chaos nous attend. Un jour sur ton cercueil
» Un lâche usurpateur dira dans son orgueil :
» Il fut un Jupiter et je règne en sa place.
» Ah ! dans sa bouche impie étouffe sa menace !
» Il en est tems encore, arrête un furieux,
» Qu'entraînant avec lui son char ambitieux,
» L'insolent à tes pieds tombe réduit en poudre.
» Pour de plus grands forfaits réserve-tu ta foudre ?

PROSPER ENJELVIN.

ÉLÉGIE

Sur la mort de Mme DE PARNY (*née* CONTAT LOUISE).

ELLE n'est plus cette actrice chérie,
Qui du théâtre assurait les beaux jours ;
Qui fut sa gloire et l'amour de Thalie,
Et que l'hymen regrettera toujours !
Ah ! partagez notre douleur amère ;
Venez, venez consoler notre cœur ;
Pleurez Amour, vous n'avez plus de mère,
Grâces pleurez vous n'avez plus de sœur !
Muses, Contat n'est plus ! la parque inexorable
A dicté sans retour l'arrêt qui nous accable ;
Malgré nos vœux ardens pour prolonger ses jours ;
L'art n'a su nous offrir que d'impuissans secours !

Digitized by Google

Ces marbres, ces tombeaux, et cette vaste enceinte,
Tout répète en ce lieu ma douloureuse plainte ;
Tout ici retentit de nos gémissemens,
Et l'écho porte au loin nos lugubres accens !
O toi qui fus l'objet de nos tendres allarmes,
Ombre chère à nos cœurs, qui ne peux voir nos larmes,
Aux champs Elysées, Molière désolé,
S'empresse de t'offrir aux regards de Molé ;
Marivaux, Beaumarchais, et le bon d'Harleville,
Te suivent en triomphe auprès de Dangeville ;
Ils vont te couronner de lauriers toujours verds,
Ils chanteront ton nom dans leurs divins concerts ;
Ah ! je crois les entendre, en chœur ils t'applaudissent
Tandis qu'autour de moi tes vrais amis gémissent.

Mais quel rayon brillant ranime mes esprits,
Un Dieu consolateur est sensible à mes cris,
Je l'entends, il leur dit : « Cesse ta plainte amère,
» Louise eut des vertus : un astre tutélaire,
» Sur elle fait jaillir sa céleste clarté.
» Louise a pris son vol vers l'immortalité.
» Oui, tel est son destin ! que ton cœur se console,
» La Gloire sur son front fait briller l'auréole. »
A ces mots il se tait.... Je sentis dans mon cœur,
L'espérance renaître et calmer ma douleur ;
L'air que je respirai m'offrit de nouveaux charmes,
Je regardai le ciel, et j'essuyai mes larmes.

Sur la scène où du goût tu prescrivis tes lois,
Je n'entendrai donc plus ta séduisante voix ?
Celle de tes amis aujourd'hui te rappelle,
Que ton génie encor leur serve de modèle !
Lorsque tu paraissais, les Grâces et l'Amour
Te servaient de cortège et composaient ta cour ;
La finesse, l'esprit, la raison, la folie,
Sous tes traits enchanteurs nous retraçaient Thalie ;
Tu meurs, tout est en deuil !... Disons de toutes parts,
Muses, Contat n'est plus, pleurez amis des arts !
Ah partagez notre douleur amère,
Venez, venez consoler notre cœur ;
Pleurez Amour, vous n'avez plus de mère,
Grâces pleurez vous n'avez plus de sœur

DUSAUSOIR.

Digitized by Google

LE VER-A-SOIE ET L'ABEILLE. — Fable.

Le ver-à-soie, un jour, criait merveille
Sur ses travaux : de son côté, l'abeille
Vantait son miel. (Ainsi que les humains,
Les animaux à l'orgueil sont enclins.)
Oui, mon savoir, plus que le vôtre,
Est utile, dit celui-là :
Ce n'est pas vous qui prouverez cela
Insolemment, répondit l'autre.
On s'emporte, et de mots en mots,
On s'injurie, on fait le diable à quatre ;
Même on dit qu'ils allaient se battre,
Quand la fourmi passa fort à propos.
Chacun sait qu'en fait de morale,
Elle vaut bien certains docteurs.
Votre conduite est un scandale,
Leur dit la ménagère : à quoi bon ces clameurs ?
Réprimez les accès de votre jalousie ;
Et sachez tous deux, je vous prie,
Que les mortels, dans vos travaux,
Remarquent, chaque jour, des chefs-d'œuvre nouveaux
Auxquels ne peut encor suppléer leur génie.
Vous êtes l'un et l'autre utiles aux humains,
Et les productions qui sortent de vos mains
Seront à jamais étonnantes.
Rappelez-vous ce mot, tant de fois répété :
On peut aller à la célébrité
Par mille routes différentes.

Auguste Mouflé (de Chartres).

LES DERNIÈRES PAROLES DU DUC DE FRIOUL.

J'ai vécu pour servir mon maître et mon ami,
Et mes derniers regards ont vu fuir l'ennemi.
» Il est une autre vie. » Oui ; j'ai dû vous entendre.
» Oui... nous nous rejoindrons ». En quels lieux ? en quel tems ?
Si l'avenir, sans voile, apparaît aux mourans,
» L'olive naîtra sur ma cendre.
» Vous me survivrez cinquante ans,
» Et le siècle, rempli de vos faits éclatans,
» Sera mis au-dessus du siècle d'Alexandre. »

Ximénès.

Digitized by Google

ÉNIGME ADRESSÉE A MADEMOISELLE F.... S....

Idole des mortels, le courtisan, le sage,
Le fou, l'amant heureux et l'avare hébété,
Tous, par divers chemins, viennent me rendre hommage,
Et je donne souvent un nom à la beauté.

Aug. Ch..... J....c (Charente-Inférieure).

LOGOGRIPHE

Il n'est pas de belle prison,
Dit-on.
J'en sais une pourtant qu'on trouve assez gentille,
Qui n'a pour tout mur qu'une grille.
Mon chef ôté j'offre ce qu'aux amans
Cache une femme après trente ans.

S.....

CHARADE.

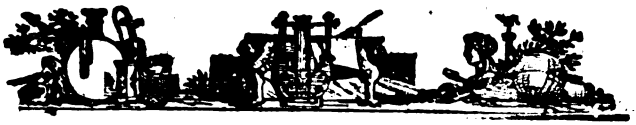
N'en déplaise à mon cher lecteur
Mon premier lui fait bonne envie:
Il est le charme de la vie,
Il en fait souvent le malheur.
A mon second la belle et jeune Lise
Doit ses attraits, sa fraîcheur, ses désirs;
Mais mon second aussi cause les déplaisirs
De la coquette et surannée Orphise,
Frapper d'effroi le nautonnier
Tel est l'effet de mon entier.

Achille Bélot, *vérificateur de l'enregistrement.*

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mesure* (en musique).
Celui du Logogriphe est *Ecaille*, dans lequel on trouve : *caille.*
Celui de la Charade est *Râcelle.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DES MAGISTRATS DE L'EMPIRE ROMAIN, par JEAN LAURENTIUS, surnommé LYDUS, de Philadelphie. Traité écrit en grec, divisé en trois livres, publié pour la première fois avec une version latine, des notes et des tables, par J. D. FUSS, et précédé d'une préface critique, historique, par C. B. HASE, attaché au département des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque impériale de France. — Un vol. in-8°, grec et latin, de lxxxvij et 316 pages.—A Paris, chez *Eberhart*, imprimeur-libraire, rue du Foin Saint-Jacques; et chez *Schœll*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

Le seizième et le dix-septième siècles ont vu épuiser en Europe les richesses littéraires que de pieux cénobites avaient recueillies dans leurs monastères dans les tems antérieurs. Dès le quinzième siècle, l'invention de l'imprimerie donna lieu de commencer leur publication; dès-lors les nations de l'Europe purent se mettre en rapport avec celles qui depuis mille ans avaient, en quelque sorte, disparu de la surface du globe. On commença en même tems à sentir toute l'importance qu'il y avait à étudier les ouvrages des anciens, on sut en apprécier les fruits qui hâtèrent la civilisation de l'Europe. On trouva dans ces écrits les résultats qu'avaient obtenus les nations éclairées qui nous avaient devancées, et ces productions de leur esprit en nous enlevant aux ténèbres de l'ignorance pour nous faire jouir tout-à-coup et comme par enchantement de l'éclatante lumière des sciences, nous épargnèrent plusieurs siècles de tâtonnemens, et nous pûmes jouir dès-lors des fruits de leur longue expérience. Ces premiers aperçus frappèrent assez les bons esprits de ces tems déjà loin de nous, pour les déterminer à consacrer tous les momens de leur

Digitized by Google

vie à rechercher d'abord ce qu'il importait le plus de connaître des ouvrages des anciens qu'ils avaient sous la main. On publia ensuite ces mêmes ouvrages tout entiers, considérés sous de nouveaux rapports. A mesure que les connaissances se répandaient davantage, on y trouva de nouveaux résultats jusques-là inapperçus. Bientôt les presses multipliées dans les principales villes secondèrent le zèle des critiques occupés à reproduire les textes des anciens, soit dans leur langue originale seulement, soit accompagnés de traductions latines. Enfin tout fut étudié, compulsé, extrait ou publié. Des ouvrages du premier ordre on en vint à ceux qui offraient un moindre intérêt. Un redoublement de zèle épuisa de plus en plus les matériaux; bientôt ils manquèrent à l'empressement général; et tel fut cet empressement dont les motifs étaient bien dignes d'éloges, que des faussaires transigeant avec l'honneur, purent facilement séduire la crédulité des savans en supposant des textes qui ne résistèrent pas à la critique dès que ce nouveau genre de supercherie fut soupçonné. Depuis, on a constamment étudié les mêmes auteurs. Les écrivains grecs et romains échappés aux bouleversemens du globe, ont été le sujet constant des études profondes des savans de l'Europe. On a continué à les rechercher, à les éclaircir, à les traduire et à les commenter. De tems en tems quelques heureuses découvertes ranimaient le zèle des érudits; un fragment inédit était regardé comme un trésor, et depuis plusieurs années on ne s'occupait plus que des pertes qu'on avait faites en ce genre, lorsqu'un hasard heureux fit tout-à-coup concevoir et réalisa en même tems les plus flatteuses espérances.

M. de Choiseul-Gouffier fut nommé ambassadeur à Constantinople; à en juger par les heureux résultats que sa mission a eus sur l'histoire, la géographie, la culture des arts et de la belle antiquité, il parut dans l'Orient comme un envoyé littéraire non moins que comme un envoyé politique; il étudia ces contrées intéressantes, et nous fit connaître la Grèce, la dépouilla pour nous enrichir, ou plutôt il eut assez de crédit et fut assez généreux pour arracher un grand nombre de monumens

Digitized by Google

grecs à la barbarie de leurs possesseurs et à une destruction certaine. C'est au milieu de ces conquêtes littéraires, et pour les rendre en quelque sorte complètes, qu'il annonça aux savans de l'Europe un manuscrit grec inédit, trésor inappréciable au milieu du dénuement absolu de ce genre de richesses, et au moment où les découvertes d'Herculanum ne laissaient pas même l'espérance de pouvoir ouvrir un seul des nombreux rouleaux retirés des ruines de cette ville.

M. de Choiseul vit dans la maison de campagne du prince Mourousi un manuscrit qui lui parut important; c'était Lydus. On savait que cet écrivain grec, qui florissait dans le sixième siècle de l'ère vulgaire, avait composé trois traités, le premier sur les *Magistrats romains*, le deuxième sur les *Augures*, et le troisième sur les *Mois*. Ils étaient tous regardés comme perdus; le manuscrit du prince Mourousi contenait le premier et la second en entier, et quelques pages du troisième. Ce prince, homme instruit au milieu de la nation la plus ignorante, et digne appréciateur du mérite de l'ambassadeur français, s'empressa de lui faire présent de ce précieux recueil, et c'est le premier de ces trois ouvrages de Lydus que les travaux de MM. Fuss et Hase viennent enfin de présenter à l'Europe savante.

Le célèbre helléniste d'Anse de Villoison s'était d'abord chargé de cette édition; bientôt il fut obligé de confier ce travail à un jeune savant qui marche heureusement sur ses traces, M. Hase, qui occupé lui-même de travaux importans, engagea M. de Choiseul-Gouffier à confier celui-là à M. Fuss; ce dernier a répondu pleinement à cette marque de confiance en publiant le texte grec du traité *de Magistratibus* accompagné d'une version latine.

On concevra facilement la difficulté d'un semblable travail, lorsqu'on remarquera qu'à l'époque où écrivait Lydus la langue grecque éprouva une grande révolution qui l'éloigna de plus en plus de sa pureté primitive déjà altérée par les troubles intérieurs de l'Europe, qui mêlèrent les Grecs avec plusieurs autres nations de l'Orient et de l'Occident. Cet écrit de Lydus contient encore

Digitized by Google

beaucoup de mots techniques qu'il est toujours difficile de rendre exactement, parce que les procédés des arts chez les anciens ne nous sont pas assez connus. Mais les suffrages unanimes que tous les juges naturels de ce travail ont accordés à M. Fuss, nous dispensent d'entrer dans de plus grands détails sur cette traduction. Nous nous bornerons donc à faire connaître les parties principales de l'ouvrage de Lydus.

Il embrasse en quelque sorte toute l'histoire de Rome; il remonte dans ses recherches jusques au tems de la république, et quoiqu'à ce sujet, il ne puisse écrire que d'après des auteurs plus anciens que lui, ce qu'il en rapporte n'en offre pas moins d'intérêt, puisqu'on y trouve d'anciennes traditions sur des points divers de l'histoire romaine, sur les noms de ses magistrats, sur leurs costumes, le nom et la couleur des diverses pièces qui le composaient, sur l'étymologie de ces noms, partie très-utile, et qui renferme quelques preuves pour l'opinion de ceux qui croient que Rome dut et ses institutions et sa langue aux nations qui la précédèrent en Italie, et qui avaient compté plusieurs siècles de prospérité, cultivé les arts, perfectionné les institutions civiles, politiques et religieuses, enfin qui avaient vécu longtems en corps de nation, avant les tems regardés vulgairement comme ceux de la fondation de Rome par Romulus, fait très-douteux parmi les historiens romains eux-mêmes.

Le traité de Lydus n'est pas moins important pour l'histoire du siècle où il a été écrit, et sur lequel on désire encore beaucoup de choses; ce qu'il en dit inspire d'autant plus de confiance, qu'employé lui-même dans les hautes fonctions du Gouvernement, il n'a écrit sur cette époque que ce qu'il a vu ou pu savoir. On conçoit de quelle importance sont les rapports d'un témoin oculaire des événemens du siècle de Justinien.

Le règne de ce prince fut un des plus longs et peut-être le plus remarquable qu'il y ait dans l'histoire byzantine. La conquête de l'Italie et de l'Afrique, des victoires remportées sur les Perses, les noms de Bélisaire et de Narsès seuls auraient suffi pour l'illustrer; mais les lois

Digitized by Google

recueillies et publiées par Justinien ont sur-tout contribué à rendre son nom célèbre chez toutes les nations de l'Europe. Les jurisconsultes étaient pleins d'un respect superstitieux pour ce prince à qui l'on devait un Code qu'ils étudiaient tous les jours. En célébrant son génie, sa magnificence et sa piété, ils le plaçaient au-dessus de Numa et de César; à les entendre, son règne était celui de la justice et de la paix, et ses lois, dictées par l'humanité et la sagesse, étaient maintenues avec une sévérité salutaire. Envain l'historien Procope avait-il, sous le titre *des Anecdotes*, composé une satire qui contient des accusations graves et multipliées contre Justinien; on opposait à cet écrivain des éloges que, dans des ouvrages antérieurs, il avait lui-même donnés à l'Empereur, et les personnes les moins disposées en faveur de Justinien, faisaient au moins valoir la pénétration de ce prince dans le choix de ses ministres et de ses généraux.

Mais une foule d'anecdotes et de traits caractéristiques contenus l'ouvrage de Lydus compromettent fortement cette réputation de sagesse et de discernement. Justinien avait accordé toute sa confiance à un certain Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, homme avide, cruel, corrompu, dont les vices égalaient ou plutôt surpassaient les talens qu'il pouvait avoir en administration. La méchanceté de ce ministre détruisit tout le bien qu'aurait pu faire à ses sujets le beau travail de l'Empereur sur la jurisprudence; et les citoyens de Constantinople n'étaient guères ni plus heureux, ni plus tranquilles sous le règne de Justinien que les habitans de la Sicile ne le furent jadis sous le proconsulat de Verrès, ou pour choisir un exemple dans l'histoire moderne, que les Flamands sous le gouvernement du duc d'Albe.

« On avait dénoncé, dit Lydus, qu'un vieillard nommé » Antiochus possédait un peu d'or, fruit de ses écono- » mies. Aussitôt Jean de Cappadoce le fait venir, et lui » enjoint de lui remettre sur-le-champ cet or, objet de » son ambition. Sur le refus du vieillard de se dépouiller » de sa fortune, Jean lui fait serrer les mains avec des » cables; on le tire en l'air, on le livre aux tourmens les

Digitized by Google

» plus horribles, jusqu'à ce que la malheureuse victime, » ayant toutes les jointures du corps ébranlées et dis- » jointes, expira entre les mains de ses bourreaux. Je » fus moi-même, ajoute Lydus, témoin de cette scène » d'horreur, qui n'est cependant pas, à beaucoup près, le » plus grand crime commis par cet homme pervers. Une » foule de satellites cruels comme Phalaris, perfides » comme Busiris, corrompus et débauchés comme Sar- » danapale, l'entouraient et renchérissaient encore sur » ses forfaits. Un sur-tout, qui portait le nom de Jean » comme son maître, et qui d'ailleurs était son parent (1), » semblait être né pour la désolation du genre humain. » Le préfet du prétoire l'avait envoyé à Philadelphie » pour y percevoir les contributions ; il ne resta malheu- » reusement que trop long-tems dans cette ville infor- » tunée, car, dans toute la contrée, il n'y eut point de » propriété, point de femme, point de vierge ou d'ado- » lescent qui restât à l'abri de sa rapacité ou de sa » corruption. Ma plume se refuse à retracer la plupart » des crimes dont il se rendit coupable, et un ouvrage » volumineux ne suffirait pas pour les rapporter tous. » J'en choisis un que je puis faire connaître sans choquer » les bienséances et la pudeur. Un citoyen de Philadelphie » nommé Pétrone, considéré, riche, instruit, avait hérité » de ses pères une collection de bijoux et de pierres gravées » d'une beauté et d'une grandeur comme on les trouve » rarement chez les particuliers (2). Malheureusement

(1) Page 254. Le texte porte : πρὸς γένος ἐγγὺς, *genere propinquus*, mots que M. Fuss n'a point rendu dans sa version latine.

(2) C'est ainsi que nous rétablissons ce passage altéré dans le grec. Le texte porte, page 258, κύριος ἦν λίθου τιμίας πολλῆς ἅμα καὶ διὰ κάλλος καὶ μέγεθος τοῖς ἰδιώταις ἀχρήςως. Une main très-récente ayant mis ἀπόβλεπτος au-dessus du dernier mot évidemment corrompu, M. Fuss adopte cette correction, et traduit en rapportant ἀπόβλεπτος à κύριος : *Gemmas multas possidebat, simul et pulchritudine et magnitudine conspicuus multitudine* : nous proposerions de changer ἀχρήςως en ἀχρήςου, et de traduire, *possessor erat gemmarum plurimarum, pulchritudine et magnitudine apud privatos quidem homines perrara*, ou, *inusitata*.

Digitized by Google

» le receveur des contributions en est instruit; aussitôt, » sans autre forme de procès, il ordonne qu'on se saisisse du malheureux Pétrone; il le fait enchaîner, dépouiller de ses vêtemens, battre de verges, et comme » il refusait toujours de livrer ses camées, on l'enferme » dans une écurie avant que de le conduire en prison. » Aussitôt grande rumeur dans la ville; le peuple s'attroupe, l'évêque arrive avec son clergé, le livre des » évangiles à la main, pour demander la grâce du prisonnier. Vains efforts; retournez chez vous, prêtres; » occupez-vous de vos affaires! Voilà la seule réponse » qu'on arrache au receveur furieux. On insiste; il accable l'évêque d'injures et le force de se retirer (3). A » la fin Pétrone, voyant que ni les hommes, ni Dieu » même ne pouvaient le sauver, se décide à faire chercher » ses pierres gravées et dans le vestibule même du rece-

---

Ἄχρηος, que les dictionnaires traduisent ordinairement par *inutilis*, a quelquefois la signification de *inusité*, extraordinaire. Il est ainsi expliqué dans le précieux lexique inédit du manuscrit n° 345, fonds de Saint-Germain. Ἄχρηος ὁ ἀνωφελὴς, καὶ ἰδίως Ὁ (il faut lire Ω) ΟΥ̓ΔΕΙΣ ΧΡΗ̃ΤΑΙ· οὕτως Πλάτων. Il serait à désirer que ce lexique fût publié par quelque helléniste habile; M. Bast, trop tôt enlevé aux lettres, avait formé cet utile projet.

(3) Cependant, dit Lydus, page 258, ἀσκεπῆ καὶ πᾶσι κάτοπτα παρῆν τὰ Θεοῦ γνωρίσματα, « *le livre de s évangiles était découvert et exposé à la vue de tout le monde* ». Je ne sais si la traduction latine de M. Fuss, quoique en général fidèle et bien écrite, exprime clairement ce sens; elle porte : *Et intecta cunctisque conspicua aderant divina signa. Intectus* veut souvent dire *couvert, enveloppé*, ce qui est le contraire de ἀσκεπής. *Intectas fronde quietes*, dit Lucrèce, lib. I, v. 406. *Bombycinis linteis intecti*, Apulée, Metamorph. VIII, p. 141, edit. Colv. *Tecta stramentis intecta*, lib. XXVII, cap. III. Par conséquent nous préférerions le mot *detecta*, qui ne présente pas ce double sens. Τὰ τοῦ Θεοῦ γνωρίσματα est une métaphore qui indique le livre des évangiles; Saint-Grégoire de Nysse, *Epist. ad Eustathiam et Ambros.* II, p. 1088, B. edit. Paris, 1615, in-fol., dit dans le même sens, τὰ γνωρίσματα τῆς μεγάλης τοῦ δεσπότου ὑπὲρ ἡμῶν φιλανθρωπίας. La phrase de Lydus ne devrait-elle pas être plutôt rendue par *detectaque cunctisque conspicua erant divina scripta* ?

Digitized by Google

» veur, il les jette aux pieds du monstre, prenant les » puissances célestes à témoin de cette oppression et » invoquant leur vengeance. »

« La tyrannie du receveur ne s'arrêta pas à ce point; » elle alla jusqu'au meurtre. Il s'avisa un jour de de- » mander vingt pièces d'or à un vétéran nommé Proclus, » domicilié à Philadelphie. Ce vieillard n'ayant pas là » somme demandée, le receveur le fait mettre à la ques- » tion et épuise sur lui tous les tourmens que peut in- » venter la rage des bourreaux (4). La vie devient un far- » deau insupportable pour cet homme dont le corps était » déchiré de la manière la plus cruelle; il aurait voulu » mettre un terme à son existence, mais comment faire, » étant surveillé de près par les satellites du tyran. Il a » enfin recours à la ruse; il promet de payer les vingt » pièces d'or, si on veut lui permettre de les aller cher- » cher chez lui. Rien de mieux, répond le receveur, qui » fait alors détacher le vétéran. On lui permet de se » rendre dans sa maison, escorté toutefois d'une garde » nombreuse. A peine y est-on arrivé qu'il prie les sol- » dats de l'attendre à la porte, et se hâtant d'entrer, il » se pend aussitôt. Cependant l'escorte s'impatientant de » ne pas voir arriver la victime, prend le parti de l'aller » chercher. Le premier objet qui s'offre à leur vue » est le corps du vieillard suspendu. A ce spectacle, » leur fureur éclate, ils s'emparent de tous les biens du » défunt; traînent son corps sur la place publique, le » foulent aux pieds, et ne lui laissent pas même une vile » enveloppe pour sa sépulture. »

Il est possible qu'il y ait de l'exagération dans ce récit, et la justice nous oblige même de dire que Lydus

(4) « Il émoussa, dit Lydus, p. 260, sur les nerfs de cet infortuné tous les instrumens de torture ». Πάντα τὰ τῶν ποινῶν ὄργανα ἀπήμβλυνε τοῖς νεύροις τοῦ ἀθλίου πάνητος. La phrase paraît être imitée de celle de saint Grégoire de Nysse, *Orat. in quadragint. Mart.* II, 341, C. Τῇ ὑπομονῇ τῶν παθημάτων τοῦ κέντρου τὴν ὀξυὴν ἀπαμβλύνοντες, lequel a imité à son tour une locution de Plutarque, *De Solertia animal.* 966. C. ἵνα μὴ τριβόμενοι τὴν ὀξυὴν ἀπαμβλύνωσιν.

Digitized by Google

ayant eu des raisons particulières pour se plaindre du préfet, peut être soupçonné d'un peu de partialité. Mais enfin les faits parlent ; il n'est pas probable que Lydus les ait inventés, et comme le témoignage d'autres historiens se joint au sien (5). Il paraît constant que le règne de Justinien, loin de pouvoir être comparé à celui de Numa, ressemblait à tous ceux où les bonnes intentions des princes faibles et paresseux sont sans cesse contrariées par des favoris adroits et corrompus.

Au reste, si l'on doit des remercîmens à M. de Choiseul, aux frais duquel est imprimé le *Traité des Magistratures*, les savans apprendront avec plaisir que ce généreux protecteur des lettres aura bientôt encore plus de droits à leur reconnaissance. Le manuscrit qu'il a rapporté de Constantinople contient deux traités. Le premier est celui qui fait le sujet de cet article. Dans le second, Lydus a réuni tout ce que, dans son tems, on savait encore de l'art des *augures*. Ces devins, après avoir été dans l'origine les rivaux et peut-être les maîtres des rois de Rome, devinrent du tems de la république les instrumens de la politique du sénat. Les pontifes, tous patriciens, étaient les dépositaires d'une science sacrée qui donnait au gouvernement un puissant moyen pour conduire à son gré la multitude ; et les traités que plusieurs d'entre eux avaient composés sur l'art de la *divination*, devaient être des monumens curieux pour connaître l'esprit du gouvernement romain, ainsi que l'étendue des connaissances physiques et météorologiques à cette époque. Ces ouvrages n'existent plus, mais Lydus les avait consultés et M. Hase, dans l'excellente préface placée à la tête du *Traité des Magistratures*, nous apprend que le *Traité des Prodiges*, de la publication duquel M. de Choiseul l'a chargé, ne tardera pas à paraître. On y trouve des extraits des livres rituels des Etrusques, des passages tirés de la météorologie de

(5) Procope est d'accord avec lui-même sur les vices de Jean de Cappadoce, non-seulement dans les Anecdotes, p. 52, *Edit. Reg.*, mais encore dans les *Histor. Persic.* 70. D. 75. A. 170. C. et *Vandal.* 210 A.

Digitized by Google

Figulus, contemporain et ami de Cicéron, des fragmens de Labéon, de Messala, de Claudius Tuscus, de Tarquitiùs, de Capiton, enfin de presque tous les auteurs qui du tems de la république et sous les premiers empereurs avaient écrit sur les *augures*. Lydus assure même avoir consulté le livre sacré des Etrusques, le plus ancien et le plus important, celui qui passait pour avoir été écrit par l'Augure Tarchon, sous la dictée d'un demi-dieu nommé Tagès, né du sein de la terre. « J'en ai » extrait le sens, dit-il, sans m'astreindre à reproduire » servilement les mots ; d'ailleurs la quantité de termes » vieillis rendent le style de cet ouvrage embrouillé et » pénible à lire (6). ». Lydus ne dit pas s'il avait lu ce livre en original ou dans une version grecque ou latine. On peut cependant conjecturer que ce fut dans une traduction. Il est probable que personne ne savait l'étrusque à Constantinople, où du tems de Lydus la connaissance du latin même commençait à ne plus être très-commune ; or, si beaucoup de fonctionnaires publics ignoraient une langue qui cependant était encore celle du gouvernement et des tribunaux, il est à présumer que personne n'entendait un idiôme qui avait déjà alors cessé d'être en usage dans l'Etrurie, et dont le génie et l'écriture, différant entièrement des langues de l'Occident (7), devait

(6) Dans la préface manuscrite du Traité des Prodiges : *Τοῖς γὰρ ἀρχαιοτέροις ὀνόμασιν ἐκεῖνα συγκείμενα δυσπαρακολούθητά πως ἐςι, καὶ οὐ σφόδρα σαφῆ.*

(7) D'après les savantes recherches de Lanzi et de M. Micali, il paraît hors de doute que les Etrusques avaient reçu au moins leur écriture (car on ne connaît pas assez leur langue) directement de l'Asie, et nullement par l'intermédiaire des Grecs. On retrouve dans leur écriture trois marques distinctives, caractérisant les alphabets des Orientaux et étrangères à l'alphabet grec et à ceux qui en dérivent ; les voici : 1° les Etrusques écrivaient de gauche à droite ; 2° ils ne mettaient qu'un seul caractère pour exprimer une consonnance redoublée ; 3° ils sousentendaient dans leur écriture toutes les voyelles brèves. Voyez sur cette conformité de l'écriture étrusque et de celle des Orientaux les observations judicieuses de M. Niebuhr : *Römische Geschichte*, tome I, page 90. On ne trouve point la

Digitized by Google

opposer de grandes difficultés à ceux qui voulaient l'apprendre. Ainsi, il y a lieu de croire que Lydus s'est servi d'une de ces traductions latines que les Romains firent des livres étrusques, lorsqu'après la dévastation et l'asservissement total de ce pays par Sylla, l'ancienne langue commença à être remplacée par le latin. Au surplus, on accueillera toujours avec intérêt ces notions sur un des peuples les plus anciennement civilisés de l'Europe, soit qu'elles aient été puisées dans des ouvrages originaux, soit que Lydus les ait prises dans des traductions anciennes. Plus d'un savant distingué de nos jours paraît adopter l'hypothèse ingénieuse que, dans les tems qui avoisinent la fable, plusieurs peuples primitifs de l'Europe devaient au moins un commencement de civilisation à des traditions sorties du centre de l'Asie, qui, en passant par le Nord, avaient pénétré dans le midi de l'Europe, long-tems avant que la civilisation grecque, répandue d'abord par les colonies de l'Ionie et de la Phocide, ensuite par les armes romaines, en eût changé la surface. Dans cette hypothèse, l'écriture runique, que nous trouvons depuis un tems immémorial en usage chez les peuples du Nord, serait comme une trace de ce passage des lumières, si j'ose m'exprimer ainsi, à travers les contrées septentrionales.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le commencement de notre histoire, il y eut dans l'occident plusieurs peuples d'une civilisation ancienne, différente de celle des Grecs. « Les Turdétans, dit Strabon (8), sont regardés comme les plus instruits de tous les Ibères; ils » s'appliquent aux belles-lettres et possèdent des livres » d'histoire très-anciens, des poëmes et des lois écrites » en vers depuis six mille ans. » Les Etrusques étaient également de ce nombre. Leurs connaissances en histoire naturelle, en astronomie, en médecine, de quelque côté qu'elles leur soient venues, ne sont pas certainement

---

voyelle O dans l'alphabet étrusque ; il est probable qu'à l'exemple des Orientaux ils la prononçaient sans l'écrire.

(8) Livre III, tom. I, p. 390 de la traduction française de MM. de la Porte du Théil, Coraï et Gosselin.

Digitized by Google

d'origine grecque, et le peu que nous savons de leur religion, offre des rapports frappans avec la mythologie des Scandinaves. Les Dieux habitaient dans le Nord (9), après avoir vécu un certain laps de tems, ils mouraient tous ensemble (10), tandis qu'une vie et une jeunesse éternelle était le partage des Dieux de la Grèce. Tout est intéressant dans ce peuple antique et mystérieux ; il entra en Italie par les Alpes Tyroliennes long-tems avant la fondation de Rome, et commença la civilisation des Romains (11). Plusieurs de ses usages ressemblent d'une manière surprenante à ceux des Aztèques dont un voyageur philosophe vient de nous faire connaître les monumens, la chronologie, les divisions et sous-divisions de l'année solaire (12). Eloignés de tout esprit de système, nous nous abstiendrons d'émettre une hypothèse sur l'origine commune de ces nations, mais nous croyons avoir suffisamment indiqué que ces recherches ne seraient pas dénuées d'intérêt. Après avoir parcouru nous-mêmes et plusieurs habiles hellénistes le manuscrit original de Lydus ainsi qu'une partie de la version latine, nous ne craignons pas d'affirmer que la publication du traité des *Augures* ajoutera beaucoup à nos connaissances sur

(9) Voy. Festus, sub. verb. *Sinistræ Aves*, p. 511. édit. Delphin.

(10) Arnobe *Adversus gentes*, lib. III. p. 123. édit. Mair. *Hos Consentes et Complices Etrusci aiunt et nominant, quod una oriantur, et occidant una.*

(11) Tout le monde sait que les rois de Rome prirent des Etrusques les marques distinctives de leur dignité ; mais les Romains des premiers siècles reçurent aussi, du même peuple, tout ce qu'ils savaient sur la géométrie et sur les augures, ainsi que tout le droit pontifical. Des architectes Etrusques, au service de Tarquin, construisirent le temple du Capitole, comme des architectes Phéniciens au service de Salomon avaient construit le temple de Jérusalem. Jusques vers le milieu du cinquième siècle de Rome, on enseigna aux jeunes patriciens la langue et la littérature des étrusques (Tite-Live, lib. IX, cap. 36). Varron cite souvent leurs annales, et c'est probablement d'après celles-ci que l'empereur Claude put composer ses vingt livres *d'Histoires Tyrrhéniennes*.

(12) M. le baron de Humboldt, dans ses *Monumens du Mexique*,

Digitized by Google

l'ancien état de l'Italie, et en particulier sur les Etrusques. Les savans historiens dont la France s'enorgueillit ne tarderont pas à profiter des notions curieuses contenues dans cet ouvrage dont un habile helléniste, M. Hase, achève maintenant de restituer et de traduire le texte altéré. Je recommanderai particulièrement la préface latine dans laquelle M. Hase donne la biographie de Lydus et apprécie le mérite des ouvrages de cet écrivain. Cette introduction est un modèle de goût, de sagesse et d'érudition; on y trouve un nombre infini d'observations critiques du plus grand intérêt et plusieurs remarques nouvelles relativement à la bibliographie.

L'idée que ce court exposé a pu donner des ouvrages de Jean Lydus, ne peut manquer d'inspirer à tous ceux qui cultivent les lettres une juste reconnaissance envers le célèbre propriétaire de ce manuscrit. C'est à ses soins qu'on en doit la découverte, c'est à sa générosité toujours la même, dans quelque situation que le sort le place, que l'on en doit aujourd'hui la publication; et ce qui n'est pas moins digne d'éloges, bien différent de tant d'autres protecteurs des lettres, M. de Choiseuil n'a point voulu, ainsi qu'il en eût été bien capable par ses connaissances, faire lui-même ce qu'il a modestement pensé devoir être mieux exécuté par un autre. Il s'est fait un plaisir de procurer à un jeune et savant helléniste qu'il estime une occasion brillante de se distinguer; et grâce à lui, M. Hase publiera bientôt les autres ouvrages de Lydus conservés dans le même manuscrit.

De tels procédés ne doivent point surprendre dans l'homme distingué sous tant de rapports, qui autrefois, à l'âge des passions, eut par-dessus toutes celle de s'instruire, et y joignit le courage de fuir les plaisirs que lui assuraient son rang et sa fortune, pour aller interroger les ruines d'Athènes et étudier Homère sur les rivages troyens; qui depuis n'a cessé de consacrer aux lettres et aux arts les loisirs que lui laissaient d'importantes fonctions publiques, et qui reprenant aujourd'hui des travaux trop long-tems interrompus, achève de publier ce voyage pittoresque de la Grèce dont le style place son auteur au rang de nos écrivains les plus distingués.

Digitized by Google

Je terminerai en prévenant que le traité des *magistrats romains* a été le sujet d'une excellente dissertation de M. Mongez, qui en a donné lecture à la troisième Classe de l'Institut impérial. Le savant auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* en a donné un extrait dans le dernier rapport des travaux de la classe.

J. B. B. ROQUEFORT.

TABLEAU HISTORIQUE ET PITTORESQUE DE PARIS, DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'A NOS JOURS; par M. ***. — *Trente livraisons*, grand in-4°, avec figures. — Prix, 366 fr. — A Paris, chez *Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; et chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, même rue, n° 8.

IL ne faut pas remonter bien haut dans les annales du genre humain pour trouver presque toute la terre couverte de hordes sauvages et barbares. Il y a à peine trente siècles que l'Europe toute entière n'était guères plus civilisée que le Mexique et le Pérou à l'époque où les Espagnols en firent la découverte. Cent ans avant la guerre de Troie, ces Grecs si célèbres par leur esprit, leur politesse et leur goût, vivaient dans les forêts, au sein des rochers, dans les trous qu'ils s'étaient creusés en terre. Les Romains à l'époque de leur réunion n'étaient pas beaucoup mieux policés, et l'on peut aisément se figurer ce que devait être un peuple qui n'avait pour enseignes militaires qu'une botte de foin suspendue à une perche, et pour palais que des huttes couvertes en chaume.

On ne sera donc point étonné que les Gaules, au lieu de nous présenter à leur origine des nations polies et savantes, ne nous offrent que des peuplades grossières et barbares; c'est ainsi que toutes les nations ont commencé, et l'on peut dire de Paris ce que Tite-Live a dit de Rome : *Ab exiguis profecta initiis eo crevit, ut jam magnitudine laboret suâ.*

Les écrivains qui aiment mieux compiler que de raisonner, ce qui est toujours plus commode, ont une ma-

Digitized by Google

nière toute simple de peupler la terre. Ils font de Sem, Cham et Japhet trois magnanimes Empereurs qui, au sortir de l'arche, se sont partagé les trois parties du monde, en laissant à la quatrième et aux contrées nouvellement découvertes le soin de se pourvoir comme elles pourraient. D'un coup de leur plume toute puissante, ils transportent Japhet dans les Gaules, et lui composant une nombreuse postérité, ils trouvent dans ses descendans une longue suite de puissans monarques qui ont régné glorieusement sur les bords du Rhin, de la Seine, du Rhône et de la Garonne.

C'est sur-tout à l'imagination des moines que nous devons ces chimériques généalogies, et quoique la mode des romans historiques ne fût pas aussi répandue qu'aujourd'hui, ils n'en ont pas moins donné une libre carrière à leur génie inventif. Consultez le moine Annius de Viterbe qui s'est donné la peine de composer un *Berose* pour nous dédommager de celui que nous avons perdu; il vous dira que le premier fondateur de l'Empire des Gaules fut un fils de Japhet nommé *Samothès*, qui vint d'Arménie avec de nombreux troupeaux de bœufs, de génisses, d'agneaux, de brebis pour réparer les ravages du déluge, et repeupler la terre d'hommes et d'animaux. Ce grand prince régna cent huit ans, sans avoir besoin de donner de lois à son peuple, tant l'obéissance et la sagesse étaient alors des vertus communes. Il eut pour successeur *Magnus* ou *Magus*, son fils aîné, lequel fonda nombre de villes et de cités, ainsi qu'on peut le reconnaître dans celles qui portent encore son nom: *Rhotomagus*, Rouen, *Augusto-Magus*, Senlis, *Neomagus*, Spire, etc.

A *Magus* succéda *Saron*, qui suivant notre auteur, devint le chef d'une secte de philosophes nommés Saronides, et institua les Universités et les doctorats. Il laissa successivement l'empire à *Druinus*, qui institua les druides; à *Bardus*, qui fut le premier barde, et créa la poésie, la rhétorique et la musique; à *Lutus*, qui fonda la ville de Lutèce.

Lutus eut pour fils *Jupiter-Celtus*, qui donna le jour à une belle princesse nommée Galathée, d'où vinrent les

Digitized by Google

Galates et les *Gaulois;* de Galathée sortit aussi une nombreuse suite de monarques, parmi lesquels on remarque *Pâris* qui fit enlever les boues de *Lutèce*, et en changea le nom en celui de *Paris* qu'elle porte aujourd'hui. Ses successeurs furent *Lemanus*, qui transmit son nom au lac *Léman; Nannès*, fondateur de la ville de *Nantes; Rhenus*, qui bâtit *Rheims; Francion*, petit-fils de Priam, lequel, ayant appris que les Troyens descendaient des Gaulois vint se réfugier auprès de Rhenus et solliciter la main de sa fille. Francion porta ses conquêtes en Allemagne, donna naissance aux Francs, et fit appeler les Gaules *France*. Le reste de cette chronique est à-peu-près du même genre.

Comme les règles d'une saine critique ne s'établissent qu'avec les progrès des lumières, et ne se forment que lentement, nos premiers annalistes n'ont pas manqué de recueillir religieusement ces ridicules historiettes, et les ont adoptées d'autant plus facilement qu'ils y trouvaient de quoi flatter la vanité nationale. Car les peuples ne ressemblent point aux dames; ils n'est pas une ville qui ne veuille se glorifier de son antiquité.

Aujourd'hui l'amour-propre est moins vif; on avoue qu'on ne connaît nullement l'origine des anciens Gaulois, que leur ancienne histoire n'est pas plus avérée que celle des Hurons et des Illinois. On sait seulement qu'à l'époque où les Romains pénétrèrent dans les Gaules, ils n'y trouvèrent qu'une vaste contrée couverte de lacs et de forêts, au milieu desquels étaient épars quelques villages habités par des peuples à demi barbares. On sait que les grandes villes qui font aujourd'hui la gloire de la France ne consistaient qu'en quelques huttes construites comme les ruches de nos mouches à miel. Mais par quels degrés s'élevèrent-elles à ce haut point de splendeur qui attire sur elles l'attention de tous les peuples? Voilà sans doute un tableau plein d'intérêt à tracer. C'est la tâche que s'est proposée l'auteur du *Tableau historique et pittoresque de Paris.*

Nous possédons sur l'origine de Paris un grand nombre d'ouvrages; mais on est obligé d'avouer qu'ils sont presque tous d'une grande imperfection. Les plus

Digitized by Google

anciens, tels que *la Fleur des antiquités et excellence de la ville de Paris*, par Gilles Corrozet, répètent toutes les fables dont nous venons de parler. Après lui, un savant et laborieux bénédictin, Jacques Dubreul, a publié un livre moins imparfait sous le titre de *Théâtre des antiquités de Paris*. Ce livre sera toujours consulté avec intérêt par les savans; mais les gens du monde ne le liront jamais. Les Bénédictins aimaient l'érudition, et Jacques Dubreul ne l'a pas épargnée. D'ailleurs la dernière édition de son ouvrage est de 1639, et depuis ce tems, Paris ne ressemble plus à ce qu'il était alors. Dois-je parler de l'immense compilation de Sauval? C'est un amas indigeste de recherches, d'anecdotes, de faits assemblés au hasard, écrits sans méthode et sans goût. Sauval manquait essentiellement de cet esprit d'ordre et d'analyse, de ce coup-d'œil vif et rapide, qui font le mérite essentiel d'un historien. Il ne savait point lier les faits à la législation, aux mœurs, à la politique d'un peuple. Il pouvait compiler, mais il était incapable de composer un corps d'histoire. Les bénédictins Félibien et Lobineau ont été plus heureux; ils ont profité de ses recherches, en ont fait de nouvelles, et leur histoire de Paris serait une compilation judicieuse et estimable, s'ils se fussent attachés à écrire avec plus d'élégance, à épargner à leurs lecteurs des détails inutiles et fastidieux; s'ils eussent enfin évité cette surcharge d'érudition qu'on reproche quelquefois aux écrivains de leur ordre.

Il fallait donc qu'un homme de goût se chargeât d'ordonner tant de matériaux informes, il fallait que l'histoire d'une ville célèbre par sa politesse et son goût, fût écrite par un homme d'esprit; et c'est, je crois, ce qui distingue le *Tableau historique et pittoresque de Paris*. L'auteur n'a pas cru devoir se nommer; mais on sait d'ailleurs qu'il jouit avec justice de la réputation d'un homme de beaucoup de talent et d'instruction. Il écrit d'une manière facile, agréable et soignée, il n'est point étranger à la connaissance des arts, et de longues études le rendent plus qu'un autre capable de répondre à l'attente du public.

Il est deux manières d'écrire l'histoire des villes; l'une

Digitized by Google

froide, étroite et minutieuse, s'occupe de détails, s'attache exclusivement aux dates, s'arme du microscope, tient les yeux du lecteur fixés sur les plus petits objets. C'est celle qu'ont suivie la plupart de nos anciens historiens; l'autre, plus élevée, dédaigne les recherches futiles et fastidieuses, se livre à des considérations plus étendues; et s'applique à lier l'histoire générale à l'histoire particulière, c'est celle qu'a suivie l'auteur du *Tableau historique et pittoresque.*

Il n'en est pas de la capitale d'un empire comme des villes d'un ordre inférieur. L'histoire de Paris tient à celle de la monarchie, c'est le plus ancien séjour de nos rois, le berceau de notre législation, la source de nos institutions, de notre grandeur et de notre gloire. Si nous parcourons avec tant d'intérêt les annales de Rome, si nous attachons tant d'importance aux récits de ses historiens, si nous prenons tant de plaisir à voir sa fortune s'étendre et se développer de siècle en siècle, serions-nous insensibles à l'histoire de notre propre patrie? Pourrions-nous voir d'un œil indifférent tant de monumens antiques dont la nature, les formes et le caractère, nous rendent, pour ainsi dire, contemporains de tous les âges? Il est peu de ces monumens qui ne se rapportent à quelques faits intéressans. L'auteur les a recueillis avec soin, et en les fondant habilement dans son récit, il a donné de la vie et du mouvement aux objets qui en paraissaient le moins susceptibles. Le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son ouvrage est un morceau plein d'intérêt qui nous offre successivement le tableau de la capitale aux diverses périodes de son accroissement. Des cartes géographiques jointes au texte nous offrent les divers états de Paris et ses révolutions topographiques depuis son origine jusqu'à nos jours. Qui croirait que les successeurs de Charlemagne n'ont presque rien fait pour cette grande capitale, que presque toujours loin d'elle ou occupés de guerre intestine, ils avaient fini par en perdre jusqu'à la souveraineté, et que les derniers rois de cette race n'y avaient conservé aucun droit; c'étaient des comtes qui en étaient devenus les maîtres; le monarque éclipsé habitait un château où il

Digitized by Google

vivait du produit de quelques terres qu'on ne lui avait point encore ravies. Triste exemple de ce que peut une suite de princes dépourvus de courage et de génie!

Le changement de dynastie amena aussi un changement dans le sort de Paris. Les comtes devenus rois s'attachèrent à leur capitale, et ce ne fut que sous la troisième race que cette cité célèbre commença à sortir de son indigence et de son obscurité ; mais il fallait une grande circonstance pour accroître le domaine de la pensée et susciter le goût des arts. Les Français furent frappés d'étonnement à l'époque des Croisades, quand ils virent, pour la première fois, ces grandes et magnifiques cités dont jusqu'ici ils n'avaient aucune idée. « Les Latins, dit Guillaume de Tyr, avaient peine à » croire qu'il y eût dans le monde entier une ville aussi » belle et aussi riche que Constantinople. Quand ils » virent ses grandes murailles, ses hautes tours, ses » riches palais et ses superbes églises, tout cela leur » parut si grand qu'ils n'auraient jamais pu se former » une idée de cette ville impériale, s'ils ne l'eussent vue » de leurs propres yeux. »

Ce fut Philippe Auguste qui fit sortir de la barbarie la capitale de son Empire, et l'on peut dire que ce prince en fut le second fondateur. Non-seulement il en étendit l'enceinte, il en améliora l'intérieur, il construisit des édifices, mais il y fit vivre les lois et y appella les lumières, sans lesquelles il n'est rien de grand et de durable. De simples oratoires devinrent de vastes églises ; des terres en culture se couvrirent de maisons ; des prairies furent desséchées et se transformèrent en quartiers populeux, et les successeurs de Philippe Auguste ayant suivi son exemple et continué son ouvrage, Paris devint enfin digne de porter le nom de capitale. Cependant quels travaux ne faut-il pas encore pour l'élever au rang des grandes cités qui ont fait l'admiration des peuples de l'antiquité ! et de quelle magnificence ne la revêt pas tous les jours le chef auguste de l'Empire !

On trouvera dans l'ouvrage dont il s'agit, un tableau animé de ces changemens. On y trouvera les vues d'un écrivain éclairé qui ne néglige rien pour exciter l'atten-

Digitized by Google

tion et entretenir l'intérêt. Indique-t-il l'origine du Palais, les monumens du règne de Saint-Louis, il fait connaître l'état de notre législation, de nos mœurs, de nos tribunaux. Parle-t-il de l'établissement du sergent d'armes; il n'oublie point cette célèbre compagnie des Ribauds dont le nom est devenu depuis si peu honorable. Ces Ribauds avaient un chef qui portait le nom de roi. Ils servaient de gardes au prince, et se distinguèrent long-tems par une bravoure et une audace qui tenait souvent de la témérité. Mais le tems qui altère tout, altéra leurs mœurs et leurs vertus; on leur avait confié l'inspection des maisons de jeu et de débauche, ils devinrent eux-mêmes des joueurs et des débauchés, et l'on fut bientôt obligé de déroger à la première noblesse de leur institution et d'en faire une sorte de maréchaussée. Boutillier nous apprend qu'ils présidaient à l'exécution des criminels. Les filles de joie payaient deux sols chacune pour exercer librement leurs talens. En 1380, cet ambitieux monarque entreprit d'accroître singulièrement ses revenus, et prétendit lever cinq sols sur chaque femme qui aurait trahi la foi conjugale. Ces prétentions étaient démésurées. Les dames se liguèrent, et parvinrent à se soustraire à un impôt dont le produit paraissait incalculable. Il fut donc réduit aux demoiselles, dont le nombre suffisait pour lui constituer une maison fort honnête. Ces demoiselles n'habitaient pas seulement les villes, elles avaient le privilége de suivre la cour et l'armée. C'était un corps constitué qui avait ses statuts, une supérieure et un aumônier. Un compte de 1346 porte en dépense une somme de 90 livres payée à *Olive, sainte dame des filles de joie suivant la cour, pour lui aider et auxdites filles à vivre et supporter les dépenses.* L'épithète de *sainte* donnée à la dame Olive pourra paraître singulière; mais il est à présumer que cette dame voyait le mal sans y participer, et que ses fonctions consistaient plutôt à corriger qu'à encourager.

« En 1465, dit l'auteur d'une de nos chroniques, il » arriva à Paris deux cents archiers tous à cheval; et » derrière icelle compagnie, allaient à cheval huit Ri» baudes et un moine noir leur confesseur. » Un concile

Digitized by Google

de Sens fort ancien fait mention de quelques clercs qui exerçaient la profession de ribauds; mais alors la compagnie n'avait pas encore dégénéré. De nouvelles institutions ont brisé le sceptre du roi des Ribauds; mais ses États n'en subsistent pas moins; c'est une succession vacante qui s'enrichit tous les jours.

Comme l'auteur s'est proposé un double but, celui de nous transmettre les faits historiques qui se rapportent à la ville de Paris et celui d'en décrire les monumens, il n'oublie rien de ce qui se rapporte à l'architecture, la peinture, la sculpture, et souvent ses descriptions ont d'autant plus d'intérêt que les objets qu'il décrit sont perdus pour nous. De combien de chefs-d'œuvre de l'art les fureurs révolutionnaires n'ont-elles pas dépouillé nos temples, nos palais, nos édifices publics? Il n'était pas une église à Paris qui ne contînt plusieurs monumens dignes de remarque. Les tombeaux sur-tout ont été les objets d'un grossier et barbare fanatisme. Le seul monastère des Grands-Augustins renfermait vingt mausolées ou tombeaux, parmi lesquels on distinguait ceux du poëte Remi Belleau, de Gui Faur de Pibrac, de Philippe de Comines, du théologien sainte Beuve, du généalogiste Bernard Cherin. On y voyait sept tableaux peints par Wanlo, de Troy, Philippe de Champagne, Jacob Bunel et Bertholet Flémaël; huit colonnes corinthiennes de marbre bréche, qui ont été transportées au Musée des monumens français; des bas-reliefs attribués à Germain Pilon, et quelques autres ouvrages de sculpture exécutés sur les dessins de Le Brun et de Champagne; divers statues que la massue révolutionnaire a détruites.

Ce fut dans l'église des Grands-Augustins que Henri III institua l'ordre du Saint-Esprit, reçut l'ordre de la Jarretière, et institua la confrérie des Pénitens. Les Grands-Augustins se glorifiaient d'avoir été institués par saint Augustin lui-même, et c'était pour cela qu'ils se décoraient du titre de *Grands-Augustins;* les autres ne portaient le nom que de *Petits-Augustins*, *Petits-Pères*, parce qu'ils ne tenaient pas immédiatement leur mission de l'évêque d'Hippone; mais l'auteur du Tableau histo-

Digitized by Google

rique prouve très-bien que cette ambitieuse prétention était chimérique, et que les Grands-Augustins eux-mêmes ne furent reconnus que vers le milieu du treizième siècle par le pape Innocent IV. Ces religieux s'étaient établis sur les ruines d'une pauvre congrégation d'ermites qu'on appelait *Sachets* parce que la robe dont ils étaient revêtus ressemblait assez à un sac. Les Sachets disputèrent pendant long-tems le terrain qu'on voulait leur enlever, mais enfin ils furent vaincus, et les Augustins chantèrent le *Te Deum* dans la chapelle même bâtie par les Sachets. Charles V, qui s'était déclaré le protecteur des Augustins, fit achever l'église que nous avons vu détruire. Aujourd'hui les cellules de ces révérends pères sont occupés par d'innocens volatiles.

Des nombreuses anecdotes répandent une grande variété sur le fonds de l'ouvrage, et ce qui en augmente le mérite ce sont des gravures dessinées avec goût qui offrent la vue des monumens les plus curieux. Le texte est imprimé avec beaucoup de soin et d'élégance. Cette entreprise, proposée par souscription, est maintenant achevée et composée de trente livraisons qui forment un ensemble complet digne d'être placé dans toutes nos grandes bibliothèques. SALGUES.

FABLES DE M. H. G. B....., en quatorze livres. — Deux vol. in-12. — Chez *Testu* et Compagnie, rue Hautefeuille, n° 13.

DEUX volumes de fables, va-t-on s'écrier aussitôt qu'on jettera les yeux sur le titre de l'ouvrage que j'annonce, c'est beaucoup trop après celles de notre grand fabuliste; je conviens moi-même que ce nouveau recueil est plus étendu que celui de La Fontaine, je conviens encore que c'est un malheur pour M. G. B....., je conviens enfin que ses meilleures fables sont à une distance infinie de celles du *bonhomme;* mais les lecteurs à qui j'ai fait toutes ces concessions voudront bien me permettre de leur présenter quelques réflexions sur les

Digitized by Google

vicaires de La Fontaine, pour me servir des expressions du bon abbé Lemonnier, qui avait quelque chose du *curé*, sans avoir, il est vrai, son génie.

La Fontaine et Molière ont surpassé leurs prédécesseurs, sans pouvoir être atteints par ceux qui suivent leurs traces, la nature avait jeté ces deux hommes dans un moule particulier qu'elle a brisé, et que probablement il lui serait impossible de refaire; ils ont atteint les bornes de leur art en parcourant toutes les routes qui pouvaient y conduire, au lieu que Corneille, Racine et Voltaire sont parvenus au terme du leur en suivant chacun une route différente.

Il est bien certain qu'aucun de ceux qui ont fait des comédies depuis Molière, n'a prétendu atteindre au but où ce grand homme est parvenu; mais ils ont suivi quelques sentiers frayés sur le bord des grandes routes qui leur sont interdites, parce qu'une barrière dont le seul Molière avait la clef, les leur ferma à jamais, et ils sont allés plus ou moins avant, suivant qu'ils ont eu plus ou moins de forces. Parmi ceux dont les voyages ont été heureux, on compte Le Sage, qui trouva un chemin détourné assez voisin de l'une des grandes routes, Regnard, à qui Dufresny servit de guide, Destouches, dont les vents du nord entravèrent la marche, Gresset, qui voyagea dans une voiture peu solide, mais bien brillante, Piron, qui chercha long-tems un sentier praticable et ne le rencontra qu'une seule fois, Marivaux, dont la boussole était un cœur dont il examinait attentivement les vaisseaux capillaires, sans songer aux gros vaisseaux, Colin d'Harleville, qui avait trouvé un sentier entre les Etats de Molière et ceux de La Fontaine, et parmi les auteurs comiques vivans, MM. Picard, Andrieux, Duval et Etienne, qui avancent à pas de géant dans un très-beau chemin.

Nous avons applaudi aux travaux de tant d'hommes de mérite *qui ne sont pas Molière*, et pourquoi n'applaudirait-on pas des fables de plusieurs auteurs distingués *qui ne sont pas La Fontaine?* MM. Florian, Ginguené, du Tremblay, Lebailly et Arnault ne sont-ils pas

Digitized by Google

bien supérieurs à Bidpaï, à Loqman, à Esope et à Phèdre que nous admirons? Il faudrait être étrangement prévenu pour prétendre le contraire. L'auteur des fables que j'annonce doit prendre une place très-honorable parmi les plus illustres successeurs de La Fontaine, avec lesquels il marche de pair en laissant bien au-dessous de lui La Mothe, Richer, d'Ardenne, Boissard, Pesselier, Aubert, et plusieurs autres qne je ne nomme pas de crainte qu'après avoir lu cette *nomenclature*, quelqu'un ne me reproche de troubler bien mal-à-propos la cendre des morts que personne ne respecte plus chrétiennement que moi.

La meilleure manière de justifier les louanges que je donne aux fables nouvelles serait de multiplier les citations, mais les bornes qui me sont assignées ne me le permettent pas; mais si je cite peu, quelques lecteurs chagrins, qui ne veulent pas croire qu'on ait fait dix fables supportables depuis celles de La Fontaine, diront que le petit nombre de mes citations prouve que je n'ai pas trouvé beaucoup de choses dignes d'être rapportées; si j'annonce que je prends au hasard les fragmens que je cite, ils feront observer que c'est là une de ces *phrases faites* à l'usage des journalistes, et que *prendre au hasard* ou *rechercher avec soin* signifient la même chose dans leur langue. Cependant je proteste ici de ma bonne-foi, et je *prendrai au hasard* en annonçant d'avance que dans ce que le *hasard* m'offrira, je m'arrêterai seulement au *bon*, afin que cela engage mes lecteurs à chercher le *meilleur* dans l'ouvrage même, et je préviens aussi que je serai fort économe de citations.

La moitié des fables que publie aujourd'hui M. H. G. B. est de son invention, le reste est imité de plusieurs fabulistes étrangers, tels que Bidpaï, Loqman, Lessing, Moore, Gay, Krasiski, etc. Marie de France, qui appartient au siècle des trouvères, et de laquelle je donnerai bientôt une édition avec des notes historiques, philologiques et littéraires, a fourni au nouveau fabuliste plusieurs sujets qu'il a traités d'une manière très-piquante qui rappelle la grâce de l'original; je cite pour preuve la fable suivante.

Digitized by Google

Le Batelier et le Loup.

Chassé par des Chiens certain Loup
Courait ; il les avait laissés fort loin derrière ,
Lorsqu'il fut dans sa fuite arrêté tout-à-coup
Par une large et profonde rivière.
Que va-t-il devenir ? Il voit dans un bateau
Un villageois qui visitait sa nasse :
« Faites-moi , lui dit-il très-humblement , la grace
» De me passer à l'autre bord de l'eau.
— » Que comptes tu me donner pour ma peine , »
Demande le pêcheur ? Sire Loup tout tremblant ,
Car jusqu'à lui les zéphirs de la plaine
Portaient déjà les cris de la meute inhumaine ,
Lui répondit , « qu'il n'avait pas d'argent.
« Le ciel , ajouta-t-il , en réserva l'usage
» A l'homme , qu'il créa l'animal le plus sage ;
» Mais si vous me rendez ce service important ,
» Je vous promets , foi de loup , trois maximes
» Aussi profondes que sublimes ,
» Et qu'il est surprenant de ne pas voir encor
» Inscrites sur le marbre en caractères d'or.
» Pour vous prouver combien je suis sincère ,
» Jugez-en ; voici la première :
» Faites toujours le bien , sans vous inquiéter
» De ce qui peut en résulter. »
Notre manant trouva la maxime si belle
Qu'il reçut aussi-tôt le Loup dans sa nacelle.
A-peu-près à moitié chemin ,
Le Loup ouvrit la gueule , et d'un ton patelin ,
Reprit : « Lorsqu'un trompeur vous promet quelque chose ,
» Craignez toujours qu'il ne vous en impose. »
Enfin , sur l'autre rive , à peine descendu ,
Le passager rompant de nouveau le silence ,
Avec sa liberté reprit son arrogance ,
Et tutoyant le pêcheur confondu ,
Lui dit ; « Reçois le prix de ton extravagance ;
» Qui sauve un loup commet une imprudence ;
» Le bien fait au méchant est toujours bien perdu. »
Le batelier mangé prouva cette sentence.

Digitized by Google

Le célèbre père Desbillons, l'un des poëtes modernes qui a le mieux fait les vers latins, si toutefois les modernes peuvent faire des vers latins, je ne dis pas médiocres, mais seulement supportables, a été imité plusieurs fois par M. H. G. B. Le poëte français lutte avec succès contre le poëte latin, il l'embellit toujours; en un mot, s'il le vole il tue son homme, et l'on n'a plus rien à dire.

Il y a long-tems que je n'ai lu les fables latines du père Desbillons; elles avaient autrefois une grande réputation dans les maisons d'éducation dirigées par les jésuites, mais les réputations de collège tombent avec les colléges, et tel a été le sort de celle du père Desbillons. Son imitateur va lui en faire une nouvelle qui durera plus que l'ancienne, parce qu'elle est l'ouvrage du talent; on voudra connaître un auteur qui a fourni tant de jolis sujets à son heureux imitateur, plusieurs hommes de lettres qui ne l'ont jamais lu apprendront en le lisant que si ce bon père ne sait pas narrer, il a du moins beaucoup d'esprit et le don de l'invention, uni à un naturel heureux, et quelques faiseurs d'apologues essayeront de glaner dans le champ où M. H. G. B. a fait une si abondante moisson.

Voici une très-jolie fable du père Desbillons que le nouveau fabuliste a surpassé en l'imitant.

Le Dôme peint à fresque.

Certain badaud, qui dans son ignorance
S'avisait de juger de tout,
Et d'en juger sur l'apparence,
Se croyait un homme de goût.
Un jour qu'il admirait, comme un tel homme admire,
Les fresques d'un dôme élevé:
« Cet ouvrage est vraiment un ouvrage achevé, »
S'écriait-il, « qu'y trouver à redire?
» Il unit tout, dessin, faire, couleur.
» Avec quel art le peintre a groupé ces figures!
» Quel heureux ciel! ah c'est divin, d'honneur!
» Mais si je m'approchais de ces belles peintures,
» Qui de si haut charment si bien mes yeux!
» Je les apprécierais sans doute beaucoup mieux. »

Digitized by Google

Il dit, donne l'essor à sa badauderie,
Franchit un escalier, gagne une galerie,
Touche la voûte avec la main;
Mais, fait pour servir de lointain,
Ce grand et magnifique ouvrage,
Ce peuple en mouvement, ce ciel pur et serein
Ne lui présentent plus qu'un hideux assemblage
De traits confus, de couleurs sans accord;
Et le badaud devenu sage,
Pour la première fois convint qu'il avait tort.



L'imagination, qui nous peint tout à fresque,
Par ses illusions excite nos regrets;
L'avenir lui doit ses attraits;
Mais l'espérance est romanesque;
Séduisante de loin, ce n'est plus rien de près.

C'est être créateur que d'imiter ainsi: c'est la manière des grands maîtres, tandis que les écoliers gâtent les traits les plus délicats en les copiant toujours d'une manière grossière.

J'ai fait connaître M. H. G. B. comme imitateur, je dois parler maintenant de lui comme inventeur; j'ai déjà dit que la moitié au moins des fables dont se compose le recueil qu'il vient de mettre au jour lui appartenait et pour le fonds, et pour la forme; la fable suivante prouvera qu'il n'a pas besoin d'être aidé, et que l'heureux don de l'invention ne lui a pas été refusé par la nature.

Le jeune et le vieux Serin.

Un vieux serin pleurait; son compagnon de cage,
Serin n'ayant vu qu'un printemps,
Lui dit: « Pourquoi ces pleurs? allons, sois donc plus sage,
» N'est-tu pas ici mieux qu'aux champs? »
— » Ton berceau fut cette demeure,
» Répliqua le vieillard; tu peux aimer tes fers,
» Quant à moi, je naquis libre habitant des airs,
» Et je suis prisonnier, voilà pourquoi je pleure. »

Dans cette fable, M. G. H. B., soutenu par son talent, détermine si bien le lieu de la scène, le caractère des

Digitized by Google

personnages qu'il met en jeu et le sujet de leur dialogue, qu'il n'est pas besoin d'employer plusieurs vers à faire ressortir la *moralité* qui résulte de l'*action*. Si je citais maintenant la fable intitulée le *Pinson captif*, où notre fabuliste soutient la thèse contraire à celle qui fait le sujet de la fable que je viens de rapporter, il serait facile de voir que la fable du *pinson* ne vaut absolument rien, parce qu'elle est établie sur une hypothèse non-seulement fausse, mais encore odieuse, et qu'il n'en peut résulter aucune espèce de moralité, malgré les soins que l'auteur a pris de déduire en plusieurs lignes de mauvaise prose mal rimée, les conséquences absurdes qui dérivent nécessairement de la situation où il place son *personnage;* tant il est vrai que le don de l'invention et le talent de l'exécution ne suffisent pas pour faire un bon ouvrage, et qu'il faut encore un heureux discernement dans le choix du sujet!.... Heureusement M. H. G. B. ne s'est fourvoyé qu'une seule fois. Mais citons encore une fable dont le sujet lui appartienne. *Je la prends au hasard.*

Le Corbeau et la Perdrix.

Certain Corbeau, fort peu riche en bon sens,
C'est un défaut commun à bien de gens,
Voyait une Perdrix. Il admirait ses grâces,
Sa démarche, ses mouvemens.
Imitons-la, dit-il; dès-lors, aux bois, aux champs,
Par-tout on le vit sur ses traces.
« Oiseau lourd et pesant, lui criait la Perdrix,
» Ose-tu bien me prendre pour modèle?
» La nature est prudente, écoute ses avis:
» L'art ne lui montre pas une route nouvelle.
» J'excite en vain tes envieux soucis;
» Peux-tu devenir blanc? ce maintien, ma souplesse
» Sont naturels à mon espèce.
» Chaque élément a ses fleurs et ses fruits,
» Et chaque être un instinct auquel il est soumis. »
La Perdrix raisonnait comme une barbe grise;
Mais le corbeau se rit de ses discours,
Et persista si bien dans sa folle entreprise,
Qu'il ne sut plus voler au bout de quelques jours.

Digitized by Google

En adoptant une marche étrangère,
On s'égare souvent sur les pas de l'erreur.
A force de vouloir un autre caractère,
Combien de gens n'ont pas même le leur.

En commençant cet article, j'avais promis deux choses que je crois avoir tenu; c'était premièrement de faire peu de citations, et je n'ai cité que quatre fables, tandis que j'aurais pu en citer cent dignes de l'attention du lecteur; secondement de ne pas citer les meilleures du recueil, et ceux qui liront *l'Epervier et le Rossignol*, *l'Ours à la cour du Lion*, *l'Aigle et le Papillon*, *la Fauvette et l'Ane*, *les deux Rosiers*, *l'Ane trop chargé*, *la Poule*, *le Renard et le Buisson*, *le Rossignol et le Ver luisant*, etc., etc., en seront convaincus.

Il me reste à parler du style de M. H. G. B. Les seuls défauts qu'on y remarque sont le prosaïsme et le manque du couleur, et ils sont très-rares, car il a en général de la noblesse, de l'élévation, beaucoup de facilité, une grande correction; il se plie aisément à tous les tours que le poëte veut prendre, et il est ou précis ou abondant, suivant que les circonstances l'exigent.

En somme, le recueil de M. H. G. B. renferme du mauvais et même du très-mauvais, mais en fort petite quantité, du médiocre davantage, beaucoup de bon, de l'excellent souvent.

L'auteur annonce dans sa préface que pendant son séjour en Allemagne il a traduit en prose les fables de Lichtwer et de Lessing; je ne saurais trop l'engager à publier cette traduction.

J'aurais bien aussi plusieurs choses à dire sur ce que l'auteur nomme dans sa préface *les chimères de la perfectibilité*, mais cela m'engagerait dans une discussion fort longue, et par conséquent fort ennuyeuse, pour mes lecteurs à qui je veux épargner l'ennui.

J. B. B. R.

Digitized by Google

Extrait d'un dictionnaire moderne.

Abstinence. — Ce mot a vieilli.

Absurde. — Travail désintéressé, privation volontaire ; deux choses *absurdes*.

Abus. — Des abus ! il y en a fort peu : demandez plutôt aux gastronomes, lorsqu'ils sont à table.

Accourcir. — Accourcir le chemin qui conduit à la fortune ; la génération présente excelle en cela.

Admiration. — Souvent trop d'admiration semble annoncer un esprit faible. C'est une puérilité de se récrier au récit de la mort de Winkelried, ou de s'extasier à la vue d'une belle nuit des tropiques. Mais il est à-propos d'admirer la délicatesse des ouvrages d'agrément et tout le fini des arts : on ne peut pas se défendre alors de quelque enthousiasme, car c'est-là ce qui doit combler un jour les vœux de l'espèce humaine.

Admissible. — De certaines vertus ne sont vraiment pas admissibles.

Affaires. — Si l'on n'avait pas d'affaires, comment et pourquoi vivrait-on ?

Antédiluvien. — Peuple qui n'a rien de superflu et qui ne manque de rien d'utile ; peuple *Antédiluvien*.

Applanir. — Un bon moyen d'applanir les obstacles, c'est de compter les choses pour beaucoup et les hommes pour presque rien.

Apparence. — L'apparence est préférable quelquefois à la réalité lorsqu'il s'agit de justice ou de bonheur ; mais dans les affaires d'intérêt la réalité seule a du prix.

Armes. — Quand Ahrimane renonça ou parut renoncer à l'Empire de la terre, il eut soin de suggérer aux hommes cette idée qu'il est glorieux de décider les différends par la voie des armes : en sorte que le pouvoir des lois morales ne fut guères autre chose qu'un songe du bon Ormusd.

Audace. — Un marchand prend pour devise, *audaces fortuna juvat* : les jours de banqueroute, on passe sur ces mots une couche de quelque matière sans consistance, et après un peu de tems, les caractères reparaissent.

Aurore. — Aurore de la raison, expression usitée depuis

Digitized by Google

des siècles. Si l'on en juge par la durée de cette aurore, par le tems qui s'écoule avant le véritable lever de l'astre, il doit employer quelques millions d'années à faire sa révolution.

Beau. — J'aime le *beau*! nous avons des ballets divins.

Bien. — Homme de bien, être assez fade.

Bonheur. — Il consiste dans l'amusement, disent les uns, dans le *far niente*, disent les autres.

Célébrité. — Il est des gens qui dépensent promptement tout ce qu'on peut avoir de grandeur : ils font beaucoup de bruit; mais au moment de la mort, ces ressources se trouvent épuisées, la postérité n'entendra pas parler d'eux. D'autres, au contraire, vont doucement de leur vivant : mille ans après, le fonds subsiste encore. On dit que les premiers font assez peu d'attention aux seconds : toutefois ceux-ci auraient tort de se plaindre; leurs petits-fils feront à leur tour peu d'attention aux petits-fils des autres.

Coran (le). — Fatras absurde en Occident, recueil sublime en Orient : etc.

Éducation. — Instruisez, instruisez encore, instruisez toujours. Pour le caractère, c'est ce qu'il faut laisser à la nature. D'ailleurs il importe peu quel caractère on ait; si par hasard on n'en avait point, on n'en serait que plus propre à beaucoup de choses.

Egoïsme. — C'est maladresse d'en laisser apercevoir, mais ce serait duperie de n'en pas conserver un peu dans le cœur. Les anciens avaient une doctrine secrète, les modernes peuvent avoir des sentimens cachés.

Femmes. — Elles ont suivi à la guerre les ancêtres de nos ancêtres, puis elles ont régné sur les chevaliers, puis enfin elles ont conduit tout doucement les affaires. Ces trois époques ne renaîtront pas. Désormais que feront les femmes ? Les joies de l'intimité, l'ordre et les soins domestiques, les doux loisirs leur suffiront-ils? On n'oserait le présumer.

Foi, bonne-foi. — On disait jadis : la bonne-foi est l'ame du commerce.

Force. — Force de corps, avantage inappréciable : chez les anciens, pour le gymnase; et parmi nous, pour la table.

Générosité, générosité! — Avec ces grands mots, on a tout perdu.

Digitized by Google

Génie. — Autre expression romanesque.

Haïr. — Haïr, c'est trop; négliger ou dédaigner, cela suffit.

Institutions. — Je vois un édifice que le tems a pour jamais affaibli : cependant un nombre d'hommes l'environnent respectueusement; cette multitude paroît craindre qu'il ne s'écroulât si quelqu'un voulant l'examiner pénétrait dans l'intérieur. Il résulte de cette inquiétude un phénomène remarquable dans l'histoire des peuples. En cherchant de toutes parts, vous rencontrerez à peine un ou deux individus qui suivent une règle dont cent mille vantent l'excellence. Cette vénération affectée devient l'une des choses du monde les plus burlesques, et l'on prétend que chacun répète à voix basse : pour moi, non vraiment, mais bien pour vous tous.

Légèreté. — Il est une légèreté vive, spirituelle, courageuse, élégante, qui triomphe des difficultés, rit des peines, repousse la mort en la prenant par la main, et se permet quelquefois de traiter assez librement nos graves affaires. Il en est une autre dont les sectateurs dédaignent ce qu'ils sont incapables d'obtenir, et méprisent ce qu'ils ne comprennent pas; pour être simples, ils cherchent naïvement des passe-tems grossiers; par horreur pour le pédantisme, ils n'ont pas le sens commun; par inaptitude, ils trouvent bon tout ce que l'on fait et mauvais tout ce que l'on dit. — Vous pourriez les rencontrer toutes deux dans un même pays, en distinguant les époques ou seulement les classes.

Livres. — Pour que les livres soient bons à quelque chose, il faut qu'ils nous servent dans notre profession, comme les outils à un ouvrier.

Mendicité. — Les *vagabonds* abusent ordinairement de l'humanité du peuple et de la charité des *ames chrétiennes*. Il a donc paru juste et politique de mettre des entraves à la mendicité.

Mais, à l'occasion des réglemens qui ouvrent un asile à l'indigence, quelques papiers publics ont parlé de cette *insupportable vermine qui pullulait par-tout.* Ainsi l'homme probe qui, après soixante années laborieuses, demande du pain pour soutenir ses derniers jours sur la paille où il doit mourir, fait partie de cette *vermine insupportable!* C'est bien là toute la rigueur, toute la dureté d'un siècle commencé dans les guerres intestines.

Pourquoi insulter aux malheureux, à tous sans distinc-

Digitized by Google

tion? Parmi ces mendians, que de victimes du désordre perpétué par les gens *comme il faut*. Insupportable? Il n'y a d'insupportable que l'insolence de la prospérité, le brillant salaire du vice, et l'assurance des très-petits talens.

Monde. — Vie du monde; assemblage grotesque de ce qu'il y a de plus insipide et de plus inutile.

Moi! Moi! Moi! Mon dîner! Son dîner! Les prérogatives de ma place; la reliûre de mes livres! Epargnez mes revenus. Eloignez de moi ces gens qui ne s'enrichissent pas. — Il m'a rendu service, donnez lui six francs et qu'il se retire. Elle danse bien; offrez lui six mille francs, mais d'abord voyez adroitement si la moitié suffirait.

Opinion. — On la suit d'abord par faiblesse, par indolence, par incapacité; ensuite par égoïsme, par précaution, par calcul.

Pères. — Voici une vérité nouvelle: après le baptême des enfans il n'y a plus de père; dès que le fils se soutient sur ses jambes, il doit être le maître de la maison.

Philosophie. — Idées creuses, bavardage germanique ou britannique. On dit qu'il en a fallu pour faire les lois, et qu'il en fallait même pour que nos jardiniers et nos gardes-chasse devinssent soumis; soit: mais à-présent ils ont le chapeau bas et les lois sont faites; tout est dit. — Je veux pour la calèche deux chevaux nouveaux qui soient plus exactement semblables; entendez-vous.

Progrès, progrès de l'esprit humain. — Quel avantage pour moi de vous rassembler ici, Messieurs, vous êtes les plus beaux esprits de la capitale; vous m'éclairerez, vous jugerez mon nouveau système: l'art de découper a encore ses parties faibles, et, dans une bonne table, il serait bien glorieux, etc.

Révolution. — Ne parlons plus de ces tems-là. Moi, voyez-vous, j'ai fait des pertes, et je ne m'explique jamais là-dessus. (J'ai perdu de bons gages, et je n'ai trouvé qu'un petit château.) Bon Dieu! dans quel siècle il nous faut vivre.

Romans. — C'est l'intrigue qui intéresse; la peinture des mœurs est insipide.

Siècle. — Siècle de Louis XIV, siècle de gloire et de vérité, siècle inimitable! Depuis ce tems-là, quelqu'un a-t-il su raisonner, quelqu'un a-t-il su vaincre?...

Sincérité. — La franchise vaut mieux, c'est plus frappant.

Digitized by Google

Sublime. — Le sublime est facile à confondre avec l'obscur ou le romanesque; peut-être l'en distinguerait-on, mais il faudrait du goût, de la bonne-foi, de l'élévation dans les idées, et en quelque sorte l'instinct du génie; or, tout ceci est assez difficile à réunir; et, sans prévention, qu'avons-nous besoin du sublime?

Théâtre. — Chose essentielle dans un tems où l'on est parvenu, d'un côté à s'ennuyer chez soi, de l'autre à faire de la vie une comédie perpetuelle : celle des tréteaux est aussi raisonnable et moins triste.

Vieillards. — Chez les anciens on les honorait spécialement : c'est aller trop loin, ne suffit-il pas de les souffrir sur la terre? Il est vrai que nous qui sommes jeunes, nous deviendrons vieux, et que les hommes forts deviendront faibles; mais faut-il que nous songions à tout?

DE SEN**.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — M. Hamell, élève du Conservatoire, a débuté mercredi dernier dans le *Tartuffe* par le rôle d'Orgon. Ce jeune homme a d'heureuses dispositions; son jeu annonce qu'il a reçu de bonnes leçons et qu'il en a profité, mais, en quittant l'école, peut-être aurait-il dû s'exercer quelque tems sur un théâtre moins imposant que le Théâtre Français. Quoique sa figure et son organe soient propres à l'emploi qu'il a choisi, sa jeunesse nuit à l'illusion, et la nature ne lui a pas donné des moyens proportionnés au cadre dans lequel il s'est placé. Il serait injuste de le juger sur une seule représentation; aussi nous contenterons-nous de dire qu'il a mérité les encouragemens qu'il a reçus.

Damas et M^lle^ Leverd ont joué avec une perfection qui ne peut se comparer qu'à celle de M^lle^ Mars et de Fleury. On doit aussi des éloges à M^lle^ Rose Dupuis, dont les progrès, depuis quelques mois, sont très-sensibles et assurent un sujet précieux à la comédie française.

M^lle^ Dartaux, rassurée par son succès et maîtresse de tous ses moyens, a joué le rôle de Dorine avec plus d'aisance et d'aplomb que la première fois : cette charmante actrice a senti la justesse des observations que nous lui

Digitized by Google

avons faites dans notre dernier numéro; sa voix pleine, souple et modérée, a toujours eu le mordant qui fait valoir les traits saillans de son rôle sans s'élever une seule fois à des éclats indiscrets. Nous avons encore un éloge à adresser à Mlle Dartaux, c'est de ne pas s'être laissé décourager par des critiques peu mesurées, et sur-tout non-motivées qui lui ont été distribuées dans un journal dont le ton ordinaire de décence ne donnait pas lieu de craindre un pareil excès. Le but du critique est manqué, et Mlle Dartaux a reçu de nombreux témoignages de satisfaction d'un public qui s'est plu à rendre justice à ses efforts. Cette actrice, par son jeu fin et spirituel prouve qu'une éducation littéraire procure beaucoup plus de ressources pour la scène que le seul instinct de la routine ou de l'imitation. Le Kain, Molé et Mlle Contat parurent souvent, dans leurs débuts, faibles ou disparates, parce qu'ils ne suivaient pas la route commune, et cependant, à leurs premières apparitions, les gens éclairés et les vrais amateurs présagèrent leurs brillans succès.

Théâtre de l'Odéon. — Puisque le drame plaît exclusivement aux habitans du faubourg Saint-Germain; et puisque ce genre de spectacle a presque seul le droit d'attirer la foule, l'administration du théâtre de l'Odéon a raison de tout faire pour peupler la salle; mais il y a du choix même parmi les drames, et celui d'Evélina ne me paraît pas digne de l'honneur qu'on lui fait.

Evélina a été accusée d'un vol qu'elle n'a pas commis; l'écrin de sa bienfaitrice a été caché dans son secrétaire par un certain Murray, qui n'ayant pu lui plaire veut la faire pendre; un miracle la tire de sa prison la veille du jour où elle devait être jugée; elle fuit, et cachée sous les habits d'homme, elle sert en qualité de garçon jardinier chez un lord dont elle aime le fils; elle lui a sauvé la vie dans une partie de chasse. Un sanglier furieux allait déchirer le colonel Edouard lorsque le garçon jardinier qui se trouvait aussi à la chasse, se jette entre deux, abat le sanglier, et délivre son jeune maître.

Cependant Murray parvient à découvrir la retraite d'Evélina, qui pour se dérober à sa haine reprend ses habits de femme et s'éloigne de son amant. Mais dénoncée par Murray, elle est arrêtée de nouveau, et livrée au juge des assises, qui découvre dans Evélina sa propre nièce. Murray se présente alors, et par un changement qui n'est pas

Digitized by Google

justifié, au lieu d'accuser encore Evélina, il jure qu'elle est innocente; sur une pareille déclaration, qui n'est appuyée d'aucune preuve, Evélina recouvre sa liberté, et elle épouse le colonel Edouard qu'elle aimait depuis longtems.

Telle est la fable de cet ouvrage, et jamais expression ne fut mieux choisie; rien de plus romanesque et de moins motivé que les aventures d'Evélina; l'auteur a montré qu'il était complètement étranger aux mœurs et aux lois de l'Angleterre.

Mlle Desbordes représente Evélina avec décence, elle a beaucoup d'intelligence, sa tenue est parfaite, et l'on pourrait même la proposer pour modèle à plus d'une actrice du premier Théâtre Français: son talent a beaucoup de rapports avec celui de Mlle Desgarcins, qu'elle rappelle fréquemment; son organe est aussi doux, il a autant de charme et de puissance; je ne puis mieux prouver tout le plaisir que m'a fait Mlle Desbordes que de la comparer à une actrice qui a laissé une aussi belle réputation.

En résumé, cet ouvrage n'est pas bon, mais il attire nombre de curieux, et cet argument est sans réplique.

B.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Le passage des troupes françaises par Strasbourg, Mayence et Francfort, continue sans interruption. Un supplément à la gazette de Francfort, en date du 1er août, contient la note suivante : « Quelque considérables que soient les passages des troupes françaises que nos habitans voient tous les jours, il faut s'attendre d'ici à quinze jours à en voir arriver encore une bien plus grande quantité. »

Le roi de Bavière a quitté les eaux de Bade et s'est rendu au camp. Le vice-roi est incessamment attendu sur le Tagliamento, où se trouve établie l'avant-garde de l'armée d'Italie.

Toutes les lettres et les feuilles d'Allemagne portent que le congrès est ouvert à Prague depuis le 19 de juillet, que tous les plénipotentiaires de France, de Russie, d'Autriche et de Prusse sont arrivés, que l'Empereur d'Autriche doit venir passer deux jours dans cette ville ; aucune note officielle n'a été publiée sur ces objets importans.

Un de nos journaux les plus répandus, au sujet de ces conférences et de l'arrivée à Prague des divers ministres, a publié une lettre d'un voyageur qui contient des détails trop curieux pour ne pas trouver ici sa place.

Des bains de Tœplitz, 20 juillet.

A peine suis-je arrivé aux bains où je viens chercher la santé, et déjà, mon ami, vous m'accablez de questions. Quoique près de la ville où se réunissent les plénipotentiaires des puissances continentales, je ne puis, pas plus que vous, prévoir les résultats de l'assemblée qui semble devoir régler les destins du monde.

Faute d'alimens positifs, la curiosité publique s'exerce sur des conjectures. On croit deviner le secret des cours dans le choix de leurs représentans au congrès : on scrute leur vie privée, leur vie morale : on cherche dans leur caractère connu, la preuve des bonnes intentions de leurs gouvernemens.

Si l'Empereur des Français n'avait déjà prouvé sa haute magnanimité en arrêtant le char de la victoire, le choix qu'il a fait de MM. les duc de Vicence et comte de Narbonne, pour le représenter, serait

Digitized by Google

la preuve la moins équivoque de la sincérité de ses vœux pour une pacification générale.

Ces plénipotentiaires sont investis, ou des premières charges de l'Etat, ou de la confiance intime de leur maître : leurs rangs, leurs qualités morales garantissent d'avance à la France et le soin qu'ils apporteront à soutenir la dignité de leur souverain, et les nobles efforts qu'ils feront pour assurer en son nom, le repos du monde.

L'Autriche s'est honorée et honore les puissances belligérantes par le choix de ses ambassadeurs au congrès. Au respect qu'ils doivent aux intentions bien connues de leur gouvernement, se joint celui qu'ils garderont à leurs noms illustres.

Le roi de Prusse a choisi ses plénipotentiaires parmi les hommes d'Etat, et la dignité royale les avoue.

Le long retard que la Russie a mis à faire connaître son choix, semblait devoir être justifié par l'importance des hommes ; les fastes de la Russie ont aussi des noms glorieux. Le titre de plénipotentiaire à un congrès dont les résultats appartiendront à la postérité la plus reculée, pouvait et devait flatter l'orgueil des anciennes familles russes ; cet honneur a été dévolu à des étrangers !

On s'interroge, on veut savoir si le plénipotentiaire russe d'Anstetten est ce même d'Anstetten né à Strasbourg d'un père commis à l'intendance d'Alsace.

On croit se rappeler que quelques talens de société procurèrent à cet individu, en 1802, une place de copiste dans les bureaux de la légation russe à Vienne ; que, parvenu rapidement par son assiduité, le comte de Razumowski le fit secrétaire de légation ; qu'il devint l'intermédiaire secret de l'ambassadeur anglais Adair; qu'il sut se prévaloir habilement de l'influence anglaise et de la puissance russe, qu'il a reçu en diverses circonstances des sommes considérables. Mais toujours hors des mesures, soit pour mériter l'or qui le salarie, soit par la crainte qu'on tous les transfuges de ne pas paraître assez ingrat envers la patrie qu'ils ont trahie, il s'est montré assez indifférent aux vrais intérêts de la Russie, et a peu justifié les bontés de son nouveau souverain.

Les combinaisons politiques des cabinets sont quelquefois établies sur des motifs qu'il n'est ni utile ni honorable d'approfondir ; mais les princes sont solidaires les uns envers les autres de l'intégrité et de la majesté royale. C'est l'avilir peut-être que d'en déléguer la représentation à des individus que l'opinion publique condamne ou n'estime pas.

Peu d'étrangers en France ont été appelés au timon des affaires

Digitized by Google

publiques : l'orgueil national les repousse, et l'Etat n'en est que mieux servi. Qu'espérer de celui qui n'a pas de patrie !

Au reste, mon ami, ici comme ailleurs, on est bien convaincu que les hautes destinées de la France sont indépendantes des hommes. Elles ont pour garantie le génie de son Empereur. Quelle noble et solide base !

Les feuilles anglaises nomment leur ministre plénipotentiaire qui doit être parti de Londres dans les premiers jours d'août. Ce serait le comte Aberdeen venu d'Ecosse à cet effet. On désigne les personnes de sa suite, mais son départ n'est annoncé que comme un bruit très-accrédité. Les papiers anglais ne contiennent aucune autre nouvelle intéressante.

L'Empereur a dû quitter Mayence le 2 de ce mois et prendre la route de Dresde en se dirigeant par Wurtzbourg, où il a été visiter le corps d'armée d'observation. L'Impératrice a quitté Mayence le même jour, et se rendra à Cologne d'où elle reprendra la route d'Aix-la-Chapelle; on présume que S. M., après avoir assisté à Paris à la célébration de la fête de son auguste époux, se rendra à Cherbourg : du moins la note suivante, publiée par le *Moniteur* sous la date de Cherbourg 1^er^ août, le fait assez présumer.

» Après des années de travaux prodigieux, l'avant-port de Cherbourg est au moment d'être terminé.

» On annonce que le 20 ou le 21 de ce mois, son enceinte sera ouverte à l'Océan; et d'après les préparatifs qui se font, on ne doute pas que l'arrivée d'un personnage auguste ne soit attendue pour ce grand événement.

» Ce fut une idée heureuse, sans doute, que la création d'une rade sur ce point avancé dans la Manche; mais on s'aperçut bientôt qu'ouverte comme elle l'était, cette rade ne présentait qu'une ressource mal assurée aux escadres, totalement dénuée d'asile pour les réparations et les radoubs des vaisseaux avariés.

» Les travaux ordonnés par l'Empereur, et suivis depuis douze ans avec une persévérance qu'on pourrait dire opiniâtre, ont exhaussé la digue, et l'ont fortifiée de manière à accroître autant qu'il a été possible, dans cet espace de tems, les qualités de la rade.

» Mais la fondation du port par un creusement à cinquante pieds de profondeur dans le roc, paraissait une idée gigantesque, qu'à peine on avait conçue dans l'ancien gouvernement, et dont on n'avait pas tenté l'exécution : c'était

Digitized by Google

un beau rêve que personne ne se flattait de voir jamais réalisé.

» En 1803, l'Empereur se fit représenter tout ce qui avait été autrefois conçu et médité sur cette création, ainsi que toutes les idées nouvelles qu'on produisait.

» Après un profond examen personnel, S. M. fixa son opinion, et détermina définitivement les formes, l'emplacement, la profondeur et l'étendue du port à créer.

» Un décret fut rendu en conséquence le 15 mars 1803, et le chevalier Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées, dont l'Empereur avait distingué les idées lumineuses sur cette matière, fut chargé de l'exécution du projet décrété.

» Cependant plusieurs contradicteurs s'étant encore élevés sur le choix de l'emplacement, sur les moyens d'exécution, sur l'appréciation des dépenses, etc., S. M. ne dédaigna pas de reporter son attention particulière sur ces contradictions, et ce nouvel examen ne fit que compléter la conviction sur la préférence due au projet décrété.

» Il ne fallait pas moins que toute la fermeté de la volonté impériale, pour en assurer l'exécution.

» On a oublié les contradictions; les contradicteurs ont disparu, et le monument est créé : avant un mois il peut recevoir une escadre; il ne s'agit plus que d'achever la démolition de ce batardeau, qui, pendant dix ans, nouvel Atlas, a supporté le poids de l'Océan, et pour la destruction duquel tous les moyens sont assurés.

» Jamais souverain n'a peut-être conçu et vu mettre à terme une entreprise aussi colossale et qui demandât tant et de si grands moyens de caractère, de génie et d'argent.

» Il est superflu de s'étendre sur les avantages incalculables de cette grande création : ce sont les hommes d'Etat, les hommes de mer de toutes les nations, qui savent apprécier l'importance de ses résultats; ils disent : « La rade de Cherbourg était de peu d'effet, tant qu'elle n'avait pas de port : aujourd'hui que son port est créé, elle va recevoir des escadres avec autant de sécurité que les rades de Brest et de Toulon. Et quelle différence de situation par rapport à l'ennemi commun, que celle du port de Cherbourg comparé avec les autres ports de l'Empire ! Quel auxiliaire pour ces ports, que celui de Cherbourg, placé au milieu de la Manche, entre Brest et l'Escaut ! »

S. M. a nommé M. le maréchal duc de Dalmatie, son lieutenant-général, commandant les armées en Espagne.

Digitized by Google

Ce maréchal a pris le commandement le 12 juillet, et a fait sur le-champ ses dispositions pour marcher contre les Anglais qui assiégeaient Pampelune et Saint-Sébastien.

Après cette note, le *Moniteur* publie une lettre du général Rey, commandant à Saint-Sébastien, et deux rapports du maréchal duc de Dalmatie au ministre de la guerre.

Le général Rey annonce que le 22 un parlementaire s'est présenté, mais qu'il n'a pas voulu le recevoir, quoique la brèche fût partout praticable. Le 25, l'ennemi a tenté une attaque de vive-force, à l'aide du feu de diverses mines. Tout ce qui a abordé les brèches a été tué ou blessé, et les colonnes ennemies repoussées en désordre; l'ennemi a perdu de 14 à 1500 hommes, il est rentré dans la place 68 anglais blessés, et on a fait en outre 237 prisonniers.

Dans sa première lettre, datée des hauteurs d'Altabisca le 25 juillet, le maréchal duc de Dalmatie annonce avoir attaqué l'ennemi et l'avoir chassé d'une très-forte position; les Anglais ont beaucoup souffert et perdu 200 prisonniers. Les généraux Reille, comte d'Erlon et Villatte devaient manœuvrer dans des directions diverses pour seconder les mouvemens du maréchal.

La seconde lettre est datée de Linscoin le 26. L'ennemi avait évacué dans la nuit les positions menacées par le général Reille, le général Clausel marchait sur Pampelune; les divisions du centre, sous les ordres du comte d'Erlon, ont attaqué et enlevé la forte position du Col-de-Maya. Les Anglais ont perdu beaucoup de monde dans ce combat, ainsi qu'à l'attaque du général Reille. Le 10e régiment anglais a été presque détruit; on a fait beaucoup de prisonniers et pris huit pièces de canon. M. le maréchal termine en donnant les plus grands éloges à l'ardeur et au dévouement manifestés par tous les officiers et soldats. S.....

ANNONCES.

Ier, IIe et IIIe cahiers de la sixième souscription des *Annales des Voyages de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun.

Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique, quelquefois coloriée.

Les cinq premières souscriptions (formant 20 volumes in-8°, avec

Digitized by Google

60 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franches de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les cinq souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune.

Le prix de l'abonnement pour la sixième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers, et de 33 fr. rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Cours de géographie historique, ancienne et moderne, et de sphère, d'après M. Ostervald, retouchée par M. Bérenger. *Nouvelle édition*, revue, corrigée et augmentée, d'après l'état actuel de l'Europe. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr 50 c., et 6 fr. franc de port. A Genève, chez J. J. Paschoud, imprimeur-libraire; à Paris, chez le même libraire, rue Mazarine, n° 22; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Almanach du cultivateur du Léman, par M. Ch. J. M. Lullin. — IIe Année. — In-8°. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes.

Traité des obligations, selon les règles, tant du for de la conscience que du for extérieur; par Pothier. *Nouvelle édition*, mise en rapport avec le Code Napoléon, etc., etc. Par M. Bernardi, chef de la division civile au ministère du grand-juge. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez Letellier, libraire, rue du Jardinet, n° 3.

Le Mercure de France paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le Mercure Étranger paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXX. — *Samedi* 14 *Août* 1813.

POÉSIE.

LA NAISSANCE DES FLEURS (*).

Déja sur les traces des heures,
Apollon d'un rapide élan
Franchit les profondes demeures
Où dort l'immortel Océan.
L'éclat de la nue enflammée,
Présage d'un riant matin,
Annonce à la terre charmée
La marche de son souverain.
Ceint d'un superbe diadême
Il s'élève au trône des airs,
Et soudain sa splendeur suprême
Etonne et remplit l'univers.
Ecoutez sous les rameaux verts
Des oiseaux la douce harmonie
Fêter le père de la vie,
Ranimant leurs tendres concerts.

(*) Ce fragment d'un poëme sur les fleurs, qui a obtenu un prix distingué à l'Académie de Liége, fait partie du recueil de poésies de M. Mollevaut, qui doit incessamment paraître.

T

Digitized by Google

L'amour seul encore sommeille :
Mais du jour la vive clarté,
Trop indiscrète, le réveille
Sur la bouche fraîche et vermeille
Où mourut dans la volupté
Le dernier baiser de la veille.
Il soupire, il fuit la beauté,
Et seul regrette la nuit sombre :
Cet enfant dans sa nudité
Aime à se voiler d'un peu d'ombre.
Ah ! ne crains pas un seul moment ;
Amour, viens dans ce frais bocage :
Vois son mystérieux feuillage
Vers toi s'incliner mollement,
Et t'offrir un nouvel ombrage
Où puisse ta pudeur sauvage
Sans honte, espirer doucement.

Dispersant les pleurs de l'Aurore
Qui de son réseau délicat
Enlace la pourpre de Flore
Et réfléchit son jeune éclat,
La Nymphe, sous cette verdure,
Déjà se couronne de fleurs :
Le seul luxe de sa parure
Est d'en assortir les couleurs.
O fleurs ! familles innocentes,
Beautés sans cesse renaissantes,
Dont les amours voluptueux,
Ombragés par de riches tentes,
En se cachant sont plus heureux ;
Vous qui dans la nuit solitaire
Epurez l'encens immortel,
Qu'à son brillant réveil la terre
Toujours offre en hommage au ciel.
O fleurs ! déployez vos calices,
Elancez vos souples rameaux,
Courbez-vous en rians berceaux,
Penchez-vous sur ces précipices,
Cachez le front de ces créneaux,
Souriez à ces frais ruisseaux,
Et soyez toujours nos délices,

Digitized by Google

Comme sous mille aspects nouveaux
La beauté plaît dans ses caprices.
Filles du jour, pourquoi gémir ?
Un matin efface vos traces,
Un seul vous voit naître et mourir ;
Mais vous naissez pour le plaisir
Et mourez sur le sein des grâces.

Quand l'éclat de votre beauté
N'affranchissait pas la nature
De sa triste uniformité,
En vain, fière de sa parure,
La terre étalait ses forêts,
Et ses longs tapis de verdure,
Et l'or flottant de ses guérets :
Tous ces monotones reflets
Fatiguaient, attristaient la vue ;
La terre sans fleurs était nue :
L'Amour réclamait son tribut,
L'Amitié sa légère offrande,
Et l'Innocence un attribut,
Et les Grâces une guirlande.
Vénus sourit à leurs désirs :
Un matin la Déesse appelle
Les Grâces, les Ris, les Plaisirs,
Et toute sa cour immortelle :
« Allez, parcourez, leur dit-elle,
Et les plaines et les vallons,
Volez jusqu'au sommet des monts,
Rajeunir le front de Cybèle.
Au reveil de ce jour charmant,
Qu'un peuple léger l'environne,
Tresse sa changeante couronne
Et soit son plus bel ornement.
Fleurs, qu'Iris de feux vous colore ;
Fleurs, parfumez le firmament ;
Buvez les larmes de l'Aurore,
Naissez, mourez en un moment.
Je donne votre empire à Flore ;
Zéphyre sera votre amant. »

Elle a dit, sa troupe fidèle
Parcourant les prés et les bois,

Digitized by Google

Nuance ta robe, ô Cybèle !
De mille couleurs à-la-fois.
Alors Thémire, beauté fière,
Au port noble et majestueux,
Commande, et le lis orgueilleux
A balancé sa tête altière,
Et bravé le flambeau des cieux ;
Tandis qu'au pied du lis superbe
La violette, en sa candeur,
S'ensevelit au sein de l'herbe,
Sans penser qu'une chaste odeur
Trahira sa modeste fleur.
Toi qui cachais ta bienfaisance,
Ainsi, ma sœur, toi qui n'es plus,
Toi qui charmas tant ma souffrance,
Le doux parfum de tes vertus
Seul révéla ton existence.

O combien ce jour à-la-fois
Vit naître de riches vermeilles !
Près de ces trésors les abeilles
Hésitent long-tems sur le choix.
L'œillet étale sa nuance,
Le frais jasmin l'or le plus pur,
La fleur du soleil sa puissance,
Et l'hyacinthe son azur.
Le pourpre, l'orange, l'opale,
Par-tout de leur vive couleur
Ont mêlé la teinte inégale ;
Chaque Nymphe crée une fleur,
Et la formant sur son modèle,
Croyait sourire à la plus belle.

Mais dans ce bosquet écarté
De ses sœurs évitant les traces,
Quelle est cette divinité ?
Je le devine à sa beauté :
Oui, c'est la plus jeune des Grâces.
Le mystère a conduit ses pas,
Et sous sa garde elle dépose
A l'ombre un frais bouton de rose
Formé sous ses doigts délicats.

Digitized by Google

Au lis sa blancheur est égale ;
Il semble se développer ;
Et de sa couche virginale
Impatient de s'échapper,
Comme la vierge fortunée
Aime à parer modestement
L'ivoire de son front charmant
Au doux matin de l'hyménée.

Alors qu'au fond de ce bosquet
Eglé sourit à son ouvrage,
Ce Dieu, des Dieux le plus volage,
Suit ses pas d'un œil indiscret.
Percé d'une flèche inconnue,
Il voudrait, d'un doigt libertin,
Effleurant sa peau de satin,
Ravir à la vierge ingénue
Le voile de son chaste sein :
Mais, s'opposant à ce larcin,
Le dard d'une agrafe l'arrête,
Blesse son imprudente main,
Et son cri trahit sa défaite.
Eglé lève un œil menaçant ;
L'amour s'envole, et sur la rose
Une goutte du plus beau sang
Tombe, et rougit la fleur mi-close.
« Va, dit le Dieu plein de douleur,
Garde ta couleur purpurine,
Et comme un sein trop séducteur,
Toujours sois armé d'une épine.
Je veux que la main du plaisir
Expiant l'excès d'un tel crime,
Tremble à jamais de te cueillir,
Ou de ton dard soit la victime. »

Ta vengeance, fils de Vénus,
Sur ce dard en vain se repose ;
L'épine est un attrait de plus
Pour cueillir un bouton de rose.

M. Ch. L. Mollevaut.

Digitized by Google

ON N'EN MEURT PAS.

CHANSONNETTE.

Air : *Ça n' se peut pas.*

MAITRE *Jean* savant journaliste,
Par instinct souvent indulgent,
De clients se forme une liste
Et reçoit d'eux cadeaux, argent.
On lui fait certains dons moins drôles;
Mais *Jean* s'en console tout bas
Et dit, en frottant ses épaules,
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

Quelques enfans de Melpomène
Pour prix de leurs nombreux travaux
Sont, en paraissant sur la scène
Accueillis par mille bravos,
Plus souvent des destins contraires
Les font tomber avec fracas;
Mais par bonheur pour nos confrères
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

— Mon cher, ma femme est très-jolie,
Elle a de l'esprit, du talent,
Et, malgré le nœud qui nous lie,
Elle ose écouter les galans.
J'ai déjà surpris l'infidèle
Et je suis, grâce à ses faux pas....
— N'est-ce que cela!... Bagatelle....
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

En manquant j'ai fait ma fortune,
La probité ne mène à rien,
Et c'est la manière commune
D'acquérir promptement du bien.
Contre moi l'on peste, on s'emporte,
J'en ris et me croise les bras...
Car pour s'enrichir de la sorte
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

Digitized by Google

Qu'une femme dans son ménage
Vienne à perdre un époux chéri ;
Que de cris dans le voisinage !
Comme elle pleure son mari !
« Quî, moi, dit-elle inconsolable,
» Je survivrais à son trépas, » ....
Oui, mais pour faire un vœu semblable
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

Quand par hasard pour une belle,
On s'échauffe, on entre en fureur,
Comment vuide-t-on la querelle ?
En s'égorgeant au champ d'honneur.
Loin d'avoir l'humeur intraitable,
Chez nous s'il survient des débats,
Mes amis, vidons les à table ;
On n'en meurt pas. (*Bis.*)

CHARLES MALO.

ÉNIGME.

Je suis un tout petit ballon,
Qui n'est pas complètement rond ;
Que l'on élève avec adresse ;
Qu'il faut savoir, quand il s'abaisse,
Relever à propos, avec dextérité,
Par le secours de l'élasticité.
Quoique tout emplumé, je ne suis pas oiseau ;
Je voltige et je n'ai pas d'aile.
Mon ventre est recouvert de peau.
Sur l'instrument de gentille pucelle,
Je vas, je viens, c'est vraiment un plaisir
De me voir sautiller au gré de son désir.

S.....

LOGOGRIPHE

J'ai sept pieds bien comptés, le cas n'est pas douteux,
Avec mes sœurs je puis en porter plus de mille ;
Mon service est fort doux près des hommes gouteux
Ainsi qu'auprès des gens d'une santé débile.

Digitized by Google

Très-pesante chez l'Auvergnat,
Chez l'élégant je suis légère.
Dans le Midi, le pauvre, le goujat
De moi ne s'inquiète guère
A l'époque de la moisson;
Mais dans la mauvaise saison
Il me reprend et me cloue
Pour me trainer dans la boue.
Si perdant un seul pied, je gagne un triple accent
Mon sort change et devient brillant,
Car au lieu de ramper à terre
Cher lecteur, je t'offre à l'instant
Du puissant maître du tonnerre
Une amante adorée et la mère d'un Dieu
Que tu chéris peut-être. Adieu.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

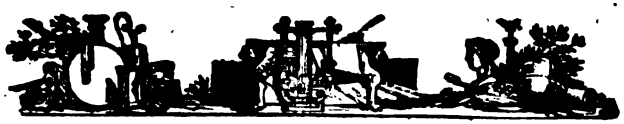
Mon premier très-souvent renferme mon second,
Et mon tout en public expose maint fripon.

Aug. Ch..... J....c (Charente-Inférieure).

*Mots de l'*Enigme*; du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Félicité*.
Celui du Logogriphe est *cage*, dans lequel on trouve : *âge*.
Celui de la Charade est *Orage*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Médée ; roman mythologique ; par M. Née de la Rochelle, juge-de-paix à la Charité-sur-Loire. — Quatre vol. in-12, fig. — Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE *.)

M. Née, ainsi que je l'ai indiqué dans mon premier article, s'est proposé de rassembler les antiques traditions que nous ont transmises les poëtes bien plus que les historiens, sur l'époque du voyage des Argonautes, d'en former un tout dont les diverses parties liées et coordonnées entre elles vinssent se fondre dans un même plan, celui de nous montrer Médée amante, épouse, mère, et même un instant reine, d'en composer enfin une sorte de roman poético-politique où, comme dans beaucoup d'autres imitations d'un ouvrage célèbre, la fiction servît d'enveloppe aux leçons de la sagesse et de la morale, et fût ainsi relevée par un but plus utile que celui d'offrir à l'esprit un simple et vain délassement.

Je ne suivrai pas l'auteur dans sa discussion préliminaire où il cherche à éclaircir et la généalogie de Médée et les difficultés qui se présentent pour faire concorder avec l'ordre chronologique les rapports qu'on lui prête avec divers personnages contemporains : je ne me sens pas capable de seconder ses efforts pour demêler *les faits véritablement historiques* des *fables et erreurs* par lesquelles il *paraît constant que l'histoire de Médée fut altérée plusieurs siècles après sa mort;* je craindrais de mal garder mon sérieux, en considérant la gravité avec laquelle, depuis Orphée jusqu'à Quinault, depuis Héro-

* Voyez le numéro du 31 juillet.

Digitized by Google

dote jusqu'à MM. Delandine et Chaudon, M. Née rassemble les autorités, cite les passages, recueille les mots échappés qui peuvent jeter quelque jour sur la vie, les mœurs ou le caractère de Médée. Je me contente d'observer que dans cette *importante* et *utile* recherche, notre auteur a montré la bonne-foi, le zèle, l'érudition d'un véritable archœologue, et qu'il peut le disputer à cet égard au plus intrépide commentateur.

Il serait peut-être tout au moins aussi curieux d'examiner l'hypothèse ingénieuse des savans qui ont vu, dans la plupart des fables et des héros des premiers siècles de la Grèce, des allégories cosmiques, des types du soleil et de la correspondance de son action avec les divers phénomènes célestes et terrestres. J'aimerais, je l'avoue, qu'on décidât si le Bélier rayonnant du zodiaque est descendu aux chants des poëtes, du ciel en terre; ou si ce n'est qu'après avoir émerveillé les mortels de l'éclat de sa *Toison-d'Or* et transporté sur son dos, en volant, disent les uns, en nageant, disent les autres, Phryxus et sa sœur Hellé en Asie, que ce divin animal, fils de Neptune et de la nymphe *Théophané*, s'éleva au ciel du milieu du bûcher ou par *son ordre même* (car il est un des animaux parlans qui figurent dans les annales du monde primitif), Phryxus l'avait immolé (1).

(1) Ce riche et beau Bélier dont l'existence est si intimément liée à l'histoire de Jason et de Médée, que la vérité de l'une me paraît presque dépendre de la réalité de l'autre, a bien donné quelques embarras à ceux qui voyent dans cet animal et les héros ses contemporains des *personnages historiques*. Aussi, dès long-tems, imagina-t-on d'en faire un vaisseau appelé *le Bélier*, à cause de la figure de sa proue. Malheureusement Homère ne permet pas de croire que lors de la guerre de Troye, postérieure à l'expédition des Argonautes, les Grecs connussent encore l'usage qui semble indiquer une navigation déjà très-perfectionnée, de distinguer leurs vaisseaux par des figures et des noms. D'un autre côté, rien dans le tableau que les mythologues avaient transmis du *Bélier à toison d'or*, n'offre le moindre trait, la moindre allusion qui autorise sa transformation en vaisseau; au contraire, son origine semble fixer invariablement la

Digitized by Google

Je voudrais bien savoir encore ce qui sera arrivé de pareil au navire Argo. On peut remarquer que sur notre terre il ne fut assurément pas aisé de le ramener des rives du Phase dans la Méditerranée, soit à travers l'Asie, l'Arabie et l'Afrique, soit par le nord de l'Europe et en venant rejoindre le détroit de Gibraltar, ainsi que le portaient les premières traditions. Cependant si l'Argo n'a jamais abandonné la voûte céleste où elle brille encore aujourd'hui, la circumnavigation qu'on lui trace exécutée dans l'océan de l'Ether, n'a plus rien qui m'étonne : mais s'il s'agit d'un voyage sur des mers et des eaux toutes terrestres, oh! c'est vraiment là *une autre histoire*, et que les donneurs d'explications historiques, tant cette course les déroute, sont obligés de renvoyer au pays des fables.

Cependant si le premier fait, celui du voyage à Colchos, est réel, et qu'une tradition véridique en ait transmis fidèlement la mémoire, comment se peut-il que cette même tradition n'ait pas conservé l'itinéraire du retour, et qu'on ait été réduit à en imaginer un tout-à-fait impraticable? Quoi! l'on veut que le souvenir de cette expédition soit une preuve et comme un monument de très-anciennes relations commerciales entre les Grecs et la Haute-Asie, par la route du Pont-Euxin, que probablement même elle ait été la première tentative d'une navigation déjà très-remarquable pour l'époque qu'on lui assigne; et il faudra supposer que les récits de cet événe-

---

nature de son être. Il suffit, en effet, de se rappeler qu'il était fils de *Neptune* (la mer) et de la nymphe *Théophané* (manifestation du Dieu), pour reconnaître l'un des *signes* où le soleil se montrait dans toute sa pompe, et s'apercevoir que cette *naissance* n'est autre chose que l'expression figurée du *lever* de la constellation du Bélier. Dans la physique primitive, en effet, on supposait que les astres sortaient de la mer et y rentraient, et dans la langue des mystères on désignait ces deux circonstances par la dénomination figurée de *naissance* et de *mort*. Quelque passionné qu'on soit pour l'histoire, il est difficile de trouver dans celle de ce Bélier autre chose qu'un fait astronomique : et si maintenant *le Bélier*, objet du voyage des *Argonautes*, est au ciel, faudra-t-il encore chercher ses conquérans sur la terre ?

Digitized by Google

ment important et dont il était si essentiel aux navigateurs de recueillir toutes les circonstances, aient précisément omis celle du retour, qui ne devait pas moins que le voyage intéresser les nations commerçantes. J'admire la sagacité de ceux qu'aucune de ces difficultés n'arrête. Quant à moi, j'avoue que je n'y vois point d'explication satisfaisante; à moins que quelque géologue ne vienne à prétendre que du tems des Argonautes les mers occupaient encore des terres aujourd'hui habitées, ce qui ne serait assurément pas plus difficile à admettre que la vérité de l'*histoire* et de la *généalogie* des *astres* et de leurs *enfans*.

Mais revenons à l'auteur de *Médée*, que je crains d'avoir scandalisé de tous mes doutes irrévérentieux; et sans plus de digressions, suivons-le dans ce dédale de fables où quelle que soit d'ailleurs sa manière de les envisager, il a eu l'art de nous conduire en nous attachant au fil d'un récit intéressant et régulier.

Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus sont les principales sources où il a puisé pour toute la première partie de la vie de Médée. Les mythologues et leurs commentateurs, les poëtes tragiques, et même ceux de nos jours qui ont traité quelques-unes de ses aventures lui ont fourni des détails, des épisodes, des traits qu'il a enchassés dans son récit. La seconde partie où il ramène de Grèce en Asie son héroïne avec son fils, le jeune Médus, qu'elle a eu de son mariage avec Egée, père de Thésée, est celle où l'auteur a eu le plus à tirer de son fonds.

Il est inutile de redire au lecteur les courses et les exploits des Argonautes : *cui non notus hylas?* Il suffit de remarquer que manquant de Mémoires certains et d'autorités suffisantes pour déterminer la route de leur retour, M. Née a pris le parti, sur la foi d'Apollonius et de Valerius Flaccus, de leur faire remonter le Danube, non qu'absolument parlant ce chemin ait dû être plus praticable que les deux autres indiqués par les premières traditions (2), mais il choque un peu moins ou-

(2) A l'époque d'Apollonius de Rhodes, la géographie était assez avancée pour qu'il ne fût plus possible ni de faire voyager l'*Argo* à

Digitized by Google

vertement les notions géographiques. Il est vrai qu'ils n'y trouveront plus la communication qu'Apollonius avait supposée entre ce fleuve et la mer Adriatique ; mais patience, Médée est là, et ne désespérons de rien. Tandis que les Argonautes se reposent sur l'île Peucé formée par les deux principales bouches du fleuve, et où Jason les a engagés à célébrer la fête de son hymen avec Médée, tout-à-coup, au milieu du festin, la flotte de Colchos, conduite par Absyrte et par Styrus, amant de la princesse enlevée, arrive, et mêle à la pompe nuptiale l'éclat de mille et mille torches dont les soldats d'Aétès s'apprêtent à embrâser l'*Argo*.

Les Grecs, à l'exemple de Jason, se jettent sur leurs armes ; mais Junon envoye à leur secours une tempête qui brise et engloutit les vaisseaux de Styrus. Cependant Absyrte échappe à la fureur des flots en se retirant sur la côte opposée à l'île, et là il tient comme bloquée l'*Argo* et ses navigateurs. Les héros de la Grèce, et j'en suis un peu honteux pour eux, désespérant de leur salut, veulent livrer Médée à son frère, pourvu qu'il leur laisse le trésor de Phryxus. Celle-ci, par ses plaintes, et peut-être un peu par ses menaces, fait rougir Jason de la lâcheté de ses compagnons. On tend un piége à Absyrte ; Médée exige qu'on se contentera de le faire prisonnier ; mais celui-ci de son côté cherche à tromper et surprendre les Grecs, et il tombe sous les coups de leur chef.

Les Argonautes, en remontant l'Ister, parviennent à un lac, dernier terme de leur navigation, et bordé par

---

travers l'Afrique, soit en la portant pendant dix jours, soit en la descendant par le Nil, selon la tradition que les prêtres Égyptiens communiquèrent à Hécatée de Milet, ni de l'envoyer avec le faux Orphée par le Palus Méotide, dans des mers communiquant à l'Océan, d'où elle serait descendue au détroit de Gibraltar. Ainsi Apollonius se vit forcé de changer son itinéraire ; mais pour conserver quelque trace de l'ancienne tradition, il conduisit les Argonautes dans l'Ister, où il supposa qu'en remontant vers son embouchure on devait trouver un bras qui descendant à l'Adriatique en établit ainsi la communication avec la Mer-Noire.

Digitized by Google

des hauteurs d'où l'on aperçoit la mer Adriatique, mais avec laquelle ce lac est sans communication. Ils se livrent de nouveau au désespoir, et c'est encore Médée qui se venge par un bienfait de leur ingratitude, en faisant transporter, pendant leur sommeil, par les dragons même d'Hécate, l'*Argo* et tout son équipage du fond de ce lac sans issue, au sein des eaux de l'Adriatique, qui les auraient bientôt rendus à la Grèce si les Dieux ne voulaient faire expier à Médée et à Jason par de nouvelles traverses les fautes où l'amour les a entraînés. Jetés loin de leur route, ils arrivent à l'île de Circé, Circé, sœur d'Aétès, par conséquent tante de Médée, et qui cependant, environ cent ans après, se trouve encore assez jeune pour faire un enfant avec Ulysse : tant, comme dit M. Née, les poëtes ont altéré l'*histoire* de ces anciens tems. Parmi les obstacles qui éloignent Médée de la Grèce où l'attend un peu de repos suivi bientôt d'autres orages, nous remarquerons l'arrivée des Argonautes dans les états du sage Alcinoüs : ils y trouvent une nouvelle flotte de Colchidiens qui ayant pris la route du Bosphore cherchent Jason et son amante sur toutes les mers de la Grèce; et somment le roi des Phéaciens de leur livrer la fille d'Aétès. Le prudent Alcinoüs veut arranger cette grande affaire : nouveau Salomon, il médite un jugement qui doit servir de base à la législation des enlèvemens et de modèle à la postérité, et voici l'arrêt qu'il se propose de prononcer : si Médée n'est point encore devenue l'*épouse* de Jason, elle retournera chez son père; s'il en est autrement, la paternité perdra ses droits et cèdera à ceux de l'hymen. L'épouse du roi des Phéaciens, non moins prudente que son mari, mais peut-être plus indulgente pour les pauvres filles que des héros enlèvent, le voyant occupé de profondes méditations, prend part à sa peine, lui offre ses conseils, et obtient la confidence du moyen de conciliation qu'il a imaginé. Aussitôt qu'elle est maîtresse de ce secret, la reine, à tout hasard, et pensant que deux sûretés valent mieux qu'une, se hâte d'envoyer une esclave fidelle avertir la princesse de Colchos de la condition dont va dépendre son destin. Il était tems que cette bonne reine

Digitized by Google

eut de l'esprit pour les deux amans. Qui le croirait dans nos siècles corrompus? et qui ne reconnaîtra maintenant combien nos pères avaient plus de mœurs que nous? Les noces interrompues de l'île de Peucé n'avaient point encore eu de dénouement : mais comme les premières cérémonies étaient heureusement faites, Jason à la nouvelle qui lui arriva du palais d'Alcinoüs se hâta d'en improviser la fin; et certain désormais d'avoir mis le bon droit de son côté, il parut le lendemain au tribunal du roi avec sa jeune épouse, brillans tous deux de beauté, de joie et d'espérance..... Alcinoüs vit bien qu'il fallait laisser Médée à Jason, et les Colchidiens retournèrent un peu honteux, donner à l'inflexible Aétès les nouvelles du succès de leur ambassade.

Je ne suivrai point Médée en Grèce; je ne chercherai point non plus à mettre aux prises M. Née, qui lui donne Egée pour second époux, avec M. Clavier qui argumente puissamment contre cette aventure, et qui démontre fort bien que si Thésée n'eut été encore qu'adolescent lorsque Médée avait déjà de son père Egée un fils âgé au moins de 14 ou 15 ans, il n'aurait pas pu rencontrer quelques années plus tard à la cour de Minos cette *jeune Ariane* que l'on sait qu'il enleva; et qui, en suivant la chronologie de M. Née, n'aurait cependant été guères enlevable. En effet, Ariane, comme fille de *Pasiphaé*, autre sœur d'Aétès, était cousine de Médée, et ne pouvait être moins âgée que la princesse de Colchos. Or, Thésée avait comme on sait trop bon goût pour se charger d'une princesse de l'âge de sa belle-mère; ou si cela était, il ne faudrait pas lui faire un si grand crime de l'avoir cédée à Bacchus dans l'île de Naxos. Mais encore une fois, combien ces malheureuses fables ont rendu difficile l'étude de l'*histoire*! Dans l'impossibilité de concilier de si graves différends, profitons du peu d'espace qui nous reste pour dire quelques mots de la dernière partie de la vie de Médée.

Nous en sommes au moment où l'inimitié de Thésée ne laisse à son historien d'autre parti à prendre que de la ramener à Colchos. En effet, elle est sur le déclin de l'été de sa vie, et quoique beaucoup d'autres enchante-

Digitized by Google

resses ayent attendu plus tard pour quitter le sentier des aimables erreurs et faire de nécessité vertu, nous avons vu que Médée avait trop d'esprit et de noblesse d'ame pour ne pas prendre de meilleurs sentimens. Elle aime d'ailleurs son fils Médus, désormais sans rang dans la Grèce, et elle va tenter de lui assurer le trône du vieil Aétès dont ce fils est désormais l'unique héritier. M. Née, qui veut que l'âge mûr de Médée efface par son éclat toutes les petites taches qui ont pu lui rester de sa jeunesse, s'est privé, pour la mettre seule en scène, de l'intervention de Jason, malgré la tradition qui fait retourner ce héros en Asie, où même, selon Trogue Pompée, les monumens de ses victoires subsistaient encore du tems d'Alexandre, et furent détruits par ordre de Parménien, pour que le souvenir d'aucune gloire ne se mêlât à celle du fils de Philippe. Jason est donc mort : Médée ne peut lui refuser quelques regrets ; et c'est à ce dernier anneau que se brise, lorsqu'elle quitte la Grèce, la longue chaîne de malheurs dont elle y fut enveloppée. Bientôt elle arrive avec Médus en Carie. Une jeune Grecque, nommée Leucippe, fille de Thestor le devin, qui lui-même avait pour père l'argonaute Idmon, les suit dans ce voyage pour obéir à un oracle qui l'envoie chercher en Asie ce père qu'elle a perdu. Un tel compagnon pourrait bien mêler d'autres leçons à l'instruction sévère que Médée donne à son fils ; heureusement Leucippe et Médus ont des cœurs à qui la pratique de la vertu offre peu de difficultés. Ils s'aiment cependant : mais Platon lui-même n'aurait pu concevoir des feux plus épurés de la matière ; et ce sentiment tout spirituel ne vaudra pas même à Leucippe l'honneur de devenir par la suite l'épouse de Médus. Il paraît que quand M. Née se trouve engagé dans quelque épisode amoureux, il s'occupe peu du dénouement : au reste, ici il a eu ses raisons particulières, il a voulu nous montrer au moins une fois deux jeunes gens résistant aux égaremens des passions ; il y en a assez d'autres, nous dit-il, qui s'empressent d'y céder.

Ce but et cette réflexion honorent les sentimens de M. Née : reste à savoir si comme auteur il n'aurait pas

Digitized by Google

pu tirer un parti un peu plus brillant de cette situation. Mais hâtons-nous de réunir à Colchos Médée et son fils, que M. Née y envoie chacun par une route différente.

Médus avec Thestor, que sa fille a retrouvé, et qui est devenu le gouverneur du jeune prince, traverse l'Asie pour en connaître les peuples et compléter son éducation politique, tandis que les longueurs et les fatigues de cette route déterminent sa mère à s'embarquer. Une tempête et les Dieux la jettent de nouveau sur l'île de Peucé où Absyrthe mécontent encore de son aventure, témoigne sa colère en inondant le pays de serpens qui habitent son tombeau. Médée l'apaise par des sacrifices, et enfin purifiée et tout-à-fait réconciliée avec les Dieux, elle arrive à Colchos où règne son oncle le farouche Persès, qui tient son frère Aétès dans une étroite prison, et qui vient de faire arrêter un jeune étranger qu'on dit Grec.

Le lecteur doit entrevoir que cet étranger est Médus, que sa mère qui en secourut tant d'autres, n'abandonnera pas et son père et son fils; Persès périra donc. Il faut convenir ici que le moyen employé pour cela par Médée se sent encore un peu de la vigueur de sa jeunesse; elle arme Médus d'un poignard pour en frapper le tyran qui doit l'admettre à son audience. Mais que faire? elle n'a pas d'armée à ses ordres; et quand elle en aurait une, après avoir fait périr bien du monde avec lui, Persès n'en serait pas moins tué dans la bataille. Ce dénouement au fond n'est pas donc pas aussi cruel qu'on pourrait le penser, et il rend la liberté à Aétès; il assure un trône à Médus, à sa mère l'avantage de couler au milieu des heureux qu'elle ne cesse de faire une longue et paisible vieillesse qui la conduit par une mort douce et paisible aux Champs-Elysiens, où son ombre unie à celle d'Achille recommencera une carrière d'inaltérable félicité.

Peu d'historiens ont, comme M. Née, l'avantage de pouvoir conduire le destin de leurs héros jusqu'au-delà du tombeau.

Maintenant que nous sommes tranquilles sur le sort éternel de la princesse de Colchos, il ne nous reste plus

Digitized by Google

à nous occuper que de celui de son histoire. Ce sujet, tel que M. Née l'a conçu, offrait des difficultés de plusieurs espèces. D'abord, l'incertitude, le vague des traditions qu'il a mises en œuvre, la physionomie fabuleuse de ces héros que l'imagination saisit à peine à travers l'éloignement et l'obscurité des siècles, ne promettent pas un grand intérêt; ensuite la partie poétique de l'ouvrage a été en quelque sorte épuisée par les auteurs grecs et latins; dans la partie politique enfin, M. Née n'avait ni le mérite de l'invention, ni même celui de l'à-propos, pas même l'avantage de pouvoir recomposer et reproduire le tableau de l'histoire des arts, des connaissances, des mœurs, en un mot, de la civilisation de peuples dont la mémoire soit consacrée par de longs souvenirs; puisqu'il ne reste au contraire aucune trace, aucun monument des tems et des pays où M. Née a placé l'action qui termine son ouvrage.

Au milieu de tant d'obstacles, il était bien difficile de produire un chef-d'œuvre nouveau; et si on voulait en faire l'honneur à M. Née, sa modestie s'offenserait de l'exagération et de la maladresse d'un pareil éloge. Il n'a donc point surpassé ses rivaux; il n'est point aussi poëte que les poëtes. il n'imagine ni ne conte aussi bien que l'auteur du *Télémaque;* l'époque, les personnages, les lieux qu'il décrit sont loin de lui présenter l'intérêt que trouve dans une partie des mêmes contrées, considérées à une autre époque, le guide du *Jeune Anacharsis*. Mais le mérite qu'on ne saurait lui contester, c'est celui d'avoir réuni à-peu-près tout ce que l'antiquité nous a laissé de curieux sur le siècle héroïco-mythologique antérieur à la guerre de Troie.

Les gens du monde prendront, je pense, avec plaisir, dans cet ouvrage une connaissance exacte et suffisante de tous ces héros qui figurèrent à la chasse du sanglier de Calydon, ou qui prirent part aux querelles sanglantes des enfans d'Œdipe; ils y verront, pour ainsi dire, naître les futurs destructeurs de Troie; enfin on peut regarder le roman de *Médée* comme une utile introduction aux fables Homériques.

Sous le rapport du style et de la composition, M. Née

Digitized by Google

laisse sans doute à désirer. On lui voudrait plus de force; mais il a beaucoup de naturel. Ses idées sont sages, ses vues droites; et sans être très-profondes, ses pensées vont à l'ame par leur noblesse et leur loyauté. En un mot, ce ne peut-être sans un talent estimable et vrai qu'on réussit à attacher le lecteur à un roman mythologique de quatre volumes, où l'intérêt et la curiosité se soutiennent jusqu'à la fin; quoique l'auteur ait sacrifié un grand moyen de succès à la sévérité de ses principes, en ne faisant presque qu'effleurer d'un pinceau chaste et réservé les peintures passionnées que pouvait aisément lui offrir son sujet. GIRAUD.

ŒUVRES CHOISIES DE DESMAHIS. *Edition stéréotype* d'après le procédé de *Firmin Didot.* — Un vol. in-18.

LES *Œuvres de Desmahis* étaient devenues rares depuis long-tems; et quoique ce poëte n'occupe pas un rang bien distingué sur le Parnasse, cependant plusieurs des essais échappés à sa muse facile et gracieuse peuvent remplir quelques-uns des loisirs de l'homme de lettres, et servir d'objet d'étude aux jeunes poëtes. Aussi attendait-on avec assez d'empressement l'édition que M. Fayolle vient de publier, en y joignant une notice dont je ne dirai rien, parce qu'elle ne contient que des faits très-connus.

En 1778, un certain Fressol qui avait le don de voir un *grand air de famille* entre les productions de Gresset et celles de Desmahis, publia les œuvres de ce dernier en deux gros volumes qui renferment, comme on peut le croire, bien plus de *mauvais* que de *bon.* C'est en choisissant dans cette édition que M. Fayolle a composé la sienne, mais sous ses mains les deux gros volumes se sont réduits à un seul qui est très-mince, et qui le serait davantage si l'éditeur n'y eût mis que ce qui mérite d'être conservé.

L'Impertinent, comédie en un acte, jouée en 1750 avec un succès qu'elle n'a jamais obtenu aux reprises, est le morceau le plus important, mais non le meilleur

Digitized by Google

du recueil. L'intrigue de la pièce de Desmahis est très-peu de chose, puisqu'elle roule toute entière sur un billet perdu, sans que cette perte donne lieu à aucun incident *comique* ni même *plaisant*. L'impertinent qui se nomme Damis veut à force d'impertinence se faire chasser par une maîtresse qui l'ennuie, et il réussit dans ce dessein en essuyant, il est vrai, une mystification peu agréable; mais le caractère de ce Damis, bien loin d'être développé, n'est pas même esquissé, puisque l'auteur ne met en scène que deux ou trois traits d'impertinence assez communs. Cette nullité absolue prouve que Desmahis n'avait ni génie pour tracer un plan, ni talent pour l'exécuter, ni force comique pour peindre les diverses nuances qui concourent aux développemens d'un caractère.

Le style pétille d'esprit, mais il manque de naturel et de vérité: on peut le comparer à un rayon de lumière qui se reflette de mille manières sur un bloc de glace où il se brise; il nous éclaire ensuite, il nous éblouit même, mais il ne nous échauffe pas. Le dialogue est un recueil de maximes et d'épigrammes dont plusieurs sont fort jolies; il ressemble à une conversation préparée d'avance par un homme qui s'étudie chaque matin à *faire son esprit* pour le reste de la journée. Il y a cependant quelques passages qui sont écrits dans le ton franc et naturel de la bonne comédie. Tel est celui ou Lisidor dit à Damis en lui parlant des femmes.

Il en est, j'en conviens, qui tendres par étude,
Coquettes par ennui, fausses par habitude,
Nous trompent par besoin; mais sommes-nous moins faux?
Les femmes de nos torts, empruntent leur défauts,
Et leurs vertus sont rarement les nôtres.
D'ailleurs ne jugeons pas des unes par les autres:
Toutes n'ont pas les mêmes agrémens;
Et toutes ne sont pas de ces femmes citées
Presqu'en tous les portraits des modernes romans,
Qui toujours sans amour et jamais sans amans,
Peut-être rougiraient d'être plus respectées.

Tel est encore le passage suivant, dans lequel l'im-

Digitized by Google

pertinent raconte à sa maîtresse la manière dont il a passé les huit jours pendant lesquels il a été sans la voir : elle lui demande quels *devoirs importans* l'ont occupé, il répond :

Vous m'en demandez compte ! eh ! mais cent, plutôt mille.
J'eus dimanche un billet pour souper chez Mouthier (1)
Avec le petit duc et la grosse comtesse ;
Lundi, jour malheureux ! un maudit créancier,
Automate indocile, homme sans politesse,
Sous prétexte qu'il doit lui-même et qu'on le presse,
Me voulut sans délai contraindre à le payer.
J'allai le jour suivant flatter un financier ;
Mercredi je courus à la pièce nouvelle,
Tout le monde était pour, et moi je fus contre elle ;
La satire embellit les plus simples propos
Et l'admiration est le style des sots.
Jeudi j'eus de l'humeur, je me boudais moi-même ;
Le lendemain, je fus d'une folie extrême,
Florise s'empara de moi pour tout le jour.
Hier, à tout Paris, j'ai fait voir une veste
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste,
Où Laboutray, Tassau (2), ravissent tour-à-tour,
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

« Le détail de cette semaine, dit Laharpe, est un morceau très-piquant et très-original. Il y a même ici un » autre mérite que celui du style et de la peinture des » mœurs. C'est un à-propos très fin que ce vers,

J'allai le jour suivant flatter un financier.

» ce jour est précisément le lendemain de la visite du » créancier discourtois. »

Les poésies légères de Desmahis sont bien supérieures à sa comédie. Elles ont suffi pour faire à leur auteur la réputation d'un poëte aimable et spirituel, et si l'on ne peut les comparer à celles de Voltaire, de Chaulieu, de Lafare, de Gresset ou de Bernard, elles me paraissent

(1) Cuisinier célèbre.
(2) Brodeurs à la mode.

Digitized by Google

l'emporter pour le naturel, la grâce et le talent, sur celles de Bernis, trop prodigue de couleurs artificielles pour ne pas fatiguer; sur celles de Bertin, qui se ressentent souvent de la funeste influence de l'école de Dorat, à laquelle il a su échapper dans ses élégies, bien supérieures à tout ce que Desmahis a composé, et sur celles de certains rimeurs de nos jours, qui publient de *gros volumes* faits avec leurs *petits vers* exhumés de nos divers recueils consacrés aux muses, pour avoir le plaisir de les enterrer en masse après une prompte agonie que les plaisanteries des critiques et les dédains du public rendent très-douloureuse, et qui malgré cela se croient de grands poëtes, prétendent aux honneurs, et visent au fauteuil.

On trouve des passages charmans, des idées ingénieuses et de fort jolis vers dans les épîtres de Desmahis. Ce sont d'agréables bagatelles où règne un excellent ton de plaisanterie, un badinage gracieux, une aisance aimable, qui les font lire avec plaisir, mais où l'on chercherait vainement ces traits de philosophie et ces pensées originales et profondes qui se trouvent dans les moindres pièces de Voltaire, et que les détails gais, plaisans et spirituels dont elles sont environnées, font encore mieux ressortir. Voltaire est inimitable dans l'épître badine, et Chénier, à qui l'impartiale postérité donnera un des premiers rangs parmi les poëtes français, après l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre* et de *Brutus*, s'est montré le seul disciple que ce grand homme n'aurait pas désavoué : la *petite épître à Jacques Delille*, celle *à Eugénie*, *la Retraite*, etc., ne dépareraient pas les œuvres du poëte à qui l'on doit les *tu* et les *vous*, la *Vie de Paris*, et cent autres chefs-d'œuvres dans le genre léger.

L'*Epître à une Dévote* est sans contredit ce que Desmahis a fait de mieux; mais comme elle est dans la mémoire de tous les amis des jolis vers, il devient au moins inutile d'en citer des fragmens : l'épître à Voltaire, qui valut à son auteur une charmante réponse, fourmille de traits heureux. Tel est le passage suivant :

Les Dieux qui vous ont fait pour plaire
Semblent vous avoir tout donné,

Digitized by Google

Santé, talens et fortune *prospère ;*
Ah ! vous serait-il pardonné,
Si comblé de leurs dons vous n'en saviez pas faire
L'usage d'un prédestiné ?
Goûtez bien ces leçons : par une loi trop dure,
Le tems présent s'écoule avec rapidité,
Il ne saurait être arrêté
Que par l'enchantement d'une volupté pure
Le tems n'est qu'une immensité
Dont l'usage fait la mesure,
Et vingt ans de plaisir, voilà l'éternité.

Je trouve dans une autre pièce ces vers remarquables par la justesse des pensées et le mérite de l'expression.

La Gloire est un fantôme, une ombre passagère,
Qu'on croit toujours atteindre et qu'on ne peut saisir,
Une coquette mensongère
Qui par le dépit même irritant le désir,
Accompagne un refus d'une faveur légère,
Et, sans jamais se rendre, enchante et désespère
Par le prestige du plaisir.
Ne songeons qu'à jouir du moment où nous sommes,
Et nos jours les plus longs deviendront des instans.
Si de l'usage de leur tems
Nous faisions rendre compte aux hommes,
Le héros dirait : j'ai vaincu ;
Le bel esprit : j'ai fait un livre,
Où j'apprends aux mortels le secret de bien vivre.
Le sage dirait : j'ai vécu.

Je terminerai les citations par un passage de l'épître à M. Murville, dans laquelle le poëte, après avoir peint les ennuis qui suivent la richesse et les plaisirs d'un frugal repas assaisonné par l'amour, dit à son ami :

Toi qu'avec plaisir je contemple
Au sein de la sobriété,
Ami de la simplicité,
Contre une fortune plus ample
N'échange point la liberté.
Les vrais plaisirs sont dans ta sphère :
Sans obscurité, sans éclat,

Digitized by Google

A-t-on besoin d'un grand état
Quand on a le bonheur de plaire.

On trouve des vers très heureux dans les plus médiocres épîtres de Desmahis ; mais aussi les meilleures sont déparées par des idées vulgaires, des pensées fausses, des tournures forcées, et des vers faibles et prosaïques. En résumé, ce poëte n'a rien laissé de parfait ; mais on trouve le cachet d'un talent aimable dans tout ce qu'il a écrit.

Le *Voyage d'Eponne*, malgré quelques détails charmans, n'est qu'une production très-médiocre, remplie des faux brillans et d'antithèses. Cependant on a bien fait de le reproduire dans la nouvelle édition, à cause de la peinture d'une noce de village, qui, sans être un tableau de Teniers ainsi que le prétend l'éditeur, a de la fraîcheur, de la grâce, et même de la naïveté.

Les deux articles *Fat* et *Femmes*, fournis par Desmahis à l'Encyclopédie, font également partie de ses *Œuvres choisies*. Je ne sais pourquoi le nouvel éditeur les a exhumés de l'immense dictionnaire où ils sont ensevelis ; mais s'il a cru rendre service à leur auteur il s'est étrangement abusé ; car rien n'est plus ridicule que ces deux morceaux. L'article *Fat* et fort court sans être meilleur pour cela. L'article *Femme* est connu de quelques curieux seulement, à cause des sottises ridicules et niaises qu'il renferme.

Voltaire indigné que cet article, sans contredit le plus mauvais de tous ceux de l'Encyclopédie qui en a tant de mauvais, déparât un ouvrage auquel il travaillait, a consigné dans ses Œuvres, et sur-tout dans sa Correspondance, les preuves de son mépris pour un soi-disant moraliste qui a cru pouvoir caractériser un sexe tout entier, d'après quelques fillettes et quelques femmes sans mœurs qu'il a connues. Voici comment il débute. « Femme. — Ce nom seul touche l'ame, mais il » ne l'élève pas toujours, il ne fait naître que des idées » agréables qui deviennent un moment après des sen» sations inquiètes ou des sentimens tendres ; et le phi-

Digitized by Google

» losophe qui croit contempler n'est bientôt plus qu'un » homme qui désire, ou qu un amant qui rêve. »

Tout l'article est écrit dans un semblable jargon qui devient souvent inintelligible, non-seulement par le défaut de clarté dans l'expression des idées, mais encore par l absence de sens commun. J'ignore si l'auteur avait la clef des pauvretés qu'il débite, mais je ne la lui envie pas; l'intelligence de ce galimathias serait pour moi sans aucune espèce d'intérêt. Examinons cependant la phrase que je viens de rapporter.

Le mot femme *touche l'ame mais il ne l'élève pas toujours*. L'histoire est là pour donner un démenti à notre moraliste de ruelle; elle apprend, en effet, que les peuples du Nord durent souvent leur salut au courage dont leur femmes les enflammèrent. On lit dans *Florus* et dans *Tacite*, que plus d'une fois les épouses des Helvétiens les engagèrent à retourner au combat en leur présentant leurs seins nus et en exprimant l'horreur qu'elles avaient pour l'esclavage. Celles des Teutons offrirent le même exemple dans la guerre contre Marius; les Cimbres craignaient moins les blessures de l'ennemi que les reproches de leurs femmes. Chez nos braves ancêtres, elles prenaient part aux délibérations importantes et inspiraient aux hommes des pensées grandes et courageuses. Le Scandinave volait à la gloire animé par les chants du Scalde et par le sourire de la beauté. Les femmes furent l'ame de la chevalerie, et toute l'histoire moderne dépose que nos plus grands hommes leur durent souvent l'élévation de leur courage. Voilà ce que Desmahis aurait dû apprendre avant d'écrire ses petites phrases antithétiques.

Il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des sensations inquiètes ou des sentimens tendres.

Je demande d'abord ce que c'est qu'une *idée* qui devient une *sensation?* Si cela était, la *cause* serait alors le produit de l'*effet*, car on sait que la *sensation* produit *l'idée*, et non *l'idée la sensation* : je demande ensuite si une mère allaitant son enfant, une épouse s'immolant pour sauver les jours de son époux, une sœur de la cha-

Digitized by Google

rité soignant dans l'asyle de la misère et du malheur l'infirme que notre égoïsme repousse du sein de la société parce qu'il est pauvre, si tant de preuves du dévouement le plus désintéressé que les femmes nous donnent à chaque instant de notre vie comme filles, comme sœurs, comme amantes, comme épouses, comme mères et comme citoyennes, *n'éveillent en nous que des idées agréables*? Il faut être bien dépourvu de sens commun pour écrire de pareilles absurdités?.....

Lorsqu'on lit tant de sottises réunies en si peu de mots, on est étonné que Diderot et d'Alembert aient pu recevoir pour l'Encyclopédie des articles tels que ceux de Desmahis, mais si l'on réfléchit aux persécutions qu'éprouva leur entreprise et qui dégoûtèrent les principaux collaborateurs, on verra qu'ils furent souvent obligés de recevoir de toutes mains pour remplir leurs promesses.

Au reste, il était inutile et même impossible d'écrire sur les femmes dans l'Encyclopédie, à cause des développemens que ce sujet exige, il fallait donc se contenter d'un article purement grammatical tel que celui du *Dictionnaire de l'Académie*, et je suis persuadé que si Diderot et d'Alembert eux-mêmes eussent rédigé un article *femme*, il n'aurait pas été ridicule comme celui de Desmahis, mais il aurait été fort mauvais, à moins qu'ils n'eussent fait un ouvrage.

En effet, pour qu'un semblable travail fût complet, il faudrait d'abord parler de la *femme physique*; indiquer les signes physiologiques qui sont communs aux deux sexes et ceux qui sont en particulier à l'un et à l'autre, pour déterminer ensuite leur influence sur la nature des idées et des passions.

Quant à la *femme morale*, il faudrait fixer ses droits et la place qu'elle doit occuper dans le système social; apprécier son influence religieuse, morale, politique et littéraire, faire connaître ensuite la condition des femmes chez les peuples anciens et modernes, dire ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles peuvent être, enfin les prendre dans les relations domestiques ou elles remplissent successivement les rôles de filles, d'amantes,

Digitized by Google

d'épouses et de mères, et établir quel est le résultat de ces relations pour le moral de l'homme.

Voilà ce qui doit nécessairement faire partie d'un travail sur les femmes: après cela il est facile de sentir que tant de développemens ne peuvent être donnés que dans un ouvrage très-étendu; il est facile de sentir qu'un article de dictionnaire, quel que soit sa longueur, ne peut contenir que des notions vagues et incomplètes; il est facile de sentir enfin qu'on ne devrait pas trouver dans l'Encyclopédie un article *femme morale.*

Si Desmahis, au lieu de placer à la suite les unes des autres des phrases de petit maître qui n'ont aucune liaison entre elles, avait réfléchi sur le sujet qu'il voulait traiter, il aurait vu qu'il lui était impossible de s'en acquitter convenablement dans un *article encyclopédique*, et il se serait épargné un travail ridicule qui lui a fait beaucoup de tort. L. A. M. Bourgeat.

Du style dans ses rapports avec les principes, le caractère et les opinions de l'Ecrivain ou de l'Orateur.

On a souvent parlé du style dans ses rapports avec les différens genres de compositions et les divers objets qu'on veut peindre. Le point de vue sous lequel je dois le considérer ici paraît moins important et moins fécond en résultats incontestables; mais c'est un sujet plus neuf, et il pourrait fournir des développemens agréables ou des aperçus réellement utiles.

La manière dont nous nous exprimons est modifiée soit par nos penchans habituels, soit par notre intention présente: si elle suit les penchans ordinaires de celui qui écrit ou qui parle, c'est à lui-même qu'elle est sur-tout relative, mais elle l'est davantage à ceux à qui l'on s'adresse quand elle devient l'effet d'une intention particulière. En s'arrêtant d'abord à la première de ces deux considérations, en examinant l'influence que les penchans auront toujours sur le style, on partagera les auteurs en deux classes principales. Les uns réfléchissent plus qu'ils ne sentent, chez eux le cœur entraîne la tête. La principale force des autres est dans la pensée, leur raison com-

Digitized by Google

mande à leurs affections ; elle les a trouvées naturellement convenables et faciles à régler, ou bien elle est parvenue à les surmonter, à les reprimer. Ainsi les uns sentent, et les autres jugent. Les premiers peuvent être passionnés, ou seulement sensibles. Or ceux qui se livrent volontiers à des sentimens irréfléchis et qui sont très-susceptibles d'émotions vives, auront ou des goûts romanesques, ou une imagination poétique, ou bien encore on leur verra ces inclinations religieuses qui n'étant pas une conséquence de l'etude des lois générales, se rapprochent beaucoup de la dévotion populaire. Mais ceux dont la sensibilité trop étendue pour s'arrêter aux objets des passions, paraît vague et indécise parce qu'elle est, pour ainsi dire, universelle ; ceux-là, s'ils sont religieux, le seront indépendamment de toute doctrine particulière qui peut-être ne leur semblerait pas émanée de la divine sagesse, ou si, plus malheureux dans leurs recherches, et privés des seules consolations inépuisables, ils se refusent à croire que l'intelligence gouverne le monde, de cette discordance entre les suites du raisonnement et les besoins du cœur, résultera le style de ce qu'on appelle les incrédules. Il est encore une sensibilité inégale, ou même accidentelle, qui est moins une faculté louable qu'un défaut d'organisation. Cette fausse sensibilité forme ma dernière subdivision, et je passe aux hommes chez qui la pensée domine et dont l'opinion sur les choses dépend de l'examen plus que du sentiment. Ici j'éviterai, avec moins de peine, toute distinction trop subtile ; je me borne à séparer ceux dont on peut dire qu'ils raisonnent parce qu'ils ne sentent point, de ceux dont l'esprit juste modère et contient la sensibilité sans l'affaiblir, et qui doivent la justesse de leurs pensées à l'amour du vrai, à l'intention constante de faire ou de dire des choses utiles. Voilà comment on pourrait, ce me semble, distinguer les divers styles relativement à l'auteur même. Déterminer celui qui paraît naturel à tel ou tel homme, c'est dire en d'autres termes quelle manière il lui conviendrait d'adopter, ne fût-ce que pour mériter d'être cité dans un genre quelconque, et pour espérer de saisir entre des tons plus ou moins heureux, une nuance qui lui devienne propre. En vain, peut-être, on s'efforcerait d'éviter dans le style les défauts qui sont dans la pensée, l'on n'y parviendrait du moins qu'imparfaitement. L'expression et l'idée conservent des analogies nécessaires. L'art qui veut adoucir les traits du visage ne

Digitized by Google

doit les couvrir que d'un léger voile ; s'il l'épaississait, il décèlerait le désir de cacher ces traits, et l'imperfection trop soigneusement dissimulée, en restant inconnue n'en deviendrait que plus certaine, chacun en verrait une grande dans le besoin seul du déguisement.

L'imagination romanesque à laquelle beaucoup d'hommes passionnés s'abandonnent, leur fait aimer les transitions subites et brusques, et les phrases coupées ou interrompues, dont le mouvement très-inégal manque de simplicité. Chaque objet semblera distingué dans leurs tableaux par une teinte frappante ; mais, au contraire, cette force sans retenue produit de la confusion, et il en résulte beaucoup plus de froideur et de lassitude que d'intérêt ou de véhémence. Si on leur montre un sentiment, ils le supposent extrême ; d'après un mot, ils veulent deviner un caractère ; ils décident des principes de ceux qu'ils voient agir dans une circonstance fortuite ; toute action dévoile à leurs yeux de grands desseins, et il leur suffit d'observer un homme pour connaître une ville ou un peuple. Si donc on leur interdisait les termes les plus énergiques, ils ne pourraient rien exprimer, et leur pensée ne serait pas rendue. Facilement ils se persuadent qu'on les juge de même, et que chaque mot qui sort de leur bouche éveille quelque affection vive, et doit leur concilier l'estime ou leur attirer l'admiration de leurs auditeurs ; une seule parole imprudente va sans faute leur susciter un ennemi mortel, et le moindre incident leur est une occasion d'exercer tous leurs moyens, de développer toutes leurs forces. Il n'y aura donc point de naïveté dans leur style : on le croira d'abord naturel et franc ; mais comme on s'apercevra bientôt que ces locutions si positives ne sont pas une preuve de candeur, que ces mots brûlans sont inspirés par des sensations trop mobiles, et que cette couleur vigoureuse est disposée pour l'effet, ils paraîtront ensuite plus faux qu'ils ne le sont réellement, et l'on se plaindra de trouver infidèles ou contradictoires des peintures qui ne seront qu'exagérées. C'est ainsi que M^me^ de Genlis, en parlant de J. J. (1), attribue à la dissimulation, et à l'adresse un défaut d'exactitude si facile pourtant à expliquer par cette propension à voir par-tout des extrêmes qui chez lui s'alliait au véritable génie.

Sous un pinceau romanesque, les images des grands objets

(1) Note 8^e^ de *La Religion considérée, etc.*

Digitized by Google

ne sont point imposantes; ceux que la nature a faits petits il les trace en grand; il s'ôte le pouvoir de proportionner les dimensions. Le malheur des esprits trop agités est d'oublier, en considérant leur sujet, que l'aspect auquel ils s'arrêtent fait partie d'un tout qui a beaucoup d'autres faces, et que, malgré le mérite de la chose sur laquelle ils s'extasient, elle devrait être placée à son rang, parmi d'autres choses de même ordre dont plusieurs peut-être auraient sur elle une grande supériorité. Un fruit peut plaire à notre goût, sans que nous disions qu'il est excellent, si les autres fruits de cette espèce sont généralement plus exquis. Il me semble que Diderot, en rendant compte des expositions du salon de peinture, ne donne de tel ou tel tableau une idée fausse, qu'en en parlant souvent, comme il l'eût pu faire avec justesse si l'art n'eût jamais produit rien de plus parfait. Quand Julie, dans une circonstance particulière, envoie quelqu'argent à Saint-Preux, celui-ci n'a pas la bassesse de le recevoir. *C'est trop*, dit-il, *d'ajouter l'opprobre à la cruauté: je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur.* Mais bientôt Julie sait lui prouver qu'il y avait tout au contraire de la bassesse à refuser. *Où est-il donc cet honneur que j'offense? Dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse? Ah, que tu es méprisable si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connaisse pas. Quoi!...* Tels sont les caractères passionnés; ils présentent les choses comme ils les voient; c'est en disant trop qu'ils prétendent parler juste, et la sincérité se trouve alors dans l'exagération même. Un autre que Saint-Preux eût dit: Cela ne m'est pas nécessaire, ainsi que les circonstances vous l'avaient apparemment fait croire; je ne l'accepte point. Il n'eût pas dit: Vous avez voulu m'avilir. Quelle apparence d'ailleurs que Julie, qui l'aime d'un véritable amour, ait un dessein semblable, et comment Saint-Preux l'aime-t-il, l'adore-t-il, quand il lui soupçonne seulement des vues de cette nature? Mais si le caractère de ces amans et le peu de maturité de leur tête ne s'oppose pas à l'impétuosité naturelle de la passion, elle doit les rendre extrêmes en tout; l'auteur a donc pu sans inconvénient les faire ainsi parler, et saisir les occasions de dire sa pensée sur tel ou tel objet.

L'imagination poétique diffère de l'imagination romanesque en s'attachant moins à ce qui frappe, et davantage à ce qui peut plaire. Elle veut aussi émouvoir par des fictions brillantes, mais elle en fait désirer la vraisemblance, et elle la suppose toujours, sans jamais exiger trop de cré-

Digitized by Google

dulité. Le monde imaginaire est aussi son partage; mais au lieu de chercher curieusement ce qu'il semble y avoir d'étrange parmi les êtres possibles ou de reproduire toujours les singularités que l'on rencontre au milieu des hommes, elle aime à fondre, en quelque sorte, à répandre sur toutes choses ses nuances pittoresques, et à couvrir le monde d'un charme idéal. Les poëtes furent doués de l'avantage de voir les choses non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'on pourrait désirer qu'elles fussent; et leur destination est de se tromper agréablement ou d'embellir les momens de ceux qui, pour se distraire, veulent qu'on les trompe. Au bonheur de considérer ainsi les objets, et de s'en faire pour soi-même un tableau séduisant, le poëte réunit l'art de fixer ces couleurs mobiles, de les changer en un coloris dont l'illusion puisse se perpétuer d'âge en âge. Mais l'art le plus aimable s'écarte pourtant de la vérité dans laquelle seule on trouve un parfait accord, et les esprits ardens ne produisent que des imitations, lors même qu'ils s'attachent à faire des copies: il serait donc à désirer que le poëte se bornât aux sujets qu'on peut manier à son gré sans les défigurer, parce qu'ils n'ont point de formes qui leur soient propres. Quand les idées ont pris cette direction, elles en suivent presque toujours la pente. Il ne faut pas alors choisir une matière sérieuse, un texte solennel. Le style, trop ingénieux pour devenir imposant, resterait embarrassé d'ornemens involontaires, pour ainsi dire, et de fleurs imprévues, ou peut-être il serait surchargé de ce luxe mythologique qui fait soupçonner beaucoup d'indigence réelle. Les tons gracieux que l'on admet volontiers dans une composition légère, affaibliraient la beauté des grands traits de la nature; c'est le sourire habituel qu'on aime à voir sur un visage enfantin, mais qui devient bizarre dans une figure où l'âge a déjà laissé des traces plus mâles.

Un autre effet très-commun de l'activité de l'imagination, c'est de transporter la pensée dans le monde inconnu, de supposer partout une intention semblable à celle qui détermine l'homme et des motifs analogues aux passions qui nous entraînent. Ce penchant à réaliser des songes, à prendre à la lettre ce qui, dans le principe, n'était qu'une figure, et à s'affirmer à soi-même ce qu'on avait d'abord mis au rang des choses possibles, ce besoin secret de changer d'idées, d'opposer à ce qui n'excite plus de curiosité ce qu'on ne pourra jamais éclaircir, et d'étendre ou de multiplier son

Digitized by Google

espoir ou ses craintes, cette inquiétude enfin qu'on peut attribuer complaisamment à l'étendue des idées, mais dont notre faiblesse est la vraie source, propage chez les peuples tant de croyances diverses dont la multiplicité ferait seule l'évidente condamnation, et qui, précisément parce qu'elles ne pourraient soutenir l'examen, dominent impérieusement la pensée, interdisent toute autre manière d'observer ou d'exprimer les choses, rendent le style contraint et pusillanime, ne lui permettent qu'une marche trop souvent indirecte, et semblent lui prescrire dans l'enthousiasme même je ne sais quelles règles d'une chaleur uniforme. Que ceux donc qui se croient les enfans du ciel et qui n'y cherchent qu'une seconde terre, reviennent tout simplement dans les humbles régions qu'ils ne sauraient quitter pour long-tems ; que ceux qui se prétendent religieux et qui ne sont que dévôts, se bornent aux effets d'un ordre secondaire; que du moins ils évitent de confondre, dans leurs libertés extatiques, le fabuleux avec le miraculeux, et que sur-tout ils ne s'exposent point à disserter sur les choses mystérieuses, soit avec cette simplicité qui suffit lorsqu'on parle d'objets visiblement naturels, soit avec cette bonne-foi apparente qui convient quand, pour distraire un moment l'esprit, on veut réaliser des chimères.

Tel n'est pas l'homme qu'un sentiment plus profond et plus pur semble introduire dans les secrets d'une intelligence première, à qui l'on n'apprend pas ces grandes choses, qui les entrevoit dans l'univers, qui croit les sentir en lui-même, et qui, malgré ses doutes, malgré les ténèbres où nous sommes plongés, devient religieux parce qu'il a du génie. Le découragement d'une raison impuissante n'éteint pas en lui les désirs d'une ame qui sait admirer l'œuvre divine, et à la conscience des détresses de l'homme il réunit l'heureuse attente d'une autre destinée. Son style plein de force, de retenue et de grandeur, suivra les mouvemens divers de la confiance ou de la soumission, d'un espoir naturel ou d'une juste crainte, et ces rapports si vastes que l'expression doit embrasser ou cherche à concilier, la rendront quelquefois incertaine et vague, mais féconde et sublime. Sans doute l'esprit humain qui ne sait rien de notre condition, si ce n'est que nos besoins ont cessé d'avoir des bornes, cet esprit toujours allarmé, toujours avide, doit trouver beaucoup de charme dans un tel mélange de lumière et d'impénétrabilité. L'étude audacieuse du beau et du vrai contemplés dans une source infinie, ne

Digitized by Google

doit déplaire qu'à ceux qui se préviennent trop contre tout ce que l'on peut contester, qui mettent de l'excès à éviter les écarts, et qui sont d'une manière peu raisonnable partisans de la seule raison.

Opposons l'un à l'autre l'homme religieux et l'homme faible ou crédule. Les esprits faibles doivent leurs opinions à cette faiblesse même, ils adoptent sans choix ce qui leur présente, ils trouveront dans cette multitude de notions des moyens variés; mais comme il est un ordre de choses inaccessible à leurs pensées, il est une élévation de style à laquelle ils n'atteindront pas, et peut-être ne doivent-ils aspirer qu'à une sorte d'onction que le genre comporte, à la pureté, à la dignité froide mais soutenue, au mérite enfin d'un esprit imitateur. L'écrivain vraiment religieux, celui qui l'est devenu par le résultat de ses propres recherches, descend dans les profondeurs de la nature sans se perdre au milieu des chimères; sans réduire la magnificence de l'espace aux dimensions étroites de la mysticité, sans rapetisser les cieux en les peuplant d'êtres séraphiques, sans voir des fantômes dans le vide, il peut suivre des traces nouvelles de la vérité inconnue; sa noble voix en fera pressentir les mystérieuses beautés, une grâce inexprimable se répandra sur ses paroles, et l'enchaînement de ses idées offrira quelqu'image d'une harmonie surnaturelle.

Mais il est des hommes de génie dont les méditations prennent un autre cours. Le calcul des probabilités leur a persuadé malheureusement que la faculté de sentir appartient à la matière organisée selon de certaines occurrences, et qu'il n'est aucun lien moral entre le tout et les parties. Les conséquences de cette hypothèse diminuent le prestige de la vie humaine. Malgré les besoins de son ame, l'*incrédule* ne trouve dans la nature rien de sublime; malgré ceux du cœur, il n'espère rien d'essentiellement heureux. Si l'accord subsiste entre ses diverses idées, sans doute il peut écrire bien; mais il ne suppose que le néant derrière le voile des êtres visibles, et ce défaut de lumière peut nuire à la perspective. Cependant des désirs réprimés, d'anciennes espérances abandonnées, communiquent au style une tristesse exempte de passion qui n'est jamais sans douceur : ce mouvement austère, mais tranquille, y répand un intérêt véritable, et même on y pourrait trouver, avec une force plus grande, ce calme persuasif et cette plénitude que les discours des vieillards fatigués d'expérience devaient avoir dans le tems où ils étaient écoutés comme les guides

Digitized by Google

des peuples. Si plusieurs écrivains que l'on a voulu flétrir sous la dénomination d'impies, et dont je parlerai plus loin, n'ont eu, à la place de cette abondance, que la fatigante prolixité de l'auteur du *Système de la nature*; c'est qu'ils n'ont apparemment conservé ni le doute qui reste toujours au sage, ni les regrets qui semblent si naturels à l'homme de bien.

D'autres enfin paraissent sensibles et sont ingénieux; cependant ils n'ont, à proprement parler, ni sensibilité, ni véritable génie; mais une sorte d'irritabilité que la moindre circonstance réveille, leur fournit des idées, et leur talent flexible dispose d'après les modèles qu'ils ont étudiés un sujet presque toujours choisi par l'intérêt personnel. A moins que l'art ne parvienne momentanément à les faire sortir de leur caractère, on peut conjecturer que leur style aura plus de clarté que d'éloquence, qu'il sera vif et coupé, parce que cette manière de sentir isole les idées, et qu'on y reconnaîtra de l'affectation, puisqu'il faut constamment feindre quelque chose lorsque les inspirations du cœur sont toutes insuffisantes, et que chaque sentiment s'affaiblit avant que la phrase soit achevée. Cette sensibilité fausse ou du moins mobile et capricieuse, méconnaît la loi universelle qui réunit de nombreux rapports pour en former un ensemble, et elle dissipe le charme moral qui devait animer toute composition littéraire. DE SEN**.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Première représentation de *Médée et Jason*, opéra en trois actes, paroles de M. Milcent, musique de M. de Fontenelle.

> Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne,
> Si méchamment mis à mort par Judith.

Après trois mille ans, Médée a enfin trouvé deux avocats zélés qui se sont chargés du soin de réhabiliter sa réputation; le premier, M. Née de la Rochelle, a fait paraître en sa faveur un *factum* en forme de roman historique; et le second, M. Milcent, vient de défendre sa cause dans un opéra où il cherche à prouver que cette pauvre Médée était

Digitized by Google

la meilleure femme du monde, et que tous les historiens se sont entendus pour l'accuser faussement des crimes dont jusqu'ici nous avions cru qu'elle s'était rendue coupable.

La scène est à Corinthe. Jason est de retour de l'expédition des Argonautes; pendant son absence, Eson, son père, a été précipité du trône de Colchos par Créon, qui le retient en prison et veut le faire périr si Jason ne consent à épouser Créuse sa fille. Mais Jason a engagé sa foi à Médée dont il a déjà eu deux fils; la reconnaissance l'attache également à cette princesse; c'est à elle seule qu'il doit d'avoir réussi à enlever la Toison-d'Or, cependant le péril d'Eson a décidé Jason. Au milieu des préparatifs de cet hymen, Médée se présente et accable de trop justes reproches son infidèle amant. Pendant deux actes, Jason montre une indécision, une faiblesse de caractère, peu dignes du compagnon d'Alcide. Enfin il se résout à sauver son père; Médée alors, ayant perdu tout espoir, poignarde ses enfans; pendant ce tems, Jason a renversé l'usurpateur, il a ressaisi le sceptre qu'il vient offrir à Médée; il demande ce que sont devenus ses enfans: cette *bonne mère* est forcée d'avouer qu'elle les a poignardés, et Junon, touchée des regrets de Médée, lui rend ses enfans; Jason épouse Médée, et tous deux montent sur le trône de Corinthe.

Je m'abstiendrai de critiquer cet ouvrage scène par scène, il ne supporterait pas une analyse raisonnée; les données historiques ou plutôt mythologiques s'y trouvent constamment contrariées, sans qu'il en résulte aucune beauté de situation; cette Médée que M. Milcent représente comme si bonne mère, poursuit sur la scène ses enfans pendant cinq minutes, le poignard à la main, ce spectacle est dégoûtant. Le style est digne du plan; point d'élévation dans les idées, point de noblesse dans les expressions; on y remarque une contrainte qui indique que l'auteur n'a pas l'habitude d'écrire pour la scène. Pour justifier mon opinion, je ne ferai qu'une citation; Jason, placé entre son père et Médée, adresse cette plainte aux immortels:

Dieux! laissez-vous fléchir
Par la pitié, par la clémence,
De désespoir et de souffrance
Chaque moment me fait mourir.
Que je sois la seule victime,
Et tous mes vœux sont exaucés;

Digitized by Google

Dieux justes, chargez-vous du crime,
Puisque c'est vous qui m'y forcez.

La sagacité de mes lecteurs me dispense de faire ressortir la beauté et la clarté de ces vers.

M. de Fontenelle a pris Gluck pour modèle, il en est fanatique; sa manière de le copier pourrait souvent même être appelée d'un autre nom : on trouve dans l'opéra de *Médée* des réminiscences fréquentes d'*Orphée*, d'*Iphigénie* et d'*Alceste*. Il est à remarquer que jusqu'à la fin du second acte, le compositeur n'a placé ni duo, ni trio, ni quatuor. Le seul morceau que l'on puisse citer se trouve au troisième acte; c'est le moment où Médée, qui s'est cachée avec ses enfans parmi les rochers, voit passer Jason, Créon et Créuse, qui se rendent au temple pour la cérémonie de l'hymen.

Lorsqu'on possède au théâtre l'opéra de *Médée*, paroles de M. Hoffmann, musique de Chérubini, comment peut-on songer à en mettre un autre à la scène !

Le beau talent que M^me^ Branchu a déployé dans le rôle de Médée était digne d'un meilleur ouvrage. B.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, il a paru dernièrement dans votre Journal un article qui a pour titre : *De l'Impartialité dans les ouvrages d'esprit*, sujet qui a été désigné pour le concours prochain par la seconde classe de l'Institut. L'auteur de cet article, après s'être beaucoup étendu sur l'impartialité, en est venu à la partialité, et pour faire sentir le vice des auteurs qui n'en sont pas exempts, il a sans doute été ravi d'en chercher des exemples parmi ceux qui ont mis leur gloire à défendre la religion. Le premier qu'il cite à l'appui de ce qu'il avance est Massillon, un des hommes de son siècle qui a su le mieux faire goûter la parole de Dieu, et dont sans doute les mœurs, la sagesse et la vertu ne sauraient être suspectes. Il prétend que ce grand homme est partial; et il rapporte pour autorité des phrases détachées et tirées du sermon pour le lundi de la troisième semaine du carême, où le prédicateur parle des incrédules. D'abord on pourrait répondre que ce n'est pas attaquer loyalement que de diviser des propositions pour les condamner ensuite avec plus de facilité, et n'avoir pas la peine d'examiner ce qui les précède et ce qui les suit.

Digitized by Google

En second lieu, notre sévère critique a-t-il bien approfondi ce que c'était que l'incrédule en lui-même, et à l'égard des autres? On sait assez ce que c'est qu'un homme qui n'a que sa raison pour guide, et combien cet appui est faible quand il n'est pas renforcé du secours de la religion: tout le monde connaît les écarts de la sagesse humaine; on n'a qu'à jeter les yeux en arrière, et regarder le siècle qui vient de s'écouler, et bientôt l'on en sera convaincu. De plus la morale de l'impie, si toutefois il en a, est ou fardée ou presque toujours incomplète, et la plupart du tems ce ne sont que les traces subsistantes d'une éducation chrétienne, ou les restes précieux des bons principes qu'on lui aura inculqués au berceau, et que les passions n'ont pas entièrement détruits. Il ne me reste qu'une chose à observer encore, c'est que par un juste jugement de la providence l'époque de notre histoire où il a paru le plus d'impies et d'athées, où l'on faisait le moins de cas de la religion et des choses saintes, est précisément celle où les vices que Massillon impute à la plupart des esprits forts, se sont le plus manifestés. Combien alors de désordres secrets et publics! les annales du tems en sont une preuve authentique. Je passe maintenant à l'examen des reproches de partialité faits à un célèbre auteur de nos jours, dont le nom se laisse aisément deviner.

D'abord on n'entend pas bien ce que c'est que ces esprits superficiels qui *auront désappris à penser juste dans un livre séduisant qui parut*, etc..... Il semble que le critique entende que cet ouvrage reposant sur des principes peu solides ne peut servir qu'à étourdir les esprits faibles. Il me semble :

1°. Qu'un ouvrage qui a pour but de développer les différens rapports d'une institution qui a régénéré la face de la terre, exige qu'on ne le blâme pas légèrement, et qu'il faut soi-même se dépouiller de toute partialité, en entreprenant de combattre une religion qui attaque toutes les passions, les petites vues, et les considérations humaines.

2°. Qu'on doit en agir avec la plus grande circonspection dans ce qui regarde la croyance des peuples, quand elle ne roulerait que sur des préjugés. Je ne vois pas d'ailleurs quelles peuvent être les raisons qui ont porté le critique à déclamer contre le fameux ouvrage en question. Avons-nous vu les philosophes de l'antiquité se plaindre de ce que les Homères et les Virgiles ont embelli les vaines fictions de

Digitized by Google

la mythologie par la beauté de leurs talens? Quoi donc ce serait le sort du christianisme de ne pouvoir attirer l'attention du poëte!

Les grâces de l'enfant placé sur les fontaines du baptême, le sourire de la mère chrétienne, le solitaire errant dans les forêts du Nouveau-Monde, les tombeaux, les antiques cloîtres, les temples gothiques ne sont pas dignes d'exercer l'imagination. Au reste, il est aisé de voir ce qui a porté le critique à choisir des exemples de partialité parmi les auteurs qui ont le mieux défendu la cause de la religion; il n'a eu garde de les choisir parmi les Rousseau et les Voltaire. En attaquant Massillon, il a cherché à diminuer son autorité, ainsi que celle des autres grands personnages du siècle de Louis XIV, et en attaquant l'illustre moderne, il a voulu ôter à la religion un nouvel appui.

En vous priant, Messieurs, d'insérer ces réflexions dans votre prochain N°, j'ai cherché à satisfaire non-seulement mes propres désirs, mais encore ceux de plusieurs personnes qui ont été justement indignées de la manière dont on traite deux hommes aussi recommandables par leurs talens et leurs vertus, et dont il était réservé au dix-neuvième siècle de dénigrer le mérite.

J'ai l'honneur, etc. S. M. S.

Réponse.

Quelques personnes trouvent mauvais que Massillon soit accusé de partialité, expression qui, en effet, manque de justesse parce qu'elle est adoucie. Le meilleur parti à prendre alors serait de retrancher de toutes les éditions de ses œuvres, le passage cité dans le Mercure, le 3 juillet, et quelques autres. Ou bien encore il faudrait entreprendre de prouver que Massillon, par cela seul qu'il se nommait Massillon, a pu débiter légitimement des assertions erronées. Celui qui a transcrit, le 3 juillet, ces lignes *édifiantes*, ne pense pas que l'on puisse mettre en doute s'il convient de présenter sous leur vrai point de vue les choses dangereuses, ou s'il faut garder des ménagemens, dangereux eux-mêmes, lorsque le nom de l'orateur qui est tombé dans ces écarts, est devenu un nom célèbre. Ce qu'il a reproché à Massillon mort, il l'eût condamné plus volontiers dans Massillon vivant. A la vérité, les orateurs ecclésiastiques ont dit tant de choses de ce genre, qu'il faut renoncer à les combattre, et que les injustices de

Digitized by Google

quelques *philosophes* se trouveraient justifiées, si dans ces misérables guerres de partis, les représailles pouvaient jamais l'être.

Les phrases citées ont été *isolées* sans autre dessein que d'abréger; car, outre que celui qui les a citées ne peut jamais en avoir d'autre en isolant les phrases, le passage entier de Massillon a la même force, la même inconvenance; il est également dénué d'exceptions, il n'est atténué par rien.

Quant à l'autre ouvrage qu'il *était réservé au dix-neuvième siècle de dénigrer* (et qu'il eût été difficile de dénigrer avant qu'il fût fait), on n'en rabaisse point le mérite. On a dit, dans un autre endroit, et l'on répète ici que la manière de sentir et de s'exprimer de l'auteur de cet ouvrage, le place évidemment dans les premiers rangs des écrivains. Mais cet ouvrage même doit être considéré sous deux rapports. On n'en peut trop estimer la partie *poétique*, et d'ailleurs elle appartient à un ordre de choses dans lequel le *sévère critique* ne critique jamais rien sans nécessité. Quant à la partie raisonnée, selon plusieurs personnes elle fait de cet ouvrage *un nouvel appui* pour la religion: on l'a donc distingué des *fictions des Homère et des Virgile*, et on en a parlé comme d'une chose plus sérieuse. Mais pour s'expliquer davantage ici et d'une manière qui ne laissât plus subsister la contestation, il faudrait des développemens étendus dont ce n'est pas le lieu.

Dans sa séance du 5 août, la deuxième classe de l'Institut (l'Académie française) a nommé, en remplacement de M. Cailhava, décédé, M. Michaud, auteur de deux poëmes, *le Printems d'un Proscrit* et *l'Enlèvement de Proserpine*, ainsi que d'une *Histoire des Croisades*, dont le premier volume a paru l'année dernière.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban.

PRIX PROPOSÉS POUR L'AN 1814.

La Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban, tiendra une séance publique le 15 mai 1814. Elle y distribuera trois prix.

Le premier, proposé par la classe des Sciences, est destiné au meilleur ouvrage sur la question suivante :

« Depuis les grands progrès de la science médicale et de toutes les » connaissances dont elle suppose l'acquisition, les hommes vivent-ils » plus long-tems ou se portent-ils mieux?

» S'ils vivent en effet plus long-tems, ou s'ils jouissent en général » d'une meilleure santé, le doit-on à ces progrès?

» S'il en est autrement, s'ils n'ont rien gagné du côté de la longé- » vité ou de la santé, s'ils ont au contraire perdu, comment concilier » ce fait avec les progrès de la science? »

N. B. Il est évident qu'il ne peut être ici question que des peuples chez lesquels se sont fait ces progrès, ou de ceux qui ont pu en profiter.

Le second prix, proposé par la classe d'Agriculture, sera accordé au meilleur mémoire sur la question suivante :

« Quels sont les obstacles qui s'opposent à l'entière suppression des » jachères dans le département de Tarn et Garonne, et quels sont les » moyens de les surmonter? »

Le troisième prix, proposé par la classe des Belles-Lettres, est destiné au meilleur éloge en vers de Jacques Delille.

Le dithyrambe, l'ode ou le poëme, sont les seuls genres admis au concours.

La classe des Belles-Lettres est fière d'être la première à proposer l'éloge d'un poëte qui manque au siècle de Louis XIV, et dont le nôtre s'enorgueillit. Racine et Boileau eussent, à l'exemple de Voltaire, applaudi ses beaux vers, s'ils avaient pu les entendre comme lui. M. de Boufflers a dit qu'*une bonne traduction est une résurrection.* Celles de Virgile et de Milton, données par Delille, ont pleinement justifié pour nous ce mot heureux. Les poëmes de ce brillant auteur ne l'honorent pas moins que ses traductions : *les Jardins, l'Homme des Champs, les Trois Règnes de la Nature,* et *l'Imagination,* lui

Digitized by Google

auraient mérité le nom de *Virgile français*, quand bien même il n'eût pas fait revivre dans notre langue les chants harmonieux du Cygne de Mantoue. Ses mœurs douces et pures, sa conversation, qu'il semble avoir caractérisée lui-même dans ce vers, tiré du joli poëme qui porte son nom,

Ses moindres mots ont un charme qui touche,

tout se réunissait dans Delille, pour prouver la vérité de l'éloge que le patriarche de Ferney renferma dans le quatrain suivant :

Vous n'êtes point savant en *us*,
D'un Français vous avez la grâce;
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épitres sont d'Horace.

Sa dépouille mortelle exposée pendant trois jours au collége de France, qu'il avait illustré par ses leçons, les discours éloquens prononcés sur sa tombe par le président de l'Institut et par son respectable ami M. Delambre, les regrets amers de ses confrères, les pleurs enfin de tous les favoris des muses, qui voueront désormais un culte à son tombeau, attestent la douleur profonde qu'une si grande perte inspire. Honorer ainsi les grands hommes, c'est enflammer le génie de leurs imitateurs, et les forcer à s'immortaliser comme eux.

La classe des Belles-Lettres ne doute pas qu'une foule de concurrens ne s'empressent d'entrer dans la carrière, pour célébrer celui qui compte parmi ses nombreux admirateurs tous les véritables poëtes.

PRIX PROPOSÉ POUR L'AN 1816.

La classe des Sciences avait proposé en 1810, pour sujet du prix qui devait être décerné en 1812, la question suivante :

« Donner l'histoire détaillée des insectes qui gâtent les arbres » propres à fournir les bois de construction; et indiquer, s'il est » possible, des moyens simples d'éviter leurs dégâts. »

Elle ne reçut en 1812 qu'un mémoire. La Commission nommée pour l'examiner y remarqua plusieurs réflexions judicieuses, et autant qu'il lui fut permis d'en juger, une connaissance approfondie des entomologistes dont les observations méritent le plus de confiance.

Cependant la Classe ne jugea pas convenable de couronner ce mémoire.

Elle remit cette question au concours dans le programme de 1812, où elle exposa sommairement les motifs de son refus, et de sa persévérance dans l'espoir d'une solution.

L'auteur du premier mémoire en a envoyé un second cette année,

Digitized by Google

sous la même devise : *Non mole, sed numero.* Il y soutient, comme dans le premier, que la question est insoluble, dans l'état actuel de la science entomologique, et qu'une description détaillée de ces insectes ne conduirait pas au but que s'est proposé la Société. Il termine par des réflexions sur les causes finales, qui n'ont pas paru également applicables au sujet qui les a suggérées.

Enfin, quoique la Classe ne puisse s'empêcher de reconnaître un naturaliste distingué dans l'auteur de ces deux mémoires, elle ne croit pas lui devoir un prix destiné uniquement à la solution de la question proposée.

La Classe a reçu, cette année, un autre mémoire sur la même question. Il a pour devise ces vers de Delille :

O scène variée et toujours plus frappante !
Ici d'arbres nouveaux quel amas se présente !
Ils diffèrent en forme, en feuillage, en beauté.
Mais quoi ? nul fruit exquis par eux n'est enfanté.

Merveilles de la Nature, chant IV.

L'auteur aborde directement la question ; il l'embrasse même sous un point de vue très-général. Malgré cet avantage apparent, il n'y a aucune comparaison à faire entre le mérite de ce mémoire et celui des deux autres.

Les détails dans lesquels entre l'auteur, tant sur l'histoire des insectes, que sur leurs dégâts, sont pour la plupart tirés presque mot à mot d'ouvrages très-connus, et publiés depuis long-tems, et cela sans critique, sans réflexions, observations ou expériences nouvelles.

La Classe déclara dans son dernier programme qu'elle remettait la question au concours pour la dernière fois ; mais cette déclaration ne lui interdit pas toute autre question qui peut avoir quelque rapport avec la première. Elle couronnera, dans sa séance publique de 1816, le meilleur ouvrage sur cette question :

« Donner une histoire détaillée inédite d'un ou de quelques-uns » des insectes qui attaquent sur pied le tronc ou les branches princi- » pales des arbres de haute futaie, et qui leur font le plus de mal, » et s'il est possible, quelques moyens de se préserver, en tout ou en » partie, des dégâts qu'ils occasionnent. »

La Classe désire qu'on ait principalement en vue les plus gros de ces insectes, ceux dont un seul suffit quelquefois pour mettre le tronc des plus beaux arbres hors de service.

Les mémoires seront adressés, franc de port, à M. St.-Cyr Poncet,

Digitized by Google

Delpech le fils, secrétaire perpétuel, avant le 15 mars de l'année où les prix devront être délivrés.

Les auteurs écriront leur nom dans un billet cacheté, qu'ils joindront au manuscrit; ils mettront en tête de leur ouvrage une épigraphe ou une sentence, qui sera répétée à l'extérieur de ce billet. On n'ouvrira que le billet attaché au manuscrit jugé digne du prix.

Chaque prix sera, suivant l'usage, une médaille d'or portant d'un côté le type de la Société, et de l'autre le nom de l'auteur couronné.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville de Caen. — Séance publique du 16 *juillet* 1813, *présidée par M.* BRÉMONTIER.

M. DELARIVIÈRE, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de l'Académie, dans lequel il a présenté l'analyse de deux mémoires de M. Prudhomme, intitulés, le premier, *Exposition des effets météorologiques de l'air;* le second, *Nouvel Essai sur les causes générales des vents;* d'un mémoire de M. Desbordeaux, associé, ayant pour titre : *Aperçus physiologiques et pathologiques sur les fonctions de l'appareil hépatique;* de quelques considérations sur les *Albinos*, par M. Lesauvage, aussi associé; d'un mémoire de M. Cailly, intitulé : *Essai ou Recherches sur les vrais élémens de l'histoire ancienne du globe terrestre.* Il a aussi fait mention d'un grand nombre de productions en prose ou en vers, présentées par des membres ou des associés, particulièrement d'un mémoire de M. de Manqueville, *sur la nécessité d'alterner les récoltes*, et d'un rapport du même membre sur divers ouvrages de M. Thiébault-de-Berneaud, associé-correspondant; d'une *Notice sur feu M. le Clerc, professeur de théologie dans l'ancienne Université de Caen;* et d'une autre intitulée : *Vie de M. Foucault, intendant de la généralité de Caen, et fondateur de l'Académie royale des belles-lettres de cette ville*, par M. Lair; enfin de deux Odes *sur le voyage de LL. MM. II. et RR. dans le département du Calvados, au mois de mai* 1811, *et leur séjour dans la ville de Caen*, dont la première a été jugée digne du prix proposé pour ce sujet; et l'autre, d'une mention honorable.

Après le rapport, le président a annoncé que l'Académie décernait le prix de 150 fr., proposé dans la séance publique du 17 juillet 1812, à M. Ange-Benjamin Marie-Duménil, demeurant à Amsterdam, auteur de l'Ode ayant pour épigraphe :

Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.

(OVID.)

Digitized by Google

Et qu'elle avait accordé une mention honorable à celle de M. Pierre-Urbain Guilbert, avocat à la cour impériale de Caen, ayant pour épigraphe :

Le travail est souvent le père du plaisir. (VOLT.)

On a ensuite entendu :

1°. Une notice sur feu M. Gervais de la Prise, membre résidant, par M. Bellenger.

2°. Un morceau de poésie, intitulé : *la Pêche*, extrait de la traduction en vers français du *Poëme des Saisons*, de Tompson, par M. le Prêtre.

3°. Des *Stances sur la mort de Delille*, par M. le Tertre, associé-correspondant.

4°. Un mémoire de M. Frédéric Cailly, capitaine au corps impérial du génie, aussi associé correspondant, ayant pour titre : *Notice sur une partie de la Moscovie, sur Moscou et le Kremlin.*

5°. Des vers de M. Vieillard, autre associé, intitulés : *La Mine de Beaujonc.*

6°. Un mémoire de M. Wheatcroft, traduit de l'anglais, ayant pour titre : *Conjectures sur la possibilité que le soleil, les planètes, les satellites, et même les comètes, soient constitués de manière à admettre des habitans de même nature que ceux de notre terre.*

7°. L'Ode couronnée.

L'Académie propose pour sujet d'un prix de 200 fr., qui sera décerné dans la séance publique du mois de juillet 1814, un *Récit historique des réceptions faites par les habitans de Caen aux rois de France qui ont visité cette ville à différentes époques de la monarchie, notamment à Charles VII, à François Ier, à Henri IV et à Louis XVI, ainsi qu'à l'Empereur Napoléon et à l'Impératrice Marie Louise.* Les concurrens devront sur-tout s'attacher à faire ressortir les inductions que l'on peut tirer des faits matériels, relativement aux mœurs, à la prospérité, et à l'état des sciences et des arts, et à expliquer comment nos ancêtres ont pu, dans des tems plus ou moins éloignés de nous, déployer une magnificence qui nous étonnerait aujourd'hui, malgré le développement de notre luxe.

Indépendamment des instructions que fournissent les histoires, soit générales, soit particulières, on pourra consulter les *Recherches et antiquités de la ville et université de Caen et lieux circonvoisins des plus remarquables*, par M. de Bras, et même recourir aux archives de la mairie de Caen.

Les mémoires devront parvenir, francs de port, au secrétaire de l'Académie avant le 15 mai 1814, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur et une devise répétée en tête de l'ouvrage.

Digitized by Google



POLITIQUE.

La guerre se continue avec une ardeur soutenue dans l'Amérique Méridionale. Buenos-Ayres, chef-lieu de la ligue insurgée, poursuit son entreprise avec des succès balancés. Monte-Video résiste encore. Au Chili, le parti royal a éprouvé quelques désavantages et perdu une place importante. L'Amérique du Nord s'occupe sans relâche du soin de multiplier ses moyens de défense sur les côtes, et d'étendre ses progrès dans le Canada. Les Anglais sont forcés d'envoyer, dans cette partie lointaine de leurs établissemens, des forces considérables pour tenir tête aux Américains, dont le gouvernement s'occupe d'établir un système de représailles suivi contre les barbaries commises par les Anglais sur divers points. Le blocus formé par les Anglais a été signifié à Washington le 27 juin. L'amiral Warren a débarqué près Norfolk avec 2500 hommes ; mais il a échoué dans cette entreprise imprudente, et a été forcé de se rembarquer. Un bill vient d'être adopté portant interdiction de toute communication avec l'Angleterre sous les peines les plus sévères.

Le bruit de l'arrivée à Douvres d'un parlementaire français, apportant des passeports pour un ministre anglais destiné à siéger au congrès de Prague, avait fait une vive sensation et les fonds avaient monté. Rien d'officiel n'a été publié à cet égard à Londres, et à la date du 7, on regardait encore ce bruit comme dû à des spéculateurs de bourse; quoi qu'il en soit, lord Aberdeen est parti le 7 de Londres pour Yarmouth ; il a dû s'embarquer le 8 sur la frégate *le Cydnus*, et se rendre en Allemagne. On croit que sa mission est d'abord de se rendre auprès de S. M. l'Empereur d'Autriche. Voici une note du *Courrier*, qui a des rapports avec la mission de lord Aberdeen : « Nous apprenons, dit-il, que l'armistice a été prolongé jusqu'au 15 août, la conclusion que nous devons en tirer est que la France continuera de recueillir de nouveaux avantages d'un delai qui lui a déjà donné occasion d'augmenter ses forces, et de multiplier ses moyens soit pour continuer la guerre, soit pour faire la paix avec de meilleures stipulations. Nous

Digitized by Google

ne pouvons voir en ceci que le résultat d'une politique vacillante qui depuis tant de mois paralyse les efforts combinés contre la France.

Ainsi, à entendre le *Courrier*, les alliés étaient très-pressés de recommencer les hostilités, lorsque la prolongation de l'armistice a été signée; le prolonger était cependant une conséquence naturelle de la première demande qui en avait été faite; ceux qui l'avaient faite, cette demande, étaient sans doute ceux auxquels elle était le plus utile, et pour résoudre cette question, il suffit de rappeler les faits, et de se demander qui a formé cette demande ou des envoyés français au quartier-général allié, ou des envoyés russes et prussiens au quartier-général de l'Empereur Napoléon.

L'Empeur Napoléon a quitté Mayence le 1^er^ août; il a pris la route de Wurtzbourg, Bamberg, Bareuth, Hoff, et s'est arrêté sur tous les points où il avait des troupes pour en passer la revue, et est arrivé à Dresde le 4.

S. M. l'Empereur et Roi n'est pas sorti pendant les journées du 5 et du 6.

S. M. a été fort occupée avec le duc de Bassano, avec le major-général, le comte Daru et les chefs des principales branches de l'administration de l'armée. S. M. a travaillé avec l'ordonnateur Daure pour les vivres, avec l'ordonnateur Marchant pour les hôpitaux, et avec l'ordonnateur Lamartellière pour les transports et l'habillement.

Comme l'armistice peut être dénoncé avant le 15 août, les troupes se préparent à célébrer la fête de l'Empereur au 10 août.

S. M. l'Impératrice est revenu de Mayence à Paris, en passant par Cologne, Aix-la-Chapelle, Liége, etc., etc. Elle est descendue le 9 de ce mois au palais de Saint-Cloud, et le mercredi 11, elle a présidé le conseil des ministres. On donne pour certain l'arrivée à Prague de nouveaux plénipotentiaires de diverses puissances. M. le duc de Vicence y est arrivé le 28. L'Empereur d'Autriche est toujours à Budweis, et le quartier-général allié à Reichenbach. Le roi de Prusse est retourné à son quartier-général.

Le passage des troupes par Francfort continue avec la même activité.

S.....

Digitized by Google

ANNONCES.

Manuel raisonné des officiers de l'état civil, ou *Recueil des lois, décrets impériaux, avis du conseil-d'état, décisions ministérielles, et arrêts relatifs aux actes de l'état civil des Français, faits sur le territoire de l'Empire, à l'armée, sur mer et en pays étranger, avec la solution des questions que ces textes présentent, et des formules;* par A. D. de la Fontenelle de Vaudoré, procureur impérial à la Rochelle. Un fort vol. in-12. Prix. 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cette compilation, dont l'utilité sera généralement sentie, est complette, et remplit le but que l'auteur s'est proposé, elle est sous ce point de vue entièrement supérieure à celles qui ont déjà été annoncées, et qui ne contiennent que le texte du Code Napoléon, avec des réflexions. Les questions les plus importantes sur l'état civil, sont ici traitées à l'aide de la jurisprudence des cours souveraines, et toutes les instructions ministérielles rendues sur cette partie de la législation, et ignorées pour la plupart des officiers de l'état civil, sont exactement recueillies. Enfin des formules viennent faciliter la pratique, et il est difficile qu'un maire ou un adjoint aidé de ce livre puisse s'écarter des obligations qui lui sont imposées comme officier public. Quantité d'autres personnes, et notamment toutes celles qui tiennent à l'ordre judiciaire, doivent aussi s'empresser de faire l'acquisition de cet ouvrage, dont le succès est assuré.

Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1753 *jusqu'en* 1769, *par le baron de Grimm et par Diderot.* — PREMIÈRE PARTIE. — Six vol. in-8°. Prix, 40 fr., et 50 fr. franc de port. Chez Longchamps, libraire, rue du Cimetière-Saint-André, n° 3; et chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

N. B. On trouve chez Fr. Buisson la *deuxième, troisième et dernière partie* de cette *Correspondance*, formant ensemble dix vol. in-8°. Prix, 64 fr., et 80 fr. 50 c. franc de port. En papier vélin, 128 fr.

Annales du Crime et de l'Innocence, ou *Choix de causes célèbres anciennes et modernes, réduites aux faits historiques;* par MM. R*** et P. V***, anciens avocats. Vingt vol. in-12. ou vingt numéros de plus de deux cents pages chaque, imprimés sur beau papier, en caractère cicéro, grande justification. Prix, pour la collection entière,

Digitized by Google

36 fr., et 48 fr. franc de port. Chez Lerouge, libraire, cour du Commerce, quartier Saint-André-des-Arcs.

Il en paraît actuellement douze volumes; on peut se procurer ce qui paraît pour le prix de 2 fr. par vol., et 2 fr. 50 c. franc de port.

Histoire naturelle des roches de Trapps, considérée sous les rapports de la généalogie et de la minéralogie; par M. Faujas-de-Saint-Fond. *Deuxième édition*, entièrement refondue. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Gabriel Dufour et comp., libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

Les Bucoliques de Virgile, traduites en vers français et accompagnées de notes sur les beautés du texte. par J. A. D***. Un vol. in-8° de 148 pages. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port. Chez Gussac, imprimeur-libraire, hôtel d'Aligre, rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 13, près la halle au blé.

Notes pour le cours des poésies sacrées du docteur Lowth, traduit du latin en français, par M. Roger, etc., pour les tomes I et II. Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 cent. franc de port. Chez Migneret, imprimeur-libraire, rue du Dragon, n° 20.

La Vierge du Soleil, poëme; suivi d'une *Epître à la philosophie;* par M. F. Ponchon. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 90 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger.*)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXI. — *Samedi* 21 *Août* 1813.

POÉSIE.

L'ÉDUCATION DU POÈTE.

PREMIER FRAGMENT IMITE DE VIDA.

Nec verbum verbo curabis reddere fidus interpres. HORAT.

Du Langage des Dieux, Muses, dictez les lois.
Ouvrez-moi l'Hippocrène et soutenez ma voix.
Je consacre mes soins amis de ton enfance,
A toi de qui Phébus illustra la naissance,
A toi qui chanteras en vers harmonieux,
Les exploits des héros et les bienfaits des Dieux.

Viens, noble nourrisson des Filles de Mémoire,
Brûlé du feu divin allumé par la gloire,
Viens, ose t'élever, du pied de leurs autels,
Loin des sentiers connus des profanes mortels,
Sur ce mont sourcilleux où, des vers, de la danse,
Les neuf Sœurs à l'envi mesurent la cadence,
Et que fait résonner, ivre de leurs transports,
Phébus qui les ravit de ses doctes accords.....

Digitized by Google

Ma voix s'est fait entendre ; et, dans sa jeune audace,
Mon élève s'élance au sommet du Parnasse.

La carrière est ouverte. Apollon dans les vers
Voulut que l'harmonie eût des rhythmes divers,
Et que l'expression de la grandeur divine
De sa langue sacrée annonçât l'origine.
Ainsi, chantant des Dieux les bienfaits immortels,
Le premier un poëte honora leurs autels.
Bientôt de ses sujets variant la peinture ;
Dans sa verve féconde embrassant la nature ;
Fidèle à l'exprimer dans ses tableaux divers,
Pour peindre les héros il créa les grands vers.
Noblement cadencés, sous le nom d'héroïques,
Ces vers sont orgueilleux de leurs sons poétiques.
La première Pythie en observa les lois,
Quand jadis Apollon s'exprimait par sa voix.

C'est peu dans un sujet de consulter son zèle ;
Le zèle sans l'esprit est un guide infidèle.
Vous ne pouvez chanter ni les bienfaits des Dieux,
Ni des plus grands héros les exploits glorieux :
Cherchez à pénétrer les secrets de la scène,
A suivre, plus heureux, Thalie ou Melpomène ;
Essayez de chanter la flamme des amans,
Leurs plaisirs, achetés au prix de leurs tourmens,
Ou les champêtres jeux des bergers de Sicile ;
Mais aux règles de l'art soyez toujours docile.

Traitez-vous un sujet ? vous devez avant tout,
Faire un choix agréable et suivre votre goût.
Jamais ne vous chargez d'un sujet de commande ;
Sur-tout d'un faux Mécène éludez la demande.
Libre dans un sujet, on le traite aisément ;
Contraint, on se fatigue, on écrit pesamment.
Toutefois n'allez pas, trop ardent à l'ouvrage,
Prendre un rapide éclair pour un heureux présage.
Modérez vos transports, jugez avec lenteur,
Craignez les mouvemens d'une soudaine ardeur.

Avant de faire voile, équipez le navire.
Pensez, réfléchissez, vous qui brûlez d'écrire.

Digitized by Google

Voulez-vous être heureux dans votre expression ?
De choses et de mots faites provision.
Quelquefois le hasard nous offre telle idée
Qui fuit, que vainement on s'est redemandée.
Sachez donc prévenir des regrets superflus :
Ce qui sort de l'esprit souvent n'y rentre plus.

Que doit faire un auteur judicieux et sage
Qui veut exécuter le plan de son ouvrage ?
Méditer les anciens, se modeler sur eux,
Admirer jour et nuit leurs chefs-d'œuvre fameux ;
Esquisser le sujet, dont toutes les parties
Dans un ensemble heureux marcheront assorties ;
Enchaîner le milieu, le début et la fin,
Et, d'un œil attentif, achever le dessin.

L'onde est calme. Déjà le Dieu des vers m'inspire
Les règles que prescrit l'art sublime d'écrire.
Mais je veux préluder à ces grandes leçons,
O Muses, par les soins dus à vos nourrissons.

Le poëte est celui qui, dès sa tendre enfance,
Ressentit d'Apollon la divine influence ;
Aima l'ombre d'un bois et les prés et les fleurs ;
Et, joyeux de danser au milieu des neuf sœurs,
Foulant d'un pied léger les bords d'une fontaine,
Apprit à répéter le nom de l'Hippocrène.

VALANT.

LE DÉPART ET LES VŒUX.

ÉLÉGIE.

PRIVÉ de l'humide secours
Que versait l'arrosoir à sa tige altérée,
L'œillet perd tout l'éclat de ses brillans atours ;
Et sans parfum languit sa fleur décolorée :
Loin d'Azélie ainsi je languirai dix jours !
C'est bien peu pour l'indifférence ;
Mais dix jours seuls, dix jours d'absence
Sont un siècle pour les amours.
Sur un frêle bateau cette fidelle amante
Affronte les flots inconstans :

Digitized by Google

Des premiers feux du jour la mer étincelante,
De sa légère nef à l'horizon flottante
Me laisse voir au loin les doux balancemens.
Sans l'importun devoir qui m'enchaine à la rive,
Avec quel doux plaisir, près d'Azélie assis,
J'aurais banni l'effroi de son ame craintive,
Heureux comme une mère au berceau de son fils!
Ma lyre aujourd'hui si plaintive,
Eut fait entendre alors ses plus aimables airs,
Et d'une oreille avide écoutant mes concerts,
Des habitans des eaux la troupe fugitive
Aurait autour de nous fait bouillonner les mers;
Fier de servir de guide à ma charmante amie,
Lorsque la voile au gré de l'aquilon
En cercle se serait mollement arrondie,
Mon inhabile main eût saisi le timon;
Près d'un objet chéri l'on travaille sans peine:
Lorsque le vent aurait retenu son haleine,
Dans le sein de l'humide plaine
Plongeant et replongeant le tranchant aviron,
J'eusse ainsi dirigé notre barque légère,
Et j'aurais cru voguer vers l'île de Cythère.
Du moins ma pensée et mes vœux
Sur les flots te suivront, ô ma douce Azélie!
Pour abréger le cours d'un voyage ennuyeux,
D'ici je crois te voir, tendrement recueillie,
Rêver avec délice à nos premiers aveux,
A nos premiers plaisirs, à ces jours précieux
De confiance et de folie,
Vifs et rares éclairs dans la nuit de la vie.

Puissent les plus doux souvenirs
Egayer ta jeune pensée!
Et par un essaim de zéphirs
Puisses-tu, mollement bercée,
D'un paisible sommeil savourer la douceur,
En songe me revoir et rêver le bonheur!
Que des flots amoureux caressent ta nacelle!
Que les oiseaux des mers, voltigeant devant elle,
De leurs jeux innocens réjouissent tes yeux!
Le soleil me promet un jour exempt d'orage:
Avant que ses rayons éclairent d'autres cieux,

Digitized by Google

Puissent les vents officieux
Pousser ta nacelle au rivage !

Mon luth, silencieux jusques à ton retour,
Te redira les vers qu'aujourd'hui je soupire,
Et près de celle qui l'inspire
Chantera le plaisir d'amour.

RENÉ TREDOS.

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

JE naquis du chaos, et cependant, lecteur,
Je fais malgré mes ans, conquêtes sur conquêtes ;
Je succombai vingt fois ; mais fidèle à l'honneur,
Je savais m'ennoblir par d'illustres défaites.
Fameux par leurs exploits, j'ai vu mille rivaux,
Pour soutenir mes droits et ma prééminence,
M'offrir leurs bras, renoncer au repos
Et remplir l'univers de leur haute vaillance :
Heureux, quand de retour de leurs nombreux combats,
Je daignais approuver les efforts de leurs bras.
Les plus grands de la terre ont brigué ma conquête
Et César ne fut grand que quand César l'eut faite.
Mais si tout bon Français, pour moi, quand j'ai mon cœur,
Veut tout sacrifier, tout, excepté l'honneur,
Quand j'ai perdu mon cœur il n'en est pas de même.
Tant il est vrai que c'est le cœur qu'on aime !
Par-tout je suis proscrite, et par-tout fais horreur :
Fille de la débauche, aussi de la misère.
Lecteurs qui désirez savoir quel est mon nom,
Craignez de m'attraper de l'une ou l'autre mère,
Car il vous en cuirait de la belle façon.

L. AUG. H. (de la Moselle.)

LOGOGRIPHE

JE marche sur six pieds et fus toujours cité
Par mon humeur boureuse et mon agilité :
Sur cinq j'excite la gaîté ;
Ou bien je suis un somnifère.

Digitized by Google

Sur quatre, l'on me trouve au bord d'une rivière ;
Au cabaret aussi l'on me peut voir souvent.
Sur trois, je donne l'existence,
Ou bien je vais toujours rampant.
Sur deux, je suis utile au chant.
J'en ai trop dit, en conscience,
Lecteur, devine promptement.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

CHARADE.

QUAND on a mon premier on est homme d'esprit,
On est charmant, on est aimable,
Si vous parlez, tout le monde applaudit,
Et seriez-vous bossu, borgne, vieux, décrépit,
On vous trouve bien fait, joli, jeune, admirable,
Au spectacle, au salon, la beauté vous sourit.
Quel changement, ô ciel ! quand on est misérable,
Qu'il est bête, dit-on, quel être détestable !
Vit-on jamais butor plus haïssable !
Cent fois, enfin, par jour on est maudit.
Cérès sur mon dernier ses richesses entasse ;
Celles que mon entier dans ses coffres ramasse
Érigent en vertu les plus noirs attentats,
Et font à Londre un lord du plus vil des goujats.

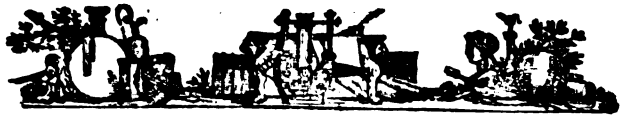
V. B. (d'Agen.)

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Volant* (un).
Celui du Logogriphe est *Semelle*, dans lequel on trouve : *sémélé*.
Celui de la Charade est *Poteau*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE, traduites en vers français, et accompagnées de notes sur les beautés du texte; par J. A. D****. — Un vol. in-8° de 148 pages. — Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. de port. — A Paris, chez *Cussac*, imprimeur-libraire, hôtel d'Aligre, rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 13.

VOILA au moins la douzième traduction, en vers français, des *Bucoliques de Virgile*, qui paraît depuis celle que donna Gresset, et dans laquelle il échoua si malheureusement. On pourrait attribuer, peut-être, à deux causes fort opposées, à une chute et à un succès, le nombre prodigieux de traductions du même ouvrage. L'espoir de se placer un instant au-dessus de l'auteur de *Vert-Vert* et du *Méchant*, a dû sourire à nos poëtes; et ils ont vu dans un essai malheureux, moins un motif d'effroi, qu'un sujet de gloire. D'un autre côté, la réputation colossale que la traduction des *Géorgiques* acquit à M. Delille, était bien faite pour enflammer leur imagination : Ils aimaient à se figurer que le commerce de Virgile était devenu un titre à l'immortalité; mais c'est peu d'approcher d'un grand homme, il faut être à sa portée pour participer à sa gloire. A talent égal, je pense que les *Bucoliques* de Virgile sont plus difficiles à faire passer dans notre poésie que ses *Géorgiques*. M. Delille en convenait lui-même. Comment exprimer en vers dans une langue aussi peu flexible, aussi orgueilleuse que la nôtre, des idées qui n'ont souvent d'autre charme que leur simplicité, leur naïveté, leur concision? Comment parler de bergers à des Français, et particulièrement à des Français de nos jours? Ce n'est pas que ces tableaux de la vie pastorale ne soient mêlés de peintures gracieuses, piquantes, voluptueuses, riches même. Le Virgile des *Eglogues* est encore le Virgile des *Géorgiques*

Digitized by Google

et de l'*Enéide*, mais le fond du sujet est trop loin de nos mœurs et de nos idées pour qu'un pareil ouvrage soit d'un grand intérêt, sur tout aux yeux des gens du monde.

Sans parler de ces difficultés qu'avait à combattre l'auteur de la traduction que nous annonçons, il avait encore à redouter le nombre de ses rivaux et les noms de MM. Firmin Didot, de Langeac, Tissot et Millevoye. L'auteur, qui a la modestie de ne point se nommer, nous apprend lui-même que cet ouvrage est son début dans la carrière littéraire. Le choix qu'il a fait parle en faveur de son goût, comme l'exécution parle en faveur de son talent. Il s'est souvenu que Voltaire avait commencé par s'associer à Sophocle, Cicéron à Démosthènes (1), et Delille au même Virgile. Suivre des exemples pareils ne peut être que d'un bon augure, et la lecture de cet ouvrage nous a confirmés dans cette première idée. A une grande fidélité, le traducteur réunit souvent l'élégance, et la chaleur du style. On voit qu'il s'est appliqué sur-tout à reproduire les tournures, les coupes de vers, l'esprit, la grâce de son modèle et ses efforts sont souvent heureux. On avait généralement reproché à ses devanciers et même à M. Tissot, que l'opinion publique a déjà mis à leur tête, de la sécheresse et de la gêne : cette traduction nous a paru avoir plus d'aisance et d'abandon que celles qui l'ont précédées, sur-tout dans les dernières églogues. Si dans plusieurs endroits elle leur cède le pas, si des négligences, des vers faibles, se sont glissés au milieu de morceaux bien écrits, il faut peut-être en accuser la précipitation qu'on aura sans doute mise à la faire paraître. Le précepte d'Horace,

Nonum prematur in annum,

effraye nos jeunes poëtes. On assure cependant que l'auteur s'occupe déjà de corrections; si cela est, il y a lieu de penser que sa docilité à la critique et cette ardeur sont de nouveaux garans de son talent.

---

(1) On sait que Cicéron avait traduit plusieurs oraisons de Démosthènes. Ces morceaux, dont on doit regretter la perte, ne nous sont point parvenus.

Digitized by Google

Je vais transcrire quelques passages de la nouvelle traduction. MM. de Langeac, Millevoye, Tissot, dont j'ai déjà cité les noms, me fourniront tour-à-tour des objets de comparaison, et je laisserai au lecteur le plaisir de juger à qui doit demeurer la palme.

Sis bonus ô felixque tuis : en quatuor aras ;
Ecce duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo ;
Pocula bina novo spumantia lacte quotannis
Craterasque duo statuam tibi pinguis olivi ;
Et multo in primis hilarans convivia Baccho,
Antè focum, si frigus erit, si messis, in umbrâ,
Vina novum fundam calathis Arvisia nectar :
Cantabunt mihi Damœtas et Lyctius Œgon ;
Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus.

(Eglogue Ve.)

. . . . . Que ce dieu soit propice !
Tu vois ces quatre autels ; deux te sont réservés,
Daphnis, et pour Phébus deux autres élevés.
Là d'une huile onctueuse et d'un nouveau laitage
Tu recevras l'offrande, et devant ton image
L'été, sous un berceau, l'hiver, près d'un foyer,
L'ivresse des festins viendra se déployer.
Là d'un vin précieux coulera l'ambroisie ;
Et des enfans du Pinde, à-la-fin du repas
Des Faunes en cadence imitera les pas.

(M. DE LANGEAC.)

Voici la traduction nouvelle :

O Daphnis ! sois l'ami, le Dieu de ce rivage.
Tu vois ces quatre autels couronnés de feuillages ;
Pour toi les deux premiers ont reçu nos présens ;
Ces deux sont pour Phébus : l'olive tous les ans
Répandra ses flots d'or sur l'herbe jaunissante,
Et le lait coulera de la coupe écumante.
Du nectar d'Arvisum s'épancheront les flots :
Le vin, la gaîté court ; Egon chante, et Tityre
Saute imitant la danse et les bonds du satyre.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam :
Tum Phaëthontidias musco circumdat amaras

Digitized by Google

Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum :
Utque viro Phœbi chorus adsurrexerit omnis.
(Eglogue VI^e.)

Il vante le fruit d'or qui surprit Atalante ;
Il entoure d'écorce et de mousse naissante
Les sœurs de Phaéton, *arbres ambitieux*,
Qui portent tout-à-coup leurs têtes jusqu'aux cieux.
Il peint Gallus errant aux sources d'Hippocrène.
Aux sommets d'Aonie une Muse le mène ;
Tout le sacré vallon se lève en son honneur.
(M. Tissot.)

Il chante les fruits d'or d'Atalante vainqueurs ;
Du jeune Phaéton le Dieu chante les sœurs,
Et les environnant d'une écorce soudaine,
Leurs bras en longs rameaux se dressent dans la plaine.
Il peint Gallus errant dans le sacré vallon :
Conduit par une Muse, à la voix d'Apollon,
Des rives du Permesse au sommet d'Aonie
Il monte, les neuf sœurs, le Dieu de l'harmonie,
Tout se lève.

Cette belle image :

Utque viro Phœbi chorus adsurrexerit omnis,

L'harmonie imitative de ce grand mot, *adsurrexerit*, disparaissent dans le vers de M. Tissot. Il me semble que le nouveau traducteur est peut-être le seul qui ait approché de Virgile.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos !
Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ !
Incipe, si quid habes. Et me fecere poëtam
Pierides ; sunt et mihi carmina ; me quoque dicunt
Vatem pastores : sed non ego credulus illis ;
Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinnâ
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.
(Eglogue IX^e.)

Digitized by Google

. . . . Que tes essaims des ifs craignent le front !
Qu'un lait pur de ta vache emplisse les mamelles !
Pousuis, Meris. Moi-même aux doctes immortelles
J'ai dû quelques accords ; et jadis nos pasteurs
M'ont proclamé poëte : éloges trop flatteurs !
Est-ce à moi de prétendre à cet honneur insigne ?
De Varus, de Cinna, ma muse est-elle digne ?
L'oie, au cri dur, du cygne a-t-elle les doux chants ?
(M. Millevoye.)

Que l'if à tes essaims cache ses noirs poisons ;
Que le cityse en fleurs, pour prix de tes chansons,
Gonfle de tes brebis les fécondes mamelles.
Commence, si tu sais quelques stances nouvelles.
Et moi je fais des vers de l'aveu des neuf sœurs ;
Je suis poëte aussi, si j'en crois nos pasteurs ;
Mais à leurs vains discours je ne suis point crédule.
De Cinna, de Varus, bien loin d'être l'émule,
C'est l'oiseau des marais qui vient mêler ses cris
Au chant mélodieux de l'oiseau de Cypris.
(Traduction nouvelle.)

Voici un morceau un peu plus long, tiré de la belle églogue de Gallus (la X^e^). Commençons par M. Tissot.

Nymphe du mont Ménale, accourez à ma voix ;
D'une meute aboyante environnons les bois ;
Sur l'ardent sanglier que nos coups se confondent ;
A travers les rochers et les forêts qui grondent,
Déjà je crois voler plus prompt que les éclairs ;
Nouveau Parthe, mes traits ont sifflé dans les airs ;
Vain remède aux tourmens d'un amour incurable !
Le Dieu n'est point touché des pleurs du misérable :
Déjà pour moi les monts, les chants n'ont plus d'attraits.
Adieu, nymphes des eaux, adieu, vastes forêts.
Non, non, *je boirais l'Hèbre et ses ondes de glace*,
Au milieu des hivers, des neiges de la Thrace ;
J'irais sous le Tropique affronter les déserts,
Où l'orme sourcilleux voit mourir dans les airs
L'écorce de son front que le soleil dévore ;
Travaux, saisons, frimats, tout serait vain encore
Pour changer ou fléchir l'impitoyable Amour :
L'Amour sait tout dompter, *et j'y cède* à mon tour.

Digitized by Google

J'y cède n'est pas français; il faudrait *je lui cède*, mais le vers n'y serait pas.

Des nymphes du Ménale il faut suivre les pas;
Au sanglier sauvage envoyons le trépas;
Partons. En vain sur moi fond l'hiver en furie,
C'en est fait, je m'élance aux monts de l'Arcadie,
Je ceindrai les forêts de mes chiens aboyans.
A travers les rochers, les bois retentissans,
Je marche. Dans les airs part ma flèche terrible.
Mais aux maux des humains l'Amour est-il sensible!
Remèdes impuissans! inutiles secours!
Adieu, nymphes, adieu! vers, adieu pour toujours!
Forêts, disparaissez! fuyez, grottes profondes!
Non, non; de l'Ebre en vain Gallus boirait les ondes;
Sur les monts de la Thrace en vain mes pas errans
Défieraient les frimas, l'hiver et ses torrens;
En vain, chez l'Africain, quand la vigne souffrante
Sur l'ormeau dépouillé se dessèche mourante,
J'irais, nouveau berger, braver les feux du jour:
L'Amour sait tout dompter, et je cède à l'Amour.

Les divers exemples que nous avons rapportés doivent justifier et nos éloges et nos critiques. En avançant dans sa traduction, l'auteur paraît avoir mieux senti son original, car les dernières églogues sont beaucoup mieux rendues que les premières. Je ferai encore observer que les notes placées à la fin du recueil sont fort intéressantes et font honneur au goût de M. D***.

J. B. B. R.

Du style dans ses rapports avec les principes, le caractère et les opinions de l'Ecrivain ou de l'Orateur.

(SUITE ET FIN.)

J'AI parlé avec moins de concision que je ne me l'étais proposé des hommes que leurs affections gouvernent. Ceux chez qui la raison ou le raisonnement, le jugement enfin se trouve seul, ou a pu parvenir à être écouté seul, n'exigeront pas autant de détails; on peut ne les partager qu'en deux classes, celles que je viens d'indiquer.

Digitized by Google

Si la raison est seule, si l'on est raisonneur par insensibilité, cette disposition contraire à toute beauté idéale, exclut les images poétiques qui manqueraient toujours de naturel et de grâce, et même dans un livre de morale ou dans une brochure polémique, elle introduit de la sécheresse ou un ton dur et méprisant. Elle ne fait du cœur humain que des portraits infidèles; il est vrai qu'elle l'observe avec finesse, mais elle ne le considère que sous un aspect uniforme d'où naissent quelques préventions, elle ne le pénètre que dans ses parties arides, elle l'interprète selon des données circonscrites, elle le juge, ainsi que font tant d'hommes qui connaissent le *monde*, d'après les maximes trop générales et par conséquent erronées qui disent bien ce que sont la plupart des hommes dans de certains lieux ou dans de certains rangs, mais qui ne vont pas même jusqu'à faire soupçonner ce qu'ils pourraient être, ce qu'ils sont quelquefois, ce qu'ils sont ailleurs.

Si, au contraire, la raison règne par sa propre force, elle ne s'élève pas sur des ruines, elle ne commande pas dans le silence, mais elle laisse vivre les affections de l'ame; en les contenant toujours, elle les approuve souvent, souvent même elle les anime, et elle règle tout, parce que tel est son partage fondé sur des convenances éternelles. Un esprit juste écrit rarement sur un objet frivole : dans tout livre de quelque importance, il s'attache au mot propre qui n'est pas toujours le plus sûr pour convaincre d'abord les hommes et pour leur plaire, mais qui est le meilleur pour les persuader avec le tems, et sur-tout pour les instruire et les détromper, pour les ramener à l'ordre, pour les inviter au bonheur. Sans se permettre un terme inexact, une épithète inutile, sans calculer les effets des périodes, sans étudier ce que les rhéteurs ont dit sur le nombre, et comment ils ont subdivisé les moyens d'émouvoir ou de surprendre, le véritable écrivain trouve dans la force, dans la délicatesse de ses pensées, les secrets du seul art qui lui convienne, et on le reconnaît principalement à une sorte d'harmonie continue dont l'imposante simplicité ne le cède à aucun genre d'éloquence. Il ne faut pas se dissimuler que l'exactitude et les scrupules de la pensée peuvent nuire à la chaleur ou à l'agrément du discours, et que les hommes qui veulent être utiles, font plusieurs sacrifices à la loi qu'ils s'imposent d'éviter toute maxime douteuse, toute décision tranchante, et presque toute opposition trop fortement contrastée pour n'être pas extrême. Moins ardens que les

Digitized by Google

esprits inconsidérés qui s'abandonnent à leurs diverses inspirations, peut être seront-ils moins séduisans : ils savent hésiter; en balançant mieux les contraires, en les prenant plus près de la ligne qui les sépare, ils trouvent le point où l'on pourrait les réunir; ils sont plus avides de découvertes réelles qu'impatiens de produire de l'effet, et loin de saisir des expressions qui ajouteraient à la distance des choses, ils cherchent des mots concilians dont la valeur estimée, non par l'imagination mais par la raison, puisse déceler les rapports d'utilité générale qui en forment le lien secret.

Il me reste à examiner rapidement le style par rapport à ceux à qui le discours s'adresse, à le considérer, non plus dans les dispositions et les vues générales de l'auteur, mais dans son intention présente.

Veut-il séduire l'imagination et entraîner les hommes vers un but actuel, veut-il plaire à la multitude? Des allusions adroites, des images vives, des idées communes hardiment énoncées, des alliances de mots dénuées de justesse, de la véhémence, du désordre même, lui paraîtront propres à susciter les passions, à fortifier d'anciens ressentimens, à exciter des désirs irréfléchis, à ne laisser enfin aucun prétexte aux délibérations, et à tout soumettre au cœur dont le vœu sera toujours d'agir à l'instant même.

Si, au contraire, il songe à l'avenir, s'il a résolu de n'être jamais blâmable ou ridicule aux yeux des sages, il néglige la multitude, il parle au petit nombre, et sans porter le trouble dans les affections, il éclaire, il satisfait la pensée. Connaissant et les plus nobles besoins de l'homme et la dignité de ses propres fonctions, il voit que des êtres intelligens préfèreront tôt ou tard aux suggestions de l'instinct le langage de la raison, et à des goûts passagers une règle invariable. Il est vrai qu'on obtient quelquefois par d'autres moyens une grande célébrité : des générations séduites transmettent leur enthousiasme aux siècles suivans, et de prétendus titres à la gloire paraissent ainsi consacrés; mais si nous ne voyons pas d'abord le terme d'un engouement semblable, nous sentons que, même dans toute sa force, il ne saurait être universel, que l'homme impartial distingue toujours le livre composé pour faire du bruit du livre écrit avec justesse, et que malgré les caprices du public, c'est le second seulement qu'il place au rang des bons ouvrages. Tout grand orateur s'imposerait des lois aussi sévères chez un peuple où la politique ne serait point asservie aux passions des particuliers et aux fantaisies populaires, dans

Digitized by Google

une république d'un autre monde où la chose publique ne serait pas un vain mot. Cette absence de la véritable politique dans les pays qui eurent des orateurs, réduisit souvent les Cicéron, les Démosthène, à parler en hommes vulgaires, et cette même cause eut souvent avili les grands talens de Mirabeau, si son caractère personnel eût en cela laissé beaucoup à faire.

Ces faibles aperçus n'approfondissent pas dans toutes ses parties un sujet difficile dont les combinaisons se trouvent très-compliquées (1), et qui d'ailleurs ne saurait avoir ici le degré d'exactitude auquel on pourrait atteindre dans un ouvrage plus étendu. Cependant, pour ne rien supprimer d'essentiel, je vais placer à la suite du peu que j'ai dit, deux ou trois observations qui n'entraient pas naturellement dans la division que j'ai adoptée, mais qui peuvent être de quelque importance.

Le style est facilement varié quand la pensée embrasse divers objets, mais non lorsqu'elle parcourt une sphère immense ; cet espace sera toujours le même, précisément parce qu'il est infini pour nous, parce qu'il est le seul où nos recherches puissent s'étendre. L'expression deviendra donc monotone à quelques égards, ou du moins plus circonscrite, si les conceptions deviennent très-vastes, si l'étendue des idées est constamment très-grande, si l'auteur saisit ou s'il entrevoit dans chaque chose tous les rapports qu'elle pourrait avoir avec les besoins, les jouissances et la moralité de l'homme. Je l'ai déjà fait entendre, les plus grands écrivains ne sont pas ceux qui ont le plus de flexibilité dans le style. Cet avantage appartient moins au génie

(1) Non-seulement un auteur peut adopter des opinions qui s'accordent mal avec son caractère, mais il peut arriver qu'il admette différens principes contradictoires ; si, par exemple, l'éducation lui en a donné de mauvais, et si les lumières acquises plus tard ne les ont rectifiés qu'imparfaitement. Très-souvent il écrit dans des vues serviles ou ambitieuses exclusivement relatives à la profession qu'il exerce, ou bien il cède trop à la critique, à celle même que des préventions dirigent et qui suit des lois momentanées. Des différences essentielles dans le régime, de grandes altérations dans la santé, les chagrins ou la prospérité, des causes nombreuses enfin, auront de l'influence sur le style, principalement chez les hommes faibles.

Digitized by Google

qu'au talent. Si nous rencontrons un homme qui ait une figure d'un grand caractère et des traits majestueux, lui proposerons-nous de les altérer et de se livrer à l'ambition d'être un excellent mime, ou bien serons-nous surpris si nous lui voyons de l'éloignement pour cet art? Les vraies beautés du style semblent exclure une industrie dont l'habitude tiendrait de l'artifice, et le défaut contraire formera l'une des plus fréquentes imperfections des ouvrages dignes de l'immortalité. Ces ouvrages auront, comme leurs auteurs généralement solitaires, un extérieur simple, et, si je puis ainsi parler, une attitude un peu uniforme, une marche négligée. Non-seulement les contemporains n'y reconnaîtront pas cette manière du jour que leur goût frivole exige, comme il veut que dans les formes et les moindres plis des vêtemens on s'astreigne à des lois journalières, mais ils pourront encore y apercevoir des défauts plus réels; divers ornemens qu'un long usage autoriserait à y chercher, ne s'y trouveront point; presque par-tout la nuance, quoique juste, semblera triste, et peut-être ces peintures, souvent agréables, mais trop souvent utiles et fortes, perdront beaucoup aux yeux de la plupart des hommes en se confondant sous un coloris sévère.

Pour discerner les rapports du style avec les opinions ou le caractère de l'auteur, j'ai supposé des hommes vrais, et c'était une supposition légitime, car celui qui dans toute circonstance sérieuse n'écrirait pas conformément à sa manière de voir, ne ferait qu'un métier méprisable; il serait inutile de s'arrêter beaucoup à en examiner les suites. Si l'on se propose un but différent de ce que l'on croit la vérité, l'on ne trouvera rien en soi, l'on imitera ce que les autres auront produit, on aura peut-être de l'art, mais non pas du génie. Cette disposition paraîtra sur-tout dans le défaut d'accord entre les mots et les choses; mais ce défaut d'accord n'est pas toujours un indice de cette disposition, il faut voir en quoi consiste la discordance. Les intentions générales du style peuvent être convenables, et les accessoires disparates; le défaut existe alors dans les moyens choisis, et non dans la manière de les employer: c'est ainsi que plusieurs des discours de M..... s'éloignent du genre de la chaire; cela ne prouve assurément ni fausseté, ni incapacité; dans le tems où il parle, la connaissance raisonnée du cœur humain semble exiger, pour l'édification même, que l'on ramène les hommes moins par les attraits directs de la religion que par la satiété des objets mondains,

Digitized by Google

et que pour faire désirer les choses célestes, on s'arrête moins à en altérer l'inaltérable splendeur qu'à montrer le mélange impur des tristes vanités de la terre. Mais si dans un sujet grave et solennel la manière générale de F..... est gracieuse, fleurie, piquante et propre à renouveler des souvenirs profanes, en vain les mots seront ceux que l'usage consacre, le lecteur verra que ce soin appartient à l'art, il jugera que l'impulsion première n'est pas d'un homme pénétré de ce qu'il annonce, et peut-être même, dira-t-il, l'auteur semble ne croire que la plume à la main ce qu'il veut nous persuader. La conviction religieuse est plus difficile à feindre que toute autre, et peut-être n'est-il point d'artifice qui la montre dans le style quand elle n'est pas dans le cœur. C'est que nécessairement elle absorbe tout, lorsqu'elle existe, et qu'un sentiment dont les conséquences n'ont point de bornes ne souffre point de partage. Tant que vous désirez croire, vous pouvez être encore un homme de la terre; mais lorsqu'enfin vous adopterez une croyance, vous n'aurez plus d'intérêts ici-bas, vous penserez, vous agirez, vous parlerez, vous respirerez selon l'esprit de cette croyance. Si tout en vous ne la prouve pas, si votre physionomie ne l'annonce point au premier aspect, vous n'avez pas vraiment la foi; dans votre style, resté mondain malgré vos efforts, nous découvrirons ou l'incertitude que vous dissimulez, ou la tiédeur secrète du zèle que vous prétendez montrer.

Je n'entreprendrai point de discuter, en finissant, une question décidée trop affirmativement par ceux qui semblent s'être dit : nul n'aura ni sentiment, ni vertu, ni profondeur, hors nous et nos frères. Ils soutiennent qu'on ne saurait, sans la religion, faire un livre intéressant. Je remarquerai seulement qu'il ne faut pas opposer à l'homme qui est religieux avec génie quelque *matérialiste* subalterne à qui l'on a dit qu'excepté notre haute intelligence, il n'est rien d'intellectuel dans l'univers, et que certainement il n'existe qu'une substance passive mue par le hasard. L'impiété n'est pas une conséquence du génie, d'ailleurs l'incrédulité même s'ôte en effet de grandes ressources; le géomètre aurait-il pour émouvoir les facilités que trouve le poëte? L'auteur du *Génie du Christianisme* l'a dit, dans le chap. 5 du liv. 1^er^ de la seconde partie : *la poésie se soutient par la fable et vit de fictions..... La religion est la source de toute poésie.* Il se peut donc que dans les circonstances les plus fécondes en sujets de méditations, la pensée

Digitized by Google

incrédule ne sorte pas d'une sphère limitée. Si, quand les jours de l'un de vous finissent, la réflexion d'un sceptique n'aperçoit que l'inévitable mort interrompant brusquement nos songes; elle le cède sans doute en moyens d'éloquence à l'imagination religieuse qui après vous avoir montré l'homme courbant sur un lit de mort son front encore beau d'espérance, l'homme créé pour la vie impérissable et passager dans la vie présente, vous entretiendra de ces lueurs d'une joie céleste, de ces glorieux dons du consolateur invisible qui soutiennent son ame dans les dernières épreuves, tandis que la partie mortelle de son être, livrée aux transes de l'agonie, va tomber dans l'humiliation du cercueil. Mais enfin, quelque parti que l'on ait pu prendre sur des questions qui paraissent d'autant plus difficiles qu'on les examine avec plus d'impartialité, la droiture de l'ame, l'étendue et l'importance des idées, la force du style, produiront des ouvrages dont la juste renommée n'aura d'autre terme que celui des choses terrestres. Instruisez-vous, aussitôt vous rejetterez plusieurs croyances populaires: instruisez-vous davantage, vous verrez que les idées religieuses ont dans la nature un fondement réel: continuez enfin à méditer, consacrez votre vie à chercher le vrai; vous douterez de ce que vous désirerez le plus; mais certainement les profondeurs pleines de merveilles où vous serez parvenus, et l'anxiété qu'on éprouve quand on est transporté si loin de l'ignorance natale, seront plus propres à remuer qu'à éteindre ce génie humain que l'immensité ne décourage pas, et qui ne périt que dans les bornes où les scrupules de la routine veulent l'étouffer, ou au milieu des puérilités et des chimères qui le dégradent ou qui le consument vainement. DE SEN**.

PHÉDOSIE, tragédie en cinq actes; par EUSÈBE SALVERTE. — In-8°. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; et chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

« UN événement bien singulier, dit l'abbé Perin dans » son *Abrégé de l'Histoire de Russie*, un événement dont » on a parlé de bien des manières différentes, fit dans

Digitized by Google

» ces tems (1776) assez de sensation en Russie. Le » bruit se répandit qu'une fille de l'Impératrice Elisabeth » vivait retirée en Italie, où l'avait conduite le prince » Radziwil, obligé de fuir de Pologne pendant les trou- » bles. Cette jeune personne, nommée aussi Elisabeth, » vivait à Rome dans un état peu brillant, et accompa- » gnée d'une seule femme. Cependant l'existence de » cette princesse, vraie ou prétendue fille de l'Impéra- » trice Elizabeth, offusquait la cour de Russie. Le comte » Alexis Orlof, qui se trouvait à Livourne, où il allait » joindre la flotte russe, conçut le projet de surprendre » cette jeune personne et de la livrer à sa souveraine. Il » fit sa connaissance, gagna peu-à-peu sa confiance par » le vif intérêt qu'il paraissait prendre à sa position, » l'invita un jour à une fête qu'il donnait sur la flotte, » et par la plus noire trahison, la retint prisonnière, » puis l'envoya à Saint-Pétersbourg, où cette infortunée » fut plongée dans un cachot. On n'a pas su depuis ce » qu'elle était devenue. »

Telle est l'anecdote qui a fourni à M. Eusèbe Salverte le sujet de sa tragédie ; sujet que suivant le privilége du poëte dramatique il a disposé de la manière suivante :

M. de Salverte a supposé, dans son avant-scène qu'Elizabeth désignant pour son successeur le prince Pierre Ulric, duc de Holstein, son neveu, avait renoncé aux douceurs de l'hymen ; mais que bientôt après elle se repentit de sa promesse, et qu'une fille, fruit unique d'un amour ignoré, lui fit goûter le plaisir et le danger d'être mère.

Née sur les degrés du trône, destinée par la nature et les lois à succéder à sa mère, mais proscrite et déshéritée avant sa naissance, la jeune princesse fut exilée au fond de l'Italie ; on l'éleva dans l'obscurité, on lui cacha soigneusement son origine, et, tant qu'Elizabeth vécut, sa fille ignora son rang et ses droits.

Elizabeth mourut ; Pierre ne fit que passer sur le trône. Ce prince, qui, dès son avènement à l'empire, pardonna à ses ennemis, rappela les exilés, combla de bienfaits tout ce qui était recommandable par des services rendus à la patrie ; ce prince qui supprima le ter-

Digitized by Google

rible tribunal connu sous le nom de la *chancellerie secrète*, établi par le czar Alexis Ier, ce prince enfin qui assura à la noblesse russe la liberté qui est devenue depuis sa plus belle prérogative, descendit du trône par une révolte, et fut assassiné avant que d'être couronné.

Catherine succéda à son époux; le secret d'Elizabeth transpira. Radziwil, l'un de ces Polonais que les succès de la Russie n'avaient pu décourager, que son or n'avait pu corrompre, informé de l'existence de Phédosie (*c'est ainsi que M. de Salverte nomme la fille d'Elizabeth*), courut à Livourne, où vivait cette jeune princesse; il voulut l'associer à sa vengeance, à ses destins; et fier de rejetter au sein de la Russie une partie des troubles qui venaient d'agiter la Pologne, il forma le projet d'opposer les droits de la fille d'Elizabeth à ceux de la veuve de Pierre.

Catherine, instruite des desseins du magnat polonais, feignit de disgracier Alexis Orloff. Elle l'envoya secrètement à Livourne, avec l'ordre de s'emparer de Phédosie; ce favori, dont l'impératrice, dit-on, n'avait pas dédaigné l'hommage, se rendit en Etrurie. Il y retrouva la princesse Olga, autrefois l'objet de ses amours, qui, délaissée pour Catherine, exilée par sa fière rivale, nourrisssait en secret le désir de se venger de l'inconstance de son amant.

Orlof vit Phédosie et ne put se défendre de l'aimer. Cette nouvelle passion qui lui fit oublier ce qu'il avait promis à sa souveraine, réveilla dans le cœur d'Olga des sentimens affreux de haine et de vengeance. Afin de rentrer en grâce, elle se hâta d'instruire Catherine de l'intérêt que Phédosie inspirait à Alexis, et Catherine, indignée du retard et de sa cause, fit partir Boris, officier russe, chargé d'ordres secrets qui menaçaient la liberté d'Orlof, dans le cas où celui-ci se refuserait à livrer la victime promise à la sûreté de l'impératrice.

L'action commence aussitôt après l'arrivée de Boris: introduit dans le palais d'Olga, il reçoit de cette princesse la double confidence de la trahison d'Alexis et de la haine qu'elle porte à Phédosie; mais Boris doute encore; il hésite à en croire une femme offensée; Alexis

Digitized by Google

Orlof paraît, l'envoyé de Catherine lui rappelle l'objet de son voyage, le prix offert à ses services, et flatte avec adresse l'ambition du favori.

On dit, et de la cour c'est déjà l'entretien,
Que bientôt, pour payer un signalé service,
Nos peuples étonnés verront l'impératrice
Sous les lois de l'hymen de nouveau se ranger;
Et dérobant son sceptre aux yeux de l'étranger
Faire asseoir auprès d'elle, et nous donner pour maître
Un héros qu'en son sein la Russie a vu naître.

ALEXIS.

Son hymen!... C'est à moi qu'on en permet l'espoir!

BORIS.

Et quel autre que vous le pourrait concevoir?

Malgré l'appât offert à son ambition, Orlof hésite à livrer Phédosie; il n'ose, il est vrai, s'y refuser ouvertement; mais déjà l'on s'aperçoit que pour lui donner ce courage, Phédosie n'a qu'un mot à prononcer, et ce mot, elle le dira à chaque instant, en refusant de le dire.

Cette jeune princesse, entourée d'ennemis intéressés à la perdre, s'abandonne à eux avec une *candeur* qui rend sa situation plus intéressante encore; elle se confie à Olga, elle refuse avec une touchante modestie les hommages et le dévouement de Boris qui lui propose de soutenir ses droits par la force des armes. Elle écoute les vœux d'Alexis, elle partage en secret son amour, et lorsque Radziwil, que le danger de Phédosie a fait voler auprès d'elle, lui peint sous d'horribles couleurs l'ancien favori de Catherine, lorsqu'il la presse de partir, d'échapper aux piéges que lui tendent ses bourreaux, avec quelle noblesse elle prend la défense d'Orlof, avec quelle force elle repousse les soupçons du Polonais.

PHÉDOSIE.

Ah! craignez d'en dire davantage:
Je peux fuir mais non pas croire à la trahison.
C'est le comble des maux que cet affreux soupçon.
Et n'est-ce point assez d'un amour qui m'offense?
Mais me perdre en feignant d'embrasser ma défense,

Digitized by Google

Me vendre, me trahir! non, je connais son cœur;
Il est trop généreux pour cet excès d'horreur.

RADZIWIL.

Si pourtant il tramait ce complot détestable!...

PHÉDOSIE.

Je l'aimais innocent, je le plaindrais coupable.

Cependant cet amour d'Alexis augmente les dangers de la fille d'Elizabeth. Olga presse Boris d'exécuter les ordres de Catherine. Radziwil conjure Phédosie de s'éloigner.... Que fera Orlof.... Confiera-t-il son amante aux mains d'un rival qui le haït et le méprise? Fuira-t-il avec celle qu'il venait dans l'intention de sacrifier à la tranquillité de Catherine, et qu'il brûle maintenant de lui ravir.... Trop coupable pour prendre ouvertement le parti de l'innocence, trop amoureux pour oublier la jalousie qu'Olga lui a inspirée contre Radziwil, il ne veut plus perdre Phédosie, il ne peut la sauver; réduit à se montrer tel qu'il est aux yeux de celle qu'il a trompée, il lui révèle les projets qui l'avaient conduit à Livourne. Il tombe à ses genoux, il lui peint son amour, ses remords, son repentir.

Ecoute! apprends l'affreux dessein
Qu'un espoir criminel avait mis dans mon sein;
Juge quelle terreur, quel remords me déchire!
On m'ordonne ta perte au nom de tout l'Empire;
Je devais te livrer, quand subjugué par toi,
Te plaire, te servir, devint ma seule loi.
Catherine, aujourd'hui réclame ma promesse;
Tes fers sont préparés; on m'obsède, on me presse,
On t'attend!.. Tu frémis! Par cet aveu fatal
J'ai perdu ton amour, j'ai servi mon rival;
Mais je sauve tes jours, tu fuiras, libre, heureuse!
Il faut la supporter cette pensée affreuse,
Chargé de ton mépris, te voir m'abandonner.

PHÉDOSIE.

Vous croyez que mon cœur ne sait pas pardonner?

ALEXIS.

Pardonner! qu'as-tu dit, femme tendre et sublime,
Quand tu dois m'abhorrer, quand l'horreur de mon crime

Digitized by Google

Par tes dangers présens doit s'accroître à tes yeux!
Si pourtant Alexis ne t'est pas odieux....
Si....

PHÉDOSIE.

Tout est oublié.

ALEXIS.

Non, la pitié t'égare,
Mon forfait est trop grand!...

PHÉDOSIE.

Votre aveu le répare.
Vous m'aimez!

ALEXIS.

C'en est trop, je tombe à tes genoux.

PHÉDOSIE.

Cessez!...

ALEXIS.

J'y veux mourir.

PHÉDOSIE.

Lève toi, cher époux!
Quoi, des pleurs!...

ALEXIS.

Le remords m'enseigne leur langage.

PHÉDOSIE.

Viens, dis-je!.. Pleurs chéris, de tant d'amour le gage,
O combien sur mon cœur vous coulez doucement!

ALEXIS.

Ta bonté double encor ma honte et mon tourment.
Je reçois mon pardon et j'ose à peine y croire.
Peux-tu bien?...

PHÉDOSIE.

Si ce jour reste dans ma mémoire
Je t'en fais le serment, c'est pour me rappeler
Tout ce qu'à mon salut ta foi vient d'immoler.

Alexis que tant de bontés confond, que tant d'amour rassure, court ordonner les préparatifs du départ de Phédosie, et il la remet à ce Radziwil qui pousse la générosité jusqu'à vouloir sauver son rival.

Sous les murs du palais je vole vous attendre;
Tous deux je vous délivre, ou meurs pour vous défendre.

Mais la perfide Olga ne laissera point échapper sa victime, elle persuade à l'infortunée Phédosie que son

Digitized by Google

obéissance suffira pour désarmer Catherine, elle la décide à partir seule, et lorsque suivie des soldats d'Alexis Orlof qui protègent sa fuite, elle se jette dans la barque préparée par Olga, celle-ci la poignarde sous les yeux de Radziwil.

Une analyse aussi rapide ne peut donner qu'une idée imparfaite de cette tragédie. Le sujet n'est point chargé d'incidens; mais le caractère et les sentimens des personnages sont si variés, leur situation est souvent si embarrassante, quelquefois si étrange, qu'il est impossible de les suivre pas à pas et d'offrir au lecteur une peinture fidèle des passions qui les font agir, des intérêts qui les occupent, et des moyens qu'ils emploient pour parvenir à leurs fins. Sans doute le caractère d'Olga offre prise à la critique: cette princesse qui de sang-froid et durant cinq actes projette la perte de Phédosie, sans autre intérêt que celui de rentrer en grâces auprès de l'Impératrice, ne me paraît point une création heureuse; mais le beau rôle de Radziwil, le caractère si touchant de Phédosie, suffiraient seuls pour justifier les éloges que j'ai entendu prodiguer à cet ouvrage, qu'une modestie excessive de la part de son auteur a privé des honneurs de la représentation.

Ce qui frappe sur-tout au théâtre, ce qui y décide souvent le succès d'un ouvrage, ce sont les situations neuves, hardies, les caractères fortement conçus, les contrastes heureusement imaginés, et sous ce rapport, Phédosie ne pourrait manquer d'intéresser le spectateur; ce qui attache à la lecture, c'est une action simple, habilement conduite et dénouée, c'est un style clair, précis, où la force de la pensée se joint à la vigueur de l'expression. Si du côté de l'action la tragédie de M. de Salverte n'est pas à l'abri du reproche, j'avoue que partout son style ne m'a paru mériter que des éloges; je pourrais en citer beaucoup d'exemples, mais dans l'impossibilité de les citer tous, je voudrais pouvoir inspirer à mes lecteurs le désir de lire cet ouvrage, et de partager le plaisir qu'il m'a fait éprouver.

DE ROUGEMONT.

Digitized by Google

FRÈRES ET SŒUR.

Nouvelle, par Mme CAROLINE PICHLER, *traduite par Mme* DE MONTOLIEU.

LE comte de Winterfels avait passé sa jeunesse dans l'une des premières cours de l'Allemagne; ses richesses, sa naissance, sa beauté et ses talens, l'avaient rendu l'objet de bien des vœux secrets, mais aussi celui de l'envie et de la séduction. Entraîné dans le tourbillon du grand monde et d'une cour brillante, il volait de plaisirs en plaisirs, de jouissances en jouissances, et répandait par la vivacité de son esprit, l'agrément de sa conversation, un charme auquel rarement le cœur d'une femme pouvait résister. La conscience de tant de qualités lui donnait une assurance qui rendait le charme encore plus puissant, mais qui lui faisait aussi regarder la constance, un véritable attachement, et le bonheur domestique, comme des êtres imaginaires, qui n'existaient que dans les productions des poëtes.

Une nièce du prince régnant était mariée dans une cour étrangère avec un prince du sang, dont l'age et le caractère lui avaient ôté à jamais tout espoir de bonheur. Dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, digne d'orner les premiers trônes de l'Europe, elle avait été condamnée par des vues politiques à voir sa vie se faner dans une espèce de retraite à côté d'un vieillard incapable de sentir et d'apprécier tant de mérites, de qualités et d'avantages. Cependant elle supportait ce sort pénible avec courage et grandeur d'ame. Elle n'avait jamais aimé, et elle croyait posséder dans la paix de son cœur une garantie assurée de ne jamais succomber à une passion qui lui était inconnue. C'est avec ces dispositions qu'elle vint un été visiter sa famille et le théâtre de sa brillante jeunesse. Là, entourée de mille objets qui lui rappelaient ses plus heureuses années, son cœur fermé jusqu'alors s'ouvrit à de plus douces sensations, et là aussi elle vit le comte de Winterfels dans tout l'éclat de la beauté et de l'amabilité. Un accident survenu dans une partie sur l'eau, où le courage et l'intrépidité du comte sauva la vie de la princesse, noua les premiers fils d'un attachement mutuel, et toutes les qualités brillantes de M de Winterfels les eurent bientôt resserrés. En vain la voix de la raison et de l'expérience se fit entendre et repré-

Digitized by Google

sentèrent à la princesse le comte comme un homme volage et dangereux. Elle commença par ne voir dans tout ce qu'on lui disait au préjudice du comte, que le langage de l'envie ou des prétentions blessées, et accorda une entière confiance à l'homme trop aimable, qui savait si bien faire ressortir tous ses avantages et détruire tout soupçon dès son origine. Le danger d'une relation aussi extraordinaire, la différence des rangs, le charme du mystère, tout se réunissait pour rendre ce lien plus fort et plus durable, et pour la première fois de sa vie Winterfels se vit enlacé dans une passion qui par son intensité se distinguait si fort de toutes les relations du même genre qu'il avait eues auparavant, et qui faisait la plus forte impression sur son ame.

La saison que la duchesse devait passer chez ses parens était écoulée; son séjour fut prolongé sous plusieurs prétextes plausibles, et pendant quelque tems ces amans réussirent à cacher aux yeux de la cour leur attachement devenu toujours plus intime; mais un hasard malheureux le fit découvrir au prince régnant et à son épouse. Il s'en suivit une explication, dans laquelle la duchesse sut maintenir encore toute sa dignité, mais elle se condamna elle-même à une séparation. On prit les mesures nécessaires, elle retourna auprès du duc son époux, le comte alla voyager; peu de personnes, excepté les membres de la famille du prince régnant, eurent connaissance de cette affaire, peu de courtisans l'avaient même soupçonnée. Le tems et l'éloignement en eurent bientôt effacé les faibles traces, bientôt on ne parla plus du départ de la princesse, et le bruit courut que le comte voyageait dans l'intention de chercher à se marier. C'est aussi ce qui arriva, mais pas aussitôt qu'on l'avait pensé. Quoique le cœur inconstant du comte ne fût pas capable d'un sentiment aussi profond que celui de son amie, cependant la duchesse était trop belle, trop aimable, et ses relations avec une femme aussi accomplie avaient été trop douces, pour qu'il eût pu se soumettre bientôt à de nouvelles chaînes moins solides, et y trouver le plaisir que des attachemens passagers lui procuraient autrefois. Enfin il oublia peu-à-peu combien il avait été heureux, et après trois ans d'absence il revint dans la capitale avec une jeune personne de condition qu'il avait rencontrée dans une province éloignée, et qui joignait à une figure délicieuse et à toute la fraîcheur de la jeunesse un cœur excellent et un amour passionné pour son mari. Ces noces furent

Digitized by Google

célébrées avec un éclat digne de son rang et de ses richesses. La comtesse de Winterfels parut à la cour, et tout le monde dut convenir que la fortune qui avait toujours favorisé le comte, ne s'était pas encore démentie dans cette occasion. Julie (c'est ainsi qu'elle s'appelait) était mieux que jolie, elle était éblouissante de beauté. Bientôt elle fut entourée d'adorateurs, mais les hommages du monde entier lui eussent été indifférens; elle n'avait d'yeux que pour son époux, et même après plusieurs années, lorsque les infidélités trop fréquentes de celui-ci et une connaissance plus approfondie de son caractère eurent détruit le premier charme de son amour, elle lui resta attachée avec une tendresse qui la rendait plus malheureuse encore, et qui ne finit qu'avec sa vie. Elle avait donné au comte un fils; la naissance d'une fille, son second enfant, lui coûta la vie. Elle expira dans les bras de son mari, qui, malgré sa légèreté, sentit profondément la perte qu'il faisait, et qui ne trouva de consolation que dans le sentiment d'avoir recouvré une entière liberté. Il se décida à ne point se remarier, quoiqu'il ne fût encore que dans l'âge de la maturité; et pour n'être gêné par aucun lien, il plaça son fils dans un institut d'éducation, et envoya la petite Julie, sa fille, avec sa nourrice, une bonne paysanne, à la campagne dans une de ses terres; il en confia la surveillance à un honnête homme, probe et instruit, qui avait été jadis précepteur de son frère, et qui vivait dans une petite ferme avec son aimable et digne femme dans le voisinage du château.

Libre maintenant de toute contrainte, le comte se précipita de nouveau dans un gouffre de plaisirs, et goûta encore pendant quelques années les jouissances qu'offre le grand monde, mais enfin peu-à-peu il en perdit le goût à mesure qu'il perdait la faculté d'en jouir. Le tems de la jeunesse, des sensations vives, des plaisirs bruyans était passé, et l'était plutôt pour lui qu'il ne l'eût été pour des hommes modérés et simples dans leur conduite. Sa santé s'était affaiblie. Il sentait que son rang seul ou ses richesses lui facilitaient encore quelques conquêtes auprès des femmes. On le flattait encore, on lui témoignait beaucoup d'égards, mais il avait trop d'esprit pour ne pas voir que ces égards s'adressaient plutôt à l'homme riche et puissant qu'à l'homme aimable d'autrefois; il se décida donc à se retirer du grand monde avant que le grand monde le quittât. Il renonça à une des premières charges qu'il occupait à la cour, diminua sa maison et se borna à ne recevoir chez lui qu'un petit nombre

Digitized by Google

d'amis choisis, mais il orna aussi sa solitude de toutes les productions les plus recherchées des beaux-arts, et il tâcha d'y établir la gaîté et la sérénité. Son hôtel fut bientôt le point de réunion de tous les oisifs, de tous ceux qui ont besoin de distractions, et aussi fréquenté que jadis, mais c'était par des personnes différentes. Il cherchait ainsi à se nourrir d'illusions, mais il ne pouvait parvenir à remplir le vide qui régnait dans son cœur et qui se manifestait dans ses actions, dans ses discours et dans son humeur. Il crut enfin avoir trouvé le meilleur remède à ce mal en retirant son fils de l'institut où il était élevé, et en le prenant chez lui, avec un neveu fils de son frère, qui habitait la province avec beaucoup d'enfans et peu de fortune. En effet, la surveillance sur l'éducation et le développement de ces deux jeunes gens, l'administration de ses vastes et nombreuses terres, dont il commença à s'occuper lui-même, les voyages fréquens qu'il y faisait, partageaient d'une manière agréable ses momens, et lui firent oublier, au moins pendant quelque tems, le contraste de sa vie actuelle avec sa brillante jeunesse. Mais bientôt l'habitude ôta à ces occupations l'attrait qu'elles avaient eu un instant pour lui. Il se décida alors à retirer aussi sa fille Julie du séjour tranquille où elle avait vécu jusqu'alors sous les yeux de la plus tendre amitié, et à la garder chez lui : ce qui contribua sur-tout à lui faire prendre cette résolution, ce fut le dépérissement sensible de sa santé, qui lui faisait désirer les soins plus tendres et plus délicats d'une femme. Julie entra donc pour la première fois dans la maison de son père : elle ne le connaissait que par quelques visites qu'il lui avait faites pendant son séjour chez la personne à qui il l'avait confiée. C'était alors une jeune fille de quatorze ans, mais dont la taille, le maintien et les manières avaient devancé l'âge. On ne pouvait pas la dire précisément belle, ses traits et sa figure étaient peut-être un peu trop prononcés, mais une physionomie très-expressive et qui indiquait le sentiment et la réflexion, une taille élancée et parfaitement régulière, de très-beaux yeux, et une dignité calme dans ses moindres mouvemens, lui attiraient involontairement l'estime et l'intérêt de tous ceux qui la voyaient. Le comte fut extrêmement satisfait en s'apercevant qu'elle n'avait de cette timidité, que son éducation à la campagne avait dû naturellement lui donner et dont il avait redouté l'excès, qu'autant qu'il lui en fallait pour donner à son maintien une tenue décente et sérieuse qui avait de l'attrait. Il remarqua aussi avec un

Digitized by Google

plaisir infini qu'elle avait l'esprit et le jugement assez mûrs et assez d'expérience pour qu'il pût lui confier tout de suite la gestion supérieure de son ménage : elle s'en acquittait avec autant de sagesse que de mesure.

Une seule chose déplaisait au comte, c'était que l'ame de sa fille avait reçu une direction qui la rendait indifférente pour tout ce qu'il croyait être la seule vocation d'une fille de sa condition ; il remarquait avec peine son penchant décidé pour la solitude et un dégoût voisin du mépris pour les personnes et les amusemens auxquels le grand monde attache le plus de prix. Elle recevait avec froideur et distraction les hommages des jeunes gens, et il fallut un ordre positif de son père pour l'engager à produire dans une société quelconque, ou devant qui que ce fût d'étranger à sa famille, des talens qu'elle possédait au plus haut degré. Son esprit se manifestait d'une manière d'autant plus aimable dans le cercle resserré de sa famille ; elle y montrait alors à découvert la richesse de ses connaissances, la grandeur et la douceur de son caractère. Elle était l'ame de cette petite société, et elle augmentait par-là dans le cœur ravi de son père le désir ardent de pouvoir montrer au monde entier les riches dons de la nature dont sa fille était partagée, et d'en recueillir les louanges.

Charles son frère et Auguste son cousin s'attachèrent à elle avec la plus tendre amitié, et si le premier, auquel une partie du caractère de son père était échu en partage, témoignait quelquefois du mécontentement de son amour pour la retraite, elle l'appaisait bien vîte par mille petites complaisances, et en flattant son goût pour l'éclat et la parure ; et en le tirant quelquefois de quelques petits embarras dans lesquels sa légèreté l'avait jeté, elle lui était devenue si chère qu'il ne pouvait pas se passer d'elle. Elle trouvait des remèdes à tout, et lorsque personne ne pouvait ou ne voulait venir au secours de Charles, sa sœur Julie avec son coup-d'œil juste, son sang-froid et sa raison, devenait sa protectrice, son conseil, son asyle, et souvent son défenseur auprès de leur père, à qui les approches de la vieillesse et des infirmités donnaient souvent de l'humeur. Un cœur généreux s'attache par ses bienfaits, Julie aimait beaucoup son frère, qui la chérissait et la respectait, mais elle trouvait dans l'ame de son cousin Auguste des accords qui étaient plus à l'unisson avec ses sentimens les plus intimes et les plus profonds ; elle riait avec Charles, mais avec Auguste, elle pouvait parler des objets sublimes et des

Digitized by Google

idées relevées, qui donnaient à son esprit une teinte d'enthousiasme qu'elle cachait avec soin, parce qu'elle aurait cru le profaner en s'y laissant entraîner dans les cercles légers des gens du monde, où elle était appelée à vivre habituellement. Auguste seul savait approuver et partager ses sentimens ; elle lisait avec lui des livres que tout autre aurait trouvé ridicules ou ennuyeux. Les connaissances plus solides et le jugement exquis et formé d'Auguste étaient pour elle ce que sa raison et sa fermeté étaient pour le faible et vacillant Charles.

Des années s'écoulèrent, nos jeunes gens approchaient de l'époque où leur sort futur devait être fixé. Le comte de Winterfels destinait son fils à la carrière diplomatique, et son neveu à celle du militaire. Plusieurs partis très-convenables s'étaient présentés pour Julie, mais elle ne paraissait point se soucier ni des maris qui s'offraient, ni du mariage en général. Dans toutes les occasions, elle savait si bien étayer son refus et son éloignement de tant de raison et de motifs plausibles, qu'il ne restait à son père aucun moyen de les combattre, et qu'il ne savait que lui témoigner son déplaisir avec rudesse. En général Julie n'était plus, comme dans les premiers tems de son retour dans la maison paternelle, l'enfant favori de l'inconstant Winterfels ; il maudissait souvent le parti qu'il avait pris de la faire élever à la campagne, où son caractère avait adopté ce qu'il appelait une tournure bizarre et ridicule. Cependant il s'était passé encore un hiver ; l'été s'approchait, et c'était le tems où le comte avait l'habitude d'aller visiter alternativement ses terres. Ses enfans l'accompagnaient toujours dans ces voyages, et Auguste et Julie s'y trouvaient bien plus heureux, au milieu d'une belle nature, loin du tumulte de la ville et de la gêne de leur vie ordinaire. Auguste, qui connaissait depuis long-tems les terres de son oncle, était le guide de Julie dans toutes ses promenades ; il avait un plaisir inexprimable à lui montrer les beaux sites qu'il avait parcourus jadis solitairement, à partager les sensations qu'elle éprouvait en les admirant, et qui étaient si bien d'accord avec tout ce qu'il sentait lui-même. Cette analogie de sentimens établissait chaque jour un lien de plus entre leurs ames. Les terres que le comte possédait dans les montagnes étaient celles qu'il visitait le plus rarement et avec le moins de plaisir, et c'étaient précisément celles qu'Auguste aurait préféré faire voir à sa cousine ; cependant il arriva que cet été là un voyage à Mittenvald, petit château

Digitized by Google

isolé et fort négligé, devint absolument nécessaire. Il était situé dans une vallée romantique, entourée de hautes Alpes, tout-à-fait solitaire. La famille se mit en route avec des dispositions bien différentes; tandis que Julie et Auguste jouissaient d'avance d'un parfait bonheur, Charles maudissait ce voyage qui l'arrachait aux plaisirs de la capitale, et le père se proposait d'abréger autant que possible son séjour dans cette ennuyeuse solitude. La petite peuplade dépendante de cette terre était uniquement occupée à des mines de fer, à des usines, des charbonnières et des moulins à scie. Les coups monotones des martinets, les battemens des moulins, et le mugissement d'un torrent qui traversait le vallon interrompaient seuls le profond silence de cette nature sauvage. Mais Julie fut enchantée de la beauté majestueuse de cette contrée; elle parlait de ses promenades avec un tel enthousiasme que Charles enfin fut aussi curieux de voir ce qu'il pouvait y avoir de si attrayant dans ces vallées uniformes, au milieu de ces rochers escarpés. Auguste enchanté du désir que témoignait son cousin, lui promit de le conduire au plus beau point de vue qu'on pût trouver bien loin à la ronde, où depuis les ruines d'un vieux château, l'œil plongeait d'un côté dans une profondeur immense et pittoresque, et de l'autre planait sur une vallée riante, cultivée, et parsemée de beaux et riches villages. L'après-midi du lendemain, où le comte devait aller faire une visite dans un château distant de quelques lieues, fut fixé pour cette promenade.

La route suivait à quelque distance la longueur du sombre vallon dans lequel était situé le château, jusqu'à l'endroit où le torrent descendait de la montagne par un ravin escarpé entre des rochers formidables; un sentier étroit le coloyait en suivant les sinuosités de ces masses. Elles se rapprochaient si fort en divers endroits que l'on était obligé de traverser souvent la rivière sur des petits ponts étroits et élevés suivant que les rochers à pic offraient quelques corniches ou quelques petites esplanades pour le chemin. Plus on montait et plus ils s'élevaient au-dessus du torrent, dont on voyait les ondes écumantes à une grande profondeur se frayer avec bruit une issue au travers d'immenses blocs de granit; on ne voyait au-dessus de soi qu'un petit espace du ciel qui éclairait ce sombre asile. Julie suivait Auguste, et jouissait en silence de ce beau spectacle; il ne l'interrompait que pour lui faire remarquer avec enthousiasme quelques ouvertures qui laissaient entrevoir un point de vue

Digitized by Google

dans le vallon ou quelques endroits plus pittoresques. Charles ne trouvait pas le chemin trop désagréable, parce qu'il était frais et ombragé, mais il ne pouvait éprouver l'enchantement de ses compagnons. Pour lui tous les arbres se ressemblaient, et il ne voyait dans les rochers que des pierres uniformes, et dans les cascades variées qui se précipitaient du haut de la montagne dans le torrent que de l'eau qui tombait. Il commençait déjà à s'ennuyer de la route, lorsqu'Auguste fit un geste en élevant la main; Julie leva les yeux et poussa un cri d'admiration et de surprise en voyant au-dessus d'eux les ruines menaçantes d'un vieux château sur un rocher entièrement à pic, et qui paraissait inabordable. Auguste et Julie se rappelèrent avec exaltation les siècles passés, tandis que Charles faisait une dissertation sur la barbarie du moyen âge, et comparait avec dérision la singulière habitude de ce tems-là de s'enfermer dans des tours qui semblent avoir été hissées sur les montagnes, avec l'architecture moderne, qu'il trouvait bien plus commode.

Ils continuaient ainsi à suivre le sentier escarpé qui devait les conduire aux ruines, par un contour autour de la montagne. Auguste marchait en avant, Julie derrière lui, puis Charles à quelque distance, en soupirant souvent sur la rudesse du chemin, qui à chaque pas devenait plus dangereux. Les pluies et d'autres accidens avaient détaché de la montagne des pierres et des terres éboulées qui s'étaient répandues sur le chemin et en avaient entraîné une partie dans le précipice. A peine voyait-on la trace du sentier, il fallait grimper par-dessus de gros morceaux de roc, au risque de se précipiter dans l'abîme au fond duquel roulait le torrent. Julie fit un faux pas, son pied glissa, elle voulut se retenir et ne le put pas; les pierres roulantes sur lesquelles elle marchait s'écroulèrent sous ses pieds et l'entraînaient dans le précipice. Charles le vit, et poussa un cri de terreur. Auguste se tourna, et vit Julie prête à rouler dans l'abîme et exposée à une mort inévitable. Sans songer à sa propre sûreté, il s'élança vers elle par-dessus les pierres mouvantes et les monceaux de terre glissante, saisit d'une main un sapin qui croissait au milieu des rochers, et de l'autre sa cousine, qu'il tenait suspendue dans son bras en criant à Charles de venir à son secours; celui-ci était au désespoir en voyant le danger de sa sœur et l'impossibilité de les aider; il voulut essayer d'aller à eux, mais dès les premiers pas hors des bords du précipice, il glissa et

Digitized by Google

n'eut pas le courage de continuer. Déjà les forces d'Auguste étaient presqu'épuisées, et il se voyait dans l'affreuse alternative ou de lâcher l'arbre auquel il se soutenait et de tomber avec Julie dans l'abîme, ou de ne pouvoir plus la supporter; une blessure au pied qu'il s'était faite en accourant à elle lui causa une douleur presqu'insupportable, et il n'y avait aucune possibilité de la tirer à lui et de la remettre sur pied. Julie, les yeux élevés au ciel, ne songeant qu'au péril d'Auguste priait ardemment pour sa conservation. C'en était fait de tous les deux, lorsqu'un paysan qui passait par là parut sur la hauteur; Charles l'aperçut, l'appela, lui offrit sa bourse, s'il pouvait sauver sa sœur et son ami. Le campagnard n'hésita pas un instant; avec autant d'adresse que de force et de célérité, il descendit ou plutôt se glissa dans le ravin, jusqu'au-dessous de Julie, la prit dans ses bras et la porta sur le chemin; puis il retourna chercher Auguste, mais ce ne fut qu'avec une peine infinie et avec le secours du paysan que celui-ci put remonter jusqu'au sentier et marcher; la blessure de son pied était très-forte, et le sang qui coulait avec abondance inondait la trace de ses pas. Charles pleurait de pitié et d'angoisse, Julie tremblait de tout son corps et restait muette. Enfin, lorsqu'ils furent réunis tous les trois sur une petite esplanade, Charles embrassait tour à-tour sa sœur, son ami et le paysan, qu'il força d'accepter sa bourse entière. Julie ne pouvait encore prononcer une parole, une foule de sentimens divers assiégeaient son ame; enfin elle put verser un torrent de larmes qui exprimaient assez à Auguste, dont elle tenait la main, tout ce qu'elle éprouvait. Charles retrouva toute sa présence d'esprit, et l'on délibéra comment il serait possible qu'Auguste, put redescendre par ce sentier si raboteux et si rapide. Le paysan offrit de leur montrer un chemin plus commode, qui par un petit détour et par un côté moins escarpé de la montagne ramenait doucement dans le vallon; il devait soutenir le blessé, tandis que Charles courait au château, et reviendrait a leur rencontre avec une voiture. Cette proposition fut acceptée, et l'on se mit en route. Auguste, à moitié porté par le paysan marchait en avant, Julie suivait avec un violent battement de cœur, ses larmes ne tarissaient pas. Enfin ils atteignirent la plaine, le bon paysan les quitta; Auguste s'assit sur un quartier de roc; Julie resta debout devant lui, en attendant le retour de Charles avec l'équipage, qui se fit attendre assez long-tems. Les yeux fixes sur son sau-

Digitized by Google

veur, le voyant pâle, et s'efforçant de contenir l'expression de ses souffrances, appuyé d'un air abattu sur le rocher qui lui servait de siége, Julie prit sa main, et lui dit : Ma vie est à toi, c'est toi qui me l'as conservée; Auguste, regarde-moi comme ta propriété; je n'ai plus d'autre désir, plus d'autre volonté que de pouvoir mourir pour toi. Il la regarda avec une tendre émotion. Julie, dit-il, serait-il vrai? Tu serais à moi pour le tems et pour l'éternité. Sais-tu bien ce que cela veut dire? Je le sais, répondit-elle, je vois à présent clairement, ce qui n'avait été pour moi qu'un vague pressentiment, nous sommes créés l'un pour l'autre, nous sommes les deux moitiés d'un seul et même être, qui étant séparées, se cherchaient et se sont enfin trouvées.

Auguste.—Et tu aurais le courage de souffrir beaucoup, tout au monde pour me rester fidèle? Je crains des orages, je connais le monde mieux que toi; tu seras vivement pressée, et par un père.... Oh! ma Julie, te sens-tu la force de résister à tout pour te conserver à ton ami?

Julie.—Je ne sais pas ce que tu crains, mon Auguste, mais sois bien assuré que quels que soient les obstacles que nous pourrions rencontrer, je les surmonterai, et Dieu qui, aujourd'hui, nous a sauvés miraculeusement du plus grand danger, qui nous a donné un témoignage si authentique de sa grace, ce Dieu d'amour et de bonté nous protégera et nous conservera l'un pour l'autre! En disant ces mots elle posa sa main droite dans la sienne, et tous deux prononcèrent d'une voix le serment d'amour et de constance éternelle. Le sentiment de ce qu'Auguste souffrait pour elle, le courage avec lequel il supportait ses douleurs enchaînaient le cœur de Julie au sien avec une force indissoluble, et cette heure passée dans le charme des aveux mutuels d'un attachement éternel, décida du sort de toute leur vie. Enfin Charles arriva avec la voiture, et ils revinrent au château sans autre accident. Un chirurgien qu'un courrier à cheval était allé chercher, arriva et déclara que la blessure d'Auguste était assez grave. Le comte revint aussi sur ces entrefaites; on lui raconta cet accident, et il courut à l'appartement de son neveu avec une vive émotion. Le jeune homme le reçut avec un air riant, et lui raconta avec calme comment tout cela s'était passé. Tous les assistans y mettaient plus d'importance que lui-même, et Winterfels ne savait s'il devait admirer le courage et la force d'ame de son neveu, ou reprimander sa

Digitized by Google

témérité d'avoir entrepris de gravir cette montagne si escarpée. L'estime et la compassion l'emportèrent cependant, il parla avec douceur et tendresse au malade, le remercia de s'être exposé à un tel danger pour sauver sa cousine. Toute la maison se partagea les soins qui lui étaient nécessaires. Julie y mettait le plus de zèle, et bientôt elle resta seule chargée de cette douce occupation. Dès que la première impression fut un peu émoussée, Charles et le comte trouvèrent fort commode que Julie leur sauvât l'ennui d'une chambre de malade, et qu'elle leur laissât ainsi le tems de se livrer au peu de distraction que cette contrée solitaire pouvait leur offrir. Auguste se rétablit, enfin, au point de pouvoir se promener dans la maison et dans les jardins; mais toute promenade plus longue, sur-tout celle qui l'aurait conduit à gravir les montagnes lui était absolument interdite. Julie partageait ces privations, comme elle avait participé à ses souffrances et à sa solitude; elle se trouvait plus heureuse que dans la pleine jouissance de tous les plaisirs de la jeunesse. (*La suite au prochain numero.*)

DES AVANTAGES DE PARIS (1).

Il y a vingt ans et plus, Monsieur, que j'habite la petite ville où je suis né. Jusqu'à ce jour, je ne connaissais la capitale que par les récits que m'en avaient faits les voyageurs de ma province. Je croyais goûter le bonheur au sein de ma famille, de mes compatriotes et de mes amis. Je passais pour un homme d'esprit, de goût; on vantait l'élégance de mes manières, le charme de ma conversation, le sel de mes saillies, de mes bons mots; on me citait comme un modèle parfait.

Enfin, la curiosité m'a fait déloger du toît paternel. J'ai quitté Brienon et ses environs, pour venir visiter cette brillante capitale, objet de toutes les conversations, de tous les

(1) Cet article est extrait d'un nouvel ouvrage que notre digne collaborateur, M. *Salgues*, vient de publier, et qui a pour titre : *De Paris, des Mœurs, de la Littérature et de la Philosophie*. Un volume in-8°. Prix, 6 fr. 50 c., et 8 fr. franc de port. Chez Dentu, libr., Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266.

Nous en rendrons compte incessamment.

Digitized by Google

éloges. J'avoue que mes yeux ont été éblouis, mon imagination étonnée, et que je n'ai pu m'empêcher d'envier le sort de tant de personnes qui habitent au milieu de ces merveilles.

J'étais déjà ravi, je sentais mon amour et ma fidélité pour mon pays s'éteindre tout doucement, lorsqu'un soir j'entrai au théâtre de l'Impératrice. On y jouait la *Petite Ville*. Ce coup fut pour moi le dernier. Je me sentis humilié, honteux d'être du nombre et du rang de ceux qu'on bernait avec tant d'esprit, et cette confusion me disposa à une résolution hardie.

Pendant mon séjour à Paris, j'avais lu exactement les journaux; je ne pouvais me lasser d'admirer les avantages de tous les genres qu'offre une grande ville. Si je prenais le *Journal de Paris* ou les *Petites-Affiches*, je voyais que dans mille magasins on pouvait s'habiller presque pour rien; qu'on y trouvait les étoffes les plus élégantes, les habillemens les plus à la mode à 20 ou 30 pour cent, meilleur marché que partout ailleurs.

Je lisais un peu plus loin qu'on venait d'ouvrir un restaurant où l'on dînait splendidement pour trente-six sous; quatre plats, entrées, entremets, hors-d'œuvre, dessert, etc.; c'était une chère exquise.

A peine traversais-je une rue sans y voir deux ou trois bureaux de loterie, et ces bureaux me rappelaient que Paris avait l'avantage de posséder des mathématiciens et même des dames d'une éducation soignée, qui vous offraient de diriger vos mises de manière à faire une fortune rapide.

Je n'avais point vu les maisons de jeu; mais je savais encore qu'on avait imprimé des calculs incontestables d'après lesquels on gagnait 150 mille livres en six semaines avec une simple mise de 200 francs.

Je voyais sur toutes les colonnes du Palais-Royal, à tous les coins des rues, des annonces qui me promettaient toutes les jouissances, ou pour rien, ou pour si peu de choses, qu'il ne convenait pas d'en parler.

Je savais qu'avec quelques louis je pouvais obtenir des diplômes de cinquante sociétés littéraires. Si jamais j'avais des enfans, mille prospectus m'annonçaient qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en faire des hommes supérieurs à Corneille, à Voltaire, à Turenne, etc., ou des femmes bien au-dessus des Lafayette et des Sévigné.

Je trouvais encore le secours de très-habiles docteurs,

Digitized by Google

dont l'un m'enseignait à créer à volonté des mâles ou des femelles ; l'autre à leur donner, en les créant, le degré de génie que je désirais.

Comme j'entends un peu les règles de la versification, et que j'ai inséré beaucoup de belles énigmes et d'ingénieuses charades dans la feuille de mon département, je me disais qu'il me suffirait de transplanter mes productions dans les journaux de Paris, et que si je pouvais parvenir à publier seulement deux ou trois distiques dans le *Mercure de France*, ou quelques couplets dans le *Chansonnier des Grâces et du Caveau*, je pourrais ensuite me mettre sur les rangs pour être membre de l'Académie. Enfin tout, jusqu'aux plus petits détails, me tenait dans l'enchantement. Voulais-je faire ma barbe? on me procurait des rasoirs qu'on n'avait jamais besoin de repasser ; la finesse de ma peau s'altérait-elle? mademoiselle Mathieu m'apportait de son eau ; avais-je mal à l'estomac? un brave citoyen me vendait sa liqueur *estomacale* ; mille hommes officieux s'occupaient de ma santé sur les quais, sur les ponts, dans les places publiques, etc. ; tant d'avantages me faisaient tourner la tête.

Je me reprochais d'avoir si long-tems prodigué mon encens à des lares provinciaux et bourgeois. Je me rappelais avec dépit, qu'à Brienon, il n'existait que deux tailleurs et un seul marchand de draps ; que son magasin n'était fourni que d'étoffes surannées ou de mauvais goût ; que mon tailleur m'habillait comme si j'avais cinquante ans ; qu'une paire de bottes me coûtait beaucoup d'argent quand je voulais l'avoir à la mode, et je n'avais pu porter ces chefs-d'œuvre à Paris, sans risquer de me faire berner.

Mon ordinaire me paraissait aussi d'une mesquinerie humiliante : un potage, un bouilli, une côtelette, et presque toujours les mêmes mets ; point de plaisirs que ceux des foires des environs, dans la belle saison ; d'instruction, aucune, si ce n'est que mon curé cultive les mathématiques avec beaucoup de succès, mais dans la retraite et sans se communiquer à personne.

Mes charades me faisaient un certain nom ; mais dans quel cercle? Ma renommée n'avait jamais passé l'arrondissement d'Auxerre ; des femmes sans goût dans leur toilette, sans élégance dans leur maintien, sans connaissances en botanique, en chimie, en docimasie, en sténographie.

Ces réflexions, et sur-tout la représentation de la *Petite*

Digitized by Google

Ville, me décidèrent à prendre mon parti. Non, me dis-je à moi-même, il ne sera pas dit que lorsqu'il existe un séjour tel que Paris, un homme de goût et de bon sens qui le connaît se condamnera éternellement à se confiner à Brienon. Je quitte donc mon hôtel, mais en assurant mon hôte que bientôt il me reverra; je prends la diligence de Joigny, je me rends en cariole dans ma ville natale; je fais part à mon père, à ma mère, à mes frères, à mes sœurs, à mes oncles, à mes tantes, à mes cousins, à mes cousines, à mon parrain, à ma marraine, à mes amis, à mes connaissances, de ma noble résolution, et sans que rien puisse m'arrêter, ni les observations de mon père, ni les larmes de ma mère, ni les regrets de mes frères, ni les embrassemens de mes sœurs, ni les conseils de mes oncles, ni les promesses de mes tantes, ni les instances de mon parrain, ni les serremens de cœur de ma marraine, ni les serremens de main de mes cousins et de mes cousines; après avoir mis ordre à mes affaires, je repars pour Paris, et m'y voici depuis deux mois.

Est-ce que pendant mon absence, Monsieur, une comète aurait dérangé quelque chose à toutes les merveilles qui faisaient l'objet de mon admiration?

A peine étais-je arrivé à Paris, que je sentis qu'il fallait sur-le-champ m'occuper de ma fortune: c'est dans une grande ville le soin le plus essentiel; je pris donc une voiture, et je dis à mon cocher: *Chez M. Marseille;* il me regarda comme s'il n'eût point entendu, et je répétai: *Chez M. Marseille;* il me regarda encore, et je recommençai avec un mouvement d'impatience: *Eh! oui, chez M. Marseille, le mathématicien, qui a trouvé le secret de gagner des ternes et des quaternes autant qu'on en veut, à la loterie impériale.* J'imaginais que M. Marseille avait fait usage de son secret pour lui-même, qu'il gagnait habituellement ses douze ou quinze quaternes par mois, que par conséquent il logeait dans le plus beau quartier, dans la plus belle rue, et dans le plus bel hôtel de Paris; qu'il était connu de tout le monde, et qu'il suffisait de le nommer pour qu'un facteur ou un cocher ne fussent jamais embarrassés; je m'en prenais à la sottise de mon conducteur. Pour m'éclaircir du fait, je me fis descendre au premier bureau de loterie, et je demandai l'adresse de M. Marseille; le commis me parut aussi embarrassé que mon cocher, mais je crus que c'était de sa part une ruse, et qu'il craignait de m'indiquer un homme aussi redoutable

Digitized by Google

pour la loterie que M. Marseille le mathématicien. Je pris donc mon parti ; et, après avoir fait demander au café voisin un journal d'annonces, je sus bientôt où demeurait M. Marseille.

J'ai entendu dire, Monsieur, que les grands hommes s'étaient souvent distingués par une rare modestie ; il faut que M. Marseille soit le plus grand de tous les grands hommes, car au milieu de tant de moyens de fortune, il est impossible de donner un plus bel exemple de cette rare qualité. Cette observation m'encouragea, et, quoique ma vue soit un peu courte, et que j'éprouve quelque peine dans les escaliers peu éclairés, je montai courageusement celui de M. Marseille, et je parvins, avec le tems et la patience, jusqu'à son séjour. Mais combien il faut réfléchir avant de faire une démarche ! je n'avais pas songé qu'il n'était pas donné au bourgeois d'une petite ville d'entendre sur-le-champ les grands hommes de la capitale ; j'essayai inutilement de m'associer à la conversation de M. Marseille, de suivre ses calculs, d'entendre les développemens de sa théorie ; ma faible raison se brouilla, mon oreille se crut même (et c'est assurément une vaine illusion), se crut choquée de quelque expression impropre, de quelque faute de langage ; et, dans mon trouble, je pris le parti de quitter M. Marseille le mathématicien, et de m'adresser à quelque guide d'un esprit moins ardu, d'une science plus accessible.

J'avais entendu parler de M^me^ M..., *née d'une famille très-distinguée et très-connue*, qui loge rue du Renard, près de Saint-Médéric. Comme je connais peu Paris, il ne me paraissait nullement étonnant de n'avoir jamais ouï parler de la rue du Renard ; mais je disais, les gens d'une éducation vulgaire disent *Saint-Merry* pour *Saint-Médéric*, et puisque M^me^ M.... parle comme les gens bien élevés, il faut croire que sa maison répond à son éducation et à son rang. Je me rendis donc à la rue du Renard. Ah ! Monsieur, est-il possible qu'une dame qui sait fixer à son gré la roue de la fortune se loge dans la rue du Renard ! Quelle rue ! celles de Brienon ne sont pas belles ; mais la rue du Renard !... Je vis bien qu'il y avait là de la finesse, et je me mis en garde contre les procédés de M^me^ M....

Madame M... est beaucoup plus modeste que M. Marseille ; elle n'a pas la prétention de gouverner à son gré la sortie des ternes et des quaternes ; elle ne veut exercer sur la roue de la loterie qu'un empire doux et modéré ; elle se

Digitized by Google

contente d'en extraire, autant de fois qu'elle le désire, un ou deux numéros. Elle est également fort discrète dans ses prétentions; elle n'exige des croyans qui veulent bien s'attacher au culte de la fortune, qu'une somme de 100 fr. pour toute offrande; elle se charge ensuite de garder leur argent, de le placer suivant les mystères secrets de son art, et de leur en remettre les bénéfices.

Quoique l'approche de la rue du Renard eût d'abord effrayé mes yeux et révolté mon odorat, je résolus néanmoins de vaincre mes préjugés, et de forcer son entrée noire, obscure et boueuse. Je me rappelai que la Sybille de Cumes, cette illustre prophétesse qui a eu l'honneur d'accompagner un héros aux enfers, n'habitait qu'une grotte beaucoup moins brillante que les réduits de la rue du Renard. Je fis réflexion que les personnages extraordinaires étaient sujets à des bizarreries qui les distinguaient des autres. Je m'acheminai donc, en me tenant sur la pointe du pied, jusqu'au n° 4 de la rue du Renard; j'arrivai chez Mme M..., et m'acquittant d'abord des préliminaires convenus, je la priai de vouloir bien s'intéresser au sort d'un jeune provincial qui n'avait quitté ses lares paternels que pour venir jouir à Paris des grands avantages qu'on y trouvait. Je lui témoignai que j'étais dans le dessein de réduire mes prétentions aux plus modestes élémens, et que je me contenterais de gagner seulement dix extraits par mois, à 100 francs de mise chacun. Comme Mme M... a pris soin de nous prévenir qu'elle est d'une éducation très-soignée, elle reçut mon offrande avec beaucoup de politesse, m'engagea à lui apporter le lendemain des fonds pour les mises, et me promit de s'occuper efficacement de moi.

Je vous ai dit, Monsieur, que j'avais eu d'abord quelque défiance des calculs de Mme M..., je sens maintenant combien j'ai tort. Il me semble évident que personne ne compte mieux que cette dame. Je suppose que dix admirateurs des prodiges de Paris, aussi confians que moi dans les lumières de Mme M..., viennent chaque jour la trouver et lui remettre la petite offrande provisoire qu'elle est dans l'usage d'exiger de ses fidèles cliens; comme cette offrande est de cent francs, il s'ensuit que Mme M... gagnera mille francs par jour; ce qui fait trois cent soixante-cinq mille francs par an. Voilà assurément une excellente manière de jouer à la loterie, un moyen sûr de ne pas habiter long-tems la rue du Renard.

Digitized by Google

Plein de confiance dans les savantes théories de Mme M..., je ne manquai pas, dès le lendemain, de me mettre sous ses auspices, et depuis un mois je suis avec persévérance les chances indiquées. Hélas! Monsieur, on m'assure que ces chances ne peuvent manquer de réussir; mais on m'apprend en même tems qu'il y a des exceptions; que c'est le sort de toutes les règles, et si je tombe dans l'exception, me voilà perdu pour jamais. Je prends néanmoins confiance; et comme dans toutes les circonstances douteuses, le parti le plus sûr est de ménager ses moyens, je cours depuis quelque tems tous les restaurateurs à trente-six sous. Me sera-t-il permis, Monsieur, de médire du plus beau pays du monde? Je vous assure que j'y suis très-mal restauré. On m'avait promis du vin de Bourgogne, et l'on me sert du Surène ou du Brie. J'ai quatre potages à choisir, et quand on me les présente, je ne sais lequel renvoyer le premier. Le bœuf au naturel est d'une nature si rétive, que mes dents incisives et canines réunies peuvent à peine en arracher un morceau. Quelle sauce, Monsieur, que celle dans laquelle nagent quelques os de poulet étique, qu'on appelle *une fricassée*, et quel mélange! Dans quelle terrible graisse a-t-on fait roussir ces malheureux poissons qu'on me présente pour de la friture? Qu'a donc fait mon odorat pour être tourmenté par la meurtrière fumée qui s'exhale de l'antre voisin qu'on nomme une *cuisine?* Et que veut-on que je fasse de ces trois noix creuses que l'on m'apporte en guise de dessert? Ah! Monsieur, combien je me dédommagerai lorsque je pourrai abandonner ce Tartare, inventé pour le supplice des estomacs, et qu'enrichi par la science et les bienfaits de Mme M..., il me sera permis enfin d'aller, aux dépens de la loterie, jouir des délices de l'Elysée chez les Billotte, les Naudet, les Véry, les Grignon, et sur-tout à ce Rocher de Cancale si fameux par ses huîtres, son cuisinier, et les chansons spirituelles des enfans d'Epicure et d'Apollon qui s'y réunissent.

Il semble, Monsieur, que tous les objets soient à Paris comme les bâtons flottans de Lafontaine. Ils vous éblouissent, mais tout le charme se dissipe quand on les approche. Persuadé qu'en attendant le succès de mes mises, je devais apporter autant de sobriété dans mon entretien que dans mes repas, et voulant pourtant me donner un habit qui me mît un peu à la mode, j'entrai dans un de ces grands magasins où les plus belles étoffes sont presque pour rien, et je priai le commis de me mesurer quelques

Digitized by Google

aunes du plus beau drap, à trente pour cent au-dessous du cours. Le commis ne se fit point prier, il écrivit une note, et me porta mon très beau drap à 60 et 70 francs l'aune. J'avais d'avance préparé mon argent, et comme je savais que le cours du drap était à 60 et quelques francs dans les autre magasins, je m'attendais à le payer 40 francs dans celui-ci. — Monsieur, me dit le commis qui s'aperçut de ma surprise, *c'est tout au juste*. — Mais, Monsieur, les trente pour cent de remise? — Monsieur, cela était vrai hier, mais nous avons vendu toutes nos marchandises, il ne nous reste pas un pouce de celles que vous nous demandez. Il ajouta à cela beaucoup d'éloges de son magasin, de la probité du marchand, et sur-tout de l'étoffe qu'il me venait de vendre. Il ajouta qu'elle était coupée, qu'il était impossible de la reprendre, et je me vis contraint de me charger d'une emplète que je n'avais faite que pour profiter du bon marché et des grands avantages que l'on trouve à Paris.

Puisque j'ai été attrapé au grand magasin, me dis-je, je veux m'en dédommager; il faut que les jeux me paient cela; j'ai encore quelque argent, je vais trouver l'homme qui, pour 48 francs, enseigne à gagner cinquante mille écus en six semaines. Je me rendis aussitôt à la rue du Hasard, et mettant de côté toutes les timides considérations: Monsieur, dis-je à un pauvre diable qu'on m'indiqua pour l'homme que je cherchais; Monsieur, lui dis-je, voici deux pièces d'or; il ne m'en reste pas beaucoup, mais indiquez-moi vîte votre secret, afin que j'aille réparer l'espiéglerie d'un marchand qui vient de me vendre son drap un tiers plus qu'il ne vaut. Le brave calculateur tire d'une mauvaise armoire deux grands recueils de chiffres in-folio, et me les montrant: Voici, me dit-il, tout mon secret. Ces recueils contiennent deux mille *tailles*; or, il est démontré par ces deux mille tailles qu'en jouant d'une certaine façon, on peut gagner beaucoup d'argent, à moins que le hasard ne démente ces calculs; mais puisque cela n'est pas encore arrivé, on peut conclure que cela n'arrivera point. La conséquence ne me parut pas bien juste; cependant, résolu comme je l'étais, je pris la leçon de mon précepteur; j'allai à la prochaine maison où je pourvais en faire l'épreuve; hélas! ce qui n'était pas encore arrivé m'arriva; je perdis le peu d'argent qui me restait; je me vis obligé d'abandonner mes mises chez M^me^ M...., et tout pénétré des grands avantages dont on jouit à Paris,

Digitized by Google

je me dispose maintenant à repartir pour Brienon, bien résolu d'y jouir des plaisirs qu'on y trouve, de la conversation de mon curé, et de la bouillotte à trente sous, en dépit des lazzis de *la Petite Ville*.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — LE succès qu'obtient *Gabrielle de Vergy*, tragédie justement oubliée depuis long-tems, mais qu'on vient de reprendre à la grande satisfaction du caissier de la comédie, est d'autant plus étonnant que la pièce ne justifie d'aucune manière l'enthousiasme du public. C'est le produit d'un cerveau en délire, qui a voulu transporter sur la scène consacrée aux chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, les farces lugubres de Shakespeare et les horreurs du théâtre anglais. Le style de ce drame monstrueux est dur, incorrect, souvent inintelligible : on y trouve tous les défauts de son auteur, dont la diction quelquefois noble et même pathétique dans *Gaston et Bayard* et dans le *Siége de Calais*, n'offre rien de semblable dans *Gabrielle* : on croirait qu'il a voulu que ses personnages parlassent dans un langage aussi barbare que leurs actions.

Cependant cette tragédie attire la foule : les promenades sont désertes, les dames, dont les *nerfs délicats* ne peuvent résister aux émotions trop fortes, viennent s'évanouir à la vue des malheurs de *Gabrielle*, en se promettant bien de renouveler un semblable plaisir; on s'avertit réciproquement de l'instant où il faut *tomber en syncope*; on brave la chaleur afin de prouver qu'on est sensible, et les jeunes gens accourent pour observer les *diverses nuances* de la *sensibilité* du beau sexe. Ainsi les acteurs donnent la tragédie aux loges, et les loges la comédie au parterre. Tant que ce double spectacle doublera la valeur des recettes, les hurlemens de *Fayel*, les doléances de *Gabrielle* et le cœur sanglant de *Coucy*, feront évanouir les dames et rire le public éclairé : alors le caissier mettra du Belloy au-dessus de Racine, car pour lui le plus grand homme est celui dont les ouvrages rapportent le plus. Il pese le génie au poids..... de sa caisse.

Je suis encore à concevoir ce qui peut exciter l'enthousiasme des Parisiens pour *Gabrielle de Vergy* : ce n'est pas à coup sûr le talent des acteurs, car, à l'exception de

Digitized by Google

Mlle Duchenois, qui répand sur son rôle toute la sensibilité de son ame, ils rendent le leur de manière à faire tomber un chef-d'œuvre. Mais à quoi bon rechercher les causes d'un engoûment momentané? il vaut mieux parler de l'ouvrage qui la fait naître.

Le plan de la tragédie de du Belloy est essentiellement vicieux; les scènes sont remplies d'inconvenances et de sentimens faux ou du moins exagérés. Le sujet lui-même est révoltant et n'a rien d'historique, malgré les efforts du poëte pour prouver le contraire. Un homme d'esprit a dit que *Fayel est Français encore lorsqu'il est barbare*; cela est faux: l'époux de *Gabrielle* n'est pas plus Français que les vers qu'il débite, et j'ajoute qu'un semblable caractère n'est pas dans la nature. Un Français, comme tout autre, peut, dans un accès de jalousie, poignarder une amante infidèle, une épouse parjure, mais aucun homme ne poussera le rafinement de la cruauté, jusqu'à égorger l'amant de sa femme, pour présenter son cœur tout sanglant à celle-ci. C'est insulter le caractère national, que de prétendre qu'un tel *monstre* est encore Français, lorsqu'il outrage la nature et l'humanité, d'une manière si atroce.

Mais le plus grand de tous les défauts de la pièce de du Belloy est que *Fayel*, toujours altéré de sang, fait horreur sans inspirer aucun intérêt. Rapprochons-le un instant d'*Othelo*, et l'on verra combien le *More* l'emporte sur le *Français*. Certes *Othelo*, excité par une aveugle jalousie, commet un affreux assassinat en immolant son épouse innocente, mais on s'interesse à lui, parce qu'on voit que le perfide *Pésare* profite habilement de plusieurs événemens vraisemblables, pour le rendre criminel, et sur-tout parce que ses plus violentes fureurs sont adoucies par des retours à une sensibilité vraie. *Fayel* au contraire crie pendant quatre actes, qu'il veut du sang, et apporte au cinquième, à son épouse qui gémit en prison, le cœur de son amant, renfermé dans une coupe. Cette infortunée pousse un cri terrible et meurt après une agonie qui dure un quart-d'heure; le poëte a cru devoir faire entendre aux spectateurs les ralemens et le rire sardonique précurseurs de la mort.

De pareilles scènes manquent toujours leur effet, et cela doit être, parce que ceux qui ne *s'évanouissent pas à cette horreur* prennent le parti d'en rire en les parodiant, ou s'ils se laissent surprendre, bien loin de sentir ces émotions qui font couler les douces larmes de la pieté, ils éprouvent un

Digitized by Google

sentiment désagréable, tel que celui qui naîtrait à la vue d'un malheureux expirant sur la roue, ou d'un homme attaché à la potence, dont le bourreau hâte les derniers instans.

Les grands poëtes tragiques ont toujours écarté les scènes d'horreur qui font frissonner sans attendrir. Un cœur sanglant inspire le dégoût ou l'effroi, et ce n'est pas à ces deux sensations pénibles que sont dus les pleurs que tous les yeux répandent sur la mort de *Zaïre* ou de *Guzman*, sur les malheurs d'*Œdipe*, d'*Andromaque*, de *Phèdre* et de *Zopire*. Si Voltaire avait traité le sujet de *Gabrielle de Vergy* il aurait mis en récit ce que du Belloy met en action, et il aurait éveillé la sensibilité, tandis que du Belloy irrite les nerfs. Le grand homme connaissait trop bien son art pour offrir des objets dégoûtans aux spectateurs, et il s'est gardé de transporter la Grêve sur le théâtre.

Le dernier acte de *Gabrielle* aurait été applaudi sans doute chez les Romains, où l'on représentait au naturel l'histoire d'Orphée que des tigres dressés à jouer le rôle des Ménades, mettaient en pièces; où des lions dévoraient des esclaves pour amuser le *peuple roi*; où les dames romaines, à ce qu'il paraît, peu sujettes aux *maux de nerfs*, faisaient leurs délices des combats de gladiateurs, et criaient à ceux des malheureux qui demandaient la vie, *reçois le coup mortel et tombe avec grâce*: il le serait encore sur les bords de la Tamise par ces apathiques insulaires qui sont aussi froids que les brouillards au sein desquels ils vivent et s'ennuient; mais la sensibilité des Français et sur-tout des Françaises n'a pas besoin de semblables *excitans*.

Je sais bien que les plus grands crimes peuvent fournir à un poëte des sujets éminemment tragiques, mais s'il a du goût, il ne représentera pas un assassin buvant le sang de sa victime ou déchirant son cadavre; dès que le coup fatal sera porté, il écartera de nos yeux l'infortuné qui l'a reçu, ou le tyran dont il a puni les forfaits. Il se gardera bien surtout de faire de son principal personnage un ogre qui veut tout dévorer, il tâchera, au contraire, de le rendre intéressant comme *Oreste*, *Brutus*, *Orosmane*, *Vendôme*, *Zamore* ou *Othello*; s'il veut peindre un ambitieux, il lui donnera dans le crime même cette force de caractère qui étonne, et *Polifonte* ou *Catilina* lui serviront de modèle; nous montre-t-il un scélérat? des remords tels que ceux de *Néron*, de *Mahomet*, de *Charles IX*, vengeront l'humanité et la vertu outragées, ou bien il laissera voir à travers le voile

Digitized by Google

des tems la vengeance qui se prépare, comme dans *Agamemnon*. Il faut que les grands scélérats qu'on met sur la scène aient dans leurs crimes une certaine grandeur qui impose à l'imagination et fixe la curiosité, autrement on ne produit que des monstres semblables à *Fayel*.

Voulez-vous mettre un parricide devant mes yeux? gardez-vous bien de me faire voir un homme qui enfonce froidement son poignard dans le sein de l'auteur de ses jours, je serais révolté. Mais choisissez un infortuné qu'une fatalité aveugle et irrésistible entraîne à l'assassinat de son père, ou un jeune fanatique dont un imposteur arme la main au nom du ciel, alors je verserai des larmes sur leur crime involontaire.

Intéressez-moi à *Caïn* fratricide, en lui donnant des remords, et si son forfait est l'œuvre de l'ange des ténèbres qui dirige lui-même la fatale massue, je plains le coupable en détestant son crime.

Pharasmane tue l'un de ses fils sans le connaître, et il conserve encore des droits à ma pitié, *Phedre* incestueuse, *Gertrude* adultère, *Horace* couvert du sang de sa sœur, *Oreste* et *Ninias* de celui de leurs mères, excitent le plus vif intérêt parce qu'ils sont placés dans des situations qui diminuent l'atrocité de leurs crimes. Voilà comment le génie met sur la scène des actions dont le nom seul fait frémir d'horreur.

Du Belloy n'a pas suivi cette marche indiquée par la nature, aussi son *Fayel* n'est-il qu'un tyran jaloux et forcené qui se venge à la manière des tigres, en sacrifiant trois innocens à son aveugle rage, et qui se rend enfin justice lorsqu'il s'immole lui-même. Si une pareille tragédie a obtenu un grand succès à la reprise, il faut l'attribuer aux *évanouissemens* de quelques dames aux *nerfs délicats*, qui n'ont pas manqué une seule représentation, et à la curiosité de ceux que ces *évanouissemens* amusent, et qui remplissent le parterre et les loges pour jouir d'un spectacle d'un nouveau genre. Que personne ne se *trouve mal* à la prochaine représentation de *Gabrielle*, et je suis persuadé qu'il n'y aura pas plus de monde à la suivante qu'à une pièce de Molière.

L. A. M. Bourgeat.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les nouvelles d'Amérique, en date du 8 juillet, font connaître que la guerre se soutient en Canada avec des avantages alternatifs pour les deux partis.

On apprend que l'escadre anglaise qui avait remonté la rivière de James est redescendue dans la rade de Hampton. Le président, M. Maddisson, a été malade au point que l'on craignait pour sa vie; mais il est actuellement hors de danger.

Tous les papiers officiels d'Allemagne continuent à garder un silence absolu sur les négociations de Prague. *Le Moniteur* n'a également rien publié qui ait un caractère officiel depuis la note qui annonce que la fête de S. M. a dû être célébrée le 10 août dans toute l'armée. Déjà l'on sait qu'à Wurzbourg, à Erfurth, à Francfort, à Hambourg, l'armée et les habitans réunis ont rivalisé de zèle pour exprimer les sentimens qu'inspire le jour mémorable de l'anniversaire de S. M. A Hambourg, M. le maréchal prince d'Eckmulh, avait réuni plus de 40,000 hommes à un banquet préparé sur les remparts. Au sortir de table les régimens ont défilé aux cris de *vive l'Empereur*. A la table de M. le maréchal, les santés les plus chères aux Français ont été portées par les officiers français, le danois réunis. Voici le toast du prince : « A S. M. le roi de Danemarck, » tous les Français lui portent le sentiment dont l'Em» pereur est animé : les troupes françaises et danoises riva» liseront de discipline et de courage pour le service de » leurs souverains respectifs. »

Au moment où cette belle journée excitait un enthousiasme général, le bruit se répandait qu'un courrier arrivé de Dresde avait apporté la nouvelle de la conclusion d'un traité offensif et défensif entre la France et le Danemarck. Cette nouvelle, et le grand spectacle dont les habitans de Hambourg venaient d'être témoins, avaient fait chez eux l'impression la plus vive.

Les autres nouvelles particulières du quartier-général, du territoire de la Confédération et de Bavière, annoncent des mouvemens de troupes. Suivant des lettres de Leipsick,

Digitized by Google

la garde impériale se serait mise en mouvement pour une destination ultérieure, ainsi que le corps du duc de Padoue. L'armée saxonne est superbe, elle est aux ordres du général Regnier : l'armée bavaroise a été subitement grossie des corps de légion mobile qui par un mouvement généreux ont voulu entrer en ligne, et ont obtenu l'honneur d'accompagner les bataillons de guerre. Le duc de Reggio commande vers Wittemberg un corps nombreux et magnifique. Le roi de Naples a passé à Munich se rendant au quartier-général de l'Empereur. Le prince vice-roi s'est porté de Milan à Véronne, et de Véronne à Udine. Le duc d'Otrante a pris possession de son gouvernement des Provinces-Illyriennes. Sur toute l'étendue du territoire occupé par l'armée française, la récolte a été d'une abondance extraordinaire, et le service des vivres est assuré avec une facilité égale à l'intelligence qui préside à sa direction. Les Français ont fait la plus grande partie de leurs approvisionnemens dans la partie de la Silésie qu'ils occupent.

A la date du 14, l'Empereur était à Dresde et continuait à jouir de la plus parfaite santé.

Le jour de la fête de saint Napoléon a été célébré à Paris le 15 août avec une grande solennité. Un tems très-beau l'a favorisé dans toutes ses dispositions. Une population immense de la capitale et des environs y a pris une part très-active jusqu'à une heure très-avancée dans la nuit.

On annonce comme très-prochain le départ de S. M. l'Impératrice Reine et Régente pour Cherbourg. Cette auguste souveraine va s'y rendre spectatrice d'une de ses opérations qui appartiennent éminemment à la gloire d'un siècle, et qui seront comptées parmi les plus étonnantes et les plus utiles du règne de l'Empereur. Déjà l'affluence est extrême à Cherbourg, on y accourt de tous les départemens, et du sein de la capitale de nombreuses et riches caravanes partent tous les jours pour se rendre dans ce port, dont l'œil jaloux de l'Angleterre a suivi l'agrandissement avec une extrême inquiétude, et d'où elle pourra voir les escadres françaises réunies menacer en sûreté ses côtes méridionales.

S.....

ERRATA pour le dernier N°.

Page 312, *ligne* 23, fillettes, *lisez* : caillettes.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXII. — *Samedi* 28 *Août* 1813.

POÉSIE.

ENFER DU DANTE.

TRADUCTION DU CHANT CINQUIÈME.

(Le Dante arrive avec Virgile dans le deuxième cercle de l'Enfer, où sont punies les ames que l'amour a perdues. Il y rencontre Françoise de Rimini et Paul, son amant.)

Cosi discesi del cerchio primaio
Giù nel secondo, che men luogo cinghia,
E tanto più dolor, che pugne a guaio.

L'ENCEINTE où nous conduit ce sentier ténébreux
Offre, avec moins d'espace, un séjour plus affreux :
D'éternelles douleurs gémissent dans l'abîme.
Sur un siége de fer, examinant son crime,
L'inflexible Minos connaît bientôt le sort
Du pécheur qui descend aux régions de mort.
Le coupable qu'atteint la céleste justice,
Confesse le forfait digne de son supplice.
Sur le front de son juge il lit son châtiment ;
Des replis de sa queue il suit le mouvement ;

Digitized by Google

Et leur nombre fatal lui révèle d'avance
Dans quel cercle l'attend l'implacable vengeance (1).
La foule incessamment renouvelle ses flots ;
Chaque ombre, présentée aux regards de Minos,
Parle, écoute, et soudain le gouffre la dévore.

« Arrête, me dit-il, un pouvoir que j'ignore
» Vers l'empire des pleurs a dirigé tes pas.
» On arrive aisément aux portes du trépas ;
» Mais, crois-moi : nul mortel ne les franchit sans crainte.
— » Suspends, répond Virgile, une inutile plainte ;
» Aux arrêts du Destin rien ne doit s'opposer :
» On le veut dans les lieux où l'on peut tout oser.
» Ne l'interroge plus. » Nous marchons, et j'écoute.
De lamentables cris expiraient sous la voûte.
Dans cet air sans clarté de longs mugissemens
Imitaient de la mer les sourds rugissemens,
Quand les vents déchaînés, sur ses rives tremblantes,
Balancent en grondant les vagues turbulentes.
Cette effroyable nuit, sans terme, sans repos,
Image de l'abîme où régnait le chaos,
Récèle dans son sein l'infernale tempête ;
Elle entraîne la foule, et sa fureur s'arrête
Au pied des rocs affreux, dans l'ombre amoncelés ;
Là, les gémissemens, les pleurs sont redoublés ;
Et le crime, accusant la justice suprême,
Sous le poids des tourmens y vomit le blasphème.
Là sont ceux que l'amour nourrit de son poison,
Lâches dont la faiblesse asservit la raison.
Le fléau que l'Enfer attache à leur poursuite,
S'élance, presse, atteint et ramène leur fuite.
Point de trêve à sa rage, et d'espoir à leurs maux.
Leur désordre est pareil au vol de ces oiseaux
Qui, repoussant l'hiver avec des chants sauvages,
En groupes dispersés flottent sur nos rivages.

Les ombres s'élevaient sur d'épais tourbillons,
Ainsi qu'on voit au loin, rangeant ses bataillons,

(1) *Cignesi* (Minos) *con la coda tante volte,*
Quantumque gradi vuol che giù sia messa.

Digitized by Google

Et d'un lugubre cri frappant les vastes nues,
Fuir aux plaines de l'air le peuple ailé des grues.
Plusieurs semblaient vers nous et descendre et pleurer.
J'interrogeai mon maitre : « Ah ! daigne m'éclairer,
» Dis-je ; apprends-moi les noms des ames que déchire
» La tempête qui gronde au ténébreux empire.
— » Celle, répondit-il, qui s'offre à tes regards,
» Chez cent peuples soumis porta ses étendards ;
» Elle régnait : son bras enchaina la victoire ;
» Mais l'impudicité déshonora sa gloire.
» Sa loi, justifiant de coupables désirs,
» A sa volonté seule asservit ses plaisirs.
» Epouse de Ninus, héritière du trône,
» Sémiramis ainsi gouvernait Babylone,
» Et le cours de l'Euphrate, et ces climats lointains
» Qu'aux fils de Mahomet réservaient les destins.
» A sa funeste ardeur l'autre immola sa vie,
» Et Sichée au tombeau pleura sa foi trahie.
» Tu vois et Cléopâtre et la sœur de Castor (2),
» Tristan (3), Pâris, Achille (4), et mille autres encor,
» Qui, du cruel amour déplorables victimes,
» Ont payé de leur sang des erreurs ou des crimes. »

Mais tandis qu'il montrait à mes yeux attendris,
Ces beautés, ces héros que la mort a surpris ;
« O toi qui m'as conduit dans les royaumes sombres,
» Permets que j'interroge un instant ces deux ombres
» Qui, d'un essor égal, se dirigeant vers nous,
» S'abandonnent aux vents plus légers et plus doux. »
Telle fut ma prière : « Aussitôt, dit le sage,
» Que ton œil les verra s'offrir à ton passage,
» Tu pourras leur parler au nom de cet amour
» Qui ferma pour jamais leurs paupières au jour. »
Cependant jusqu'à moi le tourbillon s'avance.
« Esprits infortunés dont je plains la souffrance,

---

(2) Hélène.

(3) Tristan aima la belle Yseult, épouse du roi Marc de Cornouailles. Le mari le surprit avec elle, et le tua d'un coup d'épée.

(4) . . . . . *E vidi l'grande Achille,*
Che con amore al fine combatteo.

Digitized by Google

» M'écriai-je, venez, et daignez m'écouter,
» Si mon désir vous touche et peut vous arrêter. »

Comme on voit s'élancer, sur leurs ailes rapides,
Au doux nid des amours deux colombes timides,
Ces ombres, que fuyait tout espoir de pardon,
S'éloignant de la foule où gémissait Didon,
Accourent à ma voix à travers les ténèbres.
« Etre compâtissant qui, dans ces lieux funèbres,
» Me dit l'une (5), malgré l'inexorable arrêt,
» Accordes à nos maux ce touchant intérêt ;
» De notre sang le monde a conservé la trace.
» Ah ! si nos vœux pouvaient, obtenant quelque grâce,
» Du roi de l'univers mériter les bienfaits,
» Rien de tes heureux jours ne troublerait la paix.
» Ecoute-moi, tandis que les sombres orages
» Pour un instant du moins suspendent leurs ravages.

» Je naquis près des mers (6), où, cherchant le repos,
» L'Eridan court porter le tribut de ses flots.
» Regarde mon amant ; il gémit et soupire.
» L'Amour qui sur les cœurs règne avec tant d'empire,
» Offrit à ses regards ces fragiles attraits,
» Hélas ! avant le tems, moissonnés pour jamais.
» L'Amour, qui doit répondre à la voix qui l'appèle,
» Alluma dans mon sein cette flamme fidèle :
» Tu le vois, son pouvoir a triomphé du sort.
» L'Amour nous unissait, il nous donna la mort.
» Mais mon barbare époux, pour expier son crime,
» A côté de Caïn (7) frémira dans l'abime. »

L'ombre se tut ; et moi, l'œil tristement baissé,
Des soupirs s'exhalaient de mon cœur oppressé.
« Ils s'aimaient, m'écriai-je, et voilà leurs supplices !
» O quels brûlans transports, quelles pures délices

(5) L'ombre qui parle est Françoise, fille du prince de Ravenne, mariée à Lanciotto, prince de Rimini. Paul, son beau-frère, l'aima et en fut aimé. Lanciotto les ayant trouvés dans les bras l'un de l'autre, les immola tous deux, d'un même coup, à son ressentiment.

(6) A Ravenne, vers l'embouchure du Pô.

(7) Dans l'enceinte où sont tourmentés les traitres et les meurtriers, et que le poëte appèle *Caïn*, du nom du premier homicide.

Digitized by Google

» Au terme de la vie ont conduit ces amans?
» Françoise, répondez : vos plaintes, vos tourmens
» Excitent mes remords et m'arrachent des larmes.
» Apprenez-moi comment vous révélant ses charmes,
» Et de vos cœurs émus confondant les désirs,
» L'Amour vous enivra de ses plus doux plaisirs.
— » Du bien qu'on a perdu l'image retracée
» Ajoute à la douleur qui vit dans la pensée (8).
» Mais je sens la pitié que je dois t'inspirer,
» Reprit-elle; je vais et parler et pleurer.

» De Lancelot un jour l'aventure amoureuse (9)
» Charmait notre loisir, et me rendait rêveuse.
» Nous étions seuls, sans crainte et sur-tout sans regrets!
» Nous lisions; nos regards timides et distraits,
» Se troublèrent souvent, et souvent s'entendirent;
» Enfin, plus d'une fois, nos visages pâlirent.
» Je songeais à Ginèvre; et, quand l'heureux amant
» Effleure d'un baiser son sourire charmant,
» Paul. (du moins que jamais le sort ne nous sépare!)
» Tremblant, osa presser ma bouche qui s'égare;
» Et le reste du jour qui nous avait perdus,
» Dans le livre fatal nos yeux ne lisaient plus (10). »

---

(8) . . . . . *Nessun maggior dolore,*
Che recordarsi del tempo felice
Nella miseria.....

(9) Les amours de Lancelot et de Ginèvre. (**Voyez *Bibliothèque des Romans***, année 1775.)

(10) *Noi leggiavamo un giorno per diletto*
Di Lancilotto, come amor lo strinse:
Soli eravamo, e senza alcun sospetto.

Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci 'l viso:
Ma solo un punto fu quel, che ci vinse.

Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante;
Questi, che mai da me non fia diviso,

La bocca mi baciò tutto tremante:
Galeotto fu il libro, e chi lo scrisse:
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Ce dernier vers est d'une naïveté et d'une grâce inimitables.

Digitized by Google

Elle dit : l'autre esprit, complice de sa flâme,
Versait des pleurs amers qui déchiraient mon ame,
Et vaincu de pitié, de douleur et d'amour,
Je tombai comme tombe un corps privé du jour (11).

HENRI TERRASSON.

LE VIN ET LA GAIETÉ.

RONDE JOYEUSE.

Air : *Allons, mettons-nous en train.*

Du bon vin, de la gaîté,
Sans cesse
Éprouvons l'ivresse ;
Le bon vin et la gaîté
Entretiennent la santé.

Mes amis, que mon refrain
Chasse la mélancolie ;
Et ne mettons point de frein
A notre aimable folie.
Du bon vin, de la gaîté, etc.

N'allons point sur l'avenir
Fonder un espoir frivole
Il faut saisir le plaisir
De crainte qu'il ne s'envole.
Du bon vin, de la gaîté, etc.

Laissons les ambitieux
Briguer les rangs, la richesse,

(11) *E caddi come corpo morto cade.*

Je regrette que l'ordre et l'enchaînement des vers ne m'aient pas permis de placer ici une rime féminine. Peut-être aurais-je cherché à mieux rendre l'harmonie grave et tombante du texte :

Comĕ cŏrpŏ mŏrtŏ cădĕ.

On peut consulter à ce sujet les observations pleines de goût et de raison qu'on lit dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, tome II ; observations citées par le dernier interprète du Dante, page 261 de l'excellente traduction en prose de l'Enfer, publiée en 1812.

Digitized by Google

Et sachons borner nos vœux
A rire, à chanter sans cesse.
Du bon vin, de la gaité, etc.

A Bacchus, au Dieu d'amour,
Ne soyons point infidèles.
S'ils nous offrent chaque jour
Vins vieux et femmes nouvelles.
Du bon vin, de la gaité, etc.

Qu'importe qu'il faille un jour
Que nous passions l'onde noire,
Si jusqu'alors, tour-à-tour,
Nous pouvons aimer et boire!
Du bon vin, de la gaité, etc.

Puisqu'à la faulx du trépas,
Personne, dit-on, n'échappe;
C'est dans un joyeux repas
Qu'il faut que la mort nous happe.
Du bon vin, de la gaité,
Sans cesse
Éprouvons l'ivresse;
Le bon vin et la gaité
Entretiennent la santé.

ARMAND-SÉVILLE,
Convive des soupers de Momus.

ÉNIGME.

MON aspect est souvent contraire ou favorable,
Nouveau Caméléon, ma forme est variable:
Avec le même nom, mon sens est différent,
L'amant me chante en vers, le gouteux en jurant.
Me rend-on correctif, je chagrine l'enfance;
Avec le criminel, je monte à la potence.
Lise de ses deux mains me fait en s'amusant.
Je pare le héros et son fer homicide;
Je couvre aussi le sein de la beauté timide.
Me prend-elle au moral? je cause son tourment.

Par un membre de la Société littéraire de Loches.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

On trouve aisément dans mon sein
Mille bons mots, mille anecdotes,
Qui sont contre l'ennui d'excellens antidotes;
Une cérémonie où préside l'hymen;
D'un sordide intérêt le principal mobile;
Un stupide animal, d'ailleurs assez utile;
Un coquillage précieux;
Du corps de l'animal un os qui fait partie;
Une ville de France, une ville d'Asie,
Ainsi qu'un arbuste épineux;
Un empereur d'exécrable mémoire,
Et dont le nom a jamais odieux
Devrait être ôté de l'histoire.
Peintre heureux, des plaisirs et de la volupté,
Plein de sagesse et de philosophie,
Mon entier consacra chaque instant de sa vie
A chanter les amours, les grâces, la beauté.
Dans son art il fut un grand maître
Qu'on ne sut égaler jamais.
C'en est trop, à ces derniers traits
On ne saurait me méconnaître.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

CHARADE.

Si mon premier n'est jamais loin,
Mon second n'est jamais matin;
Mon tout comprime dans son sein
Un fruit délicieux d'où sort un jus divin.

S.....

---

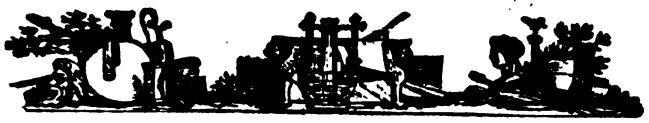
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme-Logogriphe est *Gaule*, où l'on trouve *gale*.

Celui du Logogriphe est *Lièvre*, dans lequel on trouve : *livre*, *vive*, *ivre*, *vie*, *ver* et *ré*.

Celui de la Charade est *Millionaire*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LA GAULE POÉTIQUE, ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts*; par M. F. MARCHANGY.—*Première époque.* — Deux volumes in-8°. — Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. — A Paris, chez *Joseph Chaumerot*, libraire, place Saint-André-des-Arcs, n° 11; *Chaumerot* jeune, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; et *Alexis Eymery*, rue Mazarine, n° 30.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

DES circonstances imprévues m'ont forcé de retarder cet article. L'auteur et son ouvrage n'y ont rien perdu. L'ouvrage a été rapidement enlevé, et il en reste fort peu d'exemplaires. L'auteur, encouragé par les suffrages du public, a continué son travail, et la seconde époque de *la Gaule Poétique* ne tardera pas sans-doute à paraître. C'est donc plutôt pour acquitter une promesse que pour contribuer à un succès depuis long-tems décidé, que je vais continuer une analyse trop long-tems interrompue.

La première époque de *la Gaule Poétique* est divisée en dix *récits*. J'ai fait connaître les cinq premiers dans le *Mercure* du 20 février, il me reste à dire mon opinion sur les autres.

Il est facile de reconnaître que l'auteur est toujours peintre et poëte quand il indique des sujets à la poésie et à la peinture. Il a dû consulter avant tout l'intérêt de son livre. Le peintre murmurera de trouver un tableau fini où il ne voudrait qu'une esquisse; le poëte se plaindra, en cherchant le sujet d'un poëme, de trouver un poëme tout fait; mais il fallait que M. Marchangy optât entre le mérite de proposer et la gloire d'exécuter. Il a donc préféré une belle galerie de tableaux à un portefeuille de plans et d'esquisses. Peu importe au public qu'il ne puisse fournir à l'artiste et au poëte des sujets à

Digitized by Google

traiter d'après sa manière, puisque cette manière ne laisse souvent rien à désirer. Il suffit d'ailleurs que ceux qui cultivent les muses et les arts puissent trouver dans son ouvrage de l'enthousiasme, des idées, des images, des inspirations : c'est tout ce que Bossuet et Bouchardon cherchaient, dit-on, dans l'*Iliade*. Enfin, l'auteur de *la Gaule Poétique* devait-il et pouvait-il se borner à dessiner des patrons pour les brodeurs ? et lui reprocherait-on d'avoir brodé presque tout lui-même, sur un riche fond, avec beaucoup d'art, et avec un talent très-remarquable ?

Le *sixième récit* a pour titre : *les Successeurs de Clovis*. L'auteur indique, pour sujet d'un petit poëme national, l'histoire de Radegonde et de Clotaire, et il donne le poëme tout fait. Il peint Radegonde « qui fut successivement idolâtre, chrétienne, princesse, orpheline, » captive, reine, religieuse et sainte. » Les crimes de la cour de Clotaire épouvantèrent son innocence et sa vertu. « Dieu de bonté, vous la fites paraître au milieu » des orages publics, de même que vous fites briller » l'arc-en-ciel au milieu des nuages bruyans, et rayonner l'étoile tutélaire au fatal instant du naufrage. » Voilà qui est déjà très-poétique ; ce qui suit ne l'est pas moins. Radegonde, volontairement descendue du trône, fonda dans Poitiers un monastère de vierges, et s'y consacra au service du seigneur. « Ainsi cette colombe » du ciel, égarée par hasard ici bas, et ne voulant point » reposer ses ailes sur un trône sanglant qui en eût » souillé la pureté, prit son vol vers la solitude, *et* » *attendit sur le rameau de la paisible forêt l'aurore du* » *jour éternel.* » Voilà une de ces phrases ambitieuses qui ont fait croire à quelques lecteurs que M. Marchangy imitait quelquefois la manière d'un de nos grands écrivains ; mais il est vrai de dire qu'on trouve dans *la Gaule Poétique* peu de ces images qui paraissent trop recherchées.

C'est en se livrant tout entier à l'inspiration d'un beau talent, que M. Marchangy s'égare quelquefois. La médiocrité a une marche plus sûre ; elle tombe rarement parce qu'elle ne s'élève jamais. L'auteur de *la Gaule*

Digitized by Google

Poétique peint ainsi le farouche Clotaire : Dieu qui punit » souvent mieux les hommes par une longue vie que par » un prompt trépas, avait permis qu'il vécût plus long- » tems que ses trois frères, et qu'il remplît ses avides » mains des moissons de la tombe, afin de livrer une » plus grande victime aux remords et au désespoir. » Ce trait ne semblerait-il pas appartenir à Corneille ou à Bossuet, et il y en a beaucoup d'aussi remarquables dans l'ouvrage de M. Marchangy.

Il propose ensuite, pour sujet d'un poëme, Clotilde, fille de Clovis, qu'Amalaric, roi des Visigoths, « fit « monter en épouse et en reine sur le trône de la Septi- » manie. » Ce tableau est parfait ; il faudrait le citer tout entier. Clotilde fut malheureuse. Amalaric la retenait captive dans une des tours de son palais. Un jour, elle aperçut un pâtre qui la regardait, attendri, incliné avec respect. Elle détacha son voile, et sut y écrire, avec son sang, ces mots : *A mes frères*. Elle abandonna ce voile dans les airs, le berger le ramassa, Childebert le reçut, et « poussa un cri de guerre et de vengeance. » Il vainquit Amalaric dans les champs de Narbonne. « Parmi les trésors qui furent sa conquête, se trouvèrent » soixante-douze vases d'or, d'un travail admirable et » d'une précieuse antiquité. On rapportait qu'ils avaient » orné le temple de Salomon.... Il n'était pas rare, en » ce tems-là, de trouver de pareils trésors dans les camps » des barbares qui avaient bouleversé l'Europe et l'Asie; » leurs hordes errantes traînaient avec elles les dépouilles » du monde entier ; des candelabres, des vases, des » coupes enrichies de pierreries, des simulacres d'or et » d'argent, mille objets précieux qui naguères avaient » peut-être orné les temples et les palais d'Athènes, de » Delphes, de Bysance, de Rome, tombaient de con- » quête en conquête dans les mains d'un vandale stupide, » qui les changeait pour le fer d'une lance ou pour un » cheval de bataille. » C'est ainsi que l'auteur de *la Gaule Poétique* sait, à-la-fois, instruire et plaire.

Le sixième récit offre encore un *chant danois* plein de verve et de poésie, et cette charmante peinture des amours de Caribert : « Un jour il s'égara à la chasse et

Digitized by Google

» s'arrêta sur l'herbe qui bordait une fontaine; tandis » qu'il y rêvait appuyé sur sa lance, le faucon sur le » point et les lévriers en laisse, une jeune fille s'ap- » procha pour puiser de l'eau : le roi lève les yeux et les » arrête sur cette fleur des champs : jamais rien de plus » beau n'avait paru devant lui. Epris de tant de charmes, » il suit la simple Théodegilde *sous* la chaumière de » son père, qui n'était qu'un pauvre chevrier, et là, » sans se faire connaître, il lui parle de son amour; » mais Théodegilde, chaste et vertueuse, ne voulut » l'entendre qu'aux autels de l'hymen. Quelque obscure » que fût la naissance de cette bergère, Caribert, en » la voyant si belle, la crut digne d'être reine, et bientôt » il l'épousa. »

A ce tableau gracieux et digne de l'Albane, succèdent, dans le *septième récit*, les affreux portraits de Frédégonde et de Brunehaut. « La trop belle Frédé- » gonde, femme ambitieuse et fière, adroite et dissi- » mulée; elle avait la volonté d'un tyran, l'esprit d'un » rhéteur, le courage d'un homme, et toutes les grâces » de son sexe.... Cette femme audacieuse prétend com- » mander à la destinée; plus le danger s'accroît, plus » elle s'élève, le dominant toujours d'un front tran- » quille; l'expérience qu'elle a du crime la rend con- » fiante dans ses desseins; elle marche droit au but » qu'elle envisage; il semble à son orgueil que le mal- » heur doit servir d'avenue à sa prospérité. » Il y a ici les couleurs historiques, mais c'est un peintre habile qui peut ainsi les employer. Le portrait de Brunehaut, sans être aussi fortement tracé, n'est ni moins fidèle, ni moins ressemblant. Brunehaut, « aussi belle que » Frédégonde, avait comme elle une énergie peu com- » mune à son sexe. Si plus tard elle l'égala en cruauté, » le malheur qui bouleversa toute sa destinée paraît en » être cause. Entourée d'ennemis qu'elle abhorrait, sa » haine la rendit barbare, et ne pouvant s'arrêter sur » la pente du crime, elle en franchit tous les degrés, » cédant à l'impulsion d'une implacable fatalité. »

M. Marchangy trouve le sujet d'une belle tragédie dans les funestes amours de Mérovée et de Brunehaut.

Digitized by Google

Il trace le plan du drame acte par acte, scène par scène, et il esquisse même des scènes entières. Je citerai de celle qui est indiquée au premier acte entre Chilperic et Brunehaut, ce que dit cette reine : « Ombre de Sige-» bert, déclare ici quel bras a conduit les poignards » qui t'ont fait ces blessures ! Ombre de Galsvinde, » tendre sœur, toi que l'hymen a conduite au trépas, » nomme la main qui fit un linceul du voile nuptial dont » se couvrit ton front le jour funèbre où tu devins » épouse ! Nomme la main qui changea les riches col-» liers que j'ajoutai à ta parure, en ces nœuds redoublés » qui meurtrissent ton col sanglant (1) ! O Sigebert ! » ô Golsvinde ! dites un mot, faites un signe, et quel-» qu'un ici va frémir.... Mais pourquoi craignez-vous » de révéler des forfaits qui n'étonneraient point ce » séjour.... Ombres trop généreuses, pourquoi res-» pectez-vous encore des liens que le crime a brisés? » Ah ! plus d'égards, plus de pitié ! Si les tombeaux » vous ont appris le secret de la mort, confiez-le à ma » vengeance, et bientôt vous verrez aux enfers celui » que vous ne voulez pas nommer ; mais alors il faudra » bien apprendre au juge qui mesure les supplices sur » les forfaits, que c'est Chilpéric qui fit assassiner son » épouse et son frère. » La réponse de Chilpéric est dans les mœurs du tems et dans le caractère de ce prince.

Ce sujet contient l'indication de fort belles scènes qui produiraient au théâtre un grand effet ; mais je voudrais que le dénouement se terminât par les imprécations de Brunehaut contre Frédégonde, sans le secours soudain d'une de ces machines qu'on ne peut applaudir qu'à l'opéra. « Tandis que cette reine, dit M. Marchangy, » appelle ainsi la vengeance, on entend de nouveau le » bruit du tonnerre. Une nuit soudaine couvre le palais. » On voit Brunehaut à la lueur du météore exciter le » courroux céleste, et hâter l'effet de ses terribles pro-» messes. » Mais s'il serait facile à un auteur, qui vou-

(1) Golsvinde fut trouvée étranglée dans son lit. (*Voyez* Grégoire de Tours.)

Digitized by Google

drait travailler sur un plan tout fait, de négliger les détails d'éxécution qui lui paraîtraient faibles ou inutiles, il lui serait difficile de s'approprier les beautés qu'on lui propose d'employer. Les changer, ce serait souvent les gâter ; les prendre, ce serait s'exposer à la honte qui suit le plagiaire. On peut dépouiller un auteur obscur dans un livre oublié. Nous avons vu ce genre de larcin porté au dernier degré du scandale. Ce ne sont plus quelques épis qu'on glane dans un champ infécond, mais des moissons presque toutes entières qu'on y dérobe, à la faveur de la nuit qui le couvre. C'est au grand jour qu'il faudrait prendre les richesses de *la Gaule Poétique*, et aucun auteur n'osera se les approprier.

Le *huitième récit* a pour titre : *Clotaire et Dagobert*. Il est encore rempli des crimes de Frédégonde et des malheurs de Brunehaut. On sait que l'évêque Prétextat fut égorgé sur les marches de l'autel par les siccaires de Frédégonde. On l'emporta mourant dans ses foyers. L'affreuse reine se mêlant à la foule consternée, osa demander au pontife quel bras avait commis ce meurtre sacrilége : « Athalie, répondit-il, ne reconnais-tu pas à » ma blessure la main qui a tué les rois ! » M. Marchangy trouve, avec raison, dans ce trait historique, le sujet d'un beau tableau. Il continue lui-même de peindre à grands traits Frédégonde et sa rivale, lorsqu'elles se disputent la victoire dans les champs de Leucofao. « Les deux reines s'aperçurent au milieu du » combat, toutes deux la couronne sur la tête et haran» gant leurs soldats de la voix et du geste. Frédégonde » tenait encore son Clotaire, telle qu'on la vit à la ba» taille de Droissy : Brunehaut portait dans ses bras » Théodebert et Thierry. La victoire se donna à Frédé» gonde. Peu de tems après, cette femme, qui répandit » le sang d'une famille entière de rois, échappant aux » remords, aux châtimens pour ici-bas, trouva Dieu » patient jusqu'au bout, et mourut paisiblement dans » son lit. » L'auteur retrace ainsi la fin de Brunehaut : « Le sort qui si long-tems s'était amusé de cette infor» tunée, voulut en finir avec elle.... Clotaire ordonne » qu'on amène Brunehaut au milieu de son camp. Placé

Digitized by Google

» sur un trône, il se constitue l'accusateur de cette reine,
» et lui reproche la mort de dix rois, comprenant dans
» ce nombre ceux que Frédégonde et lui-même avaient
» fait assassiner.... Un murmure sourd se fait entendre
» au loin, une pâleur mortelle couvre les traits de la
» souveraine détrônée. La soldatesque insolente, qui
» avait ordre d'en agir ainsi, prononce qu'elle a mérité
» la mort. C'est le seul exemple que donne l'histoire
» d'une femme jugée militairement... Elle est promenée
» sur un chameau dans les rangs de l'armée. Les longues
» risées et les clameurs la suivirent dans cette marche
» douloureuse. Bientôt ses cheveux, que pendant si
» long-tems avait couronnés le diadème, servent de
» liens pour l'attacher au coursier qui l'emporte en se
» cabrant à travers les pierres et les ronces. L'animal
» fougueux, dont le sang et les lambeaux marquent la
» trace, s'arrête enfin au bout de son horrible carrière,
» et y laisse quelque chose d'immobile et de défiguré
» qui avait été la grande Brunehaut. »

M. Marchangy s'étonne, avec raison, de l'espèce d'indifférence que la poésie et les arts ont jusqu'ici montrée pour ces premières époques de notre histoire nationale. « Tous ces événemens, dit-il, sont odieux
» sans doute ; cependant, par quelle prévention les
» trouve-t-on si peu susceptibles de poésie et d'intérêt,
» tandis qu'on s'empare avidement de faits plus odieux
» encore lorsque l'antiquité les présente ? Les rivalités et
» les haînes héréditaires des Pélopides et des enfans
» d'Œdipe ne sont, comme les règnes des successeurs
» de Clovis, qu'une longue suite de fureurs et de mas-
» sacres.... N'a-t-on pas vu chez nous, comme chez les
» Grecs, une nouvelle Clytemnestre, un autre Egyste
» trouvant dans l'adultère la nécessité d'un autre crime?
» N'a-t-on pas vu chez nous, comme chez les Grecs,
» des familles royales dévouées aux furies, et pleines
» de piéges et de complots, ne montrer aux contem-
» porains, muets de terreur, que des morts suspectes et
» des successions ensanglantées? Que manque-t-il donc
» à nos héros tragiques ? Les héritiers des champs neus-
» triens, de l'occitanie, et des murs de la déesse Isis

Digitized by Google

» (*Parisii*), étaient aussi puissans que les possesseurs » du bourg d'Argos et de la ville de Thèbes. Les noms » de Frédégonde, de Clotaire, de Mérovée, de Clovis, » de Clodomir, sont aussi beaux que ceux d'Etéocle, » de Polynice, d'Atrée et de Thieste.... On peut enfin » ajouter que les règnes de Chilpéric et de Brunehaut » ont une teinte sombre et quelque chose de gigan- » tesque qui convient à la trempe de certains génies.... » Combien, par exemple, l'époque de nos annales, qui » n'est ici que rapidement esquissée, ne serait-elle pas » effrayante aux yeux des races futures si elle avait pour » historien un Tacite ou un Bossuet; pour poëte un » Milton, un Shakespeare, ou plutôt encore ce Dante » Alighieri, qui ne trouva sur la terre aucun sujet digne » de lui, et qui n'eût pas eu besoin d'aller jusqu'aux » enfers s'il se fût emparé de ces règnes si fertiles en for- » faits et en supplices. » Ces réflexions sont vraies, mais peut-être auraient-elles eu l'air d'un paradoxe si M. Marchangy n'avait eu le bonheur d'en prouver la justesse par son ouvrage même.

Le règne de Dagobert, fils et successeur de Clotaire, offre des tableaux d'un genre moins terrible. Ce prince fit bâtir l'abbaye de Saint-Denis, qui devint « célèbre » par la munificence de nos rois et plus encore par leur » néant. » Cette époque fut fameuse par la fondation de nombreux monastères : « L'amour de la retraite et de la » solitude s'empara d'un très-grand nombre de chrétiens. » On eut dit que la barbarie et les horreurs dont fut » souillé l'univers durant les siècles précédens, avaient » jeté leur cœur dans cette profonde mélancolie inconnue » à l'antiquité, mais qui fut souvent une maladie et quel- » quefois un sentiment pour les peuples modernes. » Les monastères se remplirent « de ces mortels sensibles » qui trouvent difficilement à compléter leur existence » dans le fracas du monde. »

Charles-Martel est le sujet du neuvième *récit*. M. Marchangy peint d'abord les rois fainéans, et parmi eux, ce Thierry, « qui descendait du trône, y remontait, en » redescendait et y remontait encore avec une égale in- » différence. » Il peint les maires du palais, et parmi

Digitized by Google

eux cet Ulfonde, « qui ne laissa que le pouvoir de faire » le mal au cruel Childéric II ombre de roi, mais ombre » sanglante. » Il peint ainsi la honteuse dégradation des enfans de Dagobert. « Chaque année, au retour du prin- » tems, on les faisait sortir de leur sombre demeure, où, » à défaut de gloire, on leur donnait des plaisirs ; ils pa- » raissaient aux assemblées de la nation parés de longues » robes, de colliers d'or et de diadèmes de perles et de » pierres précieuses. Leurs yeux éblouis du grand jour » laissaient échapper à demi fermés des regards distraits » et stupides sur le peuple, qui se pressait autour d'eux » pour ramasser les pièces de monnaie qu'on répandait » en leur nom. Quelquefois sur des chars attelés de quatre » taureaux blancs dont les cornes étaient dorées, on les » promenait lentement dans la forêt qui ombrageait alors » la tour du Louvre marécageux ; là ils s'arrêtaient pour » voir les essaims de faucons et les meutes de lévriers » qu'on y nourrissait. Ces princes remontant la Seine » sur les radeaux des pêcheurs revenaient au déclin du » jour dans les bras de leurs concubines. »

Williams Hayley a prétendu que l'irruption des Sarrazins dans les Gaules était le plus beau sujet qui pût s'offrir à l'épopée. On trouve en effet dans l'histoire peu d'événemens aussi mémorables. Quelle victoire est plus importante dans ses résultats que celle de Charles Martel qui préserva la France du joug de l'islamisme. « Sans » elle, dit M. Marchangy, la France eut infailliblement » perdu son nom, sa religion, ses lois et ses mœurs. » Toutes ses cités seraient peut-être maintenant remplies » de mosquées, de sérails, de bazars et de minarets. » Il est certain que cette grande bataille livrée entre Tours et Poitiers l'an 732, et sur laquelle les historiens contemporains ne donnent aucun détail, mit pour jamais un terme à la grandeur des Arabes, et sauva de leur domination, non-seulement la France, mais encore l'Europe et la chrétienté. L'auteur de *la Gaule poétique* voit aussi dans la victoire de Charles-Martel le sujet d'un beau poëme épique. Il en trace le plan, en compose la fable, il invente des épisodes, rédige des harangues, suit et développe l'action principale qu'il fait marcher depuis le

Digitized by Google

commencement jusqu'à la fin. L'imagination sage, mais brillante, qu'il montre dans la conception de l'ensemble et le talent qu'on remarque dans l'exécution de quelques détails, pourrait faire désirer que l'auteur exécutât lui-même le plan qu'il propose, dût-il le faire dans sa prose poétique, plus favorable peut-être à l'épopée française que la pompe monotone de nos grands vers.

Il importait, dans un ouvrage destiné aux poëtes et aux artistes, de peindre fidèlement les mœurs et les coutumes. C'est le devoir de l'historien, *notandi sunt tibi mores*. Hérodote et Xénophon peignirent les mœurs antiques, et Tacite composa le savant traité *de Moribus Germanorum*. M. Marchangy termine sa première époque ou son dixième récit, comme il terminera chacune des dynasties de la France, par des *détails historiques* qui supposent de grandes recherches et qu'on lit avec beaucoup d'intérêt. Nous citerons les traits suivans : « Les » Français s'exerçaient de bonne heure au métier des » armes; l'embonpoint était considéré comme une preuve » d'oisiveté; on condamnait à l'amende celui qui ne pou» vait pas entourer une ceinture que les magistrats es» sayaient annuellement à la jeunesse. La chasse et la » pêche, après avoir diverti nos pères, les nourrissaient » abondamment; tandis qu'ils étaient rangés autour du » foyer allumé au milieu de leur vaste salle, ils se plai» saient à voir la flamme pétillante rôtir et colorer des » chevreuils et des sangliers entiers, dont on servait les » hures au son de la trompette. — Les funérailles avaient » un caractère antique et solennel. On n'inhumait pas » encore dans l'enceinte des villes; les tombeaux, autour » desquels on plantait des rosiers, étaient gardés par des » sentinelles comme les trésors de la patrie. Ceux qui » suivaient le convoi avaient les cheveux épars et cou» verts de cendre. Le noble était enseveli avec ses épe» rons d'or, son épervier et ses armes. L'usage de ren» fermer avec le défunt ce qu'il avait de plus cher, fut » long-tems observé chez nos ancêtres; ces peuples, » comme ceux d'origine gothique et scytique, croyaient » qu'à sa résurrection celui qui décédait retrouvait près » de lui ces objets fidèles. — Les Francs, dans les pre-

Digitized by Google

» miers siècles de la monarchie, se réunissaient chaque » année le premier du mois de mars. C'était l'élite des » guerriers qui méritaient par leur courage l'honneur » d'entourer le roi, de s'asseoir à sa table, de combattre » au premier rang. Ce fut l'origine des distinctions et de » la noblesse parmi nous. On voyait (à ces assemblées) » les grands se saluer en s'arrachant un cheveu qu'ils se » présentaient. On y voyait des citoyens sceller une » adoption en se faisant toucher la barbe; pour cimenter » un pacte d'union, ils se coupaient une veine du front » et laissaient couler leur sang dans une coupe, où ils le » buvaient mêlé avec l'hydromel; ils renonçaient à une » alliance en rompant une paille dont ils jetaient les mor- » ceaux. — C'était un pénible sacrifice pour les Francs » que celui de leur chevelure. Un jeune guerrier pris » par l'ennemi conjura celui qui devait le décapiter de » ne point laisser tremper ses cheveux dans son sang, et » de ne point permettre à un esclave de les toucher. — » C'était dans ces réunions annuelles qu'on proclamait » les rois en les élevant sur le parois. Tandis qu'on déli- » bérait, certains officiers coupaient un morceau de » l'habit de ceux qui troublaient le silence.—Il n'y avait » alors qu'une seule horloge en France, celle que le roi » Théodoric fit faire au célèbre Boëce pour Gondebaud » de Bourgogne. — Frédégonde, qui, comme on l'a vu, » était la terreur des rois voisins, disait à Chilpéric : *je* » *me suis aperçu qu'on a volé plusieurs jambons dans nos* » *celliers*. — Pendant le repas (des rois), les bardes et » les poëtes nommés fatistes, chantaient des hymnes sur » le courage, l'honneur et la vertu. Un héraut ouvrait » les portes du palais et jetait au peuple de la monnaie » d'or à pleines coupes, en criant : *voilà les largesses du* » *grand monarque!* Les historiens parlent d'un banquet » de nos pères où trente mille plats furent servis, et d'un » autre où l'on fit rôtir soixante mille bœufs, etc., etc.»

L'auteur termine cette première époque de *la Gaule poétique* par quelques savantes réflexions sur l'état des lettres sous les Mérovingiens. Dans le quatrième siècle, la Gaule compta parmi ses historiens Eutrope; parmi ses orateurs, Eumène et Gennade; parmi ses rhéteurs,

Digitized by Google

Empère, parmi ses poëtes, Ausone. Lactance et saint Jérôme fréquentèrent les écoles célèbres de Bordeaux, de Trèves, d'Autun, de Marseille et de Toulouse. C'est dans la Gaule que naquirent au quatrième siècle saint Martin, saint Hilaire et saint Ambroise. Bientôt on vit paraître Sulpice-Sévère, saint Paulin de Nôle, saint Prosper, Claudien, Salvien et Sidoine Apollinaire. Le quatrième siècle vit naître saint Césaire, Fortunat et Grégoire de Tours. « Le flambeau des lettres jeta ses dernières clartés dans le fond des cloîtres, qui furent quelque » tems le dépôt des connaissances ; mais l'ignorance pé- » nétra jusqu'en leur dernier asyle. De grands monas- » tères n'eurent plus qu'un missel pour toute bibliothèque, » et le moine illétré, pour copier une légende ou un » cantique, ratura le parchemin et l'écorce de papyrus » où Tacite et Tite-Live avaient tracé leurs œuvres im- » mortelles ; enfin toute la science des Gaules se resserra » bientôt autour du lutrin, où ses plus grands efforts » tendaient à pouvoir lire et chanter les psaumes. »

Tout l'ouvrage de M. Marchangy est appuyé sur un grand nombre d'autorités ; les faits ont tous leur garantie. On trouve à la fin de chaque volume des *preuves et des remarques* qui attestent l'infatigable activité de l'auteur, la variété et l'étendue de ses connaissances, et le soin qu'il prend, suivant le précepte d'Horace, de mêler toujours l'utile à l'agréable.

La Gaule poétique peut devenir un monument national. Quelques taches légères déparent le style de l'auteur ; elles tiennent peut-être à un système, mais elles ne paraissent appartenir à aucune école, et quand M. Marchangy le voudra, son style ne laissera rien à désirer.

VILLENAVE.

Digitized by Google

Les Vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, précédés d'un *Discours sur l'essence et la forme de la poésie*, etc.; par Fabre d'Olivet. — In-8°. — A Paris, chez *Treutell* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n° 17.

La doctrine des Pythagoriciens, exposée dans les vers de Lysis, est ici le sujet de beaucoup de recherches, non pas grammaticales ou de simple érudition, mais savantes ou relatives à des questions essentielles sur la sagesse des anciens. Avant d'expliquer, selon le titre même du livre, ces vers, dits vers dorés de Pythagore, M. d'Olivet en donne une traduction particulière, ce qui lui fournit l'occasion, ou si l'on veut le prétexte, d'exposer ses idées sur l'essence même de la poésie et sur les différentes formes qu'elle reçoit, lorsque l'inspiration s'éloignant de son origine a cessé d'être *première* et descend de degrés en degrés. Il serait facile de s'arrêter à la distinction un peu subtile de la poésie eumolpique, morale ou rationnelle, théosophique ou philosophique; de la poésie allégorique et passionnée ou épique; de la poésie romantique; de la poésie agissante ou dramatique : mais pourquoi choisir habituellement le côté des choses auquel l'ironie peut toujours s'attacher; ne doit-on pas craindre de substituer à la justesse de l'esprit une stérile dépréciation des objets de la pensée humaine?

L'auteur voudrait forcer notre idiôme prosaïque à recevoir quelque trace de l'ancienne poésie intellectuelle; et sa traduction des vers dorés est un essai de ce qu'on pourrait tenter pour reproduire parmi nous l'*eumolpée* d'Orphée ou de l'Indien Vyasa. Les vers que M. d'Olivet désigne sous le nom d'eumolpiques, diffèrent des vers blancs par le mélange régulier des terminaisons masculines ou féminines. Cette innovation, quelque heureuse qu'elle pût paraître, n'aurait vraisemblablement aucun résultat. Lorsque dans la prose proprement dite on ne voyait rien que d'informe et de trivial, on a dû préférer pour les sujets religieux et pour les chants poétiques,

Digitized by Google

soit les vers même, soit une prose cadencée. Mais aujourd'hui, l'abus des vers et d'autres causes affaiblissent l'impression du rhythme, et d'ailleurs la prose a cessé d'être un langage insuffisant et trop familier, elle n'est plus étrangère à l'imagination, au génie, à la raison la plus forte. Quel serait dès-lors l'avantage des lignes mesurées? Qu'y a-t-il de moins *eumolpique* dans les passages choisis de Bossuet, de Rousseau, dans la prose simple et élevée, telle qu'elle peut être, telle qu'elle est chez les vrais écrivains, lorsqu'ils peignent des objets dignes de l'attention des hommes, qu'y-a-t-il de moins analogue à la poésie primitive que dans les lignes suivantes,

Et quant aux maux qu'entraine avec soi le destin,
Juge-les ce qu'ils sont, supporte-les, et tache,
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits, etc.

L'opinion de M. d'Olivet me paraît être d'un grand poids en général, mais ici je n'oserais la partager. Ne comprenant rien, je l'avoue, soit aux avantages de cette manière nouvelle, soit à l'importance qu'il paraît y mettre, peut-être en parlerais-je mal, peut-être lui donnerais-je quelque droit de se plaindre. Je négligerai donc ce qui a des rapports avec la simple littérature. Je me livrerai davantage à des considérations plus sérieuses sans doute aux yeux d'un homme qui a pris pour épigraphe, ἀσιγω συνετοῖς,..... (c'est à ceux qui ont reçu l'intelligence que je m'adresserai, etc.), d'un homme qui étudiant avec de grands moyens les mystères des premiers tems connus, pousse la persévérance propre à les éclaircir jusqu'à entreprendre, dit-il, de restituer la langue de Moyse, en remontant jusqu'aux sources originelles pour en trouver les vraies racines.

Il est bon cependant que le lecteur ait quelqu'idée du système poétique de M. d'Olivet: le passage suivant se trouve en contenir à-peu-près le résumé. « Elle (la rime) » est nécessaire, indispensable même à la poésie roman» tique, et à tout ce qui en découle: les chansons, les ro» mances, les vaudevilles, les sylves, de quelque espèce » qu'ils soient, quelque forme, quelque étendue qu'ils » aient, ne peuvent s'en passer. Elle ajoute une grâce » infinie à tout ce qui se chante ou se débite avec le sen-

Digitized by Google

» timent chevaleresque. Le genre lyrique même en reçoit » une harmonie romantique qui lui convient. Tous les » genres secondaires la souffrent. Elle peut, jusqu'à un » certain point, embellir les vers descriptifs, adoucir » les vers didactiques, ajouter à la mélancolie de l'élégie, » aux grâces de l'idylle; elle peut enfin faire l'ornement » de l'art dramatique tel que nous le possédons, c'est-à- » dire, chevaleresque et passionné : mais pour ce qui » est de l'eumolpée et de l'épopée véritable, c'est-à-dire, » pour ce qui regarde la poésie intellectuelle et ratio- » nelle, pure ou réunie à l'enthousiasme des passions; » les vers prophétiques ou hymniques, émanés de la » divinité ou destinés à s'élever jusqu'à elle; les vers phi- » losophiques adaptés à la nature des choses et dévelop- » pant les divers systèmes de morale et de physique; les » vers épiques réunissant au génie allégorique le talent, » et liant ensemble le monde intelligible au monde sen- » sible; la rime leur est contraire. Autant elle se plaît » dans les ouvrages d'esprit, autant le génie la repousse. » Les fictions lui conviennent, l'allégorie lui est opposée. » Elle est chevaleresque et non pas héroïque; agréable, » brillante, spirituelle, mélancolique, sentimentale, elle » ne saurait jamais être ni profonde, ni sublime. »

Si, par inadvertance, on regardait la traduction *eumolpique* des vers dorés comme l'objet principal du livre, on trouverait une grande disproportion dans l'étendue des remarques et du discours préliminaire; en les prenant pour de simples accessoires, on en remarquerait moins aussi la force et les richesses. L'on a critiqué justement quelques livres dans lesquels de longues notes et de longues préfaces enveloppent un corps d'ouvrage contenu dans une feuille ou deux. Dans ce volume de vingt-cinq feuilles, la traduction des vers dorés n'occupe que trois pages; mais la dissertation dont ces vers sont précédés a un mérite indépendant du sujet qui l'amène, et les trente-sept examens qui les suivent renferment une multitude de renseignemens utiles non-seulement pour une exposition générale de la doctrine des Pythagoriciens, mais aussi pour la connaissance de cette majestueuse théosophie sur laquelle s'appuient assez heureu-

Digitized by Google

sement la morale et la loi des sociétés, et dont les nombreuses modifications, en apparence si contraires, se rapprochent quand on les approfondit, et ne laissent plus de prétextes soit aux préjugés des sectateurs de Lao-Tzée, de Zerdach, de Moyse, soit à l'intolérance des disciples romains des Brahmes ou de Platon, disciples tardifs et un peu rebelles. C'était de la part de ceux-ci un étrange aveuglement de se figurer tant d'aveuglement chez les anciens. « L'antiquité n'était certainement ni folle, ni stupide, » dit M. d'Olivet à l'occasion de la généthliologie. Ailleurs il ajoute : « Des hommes à peine » sortis des langes de la barbarie, sans s'être donné le » tems ni d'acquérir, ni de chercher aucune connaissance » vraie sur l'antiquité, se sont portés hardiment pour » ses juges, et ont déclaré que les grands hommes qui » l'ont illustrée étaient ou des ignorans ou des impos- » teurs....., créant eux-mêmes la stupidité des sciences » antiques, et disant ensuite, l'antiquité était stupide. »

Vous êtes des enfans, hier vous n'existiez pas, disaient à ces Grecs si vains les Brahmes dépositaires des dogmes et des traditions des peuples antérieurs; que diraient-ils aux successeurs des Grecs qui croient le monde bien jeune parce qu'ils n'ont de capitales que depuis quelques siècles.

La persévérance et les découvertes des W. Jones, des Wilkins, des Anquetil font abandonner une prévention adoptée par plusieurs savans même, et en particulier par Meiners : on ne peut plus attribuer aux Grecs les premières notions d'une sagesse que les Egyptiens, les Phéniciens, les Etrusques, etc., n'ont transmise aux Grecs, aux Latins, aux Scandinaves même, qu'en l'altérant assez pour en faire si long-tems méconnaître les principes, et en introduisant, du moins pour le vulgaire, une sorte de polythéisme qui devait dégénérer en un culte ridicule, et changer en idoles les figures visibles.

De nouvelles lumières venues de l'Asie ou de l'Egypte, et s'adaptant à ce que la Grèce avait conservé, formèrent pour l'Europe moderne un système religieux que l'ignorance fit regarder comme tout-à-fait neuf et infiniment supérieur à ce qu'on avait connu jusqu'alors. Mais au-

Digitized by Google

jourd'hui, nos conceptions les plus grandes, comme nos plus beaux-arts, se retrouvent chez des peuples antiques long-tems oubliés. La mutuelle dépendance des divers systèmes religieux, les vastes ramifications d'une tige puissante que la fécondité même n'affaiblit qu'en apparence, et que l'on trouvera peut-être inébranlable en en découvrant les racines, cet enchaînement qui embrasse toutes les notions abstraites, donne aux sciences de l'homme de grandes dimensions et un but imposant. Quand on arrive à de tels résultats, la science tient de bien près à la sagesse même, et elle devient d'un grand intérêt pour quiconque n'en prend point aux simples difficultés de l'érudition. Les traces de la vérité paraissent plus sûres dans ce triomphe des idées universelles; ils seront justifiés ceux qui ne pouvaient croire la misère de l'homme assez extrême pour qu'à travers tant de siècles il fût arrivé jusqu'à celui de Tibère sans avoir su se former des notions justes, ni s'arrêter à quelque principe élevé. C'est pour nous une satisfaction intime que dans tous les tems il se soit trouvé des hommes dignes du nom d'homme, et nous aimerions involontairement ce qui pourrait humilier la suffisance européenne, ce qui pourrait ôter à des écoliers Huns, Goths, Francs ou Sarmates, cette étourderie de se croire les inventeurs de ce que leur mémoire peu exercée répéta d'une manière très-fautive.

Les anciens perpétuaient dans les mystères leur haute doctrine que Moyse le premier divulgua en partie; ils semblaient craindre que la science ne devînt populaire, ils sentaient qu'alors elle ne produirait point cette sagesse qui doit en être le fruit, et sans laquelle l'avidité du savoir n'est qu'une manie fatigante. Ce secret auquel on peut avoir donné trop d'étendue, était naturel, sur-tout dans les sciences divinatoires, et très-motivé en général; peut-être nous faudrait-il encore une doctrine esotérique, comme sur les bords du Nil ou du Gange, si l'esclavage s'était maintenu en Europe, ou si l'imprimerie n'existait pas.

En lisant M. d'Olivet, on pourra remarquer que s'il se constitue l'interprète et le défenseur des théosophes

Digitized by Google

de tous les siècles, et s'il a su reconnaître dans le chef des Eumolpides l'inspiration intellectuelle ou première, il a lui-même, dans sa manière de s'exprimer, quelque chose de l'inspiration de Pythagore. Un ton d'autorité ne convenait pas mal, en effet, aux vrais initiés, aux Epoptes ou Voyans, à tout théosophe parvenu à ce degré d'intuition qui ne laissant plus aucun doute, prescrit en quelque sorte de tout faire recevoir, sans donner pourtant les moyens de tout interpréter. Qui expliquera réellement l'existence du mal? M. d'Olivet établit très-bien l'impossibilité où se trouve quiconque ne reconnaît qu'un principe, de rendre raison du mélange de biens et de maux, et de laisser à l'homme la liberté de ses actions. Mais cette formidable question est-elle mieux résolue, est-elle éludée dans la doctrine théosophique? C'est ce que M. d'Olivet ne dit point. La liberté de l'homme subsiste dans cette tradition; mais de quelle manière? L'initié connaissait, dit-il, ou *cherchait* l'origine du mal; *or il est de l'essence de la théosophie d'être dogmatique.* L'empirisme n'est jamais embarrassé par les difficultés, il ne les admet point. L'initié qui cherchait cette solution, trouvait-il à la place un dogme absolu? Quelques traits de lumière, deux sur-tout, pourraient rendre ces profondeurs beaucoup moins effrayantes: mais ce ne serait pas combler l'abîme, ce serait seulement nous le faire regarder avec plus de confiance; et je m'arrête, dans la crainte de changer ceci en une longue digression. Peut-être, si toutefois la chose n'est pas impossible à l'homme, quelque autre ouvrage de cet auteur sur les objets dont il s'occupe avec beaucoup de fruit, contiendra-t-il une demi-révélation plus satisfaisante. Les Pharisiens « allégorisant le texte du *Sepher* (la Bible) » admettaient le libre arbitre. » Il n'est donc pas impossible que le livre de Moyse, mieux entendu, ne transmette à cet égard quelque résultat précieux de la sagesse des anciens (1).

DE SEN**.

(*La suite au numéro prochain.*)

(1) « La langue de Moyse, dit l'auteur dans une note du *Discours* » *sur la poésie*, et dans une note du vingt-sixième examen, la langue

Digitized by Google

FRÈRES ET SŒUR.

*Nouvelle, par M^me^* CAROLINE PICHLER, *traduite par M^me^* DE MONTOLIEU.

(SUITE.)

Aux approches de l'hiver, le comte de Winterfels retourna à la ville avec sa famille. Personne ne soupçonnait l'attachement d'Auguste et de Julie; le comte songeait à marier sa fille, et de la manière la plus brillante. Le carnaval approchait; de tous les plaisirs de la jeunesse, la danse était le seul que Julie aimât avec passion, mais ce n'était pour elle que l'expression de la gaîté, et elle avait même toujours trouvé quelque chose d'inconvenable et qui blessait sa modestie dans certaines danses, et particulièrement dans les walses, dont cependant la musique la charmait; cet excessif rapprochement avec des étrangers lui déplaisait, et en général elle ne walsait guères qu'avec son frère ou son cousin; mais comme ce dernier, à cause de la faiblesse de son pied, était forcé de se refuser ce plaisir, Julie consentit à danser avec d'autres hommes, et bientôt tous les jeunes gens s'empressèrent de demander la meilleure et la plus légère des danseuses. Son goût pour la danse l'empêcha dans les premiers momens de réfléchir aux conséquences de ce changement dans sa manière accoutumée, et la délicatesse d'Auguste, qui ne se permit aucun reproche, contribua à lui fermer les yeux : mais sans le témoigner, ce pauvre jeune homme éprouvait un vif dépit des suites de sa blessure, qui l'empêchaient de danser avec Julie, et l'obligeaient de céder à d'autres une

» de Moyse est entièrement perdue depuis plus de deux mille quatre » cents ans, et à moins de la restituer avec une exactitude, des efforts » et une constance qui ne se sont pas encore rencontrés, je doute » qu'on sache exactement ce que le législateur des Hébreux a dit sur » les principes de l'Univers, l'origine de la terre, et la naissance et » les vicissitudes des êtres qui la peuplent. Il faut, avant tout, restituer la langue de Moyse.... sans le secours du grec et du latin qui » l'enchaînent à des versions illusoires; il faut remonter jusqu'à sa » source originelle, et trouver ses vraies racines : cet ouvrage énorme » que j'ai entrepris, je l'ai terminé. »

Digitized by Google

place qu'il enviait à tout le monde. Il dissimula son chagrin pour ne pas troubler le plaisir de son amie, jusqu'à ce que le jeune baron de Ramsegg, qui depuis quelque tems s'était rapproché d'elle, devint son walseur habituel; il s'y prenait de manière à ce qu'elle l'acceptait toujours de préférence à tous les autres qui la demandaient pour danser. Bientôt il se prononça plus clairement. Le comte paraissait approuver sa recherche, et lorsqu'il était seul avec ses enfans, il plaisantait souvent Julie sur son danseur, et faisait allusion à une préférence plus importante; elle s'en défendait avec froideur et sans répondre nullement à ces plaisanteries, qui rendaient toujours Auguste triste et rêveur. Dans une des soirées dansantes que le comte de Winterfels donnait chaque semaine, Ramsegg fut plus empressé que jamais auprès de Julie; il ne dansait qu'avec elle, il la regardait avec une passion qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Auguste l'observa long-tems avec une sombre inquiétude; il voyait Ramsegg prêt à déclarer son amour, il voyait le plaisir avec lequel Julie se livrait à la danse; il s'y méprit et crut que c'était à cause de son danseur. Ne pouvant plus supporter les tourmens qu'il éprouvait, il quitta la salle. Julie avait remarqué sa tristesse et son départ; dès qu'elle eut fini une danse, elle sortit précipitamment du salon pour le chercher. Elle ne le trouva nulle part, elle l'attendit long-tems, et il ne revint pas. Cependant la musique avait recommencé, elle était engagée, et ne pouvait se dispenser de danser. Dès qu'elle put s'échapper, elle sortit de nouveau, elle interrogea les gens; on avait vu Auguste aller dans son appartement: il est malade, se dit-elle avec frayeur, et sans songer combien elle était échauffée, elle vola au travers des corridors jusqu'à la porte de la chambre de son cousin. La porte était fermée à clé: elle frappa, elle appela, point de réponse; alors son inquiétude devint une pénible angoisse, et elle remonta tout aussi précipitamment au salon. Elle rencontre son père dans le corridor, qui blâma sévèrement son imprudence d'être sortie ayant si chaud. A peine l'écouta-t-elle, elle ne répondit point et rentra pour chercher Charles, qu'elle mena dans une embrâsure de fenêtre pour le supplier d'aller à la recherche d'Auguste. Il partit: Ramsegg s'approcha d'elle; dans ce moment il lui était insupportable, et pour l'éviter elle accepta la main d'un autre cavalier pour danser: elle était distraite et manquait la mesure; ses yeux toujours attachés sur la porte, elle ne voyait ni n'entendait ce qui se passait autour

Digitized by Google

d'elle, et lorsqu'elle aperçut son frère qui rentrait seul, elle s'arrêta au milieu de la contredanse; puis sans écouter son danseur, elle courut à Charles. Personne n'avait vu Auguste que le portier, à côté duquel il avait passé enveloppé d'un grand manteau et son chapeau rabattu sur les yeux : il était sorti de l'hôtel malgré la neige qui tombait à gros flocons. C'en était fait du repos de Julie : mille idées funestes, mille suppositions cruelles se croisaient dans sa tête, et à peine put-elle conserver assez de force pour ne pas se donner en spectacle.

Le lendemain, Auguste parut au déjeûner, pâle, défait, sombre et silencieux : son oncle avait appris qu'il était sorti pendant la nuit, et l'interrogea avec sévérité sur la cause de cette singularité; quoiqu'il ne pût pas présumer que ce fût ni une affaire d'honneur ni une aventure galante, cela lui paraissait, à lui vieux courtisan, un manque impardonnable d'usage du monde. Auguste chercha d'abord à s'excuser doucement, mais enfin il se leva avec dépit de sa chaise et dit : eh bien! mon oncle, si vous voulez absolument le savoir, c'est qu'il m'est impossible de voir d'autres personnes jouir d'un plaisir auquel je suis forcé de renoncer. Grand Dieu! dit Julie à demi-voix. Si ce n'est que cela, reprit le comte, je te plains, mon pauvre garçon, mais ta conduite n'en est pas moins absurde, et te donnerait du ridicule si elle était connue, et c'est ce qu'il faut éviter avec grand soin; car dans le monde l'on pardonne plutôt des vices que des ridicules. En général, un homme raisonnable..... Un domestique qui entra dans ce moment pour faire une commission interrompit les exhortations de l'oncle. Auguste sortit; Julie le suivit tristement des yeux, mais son parti était pris. Au premier bal, elle s'arrangea de manière à danser la première walse avec son frère; après avoir fait quelques tours, elle se plaignit de vertiges, de maux de tête, cependant elle finit la danse. Elle était engagée pour la seconde avec Romsegg, elle lui dit que son malaise augmentait tellement qu'elle était obligée de cesser de danser. Auguste s'approcha d'elle avec inquiétude; elle l'assura que ce ne serait rien, et le pria d'être tranquille sur sa santé. Elle essaya de danser encore une fois, mais elle assura qu'elle ne pouvait pas absolument continuer, qu'elle était près de s'évanouir, et qu'elle renonçait pour ce soir-là tout-à-fait à la danse. Le lendemain matin le comte fit tout de suite chercher un médecin, il se rappela qu'elle avait pu prendre froid le soir qu'il l'avait rencontrée

Digitized by Google

dans les corridors, et attribua son mal à cette imprudence. Le médecin lui défendit la danse pour quelque tems et lui fit une ordonnance qu'elle promit de suivre ponctuellement.

Le soir du même jour, Auguste entra inopinément dans la chambre de Julie, et la vit verser sa médecine au lieu de l'avaler : il lui en fit des reproches, et la supplia de mieux soigner sa santé, qui lui était si chère. Elle sourit et lui dit : vous me croyez donc bien malade?

Auguste. — Je dois le croire.

Julie. — Eh bien! je ne le suis pas, je me porte aussi bien que vous, cher Auguste, et ces remèdes ne me feraient que du mal.

Auguste. — Mais ces vertiges, ces maux de tête, et le médecin qui vous a défendu de danser?

Elle prit sa main et le regarda avec des yeux pleins de la plus tendre expression : et à toi aussi il t'est défendu de danser, et qui en est la cause?...

Il doutait encore, son cœur battait avec violence : oh Julie! dit-il enfin, serait-il possible, l'ai-je bien entendu? Quoi! ce serait pour moi que vous.....

— Oui, c'est pour vous, mon cher Auguste, vous ne pouvez plus danser; il y aurait de l'injustice, de la dureté, si je voulais jouir de ce plaisir sans vous, puisque c'est pour moi que vous en êtes privé.

Non, Julie, s'écria Auguste, cela ne se peut pas, il ne faut pas que vous me fassiez un pareil sacrifice! Je sais combien vous aimez la danse, jouissez-en sans scrupule; oubliez, pardonnez moi ma jalousie; je devais avoir plus de pouvoir sur moi-même, ne pas céder à un premier mouvement. Oh! pardonnez mon amie, pardonnez moi, et si vous voulez me prouver votre amour, dansez toujours comme vous l'avait fait jusqu'à présent, et même avec Ramsegg, si cela peut vous faire plaisir; je serai tranquille maintenant, je connais votre cœur.

Jamais, répliqua-t-elle avec une douce fermeté en prenant la main d'Auguste sur son cœur; vous le savez, ma vie est à vous, je vous l'ai juré dans le plus beau, le plus solennel moment de ma vie; laissez moi aussi la satisfaction de faire quelque chose pour mon Auguste : vous me priverez d'un grand bonheur si vous n'acceptez pas ce léger sacrifice.

Auguste la prit dans ses bras, elle posa sa tête sur son sein, et tous les deux éprouvaient la plus entière félicité.

Digitized by Google

Mais des nuages s'élevèrent bientôt de nouveau dans l'ame d'Auguste : votre père veut vous marier à Ramsegg, reprit-il, je venais auprès de vous pour vous en parler.

— Je le sais, mais cela ne se peut pas.

— Pourquoi ? mon oncle le veut.

— Mais moi je ne le veux pas.

— Il vous y obligera ; un père a tant de moyens.

— Je ne m'y laisserai pas obliger ; j'ai du courage.

— Oh ! il y a une sorte de contrainte contre laquelle le courage échoue : celle de la persuasion, de la prière, de l'autorité paternelle .....

— Ecoutez-moi, Auguste, mais ne laissez apercevoir à personne la moindre trace de ce que je vais vous dire. Asseyons-nous. Auguste, j'honore mon père, je lui serai soumise dans tout ce qu'il peut exiger de moi avec équité. Je conduis son ménage avec zèle et activité, je le soigne dans ses maladies, en un mot, je puis m'en vanter devant vous, je remplis bien tous mes devoirs envers lui suivant ma conscience ; je sens que je le dois, car c'est de lui que je tiens la vie, l'heureuse position où je suis, et d'après cela il peut disposer de moi, de mes facultés, de mes talens, de tous mes moyens personnels, mais le sacrifice du bonheur de ma vie entière ! comment peut-il l'exiger de moi, ce père qui dans les premiers momens de mon existence m'a repoussée hors de sa maison, qui m'a remise à des mains étrangères, et qui croit s'être racheté vis-à-vis de moi de tous les devoirs d'un bon père en payant une riche pension, et par quelques visites qu'il m'a faites.

— Julie, que dis-tu ? Grand Dieu ! quels principes !

—Ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue jusqu'à la fin. Il n'y a qu'un amour filial profond et sans bornes capable de faire un pareil sacrifice ! et comment un amour de cette espèce aurait-il pu se former dans mon cœur ? Dans les premières années de ma vie je fus abandonnée aux soins de l'honnête paysanne qui m'a nourrie, et qui m'est toujours restée attachée avec une tendresse vraiment maternelle ; cette bonne femme s'est privée pour moi de travail et de repos pendant le jour et du sommeil pendant la nuit ; elle m'a soignée avec une patience infatigable avant que je pusse sentir ce qu'elle faisait pour moi. Elle m'aimait véritablement celle-là, et si Anne vivait (ici des larmes coulèrent de ses yeux), si elle vivait et que je crusse la rendre heureuse par un grand sacrifice, je le ferais sans hésiter. Je le ferais aussi pour cette excellente M^me^ Wender, qui

Digitized by Google

pendant quatorze ans m'a tenu lieu de mère, à qui je dois toutes mes connaissances, tous mes talens, toutes les qualités que je puis avoir; qui m'a sacrifié aussi son tems, ses plaisirs, ses veilles, qui a même exposé sa vie pour moi, lorsqu'elle m'a soignée dans une maladie contagieuse, sans qu'aucun motif ait pu l'engager à s'éloigner de moi! mais mon père!.....

— Cependant il vous a rappelée auprès de lui, il vous témoigne maintenant beaucoup d'amitié, il vous traite avec bonté, avec douceur.

— Je l'apprécie comme je le dois; mais quand est-ce que j'aurais pu mériter de sa part de mauvais traitemens? Jusqu'à présent il n'a eu aucune raison d'être mécontent de moi, ni par conséquent de me traiter avec dureté. Ne m'interrompez pas, cher Auguste, et sur-tout n'interprétez pas mal ce que je vous dis. Je ne perdrai jamais de vue mes devoirs envers mon père, je ferai pour lui tout ce qui est en mon pouvoir, je ne me marierai même jamais contre son gré, mais je ne me laisserai non plus jamais forcer à épouser un homme que je n'aimerai pas; c'est là ma ferme et inébranlable volonté.

Auguste ne répondit plus rien: dans le fond il n'avait rien à opposer à ces argumens, il était lui-même partie intéressée dans cette cause, trop pour que sa raison ne se laissât pas un peu séduire par son amour, et pour qu'il pût prendre sur lui de réfuter les sophismes que Julie avait mis en avant. Il était heureux de se voir aimé avec autant de constance et de fermeté, et aveuglé par ce sentiment et par l'exaltation de la jeunesse, il ne songeait, pas plus que Julie, à l'avenir; il ne prévoyait du danger et des obstacles qu'avec la conviction de les surmonter.

Quelques jours après, Ramsegg commença à faire des démarches plus sérieuses pour parvenir à son but, celui d'obtenir la main de Julie. Il parla au comte de son amour; dès qu'il fut parti, celui-ci fit appeler sa fille, lui fit part de la recherche de M. Ramsegg, et lui déclara qu'il *fallait* qu'elle l'épousât. Dans une situation ordinaire, il n'y aurait eu rien à opposer à ce parti; le baron de Ramsegg était d'une bonne famille et d'une jolie figure, riche et mieux que la plupart des jeunes hommes de sa condition et de son âge. Julie répondit *non* avec un ton ferme et résolu. Le père se fâcha, la menaça; elle resta inébranlable. Enfin il pensa que quelque inclination secrète rendait sa fille si décidée dans ses refus; il le lui demanda, et Julie n'hésita

Digitized by Google

pas un instant à avouer ce qui lui paraissait irréprochable. Oui, mon père, dit-elle avec le même calme, j'aime, et je suis sûre que mon amour obtiendra votre approbation quand vous en connaîtrez l'objet; j'aime un jeune homme que vous avez trouvé digne de votre bienveillance et de votre amitié, mon cousin Auguste.

Auguste! s'écria le comte en pâlissant et frémissant d'effroi, comme si la foudre fût tombée à ses pieds. Auguste, reprit-il après un moment de silence, malheureuse! qu'as-tu dit?..... Cela ne se peut pas, renoncez à jamais à cette idée; jamais tu ne pourras être la femme d'Auguste!

La violence avec laquelle il parlait, l'effroi qui se peignait sur tous ses traits, épouvantèrent la pauvre Julie, elle tremblait comme une feuille; ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle put se rassurer assez pour dire: et pourquoi cela ne se pourrait-il pas? vous estimez, vous chérissez Auguste.

— Parce que..... parce que c'est impossible. Bannis tout espoir, j'aimerais mieux te voir morte que sa femme. Mais mon père, reprit Julie avec plus de calme, oserais-je vous demander les motifs de cette terrible sentence.

Winterfels lui jeta un regard sombre et sévère, puis il dit: il n'a ni fortune, ni état.

— Il est bien jeune, je le suis encore plus que lui; il a beaucoup de connaissances, votre influence, ses relations de famille, seront d'un grand poids pour lui procurer un état. Nos prétentions sont modérées, je n'aspire pas à une fortune brillante; permettez-vous d'attendre qu'il puisse obtenir.....

— Non, non, ce sont des idées folles et romanesques. Vas-t-en, et que je n'en entende plus parler.

Julie s'éloigna le cœur plein d'amertume sur la dureté de son père, qui ne lui permettait ni explication, ni discussion; elle était néanmoins décidée d'aller au couvent, ou de vivre dans la dépendance et du travail de ses mains, plutôt que de renoncer à son amour pour Auguste.

Le comte fit tout de suite appeler Auguste; il l'interrogea et trouva chez lui la même franchise, la même passion et la même fermeté. En vain il employa des menaces, des reproches, même des duretés; Auguste y répondit avec plus de douceur, mais avec autant de résolution que Julie: alors Winterfels lui dit que dès ce moment il ne voulait pas qu'il parlât jamais à Julie en tête-à-tête, et qu'il la vît au-

Digitized by Google

trement qu'en sa présence. Auguste resta un instant stupéfait; enfin il dit : si vous l'exigez, mon oncle, je vous obéirai, et je vous prouverai par ma déférence à suivre vos ordres, quelque cruels qu'ils soient, que je ne méritais pas d'être traité aussi durement. Il sortit; Winterfels resta seul et dans une grande agitation. Il écrivit d'abord à un général de ses parens, propriétaire d'un régiment de cavalerie stationné dans une province éloignée, et le pria d'y recevoir son neveu tout de suite comme cadet, jusqu'à ce qu'il eût une place d'officier vacante.

Peu de jours après, il reçut une réponse affirmative qui lui fut apportée par un vieux maréchal-des-logis, homme de confiance, et qui avait l'ordre d'emmener dans sa garnison le futur cadet, dont le général n'avait pas une opinion favorable, puisque son oncle voulait s'en débarrasser si précipitamment. Le comte fit venir son neveu et lui annonça qu'il devait se préparer à partir le lendemain matin pour joindre le régiment de Minden, où il entrerait comme cadet. Auguste fut consterné; il était destiné dès son enfance au militaire, et aurait déjà été placé comme officier dans un régiment d'infanterie sans son accident à Mittenwald; mais partir si subitement, comme cadet, s'éloigner de Julie ! il était terrassé comme par un coup de foudre, et restait sans parole et sans mouvement. Le maréchal-de-logis le regardait avec un œil méfiant; sa pâleur et son émotion lui paraissait confirmer l'opinion que le chef du régiment avait pris de ce jeune homme.

Eh bien ! bougerez-vous, dit le comte avec sévérité.

Mon oncle, répondit Auguste d'une voix tremblante, cet ordre si subit, si inattendu.....

C'est ma volonté, reprit le comte, et je ne souffrirai aucune opposition.

Auguste se mordit les lèvres : demain matin je serai prêt, dit-il en sortant vivement de la chambre.

Le comte crut qu'il allait chez Julie; il le fit suivre, mais on le trouva dans sa chambre où il se promenait à grands pas. Cependant le bruit du prochain départ d'Auguste se répandit dans l'hôtel et parvint bientôt jusqu'à Julie; elle ne voulut pas y croire et courut chez son père. Le teint échauffé du comte, ses yeux animés, la présence du maréchal-de-logis l'effrayèrent, dès qu'elle ouvrit la porte sur le seuil de laquelle elle resta.

Que veux-tu, lui dit son père brusquement.

Digitized by Google

Il est donc vrai, dit-elle d'une voix éteinte, il part.

Oui et déjà demain à la pointe du jour.

Fort bien, dit Julie en se retournant. Elle fit quelques pas dans l'antichambre et tomba évanouie sur le parquet.

Grand Dieu ! s'écria le maréchal-de-logis en courant à son secours; le comte le suivit, ils la relevèrent, la placèrent sur un siége, et on la fit emporter dans son appartement. Le vieux militaire commença alors à entrevoir la vérité, et voulut faire quelques représentations en faveur de ce jeune couple : le comte lui imposa silence assez rudement et resta ferme dans sa résolution. Cependant Julie rendue chez elle, reprit ses sens, mais elle était si faible qu'elle ne put pas se lever. Elle envoya sa femme-de-chambre à son père pour lui demander une seule grâce, de lui permettre de dire adieu à son cousin. Le comte la refusa encore. En vain la femme-de-chambre et le vieux soldat qui avait les larmes aux yeux en pensant à cette belle jeune fille, pâle comme la mort, qu'il avait trouvée si jolie au premier coup-d'œil, le supplièrent; il resta inexorable, mais bientôt après il se rendit lui-même auprès de la malade.

Sa pâleur mortelle, ses yeux éteints, le tremblement involontaire de tout son corps, qui l'empêchait même de parler, le désarmèrent; il lui promit qu'elle verrait Auguste encore une fois, mais en présence de la femme-de-chambre. Elle y consentit; toutes ses forces l'avaient abandonnée, elle prit la main de son père et eut de la peine à la soulever pour la porter à ses lèvres et la baiser. Le comte vivement ému s'arracha et sortit. Le soir, Auguste vint demander s'il pourrait la voir; elle voulut se lever de sa chaise-longue pour ne pas l'effrayer s'il la voyait si abattue, mais il lui fut impossible. Il entra aussi pâle, aussi anéanti qu'elle-même. Il s'approcha en silence, elle lui tendit la main qu'il serra dans les siennes, sans qu'aucun d'eux pût articuler une parole. — Pense à moi, dit enfin Auguste, je ne te reverrai plus de bien, bien long-tems. Au son de cette voix chérie, maintenant faible et entrecoupée, un torrent de larmes, les premières qu'elle eut pu verser, se précipita des yeux de Julie; elles étaient accompagnées de sanglots. La femme-de-chambre effrayée accourut auprès d'elle; Auguste la soutint dans ses bras avec une douleur muette, et la posa doucement sur ses coussins. Elle ne parlait pas, mais elle tenait encore les mains d'Auguste avec un serrement nerveux comme si elle ne voulait ni ne

Digitized by Google

pouvait le laisser partir; ce ne fut que long-tems après qu'elle put proférer une parole. Elle tira un anneau de son doigt et le donna à son ami: adieu, dit-elle, nous nous reverrons sûrement ici-bas ou là-haut. Auguste reçut l'anneau et tâcha de reprimer son désespoir; je suis à toi pour l'éternité, reprit-il, Dieu est au-dessus de nous, et c'est sa main qui nous frappe; sachons l'adorer et supporter: il nous réunira ici ou là, dirent-ils en élevant les yeux au ciel: ici ou là, répétèrent-ils encore. Leurs mains se quittèrent. Auguste était parti, les larmes de Julie coulaient en abondance sur son sein, elle priait Dieu avec ardeur et avec une profonde résignation de lui donner la force de supporter cette séparation, de la réunir un jour à son bien-aimé, et de le combler de bénédictions. Le soir une fièvre ardente se déclara, le sommeil ne vint pas fermer ses yeux de toute la nuit. A la pointe du jour, elle entendit les pas des chevaux qu'on amenait: elle était seule, malgré la fièvre elle se leva et s'approcha de la croisée; Auguste était dans la cour prêt à monter à cheval; Charles était auprès de lui et l'embrassait en sanglottant. Elle ouvrit la fenêtre et dit à son ami un dernier adieu. Au nom du ciel, Julie, s'écria-t-il, que faites-vous? vous êtes malade, et l'air froid du matin.....

Ne craignez rien, répondit-elle, il fallait que je vous visse encore une fois. Dieu vous accompagne.

Qu'il soit toujours avec vous, dit Auguste, adieu, adieu: elle lui fit encore un signe d'amitié et referma la fenêtre. Le froid piquant qu'il faisait l'avait tellement saisie, qu'une roideur générale lui ôtait tout mouvement; elle eut une peine infinie à se traîner jusqu'à son lit, où un profond évanouissement lui ôta l'usage de ses sens. C'est ainsi que la trouva sa femme-de-chambre lorsqu'elle entra fort tard, inquiète de ce que sa maîtresse ne l'avait pas encore appelée. Le médecin trouva son état très-alarmant, et Julie entendit avec joie cet arrêt: mais sa jeunesse et son bon tempérament la rétablirent bientôt, elle put se relever et reprendre son genre de vie ordinaire; mais elle croyait toujours rêver, elle ne rencontrait plus cette figure chérie qu'elle avait sans cesse devant les yeux, elle n'entendait plus ce son de voix qui retentissait encore à ses oreilles; elle ne trouvait plus aucun rapport entre elle et les objets qui l'environnaient, elle était seule, isolée, et comme séparée du monde entier.

Elle n'entendait que très-rarement parler d'Auguste, et

Digitized by Google

jamais de leur attachement. Il était devenu officier, il était estimé de ses chefs et aimé de ses camarades. Elle avait tenté quelquefois de lui écrire, mais elle s'était bientôt aperçue que ses lettres avaient été interceptées ; elle était entourée d'espions, toute communication entre elle et lui était rompue, et elle ne recevait pas les lettres qu'il lui écrivait aussi. Elle y renonça donc et continua à vivre dans une sombre tristesse, sans prendre intérêt à rien de ce qui l'environnait, occupée d'une seule idée, d'un seul sentiment, de son amour pour Auguste.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice* (Odéon). — Première représentation de *l'Avare* de Molière, mis en vers par M. Mailhol.

Ce M. Mailhol est mort, dit-on ; il n'a pu jouir de son triomphe, car l'essai coupable auquel il a soumis la prose de Molière a eu du succès : certes on ne s'y attendait pas.

Traduire en vers une prose si naturelle, si comique, une prose consacrée par un siècle et demi de succès, il faut en convenir, c'est une bisarre idée! Eh bien ! M. Mailhol n'a pas trop gâté l'excellente pièce de Molière. Ses vers ont de la facilité et quelquefois ne manquent ni de verve, ni d'élégance.

Puisque M. Mailhol avait osé entreprendre *d'embellir* Molière, lui en eût-il plus coûté de commencer par le corriger un peu. Tout parfaits que soient les grands maîtres, il y a toujours quelques taches dans leurs ouvrages. Or, on ne saurait nier qu'il n'y ait dans *l'Avare* des scènes bien longues, certaines scènes d'amour, par exemple, et sur-tout les scènes qui roulent sur des quiproquo, des jeux de mots.... Quand M. Mailhol les eût abrégées, je l'en absoudrais volontiers. Mais non, il a tout versifié, il n'a pas omis une ligne, et comme la rime exige toujours l'emploi au moins de quelques épithètes inutiles, il en résulte que les scènes que j'ai désignées paraissent encore plus longues et plus froides que dans l'original.

Au reste, les acteurs ont parfaitement joué, ont joué avec ensemble et aisance. Ils ont prouvé qu'ils étaient

Digitized by Google

dignes de figurer sur le second théâtre français. Perrond sur-tout est excellent dans tout le rôle de l'avare; il se surpasse dans le fameux *monologue*.

Puisque l'on s'amuse à mettre en vers la belle prose des grands maîtres, on essayera sans doute de mettre en prose leurs mauvais vers; par exemple, les pièces de la vieillesse de Corneille. Je ne sais, en vérité, si *Pertharite*, *Agésilas*, *Attila* et tant d'autres, ne gagneraient pas à être écrites en prose noble, énergique.... J'indique-là une riche mine à exploiter par le Théâtre de l'Impératrice!

Et pourtant, j'aimerais mieux qu'on laissât les productions des grands maîtres telles qu'elles sont sorties de leurs mains !... X.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, plusieurs de nos journaux quotidiens viennent de nous faire connaître le touchant hommage de regret payé aux mânes de M. Perreau, inspecteur des écoles de droit, officier de l'Université impériale, ex-tribun, par son estimable collègue et ami M. Morand; permettez qu'un élève de M. Perreau, exprime aussi sur sa perte les sentimens d'une trop juste douleur, dans le journal estimable que recommandent les noms et les travaux de tant d'hommes de lettres distingués.

Si les fonctions auxquelles M. Perreau a été appelé dans le cours de son honorable carrière, les productions littéraires que l'on doit à sa plume élégante et facile, ne peuvent, malgré l'importance des uns et le mérite des autres, ranger son nom parmi ceux des hommes immortels, dont la mort a marqué l'année qui s'écoule d'une manière si déplorable, du moins les éminens services rendus par lui à la jeunesse, l'invariable affection qu'il avait le bonheur d'inspirer à ceux qui étaient confiés à ses soins éclairés et paternels, rangeront sa perte parmi celles qui auront été le plus sensibles à une partie intéressante de la génération actuelle. Ses travaux dans l'assemblée célèbre qui prit une part active à l'élévation du sublime édifice de notre législation nouvelle, l'estime qu'il inspirait à ceux qui furent ses collègues dans cette assemblée, lui assurèrent aussi un rang parmi nos jurisconsultes et nos publicistes les plus estimables. Comme écrivain, moraliste, magistrat et professeur, comme homme et citoyen, M. Perreau a mérité

Digitized by Google

l'estime et l'attachement, et sa mémoire mérite de justes regrets.

On lui doit plusieurs ouvrages qui recommandent d'autant plus son nom à la reconnaissance des amis des lettres, qu'il les publia la plupart à une époque où des troubles et des évenemens politiques ne permettaient guères de se livrer aux spéculations paisibles de la métaphysique et de la philosophie. Le *Roi voyageur*, les *Etudes de l'homme moral et physique*, les *Considérations morales et physiques sur la nature de l'homme*, donnèrent, à juste titre, à M. Perreau la réputation d'un penseur profond, d'un écrivain de goût, d'un littérateur aussi instruit que laborieux. Il reçut de ses utiles et intéressans travaux la récompense la plus glorieuse qu'il pouvait en espérer, puisqu'il fut nommé professeur-suppléant du droit de la nature et des gens, au collége de France, et qu'il fut appelé ainsi à seconder, dans ses admirables leçons, le philosophe, le moraliste éloquent et sage, que le Sénat, l'Institut et l'Université impériale comptent parmi leurs membres les plus illustres, les plus respectables et les plus honorés. Le 18 brumaire avait amené pour la France l'époque où tous les talens et toutes les vertus publiques devaient recevoir les prix les plus dignes de ceux qui les avaient mérités, et les plus utiles au service de l'Etat; M. Perreau fut appelé au Tribunat et prit une place honorable parmi ceux qui, mûris par quinze années d'expérience, concourraient dans cette assemblée, avec les armes de la raison et de l'éloquence, à élever sur les bases de la sagesse le nouvel édifice social. On doit à M. Perreau les rapports faits au Tribunat sur l'adoption et l'usufruit; et il prit aussi rang parmi ceux qui attachèrent leur nom au Code, qui suffirait seul pour immortaliser le règne de NAPOLÉON-LE-GRAND; Code, qui, ainsi que celui légué par le peuple Romain aux générations futures, est le fruit de l'expérience et de la sagesse des siècles, mais qui est donné par un héros régénérateur à une époque de gloire, de force et d'espérance, et non comme celui de Justinien, au tems où une barbarie, devenue inévitable, allait séparer une civilisation expirante de celle qui, quelques siècles plus tard, devait s'élever sur des bases augustes et nouvelles.

Ce fut au moment où le Code civil se discutait au Tribunat et au Corps-Législatif, que fut donnée, depuis la révolution, la première impulsion à l'étude de la jurispru-

Digitized by Google

dence. On vit s'ouvrir à Paris une Académie de législation ; des voix éloquentes, des hommes doctes et profonds se firent entendre dans son enceinte. M. Perreau y professa le droit naturel, tandis que le savant et estimable M. Bernardi, maintenant membre de l'Institut, développait les principes de notre nouveau droit civil, à mesure qu'ils étaient adoptés et consacrés. Une physionomie heureuse, une élocution élégante et facile, un style coulant et harmonieux, des pensées justes, une instruction solide, tels étaient les principaux attraits qui captivaient l'esprit aux leçons de M. Perreau. La douceur de son caractère, l'affection paternelle qui l'attachait à la jeunesse captivait également le cœur ; indulgent pour tous les élèves, comblant les plus zélés et les plus habiles d'entre eux des plus flatteurs encouragemens, il avait trouvé moyen de leur inspirer pour lui les sentimens de la reconnaissance filiale, et parmi les jeunes jurisconsultes, nombreux et distingués qui fréquentaient ses leçons, et maintenant honorent, par leurs talens et leurs vertus, le barreau et la magistrature dans les diverses parties de l'Empire, il n'en est point sans doute qui, en lisant ces lignes, ne partageât avec celui qui les retrace les sentimens inspirés par le souvenir de l'homme qui en est l'objet. A l'époque où M. Perreau donnait ses leçons du droit naturel, il publia un ouvrage sur les *Elémens de cette législation*, qui fut bientôt suivi de deux autres, l'un sur les *Elémens du Droit français*, le second sur ceux du *Droit romain*. Des suffrages imposans firent connaître dignement le mérite de ces estimables productions. Les attributions du Tribunat ayant été fondues dans celles du Corps-Législatif, M. Perreau fut porté naturellement, par les services qu'il avait rendus à l'enseignement, par la confiance des professeurs, par l'affection des élèves, à faire partie de l'Université impériale. Nommé inspecteur-général, il fut chargé spécialement des écoles de droit. Son zèle et ses lumières se développèrent de nouveau dans cette place honorable, et ne purent être refroidies ni par l'âge, ni par les atteintes d'une maladie cruelle. L'attachement particulier dont ce digne professeur m'avait honoré, il daigna alors le transmettre aussi à un de mes beaux-frères, élève de l'Ecole de droit de Paris. Les larmes de ce jeune, et, j'ose le dire, intéressant élève, en apprenant la mort de celui qui voulait être son guide et son protecteur dans la carrière du barreau, auront sans doute coulé avec les miennes. Se refusant aux prières de ses amis, M. Perreau

Digitized by Google

avait commencé sa dernière inspection avant d'être entièrement guéri. Déjà il avait quitté Poitiers et le digne préfet de cette ville, dans lequel il avait eu le bonheur de revoir encore une fois un ancien et bien estimable collègue, lorsque de nouvelles atteintes du mal qui le poursuivait lui firent trouver à Toulouse le terme de ses fonctions et de son honorable carrière. L'article de M. Morand a fait connaître les honneurs qui ont été rendus à la dépouille mortelle de ce bienfaiteur de la jeunesse studieuse, dans une ville où les amis des Muses couronnent leur front des brillans lauriers de Clémence Isaure. Le même journal a consacré quelques lignes à faire connaître les vertus civiles et domestiques de cet homme vertueux et regretté. Puisse ce faible hommage d'un élève et d'un ami, ne pas paraître déplacé dans un journal qui ne reste étranger à rien de ce qui intéresse les lettres et l'instsuction publique!

J'ai l'honneur, etc. ***

Lettre de Voltaire au Régent (*).

MONSEIGNEUR,

Faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille? Il se flattait qu'après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le tems que vous ouvrez le paradis à tout le monde. Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie qu'il vient de composer; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poëme épique sur celui de vos ayeux auquel vous ressemblez le plus; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

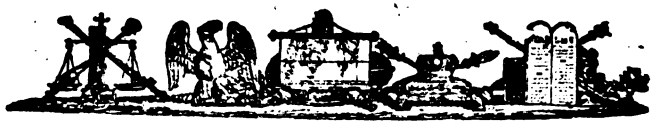
Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

de votre altesse royale le très-humble et très-pauvre secrétaire des niaiseries, VOLTAIRE.

(*) Cette lettre fait partie de la collection annoncée dans *le Mercure*. L'original est déposé à la Bibliothèque impériale, et nous en devons la communication à M. Vanpraët.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les hostilités paraissent reprises entre les Turcs et les Serviens, et les gazettes de Hongrie vont en conséquences recommencer à nous entretenir de leurs incertitudes et de leurs contradictions. Suivant celle de Presbourg, les Turcs, sortis de la Bosnie sous les ordres du visir de Travnik et du Beylerbey de Banjaluka, avaient effectué, le 21 juillet, avec des forces nombreuses, le passage de la Drina; ils s'étaient ensuite portés à gauche, et s'étaient avancés jusqu'à Loulza pour attaquer le camp des Serviens; déjà ils avaient poussé leurs patrouilles jusqu'à Skuketz et Novosello, à six lieues de Schabatz; enfin le 24, on en vint à une action décisive. L'aile droite des Turcs attaqua l'aile gauche des Serviens; mais ceux-ci les reçurent avec un feu si bien nourri d'artillerie et de mousqueterie, que les Turcs commencèrent à plier. Dans ce moment, Czerni-George descendit des montagnes avec le principal corps, tourna promptement l'aile droite des Turcs, et menaça de détruire le pont qu'ils avaient jeté à Zwornik. Le combat devint alors général; mais cette manœuvre força les Turcs à prendre la fuite; ils furent obligés de se faire jour; ils doivent avoir perdu dans cette occasion beaucoup de monde et d'effets de campement, et un grand nombre de leurs cavaliers a été jeté dans la Drina. La perte des Serviens doit avoir été bien moins considérable que celle des Turcs. Pour preuve de leur victoire, les Serviens ont, après le combat, exposé publiquement à Schabatz soixante têtes de Turcs.

Les dernières nouvelles de Londres, en date du 14 août, parlaient de la santé du roi. L'état de S. M. a varié dans le cours de juillet; mais, au total, il n'a point été désagréable, et pour le moment le roi était assez calme. A la même date, *le Sun* contient un aveu fort intéressant, celui de la difficulté d'armer et de compléter les équipages des vaisseaux de guerres et des frégates actuellement à Chatam et à Shernecss. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer ce fait, dit le journal, quoiqu'il en résulte un rapprochement bien défavorable pour nous. Nous n'é-

Digitized by Google

prouvions pas une telle difficulté lorsque nous avions la faculté de nous procurer des matelots dans la Méditerranée, l'Adriatique, la Baltique, les Etats-Unis, et même sur la côte de France. Il faut reconnaître ici, forcément, les effets désavantageux pour nous de la persistance de la France dans le système continental. Le même journal fait connaître qu'un nombre considérable de déserteurs de l'armée, formé en corps, se tient caché aux environs de Manchester. Ces hommes ont rendu vain jusqu'à ce jour tous les efforts des magistrats pour les arrêter. Relativement aux affaires d'Amérique, la guerre se poursuit avec des avantages balancés ; mais il ne paraît pas que les Américains soient disposés à céder aux prétentions anglaises ; on en peut juger par ce qui suit. Le Sénat a sous les yeux un nouveau bill tendant à prohiber l'usage des licences anglaises à quelque taux que ce soit. L'amende proposée contre ceux qui se serviraient de ces licences est de dix mille dollars. Les bâtimens qui ont déjà mis à la voile avec des licences seraient requis de revenir au 1^er^ octobre prochain ; ceux qui, à cette époque, ne seraient pas rentrés, seraient confisqués au profit des Etats-Unis.

Le Mercure d'Altona a publié une note intéressante à l'occasion d'une brochure suédoise qui a pour but de réfuter un article du *Moniteur* du 21 juin 1813, relatif à la conduite du ministre danois M. de Kaas. Cette brochure a été publiée à Straslund en juillet 1813.

Il y est dit dans la note 10 :

« Il est notoire que M. de Kaas a feint une maladie à Altona pour y attendre une réponse aux propositions qu'il avait fait faire aux généraux alliés, et que le même prétexte le retint à Harbourg : mais, ayant appris les suites de la bataille de Bautzen, il oublia qu'il avait promis d'attendre une réponse, et partit pour le quartier-général de l'Empereur Napoléon. »

Et dans la note 12 :

« Il n'a pas été fait d'ouvertures à M. de Kaas : on le répète : c'est lui qui en a fait faire aux généraux alliés. »

Voici la réponse du Mercure d'Altona :

« Mais, puisque notoriété il y a, il est notoire, et plus de trente personnes pourront l'attester, que M. de Kaas était réellement malade à son arrivée à Altona, si l'on veut appeler ainsi une légère indisposition, suite des fatigues de son voyage, et qui le retint au plus cinq à six heures au lit. Feindre une maladie de cinq à six heures,

Digitized by Google

dans l'intention qu'on lui impute, y avait-il un but raisonnable?

» Il est de plus notoire, et plusieurs employés civils et militaires à Altona en ont connaissance, que de soi-disant agens diplomatiques au service des princes alliés se sont donnés toute la peine possible pour s'aboucher avec M. de Kaas, dans l'intention de le détourner par des propositions réitérées de son voyage pour le quartier-général français, ou de l'engager à le remettre. A cet effet, ils s'appuyèrent d'une proclamation imprimée du général suédois von Doœbeln, datée mai 1813, et d'une mission éventuelle, dont serait chargé M. Signeul auprès de S. M. le roi de Danemarck, de la part de la Suède. Le départ de M. de Kaas pour Harbourg, immédiatement après l'entretien qu'il avait eu avec ces Messieurs, fait foi de la réponse qu'il a faite et qu'il devait faire à de telles insinuations.

» Enfin, il est notoire que M. de Kaas n'a été chargé par son souverain, ni de recevoir, ni de faire à qui que ce fût des propositions ou des ouvertures quelconques. Au reste, si des faits aussi généralement connus ne suffisent pas pour disculper M. de Kaas de la duplicité qu'on voudrait lui imputer afin de dénigrer sa cour, il serait à désirer qu'on voulût nommer les généraux alliés auxquels M. de Kaas a fait des propositions, leur objet, et le nom de ceux qui s'en sont rendus l'organe.

» Toutes ces évidences portent à la conclusion que les notes ci-dessus citées ne sauraient être regardées que comme des contes faits à loisir dans le sens de l'ancien dicton: *Calumniare auducter, semper aliquid hœret*, faisant suite de ceux qu'on a débités sur la mission du comte de Bernstorff, à Londres, et dont se sont servis, comme moyen de défense, les ministres peu scrupuleux de la Grande-Bretagne. Disons mieux, elles ont été dictées par ce même esprit de haine qui, tous les jours, et dans les cabinets où sa voix est écoutée, suscite de nouveau ennemis au gouvernement danois; qui fait inonder la Norwège et le nord de l'Allemagne de pamphlets pleins de rage contre lui, et dont tous les efforts ne tendent qu'à porter dans les ames des Suédois la coviction, difficile à leur faire partager, que c'est le roi de Danemarck qui a le premier déchiré le traité de Jonkœeping. Mais les Etats qui composent la diète de Suède, sauront un jour apprécier et réduire à leur juste valeur tous ces sophismes dont on se sert pour

Digitized by Google

leur faire accroire que la guerre, dans laquelle ils se voient entraînés, était juste ou nécessaire. »

Les nouvelles du Nord ajoutent que de nouvelles tentatives ont été faites par les cours de Londres et de Stockolm pour détacher le Danemarck de son alliance avec l'Empereur Napoleon, mais que ces tentatives ont été tout-à-fait infructueuses, et que le Danemarck n'y a répondu qu'en renforçant son armée du Holstein qui agit de concert avec le corps du prince d'Eckmulh.

Toutes les lettres reçues des départemens font connaître que la fête de l'Empereur y a été célébrée avec une pompe et une solennité digne de son objet. Dans la plupart des chefs-lieux cette fête a été l'occasion de l'ouverture ou du couronnement des travaux importans qui, sur tous les points de l'Empire, signalent le règne de S. M. et la prévoyance de son gouvernement; Hambourg, Amsterdam, la Haye, Anvers, Aix-la-Chapelle, Mayence, Strasbourg, Dijon, Rennes, Nantes, Bordeaux, Lyon, Marseille, Florence, Parme, Plaisance, ont mérité une mention particulière: la population entière de ces grandes cités et des campagnes qui les environnent s'y étaient réunie aux jeux publics préparés pour elle, et y a pris la part la plus vive. Les fêtes ont été également brillantes dans le royaume d'Italie, et dans tous les Etats de la Confédération du Rhin. Ainsi des bords de l'Elbe aux extrémités de l'Adriatique, un concert solennel d'actions de grâces s'est élevé à la même heure vers le Dieu protecteur du grand Empire, et les accens de l'admiration et de la reconnaissance se sont réunis en faveur du prince qui, fondateur glorieux de cet Empire, a constamment été forcé, par l'agression de ses ennemis, à en étendre les limites, et dont la vie entière n'est consacrée qu'à en maintenir au dehors cette juste prépondérance acquise par vingt années de travaux et de triomphes, et à en assurer au dedans l'éclat et la prospérité. La France l'a remercié, dans ce jour solennel, pour son territoire constamment défendu, la Confédération pour son territoire constamment délivré des invasions ennemies, pour ses souverains protégés, pour ses constitutions garanties. On n'est point dupe, dans ces Etats, des vaines déclamations et des imputations hasardées; les peuples victimes des maux de la guerre, conservent un souvenir exact du nom de ceux qui les ont provoqués. Les traces des invasions existent et ne peuvent être démenties, quoique la victoire en ait dû effacer le souvenir. On sait que lors de l'immortelle campagne de l'armée de

Digitized by Google

réserve, les ennemis de la France ne repoussaient pas une agression téméraire, mais qu'ils assiégeaient Gênes; on sait que ces mêmes ennemis avaient pénétré en Bavière lorsque le soleil d'Austerlitz fit briller les armures de nos guerriers; on sait que les Prussiens étaient en Saxe quand la terrible leçon d'Jéna leur fut donnée; on sait que depuis des traités sacrés avaient été violés, et qu'en 1812, la France n'arma que pour en revendiquer l'exécution; on sait qu'enfin, après les événemens désastreux de l'hiver, les Russes étaient en Franconie, lorsqu'un génie, qui conçoit avec le calme de la force et exécute avec la rapidité de l'aigle, son véritable emblême, reporta le théâtre de la guerre au-delà du territoire allié, et amena les Français victorieux dans les murs de Breslau. L'Allemagne a appris ainsi, même par les vicissitudes de la guerre, de quel côté elle a dû voir constamment les agresseurs, par quel monarque elle a été mise en danger, par quel monarque elle a été défendue, sauvée et garantie; ainsi s'expliquera, aux yeux de l'histoire, cette alliance étroite des Français et des peuples unis à leur cause, et cette unanimité de sentimens qui, depuis cette alliance, éclate dans les camps bavarois, saxons, westphaliens, italiens, non moins vivement que sous les tentes surmontées du pavillon français.

L'Empereur est parti de Dresde le 15 août, après avoir été faire une visite à S. M. la reine de Saxe. Il a pris la route de Kœnigsten. M. le comte de Narbonne était arrivé de Prague avant le départ de l'Empereur. S. M. le roi de Naples était arrivé dans la nuit du 14. L'Empereur a porté son quartier-général à Gœrlitz. Il en est parti le 21, jouissant de la meilleure santé.

Dans le même moment, le quartier-général bavarois s'est porté à Braunau sur l'Inn; celui du prince vice-roi était à Udine aux dernières nouvelles. Le passage des troupes par Milan et Strasbourg continuait avec la même activité.

S. M. l'Impératrice est partie le 21 pour Cherbourg. Partout sur sa route, elle a reçu les hommages de la population entière qui s'est empressée de jouir de sa présence. M. le duc Décrès l'avait précédée d'un jour.

S.....

Digitized by Google

ANNONCES.

Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale, commencé en 1767 *et fini en* 1802; contenant un précis historique des révoltes, des guerres et des faits mémorables dont l'auteur a été témoin, et de nouveaux détails sur les mœurs et les usages des nations sauvages ou policées qu'il a visitées; le récit des maladies épidémiques et particulières à chaque climat; la statistique des Antilles et de l'Amérique méridionale et l'influence des diverses températures sur les hommes, les plantes et les animaux. Suivi de recherches géologiques sur l'état primitif du globe, sur les changemens qu'il a subis et qu'il continue à éprouver; avec des observations sur les effets du courant général de l'Océan, des marées, des vents, des moussons de l'Inde, etc. Par J. B. Leblond, ancien médecin naturaliste, correspondant de l'Académie des Sciences, de la Société royale de médecine, de l'Institut Impérial, etc. TOME Ier, de 30 feuilles, avec la carte des Antilles et de la Trinité, et une figure. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nota. Le deuxième volume complètera le *Voyage à l'Amérique méridionale.*

Scènes de la vie du grand monde; par Miss Edgeworth. — *Emélie de Coulanges;* roman traduit de l'anglais, par le traducteur d'*Ida,* du *Missionnaire* et de *Glorvina.* Un vol. in-12, br. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; Renard, libraire, rue de Caumartin, n° 12; Galignani, libraire, rue Vivienne, n° 17; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ce roman fait suite à *Vivian,* qui se trouve chez les mêmes libraires. *L'Absent,* qui complètera les *Scènes de la vie du grand monde,* paraîtra incessamment.

Le Paradis perdu; traduction nouvelle et complète en vers français; par J. V. A. Delatour de Pernes. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr. 50 c., et 6 fr. 75 c. franc de port. Chez Ad. Egron, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 37.

Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert; suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres. *Seule édition complète.* Deux vol. in-18. Prix, 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Ferra, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

Digitized by Google

Mohammed, ou la Chute d'un Empire de l'Asie; par M. Ducros de Selves. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Nicolas-Vaucluse et Boutonnet, libraires, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 5; Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30; Chabot, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 43.

Manuel d'hippiatrique, contenant, 1° une instruction sur la manière d'élever, de soigner et de connaître les chevaux; 2° deux tableaux indicatifs des différentes morves; 3° une description de toutes leurs maladies, avec une formule de médicamens; 4° un catéchisme pour tous les maréchaux. A l'usage des officiers de cavalerie, possesseurs, amateurs de chevaux, et principalement des maréchaux des régimens. Edition revue, augmentée et mise dans un nouvel ordre. Par M. Lafosse, hippiâtre, membre associé de l'Institut national, de la Société de Médecine, ci-devant inspecteur-général en chef des remontes de la cavalerie, etc., etc. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Ferra ainé, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

Aux Rédacteurs.

MESSIEURS, je vous prie de réparer un oubli de l'imprimeur qui, dans mon article sur *Lydus*, inséré dans le N° du 7 de ce mois, n'a pas fait attention à un renvoi où j'indiquais que les observations critiques sur le texte, m'avaient été communiquées par un ami.

J'ai l'honneur, etc. J. B. B. ROQUEFORT.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXIII. — *Samedi 4 Septembre 1813.*

POÉSIE.

A CHAUFONTAINE (*).

IDYLLE.

AGRESTE Chaufontaine où règne le plaisir,
Où du luxe des arts rien ne sent l'influence;
Je vois donc tous mes vœux aujourd'hui s'accomplir,
Je vais jouir chez toi de mon indépendance.

Le jeune amant chérit ton vallon toujours frais,
Où de la volupté l'on respire l'ivresse:
Le séjour de Tempé n'avait pas plus d'attraits,
Un charme tout-puissant m'y ramène sans cesse.

Que de fois j'ai franchi la hauteur de ces monts
Qui dominent les flots de la Wèse azurée!
Contre l'été brûlant et les froids aquilons,
Leur solide rempart protége la contrée.

(*) Chaufontaine est un hameau situé à huit kilomètres de Liége. Il fait, durant la belle saison, les délices des habitans de cette ville et des étrangers qui le fréquentent. Il n'est éloigné de Spa que de vingt kilomètres, ou cinq lieues.

Digitized by Google

Il sont environnés d'un ombrage enchanteur ;
Au magnifique aspect de leur cime hardie,
Les ennuis par degrés s'éloignent de mon cœur,
Mon regard est surpris, ma pensée agrandie.

J'admire de ton paro les rians tapis verts
Que savent décorer les soins de la culture :
L'oiseau vient voltiger dans ces lilas divers,
Et mon ame jouit au sein de la nature.

Là, naissent au hasard des trembles argentins ;
Sous le plus faible vent ils inclinent leur tête,
Tandis que vers les cieux d'immobiles sapins
S'élèvent fièrement sans craindre la tempête.

Ces saules, ces larix aux tranquilles rameaux,
Penchent languissamment leur longue chevelure ;
Les bouvreuils empourprés et les vifs grimperaux
Se plaisent à gémir sous leur pâle verdure.

Délicieux réduit, par le bon goût orné,
Combien de fois l'amour, caché sous ton feuillage,
Sut combler les souhaits d'un mortel fortuné,
En captivant le cœur d'une amante trop sage.

De ton ruisseau charmant je contemple le cours,
Il anime les prés, de fraîcheur il abonde ;
Ah ! que ne puis-je voir couler en paix mes jours,
Comme je vois couler les trésors de son onde.

Tout flatte ici mes yeux, mon trop sensible cœur
Des tristes passions ne craint plus le ravage :
J'habiterai ces lieux témoins de mon bonheur ;
La beauté que j'adore y reçoit mon hommage.

Plus loin cette fontaine, honneur de ces ormeaux,
Sous la terre en secret suit sa paisible route,
Vient orner un granit du cristal de ses eaux,
Et remplir un bassin en tombant goutte à goutte.

Autour de ce bassin, la fauvette en volant,
Chante dans l'air où flotte une poussière humide ;
Le pigeon s'y rengorge, il tourne en roucoulant,
Et subjugue aussitôt la colombe timide.

Digitized by Google

Sur tes rocs mille fleurs réjouissent les yeux.
A l'ombre des buissons éclot la digitale ;
Elle aime à déployer dans ses traits gracieux,
De la fille du jour la couleur virginale.

Là, ce moulin rapide, en tournant sur les eaux,
Brise, fait rejaillir la vague turbulente ;
Par sa force levés d'impétueux marteaux
Battent à coups pressés la tôle étincelante.

Tes bains purs que pénètre une heureuse chaleur,
Au corps qu'ils ont reçu donnent plus de souplesse,
Augmentent la santé de l'homme dans sa fleur,
Et soulagent les maux qu'éprouve la vieillesse.

Auprès d'eux la beauté découvre ses appas ;
Rougissant de pudeur elle devient plus belle,
Sauve tous ses trésors, son modeste embarras
Dans l'onde qui lui prête une grace nouvelle.

Ainsi la jeune rose, emblême de candeur,
Brille sous la rosée au lever de l'aurore ;
Elle voudrait cacher ses charmes, sa rougeur,
Et d'un éclat plus doux son beau sein se colore.

Chaufontaine chéri, dans tes boccages verts,
Qu'embellissent toujours des sources gazouillantes,
Le poëte conçoit de plus aimables vers,
Le sage y réfléchit et recueille tes plantes.

Sur tes bords, où l'on voit le savant observer,
Le jeune homme enchanté se livre à la folie ;
Dans ton parc l'innocence aime à venir rêver
Au milieu des douceurs de la mélancolie.

Ah ! puisses-tu long-tems au gré de mon désir,
De tes nombreux taillis garder l'ombre légère,
Ce demi-jour suffit pour guider le plaisir,
Il protége souvent les pas de la bergère.

Je ne veux plus quitter ton fortuné séjour,
Il offre mille attraits à mon ame ravie ;
Tranquillité des champs, et toi folâtre amour,
Vous seuls ferez ici le charme de ma vie.

M. N. Comhaire aîné.

Digitized by Google

LE PANACHE DE HENRI IV. — Romance.

Chers compagnons, disait à ses soldats
Notre Henri quatre, au milieu des combats;
Si des ligueurs, la force triomphante,
Intimidait un jour votre valeur,
Regardez tous mon aigrette brillante,
Vous la verrez au sentier de l'honneur.

Nous te suivrons au milieu des dangers,
Lui répondaient tous ses braves guerriers;
Du Vatican nous punirons l'esclave.
Pour rallier des escadrons épars,
Dans les combats le panache du brave
Est le plus sûr de tous les étendards.

Mais vient un jour où tes fiers ennemis
Font reculer nos escadrons surpris;
Chacun disait, frappé par l'épouvante:
Qu'est devenu le roi toujours vainqueur?
Je cherche en vain son aigrette brillante,
Elle n'est plus au sentier de l'honneur.

Un vieux guerrier leur dit en soupirant:
De la beauté le charme séduisant
Lui fait hélas oublier la victoire;
Henri lui-même, a trouvé son vainqueur,
Le beau panache infidèle à la gloire
Ne paraît plus au sentier de l'honneur.

Amour, amour, que ton charme est puissant!
Pour l'enchaîner, oh trop perfide enfant!
Au brave Henri, tu montras Gabrielle....
Adieu combats, adieu couronne, honneur!
Le beau panache est aux pieds d'une belle,
Tout s'épouvante, et Mayenne est vainqueur.

C'en était fait: le héros a paru,
Et le rebelle aussitôt est vaincu;
Tous répétaient: gage de la victoire,
Noble guidon, panache du vainqueur,
Ne sois donc plus infidèle à la gloire,
Parais toujours au sentier de l'honneur.

Par M. Elisée Sulleau.

Digitized by Google

LE TROUBADOUR ET LA BERGÈRE.

STANCES IMITÉES DE L'ESPAGNOL.

POURQUOI de la fleur printanière
L'éclat ne dure-t-il qu'un jour?
Disait une jeune bergère
A vieux et vaillant troubadour.

Pourquoi cette rose si belle,
D'où s'exhale un parfum divin,
Ne brille-t-elle qu'un matin?
Elle devrait être immortelle.

Le troubadour, avec douceur,
Répond alors à la bergère:
Mon enfant, comme cette fleur,
Tout est passager sur la terre.

Image de la volupté,
Son bouton qu'un rien décolore,
Est souvent moins fragile encore
Que l'incarnat de la beauté.

Le frélon, dès qu'elle est éclose,
Sur sa feuille vient se poser;
Et, sous son avide baiser,
Bientôt on voit mourir la rose.

Toi-même apprends d'un vieux soldat,
Que, si de cette fleur nouvelle
Le ciel t'a départi l'éclat,
Tu dois passer aussi comme elle.

Car la nature l'a voulu;
Il faut qu'ainsi tout se flétrisse:
Du tems la faulx dévastatrice
Ne respecte que la vertu.

AUGUSTE MOUFLE (de Chartres).

ÉNIGME.

D'ORDINAIRE je suis flasque et sans énergie,
Souvent l'on dit de moi que je suis éventé,
Pour-tant, lecteur, c'est une vérité
Que flasque et qu'éventé n'ont pas de sympathie.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit lorsque l'acier brille à mes yeux,
Et que sur moi tombent ses feux,
Ma faible ardeur, à l'objet qui m'approche,
Se communique au même instant;
Je l'électrise, et j'en fais une torche
Qui peut causer un grand embrâsement (*).

S.....

LOGOGRIPHE.

Neuf pieds en tout, c'est ma construction:
A Rome j'en menais deux cents à la victoire;
Rollin l'a dit en son histoire,
Ainsi ce fait est très-notoire.
Mais si par transposition
On fait prendre à mon pied septième
Le rang qu'occupe le troisième,
Je deviens un objet qui dans les escadrons
Presse les flancs des chasseurs et dragons.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Mon premier est un mot peu doux de sa nature,
Qui jamais d'un discours ne fera l'ouverture;
Mon second préparé peut faire un vêtement.
Mon tout j'adis fort rare et commun à présent,
Dans le siècle dernier, aux rives de la Seine,
Parut avec éclat, et brilla sur la scène.

Par le même.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme est *Nœud.*

Celui du Logogriphe est *Anacréon*, dans lequel on trouve : *ane, noce, or, âne, nacre, crâne, Craon, Acre, ronce* et *Néron.*

Celui de la Charade est *Pressoir.*

(*) *Quam magnam sylvam incendis!* Jac. 8, 6, 5.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Les Vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, précédés d'un *Discours sur l'essence et la forme de la poésie*, etc.; par **Fabre d'Olivet**. — In-8°. — A Paris, chez *Treutell* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n° 17.

(SUITE ET FIN.)

L'**explication** qui suit les *Vers dorés*, l'examen de ces vers, embrasse des objets importans et vastes. En former un tableau resserré dans le cadre étroit qu'il faudrait adopter, ce serait le réduire à quelques vaines phrases. Il me semble plus convenable d'en indiquer sommairement les principales parties dans leur ordre successif. Un précis de cette nature sera moins incomplet et moins inutile à ceux qui voudront lire l'ouvrage, à ceux qui ne négligent point la recherche des vérités dont la connaissance ou l'oubli changent l'état du genre humain. Sans doute il n'y a aucune difficulté, aucun effort d'esprit dans la première disposition d'une sorte de table raisonnée; mais ce moyen supprime des mots inutiles et prouve du moins que l'on connaît le livre dont on parle, ce qui n'est pas toujours prouvé dans les articles les plus agréables à lire.

Dans ces examens, l'auteur se propose, d'après ses propres termes, de donner sur le sens intime des *Vers dorés*, toutes les explications nécessaires à leur entier développement; et bien que ces remarques sur les soixante et onze (ou soixante-treize) vers grecs occupent deux-cent vingt pages, on voit qu'il a évité le plus souvent les digressions qu'il lui eût été facile de multiplier sans qu'on y pût trouver de véritables longueurs, je veux dire des observations peu dignes d'être lues.

Second Examen. — Tolérance entière des pythagori-

Digitized by Google

ciens, fondée sur ce que les formes diverses sous lesquelles les peuples adoraient la puissance divine, n'étaient toutes que des *particularisations* de l'Être universel susceptibles d'être modifiées à l'infini, des *personnifications* de ses attributs et de ses facultés. Nul autre que Moyse n'avait voulu présenter à l'adoration du peuple Dieu dans son universalité ineffable.

Troisième Examen.— Intelligences divines répandues dans l'univers. Unité, principe du monde. La Duité infinie en émane, et y est enfin ramenée. Autres bases de la science des nombres chez les Pythagoriciens, les Chaldéens, les Indiens, etc. Sphères concentriques des anciens. Êtres intermédiaires, Eons, Verbes, etc., produits par une diffusion de lumière dont la source est l'unité créatrice ou Dieu, et qui s'affaiblit en proportion de l'éloignement du principe. Les nombres adoptés comme un moyen de rendre sensibles les proportions harmoniques. L'univers composé de trois mondes, formant avec l'unité créatrice, la tétrade sacrée.

Quatrième Examen. — Division des *Vers dorés* en deux parties, conformément au double but de la doctrine de Pythagore. Piété filiale, principal lien des sociétés : importance qu'y mirent Pythagore, Moyse et les Chinois. Le mot sublime *Jehovah*, ou mieux IHÔAH, rendu exactement par *Sera-etant-été*. Le mot *Élohi-cha*, tes Dieux (dans lequel on a vu la Trinité), expliqué d'une manière que je crois beaucoup plus juste, et que, dans une note communiquée à quelques personnes, j'avais proposée, mais avec le doute convenable à mon ignorance entière de la langue hébraïque. Explication nouvelle de l'expression *ha-adamah*, d'où il résulterait peut-être que des idées analogues à ce que nous désignons par l'immortalité de l'ame, n'auraient pas été étrangères aux disciples de Moyse. Si par ce mot, la region d'Adam, il faut entendre autre chose que la terre, ne serait-ce point alors la partie du monde où l'homme doit subir plusieurs épreuves dans ces existences successives qu'admettait Pythagore, lequel, selon l'observation de l'auteur, puisa dans les mêmes

Digitized by Google

sources que Moyse. Cela répondrait à une forte objection contre la doctrine générale de l'église chez les chrétiens : mais M. d'Olivet n'étant point de ce sentiment, je crains qu'il ne soit trop hasardé ; M. d'Olivet dit, au contraire, expressément : « Moyse ne parle nulle part de » l'immortalité, se contentant de promettre des biens » temporels. »

Cinquième, *sixième*, *septième*, *douzième* et *quinzième Examens.* — Deux parties de notre destinée selon les pythagoriciens, l'une nécessaire, l'autre volontaire. Sentimens de Zerdacht, de Platon, des Stoïciens, de Manès, relativement à l'origine du mal. On peut voir aussi les examens 30e, 33e, 34e et 35e.

Conciliation (imparfaite mais digne d'attention) de la fatalité dans les suites directes de la première existence des choses, avec la providence, la sagesse, la justice dans Dieu, la liberté, la vertu dans l'homme. On peut y joindre l'examen 26e.

Précis de la doctrine métaphysique des pythagoriciens, au commencement de l'examen 12e.

Trois modifications de l'être humain, le corps, l'ame, l'intelligence : trois formes indifférentes au bien ou au mal, l'instinct et l'abrutissement, la vertu et le vice, la sagesse et l'ignorance. Les fautes antérieures produisent seules tous les maux. Autres développemens analogues.

Huitième Examen. — L'homme est triple comme le monde. La tetrade ou le quaternaire résulte des trois parties comprises dans l'unité. L'ame, l'une de ces trois parties de l'homme, a aussi trois facultés principales, et le vice ou la vertu s'attachant à l'une de ces facultés, ou se répandant sur les trois, il en résulte également une tétrade de vices, une tétrade de vertus.

On trouve dans d'autres examens le complément de celui-ci : l'on pourrait y réunir sur-tout des parties du 24e et du 25e.

Onzième Examen. — La pureté et l'élévation de la morale aussi grandes chez les anciens que parmi nous : mêmes préceptes, mêmes idées. Dans le Zend-Avesta :

Digitized by Google

« Si l'homme vous irrite.... O mon Dieu.... Pardonnez-» lui, de même que si l'homme m'irrite.... je lui par-» donne. » Dans Hafiz : « Apprends de la coquille des » mers à aimer ton ennemi, et à remplir de perles la » main tendue pour te nuire, etc., etc. »

Treizième Examen. — Modération recommandée par Pythagore et Kong-Tzée : on peut voir aussi le 20e examen et le 21e. Tolérance : tous ne sont pas également propres à recevoir la science, à réfléchir l'image de Dieu. Passages contraires à la tolérance dans le Zend-Avesta, dans la Bible, dans le Coran, et dans d'autres livres sacrés.

Quatorzième Examen. — Difficultés de se soustraire à l'empire des doctrines qui ont cours, selon Bacon. Ecarts dans lesquels Bacon lui-même a été entraîné. Erreurs contraires de Kong-Tzée. (La manière de voir de l'auteur sur les institutions des Chinois, a quelque chose de spécieux, et lui donne l'occasion de poser des principes très-remarquables ; mais elle paraît ne s'accorder qu'imparfaitement avec ce qu'il dit sur ce même pays, au sujet de la piété filiale, dans le 4e examen. Si Kong-Tzée arrêta la marche et interrompit les progrès de l'esprit humain, n'aurait-il pas eu en cela des vues politiques, ces vues ne se trouveraient-elles pas assez bien remplies, et cette intention même n'annoncerait-elle pas, du moins à quelques égards, beaucoup de sagesse?)

Seizième Examen. — Sources de la généthliologie trouvée dans la doctrine de Pythagore et des anciens sages ; justification des vrais principes de cette science qui fut universelle, et qui, étant liée à tout ce que les hommes reconnaissent de plus saint, ne pouvait être, dit l'auteur, le produit de la folie et de la stupidité. Année de l'univers. Grandes périodes des Orientaux. L'opinion erronée de l'influence directe des astres inconnue dans l'antiquité.

Dix-septième Examen. — La science consiste, selon Pythagore, à savoir distinguer ce que l'on ne sait pas bien, et à vouloir apprendre ce que l'on ignore. Rai-

Digitized by Google

sonnement de Platon sur ce sujet. Préjugés contre l'antiquité.

Vingt-deuxième Examen. — Moyens de perfection : perfectibilité sans bornes, selon les Pythagoriciens et selon les Brahmes. Connaissance de soi-même. Scepticisme. Acatalepsie, etc. Sur la perfectibilité de l'univers on peut voir aussi le 35^{e} examen.

Vingt-troisième Examen. — Dissertation sur le système de Kant : manière dont il s'est égaré, selon M. d'Olivet. La cause s'en trouve dans la fausse application, dans la mauvaise interprétation d'un mot. (Il est arrivé quelque chose de semblable dans un raisonnement métaphysique qu'un auteur français a tiré de Clarke; l'erreur paraît faible, et nul peut-être ne l'a remarquée, mais elle conduit victorieusement à un résultat auquel on ne serait pas arrivé sans ce détour.)

Vrai sens du mot raison. Définitions, racines prises dans le phénicien, etc. La raison diffère essentiellement de l'intelligence, selon l'auteur qui admet la trinité humaine, et place dans l'ame le siége de la raison. La raison a conduit tantôt à méconnaître l'existence des êtres spirituels, tantôt à réduire au néant les êtres physiques; c'est notre intelligence qui explique l'univers, en posant *a priori* les questions primordiales, etc. (Voilà, pourra-t-on dire, les principes qui ont livré le monde aux fantaisies de l'imagination : il lui est facile d'usurper le domaine de cette *intelligence;* elle lui ressemble par le vague et la hardiesse des aperçus, et par le fatal privilége de n'avoir point de comptes à rendre. Cependant il faut voir ce que l'auteur dit sur les visionnaires, dans son 27^{e} examen, et il faut se rappeler aussi qu'on ne saurait être trop circonspect en condamnant, sans pouvoir bien l'entendre, ce qui a paru bon aux hommes sages durant de longs siècles.)

Vingt-quatrième Examen. — Raison de l'obscurité et des secrets de la doctrine au tems de Pythagore. Nouvelles réflexions sur la triplicité de l'homme, d'après Platon, etc. Distinction des vertus en humaines et divines.

Digitized by Google

selon Lysis, et beaucoup d'autres. Trois degrés dans l'initiation, et de plus trois degrés secondaires; puis révélation totale ou épiphanie qui admettait l'épopte à la contemplation des lumières divines, et en faisait le premier des hommes. (Dans ces tems d'une civilisation moins avancée, la force de l'ame, l'étendue des vues, la dignité des mœurs formaient et la grandeur réelle, et la grandeur reconnue des hommes que l'on croyait devoir séparer du vulgaire.) Epreuves. Division des hommes en trois classes subalternes et une classe supérieure, division que la politique a consacrée, et qui subsiste dans les Indes et dans la Chine. L'inégalité avait servi de base aux lois civiles et religieuses de tous les peuples. Mais « le culte chrétien, élevé sur l'extinction de toutes les lumières, nourri au sein des esclaves et des derniers citoyens, sanctifia, par la suite des tems, un préjugé favorable à son agrandissement. » Doctrine des Rahans ou prêtres Burmans, conforme à celle des anciens mystères, ainsi que celle de Kong-Tzée.

Vingt-cinquième Examen. — Quelques notions relatives à la langue des nombres, langage emblématique qui n'a pu paraître ridicule ou vain, que parce qu'on l'a jugé sans savoir quel en était l'esprit, comme l'on prononcerait mal sur l'algèbre si l'on n'en connaissait pas l'application aux véritables objets de la science. Les ames humaines émanent de deux sources. Distinction entre l'ame et l'esprit, chez les premiers chrétiens. Des trois principales facultés attachées aux trois modifications de l'homme, et de l'unité volitive d'où résulte le quaternaire humain. De l'instinct qui est passif. De la raison qui ne peut rien sans l'intelligence, dont *l'élection* épure tout, et conduit à la vérité. La volonté qui est d'abord dans l'instinct, ne parvient à opérer dans l'intelligence que par le développement successif des facultés : c'est l'origine de la véritable inégalité parmi les hommes. De Bœhme; de Kant.

Vingt-sixième Examen. — Nouvelles considérations, à l'occasion de la prière, sur la providence et la prescience divines, sur la liberté de nos déterminations. Réponse à

Digitized by Google

un argument de Bayle. Interprétation, du moins pressentie et promise, d'un passage très-important de la Genèse, passage contraire au dogme de l'éternité des peines. L'idée des effets et du pouvoir de la prière a donné lieu à la magie.

Vingt-septième Examen. — De la contemplation et de l'autopsie ou théophanie, dans la doctrine de Pythagore et des mystères en général. L'esprit de tous les cultes est conforme à ce but des mystères. Les derniers résultats de la science sont naturellement mystérieux : quand on s'approche de la vérité première, il devient impossible de se faire entendre des autres hommes, parce que ces concepts très-*universalisés* ne peuvent plus être exprimés sous des formes sensibles. Comment il arrive qu'au lieu d'être voyant on devient visionnaire. Tous les cultes ont pour objet de conduire à la connaissance de la divinité. La transformation nécessaire pour rendre sensibles les formes *intelligibles*, se fait de trois manières, selon les trois facultés de notre triple nature; et ces trois modifications principales des cultes positifs, donnent ou la trinité divine, ou deux principes, ou la diversité indéfinie des acceptions mythologiques. Mais la divinité considérée dans l'unité volitive de l'homme, unité qui réunissant les trois parties constitue le quaternaire, ne peut être manifestée par rien de sensible : telle est et l'origine, et la justification des mystères antiques, et de toutes les doctrines contemplatives.

Vingt-huitième Examen. — L'homogénéité des choses, l'analogie parfaite entre le visible et l'invisible, était l'un des plus importans secrets des mystères. Fondement de ce dogme, selon Pythagore. Les sciences occultes en furent le résultat. La théurgie, la magie, la chimie différaient beaucoup alors de ce qu'on a entendu depuis par ces mots.

Trentième Examen. — Discussion relative aux divers sentimens sur l'existence du mal et sur la liberté de l'homme, qui « ne se peut établir que par la seule tradi-

Digitized by Google

tion théosophique, et l'assentiment que lui ont donné tous les sages de la terre. »

Trente-deuxième Examen. — Pythagore ne voulait pas, comme les Stoïciens, que les passions fussent éteintes. L'homme ne jouirait pas alors de la perfectibilité. Considérations sur l'homme, être intermédiaire qui se porte selon sa volonté, dans l'une ou l'autre région.

Trente-troisième, trente-quatrième, trente-cinquième Examens. — L'origine du mal, compréhensible ou non, ne peut être divulguée. Discussion où l'on se borne à-peu-près à dire que le mal ne peut pas être objecté contre Dieu, puisque Dieu diminue le mal. Le seul remède du mal, quelle qu'en soit la cause, est le tems, instrument de la providence. Développemens.

Trente-sixième Examen. — Des trois manières de s'exprimer des prêtres égyptiens. La réunion de ces trois manières, atteinte par Pythagore, a été poussée jusqu'à la perfection par Moyse. DE SEN**.

LES ODES D'HORACE traduites en vers français, avec des argumens et des notes, et revues pour le texte sur dix-huit manuscrits de la Bibliothèque Impériale; par CH. VANDERBOURG. — Deux vol. in-8°, formant ensemble 1200 pages. — Prix, 20 fr., et 24 fr. franc de port; grand papier vélin satiné, 40 fr., et 44 fr. franc de port. — Chez *Fr. Schœll*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

(SECOND ARTICLE.)

En rendant compte des quatre premiers livres de cette traduction, je ne me suis pas contenté de citer quelques passages, j'ai cité des odes entières afin de donner une juste idée du style de M. Vanderbourg; c'est ce que je vais faire encore pour les *épodes*, avec plus de sobriété, il est vrai, parce que mes premières citations ont dû fixer l'opinion de mes lecteurs sur son mérite comme poëte,

Digitized by Google

et qu'il me reste à parler de son mérite comme commentateur. Je citerais le *poëme séculaire* tout entier, si je n'étais retenu par son étendue. M. Vanderbourg l'a traduit strophe pour strophe, vers pour vers, avec une fidélité pleine d'élégance et de naturel, à quelques taches près, bien légères et qu'il était impossible d'éviter.

En général, le livre des épodes offre un caractère bien différent des odes. Horace s'y montre toujours le même poëte, mais ce n'est plus le même homme; ce n'est plus cette philosophie sublime et gracieuse tour-à-tour qui prend tous les tons et se nuance de toutes les couleurs. Les épodes ne peuvent guères être que du goût des poëtes, parce qu'au défaut de sentimens nobles et délicats, elles offrent une poésie vigoureuse, pittoresque, et des images pleines d'énergie. Je citerai l'ode 5 *à Canidie*. Cette ode dirigée contre une infâme sorcière fait dresser les cheveux sur la tête. Les images inspirent souvent l'horreur et le dégoût; mais rien n'était plus difficile que de rendre avec fidélité des détails de cette nature. On va en juger. Horace suppose que la sorcière s'est emparée d'un malheureux enfant qu'elle veut sacrifier pour le succès de ses funestes enchantemens.

« Dieux puissans! ô vous tous qui des voûtes célestes
» A l'univers donnez la loi,
» Que veulent ces apprêts et ces regards funestes
» Qui tous ne menacent que moi?
» Et toi dont le pouvoir commande à ces cruelles,
» Au nom de tes enfans chéris,
» (S'il est vrai que Lucine à des couches réelles
» Se vit appeler par tes cris,)
» Au nom de cette pourpre, Egidé, hélas! trop vaine,
» Au nom de Jupiter vengeur!
» Pourquoi me regarder en marâtre inhumaine,
» En tigre atteint par le chasseur. »

Dépouillé des habits, des bijoux de son âge,
Ainsi parlait un noble enfant
Dont les tendres appas auraient calmé la rage
Du Thrace et du gète sanglant.
Mais il gémit en vain : l'immonde Canidie,
Le front ceint de serpens hideux,

Digitized by Google

Veut qu'on jette à l'instant dans une flamme impie,
Qu'on livre à de magique feux
Le funèbre cyprès et le figuier stérile
Arrachés parmi les tombeaux,
Les herbes, les poisons que l'Ibère distille,
Tous ceux que prépare Iolcos,
Les plumes et les œufs de l'effraie odieuse
Dans le sang du crapaud plongés,
Et les os qu'à sa faim la chienne furieuse
Vit soustraire à demi rongés.
. . . . . .
Veïa, sans nul remords, d'une bêche munie,
Creuse en gémissant sous l'effort
La fosse où l'innocent doit terminer sa vie.
Un repas trompeur sur le bord
Sera servi trois fois, ô cruauté profonde!
Sans que, sous un sol inhumain
Plongé jusqu'au menton, tel qu'un nageur dans l'onde,
Il puisse soulager sa faim.
A ces longues horreurs le malheureux en proie,
Contemplant ces mets défendus,
Sentira dessécher et sa moëlle et son foie
Pour un philtre infâme attendus,
Lorsque ses yeux éteints à leur cruelle joie
Apprendront enfin qu'il n'est plus.
Naple et les environs ont cru qu'à ce mystère
La sorcière aux goûts masculins,
Folia d'Arimine, arriva la dernière:
Elle dont les chants souverains
Font descendre du ciel, pour l'effroi de la terre,
La lune et les astres *lointains*.

Mais alors jusqu'au vif et d'une dent noircie
Rongeant un pouce ensanglanté,
Que dit, que ne dit point l'affreuse Canidie?
« Sources de ma prospérité,
» O nuit, et toi Diane, au silence propice,
» Donnez-moi les secours promis!
» Présidez, présidez à ce grand sacrifice,
» Et confondez mes ennemis!

» Tandis que des forêts les tribus innocentes
» Du sommeil goûtent la douceur,

Digitized by Google

» Des chiens de Subura que les voix glapissantes
» Poursuivent mon vieux suborneur !
» Que des ris insultans déconcertent le traître
» Promenant ses vœux insensés,
» Inondé de parfums, les plus parfaits peut-être
» Que ma science ait composés !

» Mais quoi ! vous me trompez, poisons de la Colchide !
» Vous, dont l'épouse de Jason
» Sut jadis embraser sa rivale perfide,
» Lorsqu'à la fille de Créon
» Le jour de son hymen, d'une robe homicide
» Elle offrit le funeste don !
» Des plus âpres forêts les plantes vengeresses
» N'ont pu se cacher à mes yeux ;
» Et parmi leurs venins oubliant ses maîtresses
» Il s'endort sur un lit oiseux.

» Se pourrait-il, ô ciel ! une voix plus savante
» A rompu mes enchantemens.....
» Tremble, indigne Varus ! ma fureur en invente
» De moins communs, de plus puissans.
» Tu reprendras mes fers : le Marse et sa magie
» Ne pourront calmer tes esprits ;
» D'un philtre plus ardent ta coupe mieux remplie
» Me vengera de tes mépris.
» Et que plutôt le ciel d'une chute rapide
» Tombe sous l'Océan fougueux,
» Si tel qu'en ce brasier le bitume livide,
» Tu n'es dévoré de mes feux ? »

A ces mots, renonçant à prier davantage,
A fléchir ces cœurs inhumains,
L'innocent de Thieste empruntant le langage :
« Monstre ; vos charmes souverains,
» Des lois peuvent, dit-il, renverser les barrières,
» Mais ne changent point les destins.
» Mes vœux vous poursuivront, et contre mes prières
» Vos sacrifices seront vains.
» Que dis-je ? après ma mort, fruit de vos sacrilèges,
» Sortant de la nuit des tombeaux,
» Je saurai contre vous user des priviléges
» Accordés aux dieux infernaux :

Digitized by Google

» J'irai vous déchirer de l'ongle des furies,
» Assis sur vos seins odieux ;
» Des plus sombres terreurs sans relâche assaillies,
» Le sommeil fuira de vos yeux.
» Le jour, de rue en rue, impudiques sorcières,
» Le peuple attroupé sur vos pas,
» Fera pleuvoir sur vous une grêle de pierres.
» Des vautours, après le trépas,
» Des loups de l'Esquilin vous serez la pâture,
» Et puissent mes tristes parens
» De me survivre, hélas! quand leur amour murmure,
» Jouir au moins de vos tourmens! »

Ceux de mes lecteurs qui voudront jeter un regard sur cette ode d'Horace, seront étonnés de la précision énergique avec laquelle M. Vanderbourg a rendu ce terrible tableau. Je vais citer maintenant un morceau d'un plus doux caractère, seul moyen qu'on ne puisse réfuter de faire apprécier le talent du traducteur.

A NÉRA.

Phébé régnait en souveraine
Parmi les astres effacés,
La nuit était calme et sereine
Quand tes vœux furent prononcés :
Ces vœux que dictait ma tendresse
Et qu'en accens trop séducteurs
Répétait ta bouche traîtresse
Au mépris de nos dieux vengeurs.
Ainsi que les rameaux du lierre
Pressent le chêne vigoureux,
Ainsi dans cette nuit si chère
M'enlaçaient tes bras amoureux.
Tu disais : Tant qu'un loup sauvage
Sera la terreur des agneaux,
Qu'Orion présageant l'orage,
Fera pâlir les matelots,
Que Phébus dans sa chevelure
Laissera jouer les zéphyrs....
De notre amour fidèle et pure
Rien ne troublera les plaisirs.

Digitized by Google

Tu crois donc que dans l'indolence,
Néra, dévorant ses ennuis,
Horace verra sans vengeance
Un rival usurper tes nuits?
Mais une insulte à son courage
N'a point interdit le retour;
Il saura punir ton outrage
En formant un nouvel amour;
Et toi qui, fier de ma défaite,
Jouis de ces heureux instans,
En troupeaux plus riche qu'Admète,
Plus riche en guérets opulens;
Du pactole l'onde admirée
Coulerait en vain sous tes lois,
En vain les charmes de Nirée
Affermiraient tes faibles droits:
En vain d'Euphorbe-Pytagore
Les secrets te seraient connus....
Néra sera volage encore
Et je rirai de tes rebuts.

Sans doute, et nous l'avons déjà plus d'une fois observé, il serait possible de citer quelques vers isolés, quelques expressions, quelques tournures hasardées, quelques strophes semées de loin en loin, où la gêne d'une traduction difficile, quelquefois presqu'impossible, se laisse apercevoir; mais qu'on juge M. Vanderbourg d'après les principes de son auteur.

Verùm ubi plura nitent in carmine non ego paucis
Offendar Maculis.

D'ailleurs, si de tous les poëtes latins Horace est le plus difficile à traduire; il est aussi celui dont il est le plus difficile de rendre la traduction agréable dans toutes ses parties. L'esprit des poésies anciennes est dans une opposition constante avec celui de notre poésie moderne, la pensée y est toute en image, les expressions en sont toutes vivantes, mais aucune recherche ne les dépare, et l'esprit qu'on y trouve n'est autre chose que le naturel et porte le véritable caractère de la grandeur qui est la simplicité. Dans les poésies de l'école moderne, l'effort se fait toujours sentir, on voit que l'auteur a

Digitized by Google

tourmenté son esprit pour embellir sa pensée par des rapprochemens inattendus; nous avons plus d'esprit que de verve, plus de luxe que de véritable richesse, plus de combinaisons savantes que de combinaisons justes. Chaque vers semble se disputer à qui produira le plus d'effet, et ce conflit des détails, en fatigant le lecteur à force de l'éblouir, détruit ou atténue l'effet général qui doit naître du fond du sujet. Les anciens n'avaient aucune idée de ce que nous appelons le trait. Ils auraient sans doute blâmé ces saillies qui en étonnant l'esprit suspendent un moment une attention que rien ne doit arrêter, et retiennent les élans de l'ame dans l'impulsion que le poëte doit toujours chercher à lui donner. Horace sur-tout avait un esprit trop juste, trop vrai et trop étendu pour employer ces moyens de plaire qui manquent presque toujours leur but, qui annoncent que l'esprit se resserre dans des bornes plus étroites, et qu'il n'est plus susceptible de grandes combinaisons, puisqu'il ne dédaigne pas de si petites ressources. M. Vanderbourg a conservé à son modèle tout le caractère de l'antique. Ce ne sont point des odes à notre manière qu'il a voulu nous donner. Dans sa traduction comme dans le poëte qu'il a traduit, on ne trouve aucune trace de cette recherche que nous appelons esprit. Aucune strophe des odes d'Horace ne se termine par un trait saillant, et souvent la dernière strophe finit par une pensée plus simple et pour le fond et pour l'expression, que les strophes dont elle est précédée. Chez nous, chaque strophe d'une ode semble un petit ouvrage tout entier; chez Horace, une ode est une seule pensée dont chaque strophe est le développement.

Cette différence entre une poésie franche et naïve et une poésie raffinée, n'est pas la seule cause qui doit nuire à l'agrément que nous pourrions trouver dans la lecture des odes d'Horace. Les odes ne sont plus de mode; la poésie lyrique, on ne peut se le dissimuler, est un genre très-ingrat parmi nous. Le peu de succès des odes de Le Brun prouve en partie cette vérité, et Jean-Baptiste Rousseau lui-même n'a qu'un petit nombre de lecteurs. Dans les odes d'Horace il s'en trouve aussi un

Digitized by Google

certain nombre qui ont perdu tout le mérite de l'à-propos, qui reposent sur des mœurs étrangères à nos mœurs, qui n'offrent à notre esprit que des détails mythologiques, fort intéressans pour les anciens, mais sans agrément pour nous, soit qu'on les lise dans l'auteur original même, soit qu'on les lise dans la traduction nouvelle. Ces considérations ne peuvent pas plus nuire au mérite du traducteur qu'à celui du poëte latin. Les beautés d'un ordre inférieur que le tems efface, sont effacées dans la traduction comme dans l'auteur original, mais la traduction nous représente fidèlement ces beautés d'un ordre supérieur qui triomphent de tous les siècles.

Après avoir profité de la faculté que présente ce journal de donner quelques développemens aux principes d'une saine littérature, après avoir donné une idée aussi juste qu'il m'était possible du travail de M. Vanderbourg comme traducteur, je vais m'imposer une tâche plus difficile à remplir pour moi, dont l'érudition est circonscrite dans les bornes les plus étroites, je vais tâcher de faire sentir le mérite et l'utilité de ses commentaires, partie ingrate qui sera bien appréciée par les étrangers, et dont la valeur ne sera pas, je crois, contestée en France.

Dans sa préface, M. Vanderbourg expose avec autant de simplicité que de clarté le plan général de son ouvrage. Il le divise en trois parties, la traduction, la révision du texte et les commentaires, et les principes qui l'ont guidé sont présentés dans autant d'articles différens.

Pour la révision du texte, il a cru devoir prendre pour base les éditions *vulgaires*, il en a confronté le texte avec les variantes de ses manuscrits, et ne s'est écarté de ces éditions que dans les leçons qui se trouvaient dans une contradiction évidente avec le bon sens ou la prosodie, qui s'éloignaient sans une nécessité absolue des leçons anciennes de Cruquius ou de Pulman, ou qui se trouvaient contrarier l'unanimité ou presqu'unanimité des manuscrits. Il ne s'est décidé dans le choix des leçons données par ses manuscrits qu'en faveur de l'antiquité et du nombre. Il n'a eu recours aux conjectures que dans le besoin le plus urgent. Cette marche

Digitized by Google

n'était pas sans doute la plus brillante, mais elle était la plus sûre et la plus conforme, il me semble, au but que M. Vanderbourg s'était proposé; la partie brillante devant résider toute entière dans sa traduction, dans toutes les autres parties de son travail, il n'a dû penser qu'à l'utilité.

Quand aux règles qu'il s'est prescrites pour son commentaire, elles sont de la plus grande simplicité. Il a rassemblé sous la forme d'argumens et à la tête de chaque ode, tout ce qui peut avoir quelque rapport au sujet de cette ode, à sa date, au but qu'avait le poëte, aux différens personnages qu'il célèbre. Il a indiqué les sources grecques dans lesquelles Horace a souvent puisé. Il expose la composition du mètre de chaque ode, et rend compte de la manière avec laquelle il a cru devoir l'imiter.

A la fin de l'ode, le commentateur a resserré dans un espace étroit toutes les notes relatives à l'interprétation de quelques passages dont le sens était douteux, et tout ce qui a rapport à la mythologie, à la géographie, aux mœurs du tems et à l'histoire. Enfin, il a placé à la fin de chaque volume des notes qui par leur étendue ne pouvaient entrer dans le corps de l'ouvrage. Ces notes sont du plus grand intérêt pour les savans ou pour ceux qui veulent le devenir; ce sont des discussions où le pour et le contre se trouvent plaidés avec une rare impartialité; le commentateur n'est ici qu'un juge éclairé qui écoute les parties et dont les décisions sont données avec autant de modestie que de goût.

Je citerai, comme fruit de la collation des manuscrits, une vie d'Horace inédite, plusieurs gloses ou scholies inédites, qui ont jeté un grand jour sur différens passages d'Horace, ou qui du moins en expliquent le sens d'une manière très-piquante et très-ingénieuse; j'indiquerai en particulier une glose très-curieuse sur le poëme séculaire, et sur l'ignorance des Romains à l'époque où ces sortes de jeux ont été créés. J'en indiquerai une autre dans laquelle il paraît très-probable que le jeu de l'*émigrette* était connu des anciens. Mais j'aime mieux parler des argumens qui sont la première partie du commentaire, et seront à la portée d'un plus grand nombre

Digitized by Google

de lecteurs. L'ode troisième du troisième livre, *justum et tenacem*, a long-tems été un objet de discussion entre de savans commentateurs. Ils ne pouvaient comprendre le sens dans lequel cette ode avait été composée, et en effet les intentions secrètes d'Horace n'étaient pas faciles à deviner. Horace, disait-on, n'avait eu d'autre but que de chanter la persévérance dans la vertu. Cela était juste pour les quatre premières strophes, mais pourquoi remplir tout le reste de cette ode par un grand discours de Junon, qui consent devant tous les dieux assemblés, à l'apothéose de Romulus, à condition que les Romains ne relèveront jamais les ruines de Troie! Le Fèvre, homme de beaucoup d'esprit et de jugement fut frappé de la manière dont Junon réitère cette défense de rétablir la ville de Troie, et découvrit dans Suétone un passage qui lui donna le mot de cette énigme. César, dans le tems de sa dictature, avait résolu d'épuiser l'Italie d'hommes et d'argent, et de transporter à Alexandrie ou à Troie le siége de son empire. « Dans cette alternative, on avait dû penser que Troie aurait la préférence, étant le berceau de la famille des Jules; et si l'on veut se faire une idée de l'alarme qu'un tel projet dut jeter parmi les Romains, il suffit de se rappeler ce que devint Rome lorsqu'il fut réalisé trois siècles plus tard par la fondation de Constantinople. » Or, il est très-probable qu'Auguste, pour échapper aux conspirations dont il était sans cesse environné, eut envie de réaliser ce projet, qu'il le confia dans le secret à ses plus intimes amis, qu'Horace l'apprit de Mécènes, fut même engagé à le combattre, sans cependant le rendre public, ce qui explique la manière mystérieuse dont il en parle dans cette ode. Il est vrai que l'histoire ne parle point de cette résolution, mais il y a peu d'historiens de cette époque, et aucun ne contredit une hypothèse qui explique toute la marche de l'ode d'une manière si naturelle et si simple qu'il ne faudrait rien moins que des témoignages historiques d'une grande force pour la détruire.

On sent combien des discussions de ce genre, où des faits peu connus sont présentés avec la plus grande clarté, peuvent jeter de jour sur les poésies d'Horace.

Digitized by Google

On ne peut trop admirer la manière avec laquelle M. Vanderbourg y combat les opinions de ses prédécesseurs et n'adopte jamais une opinion, quelque ingénieuse qu'elle soit, sans l'avoir soumise au creuset du bon sens. C'est encore sous ce point de vue que j'indiquerai l'ode onzième du troisième livre, l'ode seizième du même livre, et les odes treizième et seizième du cinquième livre.

Quant aux notes placées après chaque ode, elles sont d'une clarté et d'une précision remarquables. Lorsque l'espace le lui permet, M. Vanderbourg y fait entrer de courtes défenses des leçons qu'il a suivies, et quelquefois il trouve le moyen de semer des fleurs dans un champ qui semble si aride. Il relève, avec une gaîté douce et piquante, les opinions bizarres des commentateurs qui l'ont précédé. Mais de toutes ces notes, les plus importantes, sans contredit, sont celles que le commentateur a placées à la fin du volume. Ce sont de véritables dissertations sur des questions d'un très-grand intérêt en littérature. Je voudrais citer et citer beaucoup, mais je redoute les lecteurs superficiels; cependant, comme je leur ai déjà payé mon tribut, je tâcherai en les ennuyant le moins possible, de remplir jusqu'à la fin le devoir qui m'est imposé comme critique.

C'est une chose fort plaisante de voir les anciens commentateurs s'escrimer à qui mieux mieux sur un mot, et, à force d'imagination, l'éloigner de son véritable sens qui était le plus simple et le plus facile à saisir. M. Vanderbourg en donne un exemple dans sa note sur le *parce, privatus* de l'ode huitième du troisième livre. « Ce mot *privatus* a embarrassé long-tems et même trop longtems les interprètes. Comment, disaient-ils, Horace peut-il traiter Mécènes de particulier, lorsqu'il était gouverneur de Rome (*præfectus urbis*), lorsqu'il avait le droit de bannir et de punir de mort! Il n'en était pas moins un particulier, répondaient les autres, puisqu'il était un simple délégué d'Auguste, et non un magistrat public. Tant qu'il vous plaira, répliquait-on, mais il eût é é très-peu poli de la part d'Horace de prendre ainsi les choses à la lettre pour traiter de simple particulier un

Digitized by Google

homme si puissant. A quoi vous amusez-vous? demandait *Guiet* : cette dernière strophe n'est pas d'Horace; il faut la supprimer. — Elle est d'Horace, répondait Bentley, mais on l'a mal entendue : le poëte dit à Mécènes que comme il n'a rien à craindre comme homme public, il ne doit point, comme homme privé (*privatus*), s'inquiéter de ses affaires particulières. — Voilà un beau sens! interrompait Dacier : Bentley croit apparemment que Mécènes passait son tems à revoir les comptes de son majordome..... *Cuningam* donne une autre explication, Saverdon copie *Cuningam*, MM. Mitscherlich et Wetzel ne sont pas du même avis, et la dispute dure encore. Cependant, selon Tannegui le Fèvre, dont M. Vanderbourg adopte l'opinion, il ne fallait que sous-entendre le mot *factus* pour prévenir toutes les chicanes. Horace conseille à Mécènes de se reposer des soins du gouvernement comme s'il était devenu un simple particulier (*factus privatus*).

Cette petite scène, assez comique dans son genre, donne une idée du travail immense auquel M. Vanderbourg a dû se livrer pour l'épuration du texte. Que d'opinions diverses, que de leçons ridicules, que d'interprétations fausses soutenues quelquefois avec esprit et quelques apparences de raison!..... Quel chaos il fallait débrouiller, et que d'explications nouvelles et justes M. Vanderbourg a données des passages que les critiques se croyaient forcés de corriger pour pouvoir les expliquer. Je n'en citerai que deux.

Dans l'ode quatorzième du troisième livre, ce passage :

..... Vos, o pueri et puellæ
Jam virum expertæ, male nominatis
Parcite verbis.

Ce passage offrait deux difficultés dont les plus savans critiques n'avaient pu triompher : la première et la plus importante roule sur le mot *expertæ* qui se trouve dans tous les manuscrits. Acron, le scholiaste de Cruquius, Torrentius, Lambin, Dacier, Bentley, Cuningam, Wetzel, etc., donnaient chacun, de ce passage, une explication différente, et avaient bien de la peine à

Digitized by Google

s'entendre, même en dénaturant la leçon des manuscrits. M. Vanderbourg a porté le coup-d'œil d'une saine critique, sur tant d'opinions diverses, et il interprète le passage d'Horace de manière à satisfaire tout-à-la-fois et le goût et la saison. J'indiquerai encore la défense de la leçon nouvelle *addidit* au lieu d'*abdidit* ou *reddidit*, ode quatrième du troisième livre : *fessas* cohortes *addidit* oppidis. En général, dans le choix d'un mot ou d'une opinion, M. Vanderbourg montre une connaissance profonde du génie de la langue latine, et ces dissertations renferment toujours quelque faits curieux sur les mœurs des Romains.

Je pourrais citer encore un grand nombre de notes très-importantes où le savoir se trouve revêtu de tout l'agrément dont il était susceptible. J'indiquerai seulement la belle dissertation sur le titre d'*épodes* donné au cinquième livre. M. Vanderbourg prouve jusqu'à l'évidence que ce livre n'a été publié qu'après la mort d'Horace, et qu'il ne doit son nom qu'à cette circonstance. J'indiquerai encore la note sur la découverte de la fontaine de *Bandusie*, par l'abbé Chaupy, une explication nouvelle des huit premiers vers de l'ode vingt-un du livre trois, que personne n'avait bien entendus, une note sur la découverte probable de l'oiseau *parra*. Une dissertation sur le personnage à qui l'ode douze du livre quatre est adressée; est-ce le poëte Virgile ou un négociant du même nom? Je terminerai cet article en parlant d'une discussion assez curieuse sur la manière dont les strophes des odes d'Horace *enjambent* souvent l'une sur l'autre.

M. Vanderbourg a cru pouvoir l'imiter quelquefois dans ces enjambemens qui nous paraissent une licence. Les raisons qu'il en donne m'ont semblé fort importantes et montrent un homme qui ne jette point sur la poésie un coup-d'œil craintif et minutieux. Laissons-le se défendre lui-même. « On m'a reproché en France de m'être permis dans une traduction l'*enjambement* d'une strophe sur l'autre; j'ai cru devoir m'excuser dans ma préface d'avoir pris jusqu'à six fois cette liberté dont mon auteur latin fait un si fréquent usage. Cependant, en rendant cet

Digitized by Google

hommage aux lois sévères de notre versification, je sentais fort bien que ces enjambemens n'étaient point un défaut dans la versification latine; bientôt j'y reconnus une beauté; j'y vis du moins une nécessité plutôt qu'une licence. Les strophes d'Horace imitées des lyriques grecs, n'ont jamais plus de quatre vers. C'est un espace assez étroit pour y développer une pensée : le poëte, et surtout le poëte lyrique, qui s'y trouve circonscrit, ne peut ni arrondir une période nombreuse, ni précipiter sa marche avec cette rapidité qu'Horace admire dans Pindare. L'obliger de s'y renfermer, c'est donner à ses chants une marche méthodique et symétrisée, tout-à-fait contraire à l'inspiration; c'est obliger un musicien à renoncer à l'*aria* pour ne plus composer que des romances. L'exemple d'Horace confirmait encore ces réflexions, car c'est dans ses odes les plus lyriques qu'il brise le plus souvent la mesure des strophes et en enchaîne plusieurs l'une à l'autre par le moyen de l'*enjambement*... » Cette observation est neuve, juste, et d'un homme qui a bien le sentiment de la poésie. C'est en effet dans ses plus belles odes qu'Horace se permet cette prétendue licence qui imprime à son style cette rapidité qui convient à un genre de poésie où la pensée ne doit point rencontrer d'obstacles à son essor.

Récapitulons maintenant tout ce que j'ai dit sur le travail de M. Vanderbourg. Sa traduction des odes d'Horace dans le système qu'il a suivi, est un ouvrage absolument neuf, et laisse bien peu de chose à désirer comme traduction fidèle, correcte et élégante. Les gens du monde qui ne lisent pas Horace dans sa propre langue, sauront apprécier dans cette traduction et les beautés qui tenaient au tems et aux mœurs, et celles dont le tems et les mœurs n'ont point terni l'éclat. Les gens de lettres, ceux du moins qui lisent et jugent sans esprit de système et sans partialité, jouiront d'une lutte où notre langue s'élève souvent au niveau de la langue latine par la précision, et quelquefois par l'harmonie. Les hommes qui ont fait une étude spéciale du texte d'Horace, verront leurs doutes éclaircis par la sagacité d'un commentateur infatigable, cherchant la vérité de bonne foi, prêt à lui

Digitized by Google

sacrifier même ses intérêts comme poëte, et joignant à toutes les connaissances nécessaires pour arriver à son but, cette simplicité et cette modestie inséparable du savoir et du talent. A. J.

FRÈRES ET SŒUR.

Nouvelle, par Mme CAROLINE PICHLER, *traduite par Mme* DE MONTOLIEU.

(SUITE.)

IL y avait un an qu'Auguste était parti, lorsque la guerre se déclara ; son régiment fut commandé pour la campagne, et aux douleurs de la séparation vinrent se joindre dans l'ame de Julie les plus déchirantes inquiétudes. Les papiers publics seuls lui apprenaient le sort du régiment ; Auguste y était nommé avec distinction. Dans plusieurs affaires dans lesquelles il s'était trouvé, il avait montré tant de bravoure qu'il avait été enfin nommé capitaine sur le champ de bataille. Elle partagea avec orgueil la gloire de son ami, et un léger espoir se réveilla dans son sein, en pensant que cet événement si prompt pourrait le conduire à la fortune et détruire la seule objection spécieuse de son père contre leur union. Son courage s'appuyait de cette lueur d'espérance, elle commençait à croire à la possibilité d'un meilleur avenir, lorsque la nouvelle d'une grande bataille se répandit dans la capitale. Personne n'en connaissait les détails ; le régiment d'Auguste devait y avoir pris part, et avait, disait-on, beaucoup souffert. L'incertitude tourmentait la pauvre Julie, et le comte ainsi que Charles la partageaient vivement. Il arriva une lettre du colonel d'Auguste, qui avait écrit quelquefois à son père, et dont elle reconnut l'écriture sur l'adresse : un triste pressentiment s'empara d'elle ; mais malgré son ardent désir de savoir quelque chose du contenu, elle ne voulut pas demander à son père des nouvelles de celui dont, ce qu'elle appelait un caprice barbare, l'avait séparée. Oppressée de mille sentimens divers et pleine d'angoisse, elle était dans son appartement, attentive au moindre bruit qu'elle entendait dans l'hôtel, à chaque pas qui résonnait dans les corridors, lorsque Charles entra ; elle s'avança précipitamment vers lui et le regarda fixement ; il gardait le silence, mais elle

Digitized by Google

lisait sur sa douce et bonne physionomie la contrainte qu'il s'imposait pour paraître calme, tandis que son ame était violemment agitée. Il y a de mauvaises nouvelles d'Auguste, dit-elle vivement : son colonel a écrit, il a écrit à notre père; il est blessé, peut-être mort! Charles recula en pâlissant et en disant : D'où saurais-tu?....

— Ah c'est donc vrai! oh! vite, vite donne-moi le coup mortel, sans prolonger mes souffrances. Chère Julie, dit Charles, en voyant par ces paroles qu'elle n'en savait pas autant qu'il l'avait cru d'abord, j'ignore ce que tu peux avoir appris, mais il n'y a pas autant de mal que tu l'imagines.

— Pas autant de mal! il y en a donc du mal, qu'est-ce que c'est donc? je t'en supplie, ne me laisse pas aussi long-tems à la torture!

— Tu es hors de toi, ma bonne sœur, et dans cet état je n'ose vraiment pas te communiquer une nouvelle désagréable.

Je suis tranquille, répondit-elle après un instant de silence, je suis parfaitement calme, parle seulement.

— Mon père m'a fait appeler chez lui. Il a reçu des nouvelles de la bataille de ***

— Et Auguste?

— Il s'y est tellement distingué que le prince de *** lui a attribué une grande part à notre victoire; il a enfoncé avec son escadron les ennemis dans le moment le plus critique, avec la plus grande bravoure, et les a forcés à se retirer de la position la plus importante.

— Et il a été tué?

— Il vit, Julie; mais il est blessé et prisonnier. Son impétuosité l'a entraîné trop avant dans les rangs ennemis, et là il a reçu une balle qui l'a renversé de cheval et l'a laissé en leur pouvoir.

— Où est-il blessé?

— Dans la poitrine.

— Et il pourrait en guérir! Oh! non jamais. Ne me trompez pas, Charles, il est mort ou bien près de mourir.

— Non, ma sœur, je t'en fais serment, il vit, et le général ennemi, à qui son colonel a écrit à son sujet, donne de l'espoir pour sa guérison. Sa valeur lui a acquis l'estime même des ennemis. Le général le fait soigner comme son propre fils.

— Hélas! ses vertus lui font trouver chez des étrangers, chez des ennemis, une amitié que ses proches lui ont re-

Digitized by Google

fusée. En disant ces mots avec amertume, ses larmes recommencèrent à couler avec abondance : Charles pleurait sincèrement avec elle, tout en cherchant à la consoler, tandis que lui-même aurait eu besoin de consolations.

Ce que Julie croyait et ce que Charles craignait sans oser l'avouer arriva ; une seconde lettre apporta la nouvelle de la mort d'Auguste. Cette lettre du général ennemi, adressée au comte de Winterfels lui-même, et incluse dans celle du colonel, en donnait tous les détails, et exprimait l'estime et l'amitié qu'Auguste avait inspirées dans l'armée ennemie ; on y avait joint un certificat authentique de sa mort et un anneau qu'Auguste portait au doigt et qu'il avait remis en mourant au général pour le faire parvenir à sa cousine ; c'était le même qu'elle lui avait donné à son départ. Winterfels fut profondément affligé ; sa douleur allait jusqu'au désespoir et paraissait renforcée par les reproches qu'il se faisait. La tristesse de Charles s'exhalait en larmes qui le soulageaient. Julie seule supportait avec une fermeté apparente le coup affreux qui la frappait plus que les autres ; elle gardait le silence et ne laissait échapper ni larmes ni plaintes. Quelque tems après arrivèrent les gens d'Auguste avec ses équipages et ses chevaux : le comte ne voulut pas les voir ; mais Julie alla secrètement auprès d'eux et se fit dire toutes les circonstances du sort de son ami, depuis son départ jusqu'au dernier moment de sa vie : elle se fit donner par son domestique, à l'insçu de son père quelques bagatelles qui lui avaient appartenu, et les cacha soigneusement à tous les yeux. C'était là sa plus grande richesse, et elle attachait à leur possession le seul bonheur dont elle pût encore jouir. Des semaines, des mois s'écoulèrent, et enfin une année entière depuis ce triste événement. Le comte et Charles s'étaient consolés, mais le cœur de Julie saignait encore comme au premier jour ; elle repoussa avec froideur et indifférence plusieurs partis qui se présentèrent pour l'épouser, et l'idée qu'elle nourrissait depuis long-tems dans son ame, de finir ses jours dans un couvent, prenait chaque jour plus de force et de consistance : elle ne savait que trop combien son père était opposé à ce projet, cependant elle espérait parvenir à son but en agissant avec prudence et avec suite. Une sœur de son père était abbesse d'un chapitre noble fort considéré ; elle avait été depuis maintes années en correspondance avec cette tante ; elle lui confia son désir d'embrasser la vie monastique, et la pria de lui aider

Digitized by Google

dans cette intention. L'abbesse aimait sa nièce; des souvenirs d'une jeunesse malheureuse lui inspirèrent une tendre compassion, et elle s'y prit avec assez de finesse pour amener le comte à permettre que Julie allât passer quelques tems à l'abbaye, afin de faire sa connaissance personnelle, d'autant plus qu'elle lui destinait son héritage. Winterfels y consentit à regret; il soupçonnait le but qu'on voulait lui cacher, mais il ne put pas se refuser aux sollicitations d'une sœur qu'il avait à ménager : le printems suivant fut donc fixé pour ce voyage. Julie avait désiré depuis long-tems de s'éloigner de la maison paternelle, où elle ne trouvait à chaque pas que des souvenirs douloureux, et où un genre de vie bruyant la fatiguait et l'importunait; son ame avait besoin d'une tranquillité qui seule pouvait soulager ses peines; elle ne soupirait plus que pour la solitude et la retraite.

Accompagnée d'une seule femme de chambre, elle se mit en route dès que la saison le lui permit. Elle avait peu vu de pays, et n'avait jamais voyagé que de la capitale aux terres de son père; maintenant elle parcourait différentes provinces, vastes et riches, dans le plus beau moment de l'année; leur aspect produisait un effet bienfaisant sur son ame. La variété des objets qu'elle voyait sans s'y arrêter, le calme qui régnait autour d'elle lui donnait un bien-être qu'elle n'avait pas éprouvé depuis long-tems. Au bout de cinq jours de route elle arriva, sur le soir, dans une riante vallée entourée de collines peu élevées et couronnées de bois, au milieu de laquelle était situé, sur une élévation, derrière une petite ville d'un aspect un peu antique, le superbe chapitre avec ses tours, ses portiques et ses vitreaux, qui resplendissaient au loin aux rayons du soleil couchant. Au pied des collines qui bordaient l'horizon, coulait majestueusement un beau fleuve au milieu de fertiles guerets et de prairies émaillées. Le commerce et l'industrie animaient la grande route. A l'entrée de la ville était un pont-levis, qui conduisait à une porte gothique, surmontée de créneaux, percée de meurtrières : tout indiquait que dans le moyen âge cette ville avait été une place forte. Elle traversa des rues sombres et étroites : les habitans, assis devant les portes de leurs maisons et de leurs boutiques, se reposaient des travaux du jour et babillaient amicalement ensemble : ils saluèrent respectueusement les dames et leur brillant équipage. La statue d'un saint sur la grande fontaine de la place, les peintures

Digitized by Google

tirées de l'histoire sainte et les passages de l'Ecriture, dont tous les bâtimens étaient décorés, inspiraient à Julie la paix de l'ame et un doux recueillement. Elle avait atteint l'extrémité de la bourgade, et après avoir passé une porte pareille à la première, elle se retrouva dans la riante campagne, et tout près du but de son voyage et de son habitation future. Sa voiture entra avec fracas sous la voûte d'un grand portail et dans les vieilles cours du monastère, dont l'architecture antique, mais belle et régulière, offrait une masse imposante et bien proportionnée. De nombreux laquais parurent, et l'aidèrent à descendre de voiture. Sur le perron, elle fut reçue par deux chanoinesses enveloppées dans de longs vêtemens de soie noire, qui la conduisirent dans l'appartement de l'abbesse, où la magnificence d'une cour se mêlait à la dignité ecclésiastique; sa tante sortit d'un cabinet pour venir à sa rencontre.

La haute et belle taille de l'abbesse, la douceur et la sérénité de ses traits qui conservaient encore des traces de beauté; ses cheveux argentés qui brillaient sous sa coiffure noire, la longue robe noire dont la queue s'étendait au loin sur le tapis, la croix de diamans sur sa poitrine; l'expression de dignité, de piété et de résignation qui régnait sur toute sa personne firent, au premier coup-d'œil, une profonde impression sur Julie; elle était saisie d'admiration et de respect, et tomba involontairement à genoux en baisant avec vénération la main que lui tendait l'abbesse: celle-ci était aussi très-émue, et ce ne fut que quelques momens après qu'elles furent en état de se parler. La tante demanda des nouvelles de son frère, de Charles; les chanoinesses se mêlèrent avec intérêt à la conversation qui devint animée et agréable; bientôt Julie s'y trouva aussi à son aise que si elle y eût passé toute sa vie. Une cloche donna le signal du souper; l'abbesse se leva, Julie et les chanoinesses la suivirent. Tout dans cette maison portait l'empreinte d'une règle stricte et solennelle, à laquelle tous ses habitans paraissaient se soumettre avec plaisir: tous les jours se passaient dans une uniformité que rien n'altérait. Julie voulut aussi se soumettre aux règles du chapitre; elle en obtint la permission, et depuis lors elle partagea toutes les occupations et toutes les heures de dévotion des chanoinesses. N'osant pas encore adopter entièrement leur costume, elle se mettait cependant toujours en noir, et pouvait ainsi porter le deuil de celui auquel elle vouait tout ses souvenirs, et aux regrets duquel elle voulait

Digitized by Google

consacrer dans un pieux recueillement le reste de sa vie. Des ouvrages de son sexe, d'utiles lectures propres à cultiver l'esprit et le cœur, et des exercices de piété se partageaient son tems, qui s'écoulait avec une douce et paisible monotonie. Chaque matin elle avait devant les yeux l'emploi de sa journée, dont rien ne pouvait la détourner, et chaque soir elle s'endormait avec la conscience satisfaite de l'avoir remplie avec activité et avec zèle; son âme éprouvait un charme inexprimable et consolant dans la tranquillité du cloître, où elle était entourée d'objets saints et sublimes qui lui rappelaient à chaque instant la présence et la puissance de Dieu dont elle se sentait plus rapprochée. Ce sentiment commençait à cicatriser les profondes blessures de son cœur et à adoucir l'amertume qui s'était répandue sur tout son être.

C'est ainsi que se passèrent six mois, sans qu'elle en eût aperçu la durée et sans qu'aucun événement vint troubler son repos. Toutes les fois que le comte de Winterfels avait parlé dans ses lettres de son retour, elle et sa tante avaient trouvé des prétextes spécieux pour le différer. Enfin l'automne allait finir, et l'hiver exerça son influence accoutumée sur la santé de son père; elle ne put résister aux sollicitations qu'il lui faisait pour revenir auprès de lui. A l'abbaye, elle avait appris mieux que jamais qu'il fallait savoir subordonner ses désirs à ses devoirs, et contribuer au bonheur d'autrui aux dépens du sien propre. Elle prit donc congé de sa tante, de ses amies, de ce séjour paisible, non sans verser des larmes amères, et se remit en route avant que la saison devint trop rigoureuse. Elle avait déjà fait la moitié du chemin sans accident, lorsqu'un après-midi où il faisait un tems de pluie et de brouillard fort désagréable, et où les mauvais chemins lui faisaient ardemment désirer d'atteindre bientôt la couchée, un essieu de sa voiture se cassa. Elle se trouva dans le plus grand embarras: la ville où elle devait passer la nuit était éloignée, et l'on ne voyait bien loin à la ronde aucune habitation; seulement à un quart de lieue de la route on apercevait au travers des arbres à moitié défeuillés, les toits de quelques cabanes. C'était en effet un village, et Julie fut forcée de sortir de son équipage et d'y aller à pied par une pluie perçante et des boues affreuses, sans avoir l'espoir d'y trouver d'autre gîte qu'une misérable chaumière. Elle entra dans la maison qui lui parut la plus aisée; on la reçut avec bonté, et on lui offrit tout ce qu'on possédait; mais ce tout était bien

Digitized by Google

peu de choses. Comme elle ne pouvait rien changer à son sort, elle s'y résigna, s'assit tranquillement autour du foyer de la cuisine, avec la paysanne et ses deux filles, et leur aida même à peler les pommes-de-terre qu'elles préparaient pour le souper, tandis que ses gens, bien plus mécontens qu'elle-même, parcouraient le village pour trouver quelque chose de mieux. La paysanne était toute ravie de la condescendance de la belle dame étrangère, et répondait avec loquacité aux questions que Julie lui faisait sur la contrée, le voisinage, etc., plutôt par ennui que par curiosité. Elle apprit que le village où elle se trouvait dépendait d'une terre seigneuriale, qu'un émigré des Pays-Bas, le marquis de Neuillange, avait achetée, il y avait deux ans, et qu'il avait fort améliorée et embellie depuis lors. Le marquis était un très-jeune homme, mais la marquise son épouse était déjà assez âgée. La paysanne faisait de tous les deux les plus grands éloges. Julie témoigna de l'étonnement de ce qu'une femme aussi sensée, aussi estimable qu'on lui peignait la marquise avait pu faire un mariage aussi disproportionné; la paysanne ne sut lui dire autre chose, sinon qu'elle était fort riche, et pour son âge encore très-belle, et que son mari, qui l'avait épousée étant officier, vivait très-bien avec elle, et ne lui donnait jamais aucun motif de jalousie. C'est très-bien de sa part, dit Julie; elle trouvait que la marquise pouvait être excusable, mais elle ne pouvait l'approuver. Elle allait continuer la conversation, lorsqu'un laquais élégamment vêtu en chasseur, entra dans la chaumière, et présenta à la dame étrangère les complimens de ses maîtres, le marquis et la marquise de Neuillange, avec l'invitation pressante de venir passer la nuit au château. Julie hésita un instant, mais un coup-d'œil sur la chambre, non-seulement misérable, mais malpropre qu'on lui destinait, la décida à accepter l'offre obligeante qui lui était faite. Elle fit appeler ses gens, trouva la voiture du marquis devant la porte, et se rendit au château encore assez éloigné, à la grande satisfaction de ses domestiques, dont le mécontentement de ne pas trouver de meilleur gîte avait fait bruit dans le village, et porté à la connaissance du seigneur la nouvelle de l'accident qu'avaient éprouvé les voyageurs.

Julie fut introduite au travers d'une file d'appartemens meublés avec une élégante simplicité, dans un joli cabinet où une femme, d'entre quarante et cinquante ans, encore fort belle, la reçut avec une noble aménité. Elle parlait

Digitized by Google

français, et tout annonçait en elle le meilleur ton et les manières les plus distinguées. Elle s'informa avec politesse et ménagement du nom de la personne qu'elle avait le plaisir de recevoir chez elle. Julie se nomma, et vit avec étonnement un mouvement de trouble traverser la belle physionomie de la marquise, qui changea de couleur; mais cela disparut en un clin d'œil, et elle continua la conversation avec la même aisance. Un moment après, voyant que les habits de Julie étaient mouillés, elle la pressa d'en changer, et la conduisit dans les appartemens qui lui étaient destinés. Julie fut bientôt habillée et redescendit auprès de la marquise, qui parut ne pas s'être attendue à la revoir si tôt; sur le canapé à côté d'elle, était un jeune homme dont le visage était penché sur la main de la marquise qu'il baisait avec tendresse. Au bruit que fit Julie en ouvrant la porte, il se releva, et elle resta comme frappée d'un coup de foudre; sa stupéfaction retint un cri perçant qu'elle allait pousser. C'était Auguste lui-même, ou au moins sa parfaite image. La marquise interrompit ce moment de silence en présentant à Julie le marquis de Neuillange, et en disant à celui-ci : « Voilà la comtesse de Winterfels qu'un heureux hazard a conduit chez nous. Le marquis se leva et salua froidement, en disant une phrase de politesse ordinaire pour témoigner le plaisir qu'il avait de faire sa connaissance. Julie n'était pas en état de répondre; des larmes qui se pressaient dans ses yeux, mais que l'incertitude et la fierté blessée retenaient encore, lui ôtaient la parole; elle ne savait ce qui lui arrivait, si c'était un spectre qu'elle voyait, si la mort rendait sa proie, ou s'il était possible qu'un jeu de la nature eût pu produire deux êtres si parfaitement ressemblans; elle tremblait comme la feuille, et sentant qu'elle allait tomber, elle se retint à un meuble qui se trouvait à côté d'elle. La marquise s'en aperçut et courut à elle pour la soutenir; mais celui qui était la cause de tant d'émotion, restait immobile, et en apparence parfaitement tranquille à sa place. Le cœur de Julie en fut encore plus révolté, et succombant à sa douleur, elle tomba sur un fauteuil. La marquise effrayée voulut appeler au secours, mais Julie ne pouvant pas parler lui fit avec la main un signe pour l'arrêter; elle n'avait dans ce moment d'autre désir que de pouvoir sortir de l'appartement : la marquise lui témoignait un empressement si amical, que le calme et l'insensibilité d'Auguste lui étaient d'autant plus pénibles. Elle jeta les yeux sur lui; un regard sombre et froid ren-

Digitized by Google

contra le sien : cela lui rendit sa fierté et ses forces. Ce n'est pas lui, se disait-elle, cela ne se peut pas ; c'est un jeu de la nature, un effet du hasard, et je suis une insensée de me laisser tellement abattre par une folle illusion. Elle s'efforça de reprendre du sang froid et elle y réussit. Elle se décida à ne pas quitter le sallon, et dit à la marquise qu'elle était sujette à des vertiges subits mais très-passagers, que maintenant elle se sentait fort bien. Elle s'assit à côté de la marquise, sur un canapé ; le marquis était vis-à-vis. Julie ne pouvait détacher ses yeux de cette figure énigmatique ; elle épiait chaque son de sa voix, comparait en elle-même chaque trait, chaque mouvement avec l'image gravée si profondément dans son ame, et tantôt elle croyait être sûre que c'était lui ; tantôt elle trouvait de frappantes différences. Le marquis était beaucoup plus maigre, un peu plus grand, plus pâle, il avait les traits plus prononcés qu'Auguste : sa voix était aussi un peu plus sourde et n'avait pas ce son si agréable qui l'enchantait dans la bouche de son cousin ; et enfin comment aurait-il été possible que l'ami de sa jeunesse, qui lui avait juré une foi éternelle, dont elle connaissait la constance et le caractère, eût changé à ce point, qu'il eût perdu tout souvenir des ses anciens sentimens, qu'il poussât même l'impudence au point de ne pas vouloir reconnaître non-seulement sa bien aimée, mais sa plus proche parente, la fille de son bienfaiteur. Non, ce n'était pas Auguste ! Auguste reposait depuis long-tems dans la tombe, et ce qui la troublait à présent n'était qu'un hasard miraculeux, et rien de plus.

Le marquis prenait peu de part à la conversation ; bientôt il se leva et sortit : Julie le suivit des yeux, et fut saisie de nouveau de trouble et de frayeur ; il avait dans sa démarche le même défaut qu'Auguste avait conservé depuis le jour où il s'était blessé au pied pour lui sauver la vie. Cette circonstance détruisit tout-à-fait le calme apparent que Julie avait conservé jusqu'alors avec tant de peine. La marquise la vit pâlir de nouveau, et la prit dans ses bras pour l'empêcher de tomber. Pardonnez, madame, dit Julie, je ne vous cause que de la peine et de l'embarras, et vous regretterez sûrement de m'avoir donné l'hospitalité. La marquise lui serra la main avec amitié, la rassura, lui fit respirer des sels, et la pria de se calmer. Regardez ma maison comme la vôtre, lui dit-elle, voyez en moi une amie qui vous prie de laisser un libre cours à vos senti-

Digitized by Google

mens, et qui les partagera sincèrement. Ces mots prononcés avec l'accent de la vérité et d'une profonde sensibilité, le regard plein d'expression qui les accompagnait, les larmes qui remplissaient les yeux de la marquise inspiraient à Julie autant d'amitié que de confiance; elle se soulagea en versant aussi des larmes, et laissa échapper quelques mots vagues sur son sort. Lorsque la conversation fut devenue un peu plus calme, la marquise dit comme pour excuser son mari de les avoir quittées, qu'il était aussi indisposé, et que lorsqu'il faisait mauvais tems, il souffrait toujours de ses anciennes blessures.

Le marquis a donc servi? reprit Julie.

— Il n'a fait qu'une campagne; une blessure au pied et une autre à la poitrine l'ont forcé à prendre sa retraite.

Julie réfléchit un instant; de nouveau le doute s'emparait d'elle: la blessure d'Auguste au pied n'était pas une suite de la guerre. La marquise lui raconta alors qu'on l'avait apporté chez elle blessé, et que pendant sa maladie elle avait appris à le connaître et à l'estimer. Julie ne savait que penser, chaque nouvelle circonstance détruisait l'idée que la précédente avait fait naître. Elle était inquiète, préoccupée, malheureuse, et fut très-satisfaite lorsqu'on vint annoncer que le souper était servi. On annonça en même tems que le marquis se faisait excuser de ne pouvoir pas y paraître, ayant été obligé de se mettre au lit. Julie fut encore très-contente de trouver dans la salle à manger l'aumônier et le secrétaire de la maison, et d'être par-là dispensée de soutenir à elle seule la conversation. Le souper ne fut pas long, la marquise l'abrégea autant que possible, pour que Julie pût aller se reposer des fatigues de la journée; celle-ci espérait retrouver dans la solitude de sa chambre la faculté de débrouiller ses idées. Elle le tâcha, mais en vain, le sommeil ne vint pas même l'interrompre dans cette pénible occupation, et le jour, déjà assez tardif dans cette saison, la trouva encore éveillée. Le résultat de toutes ses réflexions, de tous ses souvenirs, de toutes ses combinaisons et de la comparaison de chaque circonstances qu'elle avait observées, fut cependant que le marquis et Auguste étaient bien effet la même personne: elle se rappela chaque mot de la marquise, le trouble momentané de celle-ci lorsqu'elle s'était nommée; plusieurs détails énigmatiques et obscurs dans la nouvelle que l'on avait débitée de la blessure et de la mort d'Auguste, son silence obstiné à son égard pendant qu'il avait été au régiment; elle

Digitized by Google

en conclut qu'il avait fait la connaissance de son épouse avant la dernière bataille, et que c'était pour cela qu'il s'était fait transporter chez elle, qu'il avait ensuite fait courir lui-même le bruit de sa mort, pour rompre tous ses anciens liens, et pour épouser cette femme. Quelque douloureuse que fut cette conjecture, elle n'y trouvait pas moins la plus forte vraisemblance, c'était au moins la seule manière d'expliquer un événement aussi extraordinaire; et encore ne l'avait-elle adoptée qu'après en avoir rejeté une foule d'autres, encore plus romanesques et plus impossibles. Elle se décida à quitter le plutôt possible cette maison, où un plus long séjour ne pourrait qu'être embarrassant et pénible pour ses habitans et pour elle-même. Elle s'habilla donc très-promptement, fit donner ordre à ses gens de tout préparer pour le départ; puis elle descendit auprès de la marquise, qui l'attendait avec le déjeuner. Le marquis était dans l'appartement; ses traits, ses yeux, portaient la trace d'une nuit passée dans l'insomnie et les souffrances: ce pouvait être l'effet d'un mal physique, mais aussi peut-être de ses remords, de sa confusion et de son repentir. La conversation fut presque toute en monosyllabes; Julie annonça sa résolution de partir tout de suite; la marquise la pria poliment de ne pas se presser autant; elle s'en défendit de même; mais le marquis ne dit pas un mot. Lorsqu'elle se leva pour s'en aller, il lui offrit cependant son bras; Julie ne put pas prendre sur elle de le regarder; les yeux baissés elle posa son bras sur le sien; il lui parut qu'il tremblait, et une violente émotion vint encore la bouleverser. Aucun d'eux ne proférait une parole. C'est ainsi qu'ils traversèrent les appartemens jusqu'aux escaliers; là Julie s'arrêta pour prendre congé. Le marquis semblait vouloir retarder le moment de la séparation, il tenait la main de Julie dans les siennes, et son tremblement devenait à chaque instant plus fort. Elle leva les yeux; un regard brûlant mais excessivement triste répondit au sien: Auguste! s'écria-t-elle avec force. Le marquis alors s'arracha de son bras et rentra avec précipitation: elle le suivit des yeux en tremblant et sans remuer de la place, enfin elle se tourna, cacha son visage inondé de larmes dans son mouchoir, et se jeta dans la voiture, le cœur déchiré par mille sentimens douloureux.

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Lettre inédite de LAVOISIER, *écrite la veille de son supplice* (le 16 floréal an II) *à M.* DEVILLERS, *son parent.*

J'AI obtenu une carrière passablement longue, sur-tout fort heureuse, et je crois que ma mémoire sera accompagnée de quelques regrets, peut-être de quelque gloire. Qu'aurais-je pu désirer de plus ? Les événemens dans lesquels je me trouve enveloppé vont probablement m'éviter les inconvéniens de la vieillesse. Je mourrai tout entier, et c'est encore un avantage que je dois compter au nombre de ceux dont j'ai joui. Si j'éprouve quelques sentimens pénibles, c'est de n'avoir pas fait plus de bien, c'est de n'avoir pas fait tout celui que je projettais pour ma famille, c'est d'être dénué de tout, et de ne pouvoir lui donner, ni à elle, ni à vous, aucun gage de mon attachement et de ma reconnaissance.

Il est donc vrai que l'exercice de toutes les vertus sociales, des services importans rendus à la patrie, une longue carrière utilement employée pour le progrès des arts et des connaissances humaines, pour le bonheur de l'humanité, ne suffisent pas pour préserver d'une fin sinistre, et pour éviter de périr en coupable.

Je vous écris aujourd'hui, parce que demain il ne me serait peut-être plus permis de le faire, et que c'est une douce consolation pour moi de m'occuper de vous et des personnes qui me sont chères dans ces derniers momens. Ne m'oubliez pas auprès de ceux qui s'intéressent à moi ; que cette lettre leur soit commune ; c'est vraisemblablement la dernière que je vous écrirai.

Signé, LAVOISIER.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

CLASSE DES BELLES-LETTRES ET ARTS.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie de 1813, *la Mort héroïque d'Alain Blanchard*, capitaine des bourgeois de la ville de Rouen, à l'époque du siége de cette ville par Henri V, roi d'An-

Digitized by Google

gleterre. Aucun des poëmes envoyés au concours n'a mérité le prix; cependant l'Académie a cru devoir en distinguer deux par une mention honorable; le premier ayant pour épigraphe : *A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère!* le deuxième : *Vestigia græca ausi deserere et celebrare domestica facta.*

Ce sujet, vraiment national, est remis de nouveau au concours pour le prix de 1814. L'Académie engage tous ceux qui désireraient concourir, à retracer dans un exposé rapide l'état déplorable où se trouvait la France à cette époque; ils rappelleront que Charles VI était alors en démence; que le duc de Bourgogne avait, par un traité secret, reconnu Henri V roi des Français; que Blanchard attendit vainement les secours que ce duc avait promis à la ville assiégée par le roi d'Angleterre. Ils peindront cette malheureuse cité en proie aux horreurs de la famine; ils voueront à la haine de tous les Français *Guy le Bouteiller*, gouverneur de Rouen, trahissant sa patrie et faisant scier un pont sur lequel devait passer Blanchard à la tête de ses guerriers, dont la moitié périt victime de cette trahison; et lorsqu'ils auront conduit le brave Blanchard dans le camp de Henri, qui devait être son tombeau; quand la hache des bourreaux sera prête à frapper la victime, ils n'oublieront pas de consacrer les dernières paroles du héros.

Trois citoyens devaient être immolé à la fureur de Henri : deux ont trouvé dans l'avarice du prince les moyens de se conserver la vie.

« Je suis pauvre, dit Blanchard, mais si j'avais de la fortune, je » ne l'emploierais pas à empêcher un Anglais de se déshonorer. »

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr.; les mémoires seront écrits en français ou en latin.

Les poëmes, lisiblement écrits, doivent être envoyés francs de port, pour le 1er juin 1814, terme de rigueur, à M. Pinard de Boishébert, secrétaire de la Classe des Belles-Lettres. Les membres résidans sont seuls exclus du concours.

Les auteurs mettront en tête de leur ouvrage une devise répétée sur un billet cacheté, qui contiendra leur nom et leur demeure.

CLASSE DES SCIENCES.

La question proposée par la Classe des Sciences de l'Académie pour le concours de 1814, est la suivante :

Trouver un vert simple ou composé, susceptible de toutes les nuances de cette couleur, applicable sur fil et sur coton filé, aussi vif et aussi solide que le rouge des Indes.

L'Académie n'accordera le prix, qui sera une médaille d'or de la valeur de 300 fr., que sur des échantillons du poids de 3 ou 4 hectogrammes au moins, et qui devront être joints aux mémoires. Ces mémoires, écrits en français ou en latin, seront adressés francs de port à M. Vitalis, secrétaire perpétuel de l'Académie pour la Classe des Sciences, avant le 1er juin 1814. Les académiciens résidans sont seuls exclus du concours.

Les auteurs mettront en tête de leur mémoire une devise ou épigraphe, qui sera répétée sur un billet cacheté contenant l'indication de leurs nom et demeure. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où le mémoire aurait remporté le prix.

Digitized by Google



POLITIQUE.

L'Angleterre a encore une fois voulu que le continent fût ensanglanté pour sa cause, et son génie l'a emporté à Prague sur celui qui voulait la tranquillité de l'Europe, la liberté des mers et le repos du monde. La campagne est rouverte; les hostilités ont recommencé sur toute la ligne; les évènemens militaires se sont succédés avec une telle rapidité qu'il a été impossible, au quartier-général de S. M., de donner à la rédaction des bulletins officiels le tems et les soins nécessaires. Dans ces circonstances, tandis que les journaux allemands faisaient connaître quelques faits isolés, que nous réunirons dans la suite de cette notice, le *Moniteur* a publié deux lettres des ministres de l'Empereur, qui sont auprès de S. M.; nous nous empressons de les mettre sous les yeux du lecteur.

La première est de M. le comte Daru, ministre secrétaire-d'Etat, adressée au ministre de la guerre; elle est datée de Gorlitz, le 24 août 1813, et conçue en ces termes:

« M. le duc, comme je vois que l'Empereur est extrêmement occupé, tantôt sur les bords de la Bober, tantôt sur les débouchés de la Bohême, et tantôt sur l'Elbe, et comme la campagne est extrêmement active, il serait possible que S. M. n'eût pas trouvé un moment pour vous écrire.

» Je crois utile de faire connaître à V. Exc. que l'armée est dans le meilleur état, et abondamment pourvue de tout ce qui lui est nécessaire.

» L'armée ennemie, qui était en Silésie, a été battue et repoussée au loin. Les débouchés de la Bohême ont été occupés et fortifiés. Il paraît que, dans ce moment, S. M. manœuvre l'armée ennemie sur l'Elbe.

» Celle de nos armées qui manœuvrait vers le Brandebourg, doit être entrée aujourd'hui à Berlin.

» Celle du prince d'Eckmühl, réunie au corps danois, doit être maintenant à quelques marches de cette ville.

» Je prie V. Exc. d'agréer, etc. »

Signé, le comte Daru.

Digitized by Google

La seconde lettre est de M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures, et adressée à S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire; elle est datée de Dresde, le 27 août, à six heures du soir, et ainsi conçue :

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de vous écrire, hier 26, et d'annoncer à V. A. S. que les armées russe, prussienne et autrichienne avaient marché pour attaquer Dresde sous les yeux de leurs souverains, et qu'elles ont été repoussées sur tous les points.

» On comprendra facilement que l'Empereur est tellement occupé, qu'il est impossible de donner en ce moment un récit détaillé des événemens qui ont eu lieu.

» Les hostilités ont commencé le 17; S. M. était entrée en Bohême le 19, occupant les principaux débouchés à Rumbourg et à Gabel, et ayant porté ses troupes jusqu'à douze lieues de Prague. Le 21, elle était en Silésie, battant l'armée russe et prussienne des généraux Sacken, Langeron, Yorck et Blucher, et forçant les belles positions de la Bober.

» Pendant que l'ennemi croyait encore S. M. au fond de la Silésie, elle y laissait une puissante armée sous les ordres du duc de Tarente, faisait faire dix lieues par jour à sa garde, et arrivait à Dresde menacée depuis plusieurs jours d'une attaque imminente. S. M. est entrée dans la ville hier à neuf heures du matin, et a fait aussitôt ses dispositions.

» A trois heures après-midi, les armées russe, prussienne et autrichienne, commandées par les généraux Wittgenstein, Kleist et Schwarzenberg, ont déployé 150,000 hommes, marchant contre la ville. Toutes les attaques ont été repoussées avec la seule garde vieille et jeune, qui s'est couverte de gloire. L'ennemi a laissé 4000 morts aux pieds de nos redoutes. On a pris 2000 hommes, un drapeau, et plusieurs pièces de canon.

» Ce matin à 4 heures, l'Empereur était sur le terrein : la pluie tombait par torrens, les maréchaux duc de Raguse et de Bellune passaient les ponts avec leur corps. A 8 heures, notre attaque a commencé par une canonnade très-vive. L'extrême gauche de l'ennemi était commandée par les généraux autrichiens Ignace Giulay et Klenau, et séparée du reste de l'armée par la vallée de Plaüen. L'Empereur l'a fait attaquer par le maréchal duc de Bellune et par la cavalerie du général Latour-Maubourg, sous les ordres du roi

Digitized by Google

de Naples. On compte déjà parmi les trophées de cette journée 15,000 hommes, dont le feld-maréchal-lieutenant Metzko, deux généraux de brigade, beaucoup d'officiers supérieurs, 20 pièces de canon et 10 drapeaux.

Pendant ce tems, le général Vandamme qui avait débouché par Kœnigstein, s'emparait du plateau de Pirna, se mettait à cheval sur la route de Péterswalde et se rendait maître des débouchés de la Bohême, en battant 15,000 h. qui s'étaient présentés devant lui, et faisant un bon nombre de prisonniers.

» En ce moment les routes de Péterswalde et de Freiberg sont coupées : les Russes et les Prussiens étaient venus par la route de Peterswalde, et les Autrichiens par celle de Freyberg.

» Si l'armée ennemie qui est nombreuse, puisqu'elle se compose des corps russes et prussiens et de toute l'armée autrichenne, prend le parti de la retraite, elle éprouvera nécessairement des pertes considérables : si elle tient, il y aura demain des événemens décisifs.

» Depuis les affaires d'Ulm, l'armée française ne s'était pas battue par un plus mauvais tems et des pluies plus abondantes. L'Empereur y a été exposé toute la journée. Il rentre en cet instant. Les nombreuses colonnes de prisonniers, les pièces de canon et les drapeaux qui ont été pris traversent la ville. Les habitans font éclater la joie la plus vive à la vue de ces trophées.

» Le duc de Reggio doit être depuis le 23 ou le 24 à Berlin.

» Le duc de Tarente pousse les restes de l'armée de Silésie sur Breslau.

» Ce n'est point un bulletin que j'adresse à votre Altesse Sérénissime, mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui donner ces importantes nouvelles, S. M. n'ayant pas le tems d'écrire ; elle se porte à merveille.

» Une circonstance excitera l'indignation universelle : l'ex-général Moreau est à l'armée ennemie, à la suite de l'Empereur de Russie, comme son conseiller privé. Il a ainsi jeté le masque, dont il n'était plus couvert aux yeux des personnes clairvoyantes, depuis plusieurs années.

» Je ne puis encore, Monseigneur, envoyer à votre Altesse Sérénissime les pièces relatives à la déclaration de guerre de l'Autriche ; au milieu des événemens qui se suc-

Digitized by Google

cèdent, je n'ai pas encore trouvé le moment de les mettre sous les yeux de l'Empereur. »

Je suis avec respect,

Monseigneur,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le duc DE BASSANO.

P. S. Nos pertes sont peu considérables; les affaires d'hier et d'aujourd'hui ne nous ont coûté aucune personne de marque.

On a reçu le 2 septembre des lettres du 28 août au soir. L'engagement a été assez vif, et comme le faisait prévoir la lettre de M. le duc de Bassano, l'ennemi a pris le parti de la retraite par des chemins difficiles; les grandes routes de Freyberg et de Peterswalde lui étaient coupées. Sa perte en tués, blessés et prisonniers, est de beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait d'abord jugé; à chaque instant, elle s'accroît en hommes, en artillerie, en drapeaux. On est toujours à sa poursuite. S. M. est rentrée à Dresde dans le meilleur état de santé.

Les nouvelles d'Allemagne dont nous avons parlé donnent quelques détails sur les événemens qui ont précédé la journée du 27. Les Russes et les Prussiens avaient crû surprendre les Français dès le 16, en attaquant avant le jour fixé pour la reprise des hostilités, ils ont été par-tout repoussés. Le 18, le général Zurchi avec trois régimens italiens s'est couvert de gloire au combat de Lahn, les Italiens ont repoussé les Russes avec une grande intrépidité. Le 19, le général Lauriston a eu un avantage marqué sur le Bober. Le même jour, le prince de la Moskowa, attaqué par le général Sacken, l'a repoussé avec une grande supériorité. Le 21, l'Empereur est arrivé sur le Bober, et a fait marcher à l'ennemi. Le prince de la Moskowa a fait attaquer le général Sacken à Woras en avant de Bunzlau, et l'a mis en déroute : le général Sébastiani a fait une très-belle charge de cavalerie. Le général Lauriston a passé le Bober, et atteint l'ennemi à Jauer, lui a tué plusieurs milliers d'hommes, et fait sept à huit mille prisonniers. Les ennemis dans ces divers combats ont perdu au-delà de vingt mille hommes, et se sont retirés sur Breslau : c'est à ce moment que l'Empereur, avec sa rapidité accoutumée, est

Digitized by Google

rentré en Saxe, et que Dresde a revu de nouveau son libérateur.

Sur l'Elbe, les troupes des environs de Wittenberg et de Magdebourg, sous les ordres de M. le duc de Reggio, ont fait le mouvement sur Berlin, annoncé par les lettres des deux ministres. En manœuvrant sur sa gauche, le maréchal duc de Reggio tendait à s'appuyer à l'armée du prince d'Eckmühl, qui de son côté a battu l'ennemi sur la droite de l'Elbe, a détruit en entier le corps de Walmoden, et a porté son quartier-général le 23 à Schwerin, capitale du Mecklenbourg. L'ennemi se retirait en désordre sur Rostock et Wismar. On attend également les détails de ces opérations, et de l'entrée du duc de Reggio à Berlin. La Gazette de Leipsick, du 25, l'annonce positivement.

En Bavière, quelques patrouilles autrichiennes ont paru vers Bareuth et Hoff; elles étaient sorties d'Egra: et n'ont fait que se montrer. Le général de Wrede s'est porté sur l'Inn, suivant le cours du Danube, et menaçant Lintz.

En Italie, le prince vice-roi a appris, le 17, à son quartier-général d'Udine, que les Autrichiens avaient violé le territoire illyrien, en passant la Save, près d'Agram. L'armée d'Italie s'est aussitôt mise en mouvement, et a passé l'Isonzo, se dirigeant sur Gorice, où elle est arrivée le 20. Un corps de troupes a été jeté dans Layback, où la fête de l'Empereur venait d'être célébrée avec le plus vif enthousiasme, et où les soins de M. le gouverneur-général ont maintenu la plus grande sécurité. Déjà on annonçait que le général Hiller, qui commande les Autrichiens dans cette partie, demandait de promps renforts. Le prince-roi a fait une proclamation à l'armée.

Le Journal Italien annonce que quelques escarmouches ont eu lieu, et que nous avons fait quelques centaines de prisonniers.

Les ministres français à Prague sont revenus auprès de l'Empereur; tous les ministres autrichiens accrédités près les puissances de la Confédération du Rhin ont quité leurs résidences, et rappelé leurs envoyés. Le Danemarck a rappelé les siens auprès des cours de Berlin, de Stockolm et de Russie.

S. M. l'Impératrice a été à Cherbourg, comme sur tous les lieux de son passage, pour s'y rendre l'objet des hommages et des vœux empressés des habitans de toutes les classes, accourus de tous les points des departemens voi-

Digitized by Google

sins. C'est le 27 que le spectacle imposant, objet spécial de son voyage, a fixé les yeux de S. M. Voici quelques détails renfermés à cet égard dans une lettre particulière.

Rien de plus admirable que le spectacle dont je viens d'être témoin. Ce matin, vers les dix heures, on a publié dans la ville que l'enceinte du nouveau port serait ouverte à trois heures après-midi à l'Océan. Dès une heure, plus de quarante mille personnes couvraient toutes les avenues qui y conduisent. Des tertres, des monticules distribués çà et là dans le port, offraient à ce peuple immense comme des amphithéâtres sur lesquels il s'est placé dans le plus grand ordre, et d'où il pouvait saisir d'un seul coup-d'œil l'ensemble de l'immortelle fête qui se préparait.

A côté et vis-à-vis du pavillon élevé pour S. M. l'Impératrice-Régente, on avait dressé des tentes pour sa suite, pour les diverses autorités et pour les personnes distinguées de la ville. Vis-à-vis était encore un bateau qui contenait beaucoup de monde.

A six heures, des salves d'artillerie annoncèrent l'arrivée de S. M.; la foule que renfermait le port s'ébranla alors toute entière, et se porta, par un mouvement simultané, sur le passage de l'Impératrice. Qui pourrait retracer le tableau qu'offrit ce moment! Au bruit de l'airain retentissant de toutes parts, se mêlaient les élans de l'amour et de la joie, et les sons de nombreux instrumens.

Représentez-vous ensuite la marche majestueuse des vaisseaux qui voguaient devant le port en saluant notre auguste souveraine, l'imposante procession des prélats qui répandaient autour d'eux l'eau sainte et les bénédictions, l'océan qui, cherchant à briser les liens que lui avait opposés le génie, et qu'il lui permettait enfin de rompre, jaillissait en cascades à travers la digue, et vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de cette réunion de choses merveilleuses faites pour porter l'enthousiasme dans l'ame de tous les spectateurs.

A mesure que la marée s'éleva, les flots de l'Océan se répandirent avec plus d'abondance dans le port. A neuf heures sept minutes du soir, la digue s'écroula avec un fracas épouvantable. On fut en rendre compte à S. M., qui était allée dans son palais prendre quelque repos. Elle revint au port jouirdu nouveau spectacle qu'il lui présentait; elle était environnée de S. Exc. le ministre de la marine, du directeur-général des travaux et du préfet maritime.

S. M. a dû quitter Cherbourg le 1^er^ septembre. Roues

Digitized by Google

espérait la recevoir dans ses murs le 2, et une fête brillante lui était préparée. S. M. est attendue le 3 au palais de Saint-Cloud, de retour d'un voyage où elle a été témoin de deux grands spectacles, celui d'une conquête importante faite par le génie sur la nature, et celui d'un peuple immense faisant entendre pour le prince auquel il doit de si étonnans travaux et de si rares bienfaits, les accens de l'admiration et de la reconnaissance. S.....

ANNONCES.

Manuel Epistolaire à l'usage de la jeunesse, ou Instructions générales et particulières sur les divers genres de correspondance, suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs écrivains; par L. Philipon-la-Madelaine, de l'Académie de Lyon. *Quatrième édition*, corrigée et considérablement augmentée. Ouvrage adopté pour les Lycées. Un vol. in-12. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Ferra, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

Traité des fièvres adynamiques; par G. Roux, docteur en médecine, médecin ordinaire des camps et armées de Sa Majesté l'Empereur et Roi, membre de plusieurs Sociétés Savantes, etc. Un vol. in-8°. Prix. 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Gabon, libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, n° 2; Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n° 17; et chez Panckoucke, libraire, rue Serpente, n° 16.

Lettres à Mme de Fronville, sur le Psychisme; par J. S. Quesné. Un vol. in-12. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée de Notes supplémentaires, avec portrait dessiné et gravé au physionotrace, par Bouchardy. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve des Petits-Champs, n° 17.

Histoire de la Guerre de Troie, attribuée à Dictys de Crète; traduite du latin par N. L. Achaintre, avec notes et éclaircissemens; suivie de l'*Histoire de la Ruine de Troie*, attribuée à Darès de Phrygie; traduite par Ant. Caillot; imprimée avec le texte en regard. Deux vol. in-12 de près de 40 pages chacun. Prix, 6 fr. et 8 fr. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Plan d'une organisation générale de tous les théâtres de l'Empire, précédé de réflexions sur la nécessité de fixer l'état moral et physique

Digitized by Google

des comédiens pour l'ordre social, pour les mœurs et pour le plus grand intérêt de l'art dramatique; par M. Fay, administrateur privilégié des théâtres de Marseille. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez Ant. Bailleul, imprimeur-libraire du commerce, rue Helvétius, n° 71; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, et chez les marchands de nouveautés.

Instructions pour conserver les dents belles et saines aux diverses époques de la vie, ainsi que pour maintenir la bouche fraîche; par J. L. Rivière, officier de santé. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue Saint-André-des-Arts, n° 58; Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Secrétaire de correspondance de la Société de Médecine de Paris, à M. Rivière, *officier de santé.*

Paris, le 25 mai 1812.

MONSIEUR, la Société de médecine a entendu avec intérêt le rapport qui lui a été fait sur votre ouvrage ayant pour titre: *Instructions sur l'art de conserver les dents, etc.* Le soin que vous avez eu de réunir dans un petit volume ce qui peut être utile aux personnes qu'intéresse la conservation de leurs dents, lui a paru digne d'éloges, et elle a honorablement déposé votre livre dans ses archives.

Je suis bien aise, Monsieur, d'avoir à vous remercier au nom de la Compagnie de l'envoi que vous lui avez fait, et j'y joins les assurances particulières de ma parfaite considération.

NACQUART, D.-M. P.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger.*)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXIV. — *Samedi* 11 *Septembre* 1813.

POÉSIE.

LE ROSIER BLANC.

FABLIAU (*).

A quatorze ans, sous les yeux de sa mère,
Eglé vivait sans connaître l'amour.
Quelques moutons, une simple chaumière,
Petit verger qui régnait à l'entour,
Voilà ses biens. Un jour que du village
Elle rentrait à son humble logis,
Un beau berger s'offrit sur son passage :
C'était Siffrid conduisant ses brebis.
Depuis six mois à cent pas vers la plaine,
Il habitait un champêtre manoir :
Deux fois, peut-être, auprès de la fontaine
Eglé le vit, ou bien a pu le voir ;

(*) Cette pièce a été couronnée concurremment avec celle qui a pour titre : *La Naissance des Fleurs*, par la Société d'émulation de Liége. Voyez notre numéro du 14 août.

Digitized by Google

Mais aujourd'hui dans son regard modeste
Je ne sais quoi touche et parle pour lui :
Eglé veut fuir ; et pourtant elle reste,
Et dans son cœur l'amour nait aujourd'hui.

Le lendemain au lever de l'aurore,
Eglé conduit son fidèle troupeau
Sur l'herbe verte à cent pas du hameau,
Et le berger vient la trouver encore :
« Eglé, dit-il, il faut dans ces cantons,
» Se garantir de la dent meurtrière
» Du loup féroce ; une simple bergère
» Ne suffit pas à garder ses moutons. »
Et tous les deux sous la verte coudrette
Se sont assis ; la gente bergerette
Avec Siffrid chante des airs nouveaux :
Leurs chiens amis veillent sur les troupeaux.
De leur bonheur première matinée !
A son berger la belle abandonnée
Laisse couler de timides aveux ;
Candeur naïve, innocence, simplesse,
Tenaient Siffrid dans une douce ivresse,
Et la pudeur les protégeait tous deux.

Mais d'où me vient, se disait la bergère,
Le doux plaisir que j'éprouve en mon cœur ?
Ce n'est d'amour, je dois croire ma mère,
Car elle dit qu'amour est un trompeur.
Siffrid absent, combien je le désire !
C'est près de lui que je vis, je respire,
Et tout me plait alors que je le vois :
La volupté circule dans mon être :
Pensons y bien : c'est de l'amour, peut-être ?
C'est donc bonheur que de suivre ses lois ?
Et le berger : je retrouve près d'elle
Désirs nouveaux, existence nouvelle,
Et dans mon cœur douce espérance a lui ;
Mon ame aspire une volupté pure.
On dit qu'amour porte aussi sa pointure,
Ah ! je voudrais n'exister qu'aujourd'hui !

Bonheur, hélas ! bonheur ne dure guère !
Un jour Siffrid vient, les larmes aux yeux,

Digitized by Google

A son Eglé pour faire ses adieux.
Il s'en allait au pays de la guerre,
En Lombardie, où nos preux chevaliers
Ceignaient leurs fronts d'héroïques lauriers.
Reçois, dit-il, de ton amant fidèle,
Ce Rosier blanc, symbole de candeur;
Tu soigneras cet arbuste, ô ma belle,
Tant que Siffrid régnera sur ton cœur.
Mais si jamais tu devenais parjure,
Cesse tes soins, laisse là mon Rosier:
Hélas! qu'il passe un printems sans verdure,
Plus ne verra le retour du guerrier.
Siffrid a dit: armé du bouclier,
Il est déjà passé sur l'autre rive.

Le printems fuit, l'été; l'hiver arrive;
Le Rosier blanc ne porte plus de fleurs.
Eglé gémit, Eglé verse des pleurs
En répétant sa romance plaintive:
« Quand reviendront mes plaisirs, mes beaux jours?
» A mes genoux il redirait encore:
» Eglé fidèle, objet de mes amours,
» Donne un regard à celui qui t'adore;
» Pose la main sur mon cœur amoureux;
» Que ton souris me remplisse d'ivresse;
» Que ta tendresse égale ma tendresse;
» Donne un regard et Siffrid est heureux.

» On te dira que l'amour est bizarre,
» Qu'il fait le bien et le mal à-la-fois,
» Qu'on perd et gagne alors qu'on suit ses lois,
» Qu'il guide bien et plus souvent égare,
» Qu'en l'éprouvant on n'ose l'avouer,
» Que chacun peut s'en plaindre et s'en louer:
» Ah! je m'en loue et n'ai point à m'en plaindre!
» Ah! sous ses lois Eglé n'a rien à craindre!
» Quand il est pur, il est respectueux:
» Donne un regard et Siffrid est heureux.

» A la pudeur il veut qu'on sacrifie:
» Trop vifs désirs outragent une amie:
» Il ne faut pas exiger que son cœur
» S'ouvre aux désirs qui blessent la pudeur.

Digitized by Google

» Amour pressant est un amour perfide :
» L'amant épris est modeste et timide ;
» Il est discret en exprimant ses feux :
» Donne un regard et Siffrid est heureux. »

Dans le château dont elle est tributaire,
Jeune seigneur demande la bergère ;
Il veut, dit-il, augmenter son troupeau ;
De quelques dons il l'honore sans cesse ;
Il croit ainsi s'en faire une maîtresse :
Déjà le bruit en court dans le hameau.
Un écuyer chargé de cette affaire,
Vient un matin en parler à sa mère.
Reportez-lui, dit Eglé, ses rubans :
Je n'ai point vu le seigneur du village,
Mais à Siffrid j'ai promis par sermens
De bien l'aimer et sur-tout d'être sage :
Il ne met point d'autre prix à ses feux :
Un seul regard et Siffrid est heureux.
Et ce Siffrid dans le fracas des armes,
Se disait-elle, a gardé son amour !
Sur son rosier qu'elle arrosait de larmes,
Elle jurait de l'aimer au retour.

Voilà qu'un jour en s'éveillant, la belle
Se trouve hélas ! habiter le château :
Suis-je éveillée ou rêvé-je, dit-elle ?
Ici que fais-je, où donc est mon troupeau ?
Car à Siffrid, elle a juré constance,
Cette grandeur ne peut la consoler ;
Et du guerrier se prolonge l'absence ;
Sur l'arbrisseau ses larmes vont couler :
« Ah ! rendez-moi ma chétive existence !
» Je ne veux pas des biens de l'opulence.
» Siffrid viendra, l'instant ne peut tarder :
» Osera-t-il, hélas ! me regarder ! »

Or, les bosquets se couvrent de verdure,
Et le printemps réjouit la nature ;
Le blanc rosier allait bientôt fleurir,
Bientôt aussi le guerrier revenir.
Vient le guerrier : ce n'est plus la figure
Qui séduisait à l'instant du départ ;

Digitized by Google

Un œil couvert annonce une blessure,
Le beau Siffrid a l'œil percé d'un dard.
Même il revêt l'habit de la misère :
Pour vivre aux camps il vendit sa chaumière,
Et sans oser rentrer dans le hameau,
Il vient quêter aux portes du château.
Eglé l'a vu : toujours tendre et fidelle,
Son cœur s'émeut au retour du guerrier ;
Son cœur jouit : sur l'arbre printanier
Eglé découvre une rose nouvelle ;
Siffrid mandé vient et tombe près d'elle ;
« Dans ce château, lui dit-il, quoi ! c'est vous !
» Quoi ! le seigneur est-il donc votre époux !
» Et ce rosier ?... » Atteste ma constance ;
Je ne sais pas d'où vient mon opulence ;
Mais au rosier, Siffrid, vois cette fleur :
Ah ! c'est pour toi que j'ai gardé mon cœur !
Or, le bandeau sur la fausse blessure
Tombe, Siffrid quitte ses faux habits :
Il est couvert de soie et de rubis
Et le plaisir embellit sa figure.
« Reçois, Eglé, nouveaux sermens d'amour :
» Qu'un doux hymen couronne notre flamme ;
» De ce château tu dois rester la dame :
» Tu m'élevais, je t'élève à mon tour,
» A ta vertu je devais cet hommage.
» Connais mon sort que tu rendis si beau :
» Je suis Siffrid, le berger du village,
» Je suis aussi le seigneur du château. »

Il dit ; Eglé, que sur son cœur il presse,
A tant d'amour répond par tant d'amour.
On les unit : tout dans ce beau séjour,
Tout respirait et la joie et l'ivresse :
Ils ont goûté des biens délicieux,
Et le bonheur habite encor ces lieux.

Par M. PEPIN (de Bourges), *correspondant de la Société des Sciences Physiques et Naturelles de Paris, de l'Académie d'Amiens, de la Société des Sciences et Arts de Rennes.*

Digitized by Google

A MADEMOISELLE JOSÉPHINE B***.

De Cypris, à mes yeux, la peinture divine,
Parut long-tems manquer de vérité;
Mais dès que je vous vis aimable Josephine
Je crus sans peine à sa réalité.

Par M. ***.

ÉNIGME.

Je suis une étroite maison
Qu'on habite en toute saison;
Elle n'a porte ni fenêtre,
Attendu que jamais le maître
Ne sent naître en lui le désir
De voir au-dehors, ni sortir.
Toujours dans la même attitude
Il est là, dans la solitude,
Exempt de toute inquiétude.
Des songes creux lisant dans l'avenir,
Prétendent qu'il n'est là que pour y reverdir:
Non plus que Rabelais je n'y puis rien connaître,
Et je dis comme lui que c'est un *grand peut-être*.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis chez les Mahométans
Le cousin germain des sultans,
Et je dois au sang de ma race
Et mon turban vert et ma place.
Retournez-moi, j'offre à vos yeux
Ce que cherche un pauvre poëte;
Sur quatre pieds, saint radieux,
Les bons Français chomaient ma fête;
Ou je suis (si vous l'aimez mieux),
Ce point que, par un coup-d'œil juste,
Atteint le chasseur qui l'ajuste;

Digitized by Google

Sur trois, le nom qu'un troubadour
Donne à l'objet de son amour ;
Ou bien une plaine sans terme,
Toujours mobile et jamais ferme ;
Ou bien enfin de la fureur
Je suis la compagne et la sœur.
Sur deux, on me voit dans la game
En deux lieux bien voisins briller ;
Mais je m'enroue à tant parler,
Devinez, Monsieur ou Madame.

H. L. S.

CHARADE.

A Paris aisément plus d'un compilateur
Par mon premier se fait auteur.
Mon dernier est le nom de cet usurpateur
Qui des deux fils d'un roi fomenta la querelle.
Joyeux jusqu'à son dernier jour,
Mon tout auprès de mainte belle,
Jadis sur sa lyre immortelle
Chanta Bacchus, chanta l'Amour.

V. B. (d'Agen.)

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Amadoue.*

Celui du Logogriphe est *Centurion*, dans lequel on trouve : *ceinturon.*

Celui de la Charade est *Carlin.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres choisies de Barthe. Édition stéréotype d'après le procédé de *Firmin Didot*. — Un vol. in-18.

Une jolie comédie, plusieurs épîtres qui rappellent la manière de Gresset, et des pièces légères remplies de facilité et de grace, ont fait la réputation de Barthe, dont les ouvrages n'avaient jamais encore été recueillis. Ce poëte a beaucoup travaillé pour le théâtre, où il a obtenu des succès; mais deux de ces pièces seulement, *les Fausses Infidélités* et *la Mère jalouse*, sont restées au répertoire. La première est un petit chef-d'œuvre, dont l'intrigue parfaitement conduite se dénoue d'une manière très-heureuse. Le comique en est vrai et naît du contraste des caractères, qui donne lieu à plusieurs situations piquantes; le dialogue est vif, naturel et franc, les vers sont heureusement tournés, le style a la facilité, l'élégance, la verve que la nature du sujet exige, et s'il pétille d'esprit, c'est celui de la bonne comédie et non cet esprit alambiqué et ce persiflage continuel, qui règnent dans *l'Impertinent* de *Desmahis*, et dans la *Feinte par amour* de *Dorat;* pièces que certains critiques ont voulu mettre à côté des *Fausses Infidélités*.

Mais si Barthe montra, dans cet acte charmant, qu'il savait bien tracer une petite intrigue et donner à son développement toute l'action qu'il comporte, il n'en fut pas de même lorsqu'il essaya la haute comédie, parce que l'esprit de saillie et le goût ne suffisent pas pour consommer ce *grand œuvre* qui demande toutes les ressources du génie réunies au talent d'observer. Je ne parlerai pas ici de *l'Homme personnel* parce que Barthe échoua complètement, lorsqu'il voulut peindre ce caractère dont il fit une comédie plus mauvaise encore que *l'Egoïste* de Cailhava ; mais comme *la Mère jalouse* a été recueillie dans l'édition que j'annonce, je saisirai

Digitized by Google

cette occasion pour prouver que l'auteur des *Fausses Infidélités* a méconnu son talent, en traitant la haute comédie.

La première obligation d'un poëte comique, est de bien choisir le caractère qu'il veut mettre en scène. Ce choix ne peut être que le résultat d'une longue observation de l'homme en particulier et des hommes en général; il demande toutes les méditations d'un esprit accoutumé à réfléchir sur les vertus et les vices des classes nombreuses dont se compose la société, et il faut bien sur-tout se garder de prendre les modifications et les nuances d'un caractère pour autant de caractères particuliers, car de simples variations, telles que celles que peut offrir l'*Intrigant*, par exemple, ne doivent présenter que des traits vagues, si on les isole d'un *ensemble* qu'elles contribuent à faire connaître. Il ne faut pas non plus que des travers passagers et des vices extrêmement rares deviennent le sujet d'un ouvrage destiné à nous amuser en nous donnant des leçons, parce que le poëte manque son but s'il met sous les yeux des spectateurs, des mœurs dont le plus grand nombre ignore l'existence.

Une mère, jalouse de sa fille jusqu'à vouloir l'éloigner des lieux qu'elle habite pour n'être pas effacée par elle, est un caractère bas et odieux, dont il ne peut résulter aucune espèce d'intérêt dramatique, dans quelque situation qu'on le place. C'est d'ailleurs un être hors de la nature, dont le cœur d'une mère n'a jamais pu offrir l'idée. Je sais que les femmes sont d'une discrétion à toute épreuve lorsqu'il s'agit de leur âge, je sais que bien loin de dévoiler un pareil secret, elles donnent de fréquens démentis à leur acte de naissance, mais il y a bien loin du désir de passer dans le monde pour la sœur aînée de sa fille, à une jalousie aussi hideuse que celle de M^me^ *de Melcour*.

Le sujet que Barthe a choisi est donc mauvais, puisqu'il n'appartient pas à l'ordre naturel des passions ou des vices, et si par hasard ce caractère odieux existe, les exemples en sont tellement rares qu'il était inconvenant de le mettre sur la scène.

Digitized by Google

Voyons maintenant si le poëte a été plus heureux dans la peinture que dans le choix du sujet.

Dans une pièce à caractère, tout doit concourir à le développer. L'individu qu'on veut peindre paraît-il devant nous, il faut que ses actions, ses discours, ceux des personnes qui l'entourent et divers incidens habilement ménagés tendent au même but; est-il hors de la scène, tout doit être combiné de manière à ce qu'il ne sorte pas un instant de notre pensée; sinon la comédie, quel que soit le mérite des détails, ne vaut absolument rien.

On sent, après cela, qu'il faut bien concevoir un caractère, apprécier ses nuances, déterminer ses modifications et ses rapports avec d'autres caractères connus, faire habilement jouer les ressorts qui le mettent en jeu et le placer dans des situations propres à son développement, pour que la pièce acquière ce degré de perfection que l'esprit humain peut donner à ses conceptions.

L'auteur de *la Mère jalouse* n'a pas fait toutes ces réflexions avant de tracer son plan, c'est pour cela qu'il est si mauvais. En effet, le principal personnage ne se rend jamais compte de la nature des sentimens qu'il éprouve. On est long-tems à savoir quels sont les motifs qui le font agir, et après le premier acte, entièrement consacré à l'exposition, le spectateur n'est pas encore au fait de l'action qui va s'engager, et n'a qu'une idée bien vague de la jalousie de M^me^ *de Melcour*.

L'action se noue au second acte d'une manière très-brusque; on commence à voir alors que l'intention de la mère est de marier sa fille à un provincial pour l'éloigner d'elle. La jeune personne douce et timide a un amant passionné, mais la mère que l'auteur rend un peu coquette pour motiver sa jalousie, se persuade qu'elle est adorée par l'amant de sa fille, et quand celui-ci se jette à ses pieds pour lui demander la main de *Julie*, elle s'attend à une déclaration et ne peut cacher sa surprise en découvrant qu'on ne pense nullement à elle. Alors elle fait tous ses efforts pour accélérer le mariage de sa fille avec un étranger; tandis que les jeunes amans et ceux qui s'intéressent à leur sort, travaillent à prévenir

Digitized by Google

une semblable union. C'est-là seulement que l'action s'engage, car la moitié de la pièce n'est remplie que par des scènes et des incidens préparatoires. A Mme *de Melcour* et à son gendre futur, sont opposés les deux amans, une tante qui dégénère souvent en caricature, un ami froid et raisonneur, et un mari plus froid encore.

La jalousie, qui fait le sujet de la pièce, s'aperçoit à peine dans le dernier acte, où l'auteur s'est plus occupé de ménager des incidens favorables aux amans, que de faire connaître *la Mère jalouse* : aussi cet acte appartient-il moins à la comédie de caractère qu'à la comédie d'intrigue.

Si Barthe avait médité d'avantage son sujet, il l'aurait animé en donnant plus de nerf et au principal personnage et à ceux qui doivent contraster avec lui. Une scène entre la mère et la fille, dans laquelle celle-là, combattue par deux sentimens opposés, aurait laissé apercevoir sa jalousie en s'efforçant de la dissimuler, eût produit un grand effet dramatique. L'auteur devait aussi ménager avec beaucoup d'art, une situation dangereuse pour la fille, dont la fatale passion de la mère serait la cause, et qui réveillerait toute sa tendresse maternelle sans éteindre sa jalousie. On aurait vu naître de cette lutte de deux sentimens également vifs, ces traits qui peignent mieux un caractère que les longs discours et les scènes de raisonnement.

Mais si la pièce pêche par l'ensemble et la conduite, on y trouve du moins des détails brillans, quelques bonnes scènes, et le style vaut presque celui des *Fausses Infidélités*; en un mot, c'est un mauvais ouvrage fait par un homme de beaucoup de talent.

Dans ses épîtres, Barthe qui avait bien étudié la manière de Gresset, imite avec beaucoup de bonheur les formes de son style, sa grâce, son abondance, sa diffusion et ses tournures; mais il a généralement moins d'abandon. On sent que ses imitations quelquefois trop serviles, lui ont coûté des peines infinies, au lieu que si Gresset a mis beaucoup de travail dans ses compositions, les lecteurs du moins ne s'en aperçoivent pas.

La première des épîtres de Barthe est adressée à l'élo-

Digitized by Google

quent Thomas, et traite du génie considéré par rapport aux beaux-arts. Il y a de bonnes choses dans cette épître, mais il y règne un certain vague qui fatigue, on y trouve quelques pensées fausses, et d'ailleurs le poëte s'est servi des vers mêlés, tandis que l'alexandrin convenait mieux à un sujet philosophique.

Les autres épîtres fourmillent d'idées ingénieuses, presque toujours exprimées d'une manière originale. Voici un fragment de celle qui est adressée à M^me^ du Boccage, et qu'on croirait de Gresset.

Ces fiers vengeurs de nos Etats,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent pleins d'aménité
Plier leur mâle caractère
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Venus à leurs derniers momens,
Ils feignent des empressemens
Même au-delà de leur automne;
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des ariettes
Et pour Chaulieu quittent Folard;
Changés en héros de toilettes
Ils expirent sous l'étendard
Et des prudes et des coquettes.
. . . . . .
. . . . . Un Crésus imbécille,
Qui ne sait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais dédaigneux,
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux

Digitized by Google

Ne daigne pas toucher la terre ;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches autels :
Il s'empresse à soumettre aux belles
Qui le flattent d'un air malin ,
Ses chars qu'a vernissés Martin ,
Ses gros galons et ses dentelles ,
Les bijoux qu'étala sa main ,
Ses précieuses bagatelles ,
Ses architectes , ses brodeurs ,
Son faste , ses fausses grandeurs ,
Toutes ses risibles hauteurs ,
Ses amis que son or éveille ,
Les dédicaces des auteurs
Et ses ancêtres de la veille.

On trouve dans la même épître un tableau de la *bonne compagnie*, qui doit être cité autant pour la vérité des traits que pour son mérite poétique.

Observer l'effet d'un pompon ,
Et méconnaître un caractère ;
Applaudir un joli sermon ,
Et réformer le ministère ;
Rire d'un projet salutaire ,
Et s'occuper d'une chanson ;
Immoler les mœurs aux manières ,
Et le bons sens à des bons mots ;
Dire gravement des misères ,
Et plaisanter sur des fléaux ;
Siffler l'air simple d'un héros ,
Et chérir les têtes légères ;
Se flétrir dans la volupté ,
S'ennuyer d'un air de gaîté ,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie ;
Paraître poli par fierté ,
Perfide par galanterie ;
Généreux sans humanité ;
Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fadé idolâtrie ,
Ou par désir d'être flatté ;
Médire par oisiveté ,
Quelquefois par méchanceté ,

Digitized by Google

Plus souvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaisie,
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté ;
Telle est la bonne compagnie.

Les diverses pièces de Barthe sont remplies de morceaux semblables à ce que je viens de citer. Les lecteurs pourront s'en convaincre en lisant les épîtres sur l'*Ennui*, *l'Amitié des Femmes*, *l'Enjouement*, *le Régime*, *le Danger d'aimer une femme gaie*, etc. : l'épître sur les *mœurs de Paris*, adressée à M. Dulard, est peut-être ce que l'auteur a écrit de plus parfait en ce genre. On va en juger par les vers suivans :

Grands talens, spectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt sifflés,
Seigneurs vils, Midas boursouflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe fastueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeunes guides,
Moines vermeils, riches prélats,
Abbés, Adonis en rabats ;
Savans au teint pâle et livide,
Populace de beaux esprits,
Magistrats aux discours fleuris ;
Marquis bruyans à tête vide,
Amans volages, bons maris :
De tous les objets dans Paris
J'admire la source féconde,
Et cette reine des cités
A mes yeux toujours enchantés
Présente un abrégé du monde.

L'éditeur a placé à la suite des épîtres, les poésies diverses de l'auteur. On y trouve du médiocre et même du mauvais, mais il y a des pièces charmantes, tels que les *Statuts de l'Académie de musique*, petite satire fort gaie et pleine de traits que l'auteur du *Pauvre Diable* ou celui des *Nouveaux Saints*, n'aurait pas désavoués. Il y a

Digitized by Google

également de bons vers dans la lettre de l'abbé de Rancé, à laquelle Laharpe fit une réponse que Voltaire honora d'une préface, et qui est peut-être le meilleur morceau de poésie de son auteur.

Barthe a composé un *Art d'aimer*, ce poëme, qui n'a pas encore été publié, le sera sans doute et obtiendra un grand succès si son mérite répond à celui des fragmens qu'on connaît. J'en vais citer les vers suivans qui sont imités d'Ovide, et dans lesquels le poëte parle de la sorte à un jeune amant assis dans un jardin public, à côté de celle qu'il aime, et à laquelle il voudrait adresser la parole.

. . . . . tu t'assieds non loin d'elle ;
Tu n'entends plus la voix de l'ami qui t'appelle ;
Mais tu veux lui parler : tu le veux, eh comment ?
Laisse-moi, jeune élève, y rêver un moment.
Sur sa robe voltige une mouche bruyante,
Chasse-la, tout-à-coup jette un cri d'épouvante.
Tu n'en aperçois point ? eh ! chasse-la toujours ;
Quelques mots vont payer cet important secours.

Cette charmante idée appartient à Ovide, que l'auteur a bien mieux imité dans une première leçon, rejetée mal-à-propos. On connaît les vers du poëte latin, ils sont remplis de grâce, et celui-ci sur-tout,

Et si nullus erit pulvis, tamen excute nullum,

a un charme tout-à-fait intraduisible : voici comment le poëte français avait d'abord traduit :

A vos yeux sur son sein vole un grain de poussière,
Otez-la promptement, mais d'une main légère.
— Je n'oserai jamais, dites-vous, quel discours !
— Je n'en aperçois point. — Mais ôtez-la toujours.

On voit facilement combien ces vers sont supérieurs à ceux qui les ont remplacés.

La notice sur la vie de Barthe, qui est en tête de cette édition, est l'ouvrage d'un littérateur avantageusement connu par la variété de ses talens et la pureté de son goût.

L. A. M. Bourgeat.

Digitized by Google

» Amour pressant est un amour perfide :
» L'amant épris est modeste et timide ;
» Il est discret en exprimant ses feux :
» Donne un regard et Siffrid est heureux. »

Dans le château dont elle est tributaire,
Jeune seigneur demande la bergère ;
Il veut, dit-il, augmenter son troupeau ;
De quelques dons il l'honore sans cesse ;
Il croit ainsi s'en faire une maîtresse :
Déjà le bruit en court dans le hameau.
Un écuyer chargé de cette affaire,
Vient un matin en parler à sa mère.
Reportez-lui, dit Eglé, ses rubans :
Je n'ai point vu le seigneur du village,
Mais à Siffrid j'ai promis par sermens
De bien l'aimer et sur-tout d'être sage :
Il ne met point d'autre prix à ses feux :
Un seul regard et Siffrid est heureux.
Et ce Siffrid dans le fracas des armes,
Se disait-elle, a gardé son amour !
Sur son rosier qu'elle arrosait de larmes,
Elle jurait de l'aimer au retour.

Voilà qu'un jour en s'éveillant, la belle
Se trouve hélas ! habiter le château :
Suis-je éveillée ou rêvé-je, dit-elle ?
Ici que fais-je, où donc est mon troupeau ?
Car à Siffrid, elle a juré constance,
Cette grandeur ne peut la consoler ;
Et du guerrier se prolonge l'absence ;
Sur l'arbrisseau ses larmes vont couler :
« Ah ! rendez-moi ma chétive existence !
» Je ne veux pas des biens de l'opulence.
» Siffrid viendra, l'instant ne peut tarder :
» Osera-t-il, hélas ! me regarder ! »

Or, les bosquets se couvrent de verdure,
Et le printemps réjouit la nature ;
Le blanc rosier allait bientôt fleurir,
Bientôt aussi le guerrier revenir.
Vient le guerrier : ce n'est plus la figure
Qui séduisait à l'instant du départ ;

Digitized by Google

Un œil couvert annonce une blessure,
Le beau Siffrid a l'œil percé d'un dard.
Même il revêt l'habit de la misère :
Pour vivre aux camps il vendit sa chaumière,
Et sans oser rentrer dans le hameau,
Il vient quêter aux portes du château.
Eglé l'a vu : toujours tendre et fidelle,
Son cœur s'émeut au retour du guerrier ;
Son cœur jouit : sur l'arbre printanier
Eglé découvre une rose nouvelle ;
Siffrid mandé vient et tombe près d'elle ;
« Dans ce château, lui dit-il, quoi ! c'est vous !
» Quoi ! le seigneur est-il donc votre époux !
» Et ce rosier ?...» Atteste ma constance ;
Je ne sais pas d'où vient mon opulence ;
Mais au rosier, Siffrid, vois cette fleur :
Ah ! c'est pour toi que j'ai gardé mon cœur !
Or, le bandeau sur la fausse blessure
Tombe, Siffrid quitte ses faux habits :
Il est couvert de soie et de rubis
Et le plaisir embellit sa figure.
« Reçois, Eglé, nouveaux sermens d'amour :
» Qu'un doux hymen couronne notre flamme ;
» De ce château tu dois rester la dame :
» Tu m'élevais, je t'élève à mon tour,
» A ta vertu je devais cet hommage.
» Connais mon sort que tu rendis si beau :
» Je suis Siffrid, le berger du village,
» Je suis aussi le seigneur du château. »

Il dit ; Eglé, que sur son cœur il presse,
A tant d'amour répond par tant d'amour.
On les unit : tout dans ce beau séjour,
Tout respirait et la joie et l'ivresse :
Ils ont goûté des biens délicieux,
Et le bonheur habite encor ces lieux.

Par M. Pepin (de Bourges), *correspondant de la Société des Sciences Physiques et Naturelles de Paris, de l'Académie d'Amiens, de la Société des Sciences et Arts de Rennes.*

Digitized by Google

A MADEMOISELLE JOSÉPHINE B***.

De Cypris, à mes yeux, la peinture divine,
Parut long-tems manquer de vérité;
Mais dès que je vous vis aimable Josephine
Je crus sans peine à sa réalité.

Par M. ***.

ÉNIGME.

Je suis une étroite maison
Qu'on habite en toute saison;
Elle n'a porte ni fenêtre,
Attendu que jamais le maître
Ne sent naître en lui le désir
De voir au-dehors, ni sortir.
Toujours dans la même attitude
Il est là, dans la solitude,
Exempt de toute inquiétude.
Des songes creux lisant dans l'avenir,
Prétendent qu'il n'est là que pour y reverdir:
Non plus que Rabelais je n'y puis rien connaître,
Et je dis comme lui que c'est un *grand peut-être*.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis chez les Mahométans
Le cousin germain des sultans,
Et je dois au sang de ma race
Et mon turban vert et ma place.
Retournez-moi, j'offre à vos yeux
Ce que cherche un pauvre poëte;
Sur quatre pieds, saint radieux,
Les bons Français chomaient ma fête;
Ou je suis (si vous l'aimez mieux),
Ce point que, par un coup-d'œil juste,
Atteint le chasseur qui l'ajuste;

Digitized by Google

Sur trois, le nom qu'un troubadour
Donne à l'objet de son amour ;
Ou bien une plaine sans terme,
Toujours mobile et jamais ferme ;
Ou bien enfin de la fureur
Je suis la compagne et la sœur.
Sur deux, on me voit dans la game
En deux lieux bien voisins briller ;
Mais je m'enroue à tant parler,
Devinez, Monsieur ou Madame.

H. L. S.

CHARADE.

A Paris aisément plus d'un compilateur
Par mon premier se fait auteur.
Mon dernier est le nom de cet usurpateur
Qui des deux fils d'un roi fomenta la querelle.
Joyeux jusqu'à son dernier jour,
Mon tout auprès de mainte belle,
Jadis sur sa lyre immortelle
Chanta Bacchus, chanta l'Amour.

V. B. (d'Agen.)

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Amadoue.*

Celui du Logogriphe est *Centurion*, dans lequel on trouve : *ceinturon.*

Celui de la Charade est *Carlin.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres choisies de Barthe. Édition stéréotype d'après le procédé de *Firmin Didot*. — Un vol. in-18.

Une jolie comédie, plusieurs épîtres qui rappellent la manière de Gresset, et des pièces légères remplies de facilité et de grace, ont fait la réputation de Barthe, dont les ouvrages n'avaient jamais encore été recueillis. Ce poëte a beaucoup travaillé pour le théâtre, où il a obtenu des succès; mais deux de ces pièces seulement, *les Fausses Infidélités* et *la Mère jalouse*, sont restées au répertoire. La première est un petit chef-d'œuvre, dont l'intrigue parfaitement conduite se dénoue d'une manière très-heureuse. Le comique en est vrai et naît du contraste des caractères, qui donne lieu à plusieurs situations piquantes; le dialogue est vif, naturel et franc, les vers sont heureusement tournés, le style a la facilité, l'élégance, la verve que la nature du sujet exige, et s'il pétille d'esprit, c'est celui de la bonne comédie et non cet esprit alambiqué et ce persiflage continuel, qui règnent dans *l'Impertinent* de *Desmahis*, et dans la *Feinte par amour* de *Dorat;* pièces que certains critiques ont voulu mettre à côté des *Fausses Infidélités*.

Mais si Barthe montra, dans cet acte charmant, qu'il savait bien tracer une petite intrigue et donner à son développement toute l'action qu'il comporte, il n'en fut pas de même lorsqu'il essaya la haute comédie, parce que l'esprit de saillie et le goût ne suffisent pas pour consommer ce *grand œuvre* qui demande toutes les ressources du génie réunies au talent d'observer. Je ne parlerai pas ici de *l'Homme personnel* parce que Barthe échoua complètement, lorsqu'il voulut peindre ce caractère dont il fit une comédie plus mauvaise encore que *l'Egoïste* de Cailhava ; mais comme *la Mère jalouse* a été recueillie dans l'édition que j'annonce, je saisirai

Digitized by Google

cette occasion pour prouver que l'auteur des *Fausses Infidélités* a méconnu son talent, en traitant la haute comédie.

La première obligation d'un poëte comique, est de bien choisir le caractère qu'il veut mettre en scène. Ce choix ne peut être que le résultat d'une longue observation de l'homme en particulier et des hommes en général; il demande toutes les méditations d'un esprit accoutumé à réfléchir sur les vertus et les vices des classes nombreuses dont se compose la société, et il faut bien sur-tout se garder de prendre les modifications et les nuances d'un caractère pour autant de caractères particuliers, car de simples variations, telles que celles que peut offrir l'*Intrigant*, par exemple, ne doivent présenter que des traits vagues, si on les isole d'un *ensemble* qu'elles contribuent à faire connaître. Il ne faut pas non plus que des travers passagers et des vices extrêmement rares deviennent le sujet d'un ouvrage destiné à nous amuser en nous donnant des leçons, parce que le poëte manque son but s'il met sous les yeux des spectateurs, des mœurs dont le plus grand nombre ignore l'existence.

Une mère, jalouse de sa fille jusqu'à vouloir l'éloigner des lieux qu'elle habite pour n'être pas effacée par elle, est un caractère bas et odieux, dont il ne peut résulter aucune espèce d'intérêt dramatique, dans quelque situation qu'on le place. C'est d'ailleurs un être hors de la nature, dont le cœur d'une mère n'a jamais pu offrir l'idée. Je sais que les femmes sont d'une discrétion à toute épreuve lorsqu'il s'agit de leur âge, je sais que bien loin de dévoiler un pareil secret, elles donnent de fréquens démentis à leur acte de naissance, mais il y a bien loin du désir de passer dans le monde pour la sœur aînée de sa fille, à une jalousie aussi hideuse que celle de M^me^ *de Melcour*.

Le sujet que Barthe a choisi est donc mauvais, puisqu'il n'appartient pas à l'ordre naturel des passions ou des vices, et si par hasard ce caractère odieux existe, les exemples en sont tellement rares qu'il était inconvenant de le mettre sur la scène.

Digitized by Google

Voyons maintenant si le poëte a été plus heureux dans la peinture que dans le choix du sujet.

Dans une pièce à caractère, tout doit concourir à le développer. L'individu qu'on veut peindre paraît-il devant nous, il faut que ses actions, ses discours, ceux des personnes qui l'entourent et divers incidens habilement ménagés tendent au même but; est-il hors de la scène, tout doit être combiné de manière à ce qu'il ne sorte pas un instant de notre pensée; sinon la comédie, quel que soit le mérite des détails, ne vaut absolument rien.

On sent, après cela, qu'il faut bien concevoir un caractère, apprécier ses nuances, déterminer ses modifications et ses rapports avec d'autres caractères connus, faire habilement jouer les ressorts qui le mettent en jeu et le placer dans des situations propres à son développement, pour que la pièce acquière ce degré de perfection que l'esprit humain peut donner à ses conceptions.

L'auteur de *la Mère jalouse* n'a pas fait toutes ces réflexions avant de tracer son plan, c'est pour cela qu'il est si mauvais. En effet, le principal personnage ne se rend jamais compte de la nature des sentimens qu'il éprouve. On est long-tems à savoir quels sont les motifs qui le font agir, et après le premier acte, entièrement consacré à l'exposition, le spectateur n'est pas encore au fait de l'action qui va s'engager, et n'a qu'une idée bien vague de la jalousie de M^me^ *de Melcour*.

L'action se noue au second acte d'une manière très-brusque; on commence à voir alors que l'intention de la mère est de marier sa fille à un provincial pour l'éloigner d'elle. La jeune personne douce et timide a un amant passionné, mais la mère que l'auteur rend un peu coquette pour motiver sa jalousie, se persuade qu'elle est adorée par l'amant de sa fille, et quand celui-ci se jette à ses pieds pour lui demander la main de *Julie*, elle s'attend à une déclaration et ne peut cacher sa surprise en découvrant qu'on ne pense nullement à elle. Alors elle fait tous ses efforts pour accélérer le mariage de sa fille avec un étranger; tandis que les jeunes amans et ceux qui s'intéressent à leur sort, travaillent à prévenir

Digitized by Google

une semblable union. C'est-là seulement que l'action s'engage, car la moitié de la pièce n'est remplie que par des scènes et des incidens préparatoires. A M^me^ *de Melcour* et à son gendre futur, sont opposés les deux amans, une tante qui dégénère souvent en caricature, un ami froid et raisonneur, et un mari plus froid encore.

La jalousie, qui fait le sujet de la pièce, s'aperçoit à peine dans le dernier acte, où l'auteur s'est plus occupé de ménager des incidens favorables aux amans, que de faire connaître *la Mère jalouse* : aussi cet acte appartient-il moins à la comédie de caractère qu'à la comédie d'intrigue.

Si Barthe avait médité d'avantage son sujet, il l'aurait animé en donnant plus de nerf et au principal personnage et à ceux qui doivent contraster avec lui. Une scène entre la mère et la fille, dans laquelle celle-là, combattue par deux sentimens opposés, aurait laissé apercevoir sa jalousie en s'efforçant de la dissimuler, eût produit un grand effet dramatique. L'auteur devait aussi ménager avec beaucoup d'art, une situation dangereuse pour la fille, dont la fatale passion de la mère serait la cause, et qui réveillerait toute sa tendresse maternelle sans éteindre sa jalousie. On aurait vu naître de cette lutte de deux sentimens également vifs, ces traits qui peignent mieux un caractère que les longs discours et les scènes de raisonnement.

Mais si la pièce pêche par l'ensemble et la conduite, on y trouve du moins des détails brillans, quelques bonnes scènes, et le style vaut presque celui des *Fausses Infidélités* ; en un mot, c'est un mauvais ouvrage fait par un homme de beaucoup de talent.

Dans ses épîtres, Barthe qui avait bien étudié la manière de Gresset, imite avec beaucoup de bonheur les formes de son style, sa grâce, son abondance, sa diffusion et ses tournures ; mais il a généralement moins d'abandon. On sent que ses imitations quelquefois trop serviles, lui ont coûté des peines infinies, au lieu que si Gresset a mis beaucoup de travail dans ses compositions, les lecteurs du moins ne s'en aperçoivent pas.

La première des épîtres de Barthe est adressée à l'élo-

Digitized by Google

quent Thomas, et traite du génie considéré par rapport aux beaux-arts. Il y a de bonnes choses dans cette épître, mais il y règne un certain vague qui fatigue, on y trouve quelques pensées fausses, et d'ailleurs le poëte s'est servi des vers mêlés, tandis que l'alexandrin convenait mieux à un sujet philosophique.

Les autres épîtres fourmillent d'idées ingénieuses, presque toujours exprimées d'une manière originale. Voici un fragment de celle qui est adressée à M^me^ du Boccage, et qu'on croirait de Gresset.

Ces fiers vengeurs de nos Etats,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent pleins d'aménité
Plier leur mâle caractère
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Venus à leurs derniers momens,
Ils feignent des empressemens
Même au-delà de leur automne;
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des ariettes
Et pour Chaulieu quittent Folard;
Changés en héros de toilettes
Ils expirent sous l'étendard
Et des prudes et des coquettes.
. . . . . .
. . . . . Un Crésus imbécille,
Qui ne sait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais dédaigneux,
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux

Digitized by Google

Ne daigne pas toucher la terre ;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches autels :
Il s'empresse à soumettre aux belles
Qui le flattent d'un air malin,
Ses chars qu'a vernissés Martin,
Ses gros galons et ses dentelles,
Les bijoux qu'étala sa main,
Ses précieuses bagatelles,
Ses architectes, ses brodeurs,
Son faste, ses fausses grandeurs,
Toutes ses risibles hauteurs,
Ses amis que son or éveille,
Les dédicaces des auteurs
Et ses ancêtres de la veille.

On trouve dans la même épître un tableau de la *bonne compagnie*, qui doit être cité autant pour la vérité des traits que pour son mérite poétique.

Observer l'effet d'un pompon,
Et méconnaître un caractère ;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministère ;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'occuper d'une chanson ;
Immoler les mœurs aux manières,
Et le bons sens à des bons mots ;
Dire gravement des misères,
Et plaisanter sur des fléaux ;
Sifler l'air simple d'un héros,
Et chérir les têtes légères ;
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaîté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie ;
Paraître poli par fierté,
Perfide par galanterie ;
Généreux sans humanité ;
Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fadé idolâtrie,
Ou par désir d'être flatté ;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté,

Digitized by Google

Plus souvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaisie,
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté ;
Telle est la bonne compagnie.

Les diverses pièces de Barthe sont remplies de morceaux semblables à ce que je viens de citer. Les lecteurs pourront s'en convaincre en lisant les épîtres sur l'*Ennui*, *l'Amitié des Femmes*, *l'Enjouement*, *le Régime*, *le Danger d'aimer une femme gaie*, etc. : l'épître sur les *mœurs de Paris*, adressée à M. Dulard, est peut-être ce que l'auteur a écrit de plus parfait en ce genre. On va en juger par les vers suivans :

Grands talens, spectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt sifflés,
Seigneurs vils, Midas boursouflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe fastueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeunes guides,
Moines vermeils, riches prélats,
Abbés, Adonis en rabats ;
Savans au teint pâle et livide,
Populace de beaux esprits,
Magistrats aux discours fleuris ;
Marquis bruyans à tête vide,
Amans volages, bons maris :
De tous les objets dans Paris
J'admire la source féconde,
Et cette reine des cités
A mes yeux toujours enchantés
Présente un abrégé du monde.

L'éditeur a placé à la suite des épîtres, les poésies diverses de l'auteur. On y trouve du médiocre et même du mauvais, mais il y a des pièces charmantes, tels que les *Statuts de l'Académie de musique*, petite satire fort gaie et pleine de traits que l'auteur du *Pauvre Diable* ou celui des *Nouveaux Saints*, n'aurait pas désavoués. Il y a

Digitized by Google

également de bons vers dans la lettre de l'abbé de Rancé, à laquelle Laharpe fit une réponse que Voltaire honora d'une préface, et qui est peut-être le meilleur morceau de poésie de son auteur.

Barthe a composé un *Art d'aimer*, ce poëme, qui n'a pas encore été publié, le sera sans doute et obtiendra un grand succès si son mérite répond à celui des fragmens qu'on connaît. J'en vais citer les vers suivans qui sont imités d'Ovide, et dans lesquels le poëte parle de la sorte à un jeune amant assis dans un jardin public, à côté de celle qu'il aime, et à laquelle il voudrait adresser la parole.

. . . . . tu t'assieds non loin d'elle ;
Tu n'entends plus la voix de l'ami qui t'appelle ;
Mais tu veux lui parler : tu le veux, eh comment ?
Laisse-moi, jeune élève, y rêver un moment.
Sur sa robe voltige une mouche bruyante,
Chasse-la, tout-à-coup jette un cri d'épouvante.
Tu n'en aperçois point ? eh ! chasse-la toujours ;
Quelques mots vont payer cet important secours.

Cette charmante idée appartient à Ovide, que l'auteur a bien mieux imité dans une première leçon, rejetée mal-à-propos. On connaît les vers du poëte latin, ils sont remplis de grâce, et celui-ci sur-tout,

Et si nullus erit pulvis, tamen excute nullum,

a un charme tout-à-fait intraduisible : voici comment le poëte français avait d'abord traduit :

A vos yeux sur son sein vole un grain de poussière,
Otez-la promptement, mais d'une main légère.
— Je n'oserai jamais, dites-vous, quel discours !
— Je n'en aperçois point. — Mais ôtez-la toujours.

On voit facilement combien ces vers sont supérieurs à ceux qui les ont remplacés.

La notice sur la vie de Barthe, qui est en tête de cette édition, est l'ouvrage d'un littérateur avantageusement connu par la variété de ses talens et la pureté de son goût.

L. A. M. Bourgeat.

Digitized by Google

FRÈRES ET SŒUR.

Nouvelle, par Mme CAROLINE PICHLER, *traduite par Mme* DE MONTOLIEU.

(SUITE ET FIN.)

JULIE arriva chez son père, qui s'aperçut de l'altération qui régnait sur sa figure, et lui en demanda la raison. Elle la raconta avec une telle véhémence, avec une telle émotion, que Winterfels en fut lui-même saisi; l'idée qu'Auguste vivait encore, qu'il reverrait peut-être ce jeune homme chéri, le comblait de joie. Il se fit répéter par Julie chaque circonstance, chaque mot, et sur-tout retracer chaque trait de la figure de la marquise; souvent en l'écoutant il paraissait préoccupé, souvent il soupirait; enfin il alla à son bureau, sortit d'un tiroir caché par un secret, un portrait de femme en miniature, richement entouré de brillans, le montra à Julie, et lui demanda si elle reconnaissait la personne qu'il représentait? Grand Dieu! s'écria-t-elle, c'est la marquise de Neuillange, telle qu'elle a dû être dans sa jeunesse. Comment son portrait se trouve-t-il entre vos mains? Qui est cette femme? Pourquoi son sort est-il lié à celui d'Auguste? Le comte ne répondit rien, il était pâle, et tellement ébranlé qu'il fut obligé de s'asseoir. Julie le soutint: il se recueillit un peu, et de nouveau elle l'accabla de questions; mais Winterfels lui fit signe avec la main de se taire: je ne peux pas te répondre, mon enfant, dit-il enfin avec une profonde émotion, mais avec bonté, il faut d'abord que je sache si un crime effroyable..... Prends patience, mon cher enfant, dès que je serai mieux informé, tu sauras tout. Il pria Julie de se retirer, s'enferma dans son cabinet, et pendant plusieurs jours il n'en sortit point et ne vit ses enfans qu'aux heures des repas: lorsqu'il y venait, il était sombre, préoccupé, silencieux et tourmenté d'une inquiétude secrète; personne n'osait le questionner, et même Julie, qui connaissait l'origine de cette disposition de son ame, ne pouvait en deviner la cause.

Le soir du huitième jour depuis son retour, Julie fut appelée chez son père; elle s'y rendit avec un violent battement de cœur, et lorsqu'elle se trouva vis-à-vis de lui, elle le regarda avec un œil scrutateur, comme si elle eût voulu lire son arrêt sur sa physionomie. D'un ton sérieux

Digitized by Google

et solennel, il lui dit de s'asseoir, et après une introduction où il lui expliqua qu'il y avait des cas où des parens poussés par la force des circonstances pouvaient se voir obligés de découvrir à leurs enfans des fautes de leur propre jeunesse, et qu'alors même les enfans n'avaient pas le droit de les juger, il commença à lui raconter avec beaucoup d'art et ménagement l'histoire de ses relations avec la duchesse de ***. C'est cette princesse, continua-t-il, que tu as vue sous le nom de la marquise de Neuillange. Auguste vit, tu vois ne s'est pas trompé; mais la marquise n'est point son épouse, elle est sa mère, et Auguste..... est son frère.

Mon frère! répéta Julie avec effroi et pâle comme la mort. Auguste serait mon frère!

Tu vois maintenant, reprit le comte, le vrai, le puissant, l'inébranlable motif du repoussement, de l'horreur que m'inspirait votre amour mutuel, cette erreur de la nature, cette.....

Le comte aurait pu continuer long-tems à parler, sans que Julie l'eût interrompu; elle était tombée sans connaissance et sans mouvement sur les coussins de l'ottomane où elle était assise. Lorsqu'à l'aide de son père elle eut repris ses sens, elle lui demanda la permission de se retirer dans son appartement, d'où elle ne sortit que le lendemain à l'heure du dîner. Elle ne parla point à son père des confidences qu'il lui avait faites, et de son côté le comte craignant d'exciter de nouveau l'émotion dans l'ame de Julie, et la sienne propre, n'en fit pas mention. Ce ne fut que quelques jours après qu'elle se sentit en état de parler d'un sujet qui, traité même avec un ménagement extrême, aurait produit en elle les plus violens ébranlemens. Alors elle supplia son père de lui raconter les détails de cette étonnante histoire.

La duchesse de *** avait consenti volontiers, lorsque son amour pour Winterfels était encore dans toute sa force, qu'il fît élever chez son frère le gage de cette malheureuse passion. Plus tard, lorsque la première ivresse s'était évanouie, et qu'une connaissance plus approfondie du caractère du comte eût refroidi chez elle et son amour et son estime, elle avait conservé une tendresse inexprimable pour son fils, d'autant plus vive, que le ciel lui avait refusé le bonheur d'avoir des enfans de son mariage. Elle avait toujours trouvé moyen d'avoir des nouvelles de cet enfant chéri, mais avec les plus grandes précautions, afin que le comte, avec lequel elle

Digitized by Google

avait rompu toute espèce de relation, ne s'en doutât pas. Les progrès de son fils, le développement de son excellent caractère, les belles espérances qu'il donnait, avaient répandu sur sa triste existence le seul bonheur dont elle fut susceptible. Elle l'avait vu avec déplaisir transplanté de la maison tranquille de son oncle dans le brillant hôtel de son père, mais elle ne pouvait pas l'empêcher; et lorsque peu de tems après son vieux époux vint à mourir, et que cet événement lui donna la liberté de vivre dans la solitude, avec ses sentimens et ses souvenirs, sa plus douce occupation était de songer aux moyens de pouvoir rapprocher d'elle le seul objet qu'elle aimât au monde, son cher Auguste, dût-elle même ne pas pouvoir lui découvrir les vrais rapports qui existaient entre eux. Lorsqu'elle avait appris qu'il quittait la maison de son père, ses sollicitudes pour lui avaient augmenté; elle avait aussi appris sa passion malheureuse pour sa sœur. Quand il fut placé au régiment, qu'il entra en campagne, elle prétexta un voyage et se rapprocha du théâtre de la guerre. Elle reçut la nouvelle qu'il était dangereusement blessé dans une ville peu éloignée du champ de bataille : malgré la douleur que ressentait son cœur maternel du danger où était ce fils unique et chéri, elle conserva assez de force pour la surmonter, pour se mettre au-dessus du malheur, et pour tâcher de s'en servir pour fonder l'espoir d'un plus heureux avenir. Elle conçut alors l'idée de le faire passer pour mort aux yeux de tout le monde, même de ceux de Julie et de son père; elle seule devait savoir qu'il existait encore.

Elle alla le joindre à l'ambulance où il avait été déposé, et où on commençait à ne plus craindre pour sa vie. Le général dont Auguste était prisonnier servait une puissance alliée avec la maison souveraine à laquelle appartenait feu le duc de ***, époux de la duchesse : elle se découvrit à lui, et en obtint toutes les marques de déférence, tous les égards dus à une princesse de son rang. Déjà il avait conçu pour son prisonnier de l'estime et de l'attachement : la duchesse lui confia tout l'intérêt qu'elle prenait à ce jeune homme, et de ses projets autant qu'il était nécessaire pour l'engager à la seconder et à lui garder le secret. Elle acheta au poids de l'or la discrétion et le témoignage du chirurgien et des personnes qui servaient l'hôpital. Parmi le nombre considérable des blessés, on ne faisait pas grande attention à un individu. On expédia donc un certificat. Le général écrivit

Digitized by Google

au comte de Winterfels le décès de son neveu, et dès qu'Auguste put supporter le mouvement d'une litière, il fut transporté secrètement auprès de sa mère, dans la ville où elle avait établi son domicile. Ne connaissant point encore ses relations avec la femme généreuse et bienfaisante qui montrait un intérêt si vif à un jeune militaire étranger et lui prodiguait les plus tendres soins, ne soupçonnant point quels projets elle avait sur lui, il était surpris, mais se sentait en même tems pénétré de reconnaissance, et ne pouvait même se défendre d'aimer cette généreuse inconnue. Lorsque peu-à-peu il commença à se rétablir, à reprendre des forces, et qu'elle le crut en état de supporter sans danger une découverte intéressante, elle l'informa avec prudence et beaucoup de ménagement de son sort et de sa naissance : il fallut qu'Auguste, en découvrant une mère chérie, renonçât pour toujours à la bien-aimée de son cœur. Il fut tellement ébranlé des sentimens divers qui l'oppressaient, qu'il faillit retomber dans l'état périlleux de maladie d'où il était à peine sorti ; il ne dut sa conservation qu'aux soins tendres, infatigables, et à l'amour maternel de la duchesse. Lorsqu'il eut repris assez de calme pour réfléchir aux circonstances où il se trouvait, il ne put qu'approuver le plan qu'elle avait formé, et se convaincre, quoique son cœur en fût déchiré, que la supposition de sa mort pouvait seule assurer le repos et le bonheur de Julie. Il se résigna avec une fermeté et une confiance religieuse à ce qu'il n'était pas en son pouvoir de changer : il renonça à Julie, mais en même tems il renonça aussi à jamais à l'idée de se marier et même à l'amour. Il trouva une espèce de consolation dans le sentiment et la résolution de se vouer en entier à sa mère, et de ne plus vivre que pour elle seule. Ils arrêtèrent alors le plan de leur existence future, ils résolurent, pour échapper à la curiosité et aux recherches, de s'établir dans un pays fort éloigné de la cour où la duchesse avait vécu jusqu'alors, d'y acheter une terre écartée de toute ville considérable, sous un nom supposé et sous la qualité d'émigrés. Pour mieux dérouter, Auguste devait passer pour le mari de la duchesse, dont il aurait fait la connaissance au service, pour laquelle il aurait pris de l'inclination, et qu'il aurait épousée malgré la disproportion de leurs âges. Elle avait prétexté à la cour un voyage en Italie, qui devait durer plusieurs années; elle fit même courir le bruit qu'elle voulait y finir sa vie, et elle sut maintenir le monde dans

Digitized by Google

cette erreur, au moyen de lettres portant des dates supposées, qu'elle faisait passer par des correspondans qu'elle avait su se ménager dans ce pays-là. Après la mort de Winterfels, et lorsque Julie serait mariée, heureuse, et que tout souvenir du passé serait effacé, elle voulait sortir de sa retraite, faire prendre à Auguste un état honorable dans sa patrie, et résider aux mêmes lieux où les circonstances qui l'attendaient pourraient le fixer. Il y avait assez peu de tems qu'ils étaient établis dans la contrée que Julie traversait pour retourner chez son père. L'obligeance naturelle de la duchesse et de son fils les avaient engagés à offrir l'hospitalité à une dame étrangère qui se trouvait dans l'embarras, sans se douter qui elle était. Lorsque Julie déclina son nom, la duchesse éprouva un saisissement passager; mais la compassion et l'amour maternel lui inspirèrent au même instant un tendre intérêt pour la sœur, pour l'amante de son fils, dont la figure et le maintien lui avaient plu au premier abord. Dès que Julie se fut retirée, elle fit appeler Auguste et lui apprit qu'elle était la personne qui se trouvait maintenant dans le château : il en fut terrassé, mais il se décida tout de suite à ne pas la voir; cependant il se préparait au rôle qu'il jouerait si le hasard la lui faisait rencontrer, lorsqu'elle rentra dans le salon. Heureusement sa mère avait eu le tems de l'instruire, mais encore lui fallut-il toute la force de son ame et sa profonde résignation au malheur d'être à jamais séparée de Julie, pour l'aider à soutenir le caractère de froideur et d'indifférence qu'il s'était fait la loi d'adopter. Bientôt cette cruelle dissimulation, vis-à-vis de l'amie qu'il avait tant aimée, et qu'il chérissait encore avec un sentiment différent, mais tout aussi exclusif, lui pesa si fort, qu'il sortit de la chambre et ne voulut plus reparaître devant elle. Il avait remarqué l'effet que sa vue avait produit sur elle, et ne pouvait douter qu'il régnait encore dans son cœur; il sentait tout ce qu'elle devait éprouver, et ne voulait pas renouveler et prolonger son tourment. Toute la nuit il fut combattu entre cette résolution et le désir ardent de la revoir encore une fois, comme la seule consolation qu'il eut à espérer dans ce monde. Enfin ce désir l'emporta, il la revit avec une émotion bien vivement partagée; sa fermeté commençait à l'abandonner, lorsque l'exclamation de Julie, quand elle se crut sûre que c'était lui, lui rendit sa force, lui rappela le serment du mystère qu'il avait prêté

Digitized by Google

à sa mère, et l'entraîna loin du danger où il se trouvait, et de celle qu'il allait perdre une seconde fois et pour toujours. Cette entrevue le laissa en proie aux sentimens les plus déchirans, qui détruisirent pour long-tems le calme dont il commençait à jouir.

Julie apprit toutes ces circonstances par la réponse de la duchesse à son père, qui lui avait écrit dans les premiers momens de trouble qui avaient suivi le récit de Julie à son retour. La duchesse se voyant découverte, et touchée de la tendresse paternelle que Winterfels témoignait pour son fils, lui avait répondu avec une noble dignité, qui indiquait assez au comte sa ferme résolution de ne plus renouer aucune relation avec lui : elle lui donnait tous les détails que l'on vient de lire sur ce qui était arrivé à Auguste, et sur ce qu'elle avait fait pour lui ; mais elle lui faisait entendre qu'elle regardait ce fils, qui lui devait la vie une seconde fois, comme sa propriété exclusive, et qu'elle désirait ne pas se séparer de lui. Elle promettait d'entretenir dans son cœur le respect et l'attachement filial qu'il devait à son père, tout en faisant sentir à celui-ci qu'après ce qui s'était passé, il ne serait pas prudent qu'Auguste revînt chez lui et revît Julie, en même tems qu'il était nécessaire pour leur tranquillité mutuelle que le plus profond secret fût observé auprès de tout le monde.

Le comte communiqua cette lettre à sa fille. Depuis que Julie connaissait entièrement son sort, elle était encore mille fois plus malheureuse ; l'idée d'avoir eu de l'amour pour son frère, son horreur pour cette passion reprouvée par la nature, et qui lui avait paru jadis si naturelle et si innocente, minaient son ame et sa santé. Plus que jamais elle soupirait après la solitude et le silence de l'abbaye, seul endroit où elle pouvait espérer du soulagement à ses peines et du repos pour sa conscience. Elle ouvrit son cœur, à cet égard, au médecin qui la soignait, le pria d'en parler à son père. Il s'en acquitta avec zèle ; elle y joignit elle-même les sollicitations les plus pressantes, et le comte avait déjà à moitié consenti lorsqu'il tomba dangereusement malade. Dans un tel moment Julie renonça d'elle-même à l'idée de s'éloigner de lui ; elle se dévoua à le soigner avec un zèle, une tendresse, une constance dont personne, pas même Winterfels ne l'aurait cru capable ; elle faisait plus que ses forces et que le médecin ne lui permettaient : on aurait dit qu'un sentiment

Digitized by Google

intérieur la poussait à se prêter aux soins les plus pénibles, et les plus fatigans, comme si elle eût voulu, par une espèce de pénitence physique, expier le crime involontaire qu'elle se reprochait sans cesse.

Jamais son père n'avait éprouvé pour elle autant d'affection. Touché de tant de dévouement et commençant seulement alors à apprécier les vertus de sa fille, il s'attachait plus fortement à elle aux portes de la mort, et elle devenait un lien de plus qui l'attachait à la vie, qu'il n'était déjà pas disposé du tout à quitter. Cependant ce moment si redouté approchait, et les médecins le voyant près de sa fin sans aucun espoir de pouvoir la retarder, crurent qu'il était nécessaire de l'en avertir, afin qu'il pût mettre ordre à ses affaires. Personne n'osait se charger de cette pénible tâche, sa frayeur de la mort étant trop bien connue. Enfin Julie l'entreprit, et après plusieurs scènes aussi pénibles que douloureuses, elle parvint à détacher l'ame de son père de ce monde, et à la diriger vers l'espoir d'une meilleure vie. De cette manière elle parvint à lui faire envisager avec calme et résolution les approches de la mort. Il fit ses dernières dispositions, et il ne lui restait qu'un seul désir pour ce monde, celui d'embrasser encore ses deux fils. Charles voyageait depuis six mois; Julie frémit à l'idée de revoir Auguste, mais le cœur de son père tenait si fort à cette dernière satisfaction, qu'elle se résigna encore à ce dernier sacrifice, et qu'elle rassembla, pour s'y préparer, toutes ses forces naturelles, augmentées de celles que lui donnait la religion et la résolution de remplir tous ses devoirs vis-à-vis de son père mourant. Elle en eut déjà le plus grand besoin, lorsque le comte exigea d'elle d'écrire à Auguste pour le prier de venir recevoir sa bénédiction, n'ayant plus la force lui-même d'écrire. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle obtint la permission de s'adresser à la marquise plutôt qu'à son frère : elle ne pouvait songer sans frémir au jour de son arrivée. Elle écrivit aussi à Charles pour l'engager à revenir.

Dans une soirée d'hiver, sombre et nébuleuse, elle était assise auprès du lit de son père, lorsque la porte s'ouvrit doucement; elle tourna la tête, Auguste était devant elle! Qui est-là! demanda d'une voix éteinte le comte, caché dans ses rideaux. Julie n'était pas en état de répondre, elle s'était levée de son siége, elle voulait fuir, mais un regard sur cette figure chérie la retint comme enracinée à

Digitized by Google

la même place. C'est-moi, mon père, dit Auguste. Au son de cette voix tant aimée, Winterfels lui tendit les bras; Auguste se jeta à genoux à côté du lit et cacha son visage inondé de larmes dans les mains de son père : Julie aussi put alors pleurer. Auguste l'entendit sanglotter, il se releva, et lui prit la main en lui disant d'une voix étouffée : ma sœur, ma chère sœur! mais elle détacha sa main avec véhémence et quitta la chambre avec précipitation. Winterfels aimait trop son fils, il avait trop pitié de sa situation, pour ne pas le ménager dans un aussi cruel moment; il ne voulut pas interrompre le combat violent que son ame devait éprouver en lui adressant la parole : ce ne fut que lorsque Auguste se fut un peu calmé et qu'il se rapprocha lui-même du lit, en demandant pardon à son père de l'émotion que son arrivée subite avait pu lui donner, que le comte, sans faire mention de ce qui s'était passé jadis, et a l'instant même, commença à lui parler des arrangemens que sa mort prochaine rendrait nécessaires. Il exigea la promesse de rester auprès de lui jusqu'à son dernier soupir, et de ne pas même s'éloigner avant l'époque qu'il désigna et où les affaires relatives à la succession devaient être terminées.

Quelques heures après Julie rentra dans la chambre, pâle, abattue, et les yeux encore gonflés de larmes. Elle se plaça vis-à-vis d'Auguste, mêla quelquefois un mot dans la conversation; mais tout son maintien peignait le trouble qui régnait dans son ame. Tous les trois évitaient tout ce qui pouvait rappeler la moindre trace du passé et des anciens rapports dans lesquels ils s'étaient trouvés, et chacun faisait des efforts pour s'accoutumer d'avance aux nouvelles relations qui devaient maintenant exister entre eux.

La joie de revoir son fils avait rallumé une dernière étincelle de vie chez le comte; mais bientôt elle recommença à pâlir, et le lendemain de l'arrivée d'Auguste, avant celle de Charles, il rendit le dernier soupir dans les bras de ses deux enfans. Auguste et Julie restaient maintenant seuls dans cette maison de deuil; ils sentaient profondément ce que cette situation avait de pénible; ils s'évitaient autant que possible, et cherchaient dans les arrangemens et les dispositions que nécessitaient la mort de leur père, de l'occupation, et quelques distractions aux sentimens douloureux qui les tourmentaient. L'arrivée de

Digitized by Google

Charles, qui eut lieu peu de jours après, leur donna quelque soulagement.

Dès que son père eut fermé les yeux, Julie avait écrit à Mme Wender, c'est ainsi que s'appelait la personne qui l'avait élevée à la campagne, pour la prier de venir passer quelque tems auprès d'elle. Elle avait pris pour prétexte les affaires et les embarras qu'occasionnaient les partages de la fortune paternelle, et auxquels sa tristesse et sa santé ne lui permettaient pas de vaquer seule. Mme Wender devait l'aider; mais le véritable motif qui lui faisait désirer la présence de cette femme estimable, de cette amie maternelle, était la crainte de rester seule avec Auguste.

Mme Wender qui avait toujours chéri son élève, qu'elle envisageait plutôt comme sa fille adoptive, s'empressa de se rendre à cette invitation : elle arriva un jour après Charles. Le comte avait fait un testament par lequel il instituait Charles son fils, son héritier, et donnait à Julie un somme considérable, qui devait lui assurer une existence indépendante. Julie avait reçu sa seconde mère avec un sentiment si doux, qu'il lui avait fait presque oublier ses peines, au moins pour quelques instans. Mme Wender y avait répondu avec la plus vive tendresse; mais cependant, depuis l'ouverture du testament, Julie crut apercevoir une espèce d'embarras, quelque chose de gêné dans la manière de son amie : elle lui en demanda la raison. Mme Wender ne voulut pas d'abord en convenir; mais bientôt, au grand étonnement de Julie, elle commença à parler du legs considérable que le comte lui avait fait; puis des avantages que procuraient la fortune et le rang. Elle compara ensuite ces avantages avec les jouissances et le bonheur que donnent la religion et la vertu dépouillées même des biens de ce monde, et fit sentir à Julie combien ce dernier genre de vie était préférable. Elle lui demanda si elle se trouverait bien malheureuse lorsqu'un coup du sort, inattendu, la priverait subitement de sa fortune et de son état. Julie lui répondit que dans ses idées de bonheur, et d'après ses besoins modérés, un tel coup la frapperait sûrement, mais ne la rendrait point très-malheureuse. Je le crois, mon enfant, reprit Mme Wender, je connais votre cœur, vos principes, votre façon de penser; mais si ce n'était point un accident, un effet du hasard qui vous privât de tous ces biens ? si, par exemple, vous veniez à apprendre que vous les possédez injustement, seriez-vous

Digitized by Google

disposée à les rendre au véritable propriétaire, lors même qu'il l'ignorerait ?

Ma mère, dit Julie, toujours plus surprise, pouvez-vous le demander ? Je n'hésiterais pas un instant à renoncer à des biens que je n'aurais pas le droit de posséder ; mais que signifient ces singulières questions ? où voulez-vous en venir ?

— Elles ne sont pas si bazarres que vous l'imaginez, mon enfant ; mais je te connais, je t'ai toujours vu suivre les principes que j'ai cherché à t'inculquer, je puis donc sans craindre de te faire trop de peine, t'informer de ta véritable position.

A ces mots Julie frémit ! les terribles éclaircissemens qu'elle avait déjà reçus en pareille matière, se représentèrent à sa mémoire et la firent frissonner. Mme Wender gardait le silence ; Julie l'interrompit avec effort en s'écriant : Oh ! ma mère, qu'avez-vous à me dire ? parlez, je suis préparée à tout.

— Tu t'es crue jusqu'à présent la fille du comte de Winterfels ?

Et ne la suis-je pas ? reprit Julie avec une vivacité qui effraya Mme Wender, qui, dans ce moment, l'interprétait différemment. Ecoutez-moi avec calme, ma chère Julie, et comptez sur l'amour de votre frère.

— De mon frère ! et du quel ?

Du quel ! répéta Mme Wender avec étonnement. Je ne vous en connais qu'un qui jusqu'à présent a porté ce titre, Charles....

— Charles ! Et c'est sur l'amour de Charles que je dois compter ? Oh ! mon amie, ma mère, expliquez-vous, donnez-moi le mot de cette énigme ?

Je le veux bien, si tu veux ne plus m'interrompre.

Julie se contint et promit d'écouter tranquillement.

Tu sais, ma chère amie, que la comtesse de Winterfels mourut en couche de son dernier enfant ; c'était toi. Le comte envoya sa fille à la campagne avec sa nourrice, et nous écrivit en même tems pour nous prier, mon mari et moi, de surveiller l'enfant tant qu'elle serait chez sa nourrice, et nous écrivit ensuite, dans notre maison, de l'élever comme nous éléverions notre propre fille, si nous en avions une. J'aurais pris tout de suite chez moi la petite comtesse, si je n'avais pas été sérieusement malade lorsque cette lettre arriva. Dès que je fus convalescente, j'insistai

Digitized by Google

pour que la nourrice vînt habiter ma maison avec l'enfant, afin de l'avoir toujours sous les yeux. Pendant ma maladie on nous dit que la fille de la nourrice, ta sœur de lait, était morte. Anne arriva chez moi avec toi ; je te reçus et t'élevai avec la plus vive satisfaction ; plus tu grandissais, plus je voyais comme ton excellent caractère se développait, et plus je m'attachai à toi : ce fut avec le plus grand chagrin que je fus obligée de te céder à ton père, lorsque tu eus ta quatorzième année. La bonne Anne, ta nourrice, mourut, comme tu t'en souviens, deux ans après notre séparation ; mais avant sa mort elle confessa au curé un crime qui avait souvent pesé sur sa conscience, et pour lequel elle désirait recevoir l'absolution, ou au moins quelques consolations avant de paraître devant le trône de l'Eternel. Ce n'était point sa fille qui était morte à l'âge de quelques semaines, mais bien celle de la comtesse, faible rejeton d'une mère maladive, qui portait en elle, déjà en naissant, le germe d'une mort précoce. L'amour maternel, l'espérance de procurer à sa fille un sort brillant, la crainte de la colère du comte, qui aurait pu attribuer la mort de son enfant à quelques négligences de la part de la nourrice, tous ces motifs réunis avaient entraîné Anne à substituer sa fille à la défunte, et depuis, la terreur des suites d'un pareil délit, s'il était connu, l'avaient empêché de le découvrir, et le chagrin d'être séparée de son enfant, ses remords, avaient accéléré sa fin.

Mme Wender voulait continuer ; mais Julie qui avait entendu avec la plus violente émotion ce récit, poussa un cri perçant et tomba évanouie aux pieds de son amie. Celle-ci, d'autant plus effrayée qu'elle avait cru Julie assez forte, assez préparée pour supporter cette découverte et la perte des avantages mondains dont elle se voyait privée, appela au secours : on vint, on releva Julie, et on la posa sur une chaise-longue. Le bruit de cet accident se répandit bientôt dans toute la maison, et Auguste accourut ; il prit sa sœur encore sans connaissance dans ses bras, et chercha à rappeler ses sens en lui donnant les noms les plus tendres. La voix de l'amour la fit bientôt sortir de sa léthargie ; elle entr'ouvrit les yeux ; son premier regard tomba sur cette figure chérie qu'elle revoyait maintenant sous des rapports si différens. La joie lui ôtait encore la faculté de parler, mais elle prit la main d'Auguste avec l'expression du bonheur le plus parfait, et la posa sur ses lèvres et sur son

Digitized by Google

cœur. Auguste vit avec effroi cette explosion d'un sentiment qui les avaient rendus si malheureux, et qu'ils s'efforçaient depuis si long-tems de réprimer. Elle s'aperçut de ce qui se passait dans son ame, et elle put alors avec peine articuler ces mots : Auguste, je ne suis pas ta sœur, tu n'es pas mon frère. Auguste recula avec terreur et la regarda d'un œil sombre, croyant qu'elle avait perdu la tête. « Que dis-tu, Julie! qu'ai-je entendu? prononca-t-il enfin d'une voix tremblante. Elle fit un signe à Mme Wender, et la pria de tout raconter à Auguste, n'ayant pas assez de force pour le faire elle-même. Celle-ci recommença sa narration; Auguste l'écoutait avec un saisissement qui augmentait à chaque mot. Lorsqu'elle eut fini, il tomba ivre de joie aux pieds de Julie, et tous les deux rendirent d'une voix leurs actions de grâces à la Providence. Enfin il se releva et s'écria avec transport : maintenant tu es à moi; maintenant j'ose te dire combien je t'adore.

Ce fut le tour de Mme Wender de se faire expliquer toutes les énigmes qu'elle venait d'entendre, elle qui croyait toujours qu'Auguste était le neveu du comte. Les deux amans lui confièrent sous le sceau du plus profond mystère leur sort, leurs peines passées, et leur bonheur présent. Elle comprit alors le trouble dans lequel sa narration avait jeté Julie, et qu'elle avait attribué un instant à son attachement pour les richesses et le rang.

Lorsque la première ivresse de la joie fut passée, Auguste fit appeler Charles pour lui communiquer aussi l'importante découverte qui venait de se faire; celui-ci apprit avec surprise, avec déplaisir et cependant avec satisfaction ce singulier dénouement. Maintenant, dit Mme Wender, Julie ne peut accepter le legs considérable que lui a fait le comte votre père, et elle le rend à son héritier, qui en est le légitime propriétaire; c'est la raison pour laquelle j'ai enfin révélé ce mystère que j'avais gardé si long-tems, pour ne pas troubler sans nécessité la paix d'une famille respectable, et que je voyais si heureuse dans son ignorance.

Et tu ne serais plus ma sœur, s'écria Charles en embrassant Julie et les yeux baignés de larmes? Non, Julie, non, Auguste, cela ne se peut pas; je ne me laisserai pas ravir une sœur si chère. Ecoutez-moi. Mme Wender est la seule personne au monde qui connaisse notre secret, qu'il ne sorte jamais des murs de cette chambre; il n'est pas nécessaire que le monde sache nos véritables rapports récipro-

Digitized by Google

ques : il ne pourrait les apprendre sans que le souvenir d'un père bien-aimé, l'existence et le repos d'une femme respectable, et nous mêmes, ne fussions étrangement compromis et exposés à de fausses interprétations. Je vous propose donc de rester tous trois tels que nous sommes, et dans les rapports mutuels sous lesquels le monde nous a connus jusqu'à présent. Julie passera toujours pour ma sœur, et le testament de mon père aura son plein effet; son legs était moins destiné à sa fille qu'à la fidèle et tendre compagne de ses vieux jours, qui l'a soigné dans ses maux avec tant de constance et de dévouement. Auguste sera toujours mon cousin, et dès ce moment mon frère est ton époux; en disant ces mots, il posa la main de Julie dans celle de son amant : c'est ainsi que j'exerce mes droits de chef de la famille. Auguste et Julie tombèrent dans ses bras; Charles les embrassa en versant des larmes du plus profond attendrissement, et Mme Wender leva les yeux au ciel pour implorer sa bénédiction sur cette intéressante famille.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage? La duchesse apprit bientôt par son fils et la mort du comte et l'événement qui lui rendait sa Julie. Elle écrivit à cette dernière pour se féliciter du lien qui allait les unir, et l'inviter à venir chez elle avec son frère, pour sanctifier aux pieds des autels son union. Les jeunes époux se fixèrent auprès d'elle, comme deux amis dévoués, et la rendirent la plus heureuse des mères, tandis qu'ils furent eux-mêmes le couple le plus fortuné.

VARIÉTÉS.

FRAGMENT SUR LA ROSE.

....Admirunda tibi levium spectacula rerum
VIRG. Géorgiques. Liv. IVe.

.....J'entends tous les jours les hommes se plaindre de ce que tous les genres, tous les sujets en littérature sont épuisés : ceux qui nous ont précédés, répètent-ils sans cesse, ont tout pris, tout moissonné; nous qui les suivons, à peine trouvons-nous encore à glaner derrière eux. Ces réflexions, quelque tristes qu'elles soient, ne sont pas tout-

Digitized by Google

à-fait sans fondement. Les passions restant toujours les mêmes avec différentes modifications, et ne changeant pour ainsi dire que de costume, la peinture de ces mêmes passions a dû se ressentir de leur parfaite uniformité.

Comment, après les Sophocle, les Euripide, les Corneille et les Racine, cette antique Melpomène aux éternelles lamentations ne sentirait-elle pas enfin les larmes se sécher dans ses yeux? Comment, après avoir frappé tant de fois, son poignard ne s'émousserait-il pas? Comment, après les Ménandre, les Térence, les Molière, les Regnard, cette vive et folâtre Thalie, vieille de tant d'années amassées sur sa tête, ne sentirait-elle pas enfin le rire expirer sur ses lèvres? Le monde est vieux, son histoire est vieille aussi; la muse qui l'a consacrée sur ses immortelles tablettes n'a fait que conserver pour notre instruction, en choisissant un plus grand théâtre, ce que Melpomène et Thalie ont mis sur des tréteaux pour nous divertir; elles ont toutes trois de grands traits de ressemblance, et la muse de l'histoire, il faut l'avouer, ainsi que ses deux sœurs, nous donne bien souvent à rire et à pleurer. Mais il vient un tems où toutes ces différentes scènes sont, en quelque sorte, désenchantées, sur-tout quand le sort nous fait naître dans une de ces époques fécondes en grands événemens; l'homme alors fatigué, dégoûté de ses propres passions, n'en voit plus la peinture qu'avec indifférence, ses yeux éblouis de cette grande fantasmagorie, cherchent à se reposer sur d'autres spectacles. Auguste monte sur le trône, le temple de Janus se ferme: c'est alors que Virgile fait entendre aux Romains ses douces Géorgiques, et que son beau génie ennoblit aux yeux des maîtres de la terre les travaux de la charrue et les abeilles d'Aristée. Quand la société a repoussé l'homme et ne lui a présenté long-tems que de tristes images, c'est dans tes bras qu'il revient, ô nature! toujours jeune, toujours belle, c'est toi qui, te renouvellant sans cesse sans jamais t'altérer, offre à tes historiens d'inépuisables sujets, des inspirations toujours nouvelles. Que de fois la scène du monde a été renouvelée! que sont devenues tant de cités fameuses? montrez-m'en seulement les vestiges; on retrouverait plutôt, dit le prophète, quand le vent du midi a soufflé sur le désert, les traces du chameau dans les sables. Eh bien? le soleil qui éclaire ces lieux est-il maintenant à son lever, moins brillant et moins majestueux,

Digitized by Google

sont-elles moins ravissantes et moins pures les dernières clartés dont à son couchant il dore leur horison? Ont-elles moins d'éclat et de parfum, les plantes et les fleurs, seules richesses, seuls ornemens que le tems et les hommes n'ont pu enlever à ces grandes solitudes . . . . . .

. . . . . .

Telles étaient les réflexions qui assiégeaient en foule mon ame en parcourant ces jours passés un des feuillets de l'histoire du monde; mes idées s'obscurcissaient, je ne sais quelle sensation pénible m'oppressait, lorsque tout-à-coup, en levant les yeux, j'aperçois une rose . . . . . Eh, nature! m'écriai-je, est-ce toi qui me la présente pour délasser mon esprit fatigué de tout ce que je viens de lire. Une rose!... Adieu pour un moment révolutions, empires, potentats. Mon livre me tombe des mains, et je m'approche de plus près pour la considérer: c'était une rose dans tout son éclat, dans toute sa fraîcheur, belle de toute sa pureté virginale, la main des hommes ne l'avait point flétrie; sur ses feuilles tremblaient encore quelques gouttes limpides de la rosée du matin. Telles, moins fraîches, moins odorantes, étaient les roses du mont Ida, dont le tendre coloris teignait, dit-on, les doigts de la brillante aurore. Que de merveilles réunies dans une simple fleur! d'abord, me dis-je en moi-même, en examinant ses feuilles, quelles mains ont formé ce tissu dont la finesse fait honte à tous les arts humains; quelles mains, plus savantes que celles de Tyr, ont ensuite répandu sur sa surface ce coloris qui l'anime et la vivifie? Oh, l'habile ouvrier que celui qui, en broyant le rouge et le blanc, a su tirer, du mélange de ces deux couleurs, la couleur la plus douce, la plus suave, et la plus voluptueuse à la vue! Qu'il est admirable, même dans la simple disposition de la fleur; avec quel art il l'a placée dans un calice vert, entre cinq folioles d'égale structure, disposées en forme de corbeille, pour la recevoir et la soutenir! Mais si mon œil indiscret pénètre dans le sein de la fleur, que de nouvelles beautés je découvre! Sur l'extrémité des feuilles l'incarnat est plus doux et plus tendre, mais plus j'avance dans l'intérieur, plus il devient vif et foncé; les feuilles pressées les unes sur les autres se renvoyent mutuellement des ombres qui font ressortir le pourpre et le blanc; il en résulte des reflets, tantôt plus vifs, tantôt plus pâles, dont le charme est inexprimable. Cependant, avec tant de beauté, la rose

Digitized by Google

n'eût été que belle; en lui donnant son odeur, l'artiste divin lui donna l'ame et la vie: il voulut que la fleur la plus brillante à la vue fût aussi la plus chère à l'odorat; c'est pour nous que toutes ses feuilles furent imprégnées d'une odeur qu'on ne peut respirer sans la plus délicieuse sensation; dans le fond de son calice, comme dans une espèce de coupe, il renferma ce trésor de parfums que la rose garde encore quand les soleils ont flétri sa fraîcheur, et que bannie de nos parterres, elle ne sert plus qu'à embaumer les meubles et les vêtemens du citadin. Heureuse fleur! ce n'est que dans ses plus douces affections que l'homme a pu te trouver des objets de comparaison; le vif incarnat qui te colore ne lui rappelle-t-il pas celui d'une vierge qui rougit pour la première fois, et ton parfum la douce haleine d'une maîtresse. Mais de quel doux saisissement l'ame n'est-elle point transportée, quand, à la beauté de la fleur, vient se joindre une foule d'images riantes, d'idées aimables, consacrées par le souvenir des hommes? Que j'aime à retrouver dans ces épines dont la nature eut soin d'entourer tant de charmes, ces craintes, ces légers scrupules, ces petites colères, dont on sait tant de gré, si bien rendus par le doux *Nenni* de Marot, armes innocentes dont se couvre la pudeur, et qu'Homère plaça dans la ceinture de Vénus. Que de fois, ô reine des fleurs, en te considérant, entourée de tes jeunes boutons, aimables rejetons, qui demain remplaceront leur mère, et brilleront à leur tour dans nos parterres, je me suis rappelé une mère, belle encore à son déclin, mais déjà s'éclipsant, appuyée sur sa fille qui, jeune héritière de ses graces et de ses charmes, s'élève, brille à ses côtés, et va bientôt aussi la remplacer sur la scène du monde!

Parmi toutes les fleurs dont la main du créateur se plut à embellir la demeure de l'homme, la rose connut-elle jamais une rivale? Milton en parsema les bosquets du délicieux Eden; Eve eut, dit-on, résisté à Satan et à sa fatale pomme, mais l'adroit séducteur lui fit respirer une rose et l'homme fut perdu. Oh! rose, n'es-tu pas la fleur de la volupté? N'est-ce pas toi que les anciens donnèrent pour attribut à la déesse de la beauté? N'ont-ils pas dit que blanche à ta naissance comme la simple marguerite, tu dus à Vénus ton divin coloris? et leur aimable fiction nous montre encore aujourd'hui le sang de la beauté circulant dans les veines d'une fleur. Tu formais ces guirlandes si

Digitized by Google

brillantes et si passagères dont Horace se couronnait aux jours de fête. C'est toi dont les feuilles odorantes parfumaient les banquets et la couche de l'épicurien. Les anciens, dont l'ame sensible voulait que les premiers objets qui avaient paré leur berceau et embelli leur existence, vinssent encore après la mort charmer leur tombe, te plaçaient avec le triste cyprès autour de la pierre sépulchrale, et tes bouquets égayaient leurs rians mausolées. Dans les tems modernes, la rose n'a point cessé d'être un objet d'amour et d'admiration; si Chantilli vante à juste titre les œillets du grand Condé, on ne vous a point oublié, roses, cultivées par les mains de Malesherbes: objets de tous les vœux, de tous les hommages, la religion et l'amour se disputent vos guirlandes. Vous parez à-la-fois et le front de la beauté mondaine et le front modeste de la pudique vestale. Oh! rose, doux emblême de pudeur et de plaisir, tant que l'âge n'aura point émoussé mes sens, tant que je serai sensible au spectacle d'une belle aurore et d'un soleil couchant, tant que le seul nom d'une maîtresse ou la joie d'un succès feront palpiter mon cœur, partout où me conduiront les hasards de la guerre, dans les marches pénibles, dans les sables et les bruyères des solitudes, dans les champs de la Castille comme dans ceux de l'Esclavonie, à la fin d'un automne comme au retour d'un printems, que je te rencontre quelquefois sur le penchant d'un rocher près de quelque source solitaire, et ta seule vue, comme celle d'une amie de jeunesse, me donnera de ces doux ressouvenirs, de ces heureuses pensées qui rafraîchissent le sang: avec moins d'ivresse Jean-Jacques aura retrouvé sa pervanche chérie. Oh! gloire, je t'en préviens, j'aime les travaux qui sont frères des plaisirs; si tu veux me tenter, sache donc entremêler dans tes lauriers quelques feuilles de rose, et je suis tout à toi. Etc., etc. . . . . .

. . . . . .

Ces pages avaient été tracées d'effusion, et déjà les expressions me manquaient que je contemplais encore ma rose avec ravissement. Ainsi souvent quand le tableau des misères et des erreurs de ce monde a jeté notre esprit dans une espèce d'accablement, la seule vue d'une herbe des prairies, le chant d'un oiseau, le bruit des vents, le doux murmure d'une fontaine dans les bois, ont suffi pour nous distraire et nous ramener à des images riantes et à des idées plus douces. Tels les sons lointains d'une musette répétés

Digitized by Google

par les échos, charmèrent un moment les soucis de ce fier conquérant, qui allait bouleverser l'Asie, tandis que sans s'inquiéter si l'Asie allait changer de maître, un berger chantait assis tranquillement aux pieds d'un hêtre.

Par M. EL. SULEAU.

M. LANDON, peintre, qui s'est distingué par de charmans tableaux (*le Pardon*, *Paul et Virginie*, etc.) et par des ouvrages estimés sur les arts, vient d'être nommé, par l'Institut impérial de France, correspondant de la quatrième Classe.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

L'ACADÉMIE des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon vient de donner le procès-verbal de sa séance publique du 8 avril 1813. Cet ouvrage, rédigé par son secrétaire perpétuel, M. Morland, fait le plus grand honneur à ce savant. Cet écrit se distingue sur-tout par un ton noble, une méthode excellente et une grande clarté dans l'exposition des sujets dont l'Académie s'est occupée. L'unique but de l'institution des Sociétés Savantes, dit M. Morland, n'est pas seulement de maintenir l'éclat des lettres et des beaux-arts; il est aussi de leur devoir de protéger les arts industriels auxquels nous devons les aisances et les commodités de la vie. M. Morland part de ce principe pour faire un tableau brillant de la gloire et des avantages qui entourent ceux qui cultivent les beaux-arts, tandis que l'utile ouvrier est souvent négligé et oublié.

C'est, ajoute l'auteur, pour réparer cette injustice, que les Sociétés Savantes doivent s'élever entre l'artiste et le public, qu'elles doivent constater les découvertes utiles et porter même, s'il le faut, jusqu'aux pieds du trône, les justes réclamations du modeste artisan, dont la voix ne pourrait parvenir jusqu'au souverain; et c'est pour remplir le premier de ces devoirs que l'Académie met sous les yeux du public le résultat des travaux qu'elle a en quelque sorte dirigés.

Les premiers sont, en suivant l'ordre des dates, d'abord la voiture inventée par M. Joanne, et ensuite l'invention de M. Leistenschneider, pour la fabrication du papier; d'autres mécaniciens ont établi de nouveaux procédés, ont essayé des mélanges inusités de fil et de coton, de coton et de laine, et ont plus ou moins réussi dans leurs essais.

Digitized by Google

L'Académie s'est non-seulement occupée d'aider et de diriger l'industrie, elle a encore secondé les vues du gouvernement dans le remplacement de ces végétaux exotiques, destinés jusqu'ici à satisfaire les besoins, les goûts et le luxe d'une grande nation; mais il fallait apprendre à ceux qui voulaient tenter des essais de ce genre, ce qu'ils avaient à espérer, ce qu'ils avaient à redouter, et c'est ce que l'Académie a fait. Elle a démontré qu'il fallait laisser aux plaines de la Provence et du Languedoc à nous fournir le sirop de raisin et l'indigo, et que notre département, dont le climat est moins propre à fournir d'aussi bonne matière première pour cette branche d'industrie, leur fournirait en échange des vins et des blés. Cependant ce département n'étant pas resté étranger à la fabrication du sucre par le moyen des betteraves, M. Morland en profite pour entrer dans de grands et utiles détails sur la fabrication et sur l'essence du sucre, que l'expérience et l'analyse ont prouvé se rapprocher beaucoup de l'amidon par sa nature et sa composition chimique. L'auteur entre à cette occasion dans le détail des opérations de Kirchof et de Lampadius, qui ont répandu tant de lumières sur cet important objet.

Pendant que l'Académie s'occupait de l'examen de découvertes importantes et utiles, ses membres donnaient leurs soins aux sciences d'un autre ordre. L'auteur cite à cette occasion MM. Fremyet, Guichard, Atoine, Calignon, Protat, Masson-Four, Thartelin, Girault, Baudot, Amanton, Mathieu, Mermet, Saissy, Martin, Leschevin, Couturier, Poucet et Suremain de Missery, tous membres de l'Académie et dont nous sommes fâchés de ne pouvoir faire connaître d'une manière plus détaillée les utiles travaux.

M. Morland fait connaître ensuite au public le nom des différentes personnes que l'Académie a reçu dans son sein, et l'entretient de la douleur qu'elle a éprouvée par la perte de deux de ses membres distingués, MM. Devosges et Morelot, qui tous les deux ont joui de l'estime et de la considération publiques.

M. le secrétaire-perpétuel ayant terminé l'exposé des travaux de l'Académie, M. le comte de Brissac, préfet du département, a pris la parole, et a exprimé ses sentimens pour la compagnie au milieu de laquelle il siégeait pour la première fois.

M. Baudot, après le discours de M. le président, a fait lecture d'une anecdote peu connue relative à Jacques Laverne, maire de Dijon, décapité sur la place du Morimont, le 29 octobre 1594; et la séance a été terminée par le discours prononcé par M. le président, en remettant à M. Joanne la médaille d'or de 150 francs décernée par l'Académie.

A la suite du procès-verbal de cette séance, on a ajouté le rapport

Digitized by Google

fait à l'Académie sur la voiture présentée par M. Joanne, et le savant Mémoire de M. Fremyet, sur les monumens trouvés dans la démolition d'une partie de la tour du petit Saint-Benigne.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.

L'ACADÉMIE a tenu une séance publique le 26 de ce mois. Cette séance a été remplie de la manière suivante :

M. Béraud, président, a rendu compte des travaux académiques pendant le premier semestre de cette année.

M. Revoil a fait l'éloge de M. Mayeuvre Champvieux, académicien décédé. L'émotion dont l'orateur n'a pu se défendre, a ajouté encore à l'effet de son discours.

M. Cochard a fait connaître dans un court rapport les motifs qui n'ont pas permis à l'Académie d'adjuger le prix proposé pour l'éloge de Philibert Delhorme. Ce sujet de prix a été remis au concours pour 1814.

M. Dugas Montbel a lu la traduction du 18e chant de l'Iliade d'Homère.

M. Delandine a terminé la séance par une pièce de vers intitulée : *le Ruisseau.*

L'Académie présente pour sujet du prix qui sera décerné en 1814, le programme suivant :

« La belle expérience de Lyon a appris que l'air atmosphérique subitement et fortement comprimé, laissait échapper une lumière vive facilement visible dans l'obscurité. D'autres expériences faites dans la même ville ont donné lieu de penser que cette propriété d'être lumineux par la compression appartient exclusivement au gaz oxigène, et qu'elle ne se manifeste dans quelques autres gaz qu'autant qu'il est mêlé avec eux en plus ou moins grande proportion. Enfin, on sait encore qu'un éclair instantané a été quelquefois aperçu au moment où l'on tirait dans l'obscurité un fusil à vent fortement chargé. L'Académie, pour compléter les connaissances acquises sur ce sujet, demande : 1° que l'on détermine quelle est l'altération qu'éprouvent le gaz oxigène et l'air atmosphérique par le dégagement de la lumière : 2° qu'on fasse connaître ce qui arrive dans les gaz azote, hydrogène et acide carbonique purs et sans aucun mélange d'air atmosphérique, lorsqu'ils sont vivement comprimés ; 3° enfin, qu'on recherche de même ce qui se passe dans tous les gaz, lorsqu'ils éprouvent subitement une grande dilatation. »

Digitized by Google



POLITIQUE.

Enfin, après quelques jours d'une attente que l'importance des événemens rendait si vive, après un retard justifié par la nature même de ces événemens, et motivé dans les lettres des ministres de S. M., les relations officielles des opérations premières de cette campagne, déjà remarquable entre toutes celles de l'Empereur, par la rapidité de ses manœuvres, et par des circonstances tout-à-fait imprévues, qu'on ne semble pouvoir attribuer qu'à un ordre exprès de cette providence, juste dispensatrice des succès ou des revers mérités, les relations officielles, disons-nous, viennent de paraître. L'Impératrice-Reine et Régente les a reçues de l'armée au retour de son voyage. Nous les publierons dans l'ordre de leurs dates.

Du 20 août. — Les ennemis ont dénoncé l'armistice le 11 à midi, et ont fait connaître que les hostilités commenceraient le 17 après minuit.

En même tems, une note de M. le comte de Metternich, ministre des relations extérieures d'Autriche, adressée à M. le comte de Narbonne, lui fit connaître que l'Autriche déclarait la guerre à la France.

Le 17 au matin, les dispositions des deux armées étaient les suivantes :

Les 4e, 12e et 7e corps, sous les ordres du duc de Reggio, étaient à Dahme.

Le prince d'Eckmühl, avec son corps, auquel les Danois étaient réunis, campait devant Hambourg, son quartier-général etant à Bergedorf.

Le 3e corps était à Liegnitz, sous les ordres du prince de la Moskowa.

Le 5e corps était à Goldberg, sous les ordres du général Lauriston.

Le 11e corps était à Lœwenberg, sous les ordres du duc de Tarente.

Le 6e corps, commandé par le duc de Raguse, était à Bunzlau.

Digitized by Google

Le 8e corps, aux ordres du prince Poniatowski, était à Zittau.

Le maréchal Saint-Cyr était, avec le 14e corps, la gauche appuyée à l'Elbe, au camp de Kœnigstein et à cheval sur la grande chaussée de Prague à Dresde, poussant des corps d'observation jusqu'aux débouchés de Marienberg.

Le 1er corps arrivait à Dresde, et le 2e corps à Zittau.

Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg avaient chacun leur garnison, et étaient armés et approvisionnés.

L'armée ennemie était, autant qu'on en peut juger, dans la position suivante :

Quatre-vingt mille Russes et Prussiens étaient entrés, dès le 10 au matin, en Bohême, et devaient arriver vers le 21 sur l'Elbe. Cette armée est commandée par l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse, les généraux russes Barclay de Tolly, Wittgenstein et Miloradowitch, et le général prussien Kleist. Les gardes russe et prussienne en font partie ; ce qui, joint à l'armée du prince de Schwarzenberg, formait la grande-armée et une force de 200,000 hommes. Cette armée devait opérer sur la rive gauche de l'Elbe en passant ce fleuve en Bohême.

L'armée de Silésie, commandée par les généraux Blucher et York, prussiens, et par les généraux Sacken et Langeron, russes, paraissait se réunir sur Breslau ; elle était forte de 100,000 hommes.

Plusieurs corps prussiens, suédois et des troupes d'insurrection couvraient Berlin et étaient opposés à Hambourg et au duc de Reggio. L'on portait la force de ces armées qui couvraient Berlin à 110,000 hommes.

Toutes les opérations de l'ennemi étaient faites dans l'idée que l'Empereur repasserait sur la rive gauche de l'Elbe.

La garde impériale, partie de Dresde, se porta le 15 à Bautzen, et le 18 à Gœrlitz.

Le 19, l'Empereur se porta à Zittau ; fit marcher sur-le-champ les troupes du prince Poniatowski ; força les débouchés de la Bohême, passa la grande chaîne des montagnes qui s'éparent la Bohême de la Lusace, et entra à Gobel pendant le tems que le général Lefevre-Desnouettes, avec une division d'infanterie et de cavalerie de la garde, s'emparait de Rumbourg, franchissait le col des mon-

Digitized by Google

tagnes à Georgenthal, et que le général polonais Rèminski s'emparait de Friedland et de Reichenberg

Cette opération avait pour but d'inquiéter les alliés sur Prague, et d'acquérir des notions certaines sur leurs projets. On apprit là, ce que nos espions avaient déjà fait connaître, que l'élite de l'armée russe et prussienne traversait la Bohême, se réunissant sur la rive gauche de l'Elbe.

Nos coureurs poussèrent jusqu'à seize lieues de Prague.

L'Empereur était de retour de Bohême à Zittau le 20, à une heure du matin. Il laissa le duc de Bellune avec le 2e corps à Zittau, pour appuyer le corps du prince Poniatowski; il plaça le général Vandamme, avec le 1er corps, à Rumbourg, pour appuyer le général Lefèvre Desnouettes, ces deux généraux occupant en force le col, et faisant construire des redoutes sur le mamelon qui domine sur le col. L'Empereur se porta par Lauban en Silésie, où il arriva le 20, avant sept heures du soir.

L'armée ennemie de Silésie avait violé l'armistice, traversé le territoire neutre dès le 12. Ils avaient, le 15, insulté tous nos avant-postes, et enlevé quelques vedettes.

Le 16, un corps russe se plaça entre le Bober et le poste de Spiller, occupé par 200 hommes de la division Charpentier. Ces braves qui se reposaient sur la foi des traités, coururent aux armes, passèrent sur le ventre des ennemis et les dispersèrent : le chef de bataillon la Guillermie les commandait.

Le 18, le duc de Tarente donna l'ordre au général Zucchi, de prendre la petite ville de Lahn; il s'y porta avec une brigade italienne; il exécuta bravement son ordre et fit perdre à l'ennemi plus de 500 hommes : le général Zucchi est un officier d'un mérite distingué. Les troupes italiennes ont attaqué, à la baïonnette, les Russes qui étaient en nombre supérieur.

Le 19, l'ennemi est venu camper à Zobten. Un corps de 12,000 Russes a passé le Bober, et a attaqué le poste de Siebenicken, défendu par 3 compagnies légères. Le général Lauriston fait prendre les armes à une partie de son corps, part de Lœwenberg, marche à l'ennemi et le culbute dans le Bober. La brigade du général Lafitte, de la division Rochambeau, s'est distinguée.

Cependant l'Empereur arrivé le 20 à Lauban, était le 21, à la pointe du jour, à Lœwenberg, et faisait jeter des

Digitized by Google

ponts sur le Bober. Le corps du général Lauriston passa à midi. Le général Maison culbuta, avec sa valeur accoutumée, tout ce qui voulut s'opposer à son passage, s'empara de toutes les positions et mena l'ennemi battant jusqu'auprès de Goldberg. Le 5e et le 11e corps l'appuyèrent. Sur la gauche, le prince de la Moskowa faisait attaquer le général Saken par le 3e corps, en avant de Bunzlau, le culbutait, le mettait en déroute et lui faisait des prisonniers.

L'ennemi se mit en retraite.

Un combat eut lieu le 23 août devant Goldberg. Le général Lauriston s'y trouvait à la tête des 5e et 11e corps. Il avait devant lui les Russes qui couvraient la position du Flensberg, et les Prussiens qui s'étendaient à droite sur la route de Liegnitz. Au moment où le général Gérard débouchait par la gauche sur *Niederau*, une colonne de 25,000 Prussiens parut sur ce point; il la fit attaquer au milieu des baraques de l'ancien camp; elle fut enfoncée de toutes parts; les Prussiens essayèrent plusieurs charges de cavalerie qui furent repoussées à bout-portant; ils furent chassés de toutes leurs positions, et laissèrent sur le champ de bataille près de 5000 morts, des prisonniers, etc. A la droite, le *Flensberg* fut pris et repris plusieurs fois; enfin, le 135e régiment s'élança sur l'ennemi et le culbuta entièrement. L'ennemi a perdu sur ce point 1000 morts et 4000 blessés.

L'armée des alliés se retira en désordre et en toute hâte sur Jauer.

L'ennemi ainsi battu en Silésie, l'Empereur prit avec lui le prince de la Moskowa, laissa le commandement de l'armée de Silésie au duc de Tarente, et arriva le 25 à Stolpen. La Garde vieille et jeune, infanterie, cavalerie et artillerie fit ces quarante lieues en quatre jours.

Du 26. — Le 26, à huit heures du matin, l'Empereur entra dans Dresde. La grande armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par les souverains était en présence; elle couronnait toutes les collines qui environnent Dresde, à la distance d'une petite lieue par la rive gauche. Le maréchal Saint-Cyr, avec le 14e corps et la garnison de Dresde, occupait le camp retranché et bordait de tirailleurs les palanques qui environnaient les faubourgs. Tout était calme à midi; mais, pour l'œil exercé, ce calme était le précurseur de l'orage : une attaque paraissait imminente.

Digitized by Google

A quatre heures après-midi, un signal de trois coups de canon, six colonnes ennemies, précédées chacune de cinquante bouches à feu, se formèrent, et peu de momens après descendirent dans la plaine; elles se dirigèrent sur les redoutes. En moins d'un quart-d'heure la canonnade devint terrible. Le feu d'une redoute étant éteint, les assiégeans l'avaient tournée et faisaient des efforts au pied de la palanque des faubourgs, où un bon nombre trouvèrent la mort.

Il était près de cinq heures : une partie des réserves du 14e corps était engagée. Quelques obus tombaient dans la ville; le moment paraissait pressant. L'Empereur ordonna au roi de Naples de se porter avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg sur le flanc droit de l'ennemi, et au duc de Trévise de se porter sur le flanc gauche. Les quatre divisions de la jeune garde, commandées par les généraux Dumoutier, Barrois, Decouz et Roguet, débouchèrent alors, deux par la porte de Pirna et deux par la porte de Plauen. Le prince de la Moskowa déboucha à la tête de la division Barrois. Ces divisions culbutèrent tout devant elles; le feu s'éloigna sur-le-champ du centre à la circonférence, et bientôt fut rejeté sur les collines. Le champ de bataille resta couvert de morts, de canons et de débris. Le général Dumoutier est blessé ainsi que les généraux Boyeldieu, Tyndal et Combelles. L'officier d'ordonnance Béranger est blessé à mort; c'était un jeune homme d'espérance. Le général Gros, de la garde, s'est jeté le premier dans le fossé d'une redoute où des sapeurs ennemis travaillaient déjà à couper les palissades : il est blessé d'un coup de baïonnette.

La nuit devint obscure et le feu cessa, l'ennemi ayant échoué dans son attaque et laissé plus de 2000 prisonniers sur le champ de bataille, couvert de blessés et de morts.

Le 27, le tems était affreux; la pluie tombait par torrens. Le soldat avait passé la nuit dans la boue et dans l'eau. A neuf heures du matin, l'on vit distinctement l'ennemi prolonger sa gauche et couvrir les collines qui étaient séparées de son centre par le vallon de Plauen.

Le roi de Naples partit avec le corps du duc de Bellune et les divisions de cuirassiers, et déboucha sur la route de Freyberg pour attaquer cette gauche. Il le fit avec le plus grand succès. Les six divisions qui composaient cette aile furent culbutées et éparpillées. La moitié, avec les drapeaux

Digitized by Google

et les canons, fut faite prisonnière, et dans le nombre se trouvent plusieurs généraux.

Au centre, une vive canonnade soutenait l'attention de l'ennemi, et des colonnes se montraient prêtes à l'attaquer sur la gauche.

Le duc de Trévise, avec le général Nansouty, manœuvrait dans la plaine, la gauche à la rivière et la droite aux collines.

Le maréchal Saint-Cyr liait notre gauche au centre, qui était formé par le corps du duc de Raguse.

Sur les deux heures après-midi, l'ennemi se décida à la retraite; il avait perdu sa grande communication de Bohême par sa gauche et par sa droite.

Les résultats de cette journée sont 25 à 30 mille prisonniers, 40 drapeaux et 60 pièces de canon.

On peut compter que l'ennemi a 60,000 hommes de moins. Notre perte se monte en blessés, tués ou pris, à 4000 hommes.

La cavalerie s'est couverte de gloire. L'état-major de la cavalerie fera connaître les détails et ceux qui se sont distingués.

La jeune garde a mérité les éloges de toute l'armée. La vieille garde a eu deux bataillons engagés; ses autres bataillons étaient dans la ville disponibles en réserve. Les deux bataillons qui ont donné ont tout culbuté à l'arme blanche.

La ville de Dresde a été épouvantée et a couru de grands dangers.

La conduite des habitans a été ce qu'on devait attendre d'un peuple allié. Le roi de Saxe et sa famille sont restés à Dresde, et ont donné l'exemple de la confiance.

Du 30. — Le 28, le 29 et le 30, nous avons poursuivi nos succès. Les généraux Castex, Doumerc et d'Audenarde, du corps du général Latour-Maubourg, ont pris plus de mille caissons ou voitures de munitions, et ramassé beaucoup de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis; on en compte plus de 10 mille.

L'ennemi a perdu, suivant les rapports des prisonniers, huit généraux tués ou blessés.

Le duc de Raguse a eu plusieurs affaires d'avant-garde qui attestent l'intrépidité de ses troupes.

Le général Vandamme, commandant le 1er corps, a dé-

Digitized by Google

bouché le 25 par Kœnigstein, et s'est emparé, le 26, du camp de Pirna, de la ville et de Hohendorf. Il a intercepté la grande communication de Prague à Dresde. Le duc de Wurtemberg, avec 15,000 Russes, avait été chargé d'observer ce débouché. Le 28, le général Vandamme l'a attaqué, battu, lui a fait 2000 prisonniers, lui a pris 6 pièces de canon et l'a poussé en Bohême. Le prince de Reuss, général de brigade, officier de mérite, a été tué.

Dans la journée du 29, le général Vandamme s'est placé sur les hauteurs de la Bohême et s'y est établi. Il fait battre le pays par des coureurs et des partis pour avoir des nouvelles de l'ennemi, l'inquiéter et s'emparer de ses magasins.

Le prince d'Eckmülh était le 24 à Schwerin. Il n'avait encore eu aucune affaire majeure. Les Danois s'étaient distingués dans plusieurs petites affaires.

Ce début de la campagne est des plus brillans et fait concevoir de grandes espérances. La qualité de notre infanterie est de beaucoup supérieure à celle de l'ennemi.

Du 1er septembre. — Le 28 août, le roi de Naples a couché à Freyberg avec le duc de Bellune, le 29 à Lichtenberg, le 30 à Zethau, le 31 à Sayda.

Le duc de Raguse, avec le 6e corps, a couché le 28 à Dippoldiswalda, où l'ennemi a abandonné 1200 blessés; le 29 à Falkenhain, le 30 à Altenberg, et le 31 à Zinnwald.

Le 14e corps, sous les ordres du maréchal Saint-Cyr, était le 28 à Maxen, le 29 à Reinhards Grimma, le 30 à Dittersdorf, et le 31 à Liebenau.

Le 1er corps, sous les ordres du général Vandamme, était le 28 à Hollendorf, et le 29 à Péterswalde, occupant les montagnes.

Le duc de Trévise était en position le 28 et le 29 à Pirna.

Le général Pajol, commandant la cavalerie du 14e corps, a fait des prisonniers.

L'ennemi se retira dans la position de Dippoldiswalda et Altenberg. Sa gauche suivit la route de Plauen; il se replia par Tharandt sur Dippoldiswalda, ne pouvant faire sa retraite par la route de Freyberg. Sa droite ne pouvant se retirer par la chaussée de Pirna, ni par celle de Dohna, se retira sur Maxen, et delà sur Dippoldiswalda. Tout ce qui était en partisans et détaché sur Meissen se trouva coupé. Les bagages russes, prussiens, autrichiens, s'étaient entassés sur la chaussée de Freyborg; on y prit plusieurs mil-

Digitized by Google

hers de voitures. Arrivé à Altenberg, où le chemin de Tœplitz à Dippoldiswalda devient impraticable, l'ennemi prit le parti de laisser plus de mille voitures de munitions et de bagages. Cette grande armée rentra en Bohême après avoir perdu partie de son artillerie et de ses bagages.

Le 29, le général Vandamme passa, avec 8 ou 10 bataillons, le col de la grande chaîne, et se porta sur Kulm. Il y rencontra l'ennemi, fort de 8 à 10 mille hommes; il s'engagea : ne se trouvant plus assez fort, il fit descendre tout son corps d'armée, il eut bientôt culbuté l'ennemi. Au lieu de rentrer et de se replacer sur la hauteur, il resta et prit position à Kulm, sans garder la montagne; cette montagne commande la seule chaussée; elle est haute. Ce n'était que le 30 au soir que le maréchal Saint-Cyr et le duc de Raguse arrivaient au débouché de Tœplitz. Le général Vandamme ne pensa qu'au résultat de barrer le chemin de l'ennemi, et de tout prendre. A une armée qui fuit il faut *faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier :* il n'était pas assez fort pour former cette barrière d'acier.

Cependant l'ennemi voyant que ce corps d'armée de 18,000 hommes était seul en Bohême, séparé par de hautes montagnes, et que tout le reste était encore au pied en-deçà des monts, se vit perdu s'il ne le culbutait. Il conçut l'espoir de l'attaquer avec succès, sa position étant mauvaise. Les gardes russes étaient en tête de l'armée qui battait en retraite; on y joignit deux divisions autrichiennes fraîches; le reste de l'armée ennemie s'y réunit à mesure qu'elle débouchait, suivie par les 2e, 6e et 14e corps. Ces troupes débordèrent le 1er corps. Le général Vandamme fit bonne contenance, repoussa toutes les attaques, enfonça tout ce qui se présentait, et couvrit de morts le champ de bataille. Le désordre gagna l'armée ennemie, et l'on voyait avec admiration ce que peut un petit nombre de braves contre une multitude dont le moral est affaibli.

A deux heures après midi, la colonne prussienne du général Kleist, coupée dans sa retraite, déboucha par Peterwalde pour tâcher de pénétrer en Bohême; elle ne rencontra aucun ennemi, arriva sur le haut de la montagne sans résistance, s'y plaça, et là vit l'affaire qui était engagée. L'effet de cette colonne sur les derrières de l'armée, décida l'affaire.

Le général Vandamme se porta sur-le-champ contre cette colonne, qu'il repoussa : il fut obligé d'affaiblir sa ligne

Digitized by Google

dans ce moment délicat. La chance tourna. Il réussit cependant à culbuter la colonne du général Kleist, qui fut tué; les soldats prussiens jetaient leurs armes et se précipitaient dans les fossés et les bois. Dans cette bagarre, le général Vandamme a disparu; on le croit frappé à mort.

Les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon se déterminèrent à profiter du moment et à se retirer partie par la grande route, et partie par des chemins de traverse, avec leur division, en abandonnant tout le matériel qui consistait en 30 pièces de canon et 300 voitures de toute espèce, mais en ramenant tous les attelages. Dans la position où étaient les affaires, ils ne pouvaient pas prendre un meilleur parti. Les tués, blessés et prisonniers doivent porter notre perte dans cette affaire à 6000 hommes. L'on croit que la perte de l'ennemi ne peut être moindre que de 4 à 5000 hommes.

Le 1^er^ corps se rallia, à une lieu du champ de bataille, au 14^e^ corps. On dresse l'état des pertes éprouvées dans cette catastrophe, due à une ardeur guerrière mal calculée.

Le général Vandamme mérite des regrets : il était d'une rare intrépidité. Il est mort sur le champ d'honneur, mort digne d'envie pour tout brave.

Du 2. — Le 21 août, l'armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse était entrée en Saxe, et s'était portée le 22 sur Dresde, forte de 180 à 200 mille hommes, ayant un matériel immense, et pleine de l'espérance non-seulement de nous chasser de la rive droite de l'Elbe, mais encore de se porter sur le Rhin, et de nourrir la guerre entre le Rhin et l'Elbe. En cinq jours de tems elle a vu ses espérances confondues : 30,000 prisonniers, 10,000 blessés tombés en notre pouvoir, ce qui fait 40,000; 20,000 tués ou blessés et autant de malades par l'effet de la fatigue et du défaut de vivres (elle a été cinq à six jours sans pain), l'ont affaiblie de près de 80,000 hommes.

Elle ne compte pas aujourd'hui 100,000 hommes sous les armes; elle a perdu plus de 100 pièces de canon, des parcs entiers, 1500 charrettes à munitions d'artillerie qu'elle a fait sauter ou qui sont tombées en notre pouvoir; plus de 3000 voitures de bagages qu'elle a brûlées ou que nous avons prises. On avait 40 drapeaux ou étendarts. Parmi les

Digitized by Google

prisonniers, il y a 4000 Russes. L'ardeur de l'armée française et le courage de l'infanterie fixent l'attention.

Le premier coup de canon tiré des batteries de la garde impériale dans la journée du 27, a blessé mortellement le général Moreau, qui était revenu d'Amérique pour prendre du service en Russie.

A ces bulletins officiels sur un ensemble d'opérations qui, en trois jours, a renversé le plan de la coalition nouvelle, dont les élémens seront dans l'avenir un éternel sujet d'étonnement, qui a sauvé Dresde, délivré la Saxe, porté l'armée sur les positions les plus avantageuses, et qui en Silésie a repoussé l'ennemi loin de cette ligne d'armistice qu'il avait violée avant le jour convenu, joignons des détails sur un événement qui, s'il était lu dans l'histoire, et décrit par un Tite-Live ou un Tacite, paraîtrait ce qu'il sera aux yeux de la postérité, une des plus grandes leçons données par la fortune aux passions humaines.

Le général Moreau, compromis au plus haut degré dans une conspiration contre le chef de l'Etat et le gouvernement établi, associé à des agens reconnus et avoués de l'étranger, condamné avec eux, mais séparé d'eux dans l'application de la peine capitale par ce sentiment qu'inspirera toujours à la générosité française un nom distingué par d'éminens services, délivré de ses fers par une clémence qui ne laissait pas soupçonner la possibilité de l'ingratitude, avait touché une terre hospitalière où l'on ne sembla voir que son malheur et non sa faute. Il faut le dire à la gloire du caractère français, il y fut suivi par d'honorables regrets même de la part de ceux qui savaient le mieux combien il était coupable.

Long-tems il parut résolu à demeurer étranger aux affaires de l'Europe, et incapable de former désormais contre sa patrie des vœux et des tentatives ennemies. Long-tems on crut que dans la contestation renouvelée entre les Américains et les Anglais sur un théâtre encore plein de la gloire que de braves Français coururent y chercher, il voudrait suivre ce noble exemple, et consacrer son épée à la défense du peuple qui l'avait accueilli. Mais il nourrissait d'autres desseins dans son ame; habitué peut-être à ne voir les événemens d'Europe que par les yeux des partisans de l'Angleterre, il aura cru le moment favorable pour réaliser ces desseins; éloigné de la France, il aura oublié ce que

Digitized by Google

peut faire une nation magnanime et éclairée pour réparer une injustice de la fortune et pour repousser loin de son territoire un ennemi avide de vengeance, altéré de rapines, enivré d'une aveugle fureur : il ignorait sur-tout ce que peut un grand caractère, dirigeant les destinées d'un grand peuple. Il a calculé le nombre de nos ennemis, et n'a pas mesuré l'étendue de nos ressources sur le génie qui en dispose, sur le dévouement qui les lui tenait prêtes. Cédant à des espérances chimériques, aux suggestions anglaises, à des conseils dont les auteurs seront un jour connus, à des offres si rarement acquittées envers les transfuges; ignorant malgré les leçons de l'histoire, que même heureux il eût été bientôt disgracié par ceux qu'il aurait servis, il a quitté le soc de Cincinnatus pour l'épée de Coriolan, il est venu.... mais, ainsi que nous le disait un homme de talent et d'expérience, pour rendre le rôle de Coriolan, sinon glorieux, du moins intéressant, il faut être arrivé devant Rome, et voir à ses pieds une mère suppliante au nom de la patrie. Telle ne pouvait être la destinée du général Moreau. Il n'est parvenu qu'en Saxe aux pieds des redoutes françaises, et tandis que les Russes y trouvaient une mort glorieuse, il n'y a trouvé lui qu'un châtiment mérité ; l'amputation des deux jambes a eu lieu au-dessous du genou, après son arrivée à Nœplitz. Des soldats russes l'y avaient transporté dans une caisse de carosse séparée du train. On connaît et l'on cite les différentes maisons où il s'est arrêté à Passendorf, à Dippoldiswalde, et les secours qu'il y a reçus. On connaît les déclarations de ses domestiques. Enfin un hasard singulier a voulu qu'on ait trouvé sur un chien qui lui appartenait, un collier qui portant son nom a sans doute donné aux soldats français le premier indice de l'événement. On ajoute que les généraux ennemis témoignaient un prochain chagrin, et qu'ils conservaient pour le blessé quelques espérances de salut bien difficiles à concevoir dans sa situation morale. Ces détails intéressaient nos lecteurs, nous avons dû les leur donner ; mais que sont de tels détails et de semblables rapprochemens, que seraient toutes les réflexions, toutes les déclamations inspirées par un tel sujet, auprès de cette simplicité si éloquente et si magnanime de ces mots du bulletin : IL ÉTAIT REVENU D'AMÉRIQUE POUR PRENDRE DU SERVICE EN RUSSIE ! ! ! !

Les journaux allemands et italiens nous donnent des nouvelles de l'armée du général Wrede, de celle du duc

Digitized by Google

de Castiglione qui couvrent la Bavière et menacent le territoire autrichien, et de celle du prince vice-roi qui couvre les provinces illyriennes et qui a repoussé les ennemis au-delà de la Drave qu'elle se dispose à passer. Le 30, la division Gratien est entrée dans Willach, dont les Autrichiens ont été repoussés. Le prince vice-roi y a établi son quartier-général. Le lieutenant-général Pino a réuni ses forces en avant de Layback, faisant face aux ennemis, qui ont fait des démonstrations au-delà de la Save.

Les journaux anglais se plaignent de l'inactivité du général Wellington. Pampelune et Saint-Sébastien ne tombent pas assez vite à leur gré. Ils accusent le ministère d'avoir envoyé dans le Nord 6000 hommes qui sont, disent-ils, une goutte dans l'Océan, pendant qu'ils auraient été si nécessaires pour réparer les pertes de leur armée en Espagne. Le maréchal duc d'Albufera a continué son mouvement de concentration; réuni au général Decaen, il a inutilement présenté le combat à 40 mille ennemis formés devant Tarragone; ces ennemis se sont retirés sans l'attendre; le maréchal a fait sauter les fortifications de Tarragone, et en a réuni à son armée la garnison forte de 2000 hommes. En vertu d'un sénatus-consulte, dont l'exécution a été ordonnée par l'Empereur, le 28 août, 30,000 conscrits, pris dans vingt-quatre départemens du midi, sont appelés à renforcer les armées des ducs de Dalmatie et d'Albufera. S.....

ANNONCES.

Les Pandectes françaises, ou Commentaires raisonnés sur les Codes Napoléon, de Procédure civile, de Commerce, d'Instruction Criminelle, Pénal, Rural, Militaire et de la Marine; formant un Traité succinct et substantiel, mais complet, de chaque matière; par Me J. B. Delaporte, ancien avocat. *Seconde édition*, soigneusement corrigée par l'Auteur, qui a fait usage de la jurisprudence, en rapportant les décisions intervenues dans les Cours sur les questions les plus importantes auxquelles ces Codes ont donné lieu jusqu'à présent. Tomes IV et V, in-8°. Prix de chaque volume, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue de Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

Ce prix ne subsistera que jusqu'à la fin de l'impression qui sera

Digitized by Google

terminée cette année. Quand l'ouvrage sera complet, les 8 volumes se vendront 56 fr.

Cependant les personnes qui, avant la fin de l'année, se soumettront, par une lettre franche de port, à l'adresse ci-dessus indiquée, à prendre les huit volumes, les auront encore au prix de 48 fr.

A l'ombre de Jacques Delille, dithyrambe, suivi de recherches sur la poésie dithyrambique et de la messe de minuit, avec les deux notices de MM. Féletz et Michaud, et quelques pièces inédites de J. Delille. Un vol. in-18, avec portrait. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Nouveau code récréatif des Francs-Maçons, ou Chansonnier maçonnique à l'usage des FF.·. et des SS.·. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Caillot, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 19.

AVIS. — La XXXIIIe année des *Etrennes Lyriques* et *Anacréontiques,* devant être mise sous presse dans le courant de Septembre, l'Editeur, M. *Charles Malo,* invite les personnes qui désireraient y insérer des *Chansons inédites,* à les lui adresser *franco*, rue de Condé, n° 20, près de l'Odéon.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger.*)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille,* n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port,* à M. *le Directeur-Général du Mercure,* à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXV. — *Samedi* 18 *Septembre* 1813.

POÉSIE.

LES DERNIERS JOURS D'ÉTÉ.

STANCES.

J'ai vu passer la saison printanière ;
Voici l'Été qui s'enfuit à son tour :
Adieu prairie, adieu tendre fougère,
Où nous allions folâtrer chaque jour !

Les aquilons ramenant la froidure
Chassent déjà le souffle du Zéphir,
Et de nos champs l'agréable verdure
Comme la fleur commence à se flétrir.

Plus loin voyez la feuille jaunissante
Dans la forêt tomber au moindre vent ;
Faune en gémit, la Dryade est tremblante,
Le rossignol a suspendu son chant.

Les pastouraux, les gentilles bergères,
Avec regret désertent les vallons ;
Sur le gazon plus de danses légères,
De la musette on n'entend plus les sons.

Digitized by Google

tagnes à Georgenthal, et que le général polonais Rèminski s'emparait de Friedland et de Reichenberg.

Cette opération avait pour but d'inquiéter les alliés sur Prague, et d'acquérir des notions certaines sur leurs projets. On apprit là, ce que nos espions avaient déjà fait connaître, que l'élite de l'armée russe et prussienne traversait la Bohême, se réunissant sur la rive gauche de l'Elbe.

Nos coureurs poussèrent jusqu'à seize lieues de Prague.

L'Empereur était de retour de Bohême à Zittau le 20, à une heure du matin. Il laissa le duc de Bellune avec le 2e corps à Zittau, pour appuyer le corps du prince Poniatowski; il plaça le général Vandamme, avec le 1er corps, à Rumbourg, pour appuyer le général Lefèvre Desnouettes, ces deux généraux occupant en force le col, et faisant construire des redoutes sur le mamelon qui domine sur le col. L'Empereur se porta par Lauban en Silésie, où il arriva le 20, avant sept heures du soir.

L'armée ennemie de Silésie avait violé l'armistice, traversé le territoire neutre dès le 12. Ils avaient, le 15, insulté tous nos avant-postes, et enlevé quelques vedettes.

Le 16, un corps russe se plaça entre le Bober et le poste de Spiller, occupé par 200 hommes de la division Charpentier. Ces braves qui se reposaient sur la foi des traités, coururent aux armes, passèrent sur le ventre des ennemis et les dispersèrent : le chef de bataillon la Guillermie les commandait.

Le 18, le duc de Tarente donna l'ordre au général Zucchi, de prendre la petite ville de Lahn; il s'y porta avec une brigade italienne; il exécuta bravement son ordre et fit perdre à l'ennemi plus de 500 hommes : le général Zucchi est un officier d'un mérite distingué. Les troupes italiennes ont attaqué, à la baïonnette, les Russes qui étaient en nombre supérieur.

Le 19, l'ennemi est venu camper à Zobten. Un corps de 12,000 Russes a passé le Bober, et a attaqué le poste de Siebenicken, défendu par 3 compagnies légères. Le général Lauriston fait prendre les armes à une partie de son corps, part de Lœwenberg, marche à l'ennemi et le culbute dans le Bober. La brigade du général Lafitte, de la division Rochambeau, s'est distinguée.

Cependant l'Empereur arrivé le 20 à Lauban, était le 21, à la pointe du jour, à Lœwenberg, et faisait jeter des

Digitized by Google

ponts sur le Bober. Le corps du général Lauriston passa à midi. Le général Maison culbuta, avec sa valeur accoutumée, tout ce qui voulut s'opposer à son passage, s'empara de toutes les positions et mena l'ennemi battant jusqu'auprès de Goldberg. Le 5e et le 11e corps l'appuyèrent. Sur la gauche, le prince de la Moskowa faisait attaquer le général Saken par le 3e corps, en avant de Bunzlau, le culbutait, le mettait en déroute et lui faisait des prisonniers.

L'ennemi se mit en retraite.

Un combat eut lieu le 23 août devant Goldberg. Le général Lauriston s'y trouvait à la tête des 5e et 11e corps. Il avait devant lui les Russes qui couvraient la position du Flensberg, et les Prussiens qui s'étendaient à droite sur la route de Liegnitz. Au moment où le général Gérard débouchait par la gauche sur *Niederau*, une colonne de 25,000 Prussiens parut sur ce point; il la fit attaquer au milieu des baraques de l'ancien camp; elle fut enfoncée de toutes parts; les Prussiens essayèrent plusieurs charges de cavalerie qui furent repoussées à bout-portant; ils furent chassés de toutes leurs positions, et laissèrent sur le champ de bataille près de 5000 morts, des prisonniers, etc. A la droite, le *Flensberg* fut pris et repris plusieurs fois; enfin, le 135e régiment s'élança sur l'ennemi et le culbuta entièrement. L'ennemi a perdu sur ce point 1000 morts et 4000 blessés.

L'armée des alliés se retira en désordre et en toute hâte sur Jauer.

L'ennemi ainsi battu en Silésie, l'Empereur prit avec lui le prince de la Moskowa, laissa le commandement de l'armée de Silésie au duc de Tarente, et arriva le 25 à Stolpen. La Garde vieille et jeune, infanterie, cavalerie et artillerie fit ces quarante lieues en quatre jours.

Du 28. — Le 26, à huit heures du matin, l'Empereur entra dans Dresde. La grande armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par les souverains était en présence; elle couronnait toutes les collines qui environnent Dresde, à la distance d'une petite lieue par la rive gauche. Le maréchal Saint-Cyr, avec le 14e corps et la garnison de Dresde, occupait le camp retranché et bordait de tirailleurs les palanques qui environnaient les faubourgs. Tout était calme à midi; mais, pour l'œil exercé, ce calme était le précurseur de l'orage : une attaque paraissait imminente.

Digitized by Google

A quatre heures après-midi, un signal de trois coups de canon, six colonnes ennemies, précédées chacune de cinquante bouches à feu, se formèrent, et peu de momens après descendirent dans la plaine; elles se dirigèrent sur les redoutes. En moins d'un quart-d'heure la canonnade devint terrible. Le feu d'une redoute étant éteint, les assiégeans l'avaient tournée et faisaient des efforts au pied de la palanque des faubourgs, où un bon nombre trouvèrent la mort.

Il était près de cinq heures : une partie des réserves du 14e corps était engagée. Quelques obus tombaient dans la ville; le moment paraissait pressant. L'Empereur ordonna au roi de Naples de se porter avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg sur le flanc droit de l'ennemi, et au duc de Trévise de se porter sur le flanc gauche. Les quatre divisions de la jeune garde, commandées par les généraux Dumoutier, Barrois, Decouz et Roguet, débouchèrent alors, deux par la porte de Pirna et deux par la porte de Plauen. Le prince de la Moskowa déboucha à la tête de la division Barrois. Ces divisions culbutèrent tout devant elles; le feu s'éloigna sur-le-champ du centre à la circonférence, et bientôt fut rejeté sur les collines. Le champ de bataille resta couvert de morts, de canons et de débris. Le général Dumoutier est blessé ainsi que les généraux Boyeldieu, Tyndal et Combelles. L'officier d'ordonnance Béranger est blessé à mort; c'était un jeune homme d'espérance. Le général Gros, de la garde, s'est jeté le premier dans le fossé d'une redoute où des sapeurs ennemis travaillaient déjà à couper les palissades : il est blessé d'un coup de baïonnette.

La nuit devint obscure et le feu cessa, l'ennemi ayant échoué dans son attaque et laissé plus de 2000 prisonniers sur le champ de bataille, couvert de blessés et de morts.

Le 27, le tems était affreux; la pluie tombait par torrens. Le soldat avait passé la nuit dans la boue et dans l'eau. A neuf heures du matin, l'on vit distinctement l'ennemi prolonger sa gauche et couvrir les collines qui étaient séparées de son centre par le vallon de Plauen.

Le roi de Naples partit avec le corps du duc de Bellune et les divisions de cuirassiers, et déboucha sur la route de Freyberg pour attaquer cette gauche. Il le fit avec le plus grand succès. Les six divisions qui composaient cette aile furent culbutées et éparpillées. La moitié, avec les drapeaux

Digitized by Google

et les canons, fut faite prisonnière, et dans le nombre se trouvent plusieurs généraux.

Au centre, une vive canonnade soutenait l'attention de l'ennemi, et des colonnes se montraient prêtes à l'attaquer sur la gauche.

Le duc de Trévise, avec le général Nansouty, manœuvrait dans la plaine, la gauche à la rivière et la droite aux collines.

Le maréchal Saint-Cyr liait notre gauche au centre, qui était formé par le corps du duc de Raguse.

Sur les deux heures après-midi, l'ennemi se décida à la retraite; il avait perdu sa grande communication de Bohême par sa gauche et par sa droite.

Les résultats de cette journée sont 25 à 30 mille prisonniers, 40 drapeaux et 60 pièces de canon.

On peut compter que l'ennemi a 60,000 hommes de moins. Notre perte se monte en blessés, tués ou pris, à 4000 hommes.

La cavalerie s'est couverte de gloire. L'état-major de la cavalerie fera connaître les détails et ceux qui se sont distingués.

La jeune garde a mérité les éloges de toute l'armée. La vieille garde a eu deux bataillons engagés; ses autres bataillons étaient dans la ville disponibles en réserve. Les deux bataillons qui ont donné ont tout culbuté à l'arme blanche.

La ville de Dresde a été épouvantée et a couru de grands dangers.

La conduite des habitans a été ce qu'on devait attendre d'un peuple allié. Le roi de Saxe et sa famille sont restés à Dresde, et ont donné l'exemple de la confiance.

Du 30. — Le 28, le 29 et le 30, nous avons poursuivi nos succès. Les généraux Castex, Doumerc et d'Audenarde, du corps du général Latour-Maubourg, ont pris plus de mille caissons ou voitures de munitions, et ramassé beaucoup de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis; on en compte plus de 10 mille.

L'ennemi a perdu, suivant les rapports des prisonniers, huit généraux tués ou blessés.

Le duc de Raguse a eu plusieurs affaires d'avant-garde qui attestent l'intrépidité de ses troupes.

Le général Vandamme, commandant le 1^er^ corps, a dé-

Digitized by Google

bouché le 25 par Kœnigstein, et s'est emparé, le 26, du camp de Pirna, de la ville et de Hohendorf. Il a intercepté la grande communication de Prague à Dresde. Le duc de Wurtemberg, avec 15,000 Russes, avait été chargé d'observer ce débouché. Le 28, le général Vandamme l'a attaqué, battu, lui a fait 2000 prisonniers, lui a pris 6 pièces de canon et l'a poussé en Bohême. Le prince de Reuss, général de brigade, officier de mérite, a été tué.

Dans la journée du 29, le général Vandamme s'est placé sur les hauteurs de la Bohême et s'y est établi. Il fait battre le pays par des coureurs et des partis pour avoir des nouvelles de l'ennemi, l'inquiéter et s'emparer de ses magasins.

Le prince d'Eckmülh était le 24 à Schwerin. Il n'avait encore eu aucune affaire majeure. Les Danois s'étaient distingués dans plusieurs petites affaires.

Ce début de la campagne est des plus brillans et fait concevoir de grandes espérances. La qualité de notre infanterie est de beaucoup supérieure à celle de l'ennemi.

Du 1er septembre. — Le 28 août, le roi de Naples a couché à Freyberg avec le duc de Bellune, le 29 à Lichtenberg, le 30 à Zethau, le 31 à Sayda.

Le duc de Raguse, avec le 6e corps, a couché le 28 à Dippoldiswalda, où l'ennemi a abandonné 1200 blessés; le 29 à Falkenhain, le 30 à Altenberg, et le 31 à Zinnwald.

Le 14e corps, sous les ordres du maréchal Saint-Cyr, était le 28 à Maxen, le 29 à Reinhards Grimma, le 30 à Dittersdorf, et le 31 à Liebenau.

Le 1er corps, sous les ordres du général Vandamme, était le 28 à Hollendorf, et le 29 à Péterswalde, occupant les montagnes.

Le duc de Trévise était en position le 28 et le 29 à Pirna.

Le général Pajol, commandant la cavalerie du 14e corps, a fait des prisonniers.

L'ennemi se retira dans la position de Dippoldiswalda et Altenberg. Sa gauche suivit la route de Plauen, et se replia par Tharandt sur Dippoldiswalda, ne pouvant faire sa retraite par la route de Freyberg. Sa droite ne pouvant se retirer par la chaussée de Pirna, ni par celle de Dohna, se retira sur Maxen, et delà sur Dippoldiswalda. Tout ce qui était en partisans et détaché sur Meissen se trouva coupé. Les bagages russes, prussiens, autrichiens, s'étaient entassés sur la chaussée de Freyborg; on y prit plusieurs mil-

Digitized by Google

hors de voitures. Arrivé à Altenberg, où le chemin de Tœplitz à Dippoldiswalda devient impraticable, l'ennemi prit le parti de laisser plus de mille voitures de munitions et de bagages. Cette grande armée rentra en Bohême après avoir perdu partie de son artillerie et de ses bagages.

Le 29, le général Vandamme passa, avec 8 ou 10 bataillons, le col de la grande chaîne, et se porta sur Kulm. Il y rencontra l'ennemi, fort de 8 à 10 mille hommes; il s'engagea : ne se trouvant plus assez fort; il fit descendre tout son corps d'armée, il eut bientôt culbuté l'ennemi. Au lieu de rentrer et de se replacer sur la hauteur, il resta et prit position à Kulm, sans garder la montagne; cette montagne commande la seule chaussée; elle est haute. Ce n'était que le 30 au soir que le maréchal Saint-Cyr et le duc de Raguse arrivaient au débouché de Tœplitz. Le général Vandamme ne pensa qu'au résultat de barrer le chemin de l'ennemi, et de tout prendre. A une armée qui fuit il faut *faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier :* il n'était pas assez fort pour former cette barrière d'acier.

Cependant l'ennemi voyant que ce corps d'armée de 18,000 hommes était seul en Bohême, séparé par de hautes montagnes, et que tout le reste était encore au pied en-deçà des monts, se vit perdu s'il ne le culbutait. Il conçut l'espoir de l'attaquer avec succès, sa position étant mauvaise. Les gardes russes étaient en tête de l'armée qui battait en retraite; on y joignit deux divisions autrichiennes fraîches; le reste de l'armée ennemie s'y réunit à mesure qu'elle débouchait, suivie par les 2e, 6e et 14e corps. Ces troupes débordèrent le 1er corps. Le général Vandamme fit bonne contenance, repoussa toutes les attaques, enfonça tout ce qui se présentait, et couvrit de morts le champ de bataille. Le désordre gagna l'armée ennemie, et l'on voyait avec admiration ce que peut un petit nombre de braves contre une multitude dont le moral est affaibli.

A deux heures après midi, la colonne prussienne du général Kleist, coupée dans sa retraite, déboucha par Peterwalde pour tâcher de pénétrer en Bohême; elle ne rencontra aucun ennemi, arriva sur le haut de la montagne sans résistance, s'y plaça, et là vit l'affaire qui était engagée. L'effet de cette colonne sur les derrières de l'armée, décida l'affaire.

Le général Vandamme se porta sur-le-champ contre cette colonne, qu'il repoussa : il fut obligé d'affaiblir sa ligne

Digitized by Google

dans ce moment délicat. La chance tourna. Il réussit cependant à culbuter la colonne du général Kleist, qui fut tué; les soldats prussiens jetaient leurs armes et se précipitaient dans les fossés et les bois. Dans cette bagarre, le général Vandamme a disparu; on le croit frappé à mort.

Les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon se déterminèrent à profiter du moment et à se retirer partie par la grande route, et partie par des chemins de traverse, avec leur division, en abandonnant tout le matériel qui consistait en 30 pièces de canon et 300 voitures de toute espèce, mais en ramenant tous les attelages. Dans la position où étaient les affaires, ils ne pouvaient pas prendre un meilleur parti. Les tués, blessés et prisonniers doivent porter notre perte dans cette affaire à 6000 hommes. L'on croit que la perte de l'ennemi ne peut être moindre que de 4 à 5000 hommes.

Le 1er corps se rallia, à une lieu du champ de bataille, au 14e corps. On dresse l'état des pertes éprouvées dans cette catastrophe, due à une ardeur guerrière mal calculée.

Le général Vandamme mérite des regrets : il était d'une rare intrépidité. Il est mort sur le champ d'honneur, mort digne d'envie pour tout brave.

Du 2. — Le 21 août, l'armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse était entrée en Saxe, et s'était portée le 22 sur Dresde, forte de 180 à 200 mille hommes, ayant un matériel immense, et pleine de l'espérance non-seulement de nous chasser de la rive droite de l'Elbe, mais encore de se porter sur le Rhin, et de nourrir la guerre entre le Rhin et l'Elbe. En cinq jours de tems elle a vu ses espérances confondues : 30,000 prisonniers, 10,000 blessés tombés en notre pouvoir, ce qui fait 40,000; 20,000 tués ou blessés et autant de malades par l'effet de la fatigue et du défaut de vivres (elle a été cinq à six jours sans pain), l'ont affaiblie de près de 80,000 hommes.

Elle ne compte pas aujourd'hui 100,000 hommes sous les armes; elle a perdu plus de 100 pièces de canon, des parcs entiers, 1500 charrettes à munitions d'artillerie qu'elle a fait sauter ou qui sont tombées en notre pouvoir; plus de 3000 voitures de bagages qu'elle a brûlées ou que nous avons prises. On avait 40 drapeaux ou étendarts. Parmi les

Digitized by Google

prisonniers, il y a 4000 Russes. L'ardeur de l'armée française et le courage de l'infanterie fixent l'attention.

Le premier coup de canon tiré des batteries de la garde impériale dans la journée du 27, a blessé mortellement le général Moreau, qui était revenu d'Amérique pour prendre du service en Russie.

A ces bulletins officiels sur un ensemble d'opérations qui, en trois jours, a renversé le plan de la coalition nouvelle, dont les élémens seront dans l'avenir un éternel sujet d'étonnement, qui a sauvé Dresde, délivré la Saxe, porté l'armée sur les positions les plus avantageuses, et qui en Silésie a repoussé l'ennemi loin de cette ligne d'armistice qu'il avait violée avant le jour convenu, joignons des détails sur un événement qui, s'il était lu dans l'histoire, et décrit par un Tite-Live ou un Tacite, paraîtrait ce qu'il sera aux yeux de la postérité, une des plus grandes leçons données par la fortune aux passions humaines.

Le général Moreau, compromis au plus haut degré dans une conspiration contre le chef de l'Etat et le gouvernement établi, associé à des agens reconnus et avoués de l'étranger, condamné avec eux, mais séparé d'eux dans l'application de la peine capitale par ce sentiment qu'inspirera toujours à la générosité française un nom distingué par d'éminens services, délivré de ses fers par une clémence qui ne laissait pas soupçonner la possibilité de l'ingratitude, avait touché une terre hospitalière où l'on ne sembla voir que son malheur et non sa faute. Il faut le dire à la gloire du caractère français, il y fut suivi par d'honorables regrets même de la part de ceux qui savaient le mieux combien il était coupable.

Long-tems il parut résolu à demeurer étranger aux affaires de l'Europe, et incapable de former désormais contre sa patrie des vœux et des tentatives ennemies. Long-tems on crut que dans la contestation renouvelée entre les Américains et les Anglais sur un théâtre encore plein de la gloire que de braves Français coururent y chercher, il voudrait suivre ce noble exemple, et consacrer son épée à la défense du peuple qui l'avait accueilli. Mais il nourrissait d'autres desseins dans son ame; habitué peut-être à ne voir les événemens d'Europe que par les yeux des partisans de l'Angleterre, il aura cru le moment favorable pour réaliser ces desseins; éloigné de la France, il aura oublié ce que

Digitized by Google

peut faire une nation magnanime et éclairée pour réparer une injustice de la fortune et pour repousser loin de son territoire un ennemi avide de vengeance, altéré de rapines, enivré d'une aveugle fureur : il ignorait sur-tout ce que peut un grand caractère, dirigeant les destinées d'un grand peuple. Il a calculé le nombre de nos ennemis, et n'a pas mesuré l'étendue de nos ressources sur le génie qui en dispose, sur le dévouement qui les lui tenait prêtes. Cédant à des espérances chimériques, aux suggestions anglaises, à des conseils dont les auteurs seront un jour connus, à des offres si rarement acquittées envers les transfuges; ignorant malgré les leçons de l'histoire, que même heureux il eût été bientôt disgracié par ceux qu'il aurait servis, il a quitté le soc de Cincinnatus pour l'épée de Coriolan, il est venu..... mais, ainsi que nous le disait un homme de talent et d'expérience, pour rendre le rôle de Coriolan, sinon glorieux, du moins intéressant, il faut être arrivé devant Rome, et voir à ses pieds une mère suppliante au nom de la patrie. Telle ne pouvait être la destinée du général Moreau. Il n'est parvenu qu'en Saxe aux pieds des redoutes françaises, et tandis que les Russes y trouvaient une mort glorieuse, il n'y a trouvé lui qu'un châtiment mérité ; l'amputation des deux jambes a eu lieu au-dessous du genou, après son arrivée à Nœplitz. Des soldats russes l'y avaient transporté dans une caisse de carosse séparée du train. On connaît et l'on cite les différentes maisons où il s'est arrêté à Passendorf, à Dippoldiswalde, et les secours qu'il y a reçus. On connaît les déclarations de ses domestiques. Enfin un hasard singulier a voulu qu'on ait trouvé sur un chien qui lui appartenait, un collier qui portant son nom a sans doute donné aux soldats français le premier indice de l'événement. On ajoute que les généraux ennemis témoignaient un prochain chagrin, et qu'ils conservaient pour le blessé quelques espérances de salut bien difficiles à concevoir dans sa situation morale. Ces détails intéressaient nos lecteurs, nous avons dû les leur donner ; mais que sont de tels détails et de semblables rapprochemens, que seraient toutes les réflexions, toutes les déclamations inspirées par un tel sujet, auprès de cette simplicité si éloquente et si magnanime de ces mots du bulletin : IL ÉTAIT REVENU D'AMÉRIQUE POUR PRENDRE DU SERVICE EN RUSSIE ! ! ! !

Les journaux allemands et italiens nous donnent des nouvelles de l'armée du général Wrede, de celle du duc

Digitized by Google

de Castiglione qui couvrent la Bavière et menacent le territoire autrichien, et de celle du prince vice-roi qui couvre les provinces illyriennes et qui a repoussé les ennemis au-delà de la Drave qu'elle se dispose à passer. Le 30, la division Gratien est entrée dans Willach, dont les Autrichiens ont été repoussés. Le prince vice-roi y a établi son quartier-général. Le lieutenant-général Pino a réuni ses forces en avant de Layback, faisant face aux ennemis, qui ont fait des démonstrations au-delà de la Save.

Les journaux anglais se plaignent de l'inactivité du général Wellington. Pampelune et Saint-Sébastien ne tombent pas assez vite à leur gré. Ils accusent le ministère d'avoir envoyé dans le Nord 6000 hommes qui sont, disent-ils, une goutte dans l'Océan, pendant qu'ils auraient été si nécessaires pour réparer les pertes de leur armée en Espagne. Le maréchal duc d'Albufera a continué son mouvement de concentration; réuni au général Decaen, il a inutilement présenté le combat à 40 mille ennemis formés devant Tarragone; ces ennemis se sont retirés sans l'attendre; le maréchal a fait sauter les fortifications de Tarragone, et en a réuni à son armée la garnison forte de 2000 hommes. En vertu d'un sénatus-consulte, dont l'exécution a été ordonnée par l'Empereur, le 28 août, 30,000 conscrits, pris dans vingt-quatre départemens du midi, sont appelés à renforcer les armées des ducs de Dalmatie et d'Albufera. S.....

ANNONCES.

Les Pandectes françaises, ou Commentaires raisonnés sur les Codes Napoléon, de Procédure civile, de Commerce, d'Instruction Criminelle, Pénal, Rural, Militaire et de la Marine; formant un Traité succinct et substantiel, mais complet, de chaque matière; par Me J. B. Delaporte, ancien avocat. *Seconde édition*, soigneusement corrigée par l'Auteur, qui a fait usage de la jurisprudence, en rapportant les décisions intervenues dans les Cours sur les questions les plus importantes auxquelles ces Codes ont donné lieu jusqu'à présent. Tomes IV et V, in-8°. Prix de chaque volume, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue de Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

Ce prix ne subsistera que jusqu'à la fin de l'impression qui sera

Digitized by Google

terminée cette année. Quand l'ouvrage sera complet, les 8 volumes se vendront 56 fr.

Cependant les personnes qui, avant la fin de l'année, se soumettront, par une lettre franche de port, à l'adresse ci-dessus indiquée, à prendre les huit volumes, les auront encore au prix de 48 fr.

A l'ombre de Jacques Delille, dithyrambe, suivi de recherches sur la poésie dithyrambique et de la messe de minuit, avec les deux notices de MM. Féletz et Michaud, et quelques pièces inédites de J. Delille. Un vol. in-18, avec portrait. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Nouveau code récréatif des Francs-Maçons, ou Chansonnier maçonnique à l'usage des FF.·. et des SS.·. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Caillot, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 19.

AVIS. — La XXXIIIe année des *Etrennes Lyriques* et *Anacréontiques,* devant être mise sous presse dans le courant de Septembre, l'Editeur, M. *Charles Malo,* invite les personnes qui désireraient y insérer des *Chansons inédites,* à les lui adresser *franco*, rue de Condé, n° 20, près de l'Odéon.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger.*)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille,* n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port,* à M. *le Directeur-Général du Mercure,* à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXV. — *Samedi* 18 *Septembre* 1813.

POÉSIE.

LES DERNIERS JOURS D'ÉTÉ.

STANCES.

J'ai vu passer la saison printanière ;
Voici l'Été qui s'ensuit à son tour :
Adieu prairie, adieu tendre fougère,
Où nous allions folâtrer chaque jour !

Les aquilons ramenant la froidure
Chassent déjà le souffle du Zéphir,
Et de nos champs l'agréable verdure
Comme la fleur commence à se flétrir.

Plus loin voyez la feuille jaunissante
Dans la forêt tomber au moindre vent ;
Faune en gémit, la Dryade est tremblante,
Le rossignol a suspendu son chant.

Les pastouraux, les gentilles bergères,
Avec regret désertent les vallons ;
Sur le gazon plus de danses légères,
De la musette on n'entend plus les sons.

Digitized by Google

Puisqu'il n'est plus de plaisirs dans la plaine,
Cherchons ailleurs d'autres amusemens;
Et chez Thalie, Euterpe ou Melpomène,
Allons passer d'agréables instans.

Dans un salon, aimable Terpsichore,
Tu vas aussi le soir nous attirer;
J'y reverrai la nymphe que j'adore,
Et mon bonheur sera de l'admirer.

Objet charmant! par ton esprit, tes grâces,
Je crois te voir captiver tous les cœurs!
Je vois chacun se fixer sur tes traces
Et t'adresser mille propos flatteurs.

Sois moins aimable, ô maîtresse si chère!
Combien je crains que, plus digne de toi,
Un autre amant, parvenant à te plaire,
Las! ne parvienne à me ravir ta foi!

Ah! de nouveau je sens que je regrette
L'ombre des bois où nous n'étions que deux!
Où nul rival d'une bouche indiscrette
Ne s'empressait de te peindre ses feux.

H. Boucher, *convive des soupers de Momus.*

LES PLAINTES.

IMITATION LIBRE DE L'ITALIEN.

Cruel Amour, auteur de ma souffrance,
En te servant, je cherchais le bonheur;
De l'obtenir, j'eus long-tems l'espérance,
Je vois trop tard quelle était mon erreur,
Et sous tes lois j'ai trouvé la douleur.

Pour terminer mon funeste délire,
Je fais hélas des efforts impuissans,
Son doux regard, son aimable sourire,
Et de sa voix les charmes séduisans
Portent toujours le trouble dans mes sens.

Revers d'amour étaient loin de mon ame
Quand je la vis pour la première fois....
Soudain brûlant d'une rapide flamme,

Digitized by Google

De la raison je méconnus la voix,
Et la beauté m'enchaîna sous ses lois.

J'ai vu dès-lors, comme une ombre légère,
Fuir pour jamais ces jours de mon bonheur
Où de la gloire encensant la chimère,
Près d'un ami qui flattait mon ardeur
Du Dieu des arts je briguais la faveur.

Douce amitié, ta flamme vive et pure
Depuis long-tems ne brûle plus pour moi;
Mon cœur flétri par les maux qu'il endure,
Reste insensible et muet près de toi.....
Et du malheur il a subi la loi.

Oui, c'en est fait, sous le poids de tes chaînes,
Sans espérance, Amour, je dois gémir,
Le tems lui-même aggrave encor mes peines,....
Quand le destin me condamne à souffrir,
Infortuné je n'ai plus qu'à mourir.

L. A. M. BOURGEAT.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

D'une nouvelle traduction inédite des Odes d'Anacréon, *par un amateur qui ne sait pas le grec;*

A MESSIEURS LES JOUEURS DE VIOLON, DE GUITARRE, COR, CLARINETTE, etc.

HEUREUX mortels qui dans les rues,
A vos fenêtres prenant l'air,
Souvent à des heures indues
Nous régalez d'un bruit d'enfer;
Vous que respecte la critique
Et dont j'honore les concerts,
Daignez protéger de mes vers
Le recueil anacréontique!
Comme vous j'aime la musique
Et racle bien innocemment
Cet imaginaire instrument
Qu'on nomme lyre: elle résonne
Entre mes doigts tout doucement
Sans jamais réveiller personne.

Digitized by Google

Peut-être que son plus grand tort
Au contraire c'est qu'elle endort.
Ah, faites qu'on le lui pardonne!
Divins favoris d'Apollon
Dont chacun fait un carillon
Que ne feraient pas cent poëtes,
Cette lyre aux cordes discrettes,
A la guitare, au violon,
Aux cors, aux douces clarinettes
Recommande les chansonnettes
Du gracieux Anacréon.
Couronné, parfumé d'essence,
Une coupe d'or à la main,
A table il célébrait le vin,
L'amour, la musique et la danse:
La lyre accompagnait ses vers;
Il faut leur rendre la cadence
Et même leur trouver des airs.
Peut-être pût vous plaire-t-elles
Ces chansonnettes immortelles
Aux beautés soupirant l'amour,
Tandis que leur main enfantine
Anime la corde argentine
De la harpe du Troubadour.
Ah, puissent-elles plaire encore
Aux épicuriens nouveaux
Auteurs de vers que fait éclore
Le vin sous la voûte sonore
D'anacréontiques caveaux!
Aux chanteurs en bons mots fertiles,
Qui trempent leurs pointes subtiles
Dans le moka, le marasquin,
Et les décochent sur la ville
Du théâtre du Vaudeville
Sous les traits bouffons d'arlequin!
A ces Aristarques moroses
En robe doctorale assis
Que je vois fronçant leurs sourcils
Feuilleter mes pampres, mes roses,
Et les changer tous en soucis!
Blanchis de la docte poussière
Où dorment les vieux manuscrits

Digitized by Google

D'Apollon plusieurs favoris
Me devançant dans la carrière,
Ont pris leur vol, de la barrière
Sur l'aile des jeux et des ris.
Que la gloire soit leur partage!
Moi je garde cet avantage
Dont je serai toujours jaloux,
Messieurs, d'avoir traduit pour vous.
Pour vous, de ces fleurs étrangères
Dont Bacchus ornait ses banquets,
Dont l'Amour semait les bosquets
Où dansent les Grâces légères
J'ai composé tous mes bouquets.
Sans nécessité si ma muse
A ces voluptueux sujets
Qu'à retracer elle s'amuse,
Ose ajouter quelques couplets,
Et que votre goût les accuse
De faire tache, effacez-les;
Mais songez quand je me hasarde
Du mien à mêler quelques mots
Aux chants du vieillard de Téos,
Que notre rime est babillarde
Plus que la nymphe de Claros.
Ce vieillard brillant d'allégresse
Entre sa coupe et sa maîtresse,
Naïf autant qu'ingénieux,
Est toujours pur, harmonieux:
Des Grâces il touche la lyre;
L'élégance, l'aménité
Caractérisent la gaîté
De son poétique délire;
Et jamais la malignité
Ne rend amer son doux sourire.

F. O. DENEZLE.

DELPHINE. — ROMANCE.

Toi qu'au hameau l'astre du soir ramène,
Sur le gazon, au bord de la fontaine,
N'as-tu point vu la reine de nos bois?

Digitized by Google

N'as-tu point vu, vieillard, la beauté même?
Si tu l'as vue, ah! tu sais que je l'aime:
Ton âge seul te dérobe à ses lois.

— Sur le gazon ta Delphine repose:
Languissamment elle effeuille une rose
Dont les débris flottent sur le ruisseau.
Suivant des yeux l'onde qui les entraîne,
Elle se plaint d'une secrette peine;
Mais, pour l'entendre, elle n'a qu'un oiseau.

— Heureux oiseau, que je te porte envie!
Si dans ses fers tu dois passer ta vie,
Combien ses fers ont droit de te charmer!
Et moi, si vrai, si tendre, si fidelle,
Je dois la fuir, chassé, proscrit par elle:
Et tout mon crime est de l'avoir trop aimée!

En souriant, le bon vieillard devine
A son oiseau ce que disait Delphine.
Le lendemain, près du même ruisseau,
Sur le gazon il la voit qui repose;
Rêveuse encore, elle effeuille une rose,
Mais le berger a remplacé l'oiseau.

EUSÈBE SALVERTE.

PRIÈRE A LA PARESSE.

Toi qui seul possédant l'art de nous rendre heureux,
Du sage chaque jour reçois les premiers vœux,
Accepte mon hommage, ô Dieu de la Paresse!
Viens régner dans mon ame et m'inspirer sans cesse.
Pourrais-tu délaisser un de tes nourrissons
Qui fut toujours docile à tes douces leçons!
Non, non: du haut des cieux je te vois me sourire,
Et déjà mon sujet et m'anime et m'inspire.
Oui, jouissant toujours de tes heureux bienfaits,
Je vivrai sans soucis et mourrai sans regrets.
Hélas ne faut-il pas dans cette triste vie
Où les peines, les maux viennent nous assaillir,
Que les jeux, que les ris et l'aimable folie,
Se partagent entr'eux le soin de l'embellir.

Digitized by Google

O vous ambitieux dont la voix importune
Fatigue jour et nuit l'inconstante fortune,
A quoi vous serviront vos immenses trésors?
Comme nous vous verrez le royaume des morts.
Pour moi, dans un bosquet, sur un lit de verdure,
Auprès d'un clair ruisseau qui doucement murmure,
Me livrant mollement à mes goûts paresseux,
Je rêve au doux plaisir et suis toujours heureux.

Par un Paresseux du cabinet littéraire de la rue Saint-Germain-des-Prés.

Impromptu à la célèbre danseuse M^lle GOSSELIN, *sur son portrait peint par elle-même et offert à* M^me DESPRÉAUX (M^lle Guimard).

SUBLIME Gosselin, dans cette miniature,
Vous semblez à nos yeux revivre trait pour trait;
Et, sous votre pinceau rival de la nature,
Terpsichore elle-même a tracé son portrait.

F.

ÉNIGME.

AUTREFOIS dans une école
Je jouais un mince rôle;
D'inutile on me traitait,
Ou du moins peu s'en fallait.
Aujourd'hui c'est autre chose;
Je ne suis plus bouche close,
Depuis que les quantités,
Qualités, capacités,
S'annoncent dans leur programme
Par lettre, mètre, ou par gramme;
Et qu'on recourt aux kilos
Pour millésimer ces mots.
A quoi bon maintenant la longue kyrielle
Des zéros; de quoi sert-elle,
Depuis qu'un simple kilo
Vaut lui seul triple zéro,
Encor qu'un Un vienne à l'aide
Des trois zéros qu'il précède?

Digitized by Google

Outre le rôle d'importance
Qui m'est aujourd'hui dévolu,
Cher lecteur, je n'ai rien perdu
Du rôle que je fais quand la messe commence.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je suis, en conservant ma tête,
Ce qu'on peut voir de plus abject,
Et lorsque j'ai perdu la tête
Ce qu'on peut voir de plus parfait.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

CHARADE.

QUAND mon premier va bien, tout va bien avec lui;
Si mon dernier survient, il cause de l'ennui;
Cependant quelquefois il est très-nécessaire,
Quand mon premier va mal, pour le tirer d'affaire.
Mon entier est, lecteur, un petit animal,
Qui fait souvent du bien et rarement du mal.
On nommait par son nom dans notre ancienne France,
Des gens dont le crédit égalait l'opulence.

CARVILLE, *desservant de l'église des Neuillers.*

Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Carouel*

Celui du Logogriphe est *Emir*, dans lequel on trouve : *rime*, *Remi*, *mire*, *mie*, *mer*, *ire*, *ré* et *mi*.

Celui de la Charade est *Almanach*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE NATURELLE DES ROCHES DE TRAPPS, considérée sous les rapports de la géologie et de la minéralogie; par M. FAUJAS-DE-SAINT-FOND. *Deuxième édition*, entièrement refondue. — Un vol. in-8°. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — A Paris, chez *Gabriel Dufour* et comp°, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

LA géologie et la minéralogie ont fait plus de progrès dans les vingt années qui viennent de s'écouler, que pendant les deux derniers siècles, parce que l'observation en éclairant les savans a ouvert une route nouvelle à leurs travaux. On a recueilli des faits au lieu d'inventer des systèmes; l'art d'observer les productions de la nature s'est perfectionné, et l'esprit d'analyse a créé de nouvelles méthodes de classification plus satisfaisantes que celle qu'on avait employé jusqu'alors.

Cette heureuse révolution est due aux savans de la France et de l'Allemagne. Les uns se sont aidés des secours de la chimie et de la géométrie pour connaître la nature des minéraux et l'ordre naturel dans lequel ils doivent être classés; les autres ont parcouru diverses parties du globe afin d'étudier sa surface, tandis que plusieurs descendaient dans ses abîmes pour y retrouver les traces des révolutions qu'il a éprouvé, et déterminer d'après ses diverses couches et les grands débris dont elles se composent, l'époque à laquelle remonte son état actuel. Parmi les hommes dont le génie a fait faire tant de progrès à la géologie et à la minéralogie, les savans de toutes les nations nomment avec respect et reconnaissance, Bergmann, Schèele, Romé-Delisle, Dolomieu, Faujas, Haüy, Werner, chef d'une école célèbre dont les disciples sont comptés au rang des

Digitized by Google

maîtres de la science, Patrin, Brogniard, et d'autres très-recommandables par leurs immenses travaux et leurs grandes découvertes.

Mais malgré ce qu'on a fait jusqu'à présent, il reste encore beaucoup à faire, et dans l'histoire des roches seulement, combien n'avons-nous pas d'erreurs à combattre, d'observations à répéter et de difficultés à éclaircir; par exemple, d'habiles minéralogistes ont long-tems confondus les *trapps* avec les *laves compactes basaltiques*, et cette identité prétendue dont M. Faujas a si clairement démontré la fausseté, trouve encore de nos jours quelques partisans.

C'est pour les forcer dans leurs derniers retranchemens, que le savant professeur que je viens de nommer a publié son histoire des *roches trappéennes*, dans laquelle il prouve jusqu'à la dernière évidence, qu'elles ne sont pas des *produits volcaniques*.

L'introduction de cet ouvrage est consacré à réfuter le géologue Brieslak, partisan de l'opinion contraire, mais c'est avec tous les égards dus à ce savant recommandable, que M. Faujas combat ses idées.

Après quelques vues générales sur les *roches trappéennes*, l'auteur traite des *trapps homogènes*. Il indique les caractères qui peuvent les faire reconnaître, il rapproche leur description de celle des laves basaltiques, et a bien soin de montrer les différences qui se trouvent entre ces deux substances, quant à la dureté, la finesse de la pâte et la couleur.

Il décrit ensuite les grandes stratifications des *roches trappéennes*, leurs gisemens, les diverses formes qu'elles affectent, leur division en fragmens dont les cassures sont anguleuses, et se montrent souvent en solides réguliers disposés en parallélipipède, en rhomboïde, en prisme, en cube, etc.

Il passe après aux *trapps amigdaloïdes*, ainsi nommés à cause des globules sphériques, ovales ou irréguliers, de *spath calcaire*, d'*agate*, de *calcédoine*, de *jaspe*, qu'on y distingue et qui tiennent à leur système de formation.

Digitized by Google

Pour connaître les substances minérales dont se composent les *roches trappéennes*, M. Faujas donne les analyses chimiques de quatre variétés de *trapps compactes* et d'autant de variétés de *trapps amigdaloïdes*. Les quatre premières qui ont été analysées venaient d'Adelsors, de Norberg, de Kirn et de Renaison. On a reconnu dans toutes, de la *silice* en plus grande quantité que les autres substances; celle qui domine après la *silice*, est le *fer*, formant dans la variété trouvée à *Renaison*, un *protoxide* avec le *manganèse*. Les autres substances sont la *chaux*, l'*alumine*, la *magnésie*, la *soude* et la *potasse*, dont la quantité ainsi que celle de la *silice* et du *fer* diffère dans chacune des variétés. Ces substances composent essentiellement les parties élémentaires des *trapps* tant *homogènes* qu'*amigdaloïdes*, car les analyses chimiques des quatre variétés de ces derniers, donnent, à quelques proportions près, les mêmes résultats que celles des variétés *homogènes*.

L'auteur traite ensuite des caractères distinctifs entre les roches de *Trapp* et celles d'*Homblende*. Breislack confond ces deux espèces de roches, erreur qui fut quelque tems celle de Dolomieu, car ce grand minéralogiste se laissa égarer par une fausse interprétation du *Corneus trapezius* de Wallerius, mais Saussure le ramena bientôt à la vérité. Cette partie de l'ouvrage de M. Faujas est très-curieuse, parce que ce savant professeur y détruit un grand nombre d'erreurs accréditées par de grands noms, y discute plusieurs questions importantes pour les progrès de la minéralogie, et y fait connaître les caractères qui distinguent le *trapp* de l'*horneblende*.

Avant d'arriver à la classification des *roches trappéennes*, M. Faujas parle avec beaucoup d'étendue des caractères qui ne permettent de les confondre, ni avec les *laves compactes basaltiques*, ni avec les *laves amigdaloïdes*. Mais il n'est pas possible de faire connaître ici ce tableau comparatif, il faut le consulter dans l'ouvrage même. Je dirais seulement qu'un semblable travail est de nature à convaincre toutes les personnes qui ont quelques con-

Digitized by Google

naissances en minéralogie, et que la question y est complètement décidée.

Espérons que M. Faujas convertira Brieslack, comme il a converti en 1784, Lamanon qui croyait aussi que les *trapps* doivent leur origine aux *volcans*.

La classification des *roches trappéennes* forme la dernière partie de l'ouvrage du naturaliste français. Je ne puis la faire connaître autrement qu'en disant que les substances y sont classées d'après une méthode naturelle et non d'après un système artificiel.

En publiant son *Histoire des roches de Trapps*, M. Faujas a rendu un véritable service à la minéralogie et à la géologie, dont les nombreux ouvrages qu'il a mis au jour, ont hâté les progrès.

L. A. M. Bourgeat.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Odes, par M. **de Cormenin**, auditeur au conseil-d'état. — A Paris, chez *Bailleul*, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n° 71.

En rendant compte dans ce journal (1) du dernier volume de l'*Almanach des Muses*, j'avais distingué une ode de M. de Cormenin, pleine de naturel, d'harmonie, et remarquable sur-tout par la douceur, l'élégance et l'heureuse mollesse du style. Il m'avait semblé néanmoins que toutes les parties de cette production si digne d'éloges, n'étaient pas égales en mérite : j'avais cru même y trouver quelquefois un certain vague dans les idées. J'apprends que ces observations dictées par le vif intérêt que m'avait inspiré le talent de l'auteur, l'ont engagé à supprimer la dernière moitié de son ode, et à la faire imprimer telle qu'elle se trouve dans le petit recueil que j'examine en ce moment. Dirai-je que M. de Cormenin me paraît avoir été trop sévère? Les strophes qu'il a conservées forment un tout à-peu-près irréprochable : mais ceux qui connaissent sa pièce, telle qu'elle était d'abord, regretteront, je crois, ce qu'il perd, plus qu'ils n'applaudiront à ce qu'il gagne. Les adieux de Gallus à la nymphe de Blanduse formaient dans la première leçon une allégorie complète et assez développée ; l'auteur a supprimé ces développemens, dont quelques-uns pouvaient sembler un peu vagues : il en résulte que l'ouvrage moins répréhensible dans les détails, est devenu plus commun, moins lyrique dans l'ensemble ; et peut-être sont-ce aujourd'hui des stances charmantes plutôt qu'une ode. Il faut que M. de Cormenin se soit armé

(1) Voyez le n° du 30 janvier 1813, page 224.

Digitized by Google

d'une sévérité bien cruelle pour sacrifier des vers tels que ceux-ci :

Mais quoi ! de nos guerriers l'impatient courage
S'arrache au doux repos,
Et sur les bords lointains de l'Euphrate et du Tage
Court planter nos drapeaux.

. . . . . .
. . . . . .

Et moi lâche Romain ! sur un lit de fougères
Je perdrais mes beaux jours
A chanter les Sylvains, les Driades légères
Et les molles amours.

Le cygne jeune encor, de son aile craintive
Rase à peine les flots,
Et de sa faible voix le son meurt sur la rive
Oublié des échos.

Bientôt il prend l'essor, et d'une aile puissante
S'élevant dans les cieux,
Fait monter de ses chants la douceur ravissante
A l'oreille des dieux, etc.

Je regretterais vivement la perte de ces stances faciles, harmonieuses, et de la plus aimable poésie : je regretterais sur-tout d'avoir été, à mon insçu, la cause du changement que l'auteur a fait subir à sa composition, s'il était moins facile de la rétablir dans son premier état, telle qu'un heureux talent, une émotion douce et vraie, l'avaient inspirée au poëte. Que M. de Cormenin se borne donc à réunir ce qu'il a séparé, à éclaircir, à mieux déterminer quelques idées accessoires, à remplacer par des traits plus justes ou plus poétiques, quelques vers, quelques expressions qui ont moins de propriété ou moins d'élégance que le reste de l'ouvrage, et j'ose encore affirmer, comme je l'avais déjà fait, que son ode à la nymphe de Blanduse sera pour tous les gens de goût *l'une des pièces les plus remarquables qui existent dans ce genre où la poésie lyrique, proportionnant son ton au sujet, n'exige que des images et des émotions douces, un style élégant, flatteur pour l'oreille, et d'un éclat tempéré.*

Digitized by Google

Dans l'ode sur les *Victoires de Lutzen et de Wurtchen* qui précède celle dont je viens de parler, M. de Cormenin paraît s'être dit comme Virgile, *majora canamus*; sa sa lyre s'est montée sur un ton plus élevé : il y a du feu, du mouvement dans sa marche, mais peut-être y a-t-il aussi quelque indécision : le désordre qu'on y trouve quelquefois ne paraît pas toujours être *un effet de l'art*; du reste, le talent poétique s'y montre avec éclat dès les premières strophes :

Sur un mont assiégé par d'éternels orages,
Debout, l'œil menaçant, le front dans les nuages,
L'affreux *géant du Nord* excitait les combats;
Il entend des sanglots et des voix gémissantes;
Il regarde, il voit fuir les hordes frémissantes
De ses pâles soldats.

« Quoi, lâches vous fuyez ! l'effroi vous environne !
» Et le Français vainqueur briserait ma couronne !
» Non, non. J'abattrai seul tous ces puissans héros !
» Ils ne dormiront plus sous le toit de leurs pères;
» La vigueur de mon souffle, aux plages *étrangères*
» Desséchera leurs os.

» Les routes de Lutèce à vos pas sont ouvertes,
» Soldats ! vous trouverez des campagnes désertes,
» Des murs abandonnés de leurs soutiens fameux,
» Un peuple fugitif, des vieillards dans les larmes,
» Et de faibles enfans, tremblant au bruit des armes
» Trop pesantes pour eux !

» Que dans son *vol de feu* le rapide incendie
» Enveloppe, *en courant*, de son aile agrandie,
» Les immenses palais qu'éleva leur orgueil !
» Sous des débris fumans étouffez leur mémoire,
» Eteignez les rayons de leur antique gloire
» Dans la nuit du cercueil.

» C'est alors qu'en triomphe amenant vos conquêtes,
» Aux bords de la Neva, dans mes royales fêtes,
» Vous trainerez captifs les fils de l'étranger.
» Allez, que votre bras aujourd'hui me seconde;
» Je promets à vos vœux les dépouilles du monde,
» Et je cours vous venger ! »

Digitized by Google

Il se lève, il étend son sceptre redoutable ;
Les vents font *éclater leur choc épouvantable*,
L'air frémit, la mer gronde, et le pôle a tremblé.
Du fleuve impétueux les eaux sont suspendues,
Et le soleil caché dans l'épaisseur des mers
Tient son flambeau voilé.

Le géant irrité, de ses flèches perçantes,
Brise de nos guerriers les armes impuissantes ;
Dans ses chaînes de glace il arrête leurs pas ;
Venez, cruels enfans de l'âpre **Moscovie**,
Otez à ces héros une mourante vie
Qu'ils ne défendent pas !

Je ferai quelques remarques sur ces strophes qui offrent, en général, de la fermeté, du nombre, de l'éclat, et un coloris vraiment poétique. *Le géant du Nord* me paraît vague ; on ne sait point ce que c'est. Quand le Camoëns voulut personnifier les tempêtes, il en peignit à grands traits le *géant*, il le mit par cette peinture devant les yeux des lecteurs, et leur dit jusqu'à son nom, *Adamastor*. Un portrait du même genre était nécessaire et pouvait faire naître des beautés d'autant plus remarquables qu'elles auraient été fournies tout entières par le fonds même du sujet. Les *plages étrangères* pourraient paraître un contre sens dans la bouche du géant qui devrait dire nos *plages*, peut-être cependant faut-il permettre à la colère qui le trouble et l'agite de ne considérer les objets que dans leurs rapports avec l'ennemi dont il médite la perte. Quand on a dit *le vol de l'incendie* n'a-t-on pas tout dit ? Que peut y ajouter *le vol de feu ?* Dans son vol et *en courant* présentent d'ailleurs deux images contradictoires. J'ose inviter M. de Cormenin à refaire ces deux vers et quelques autres encore, dans lesquels, trop occupé de l'effet poétique et de l'harmonie, il n'a pas été assez fidèle aux convenances du style. La propriété continue de l'expression est ce qui distingue par-dessus tout le bon écrivain. M. de Cormenin ne l'ignore pas ; les modèles qu'il étudie et qu'il imite, les ouvrages qu'il a déjà publiés ne laissent aucun doute à cet égard. On trouve souvent chez lui cette propriété d'expression si nécessaire, et qui

Digitized by Google

est devenue si rare. Il doit faire de nouveaux efforts pour qu'on l'y trouve toujours; et, s'il ne se laisse point séduire par de dangereux exemples, il ne saurait tarder d'y parvenir. On en jugera par ces strophes où des images vraiment lyriques sont rendues par des expressions aussi pures qu'élégantes.



Tel le volcan mugit sous l'Afrique ébranlée ;
La mer s'enfle, et franchit sa rive désolée ;
L'astre aux rayons de feu sur son char s'est voilé ;
La tempête s'accroît, le jour fuit, l'homme expire.
Mais l'atlas immobile a soutenu l'empire
De l'olympe étoilé.

De la froide Scythie épuisant les rivages,
Bellone a soulevé cent nations sauvages
Qui roulent vers l'Oder leurs épais tourbillons,
Et poussant mille cris de vengeance et de haine,
Sous leurs coursiers légers, font voler dans la plaine
La poudre des sillons.

Moins nombreux sont les flots des mers *bouleversées*,
Moins bruyant l'aquilon dans les forêts glacées.
Cependant, vous tremblez, lâches enfans du Nord!
Les destins vont changer, votre fuite s'apprête,
Et cent bronzes tonnans lancent sur votre tête
La vengeance et la mort!

M. de Cormenin fit paraître l'année dernière deux autres odes auxquelles il donna pour titre : *la Pologne régénérée*, *épode héroïque*. Elles ont été insérées dans le *Mercure*, et en donner l'analyse serait au moins superflu. J'aime cependant à croire que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de mettre sous ses yeux un passage où le poëte peint des plus nobles couleurs la Pologne, ses richesses naturelles, les mœurs de ses habitans, et montre dans l'avenir tout ce que pourrait être cette généreuse nation, réunie sous un seul prince jaloux de lui rendre sa gloire avec sa prospérité.

L'or des blondes moissons embellit vos rivages ;
Dans la molle épaisseur de vos gras pâturages,

Digitized by Google

Les troupeaux mugissans se cachent à vos yeux;
Sur vos coteaux fleuris, la diligente abeille
A la rose vermeille
Dérobe les trésors d'un miel délicieux.

Les plus nobles vertus se disputent votre ame;
Vous aimez les combats, vous *respirez leur flamme*,
Vous ouvrez au malheur vos toits hospitaliers;
En longs cercles assise, un mâle jeunesse
Appui de la vieillesse,
Dans les sombres hivers couronne vos foyers.

Pour combler tant de biens, si la discorde expire;
Si quelque roi chéri, sous son heureux empire,
De l'Etat partagé réunit les lambeaux;
Sous de communes lois s'il rassemble vos villes;
Si des haines civiles
Ses généreuses mains éteignent les flambeaux:

Alors, nobles guerriers, vengeurs de la patrie,
Vous qui la défendez après l'avoir nourrie,
Vous rouvrirez le sein de vos guérêts féconds;
Vos glaives dormiront, et vos lances rouillées
Ne seront plus *souillées*
Dans le sang ennemi des Scythes vagabonds.

Alors chargés des biens que le ciel vous envoie,
Vos fronts *triomphateurs* blanchiront dans la joie,
Au milieu des enfans, soutiens de vos travaux:
Tel, ceint de rejetons, un vieux pin de Norwège
Au front couvert de neige,
Voit les siècles passer sous ses vastes rameaux.

La poésie lyrique, si honorée des anciens, est bien loin de jouir parmi nous de la même faveur. « De toutes » les nations polies, disait Voltaire, la nôtre est la moins » poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la » mode en France, sont les pièces de théâtre; et ces » pièces sont écrites dans un style qui approche de celui » de la conversation. » Si cette remarque était juste alors, que serait-elle donc aujourd'hui? Notre nation n'est certainement pas devenue plus poétique. Mais tant qu'il restera quelques esprits capables d'apprécier toutes les diffi-

Digitized by Google

cultés et toute l'élévation d'un genre dans lequel il est si rare de réussir, les encouragemens les plus flatteurs ne peuvent être refusés au talent d'un jeune poëte qui s'annonce par des ouvrages tels que ceux dont on vient de lire assez de fragmens pour les juger.

ROLLE, *bibliothécaire de la ville.*

ELOGE DE MICHEL DE MONTAIGNE, par MARIE J. J. VICTORIN-FABRE. — In-8°. — A Paris, chez *Maradan*, rue des Grands-Augustins, n° 9; de l'imprimerie de *Firmin Didot*, rue Jacob, n° 24.

LE passage de Montaigne qui sert d'épigraphe à ce discours : *tout le monde me reconnait en mon livre et mon livre en moi*, n'est rien moins que pris au hasard; il annonce la manière dont l'orateur a envisagé son sujet, et le point de vue qui a produit ce qu'il y a de plus neuf, de plus original et de plus fécond dans son ouvrage. Un proverbe trivial : *à quelque chose malheur est bon*, pourrait en indiquer la destinée. En effet, nous avons vu M. Victorin-Fabre remporter en cinq ans cinq couronnes académiques; et cinq fois les arbitres quotidiens des succès et des renommées ont donné le démenti à ses juges, ont persiflé le secrétaire perpétuel de l'Académie pour ses rapports, et trouvé détestables les trois discours et les deux pièces de vers qui avaient remporté le prix. Cette fois, il est probable que l'Éloge de Montaigne, qui porte le nom du même auteur, a été moins heureux dans le concours : je dis seulement qu'il est *probable*, car le titre ne nous avertit point de ce que nous en devons croire; mais cette probabilité a suffi pour qu'un cri unanime d'approbation et même d'admiration ait retenti. On n'a point douté que cet Éloge ne fût le même qui avait été enregistré, sous le n° 10, au concours de 1812; et auquel l'Académie, qui ne l'avait pas couronné, avait accordé dans sa séance publique, par l'organe de son secrétaire, des louanges non moins honorables qu'une couronne. On a loué M. Suard d'avoir donné ces louanges à l'Orateur, on a cité complaisamment ses paroles; on les a rappro-

Digitized by Google

chées du discours imprimé, on y a trouvé la conformité qui y est en effet, et l'on a prouvé par des citations nombreuses et faciles à choisir dans le discours, cette conformité. Je ne veux point rechercher ici la cause de ce changement, qui me paraît avoir plus de rapport à l'Académie qu'à M. Victorin-Fabre; je me permettrai seulement de dire, parce que je le crois, que s'il eût encore obtenu ce prix, il lui en fût arrivé comme des cinq autres.

Qu'il ait fait beaucoup de corrections et de changemens à son ouvrage, avant de le faire imprimer, cela me semble hors de doute, par une raison fort simple, c'est que de tous les éloges de Montaigne qui ont paru, le sien, de l'aveu même de ceux de ses concurrens qui, à différens degrès entre eux, ont obtenu sur lui la préférence, est incontestablement le meilleur; il est le mieux conçu pour le plan, le plus fortement écrit et sur-tout le plus éloquent. Or, c'est un prix d'éloquence que l'Académie française annonce dans ses programmes, c'est à l'éloquence, et quand le sujet le comporte, à la haute éloquence, qu'elle décerne ce prix.

Je sais qu'on n'est plus entièrement d'accord aujourd'hui sur ce mot, qu'il existe à son égard de nouvelles doctrines, qu'en éloquence comme en poésie on prétend réduire à l'élégance et à la pureté tout le mérite du style, que l'on est convenu d'appeler galimathias, phrase ou pathos tout ce qui sort de cette ligne, doctrines assurément fort commodes pour ceux qui ne peuvent s'élever ni au style poétique ni au style oratoire, mais qui se flattent, et Dieu sait encore à quel titre, de pouvoir acquérir un style pur et élégant. Mais comme ni Malherbe, ni Boileau, ni Racine, ni La Fontaine, ni J. B. Rousseau, en vers, ni Bossuet, ni La Bruyère, ni Pascal, ni J. J. Rousseau, en prose, ne pourraient recevoir l'application de ces nouvelles théories, bien des gens, et je conviens que je suis du nombre, les regardent comme la ressource de l'impuissance et non comme la règle du talent.

Quelques personnes qui commencent toujours par blâmer ce qu'on fait, en attendant qu'elles puissent faire

Digitized by Google

quelque chose, avaient moins bien espéré d'un concours ouvert sur un pareil sujet. Montaigne ne leur paraissait point donner matière à un discours éloquent. Ses Essais n'étaient après tout qu'une espèce de confession de ses défauts, mêlée d'éloges peu modestes de ses qualités et de ses vertus. On n'osait pas trop répéter avec Pascal que ce n'était là qu'un *sot projet* qui s'accordait mal avec l'humilité chrétienne, mais, disait-on, il y avait moins de vraie philosophie, il y avait même moins d'originalité qu'on ne croyait dans cet ouvrage composé de tant de pièces de rapport, et moins de fruit, qu'on ne prétendait, à tirer de sa lecture.

Sans doute, il n'y aurait rien à gagner, rien à apprendre dans les aveux, dans les confessions de tant de petits hommes guindés sur les échasses de l'orgueil; de ce déclamateur ampoulé qui se croit admirable parce qu'il est étrange, de ce versificateur boursoufflé qui se croit poëte parce qu'il n'est rien autre chose, de cet écrivain prétendu original, qui croit créer une langue nouvelle parce qu'il tourmente la sienne, ou du moins la nôtre; mais dans les Essais d'un Montaigne, dans les Confessions d'un Jean-Jacques, l'esprit et le cœur humain se dévoilent tout entiers; ces révélations d'hommes assez grands pour se montrer avec leurs petitesses hâtent l'expérience, et forcent l'homme qui est sincère avec lui-même à dire à tout moment : c'est cela.

Ces frondeurs ont été tout surpris de voir éclore sur un sujet qu'ils avaient jugé stérile cinq ou six discours où brillent des talens divers (1), et qui, dans quelque

(1) Sur onze discours seulement qui avaient été envoyés à l'Académie, j'en connais cinq imprimés sans compter celui de M. Fabre : 1° celui de M. Villemain, couronné par l'Académie; 2° celui de M. Droz, à qui elle a accordé une médaille d'or; 3° celui de M. Jay, qui a obtenu l'accessit; 4° le discours qui a concouru sous le n° 2, et qu'on attribue à un membre distingué de la Classe des sciences mathématiques et physiques; 5° celui de M. Joseph-Victor Leclerc, adjoint-professeur au Lycée Napoléon. Peut-être en a-t-il paru d'autres que je ne connais pas, car sur les onze qui ont concouru, le rapport de M. Suard en a mentionné neuf : il ne s'est tu que sur le

Digitized by Google

ordre que le goût et l'impartiale équité les placent, maintenant qu'ils sont tous sous les yeux du public, attestent du moins que ce sujet est riche et qu'il était bien choisi.

Le plan que s'est fait M. Victorin-Fabre est clairement annoncé dans son exorde tiré, ainsi que l'épigraphe, du texte de Montaigne, ou des entrailles du sujet même. « Si jamais un écrivain a tracé d'avance à ses panégyristes la route qu'ils devaient tenir, sans leur laisser le choix d'en prendre une autre, c'est à coup sûr le philosophe qui fait le sujet de ce discours. Il est lui-même l'*argument et la matière de son livre;* ou plutôt vous dira-t-il dans ce style plein d'images qui colore et anime tout, ce n'est point un livre que je compose, c'est moi que je représente; c'est ma *statue que je dresse*, non dans une place publique ou dans le parvis d'un temple, mais dans la bibliothèque d'un voisin ou d'un ami qui, fidèle à ma mémoire, lorsque je ne serai plus, goûtera quelque plaisir à me retrouver dans cette image. Qui de nous, Messieurs, n'a pas été ce voisin, cet ami fidèle? Qui de nous ne s'est plu souvent à fréquenter le philosophe, à l'entretenir dans cette image qui lui ressemble si bien? Rendons aujourd'hui ce commerce plus étroit, cet entretien plus intime; apprenons de lui-même à le connaître, nous l'aurons assez loué. »

Mais en se représentant ainsi lui-même, en ne songeant qu'à se peindre, Montaigne a dévoilé le cœur humain et a fait le portrait de tous les hommes. « Par quel heureux concours de circonstances, par quelle chaîne d'idées ce moraliste ingénieux qui, sans nous cacher ses vertus,

---

n° 1 et le n° 9. Je dois ajouter à ceux que je viens d'indiquer, celui de M. Emile Vincens, professeur à l'Académie de Gênes; l'auteur nous avertit qu'il n'a point paru au concours auquel il était destiné, parce qu'envoyé de loin, il s'est égaré en route; s'il fût arrivé à tems, je ne doute pas qu'il n'eût eu part à l'attention de la Classe et aux encouragemens donnés en son nom par M. le rapporteur. Il y a dans ce discours, comme dans tous les autres, beaucoup de mérite: et tous ensemble justifient bien ce que dit le Rapport, en comparant le concours de 1812 aux précédens: « Ce dernier concours a été plus honorable pour les concurrens et plus satisfaisant pour les juges. »

Digitized by Google

nous confia ses faiblesses, est-il parvenu à nous connaître ou à nous deviner tous, en se rendant compte de soi-même? Parmi tant de révélations, c'est le seul secret qu'il nous taise, et le seul éloge de lui qu'il nous ait laissé à faire est d'achever de le peindre en divulguant ce secret.

» Loin donc de nous borner à exposer les principes de sa philosophie morale, cherchons à découvrir comment l'observation, l'expérience les ont tour-à-tour fait naître dans sa conscience et dans sa raison; suivons à travers ses actions et les événemens de sa vie, la marche secrète de ses pensées; apprenons par son exemple quelle est ou quelle devrait être la marche de l'esprit humain dans l'étude de l'homme moral. Ainsi nous puiserons d'abord dans l'ouvrage de Montaigne une connaissance intime de l'auteur; nous prendrons ensuite l'auteur pour interprète de l'ouvrage; son caractère expliquera son talent; sa conduite éclaircira sa doctrine; la gloire de ses disciples et les progrès de l'esprit humain rendront témoignage à son influence. »

Dès le début, on voit un écrivain qui a médité profondément l'ouvrage où se trouve la matière du sien, qui y a vu ce que d'autres n'y avaient pas vu avant lui. Mais pour exécuter ce plan, tracé d'une main ferme, il faut aborder franchement bien des questions dont plusieurs peuvent paraître délicates, il faut connaître et faire connaître au lecteur les tems où vécut Montaigne, les doctrines qui régnaient alors, les secours ou les obstacles qu'il y trouva pour le developpement de son esprit, le spectacle qu'offrait la scène du monde, le goût qu'il put avoir pour les plaisirs qu'on y goûtait, et les dispositions d'esprit et d'ame qu'il portait dans ces plaisirs en s'y livrant, quel fruit il tira de ses voyages, et pour cela quel changement, quelle diversité de scènes lui offraient les pays qu'il parcourut en voyageant.

Mais ce n'est encore là que l'homme privé, que le spectateur *de ce grand drame du monde*, il faut ensuite le considérer comme acteur, et c'est là que les grandes difficultés commencent. Le premier rôle qu'il joue sur ce théâtre est celui d'interprète des lois ou, pour mieux

Digitized by Google

parler, de leur organe, en un mot celui de juge. Quel était donc alors l'état de la législation en France? Quel était-il dans l'Europe entière? Quel coup-d'œil, avec ce qu'il avait déjà d'acquis, Montaigne y dut-il jeter, et quels résultats le philosophe dut-il tirer de ce que voyait le magistrat? Du tribunal de la justice, il passe au service de la cour. Quelle était cette cour?..... Celle de Catherine de Médicis et de Charles IX. A quelle époque? Aux approches de la Saint-Barthelemi. Il obtient quelques graces; il conçoit quelques espérances, mais il reçoit sans doute aussi quelques confidences, et l'on n'avait alors à confier que des crimes; il quitte la cour et se réfugie dans la retraite. Quels nouveaux aperçus et que d'affligeantes lumières n'emporte-t-il pas avec lui?

L'orage dont il avait le triste pressentiment éclate. Un jeune roi a donné l'ordre et l'exemple de l'effusion du sang; le sang coule dans toute la France. Le fanatisme des partis, exalté chez les uns par le fanatisme de religion, chez les autres couvert de son masque, n'a plus de frein, plus de bornes. Pour quel parti se décidera Montaigne! Pour celui de l'humanité. Mais sa neutralité entre des furieux, les irritera tous également; que de dangers l'environnent dans ce château, asile de l'hospitalité, toujours ouvert aux malheureux de tous les partis, et dans lequel il ne médite que les leçons de la sagesse! Quelle arme opposera-t-il à ces dangers? Le calme imposant d'un sage. Cette arme lui suffit pour vaincre; l'assassin laisse tomber les siennes; mais quelle amertume dut alors se mêler à ses méditations; de quelles affreuses vérités ne vit-il pas briller l'affligeante lumière! Si donc il prononça sur la nature humaine un jugement que l'homme sensible et bon trouve injuste, s'il regarda l'inhumanité comme un instinct de cette nature, on voit où il avait puisé cette opinion désespérante; mais il ne l'adopte point sans retour, il trouve dans son ame un remède à cette erreur de son esprit. « Armé par la philosophie contre les terreurs de la mort, et ne songeant pas dans le péril *comment il peut en échapper, mais combien peu lui importe qu'il en échappe,* il se réfugie par la pensée dans de meilleurs siècles : il parcourt les

Digitized by Google

philosophes, il médite les historiens; il vit, il se familiarise avec les grandes ames de l'antiquité, et dans ce commerce profitable, il achève d'apprendre et de s'expliquer tout ce que pourraient les gouvernemens pour la grandeur morale des hommes. C'est ici le dernier terme de ses études philosophiques; elles remplissent, comme on voit, le cercle entier de sa vie; et, pour les faire connaître, il a fallu tracer son histoire. »

Telle est la substance de cette première partie où l'Orateur recherche comment, par quels degrés et de quels élémens s'était formée la philosophie de l'auteur des Essais. Il examine, dans la seconde, les Essais mêmes, et y cherche les résultats de cette éducation des choses que Montaigne avait reçue, et qui surpasse de si loin celle des mots; il y examine aussi la composition et le style de cet ouvrage unique en son espèce, qui ne fut fait d'après aucun modèle et qui n'en peut servir. En considérant dans l'auteur le philosophe et l'écrivain, il se montre lui-même très-exercé aux discussions philosophiques et aux analyses littéraires. Sur l'égoïsme de Montaigne, ou sur le reproche qu'on lui fait de toujours parler de lui; sur ce qu'on nomme le *vagabondage* de son style; sur le vrai caractère de ce style, et en lui-même et comparativement à celui des auteurs contemporains; sur les emprunts que l'auteur fait sans cesse aux philosophes anciens, et tour-à-tour à ceux de toutes les écoles et de toutes les sectes; sur ce qu'on a coutume d'appeler le *scepticisme* de Montaigne, et enfin sur le fond et le corps même de sa philosophie, éparse et confuse dans tout son livre, partout M. Victorin-Fabre est au niveau de son sujet et l'envisage sous des points de vue justes, profonds, et quelquefois nouveaux.

L'endroit peut-être où ce caractère de nouveauté brille le plus est celui où l'Orateur, frappé du contraste que présente l'originalité de l'esprit et du livre de Montaigne avec les citations continuelles d'auteurs anciens dont il assaisonne ses écrits, rend l'effet de ce contraste par l'image vive et dramatique d'une conversation animée entre ces auteurs et celui des Essais. « Veut-on, dit-il, se former des Essais une idée générale, ou plutôt une image

Digitized by Google

qui les peigne, en quelque sorte, à la pensée? Qu'on se représente une suite d'entretiens, de conférences philosophiques, tenues dans le *Château de Montaigne*, entre notre moraliste et tous les philosophes de l'antiquité. Là, vient s'asseoir l'austère Zénon près du voluptueux Epicure; et le cynique Diogène s'y trouve en face du divin Platon et de l'élégant Aristippe. La conversation est calme; on discute avec gravité, avec profondeur et presque avec méthode. Tout-à-coup la scène change; le souvenir de nos folies a déridé le front de nos sages: on médit; l'ironie légère, le sarcasme mordant, la satire enjouée prêtent à la raison des formes plus riantes; et la conversation s'égaie à nos dépens. D'autres fois on se contredit sur des points importans de morale; la discussion s'échauffe et s'élève avec le sujet; les attaques et les répliques sont également animées de traits poignans et rapides, de figures passionnées et de mouvemens d'éloquence. Chacun des interlocuteurs reste fidèle à son caractère et à son genre d'esprit. Montaigne lui seul s'est si bien formé dans le commerce de ses hôtes, qu'il sait les imiter tous, et qu'il emprunte à volonté le genre d'esprit que bon lui semble. Mais s'il devient par fois copiste, sans cesser d'être original, on le reconnaît toujours à une certaine chaleur d'imagination gasconne qui lui fait accentuer plus fortement toutes ses paroles, et qui dispense de le regarder dès qu'il parle, car il suffit de l'entendre pour lire son attitude, son geste et le jeu varié de sa physionomie. »

Je trouve un peu plus haut, ce même talent qu'a Montaigne de se revêtir des richesses antiques sans perdre sa propre couleur présentée sous un autre aspect qui n'est pas moins juste, mais qui se lie à des considérations générales sur le style de Montaigne et à ses rapports et ses différences avec le style d'Amyot. Je voudrais pouvoir citer tout cet excellent morceau. L'Auteur veut expliquer à quoi tient cette liberté capricieuse, cette marche irrégulière, enfin ce *vagabondage* des pensées et du style, qui impatiente quelquefois dans les Essais, mais qu'ils perdraient à ne pas avoir. Il en attribue une partie à l'influence du siècle où ils furent écrits, et où rien ne

Digitized by Google

gênait encore les élans du génie, où il n'existait autour de la carrière du talent ni bornes, ni barrières. « On a souvent, ajoute-t-il, exprimé le regret que Montaigne ait paru dans un tel siècle. S'il avait écrit à une époque de lumières et de goût, dans une langue formée, combien, dit-on, il aurait encore déployé plus de talent et obtenu plus de gloire! Cette opinion est ancienne; elle a eu des partisans dont l'autorité impose; elle passe enfin pour démontrée, puisqu'on la répète sans examen. Que prouve-t-elle cependant? Qu'on n'a point assez réfléchi sur le genre d'esprit de Montaigne et sur la trempe de son caractère. »

M. Fabre, qui en a mieux pénétré les secrets, fait aisément sentir combien un génie aussi indépendant, une ame aussi passionnée, avec ses inspirations soudaines et ses facultés *prime-sautières*, trouverait aujourd'hui d'obstacles et de sujets de refroidissement; quels sacrifices à faire aux lois du goût, aux arrêts de l'inexorable critique! « Ah! s'écrie l'orateur, saisi lui-même d'un de ces mouvemens qui donnent tant de vie au style de son auteur, ah! n'exigez pas de lui de si cruels sacrifices! au nom de sa gloire et de vos plaisirs, pardonnez-lui des beautés qui sont les fruits de ses fautes; pardonnez-lui des défauts qui sont encore des beautés. Laissez-lui son allure *à sauts et à gambades;* si vous le contraignez d'aller au pas, il s'arrête; si vous l'entravez, il tombe. N'imitez pas ces rhéteurs qui mettent le génie en cage, lui coupent les ailes, et puis, à travers les barreaux qui l'enferment, viennent lui dire, volez! Sans doute les lois du goût, qui sont celles de la raison même, doivent être maintenues et respectées; mais dans la république des lettres, il est des citoyens signalés par de tels services, que la loi, pour son propre intérêt, doit se taire devant leur gloire, de crainte qu'on ne s'aperçoive, à son imprudente plainte, qu'ils ont été si grands sans la suivre, et qu'on ne soit tenté d'en conclure qu'ils auraient été moins grands peut-être s'il l'avaient mieux observée. »

C'est alors que pour justifier ces services qu'il attribue à Montaigne, ce haut rang qu'il lui assigne, il le com-

Digitized by Google

pare au seul de ses contemporains qui puisse soutenir un parallèle. « Il suffit, dit-il, de comparer Montaigne et le seul de ses rivaux qui existe encore pour nous, cet Amyot qu'il aimait, qu'il proposait pour modèle, et qu'il n'a point imité. Naïf traducteur des anciens, c'est avec une pureté, une élégance nouvelle, qu'Amyot leur fait parler sa langue. Montaigne, sans les traduire, cherche à se donner la leur. Il leur ressemble si bien qu'il contraint son idiôme à reproduire les mouvemens de leur éloquence, les attitudes de leur style, les tournures abondantes de leur mâle élocution. Ces attitudes si fières, ces tours rapides et forts dont il enrichit notre langue, polis par des changemens, fruits d'un goût plus délicat, sont enfin devenus des formes aussi pures qu'élégantes sous la plume des Pascal, des Montesquieu, mais surtout de J. J. Rousseau, de La Bruyère, dont l'heureux auteur des Essais fut le modèle d'affection. Les yeux les moins exercés peuvent le reconnaître dans leurs ouvrages, comme on reconnaît dans un tableau *la manière de l'école*. Ne cherchons donc plus quels services Montaigne a rendus à notre littérature, quel rang il a mérité; disons, en l'associant à la gloire de ses disciples : Montaigne est dans la prose française le créateur de l'école qui s'est le plus distinguée par l'énergie et la variété des formes, par la fraîcheur, l'éclat du coloris, et ce qu'on n'aurait point présumé en ne voyant que les ébauches hardies du maître, par l'élégance du style et la perfection des détails. »

Si cette vue dont on ne peut contester la justesse, n'est pas tout-à-fait neuve, la manière piquante dont elle est amenée et présentée lui donne une évidence nouvelle. On pourrait l'étendre et faire voir dans Amyot et dans Montaigne les chefs des deux écoles qui partagent nos premiers écrivains en prose. Fénélon, Massillon et Voltaire seraient dans l'une, tandis que Bossuet et les grands hommes que M. Victorin-Fabre a nommés rempliraient l'autre. Mais ce n'est pas seulement à notre littérature que Montaigne a rendu d'éminens services; il en a rendu de plus essentiels peut-être à la philosophie en général. C'est encore ici qu'il faudrait pouvoir citer dans toute

Digitized by Google

son étendue le morceau amené par la discussion où M. Fabre est entré sur le scepticisme de Montaigne. Il montre d'où lui était venu ce scepticisme, seul état où un esprit juste et sage pût se placer dans un tems où l'on ne sortait de l'ignorance que pour se jeter dans l'erreur, où toutes les erreurs étaient soutenues avec une égale assurance et un égal acharnement. Alors apprendre à douter, c'était sans doute beaucoup apprendre; mais ce n'est pas là que se bornent ses leçons. « Il fait plus, il établit, avant Locke et ses disciples, que nos sens sont nos uniques maîtres, *qu'en eux commence la science et qu'elle se résout en eux;* puis il met en doute si les hommes sont pourvus de tous les sens nécessaires pour pénétrer la nature et s'élever à la vérité; pensée éminemment philosophique et dont les conséquences sont infinies! Certes! voilà cette raison sublime et dont nous sommes tous si fiers, sous les coups d'un rude adversaire! Elle semblerait terrassée; mais croyez-vous que le vainqueur, abusant de son triomphe, veuille la fouler aux pieds? Non, il lui tend la main et la relève. »

De là une distinction très-bien fondée entre le scepticisme du sage et le doute universel de Pyrrhon. Si le but de ces deux philosophies est si différent, leurs résultats ne le sont pas moins; voici le résultat de celle de Montaigne, aussi vivement présenté que finement saisi. « On le voit long-tems combattre la science et l'esprit humain; et lorsqu'enfin la victoire lui reste, on ne trouve que l'opinion d'immolée sur le champ de bataille. » L'influence de cette victoire s'étend fort loin. « C'est de ce moment qu'a dû finir le long règne du pédantisme, que la pensée originale et indépendante, perdue depuis tant de siècles, commença de reparaître, et qu'elle entraîna dans son cours toutes ces vieilles ruines des doctrines scholastiques sous lesquelles des mains serviles avaient failli l'ensevelir. »

« Pourquoi donc, se demande ici M. Fabre, avec un sentiment d'orgueil patriotique que tout bon Français doit partager, pourquoi donc avons nous cédé à l'Angleterre et à Bacon l'inestimable honneur de cette révolution mémorable ? Comme l'illustre insulaire,

Digitized by Google

Montaigne son contemporain est venu démontrer aux hommes la nécessité de se faire un entendement nouveau ; s'il l'annonce avec moins de grandeur, il le prouve avec plus d'énergie. Comme Descartes, mais avant lui, il établit la doctrine du doute. Est-ce là ce pyrrhonisme qu'on lui a tant reproché? Je ne lui en connais point d'autre. Apprécions-le par ses effets ; il a brisé les fers de la raison humaine. Ainsi Bacon, Descartes, Montaigne, tels sont les véritables chefs, disons mieux, les fondateurs de la philosophie en Europe ; ils ont jeté les bases de l'édifice après avoir déblayé le terrain. Tous trois ont obtenu l'admiration et mérité la reconnaissance. Puisse l'esprit qui les animait leur survivre, et rester parmi les hommes aussi longtems que leur gloire ! Tant que la pensée humaine sera libre, nous jouirons de leurs bienfaits. »

Toutes ces citations où le lecteur aura remarqué un style aussi sain qu'énergique et animé, sans aucun de ces vices importés de l'étranger qui défigurent aujourd'hui la prose des écrivains les plus vantés ; toutes ces citations, dis-je, sont tirées de la seconde partie du discours. On en pourrait tirer en plus grand nombre de la première, et qui, dans d'autres genres, auraient encore plus d'éclat. Il y en aurait d'assez courtes, où l'on trouverait que le panégyriste de Montaigne a mis dans des traits rapides et vigoureux, un ton qui les ferait prendre pour être tirées de Montaigne lui-même ; et quant aux morceaux étendus, il faudrait placer au-dessus de tous les autres cette peinture effrayante de la cour de Charles IX, des horreurs de la Saint-Barthélemi, et des fureurs prolongées de la guerre civile ; peinture souvent tracée et qui ne l'a jamais été avec plus de véhémence, de force et de vérité ; mais cet extrait, déjà trop long, passerait toutes les bornes si j'y ajoutais cette citation.

Il en est une autre dont je ne puis me résoudre à priver nos lecteurs : c'est celle de la péroraison de ce discours. L'auteur s'est réservé, avec beaucoup d'art, pour terminer l'Éloge de Montaigne, le trait qui intéresse le plus dans son caractère, son amitié pour La Boëtie. Il met dans la bouche de Montaigne lui-même le reproche de

Digitized by Google

ne l'avoir pas véritablement loué, puisqu'il n'a rien dit encore de son ami. « Sensible et généreux Montaigne, répond-il, non, je ne t'ai pas loué. Ce qui t'honore le plus est ce qui me reste à dire. Ne me fais pas un reproche d'avoir attendu si tard. Heureux de peindre après toi cette amitié sublime et tendre, dont tu ne jouis qu'un moment et qui remplit ta vie entière, si d'abord j'en avais retracé la vive et touchante image, ni l'histoire de tes pensées n'aurait offert assez de grandeur, ni l'analyse de ton style assez de charme, ni le tableau de tes nobles actions assez d'intérêt et de dignité pour ranimer l'attention épuisée par des émotions trop chères. Parle, il est tems ; ouvre nous ton ame ; peins nous tes sentimens et ceux de ton ami ; fais lui partager nos hommages. »

C'est dans ce cadre naturel et ingénieux qu'il place toutes ces expressions si touchantes et si vraies qui paraissent s'élancer du cœur de Montaigne, et qui font du chapitre *de l'Amitié*, où elles se trouvent (2), le plus intéressant de tous ceux qui composent les trois livres des Essais. Il s'interrompt après ces paroles naïves, souvent citées et qui ne le seront jamais assez : si l'on me demandait pourquoi je chérissais mon ami, je ne pouvais que répondre : *parce que c'était lui, parce que c'était moi.* « Quelle amitié ! quel langage ! s'écrie-t-il, ému lui-même par ces douces expressions que sa plume vient de tracer ! Est-ce bien ce philosophe qui foulait aux pieds les préjugés ? Que lui sert maintenant de tenir à la main cette balance sceptique ? le voilà qui s'abandonne avec la simplicité d'un enfant, à l'illusion touchante qui lui fait voir du prodige dans l'empire d'un sentiment dont l'énergie fait le miracle ! Non, ce n'est point à ses yeux un rapport de goûts et de caractère qui l'attache à son ami ; c'est *quelque secrète ordonnance du sort.* Leur liaison fut un coup du ciel. *Une force inexplicable a saisi leurs volontés ;* elles sont venues *se plonger, se perdre l'une dans l'autre*, etc. » Et il continue ainsi en faisant parler Montaigne lui-même, écartant seulement celles de ses

(2) Liv. I, ch. 27.

Digitized by Google

expressions qui ont trop vieilli, et en mettant d'autres à la place qui semblent dictées par le même sentiment; mélange sans disparate qui donne à tout ce morceau quelque chose de mélancolique et d'attachant. Il n'y a point là de phrases sur l'amitié ; c'est l'amitié même de Montaigne et de La Boëtie qui semble revivre, qui parle et que l'on entend.

Mais quand la mort a séparé ces deux amis, quand celui qui survit n'offre plus qu'un spectacle de regrets et de deuil, après nous avoir encore rappelé quelques-unes de ses paroles, l'Orateur trop pénétré pour lui servir longtems d'interprète, parle lui-même, en son propre nom, et devient un peintre fidèle de la plus profonde et de la plus touchante douleur. « Il n'est action ni pensée, dit-il, où son ami ne lui manque. Rien n'affaiblit ses regrets, qu'il se plaît toujours à nourrir. Et quand de longues années, quand les distractions du monde, les affaires et les plaisirs, la solitude et les voyages, l'ambition, les honneurs, les périls, sembleraient l'avoir séparé du souvenir de son bonheur et du sentiment de ses peines, la circonstance la plus légére lui rend ses premières douleurs; il rêve encore à son ami; il le rappelle dans sa mémoire, il le retrouve dans son cœur comme dans un sanctuaire impénétrable où les consolations n'ont jamais pénétré.

« S'empresse-t-il de publier des ouvrages, ce sont ceux de La Boëtie. Cherche-t-il des protecteurs, c'est à la renommée de La Boëtie. Appelle-t-il les regards de la gloire, c'est sur le tombeau de La Boëtie. Et s'il prend aussi la plume, s'il prétend lui-même à la renommée, c'est pour revivre encore avec La Boëtie dans la mémoire des hommes; pour lui donner dans la pensée d'autrui la place qu'il avait dans son ame; pour goûter le plaisir d'écrire, l'espoir de persuader que son ami le surpassait mille fois en science, en talens, en vertus...., et qu'ajoute-t-il? en amitié. Ah! vous sentirez le prix de ce sublime et touchant hommage! Quel sacrifice! Et quel éloge, si l'ami qui le donnait ne l'eut pas démenti lui-même en se montrant assez noble, assez tendre, assez délicat pour le donner! »

Il est inutile sans doute de faire remarquer le mérite

Digitized by Google

de ce morceau, le charme de ce style. Il ne l'est pas de rappeler que dans ce même discours il y en a beaucoup d'autres où c'est la force, l'élévation, la véhémence, l'originalité d'expression qui dominent, que dans quelques-unes même on croirait reconnaître cette *certaine chaleur d'imagination gasconne* que l'auteur a si bien observée dans Montaigne. Cette souplesse de talent, cette variété de formes et de style se fait sentir aussi entre les différens discours de M. Victorin-Fabre; on le voit grand et pompeux dans l'éloge de Corneille, concis et piquant dans celui de La Bruyère, nerveux, serré, substantiel dans le Tableau littéraire du dix-huitième siècle, rempli dans chacun du fond et des accessoires du sujet qu'il traite, et l'envisageant sous tous ses rapports, suivant dans tous une marche différente, comme il leur a donné une différente couleur. Enfin, il y a en lui, si je ne me trompe, non-seulement ce qui fait l'écrivain distingué, mais l'homme éloquent, l'orateur.

On ne doit plus parler de son extrême jeunesse; ses succès ont marqué ses années. Il est maintenant dans la force de l'âge et dans la maturité du talent. On espère peu le revoir dans la carrière des concours académiques. Dans les meilleurs tems de notre littérature, ce qu'il a fait aurait donné des titres suffisans pour toutes les distinctions littéraires. Mais c'est sans doute ce dont M. Fabre, désigné pour y arriver tôt ou tard, s'inquiète peu. Le prix du véritable homme de lettres est l'honneur, et l'honneur est indépendant des récompenses. L'ambition du poëte, de l'orateur, de l'historien, du vrai littérateur en un mot, est de prouver qu'il a droit aux distinctions et aux honneurs. Les hommes font ensuite leur devoir ou ils ne le font pas; cela ne le regarde plus: il a fait le sien.

GINGUENÉ.

Digitized by Google

REVUE LITTERAIRE.

Epîtres de M. Viennet de Beziers, capitaine au corps impérial de l'artillerie de la marine, membre de plusieurs sociétés savantes. — Un vol. in-8°. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. — Chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Mystères de Flore, ou *Coup-d'œil sur la naissance, les amours, le mariage et la mort des plantes*; fragment d'un poëme latin du D. Petit-Radel. *Seconde édition*, avec la traduction française et des notes. — Chez *Chanson*, imprimeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 10; et *Rosa*, relieur-libr., Palais-Royal, seconde cour.

Observations sur la chute des pierres ou sur les aérolithes; par M. Marcel de Serres, inspecteur des arts et manufactures, et professeur de la Faculté des sciences à l'Université impériale. — Chez *Klostermann*, rue du Jardinet, n° 13; et *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

La Nature outragée par les écarts de l'imagination; par M. C... R...., ancien élève de l'Hôtel-Dieu de Paris, de la Société académiques des sciences, etc. — Chez *Davi* et *Locard*, libraires, rue Neuve-de-Seine, et *Chassaignon*, rue Macon, n° 18, près du pont Saint-Michel.

Les quatre ouvrages que je réunis ici ne doivent guères ce rapprochement qu'au hasard qui les a rassemblés sur mon bureau, d'où ils me demandent mention au *Mercure*; et comme il m'a semblé que celle à accorder à chacun d'eux n'exigeait pas, vu leurs dimensions une place très-étendue, j'ai pris le parti de renfermer en un seul article ce que j'avais à en dire au lecteur. Je commence donc sans plus de préambule, et suivrai l'ordre des titres comme ils sont venus, sans y chercher d'autre transition.

J'ouvre les *Epîtres* de M. Viennet : la première s'adresse à moi.... A moi, c'est-à-dire à nous tous qui les liront;

Digitized by Google

en un mot c'est l'*Epître au lecteur*. Une *Epître au lecteur* est devenue une rareté en littérature. Cela remonte déjà au tems où l'on faisait des ouvrages pour être lus ; tems ingrats et difficiles où un auteur était obligé d'attendre sa réputation du succès de son livre, tandis qu'aujourd'hui c'est le livre qui reçoit toute sa vogue de la réputation de son auteur ; et comme ainsi soit que l'une est bien plus difficile et plus couteuse à faire que l'autre, à juger du mérite par les difficultés qu'il a à se faire reconnaître, on sera forcé d'avouer qu'en fait de réputations et de talens, la balance du crédit est aujourd'hui toute entière de notre côté.

Cette manière de se faire dévancer par la gloire, et d'établir les renommées *à priori*, a beaucoup influé sur le ton des relations des auteurs avec leurs lecteurs. On sent qu'un écrivain déjà illustre avant même d'avoir taillé sa plume, un poëte de qui

« On récite déjà les vers qu'il fait encore, »

n'est pas obligé, comme un auteur vulgaire, de capter la bienveillance d'un public, qui sera, au contraire, trop heureux d'être admis à payer au nouveau génie le juste tribut de son admiration

J'aime donc M. Viennet qui faisant revivre les anciens *us*, compte son lecteur pour quelque chose, et lui adresse poliment, le premier, la parole : cette prévenance dénote un homme bien élevé, honnête et modeste. La remarque que j'en fais ici n'est point minutieuse, et l'on sait assez, qu'en général, MM. les poëtes ne nous donnent pas lieu de les gâter par l'éloge de leur modestie. Montrons donc politesse pour politesse, et prêtons une oreille favorable au petit compliment de M. Viennet.

« Bénévole lecteur.... » *Bénévole lecteur !* ! Exorde par insinuation ! poursuivons ; cependant prenons garde de nous laisser séduire.

« Bénévole lecteur, que tu le sois ou non,
» Je dois en t'écrivant t'honorer de ce nom :
» Car en t'offrant ce livre, *ô lecteur débonnaire*,
» Mon dessein, j'en conviens, n'est pas de te déplaire ;
» Et j'ai vu dans tel lieu que je n'ose citer,
» Que pour gagner son juge il fallait le flatter. »

Ho ho ! voilà mes idées toutes dérangées : cet auteur si honnête se moquerait-il de nous ? Y a-t-il quelque inten-

Digitized by Google

tion maligne cachée sous l'apparente naïveté de ces aveux? Je ne sais : mais quelque bonne envie que j'aie de me *laisser plaire*, il me semble que l'auteur nous traite un peu sans cérémonie, et je n'aurais pas été fâché, pour ma part, de trouver moins de bonhommie dans la tournure de son compliment.

Voyons pourtant encore, et sachons ce qu'a à nous apprendre celui qui a bien voulu se donner la peine de nous écrire. M. Viennet a un secret à nous confier, c'est qu'il aime la renommée :

> Ce frivole laurier, ce rien, cette fumée
> Qu'on méprise tout haut et qu'on brigue tout bas,
> Pour son cœur un peu vain eut toujours des appas.

Voilà ce qui l'a déterminé à publier ses *Epîtres*, et à propos d'épîtres, M. Viennet pense que nous ne serons pas fâchés d'apprendre ce que c'est que cet ouvrage là. Mais non; je me trompe : c'est nous qui devons savoir sans lui que :

> . . . . . savante, érotique,
> Sérieuse, badine, *orthodoxe*, *hérétique*,
> En *grands et petits* vers l'épître a, tour-à-tour,
> Couru les bois, les prés, et la ville et la cour.»

M. Viennet qui veut nous flatter, nous suppose ici beaucoup plus savans que nous ne le sommes : j'avoue, pour ma part, que je ne connaissais pas encore l'épître *orthodoxe*, ni l'épître *hérétique*; et il faut que j'aille trouver un vieux docteur de Sorbonne de mes amis, qui pourra je pense m'éclaircir ce point : car, franchement, j'ai quelque honte de mon ignorance, et c'est déjà bien un assez grand péché que d'être poëte, sans courir encore le risque d'être hérétique sans s'en douter.

Une épître qui courrait les bois en *grands et petits vers*, me paraîtrait aussi une chose assez neuve. Je suppose que l'épître des bois s'adresse aux daims, aux chevreuils, aux lapins, aux oiseaux, toutes personnes avec qui l'on peut causer à son aise, sans crainte d'être épilogué : cependant je ne conseillerais pas à un poëte de leur écrire en *grands et petits vers*; il faudrait mieux le faire *ou tout en grands ou tout en petits*, selon le volume et la dignité des bêtes à qui l'on écrirait.

Parlons raison à M. Viennet. Il paraît métromane de bonne foi; il raffolle de vers et de lauriers poétiques; il

Digitized by Google

voudrait rimer jusqu'aux dates et aux titres de ses ouvrages : mais combien d'honnêtes gens aiment à faire autre chose que leur métier. Ce n'est point assurément que notre poëte épistolaire manque de mérite : j'invite les lecteurs à qui ce recueil tombera sous la main, à ne se point laisser prévenir par la faiblesse extrême de la première pièce, et ils verront que l'épître *à la Mort*, où l'on trouve entre autres ce vers :

Mort, es-tu le sommeil que les rêves ont fui ?

celle à M. Raynouard, où l'auteur professe le culte qu'il rend à Racine, et plusieurs autres encore, leur offriront des morceaux très-recommandables : mais, en général, le style de l'auteur est pâle et familier, l'expression quelquefois impropre, la pensée commune ou mal développée ; en un mot, si M. Viennet se montre plus d'une fois nourri des principes de la saine littérature, je n'en crains pas moins que dans le genre qu'il paraît avoir choisi, il n'ait méconnu la nature et la véritable direction de son talent.

Quand j'aurai remarqué que le petit poëme de M. Petit-Radel sur les *Amours des Plantes* en est à sa seconde édition, ce sera, je pense, avoir dit ce qu'on peut dire de mieux en faveur de vers latins modernes. Toutefois, je demande bien pardon à M. Petit-Radel et à tous nos autres latinistes de préférer à leurs muses celles qui inspirèrent, il y a déjà quelques siècles, certains poëtes qui vécurent à-peu-près tous du tems d'un certain Empereur qui régnait à Rome, et qu'on nomma Auguste ; mais c'est un vieux goût, une habitude de jeunesse, et dont je sens que ce serait peine inutile que de vouloir me corriger. Malgré la *gracieuseté* de son sujet, et le soin qu'a eu l'auteur de nous apprendre que son poëme était *érotico-didactique*, et était en *style d'idalie*, *idalio stylo exaratum*, je ne sais si le naturaliste trouvera qu'après avoir lu les *Amours des Plantes* on soit très-avancé en botanique ; et quant au poëte érotique, je croirais devoir lui conseiller de chercher dans Tibulle, Ovide et consorts, plutôt que dans un docteur de la Faculté de Paris, des modèles du *style idalien*.

Ce n'est pas que je pense que les étonnans phénomènes de la végétation repoussent les ornemens de la poésie, et que ce sujet ne puisse inspirer quelques pages brillantes à la muse descriptive ; mais je trouve je ne sais quoi de froid et de faux dans une allégorie qui veut convertir en passions

Digitized by Google

érotico-métaphysiques les opérations secrètes, et au fond assez uniformes dont se compose la vie des plantes. La sage nature qui semble en avoir fait un prudent mystère presqu'invisible aux yeux de la multitude semble aussi par là même avoir réservé tout l'intérêt de ces merveilles pour l'observateur qui en fait son étude particulière; en un mot, dans ces sortes de poëmes, la science ne peut que perdre, et il n'est pas sûr que la poésie ait beaucoup à gagner.

On peut, au contraire, présenter comme curieux et véritablement instructif le court Mémoire de M. Marcel de Serres sur un autre phénomène qui ne nous intéresse pas à la vérité aussi directement que ceux de la végétation, mais qui, pour être moins commun et moins utile, du moins dans l'ordre de nos idées, ne nous en paraît peut-être que plus merveilleux : je veux parler de la chûte des pierres atmosphériques ou aérolithes.

Ce météore que les anciens connaissaient, dont la superstition s'était emparée pour effrayer les peuples de terreurs religieuses, parut, au retour des lumieres, le produit de l'imagination et de la sottise à ceux qui, déjà assez éclairés pour apercevoir le côté ridicule de la croyance populaire, ne l'étaient pas encore au point de pouvoir distinguer l'effet matériel des fausses conséquences qu'on en voulait déduire, et trouvèrent plus simple d'en nier que d'en chercher et expliquer la cause. Les pierres furent donc condamnées, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, à ne plus s'aviser de tomber du ciel sous peine de n'être pas reconnues. Cette défense n'eut pas plus de succès que celle qui fut faite, dans ces mêmes siècles, à la terre de tourner autour du soleil; les aérolithes parvinrent enfin à constater leur existence; l'erreur les avait niées, l'erreur s'empressa de vouloir les expliquer.

On peut rapporter à trois divisions principales les systêmes formés sur ce sujet. Dans le premier, on donne à ces pierres une origine céleste ou planétaire; dans le second, on les rattache à notre terre, et le troisième, qui semble prévaloir aujourd'hui, en fait des produits chimiques de notre atmosphère.

Les partisans de leur origine planétaire en ont présenté diverses explications : Pline les faisait tomber du soleil, à cause de l'action du feu dont elles portaient l'empreinte; Monge et des physiciens anglais ont voulu établir qu'elles étaient lancées de la lune; Chladni les a considérées comme

Digitized by Google

des embryons de planètes qui ont été entraînées dans le rayon de notre force attractive avant d'avoir pu se tracer une route indépendante, et Lagrange comme des fragmens de petites planètes brisées, et se dispersant en éclats, dans le vague de l'air, comme une bombe. Ceux qui, sans aller chercher si loin, ont voulu tirer de la terre même ces corps extraordinaires aperçus en quelques circonstances à sa surface ont prétendu que c'étaient ou des pierres communes frappées et altérées par la foudre en tems d'orage, ou des laves de volcans éloignés, lancées et entraînées, soit par la force éruptive, soit par celle des courans de l'air, à d'immenses distances. Enfin aujourd'hui la chimie s'efforce d'expliquer la production des aérolithes au sein de l'atmosphère par des combinaisons semblables à celles qui résultent de la combustion des gaz ou qui se reproduisent dans le règne végétal lors de la formation des terres et des métaux que l'analyse découvre dans les plantes.

Si ce dernier système présente encore quelques difficultés de détail, du moins le principe en est bien plus satisfaisant que les autres hypothèses dont plusieurs ne sont remarquables que par les savans calculs auxquels elles ont donné lieu. C'est ainsi, par exemple, que l'idée de faire venir les aérolithes de la lune, qui a commencé par faire rire les Parisiens a amené la démonstration de la possibilité d'une force éruptive dans cette planète capable de produire cet effet.

Du reste, M. Marcel de Serres établit d'une manière très-lumineuse que, dans aucune de ces explications, on ne rend compte ni de l'état orageux de l'atmosphère, ni des phénomènes ignés, des détonations, enfin des diverses circonstances physiques et chimiques qui accompagnent les pierres tombantes. Une autre remarque décisive contre ces divers systèmes, c'est que la chûte de ces pierres y devrait toujours obéir aux lois de la gravitation, et qu'au contraire ces lois y sont habituellement violées de toutes sortes de manière. En effet, tantôt elles ne s'enfoncent point comme elles devraient le faire à raison de leur poids et de la vitesse supposée de leur chûte, tantôt le trou qu'elles forment en s'enfonçant est dans une direction oblique, tandis que tout corps tombant par sa seule pesanteur suit une direction verticale et accélérée. Je renvoye les lecteurs curieux de plus de détails au Mémoire de M. de Serres : ce petit ouvrage les intéressera par sa clarté et sa précision et ne pourra que donner à ceux qui ne connaissent point en-

Digitized by Google

core le nom de son auteur une idée favorable de ce jeune savant qui s'est déjà annoncé dans la carrière par des connaissances variées et des travaux utiles.

La nature du dernier ouvrage annoncé en tête de cet article ne me permet pas d'en parler avec beaucoup de développemens ; ce sont de ces livres que leur titre seul fait presque suffisamment connaître et recommande assez à l'attention du père de famille ou d'un prudent instituteur, sur-tout lorsque la matière y est traitée avec les connaissances et le discernement convenables. L'auteur de *la Nature outragée par les écarts de l'imagination* a donc voulu offrir à la jeunesse un préservatif contre les illusions, les erreurs, les vices qui trop souvent la flétrissent d'une vieillesse précoce en desséchant dans la fleur les promesses de la santé, les espérances de l'âge mûr, tous les germes de la vie. Il peut souvent être utile, quelquefois même d'une urgente nécessité, d'effrayer à propos de jeunes imaginations par le tableau hideux de la dégradation physique et morale, des douleurs du corps et de l'abrutissement de l'intelligence qui attendent les victimes imprudentes de passions auxquelles une éducation routinière se contente trop habituellement d'opposer le système d'une dangereuse et inutile ignorance. L'ouvrage dont il s'agit me paraît propre à produire cette salutaire crainte. Peut-être que le savant, le physiologiste y désirerait dans le fond quelque chose de plus substantiel; mais il faut considérer que l'auteur s'est proposé un but plus moral que scientifique, et sous ce rapport, il me paraît devoir, dans des circonstances convenables, être utile à ceux auxquels il est spécialement destiné.

GIRAUD.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les nouvelles du Nord annoncent que la cour de Danemarck a déclaré la guerre à la Suède, ou plutôt que la conduite de la Suède envers le Danemarck a contraint cette puissance à recourir aux armes pour défendre son indépendance et ses droits. Voici la substance de cette déclaration, publiée le 3 septembre.

« Après la paix conclue à Jœnkœping entre le Danemarck et la Suède, le roi de Danemarck s'est constamment appliqué à maintenir la bonne intelligence rétablie entre les deux puissances. Cependant, depuis cette époque, la côte suédoise près du Cattegat n'a cessé de servir de station à des croiseurs ennemis, malgré les engagemens pris par la Suède dans le même traité, de protéger les bâtimens danois sur ses côtes. L'état de guerre subséquent de la Suède avec l'Angleterre devait, il est vrai, apporter quelques changemens à cet ordre de choses; mais la paix s'étant ensuite rétablie entre les deux gouvernemens, ce n'est plus sur la côte seulement près le Cattegat, mais sur toutes les côtes suédoises, que la navigation danoise a été inquiétée.

» Il avait été stipulé, dans le traité de Jœnkœping, que le séquestre serait levé sur les propriétés danoises en Suède, et cependant cette clause n'a point été exécutée de la part du gouvernement suédois, sous les plus frivoles prétextes.

» Au commencement de l'année dernière un traité d'alliance fut conclu entre les cours de Stockholm, et confirmé encore à Abo; la Russie promit alors son assistance pour l'exécution du plan déjà conçu par la Suède de s'emparer de la Norwège. Dans les mêmes vues il fut conclu une alliance entre la Suède et la Grande-Bretagne. Depuis cette époque, la Suède ne gardant plus aucun ménagement avec le Danemarck, prit des mesures manifestement hostiles; elle employa l'astuce et la perfidie pour détourner les sujets norwégiens de l'obéissance qu'ils doivent à leur légitime souverain. La Norwège fut inondée de proclamations séditieuses.

Digitized by Google

» Dans le même tems un assez grand nombre de bâtimens danois, chargés de grains pour l'approvisionnement de la Norwège, soit par le gouvernement, soit par divers particuliers, furent retenus dans les ports suédois, où ils avaient cherché un asile contre les tempêtes ou contre les croisières ennemies. Toutes réclamations contre une mesure dont les suites étaient si funestes aux habitans de la Norwège, restèrent sans effet. On répondit uniquement que *l'exportation des grains était défendue en Suede*, défense qui évidemment ne pouvait s'étendre aux vaisseaux danois qui allaient ravitailler la Norwège. C'est ainsi qu'on a essayé de contraindre, par la famine, les Norwégiens à devenir Suédois.

» Le gouvernement suédois se fondant sur l'assistance de ses puissans alliés, demanda ouvertement la cession de la Norwège, et proposa au Danemarck d'autres pays pour indemnité. Il était clair pour tout le monde qu'une telle proposition n'était pas acceptable. Le Danemarck la rejeta.

» Le gouvernement suédois redoubla ses mesures hostiles; il empêcha toute communication en interrompant le cours des postes entre la Suède et la Norwège. On fit plus; il fut défendu aux bâtimens suédois de payer le péage du Sund, droit assuré au Danemarck par les traités antérieurs, et confirmé notamment par le dernier traité de Jœnkœping. Même des vaisseaux de guerre suédois empêchèrent les navires d'autres puissances de payer ce droit à Elseneur. Un officier de la marine suédoise déclara par écrit au gouverneur royal de l'île de Bornholm, qu'il avait reçu ordre de s'emparer de tous bâtimens portant pavillon danois, et d'intercepter toute communication entre Christianzoë et Bornholm. Cet ordre, en effet, fut mis bientôt après à exécution. Un officier de la marine danoise, se rendant de Bornholm à Copenhague, fût arrêté par un brick suédois, et amené à Ystadt.

» C'est à regret que le gouvernement danois se voit forcé à prendre les armes pour venger de pareilles insultes et protéger ses sujets. Des ordres ont été donnés en conséquence aux commandans des forces de terre et de mer.

» Tout justifie cette résolution; le gouvernement n'a que trop long-tems souffert les provocations et les agressions d'une puissance dont les projets hostiles et les vues perfides sont aujourd'hui notoires pour toute l'Europe. Le roi met toute sa confiance dans la fidélité de ses peuples, et sur-tout de ses braves Norwégiens. »

Digitized by Google

Les derniers papiers anglais ont publié, sur la situation de l'armée en Espagne, des notes qui font connaître que des renforts lui seraient nécessaires pour suivre ses opérations avec avantage; lord Wellington demande des hommes et du matériel, sur-tout des généraux : un grand nombre des siens ont été mis hors de combat dans des engagemens meurtriers qui ont eu lieu devant Saint-Sébastien et devant Pampelune. A la date du 26, le siége de Saint-Sébastien continuait; le maréchal Soult se fortifiait et recevait des renforts; il régnait, dans l'armée espagnole en Biscaye, une disette extrême de vivres qui occasionnait de fréquentes maladies. Les notes suivantes émanent de la même source, c'est-à-dire des papiers anglais.

« Les derniers avis de l'armée d'Espagne vont jusqu'au 26 du mois dernier. Les nouvelles de Catalogne confirmaient le débarquement de troupes fraîches et l'apparence formidable de l'armée confédérée dans cette province. L'armée d'Arragon marchait sur Tortose; l'avant-garde du maréchal Suchet était à Villa-Franca. Nos troupes ont essuyé toutes les privations pendant plusieurs jours; elles ont absolument manqué de vivres, et ont beaucoup souffert.

« Le général Freya est arrivé à Tortose le 9 août, et le même jour, il a pris le commandement de l'armée que commandait le général Castanos. Le général Castanos est parti le même jour pour le quartier-général de lord Wellington. Lord Wellington lui a adressé une lettre dans laquelle il exprime le plus vif étonnement de ce que la régence espagnole a rappelé ce général dans un moment où il avait le plus besoin de ses services, et de ce que la régence lui a destiné une place de conseiller d'Etat. Il s'élève contre la manière dont cette disposition a été prise, et trouve les raisons sur lesquelles on l'a appuyée aussi injurieuses à la réputation du général Castanos que contraires au bien du service; lord Wellington ajoute qu'il est convaincu que si la régence avait été informée de toutes les circonstances, elle n'aurait pas voulu attenter à l'honneur d'un homme qui a bien mérité, et priver la nation de ses services dans le moment actuel; qu'il a, en conséquence, pour l'information du gouvernement, représenté au ministre de la guerre tous les motifs de son étonnement en voyant que la réputation du général Castanos était compromise par la décision de la régence qui lui ôte son commandement. »

Digitized by Google

Une lettre de Cadix, en date du 14 août, porte :

« Les dernières nouvelles de Malte par Gibraltar sont très-affligeantes. La peste continuait à faire dans cette île les plus grands ravages, et la mortalité augmentait tous les jours. La garnison anglaise, qui s'était jusqu'alors garantie contre ce fléau, commençait à en ressentir les terribles effets : 2200 individus sont morts depuis le 8 mai.

» Le dernier paquebot arrivé de cette île à Gibraltar n'eut point la permission de communiquer, et il fut défendu à tout le monde de s'en approcher, sous peine de la vie. Il est à désirer que les réglemens adoptés dans de pareils cas, soient observés dans cette ville avec la même sévérité. Mais nous remarquons avec regret que dernièrement on a enfreint la quarantaine à plusieurs reprises, et notamment hier. Nous espérons que le gouvernement prendra à l'avenir toutes les précautions que peut exiger la sûreté des habitans. »

Les Anglais ont appris par les bulletins français les victoires remportées par l'Empereur les 26 et 27 août. Ils félicitaient l'armée combinée d'avoir pour major-général, le général Moreau, au moment même où ils ont appris qu'il avait reçu la peine due à son crime. Il s'était assis à la table d'un souverain, dit une lettre de Dresde, le jour même de la bataille, avec d'autres transfuges, les saxons Langenau et Thiellmann, et le suisse Jomini qui, général de brigade au service de France, a passé au service de Russie. L'Empereur d'Autriche, ajoute la lettre citée, n'a pas voulu les admettre en sa présence, en faisant entendre qu'il était permis à ses yeux de profiter des services d'un traître, mais qu'il ne l'était pas de le relever de l'infamie dont il se couvre par des faveurs qui n'appartiennent qu'à d'honorables services. La seule faveur que la fortune pouvait réserver au général Moreau était une mort prompte : il l'a subie le cinquième jour de son amputation, au milieu des plus cruelles souffrances, mais moins affecté sans doute de ses douleurs physiques, que de celles auxquelles est en proie un homme qui ne doit la mort qu'à une action déshonorante.

Les nouvelles de Bavière annoncent que le 3 septembre le général Wrede, commandant sur l'Inn, a commencé son mouvement contre les Autrichiens, et que déjà des partis avaient pénétré dans la Haute-Autriche.

En Italie, depuis la reprise de Willach, l'armée du prince vice-roi s'est occupé des dispositions nécessaires pour passer

Digitized by Google

la Drave. Le général Hiller qu'elle a en tête a demandé des renforts, et motivé l'impossibilité de suivre ses opérations sur l'état des chemins et le débordement des rivières. L'aile droite de l'armée, sous les ordres du lieutenant-général Pino, borde la Save, et couvre Laybach. Le 7, le lieutenant-général Grenier a, par les ordres du prince vice-roi, attaqué les retranchemens que l'ennemi avait élevés à Festriz. Cette attaque a été couronnée du succès le plus complet. Les retranchemens ont été emportés par nos troupes avec la plus grande valeur. L'ennemi a été chassé et mis en déroute sur tous les points. On attend les détails de cette affaire.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 6 septembre au soir :

Le 2 septembre, l'Empereur a passé, à Dresde, la revue du 1er corps, et en a conféré le commandement au comte de Lobau. Ce corps se compose des trois divisions Dumonceau, Philippon et Teste. Ce corps a moins perdu qu'on ne l'avait cru d'abord, beaucoup d'hommes étant rentrés.

Le général Vandamme n'a pas été tué, il a été fait prisonnier. Le général du génie Haxo, qui avait été envoyé en mission auprès du général Vandamme, se trouvant dans ce moment avec ce général, a été fait également prisonnier. L'élite de la garde russe a été tuée à cette affaire.

Le 3, l'Empereur a été coucher au château de Harta, sur la route de Silésie, et le 4 au village de Hochkirch (au-delà de Bautzen). Depuis le départ de S. M. de Lœwenberg, des événemens importans s'étaient passés en Silésie.

Le duc de Tarente, à qui l'Empereur avait laissé le commandement de l'armée en Silésie, avait fait de bonnes dispositions pour poursuivre les alliés et les chasser de Jauer : l'ennemi était poussé de toutes ses positions ; ses colonnes étaient en pleine retraite : le 26, le duc de Tarente avait pris toutes ses mesures pour le faire tourner ; mais dans la nuit du 26 au 27, le Bober et tous les torrens qui y affluent débordèrent ; en moins de sept à huit heures les chemins furent couverts de trois à quatre pieds d'eau et tous les ponts emportés. Nos colonnes se trouvèrent isolées entr'elles. Celle qui devait tourner l'ennemi ne put arriver. Les alliés s'aperçurent bientôt de ce changement de circonstances.

Le duc de Tarente employa les journées du 28 et du 29 à réunir ses colonnes séparées par l'inondation. Elles parvinrent à regagner Bunzlau, où se trouvait le seul pont qui

Digitized by Google

n'eût pas été emporté par les eaux du Bober. Mais une brigade de la division Puthod ne put pas y arriver. Au lieu de chercher à se jeter du côté des montagnes, le général voulut revenir sur Lœwenberg. Là, se trouvant entouré d'ennemis et la rivière à dos, après s'être défendu de tous ses moyens, il a dû céder au nombre. Tout ce qui savait nager dans ses deux régimens se sauva; on en compte environ 7 à 800 : le reste fut pris.

L'ennemi nous a fait, dans ces différentes affaires, 3 à 4000 prisonniers, et nous a pris deux aigles des deux régimens, avec les canons de la brigade.

Après ces circonstances qui avaient fatigué l'armée, elle repassa successivement le Bober, la Queisse et la Neisse. L'Empereur la trouva sur les hauteurs de Hochkirch. Il fit le soir même réattaquer l'ennemi, le fit débusquer des hauteurs du Wohlenberg, et le poursuivit pendant toute la journée du 5, l'épée dans les reins, jusqu'à Gœrlitz. Le général Sebastiani exécuta des charges de cavalerie à Reichenbach et fit des prisonniers.

L'ennemi repassa en toute hâte la Neisse et la Queisse, et notre armée prit position sur les hauteurs de Gœrlitz au-delà de la Neisse.

Le 6, à sept heures du soir, l'Empereur était de retour à Dresde.

Le conseil de guerre du 3e corps d'armée a condamné à la peine de mort le général de brigade Jomini, chef d'état-major de ce corps, qui, du quartier-général de Liegnitz, a déserté à l'ennemi au moment de la rupture de l'armistice.

Le *Moniteur* du 16 a publié l'acte suivant :

AU NOM DE L'EMPEREUR,

L'Impératrice-Reine et Régente, à M. l'Evêque de .....

M. l'évêque de ....., les victoires remportées sous les murs de Dresde, dans les journées des 26 et 27 août, par S. M. l'Empereur et Roi, notre très-cher époux et souverain, sont des marques signalées de la protection divine. Nous désirons qu'au reçu de la présente, vous vous concertiez avec qui de droit, pour faire chanter un *Te Deum* et adresser des actions de grâces au Dieu des armées; et que vous ajoutiez les prières les plus convenables pour demander la conservation de la personne sacrée de S. M.

Digitized by Google

l'Empereur et Roi. Cette lettre n'étant à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait, M. l'évêque, en sa sainte garde.

Donné en notre palais de Saint-Cloud, le 14 septembre 1813.

Signé, MARIE-LOUISE.

Par l'Impératrice-Régente,

Le ministre-d'état, secrétaire de la régence,

Signé, duc DE CADORE.

S. M. a reçu dimanche dernier le corps diplomatique. Mercredi elle a tenu à Saint-Cloud le conseil des ministres.

Dimanche prochain 19 septembre, S. M. l'Impératrice-Reine et Régente entendra la messe dans la chapelle du palais de Saint-Cloud, et assistera au *Te Deum*, qui, d'après ses ordres, doit être chanté en actions de grâces des victoires remportées par S. M. l'Empereur et Roi.

Il y aura grande audience après le *Te Deum*, et le soir spectacle et cercle.

Le même jour il sera chanté un *Te Deum* dans l'église métropolitaine de Paris. Les édifices publics seront illuminés. S.....

ANNONCES.

Code Municipal, ou Traité méthodique et complet des attributions des maires; 1° comme officiers administratifs, chargés en même tems de tous les objets de police générale; 2° comme officiers de l'état civil; 3° comme juges de simple police d'après les dispositions du Code d'instruction criminelle de 1808 et du Code pénal de 1810. Ouvrage dans lequel ils trouvent à la suite des lois et des réglemens qui déterminent leur compétence et leurs devoirs, toutes les questions importantes de la matière, résolues par des avis du Conseil-d'Etat, des décisions ministérielles et des arrêts de la Cour de Cassation, avec des formules d'actes de l'état civil, de procès-verbaux, de certificat de jugement; en un mot de tous les actes relatifs à leurs différentes fonctions, et une Notice sur les gardes-champêtres; par J. C. B. Meynier. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Sténographie exacte, ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle; nouvelle méthode plus facile à lire que l'écriture actuelle, et plus rapide qu'aucun des procédés connus jusqu'à présent; par M. Conen de

Digitized by Google

Prépéau. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez Méquignon-Marvis, libr., rue de l'Ecole de Médecine, n° 9; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cette sténographie, malgré son extrême célérité, est encore aidée d'un système d'abréviations, applicable à toutes les langues et à toutes les écritures. Tous ces moyens sont pratiqués avec neuf signes, connus de tous les hommes, et les plus simples qu'il soit possible d'imaginer.

Onzième année de souscription de la *Bibliothèque Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes*; publiée par cahiers le premier de chaque mois, à dater du 1er octobre 1802. Prix, 10 fr. par année : par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les onze années se vendent 113 fr. franc de port.

Les personnes qui désireront donner de la publicité aux Inventions, aux Expériences, Découvertes, etc. qui entrent dans le Plan de cet Ouvrage, pourront adresser leurs Notes à M. *Arthus-Bertrand*. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

La *Bibliothèque Economique* a pour but de rassembler tout ce que le génie et l'industrie française et étrangère vont chaque jour nous offrir de découvertes, d'inventions, de richesses nouvelles pour la prospérité commune et particulière, et de les publier désormais, une fois par mois, par cahiers de 72 pages, au lieu de ne faire paraître les volumes qu'au bout de l'année, comme cela avait lieu précédemment.

Ces cahiers sont accompagnés de figures gravées avec beaucoup de soin par Tardieu l'aîné, Adam, et autres artistes; et sont imprimées dans le format in-12, semblable aux volumes de la même *Bibliothèque*.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Etranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° DCXXXVI. — *Samedi* 25 *Septembre* 1813.

POÉSIE.

DE L'ETUDE DES BEAUX-ARTS A LA CAMPAGNE,

ÉPÎTRE DESCRIPTIVE, A Mme CAROLINE DE.....

Dans le temple sacré qu'habite la nature
Négligeant des beaux-arts la savante culture,
Tu veux donc abjurer de solides plaisirs,
Et dépenser ta vie en stériles loisirs ?
Non ; je ne puis le croire et n'y pourrai souscrire ;
Nourris les goûts brillans que Minerve t'inspire.
Des fils de Dibutade égalant les efforts
Sur la toile indigente étale des trésors ;
Svelte comme le lis, aux lois de la cadence
De ta taille légère asservis l'élégance :
Je veux te voir encor dans le sacré vallon
Soumettre la pensée au rithme d'Apollon.
Tu ne peux oublier, sensible Caroline,
De ces talens chéris la modeste origine :
La nature opulente et vaste à nos regards,
Cette belle nature est mère des beaux-arts ;
C'est-elle qui forma le premier coloriste
De ses attraits divins religieux copiste,

Digitized by Google

Elle qui lui fournit les brillans minéraux
Et les sucs généreux, ame de ses pinceaux.

Ne pouvant conquérir pour sa jeune maîtresse
D'un fruit ou d'une fleur l'odorante richesse,
Un amant inventif eut bientôt imité
Leur éclatant satin et leur frais velouté.
La belle, à ces vrais dons produits par la nature
Préféra de l'amour la magique imposture,
Et l'on vit Pausias marier ses couleurs,
Quand l'adroite Glicère (*) assortissait des fleurs.

Au mortel qu'elle suit dans sa marche hardie
La nature dicta la douce mélodie,
Et le fidèle écho, répétiteur du son,
Fut d'abord de la voix le seul Diapazon.
La Barilli des bois, la tendre Philomelle
Qui raconte à la nuit sa douleur maternelle,
Fut des premiers humains la maîtresse de chant :
Et pouvaient-ils avoir un guide plus touchant?

Sous la voûte des bois, sur des lits de verdure
L'homme, séduit d'abord par une gaîté pure,
N'avait point médité dans ses calmes désirs
Ces folâtres élans, le réveil des plaisirs ;
Mais voyant le zéphir qui, sur les fleurs nouvelles
D'un vol capricieux développe ses ailes,
Et du docile ormeau la flexibilité,
Lorsqu'il est dans les airs mollement agité,
Cet aspect le ravit ; devinant la cadence
Sa joie improvisa l'art léger de la danse ;
Tel fut de nos Vestris le père ingénieux.

Ayant flatté l'oreille, et caressé les yeux,
Il ne nous manquait plus que la langue choisie
Que notre enthousiasme a nommé poésie ;
Son berceau fut aux champs : grace à cet art fameux
L'homme aux Olympiens put adresser des vœux.
Dans un bois de lauriers aux coteaux Aonides
Elle naquit, dit-on ; là, ses sœurs Castalides
Lui donnèrent la vie, et leur lait bienfaiteur.

(*) Bouquetière d'Athènes, aimée du peintre Pausias.

Digitized by Google

Pour domaine elle obtint d'un Dieu, jadis pasteur,
Des bosquets, un vallon, sur-tout une fontaine
Où ne boit pas qui veut, et dont l'eau souveraine
Fait ces sublimes fous dont la postérité
Redit avec transport le nom toujours vanté.
La poésie habite une double montagne.

Les beaux-arts, comme toi, vivent à la campagne.
Je sais que l'envieux, ce frélon des talens,
Voudrait faire avorter tant de plaisirs brillans
Que promet à nos vœux ton studieux délire;
Eh! laisse donc siffler les roseaux du satyre!

De l'inspiration écoute encor la voix;
Abandonne un matin tes lares villageois,
Et pour te recevoir, impatient, j'appelle
Le bois navigateur que l'on creuse en nacelle.
De la seine touchant le rivage embaumé,
Vois quel tableau je livre à ton regard charmé!
Abreuvant tes pinceaux d'une couleur divine,
Guette le point du jour sur la verte colline;
Déroule à son lever ce voile purpurin,
Délices de Berghem, triomphe du Lorrain.
Sur l'horizon grisâtre un point qui le colore
Annonce tout-à-coup le retour de l'aurore;
En torrens vaporeux le brouillard échappé
Dans le vague des airs se condense grouppé.
Les volutes d'argent que frappe la lumière
Voyagent par flocons sur la pâle atmosphère;
Et, lentement épars, l'humide peloton
Roule en ceintre, et reçoit l'amante de Titon.
Offre nous la, du haut de son char d'amaranthe
Elevant par degré sa tête rayonnante;
D'un rideau de saffran qui la voile à nos yeux,
Elle écarte les plis d'un doigt mystérieux.
L'œil du jour qui la suit dans son oblique zone
De son orbe vermeil agrandit la couronne.
Le soir, peins nous Phébus qui, près de son couchant,
Au pavillon d'azur sème l'or en marchant;
En son riche appareil que ton pinceau m'étale
De ses feux expirans la pourpre occidentale.

Digitized by Google

Rentrée en tes foyers, de l'art de Raphaël
Tu vas te délasser en feuilletant Pleyel ;
Le mobile clavier et le luth d'Eolie
Réveilleront tes sens, pleins de mélancolie ;
La solitude inspire, et tes doigts expressifs
Décriront la nature en sons imitatifs,
Le doux frémissement du sensible feuillage,
D'un torrent écumeux le murmure sauvage,
De la pauvre Syrinx les soupirs douloureux,
Et la voix qui se perd dans les monts caverneux.
Ah ! de la paix des champs tel est l'heureux empire :
Où règne le repos, le sentiment respire.

Mais déjà Phébus fuit sous de lointains rochers ;
Je cherche des hameaux les bleuâtres clochers.
La jeunesse agricole en tes champs réunie
Réclame pour danser une agreste harmonie.
La cithare à la main tirant de joyeux sons
Tu règles ses élans et ses pas vagabonds.
Mais bientôt tu remets au Linus du village
Un bruyant tambourin qui met la troupe en nage,
Et soudain allongeant le chalumeau pastoral,
Bergère, tu descends dans le rustique bal.
Cependant la nuit vient ; la folâtre cohorte
Te reconduit en chœur jusqu'au seuil de ta porte ;
Plaisir plus doux cent fois et cent fois mieux connu
Qu'un bravo d'étiquette en un cercle obtenu !

Tu reviens visiter ton boudoir poétique,
Où de livres, choisis sur l'éditeur antique,
S'offre un petit recueil qu'eût aimé Despréaux ;
Tu n'es pas ce Mondor qui de formats égaux
Satisfait d'admirer le mérite intrinsèque
Fait meubler à la toise une bibliothèque.
Salm (*) tombe sous ta main, tu t'enflammes alors
Et veux rivaliser ses saphiques transports.
Tu laisses les Le Brun sous leurs sacrés portiques
Heurler avec fureur des chants dithyrambiques,
Du précieux Dorat un singe émerveillé
Copier sottement son style au pointillé,

(*) Madame Constance de Salm (de Théis), l'une des plus distinguées parmi nos muses françaises.

Digitized by Google

D'un nouveau Scudéri la muse hebdomadaire
De rimes fatiguer le papier débonnaire,
Et briguant chez Didot les honneurs du vélin,
Vêtir son pauvre écrit d'un riche maroquin.
Tu ne vas point, prenant des routes inconnues
Dans l'art de Poquelin risquer maintes bévues,
Dans le flux et reflux d'un parterre orageux
Provoquer les sifflets sur les scèniques jeux.
Du Pline de Montbard appréciant les veilles,
De la terre tu sais commenter les merveilles;
Tu décris le départ du rentier villageois
Poursuivant l'Actéon, dominateur des bois;
Tu nous peins, suspendue à la roche sauvage
Aamalthée au long poil, nourrice du village;
D'une Io qui mugit dans le bercail prochain
Les ruisseaux d'un lait pur écumant sous la main,
Et les trésors de miel qu'avec son jeune empire
Forme l'active abeille en son palais de cire.
Tu peins ton cabinet, des arts temple choisi,
De l'immense nature élégant raccourci,
Là, des mers tu décris les nombreux coquillages,
Des citoyens de l'air les éclatans plumages;
Les minéraux divers, les précieux métaux,
Les marbres transparens, les lucides cristaux;
Ici, chaque fossile, et là, l'insecte rare,
Des poissons, des serpens la famille ovipare;
Le luxe végétal des monts et des jardins,
Le germe créateur qui le rend aux humains,
Et le carton enfin didactique interprète
Des plantes conservant le fragile squelette.

Cesse d'être rebelle à tes doctes penchans;
Va, crois-moi, les beaux arts brillent au sein des champs:
Et quel conservatoire a valu nos bocages,
Et quel musée enfin nos riches paysages!

Livrée aux soins touchans du maternel amour
Songe que tu seras précepteur quelque jour.
Ta fille a vu deux fois verdir près du rivage
Du parc de tes ayeux le séculaire ombrage,
La cerise murir en globule vermeil;
Le muscat aux grains d'or se grossir au soleil;

Digitized by Google

Cérès a vu deux fois sur la gerbe qu'on tresse
De ses bonds enfantains la turbulente ivresse,
Déjà de ton enfant tu rèves l'avenir;
Instruis-la dans ces arts que tu sais réunir.
Ta fille un jour offrant ta grâce héréditaire,
Née et formée aux champs, à la ville doit plaire.
Transplantée à Paris, cette charmante fleur
Da sa tige natale y portera l'odeur.

H. DE VALORI.

IMITATION DE MARTIAL. (L. VIII, EP. LXVIII.)

AUCUN auteur jamais, de son vivant,
N'obtint de toi le moindre mot d'éloge;
Et, pour te plaire, il faut auparavant
Que de ce monde un poëte déloge.
De ton suffrage, ami, je fais grand cas.
Excuse-moi, pourtant; il ne vaut pas
Que je me fasse inscrire au Nécrologe.

B.

FAUT-IL AIMER?

Air : *Du Vaudeville des deux Edmond.*

DE nos cœurs lorsque tu t'empares,
Amour, combien tu nous prépares
De maux, de tourmens, de regrets!
N'aimons jamais. (*Bis.*)
Mais ton empire a tant de charmes,
Que même à répandre des larmes,
Nous trouvons encor des appas,
Aimons jusqu'au trépas! (*Bis.*)

Bien souvent on voit une belle
Par goût, par caprice infidelle,
Trahir les sermens qu'elle a faits,
N'aimons jamais. (*Bis.*)
Une aimable, une tendre amie,
Peut seule embellir notre vie
Et semer des fleurs sur nos pas,
Aimons jusqu'au trépas! (*Bis.*)

Digitized by Google

Que de chagrins cause l'absence
De l'objet que le cœur encense !
La vie est alors sans attraits,
N'aimons jamais. (*Bis.*)
Son retour nous rend l'allegresse,
Plus de soucis, plus de tristesse,
Nous oublions tout dans ses bras ;
Aimons jusqu'au trépas ! (*Bis.*)

Traitant l'honneur de ridicule,
Plus d'un lâche ami, sans scrupule,
Trahit nos plus chers intérêts,
N'aimons jamais. (*Bis.*)
Amitié constante et sincère,
Que deviendrait l'homme sur terre,
Si ton culte n'existait pas ?
Aimons jusqu'au trépas ! (*Bis.*)

ARMAND-SÉVILLE.
Convive des soupers de Momus.

ÉNIGME.

JE nais avec un nom que mon père veut taire :
Il m'entoure en naissant et d'ombre et de mystère :
Cependant il s'efforce, après m'avoir produit,
A me faire briller par son orgueil conduit.
S'il cherche dans le monde à me faire paraître,
Ce n'est pas moi, mais lui, qu'il veut faire connaître :
Mes appas surannés aux oisifs de Paris
Offrent, malgré le tems, toujours de nouveaux charmes ;
J'occupe quelquefois les plus graves esprits.
Pour mes attraits obscurs j'ai vu la Grèce en armes ;
J'ai fait, le croiras-tu ? d'un prince vertueux
Un affreux parricide, un fils incestueux :
Que pour m'avoir connue il a versé de larmes !
Ah ! ne déroulons pas cet affligeant tableau !
Disons plutôt comment par un art tout nouveau,
Je change tous les jours d'esprit et de figure,
(Les dames voudraient bien mon secret, j'en suis sûre) ;
Je change de cœur même, et pourtant sur ma foi
Nul n'a pu jusqu'ici me changer de nature.

Digitized by Google

Plus je sais me parer d'une aimable imposture,
Plus je plais à tes yeux, plus j'ai d'attraits pour toi.

HILAIRE L. S.

LOGOGRIPHE.

Mon nom est un excès; l'homme doit avoir soin,
De s'en garantir en tout point;
C'est une vérité qu'un sage
Consacra par un bel adage.
J'ai quatre piés,
Si vous les renversiez
Je vous offrirais un asile
Où libre de tous soins, parfaitement tranquille,
Du reste de vos jours
Vous finiriez paisiblement le cours.

S.....

CHARADE.

Mon premier de l'amour
Annonce le retour.
Mon second, de l'amour
Est un gage à son tour;
Et mon tout respire l'amour.

HILAIRE L. S.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *K* (la lettre).
Celui du Logogriphe est *Range*, dans lequel on trouve : *ange*.
Celui de la Charade est *Sangsue*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DE MÉDECINE LÉGALE ET D'HYGIÈNE PUBLIQUE OU DE POLICE DE SANTÉ, adapté aux Codes de l'Empire français et aux connaissances actuelles, à l'usage des gens de l'art, de ceux du barreau, des jurés et des administrateurs de la santé publique, civils, militaires et de marine; par F. E. FODÉRÉ, docteur en médecine. Avec cette épigraphe : *Natura recti sigillum*. Ouvrage dans lequel la première édition a été entièrement refondue et augmentée de deux tiers. — Six gros volumes in-8°. — Prix, 34 fr., et 40 fr. 50 c. franc de port. — A Bourg, chez *Janinet*. — A Paris, chez *Janinet*, rue de Vaugirard; et chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(PREMIER EXTRAIT.)

ON ne peut se dissimuler que l'étude de la médecine légale et de l'hygiène publique ne soit un peu négligée: ces sciences sont cependant bien dignes de fixer l'attention de l'homme de l'art et du philosophe. Elles s'occupent de l'homme depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il termine sa carrière. Ce sont elles qui lui font connaître l'influence générale de l'air, de l'eau, des vêtemens sur son existence; qui lui tracent des règles de conduite pour sa conservation, pour se garantir des épidémies et des maladies contagieuses; qui éclairent le législateur sur les règlemens de police sanitaire, sur les circonstances qui peuvent excuser leur inexécution. Enfin ce sont elles qui dirigent les tribunaux dans l'application des lois relatives à l'état des hommes, qui apprennent dans quelques cas à en graduer et à en modérer la rigueur.

L'ouvrage de M. Fodéré est l'exposition la plus complète de ces deux sciences, qui ait paru en France. Dès

Digitized by Google

l'année 1797, l'auteur avait publié un Traité de médecine légale qui annonçait qu'il s'en était occupé avec fruit ; mais le travail qu'il publie aujourd'hui est bien supérieur, à raison du nombre et de la distribution des matières et de la manière dont chacune d'elles a été approfondie.

Ce Traité est divisé en trois parties : 1° la médecine légale mixte, c'est-à-dire, celle dont les questions intéressent à-la-fois le civil, le criminel et la police de santé ; 2° la médecine légale criminelle proprement dite ; 3° la médecine légale sanitaire, comprenant la police sanitaire et l'hygiène publique.

On excéderait les bornes d'un simple extrait si l'on voulait rendre compte de tout ce que cet ouvrage contient d'intéressant. Nous nous bornerons à quelques-uns des objets principaux.

Un des premiers est relatif à la durée de la vie humaine. On est vraiment effrayé de l'étonnante mortalité qui règne sur les enfans dans les premières années de la vie, puisque d'après les tableaux que l'auteur présente, sur un million d'enfans qui naissent dans un tems déterminé, il en périt près d'un tiers, avant d'avoir atteint la cinquième année de la vie. Mais que les bonnes mères se rassurent, cette mortalité ne pèse guère que sur ceux qu'on délaisse à des nourrices mercenaires et insouciantes, ou qu'on abandonne à la pitié publique.

Les enfans alaités par leur mère, ou qui ont été l'objet continuel de leur sollicitude, ceux qui sont nés de parens sains, à tous les besoins desquels on subvient, prolongent bien mieux leur existence. Il est rare, d'après mes propres calculs, qu'il en succombe un dixième dans les cinq premières années de la vie. L'auteur indique insuite les circonstances qu'on croit les plus propres à procurer la longévité, telle que l'habitation dans les climats tempérés. Il s'écarte ici de l'opinion de Haller et de sir John Saint-Clair, qui pensent que les climats les plus froids sont les plus favorables à la prolongation de la vie. Il observe, avec raison, que si la chaleur relâche et affaiblit insensiblement le corps, le froid trop long-tems prolongé épuise sa sensibilité,

Digitized by Google

son excitabilité et produit, par sa continuité, la cessation de la vie. M. Fodéré établit son raisonnement par un tableau comparatif de la mortalité dans les pays du nord et dans ceux du midi, duquel il résulte que cette mortalité est plus grande depuis la naissance jusqu'à l'âge de trente ans dans les régions méridionales que dans les septentrionales ; qu'à cette époque elle se ralentit dans les premières, et qu'on y trouve un plus grand nombre de personnes qui y parviennent à l'âge de soixante-dix et de quatre-vingt-dix ans que dans le nord.

La forme du corps paraît aussi contribuer à la prolongation de la vie. Une croissance lente et graduelle jusqu'à l'âge mûr est favorable à cette prolongation, et l'on ne peut guère promettre une longue carrière aux enfans qui grandissent beaucoup et très-promptement. Une taille médiocre et ramassée est aussi plus favorable qu'une grande taille ; c'est souvent au détriment de quelques-unes des parties du corps qu'on devient fort grand, et cette disproportion tend à produire des faiblesses et des maladies. Les personnes de grande taille sont plus portées à se courber. La poitrine en souffre, la respiration en est gênée. Celles d'une petite taille sont sujettes à engraisser, et la corpulence est contraire à la longue vie. Ce sont, en général, les personnes d'une taille ramassée et d'une constitution sèche qui poussent le plus loin leur carrière. C'est aussi un avantage d'être né de parens robustes et exempts de maladies héréditaires, d'avoir un caractère naturellement enjoué. Les personnes irascibles ainsi que celles qui se laissent aller au découragement, succombent sous le poids des traverses de la vie et ne doivent pas espérer une longue existence. Il en est de même de celles qui émoussent leur sensibilité et qui épuisent leurs forces par une étude opiniâtre, ou par quelques autres travaux d'imagination. Il ne faut pas que la vie soit trop pénible. On a besoin d'une certaine fortune pour se procurer dans la jeunesse une nourriture suffisante, afin de réparer les forces épuisées par le travail ; et dans la vieillesse, pour ne pas manquer des petites aisances que cet âge demande. Une profession labo-

Digitized by Google

rieuse, accompagnée d'une mauvaise nourriture abrège singulièrement l'existence. Il en est de l'homme comme des animaux. Un cheval de peine qui travaille beaucoup et qu'on nourrit bien, vit long-tems ; mal nourri, il est, au contraire, bientôt épuisé. Il est des professions qui sans être pénibles sont cependant malsaines ; celles des doreurs, des verriers, des plombiers, des mineurs, etc. Du reste il est deux états dans lesquels on parvient rarement à une grande vieillesse, celui de l'homme absolument sauvage et celui de l'homme très-civilisé. Le premier, à raison de la difficulté de la subsistance ; le second à cause de l'action trop exaltée du moral sur le physique. Ce n'est guère que dans un état moyen, où l'on s'abandonne bien plus aux sentimens naturels qu'aux égaremens de l'esprit, qu'on peut espérer une heureuse vieillesse, laquelle il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer, malgré toutes les ressources de la science et de l'art perfectionné, et se trouve entièrement l'ouvrage de la nature.

Le mariage peut aussi devenir un objet d'application pour la médecine légale. Il était en grand honneur dans les anciennes républiques, et les célibataires y étaient exposés à diverses humiliations. Les lois romaines favorisèrent beaucoup cette institution, comme propre à conserver les mœurs et à donner de l'accroissement à la population. On accorda divers priviléges aux personnes mariées, de plus grands à celles qui avaient des enfans, et l'on décerna des peines contre le célibat. La loi Poppeia voulait que l'époux survivant se remariât dans un espace de tems déterminé. La femme dont l'âge ne dépassait pas quarante-cinq ans, qui n'avait ni mari, ni enfans, ne pouvait ni se servir de litière, ni porter de pierreries. La même loi donnait l'exemption d'un an, sur l'âge requis pour obtenir des charges, à chaque enfant qui naissait dans le mariage ; mais aussi elle ne voulait pas de mariage inutile : elle le proscrivait à un certain âge, et le rendait nul lorsqu'il avait été contracté dans le cas d'impuissance naturelle ou accidentelle.

L'auteur a décrit, très-en détail, les causes de cette

Digitized by Google

impuissance qui, même dans notre législation actuelle, seraient, dans quelques circonstances, suffisantes pour faire annuller le mariage.

L'objet qu'il a traité le plus à fond et qui devient le plus souvent le sujet de questions juridiques, c'est l'histoire de la grossesse et de l'accouchement. Il n'est, en effet, aucun cas où la médecine légale présente plus d'intérêt, puisque la fortune, l'honneur et la vie des citoyens se trouvent attachés à la solution de ces questions, sur-tout lorsque cette solution est provoquée par le ministère public; telle personne est intéressée à cacher sa grossesse, tandis que la conservation de l'espèce et la morale publique exigent impérieusement qu'on s'assure de la vérité: telle autre trouve un avantage à paraître enceinte, soit pour déterminer ou pour consolider un mariage, soit pour écarter des collatéraux dans une succession, pour gagner des alimens accordés aux enfans, pour retarder un jugement ou se soustraire à une peine. Sans autre motif d'ailleurs que de faire triompher l'innocence et confondre la calomnie, toujours prête à attaquer la vertu, il est digne du médecin légiste de prendre toutes les précautions, d'acquérir toutes les connaissances propres à lui faire porter un jugement, dont l'art n'ait jamais à rougir, ni la justice et l'humanité à se plaindre. Ambroise Paré et Mauriceau ont transmis à ce sujet le récit de bien graves erreurs; des femmes enceintes, reconnues telles après leur mort, ont été exécutées quoique, d'après des examens préalables, on eût déclaré qu'elles n'étaient point enceintes. Grâces au progrès des lumières et à la circonspection des tribunaux, de pareilles méprises ne se reproduisent plus; mais elles sont dans l'ordre des choses possibles, et l'on doit toujours se les représenter quand on est commis pour prononcer sur des cas analogues.

Un sujet non moins important est celui relatif aux poisons. On croit ou l'on peut croire avoir été empoisonné, quand on éprouve, après avoir pris quelque boisson ou aliment, des coliques plus ou moins vives, des vomissemens, des convulsions ou un état de torpeur inusité;

Digitized by Google

sur-tout si ces accidens se montrent subitement, lorsqu'on est en parfaite santé. Il est alors utile de savoir si les accidens ont été occasionnés par des substances vénéneuses, prises intérieurement ou appliquées extérieurement par mégarde ou négligence, s'ils sont le résultat du crime d'autrui ou de celui du malade lui-même; comme aussi si les symptômes sont étrangers à l'empoisonnement proprement dit, s'ils dépendent de certaines indispositions développées promptement, et qui simulent les effets ordinaires des poisons.

Pour déterminer la marche que l'homme de l'art doit suivre dans cette circonstance, l'auteur fait un examen approfondi des diverses espèces de poisons, des accidens qu'ils occasionnent et des moyens d'y remédier; il indique ensuite leur caractère chimique, les indices qu'ils laissent et qui peuvent faire connaître s'ils sont l'effet de l'homicide ou du suicide; enfin il fait l'énumération des accidens naturels qu'on peut, tant sur le vivant que sur le mort, confondre avec les effets de l'empoisonnement. Il rapporte à cette occasion une suite d'observations du plus grand intérêt, dans lesquelles l'art a employé les moyens les plus ingénieux pour parvenir à connaître le crime de l'empoisonnement, et d'autres dans lesquelles des innocens ont failli être la victime de pareilles accusations, d'après des signes trompeurs. Au mois d'août 1806, un cultivateur estimé est atteint d'une fièvre bilieuse, dont le type n'est pas déterminé. Au huitième jour, son médecin lui prescrit une médecine dont un chirurgien fournit les ingrédiens; ce dernier l'apporte au malade, mais il répugne à la lui donner, lui trouvant de la fièvre; cependant le malade insistant, la médecine est prise, elle est presqu'aussitôt rejetée. Un vomissement de sang ne tarde pas à paraître, et vingt-sept heures après, le malade succombe. On soupçonne qu'il est mort empoisonné. Le chirurgien est accusé de ce crime; traduit devant le tribunal criminel, il est d'après des indices assez légers condamné à mort. La Cour de Cassation annulle cet arrêt. Le chirurgien est traduit devant un nouveau jury d'accusation, qui, plus circonspect et plus sage, l'ac-

Digitized by Google

quitte et le met en liberté. L'auteur termine l'examen de la médecine légale proprement dite par des considérations sur les délits relatifs aux attentats, aux mœurs, à l'avortement, à l'infanticide, et sur les moyens que la médecine offre pour les reconnaître. Dans tout le cours de son ouvrage, il s'est attaché à faire connaître la législation des délits dont il s'est occupé, de manière que son Traité n'est pas moins utile aux personnes qui fréquentent le barreau, qu'à celles qui se livrent à l'exercice de la médecine. Dans un second article, nous examinerons la partie de son ouvrage qui a pour objet l'hygiène publique.

NAUCHE, D.-M.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

GLORWINA, ou *la Jeune Irlandaise*, histoire nationale; par miss ORVENSON. Traduite de l'anglais par le traducteur d'*Ida* et du *Missionnaire*, ouvrages du même auteur. — Quatre vol. in-12. — Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez *Gide fils*, libraire, rue Colbert, n° 2, près la rue Vivienne; et chez *H. Nicolle*, libraire, rue de Seine, n° 12.

L'ABONDANCE des romans qui se succèdent sans interruption laisse à peine au critique le loisir d'examiner ces produits de l'imagination. Cette branche de la littérature n'est jamais stérile ; ainsi que la comédie, elle a été cultivée par des génies du premier ordre; comme elle, elle a porté des fruits vigoureux et durables; les premiers romanciers, au commencement du dix-septième siècle, paraissent avoir inspiré les premiers poëtes, ce sont les mêmes moyens et le même but, par-tout des mœurs et des sentimens chimériques; le langage des passions n'a pas plus de vérité, et une métaphysique quintessenciée tient toujours la place des mouvemens qu'impriment les passions franches et naturelles. A ce ridicule chaos de phrases et d'hyperboles, succède au théâtre l'observation forte, énergique et brillante des mœurs et des caractères; le roman suit de près la route qui lui est tracée par la comédie. Ses peintures dans un cadre plus étendu, embrassent quelquefois l'ensemble de la vie humaine, et lorsqu'au talent rare de peindre les vertus ou les vices, l'auteur joint le talent plus rare de placer ses personnages dans des situations tout-à-la-fois naturelles et dramatiques, il atteint le but de son art. Le Sage nous l'a prouvé, et après lui Richardson, Fielding, l'abbé Prévost, et plusieurs autres, en voyant la nature chacun sous un aspect différent, ont laissé des monumens affermis par un suffrage unanime, et devenus le type d'une

Digitized by Google

foule d'imitations. Le genre du roman, plus facile à traiter que celui de la comédie, laisse au compositeur le moyen de couvrir la faiblesse du sujet sous la richesse de la broderie. L'auteur se sauve presque toujours par les détails, et cette remarque, qui certes n'est pas neuve, est confirmée à l'apparition de chaque nouveauté d'un ordre distingué.



La littérature des romans est devenue l'apanage des femmes, et depuis l'auteur de *la Princesse de Clèves*, beaucoup dans cette carrière ont su se faire un nom justement mérité. L'analyse des sentimens du cœur ne pouvait échapper à la finesse de leur tact, et la pensée de toute leur vie ne devait pas manquer de former la base de leurs compositions : mais tout s'use avec le tems; quelques nombreuses que puissent être les combinaisons de l'esprit, elles ont cependant un terme. On se lasse à la fin de ces éternelles amours bien régulièrement traversées par des parens injustes ou des rivaux jaloux. Le goût ayant changé, il fallut inventer de nouveaux ressorts. C'est dans cette vue que plusieurs romanciers anglais imaginèrent d'appeler le merveilleux au secours de leur imagination prise au dépourvu, de là tant de spectres, de souterrains, de châteaux mystérieux, de résurrections imprévues qui remplissent les nombreux ouvrages d'Anne Radcliff et de sa funèbre école. Il est vrai que l'esprit ne peut supporter long-tems ces violentes commotions, il ne tarde pas à chercher de plus douces images. Il faut avouer aussi que les auteurs sont toujours à l'affut de ce qui peut lui plaire; on leur doit cette justice; quoique dans cette circonstance la bonne intention ne soit pas entièrement réputée pour le fait; mais enfin c'est quelque chose. Qu'un ouvrage trouve des contradicteurs ou que l'opinion semble se prononcer en faveur d'un essai dans un genre nouveau; vîte, il éclorra une demi-douzaine de génies complaisans qui en moins d'un mois s'empresseront de multiplier nos jouissances; le troupeau des imitateurs ne va jamais par deux chemins. Cet empressement à courir au-devant de nos désirs, à réveiller un appétit émoussé, donne une aussi heureuse

Digitized by Google

idée du caractère des auteurs que de la flexibilité de leur talent.

Le crédit des romans à fantômes nous a valu la vogue du roman historique déjà connu depuis long-tems par d'heureux succès; l'autorité d'un grand talent servit à accréditer ce singulier travestissement de l'histoire. On peut penser que malgré les réclamations sans nombre qui se sont fait entendre, ce genre de composition conservera toujours des partisans. Il participe de la vérité, mais ne la montre que fardée; les souvenirs se mêlent à l'intérêt de la curiosité. Il faut une grande force de raisonnement pour résister au charme que fait éprouver la lecture d'un ouvrage dont le fonds est certain, les personnages réels et la catastrophe avérée, sur-tout lorsque des détails puisés dans une heureuse imagination et soutenue d'un style élégant, viennent compléter l'illusion. Une femme justement célèbre nous en a donné la preuve; son exemple est trop séduisant pour ne pas multiplier les coupables.

L'Angleterre est le pays du monde qui fournit le plus d'alimens à l'insatiable curiosité des lecteurs; on peut juger du grand nombre de romans qui s'impriment à Londres par le nombre de ceux qui obtiennent les honneurs de la traduction. Il est naturel de croire que les plus dignes sont choisis pour cette exportation. Parmi les dames-auteurs dont l'Angleterre cite les noms avec orgueil, miss Ovenson, aujourd'hui lady Morgan, fixe depuis plusieurs années l'attention des amateurs des lettres. On est surpris qu'une personne aussi jeune ait pu atteindre à ce degré de réputation. Miss Ovenson en est redevable à deux romans dont les feuilles publiques ont rendu le compte le plus avantageux; je ne les connais pas; mais après avoir lu *Glorvina*, je suis disposé à concevoir la plus haute idée d'*Ida* et du *Missionnaire*. Le roman de *Glorvina*, antérieur à ces deux ouvrages, méritait bien d'être naturalisé parmi nous. Une préface nous apprend que le traducteur a fait son travail sur une quatrième édition publiée en 1808. A quel âge miss Ovenson a-t-elle donc pu se livrer aux études que la composition de *Glorvina* a dû nécessairement exiger?

Digitized by Google

Glorvina n'appartient point à la classe ordinaire des romans. L'auteur, dans le cadre d'une intrigue peu féconde en événemens, a placé avec beaucoup d'art la description des mœurs irlandaises, elle a fait un tableau animé des coutumes de ce peuple séparé du reste du monde. Miss Ovenson, irlandaise, paie à ses malheureux compatriotes accablés sous le joug anglais, un tribut avoué par l'honneur et relevé par le talent et le courage. Fidèle à son but patriotique, elle n'a pas oublié que ses lecteurs seraient moins touchés qu'elle-même des malheurs de l'Irlande, et qu'ils ne partagent nullement ses nobles projets. Si miss Ovenson a voulu prouver à l'Europe que « ses compatriotes depuis long-tems opprimés avaient » été de plus calomniés par leurs oppresseurs », elle a cherché en même tems à captiver le suffrage de ceux pour qui les malheurs d'une nation ne paraissent être que d'un intérêt trop faible, par la raison qu'ils s'étendent sur plus d'individus.

La fable de ce roman est très-simple. Le jeune Horatio, fils du lord M., a mené à Londres une vie fort dissipée; ses créanciers l'ont fait mettre en prison. Son père, pour l'arracher au danger des mauvaises compagnies et le punir en même tems de ses étourderies, imagine, après avoir payé les dettes du jeune homme, de l'envoyer achever ses études de droit dans les terres qu'il possède en Irlande. Horatio obéit, quoiqu'à regret, et part pour la province de Connaugth. Fidèle à l'éducation qu'il a reçue en Angleterre, ainsi qu'aux préjugés de sa patrie, il imagine difficilement qu'un homme civilisé puisse habiter parmi les Irlandais; fermement persuadé que ce peuple n'a de l'humanité tout au plus que la figure, il est assez surpris, après son arrivée à Dublin et dans son passage au travers de l'Irlande, de voir que les vertus les plus douces et les plus nobles sont connues, même des Hibernois de la dernière classe, et sont mises journellement en pratique : il en fait lui-même l'épreuve. Il y a beaucoup d'art dans les premiers moyens qu'emploie miss Ovenson pour préparer l'esprit de son héros à recevoir de nouvelles impressions. Horatio, arrivé au château de M., apprend, par le récit d'un vieux concierge,

Digitized by Google

que dans le voisinage existe un descendant des anciens princes d'Inismore, autrefois propriétaires de ce canton; ils furent dépouillés de leurs domaines du tems de Cromwel, en faveur d'un des ayeux du lord M. qui, dans la fureur des guerres civiles, tua de sa main le malheureux prince au milieu de son château saccagé. C'est dans les ruines de cet antique manoir qu'un dernier rejeton du sang des princes d'Inismore, déchu du rang et de la fortune de ses ancêtres, vit loin du commerce de presque tous les hommes; fier de son origine, que suivant la tradition établie, il rapporte à Milesius et à ses fils, fondateurs de toutes les branches royales qui ont gouverné l'Irlande jusqu'au tems de la conquête, il regarde le nouveau possesseur de ses domaines comme un usurpateur; il a défendu de jamais prononcer devant lui le nom du meurtrier de son aïeul. Le prince d'Inismore entouré de quelques vassaux attachés comme lui à la religion catholique, n'a pour consoler ses chagrins que lady Glorvina, sa fille, et le père John, son chapelain. Il a conservé les mœurs et les usages des anciens souverains de l'Irlande, et jusqu'à la forme de leur habillement. Horatio, curieux de connaître ce personnage extraordinaire, franchit la chaîne de rochers qui sépare le château et son petit territoire du reste de la contrée; il arrive, et c'est au milieu d'une chapelle à demi ruinée par les ravages du tems et de la guerre, au pied des autels, et dans le recueillement d'une cérémonie religieuse, que le prince et sa fille se montrent à ses regards. Rien de plus touchant et de plus noble, que la peinture de ce mélange de faste et d'infortune qui entoure ce prince. Ce tableau de la grandeur éclipsée est animé des plus riches couleurs. L'appareil religieux, la solennité du moment; l'air, la démarche, le costume de l'illustre vieillard, frappent le jeune anglais d'étonnement et de respect. Lady Glorvina est auprès de son père; vêtue « d'une robe blanche, » attachée au-dessous de la poitrine par une étroite » ceinture ornée de pierres précieuses. Un manteau de » soie écarlate flottait sur ses épaules, sa tête était cou» verte d'un voile fixé sur son front par une espèce de » diadême couvert de pierreries semblables à celles de

Digitized by Google

» ses bracelets : telle était la princesse d'Inismore. » Horatio, transporté d'admiration, erre le soir autour du château ; les sons d'une lyre *éolienne* frappent son oreille; pour mieux observer dans l'intérieur des appartemens, il monte sur un vieux mur qui tout-à-coup s'écroule sous ses pieds; Horatio blessé, évanoui, reprend ses sens dans l'intérieur du château; en ouvrant les yeux il se voit entouré du prince et de ses serviteurs qui lui prodiguent les soins les plus affectueux. Sa blessure le contraint de prolonger son séjour; et la haine du prince contre la famille de lord M. l'oblige à ne pas se faire connaître; il s'annonce en qualité de peintre et se donne un nom supposé. Ce déguisement lui fournit l'occasion de donner des leçons de dessin à la jeune lady. Son père, grand amateur des antiquités de son pays, et le chapelain, homme sage et instruit, prennent la plus tendre affection pour l'étranger; Horatio et Glorvina, qui se voient à chaque moment, ne tardent pas à prendre des sentimens qui les subjuguent avec d'autant plus de rapidité que Glorvina ne les a jamais connus, et qu'Horatio n'en a point encore éprouvé d'aussi purs. L'un et l'autre ne s'aperçoivent de leur situation que lorsqu'il n'est plus tems de s'y soustraire. Toute cette partie de l'ouvrage est traitée avec un charme qui ne se trouve que sous la plume délicate d'une femme. L'auteur a employé toutes les ressources de son talent pour peindre la naissance de cette passion et ses progrès au milieu de conversations, dont les arts et l'étude des anciennes coutumes du pays sont l'objet. Cette situation se développe, malgré l'incertitude d'Horatio, qui ne peut se faire connaître sans ruiner toutes ses espérances. Une fâcheuse découverte vient alarmer son amour : le hasard lui fournit la preuve que Glorvina entretient une correspondance secrette avec un homme inconnu. La reconnaissance porte cet homme à combler le prince et sa fille de présens et de soins délicats. Cette liaison dure depuis le tems où ce mystérieux personnage, qui s'est présenté comme une victime de la politique, a trouvé au château d'Inismore une noble et touchante hospitalité.

Cependant les manières fastueuses du vieux prince,

Digitized by Google

peu d'accord avec la médiocrité de sa fortune, ont mis ses affaires dans un dérangement total. Horatio s'en aperçoit sans toutefois en connaître l'étendue; sa délicatesse le force à s'éloigner, et le prince, toujours fier, fait céder, dans cette circonstance, ses affections à son orgueil. Horatio, revenu au château de M., reçoit un nouveau coup de foudre; son père arrive et lui amène une épouse : c'est la fille d'un ancien ami. Le jeune homme est obligé d'aller au-devant d'elle jusqu'à Dublin. Lord M. laisse Horatio avec la famille de miss D., jouir des plaisirs de la capitale; il se rend seul dans son château pour les préparatifs du mariage; il est suivi de près par son fils qui ne le rencontre pas chez lui. Horatio le cherche jusque dans les ruines d'Inismore; il y pénètre sans rencontrer personne, tout en a disparu; une vieille nourrice restée seule dans le palais, lui apprend que le prince, arrêté pour dettes, a été jeté dans les prisons de la ville voisine. Glorvina et le chapelain partagent volontairement son sort. Horatio vole au secours d'une famille qui lui est si chère, mais il a recouvré déjà sa liberté, elle doit ce nouveau bienfait à une main inconnue. Désespéré, il retourne au château d'Inismore; c'est là que l'attend une nouvelle épreuve. A son arrivée, le chapelain est au pied de l'autel, le prince au milieu de la chapelle touche à ses derniers momens; près de lui, Glorvina debout, pâle et résignée, présente sa main à un inconnu dont il ne peut voir la figure; le père John est près de prononcer les paroles sacrées; aux cris d'Horatio l'inconnu se retourne.....; mais n'allons pas plus avant, laissons au lecteur du roman l'intérêt d'une scène aussi pathétique, qu'elle est bien conçue et heureusement conduite. Ce dénouement noble, imprévu, ajoute au vif intérêt qu'inspire toute l'action. Horatio apprend enfin quel est ce rival; le prince expirant connaît le véritable nom de son jeune ami. La haine s'arrête sur les bords de la tombe, le vieillard pardonne; nos lecteurs s'y attendent peut-être, mais ils voudront savoir ce qui amène ce résultat; je les invite à consacrer quelques momens à une lecture qui flattera leur goût autant que leur esprit.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement sous ce rapport que le roman de Glorvina est recommandable; il se distingue par des détails historiques qui lui donnent une physionomie particulière. Les arts, les mœurs de l'Irlande, ses lois et ses coutumes, les préjugés du pays même, forment les sujets des fréquens entretiens d'Horatio, du prince et de son chapelain. On sent quel parti l'auteur a dû tirer de cette mine féconde. La situation des personnages prête à tous ces développemens. Le prince est jaloux de donner de sa patrie une idée analogue aux sentimens qui nourrissent son orgueil, et son jeune ami qui apporte des préjugés et une opinion contraires reçoit avec avidité une instruction si nouvelle pour lui. Miss Ovenson, dans son ouvrage composé à l'imitation d'Anacharsis, de Séthos, peut-être même de Corinne, si toutefois ce roman est antérieur à Glorvina, ce qu'il m'est impossible de vérifier à l'instant, miss Ovenson a donné le signal aux amateurs des recherches et des anciennes traditions. L'Irlande placée dans l'Océan aux extrémités du monde, est peu connue du reste de l'Europe; son histoire est environnée de ténèbres, et ce n'est point sans surprise que l'on verra l'auteur de Glorvina rapporter à une origine grecque ou orientale tous les anciens usages de sa patrie. Sans doute ces traditions, en passant d'âge en âge, se sont enveloppées d'un voile fabuleux que le prestige du tems a fait confondre avec la vérité; mais il en résulte toujours que ces traditions doivent avoir une base qu'il serait intéressant de découvrir. Miss Ovenson n'a dû présenter que les résultats; c'est aux savans de profession à rechercher les causes premières.

Ce roman pourra servir encore à établir une controverse historique et littéraire sur les poésies d'Ossian. On sait que beaucoup d'érudits n'ont voulu voir dans ces poëmes vaporeux, ainsi que dans toutes les histoires de la famille de Fingal, rien de plus que le produit de l'imagination de Macpherson. D'autres ont prétendu, au contraire, que les originaux de ces chants s'étaient conservés dans les montagnes d'Écosse, et que leur authenticité ne pouvait être révoquée en doute. Le plus grand nombre a pensé que Macpherson ayant effecti-

Digitized by Google

vement recueilli quelques traditions des montagnards écossais, en a fait le texte d'une paraphrase toute de son invention. L'Irlande a déjà réclamé la propriété des poésies erses; miss Ovenson démontre avec force la justice des droits de sa patrie : selon ce système, les poésies d'Ossian non-seulement n'appartiennent pas à l'Ecosse, mais elles n'auraient été connues dans ce royaume qu'à une époque fort rapprochée de nous. Ainsi Oscar, Malvina, Evirallina aux cheveux d'or, Ossian, Dermotd, tous ces héros de la race de Fingal appartiennent à l'Irlande. Il faut avouer que miss Ovenson s'appuie sur des autorités imposantes, et que l'érudition qu'elle déploie dans cette circonstance doit inviter les savans à vérifier des faits qui intéressent à-la-fois l'histoire, la littérature et les sciences. G. M.

REVUE LITTERAIRE.

(SUITE *.)

CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR LE DROIT EN GÉNÉRAL, ET PARTICULIÈREMENT SUR LE DROIT DE LA NATURE ET DES GENS; par C. L. S. MICHEL, ex-procureur-général près la Cour d'Appel de Douai, membre de la Légion-d'Honneur et chevalier de l'Empire. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Au milieu de ces productions frivoles qui dureront moins que la saison où elles naissent, les hommes raisonnables qu'un roman sans caractère et sans style, un recueil de mauvaise prose mal rimée qu'on appelle *vers;* une comédie à l'*eau rose;* un drame bien lugubre, un opéra à fracas, ne sauraient contenter, voient avec intérêt que des écrivains laborieux et habiles publient de bons ouvrages, tels que les *Nouvelles considérations sur le droit*, dont M. le chevalier Michel vient d'enrichir notre littérature. Annoncer que cet auteur a rempli long-tems les importantes fonctions de procureur-général dans une cour supérieure, c'est dire

(*) Voyez le Mercure du 17 juillet 1813.

Digitized by Google

qu'il possède bien la matière sur laquelle il écrit. Il diffère beaucoup sous ce rapport de certains juristes qui, pour avoir publié d'énormes compilations sous les titres imposteurs de *Cours*, de *Procédure avec des formules et des modèles d'actes*, de *Cours de Code Napoléon*, nouvelle édition considérablement augmentée, et portée de trois volumes *in-octavo* assez minces à deux énormes billots *in-quarto*, prennent fastueusement le titre de *jurisconsulte*; et trouvent ensuite très-mauvais qu'on se moque de leurs ridicules prétentions. Ah ! qu'il y a de différence entre ces orgueilleux professeurs et M. Michel, aussi modeste qu'instruit, tandis que les soi-disans jurisconsultes n'ont trouvé pour déguiser leur ignorance d'autres remèdes qu'un amour-propre excessif.

L'ouvrage de M. Michel est aussi bien écrit que bien pensé, mais comme, par la nature des objets dont il traite et par la manière rapide avec laquelle ils sont traités, il n'est pas susceptible d'être analysé, je me bornerai à en transcrire la conclusion.

« Le droit des gens n'est que le droit naturel appliqué » aux nations. Elles sont entre elles comme des individus » placés par le hasard les uns à côté des autres, sans aucun » supérieur. Les besoins des peuples sont la source, la mesure et la règle de ce droit; mais cela ne peut s'entendre » des besoins injustes; les besoins qu'on se crée et qu'on » ne peut satisfaire qu'au préjudice d'autrui, ne sont pas » de justes besoins.

» Les traités publics établissent entre les nations ou les » peuples un droit des gens conventionnel, qui tire sa force » comme la convention privée, du besoin que l'on a de » maintenir des pactes qui tendent à sa conservation, et » de soutenir la confiance générale qu'il importe à tous de » donner aux actes de cette nature.

» Des conventions tant publiques que privées naissent » l'obligation et le devoir. Le droit public et le droit civil » ont pour objet de régler les devoirs et les obligations des » hommes, conformément à des conventions expresses ou » tacites, générales ou particulières, dont ils assurent » l'exécution.

» Le droit conventionnel varie comme la volonté des » hommes. Le droit des gens varie comme les besoins des » peuples, il ne peut être fixé que par la civilisation qui » tend à rapprocher tous ces besoins et à les assimiler.

» Le droit conventionnel se compose d'obligations et de

Digitized by Google

» devoirs. Le droit naturel ne connaît d'autres devoirs que » celui de la réciprocité : encore est-ce moins un devoir » que le sentiment du besoin que l'on a de s'aider et de se » secourir réciproquement. »

QUESTIONS ILLUSTRES, ou *Bibliothèque des livres singuliers en droit, analyse d'un très-grand nombre de ces livres, et recueil d'arrêts sur les questions de droit singulières*, etc., par JULIEN MICHEL DUFOUR, ancien avocat et auteur de plusieurs ouvrages de législation et de jurisprudence. — Un vol. in-12. — A Paris, chez *Tardieu-Denesle*, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 37.

M. Dufour a mis pour épigraphe à son livre ces mots fameux tant de fois répétés, mais bien souvent mal-à-propos :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Je dis *répétés bien souvent mal-à-propos*, parce qu'il ne me faudrait pas faire un bien grand effort de mémoire pour citer je ne sais combien d'ouvrages d'*auteurs bien connus* qui portent la même épigraphe, et dans lesquels on ne trouve ni l'*utile* ni le *dulce*.

Une analyse du livre de M. Dufour prouvera qu'il ne mérite aucunement un semblable reproche, mais cette analyse ne pourra être qu'une énumération des matières contenues dans l'ouvrage, qui n'est lui-même que l'analyse d'une foule de Traités de jurisprudence aussi singuliers que rares.

M. Dufour donne d'abord une idée suffisante de l'ouvrage de Pierre Ayrault, intitulé, *des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, aux choses inanimées et aux contumax;* de là il passe à l'analyse de tous les écrits qu'on a publié sur la dissolution du mariage pour cause d'impuissance et sur le congrès, pratique indécente qui ne dut ni ne put jamais produire de résultats satisfaisans pour les hommes raisonnables, malgré ce qu'en a dit le président Bouhier, son apologiste, lequel se croyait doué d'une grande raison, lorsqu'il a défendu à la manière des pédans, quoique membre de l'Académie française, une épreuve que la morale la moins sévère réprouve.

M. Dufour nous fait ensuite connaître divers Traités curieux, tels que celui du *Nœud de l'Eguillette*, superstí-

Digitized by Google

tion de nos aïeux, qui conduisit souvent aux bûchers des ignorans fanatiques, que condamnaient des juges intolérans et barbares; le *Traité de la Polygamie*, par Théodore de Beze, où M. le docteur Chervin, auteur d'une excellente Dissertation médico-philosophique sur ce dangereux abus des forces physiques, dont les conséquences morales sont si funestes, aurait trouvé d'excellens argumens pour le combattre; argumens qui seraient venus à l'appui de ceux que contient son excellente Dissertation, et un autre Traité sur le même sujet et sur la *polivirie*, ou plutôt la *poliandrie*, coutume fort en usage au Thibet et chez les Boutamens.

Mais de tous les Traités singuliers que nous fait connaître M. Dufour, le plus curieux est sans contredit celui qui est intitulé : *Mulieres non esse homines*, les femmes ne sont point des hommes :

Voïci quelques-uns des moyens avancés par l'auteur pour appuyer cette étrange thèse, dont il ne soutient l'affirmative que par ironie.

« Si nous parcourons l'Ecriture-Sainte, nous trouverons » que les méchantes femmes y reçoivent ordinairement, » pour prix de leurs mauvaises actions, des bénédictions » et des éloges. Rachel, pour avoir su tromper, par une » imagination assez peu honnête, son père, qui chérissait » ses idoles, est louée de son adresse et de sa présence » d'esprit. On loue Rébecca d'avoir engagé Jacob à sur- » prendre, par une tromperie, la bénédiction de son père. » La courtisanne Raab trompe ceux qui cherchaient les » espions de Josué, et cette action lui est imputée à justice.

» Sahel court au-devant de Sisara, l'invite à entrer dans » sa tente, lui donne au lieu d'eau du lait, exprès pour » l'assoupir, et le couvre aussitôt qu'il est couché; ensuite, » quand il est bien endormi, elle lui enfonce un clou dans » la tête, et tue ainsi ce pauvre général, qui lui avait confié » sa personne et sa vie : pour cette insigne trahison, que » *Sahel*, dit l'Ecriture-Sainte, *soit bénie entre toutes les* » *femmes, que les bénédictions du ciel soient dans sa* » *tente*. Quelle perfidie approche de celle de Judith, qui, » après avoir séduit par ses caresses le faible Holopherne, » l'égorge et lui coupe la tête? L'écriture cependant, pour » ce bel exemple, la comble d'éloges et de bénédictions. » Ainsi la méchanceté de la femme est jugée encore meil- » leure *ou plus innocente* que la bonté même de l'homme. »

Le mysogène conclut de toutes ces actions approuvées par l'esprit saint, que les prétendus péchés des femmes ne

Digitized by Google

sont pas plus des péchés que les faits d'une brebis ou d'une linote; que dans les unes comme dans les autres les actions sont le résultat d'un instinct purement machinal et non d'une détermination morale, et que par conséquent les *femmes* ne diffèrent des autres *femelles* d'animaux que par leur organisation physique, attendu qu'elles n'ont les unes et les autres ni ame, ni intelligence, ni raison.

« J'entends ici, ajoute notre savant raisonneur, les » femmes s'écrier : nous parlons comme vous, nous rai» sonnons comme vous, et nous avons une ame raison» nable; donc nous sommes des créatures humaines aussi » bien que vous : voilà précisément ce que je leur conteste; » car il y a plusieurs oiseaux qui parlent, et l'âne de Balaam » a parlé sans qu'il fût pour cela une créature humaine. » Mais d'ailleurs parler sans raison, c'est proprement ne » pas parler.

» Il est clair que les femmes parlent sans raison, puisque » l'apôtre leur ordonne de se taire dans l'assemblée des » fidelles. Car si elles pouvaient parler raisonnablement, » pourquoi leur imposerait-on silence? De plus elles sont » exclues par les lois de tous les offices publics.

» On ne permet pas même à la plus habile de parler et » de s'expliquer en justice; on rejette leur ministère en ma» tière de jurisdiction, d'arbitrage, d'adoption, d'interces» sion, de procuration, de curatelle, de tutelle, dans les » causes testamentaires et criminelles, et toute la raison qui » les fait rejetter, c'est qu'elles n'ont point de raison, car » si elles en étaient pourvues, leur sexe ne les empêcherait » pas d'être admises à nos fonctions.

» En effet, on ne lit nulle part que Dieu ait donné une » ame à la femme..... »

Je ferai observer ici que les Français, trop galans pour ne pas reconnaître dans le beau sexe une raison supérieure, ont accordé aux femmes tous les *droits civils*, de la privation desquels notre auteur se fait un titre contre leur ame, et ne s'en sont pas plus mal trouvé pour cela.

L'ouvrage de M. Dufour contient encore plusieurs discussions aussi singulières que celle-là, auxquelles je renvoie le lecteur désireux de les connaître.

Digitized by Google

LE GUIDE DES MAIRES ET ADJOINTS, par M. LÉOPOLD. — Un vol. in-12. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. — A Paris, chez *Alexis Eymery*, à la librairie d'éducation et de jurisprudence, rue Mazarine, n° 30.

« Tout fonctionnaire public est assujetti par la loi, qui » l'a investi d'une autorité ou d'un pouvoir quelconque à » des devoirs qui doivent être l'objet de ses soins et de ses » sollicitudes.

» Mais pour remplir ces devoirs conformément au désir » de la loi, il faut que ce fonctionnaire public en ait une » connaissance parfaite. Car leur ignorance bientôt le con- » duirait à l'erreur, et l'erreur l'entraînerait dans des abus » et des désordres dont il est garant et responsable.

» C'est pour faciliter cette connaissance de leurs devoirs, » aux maires, aux adjoints de maire, aux commissaires de » police, aux secrétaires des communes, aux conseils mu- » nicipaux, aux officiers de gendarmerie, aux gens d'armes, » aux gardes champêtres et forestiers, qu'on leur offre cet » ouvrage où chacun d'eux trouvera le tableau de ses attri- » butions, la ligne de démarcation tracée entre l'autorité » dont il est revêtu et celle des autres fonctionnaires publics » avec lesquels il est en rapport; toutes les lois qui peuvent » recevoir leur application dans l'exercice de leurs fonc- » tions; toutes les instructions ministérielles qui peuvent » leur servir d'éclaircissement sur ses devoirs; enfin les » modèles de tous les actes qu'il est continuellement obligé » de rédiger. »

Telles sont les vues qui ont dirigé M. Léopold dans son travail. Mais comme un recueil de lois n'est pas susceptible d'analyse, et que je ne veux pas examiner la question de savoir si l'*interprétation* rentre ou non dans les attributions du juge, comme on l'a fait dans un journal très-répandu, à-propos de je ne sais quel recueil de lois, je me bornerai à dire que le rédacteur du *Manuel des Maires* y a mis les plus grands soins pour le rendre aussi utile qu'il est possible de l'être, et qu'un semblable travail mérite d'être accueilli par ceux à qui il est destiné.

J. B. B. ROQUEFORT.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — Le goût du public pour les spectacles, plus vif et plus répandu que jamais, le rang qu'occupent dans la littérature nos chefs-d'œuvre dramatiques, ont fait généralement désirer qu'une partie aussi intéressante fût traitée dans ce Journal avec plus d'étendue. A l'avenir, nos lecteurs y trouveront, non-seulement l'analyse des nouveautés, mais encore des observations sur les principaux ouvrages donnés pendant la semaine. Chargé de ce travail, qui exige une étude approfondie de la littérature dramatique, je remplirai ma tâche avec l'impartialité sans laquelle un journaliste ne saurait obtenir l'estime du public éclairé. Le compte avantageux que plusieurs feuilles périodiques ont rendu (1) de mon ouvrage *sur la Musique dramatique en France* (2), les injures d'un anonyme déguisé sous le nom d'*Alfred de Blamond* (3), me donnent, j'ose le dire, quelques titres à la confiance que je serai toujours jaloux de mériter. Je commencerai par la revue des quatre théâtres dont je dois m'occuper.

Théâtre Français. — Quoique les tragédiens français comptent parmi eux des talens du premier ordre, il faut avouer que l'ensemble des représentations est loin de satisfaire les connaisseurs. On s'est fréquemment élevé contre ce malheureux système de déclamation traînante et monotone qui a prévalu; mais jusqu'ici les réclamations ont été vaines. Ce défaut, dont peu d'artistes sont exempts, est véritablement insupportable chez quelques-uns. L'emploi des vieillards laisse sur-tout beaucoup à désirer, et si cette critique afflige ceux qui le remplissent, ils peuvent se consoler par l'autorité de Voltaire, qui nous assure que de son tems les choses n'allaient pas mieux. « Jamais (dit-il dans » une lettre à M. d'Argental) aucun acteur dans ces rôles » n'a su me toucher. » L'illusion de la scène exige d'ailleurs

(1) *Mercure de France*, du 19 juin; *Moniteur*, du 11 août; *Journal de Paris*, du 15 et 19 septembre.

(2) Un volume in-8° de 336 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. Chez Vente, libraire, boulevard Italien, n° 7.

(3) *Gazette de France*, du 20 août.

Digitized by Google

quelque rapport entre l'artiste et le personnage; si un vieillard de quatre-vingts ans est représenté par un jeune homme de vingt, n'est-elle pas absolument détruite?

Thalie s'est montrée plus prodigue de ses dons que Melpomène. Dans les représentations soignées, je doute que la Comédie française ait jamais produit un ensemble plus satisfaisant. La crainte de perdre Fleury est le seul sentiment pénible qu'il fasse éprouver; son jeu rempli d'esprit, de chaleur et de vérité, triomphe de la critique la plus sévère. Que de naturel, de rondeur et de bonhomie dans Michot! Baptiste aîné est excellent dans plusieurs rôles; il a renoncé, suivant moi, très-mal-à-propos à quelques-uns où il montrait un grand talent. Damas et Armand ont beaucoup de feu et d'intelligence; Michelot a une très-bonne diction. Le jeu de Thénard obtient du public les applaudissemens qu'il mérite; cet acteur devrait s'imposer l'obligation de paraître toujours dans les rôles brillans de son emploi. Mlle Demerson a du mordant, de la force comique: qu'elle soigne un peu ses inflexions de voix (quelquefois trop dures), et elle deviendra une excellente soubrette. Mlle Mars, si parfaite dans les ingénuités, a prouvé toute la flexibilité de son talent en prenant un emploi qui n'était pas le sien; l'agrément et la pureté de son organe, la finesse et la vérité du jeu où elle prend (si je puis m'exprimer ainsi) la nature sur le fait, l'ont fait regarder avec raison comme un modèle. Par l'élégance des manières, le bon ton et le naturel, elle l'emporte de beaucoup sur Mlle Leverd, dont le talent est cependant très-distingué, et qui s'est acquis une réputation méritée dans les rôles de la *Femme jalouse*, de Mme Evrard, de la *Belle Fermière*, et dans plusieurs autres.

On ne peut donner trop d'éloges au zèle des acteurs qui ont soutenu le Théâtre Français pendant l'absence de leurs camarades; ils ont remis plusieurs pièces anciennes qui n'avaient pas été jouées depuis long-tems. J'invite la Comédie à faire revivre *Oreste*, *Rome Sauvée* (4), *Andronic*,

(4) *Oreste* et *Rome sauvée*, sont des tragédies fort estimées des littérateurs. L'une joint au mérite de la simplicité et du coloris antique beaucoup d'intérêt; l'autre, parfaitement écrite, offre la peinture la plus vraie et la plus énergique des illustres personnages qui y sont dépeints. On peut comparer aux plus belles scènes de notre théâtre celle de Catilina et de César.

Digitized by Google

Gustave, *Spartacus*, *Inès de Castro*, *Absalon*, *Amasis*, *Mahomet II* (de la Noue), *Roméo et Juliette*, *Fénélon*, *les Vénitiens*, *la Mort d'Abel*, *le Siége de Calais*, *Hypermnestre*, *la Veuve du Malabar*, *Zelmire*, *Béverley* (5), *l'Ecole des Mères*, *le Chevalier à la Mode*, *le Muet*, *le Jaloux désabusé*, *les Précieuses Ridicules*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *Dupuis et Desronais*, *Esope à la cour*, *le Mariage fait et rompu*, *le double Veuvage*, *le Français à Londres*, *le Procureur arbitre*, *la Jeune Indienne*, *les Mœurs du tems*, *le Magnifique*, *les Trois Frères rivaux*, etc. Ces pièces n'ont pas toutes le même mérite; mais il n'en est aucune qui n'ait obtenu un grand succès, motif suffisant pour ne pas les oublier. Que les comédiens en fassent jouir le public, et ils ne pourront que s'en féliciter, s'ils apportent à leur remise les soins que mériteraient aussi tant d'excellentes pièces dédaignées des premiers artistes, et par conséquent des spectateurs, dont la majeure partie ne juge des ouvrages dramatiques que par ceux qui les représentent (6). Les chefs-d'œuvre de Molière, de Regnard, de Corneille, de Racine et de Voltaire (7) devraient toujours être repré-

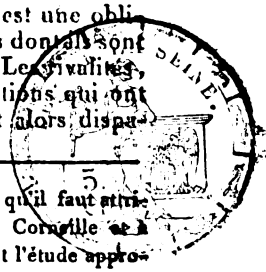
(5) A ce mot, je vois déjà bien des lecteurs se récrier : Qu'ils se rassurent; je n'aime pas plus qu'eux les productions monstrueuses de la scène anglaise; mais je les invite à relire Laharpe, qui ne les aimait pas davantage, et qui cependant loue beaucoup *Béverley*. C'est un ouvrage très-moral, rempli d'intérêt, et qui offre le tableau le plus terrible des funestes excès où peut entraîner la passion du jeu. En supprimant, ce qui serait très-facile, le morceau blâmé, avec raison par Laharpe, dans lequel Béverley veut attenter aux jours de son fils, ce drame n'aurait rien qui pût révolter le spectateur, et bien joué, il produirait le plus grand effet. C'est, à mon avis, la meilleure des productions de ce genre.

(6) Autrefois les affiches n'indiquaient pas le nom des acteurs, et l'on n'allait au spectacle que pour les pièces. Cet usage n'était pas sans inconvénient pour les spectateurs, qui souvent étaient trompés dans leur attente; mais celui qui a prévalu depuis, égare le goût du public, en le faisant aller à de mauvais ouvrages favorisés des premiers comédiens, et en l'écartant des chefs-d'œuvre qu'ils abandonnent.

(7) *Voltaire*, dit Laharpe dans son examen de Mérope, *malgré ses fautes est devenu le plus grand tragique du monde entier*. J'avoue que je pense entièrement comme Laharpe; c'est à la malheureuse

Digitized by Google

sentés par l'élite des acteurs, pour lesquels c'est une obligation de donner aux immortelles productions dont ils sont dépositaires tous les soins qu'elles méritent. Les rivalités, l'amour-propre, toutes les petites considérations qui ont malheureusement trop d'influence, devraient alors dispa-



habitude de répéter les opinions reçues par tradition qu'il faut attribuer la préférence donnée presque généralement à Corneille et à Racine. Je sais par cœur ces trois grands poëtes, et l'étude approfondie de leurs ouvrages m'a appris à les juger sans prévention. L'assertion du Quintilien français est d'autant plus imposante que deux volumes de son *Cours de Littérature*, consacrés à l'examen des tragédies de Voltaire, sont employés à la démontrer. Laharpe, dira-t-on sans doute, était l'ami, le disciple, le protégé du philosophe de Ferney; son témoignage est donc récusable. Mais si de pareilles considérations ont pu altérer son jugement, pourquoi, dans le même ouvrage où il rend un hommage si éclatant aux tragédies de son maître, s'exprime-t-il ainsi sur le compte de la Pucelle? « On aura » peine à croire que le débit en ait été permis publiquement, permis » par tout, et il est bon de douter que dans le dernier siècle la plus » rigoureuse animadversion aurait été exercée contre l'ouvrage, que » l'indignation universelle eût suffi même pour en faire justice, et que » l'auteur, quel qu'eût été son talent et son nom, n'aurait trouvé » d'asile nulle part dans l'Europe entière. Il fallait toute la corruption » qui, à dater de la régence, a toujours été croissant parmi nous, » pour que l'autorité ne s'aperçût pas qu'un ouvrage de ce genre, tel » qu'on n'en connaissait point de semblable avant nos jours, était un » attentat public contre tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. » — Jamais l'impudence du vice et du blasphême n'avait été portée à » ce point; le vice y est souvent de la plus dégoûtante crapule, et le » blasphême inepte ou grossier. — Si l'on réfléchit à tout le mal qu'a » fait et qu'a dû faire ce poëme, on avouera qu'un gouvernement » tombe dans la plus étrange inconséquence, lorsqu'il interdit la » vente des poisons et qu'il autorise ou tolère le débit de pareils » livres. » Qui peut reconnaître à un tel langage celui d'un disciple et d'un ami? Jamais ennemi de Voltaire s'est-il exprimé avec plus d'aigreur? Mais quoique Laharpe ait manqué à la reconnaissance et à toutes les convenances sociales en outrageant la mémoire de son bienfaiteur, que certainement il n'aimait point, son admiration pour le beau en littérature était telle que jamais il n'a pu s'empêcher de le reconnaître par-tout où il le trouvait.

Digitized by Google

raître. On a vu Le Kain jouer des rôles très-secondaires dans les pièces, pour ne les pas faire manquer.

Académie Impériale de Musique. — Ce théâtre est le moins suivi de tous, et l'on se plaint de la monotonie de son répertoire. Cette accusation n'est pas sans fondement pour les ballets qu'on pourrait varier davantage (8), mais elle est très-injuste pour les opéras. Si l'on veut bien se rappeler qu'autrefois on n'en donnait que trois ou quatre dans le courant de l'année, et qu'une nouveauté, comme en Italie, était jouée sans interruption jusqu'à ce qu'elle n'attirât plus personne, on appréciera mieux les soins de l'administration actuelle. Le seul reproche qu'on puisse lui faire à ce sujet, c'est l'abandon des belles compositions de Piccini, écartées de la scène depuis long-tems à l'exception de *Didon*, qu'on donne même assez rarement. L'*Iphigénie en Tauride* de l'Orphée italien est un chef-d'œuvre de mélodie et d'expression, égal et peut-être supérieur à *Didon*, pourquoi ne pas le remettre? On pourrait la donner alternativement avec celle de Gluck, et offrir ainsi aux amateurs le plaisir de la comparaison. La musique de Roland et d'Atys, moins dramatique, il est vrai, que celle d'Iphigénie, est pleine de graces et de charme : actuellement que les rôles de Médor et d'Atys seraient *chantés* et non *criés*, comme ils l'auraient été naguères, le public entendrait avec ravissement les morceaux délicieux dont ils sont remplis. On devrait aussi remettre sur la scène l'opéra de *Panurge*, dont la musique est si piquante, et l'acte d'*Ariane*, d'Edelmann, rempli d'expression et d'effet : les beaux morceaux qu'il renferme conviendraient beaucoup au beau talent de M^me^ Branchu.

On a reproché souvent aux acteurs de l'Opéra des cris insupportables, des convulsions d'énergumènes; ce n'était pas sans raison. Mais ces défauts, autrefois bien communs, sont devenus plus rares depuis l'admission de Nourrit et de Lavigne, dont les talens seront appréciés à mesure que les préventions feront place à la justice. Quant à ceux de Lays et de M^me^ Branchu, ils ne sont contestés de personne. Il serait difficile de trouver une plus belle voix que celle de Dérivis, et les débuts brillans de M^lle^ Paulin donnent les plus grandes espérances.

(8) Un des plus beaux ouvrages de M. Gardel, *le Jugement de Pâris*, a totalement disparu de la scène : quelle en est la raison?

Digitized by Google

Si les spectacles de la capitale sont quelquefois au-dessous de l'idée que s'en forment les étrangers, cette vérité n'est nullement applicable à la danse et aux décorations de l'Opéra, qui surpassent toujours leur attente; il n'y a, sous ce rapport, que des éloges à donner. L'administration de ce théâtre en mérite aussi pour n'avoir point cédé au caprice de la mode (9), et pour avoir constamment offert au public les chefs-d'œuvre que leur ancienneté ne saurait faire vieillir. Plus on entend une belle composition musicale, plus elle charme : les connaisseurs y découvrent toujours de nouvelles beautés.

Théâtre Feydeau. — La retraite d'Elleviou, qui semblait d'abord très-nuisible à ce spectacle, lui a été favorable. Le zèle des sociétaires s'est momentanément réveillé, et les nouveautés se sont succédées avec rapidité pendant plusieurs mois. On a remis dernièrement avec beaucoup de soin le bel opéra d'*Euphrosine et Coradin*, qui, à mon avis, est le chef-d'œuvre de son auteur. Pourquoi les premiers acteurs ont-ils dédaigné *Lisbeth*, ou plutôt quelle raison a pu faire préférer une des plus faibles productions de M. Grétry à *la Rosière de Salency*, au *Magnifique*, à *Sylvain*, compositions délicieuses dont le public est privé depuis si long-tems? Il est peu de répertoires aussi riches que celui de Feydeau; mais les acteurs sont loin de le faire valoir. Je ne leur conseillerais pas cependant, à quelques exceptions (10) près, la remise des opéras joués avant 1768, époque à laquelle M. Grétry commença d'enrichir la scène lyrique de ses chefs-d'œuvre; les progrès de l'art ont rendu nos oreilles plus difficiles. Mais pourquoi nous priver entièrement de *la Bonne Fille* (11), de *l'Amitié à l'épreuve*,

(9) La musique entendue à ce théâtre a toujours conservé le caractère qui lui est propre. On en a constamment écarté ces ornemens insignifians prodigués à l'Opéra-Comique, et qui sont la mort de l'expression.

(10) Comme *le Peintre amoureux* de Duré, *le Bûcheron*, *le Sorcier* et *Tom-Jones*, de Philidor, compositeur d'un très-grand mérite, et beaucoup trop négligé.

(11) Piccini n'est pas moins délaissé par l'administration de l'Opéra-Comique que par celle de l'Académie Impériale. Cependant *la Bonne Fille* est un chef-d'œuvre de musique, et le poëme est fort au-dessus

Digitized by Google

des *Mariages Samnites*, de *Henri IV* (12), d'*Ariodant* (13), de *Ponce de Léon* (14), de *Télémaque*, de *Lodoïska* de M. Chérubini, et de plusieurs opéras parodiés de l'italien, comme *le Marquis de Tulipano*, *l'Infante de Zamora*, dont la musique est si ravissante (15)? Pourquoi jouer si rarement *la Caverne*, *Renaud-d'Ast*, *Marianne*, *le Jockey*, et bien d'autres encore que je pourrais nommer?

Que manque-t-il à l'Opéra-Comique pour jouir des plus brillans succès? Ce ne sont pas les talens (16); il suffit de nommer Martin, Gavaudan, Mme Duret, Mlle Regnault, Mme Boulanger, Mme Gavaudan. Outre ceux que je viens de désigner, Juliet, Chénard, Lesage, Saint-Aubin, Moreau, Paul, Huet, Baptiste, Darancourt, Mmes Paul Michu, Crétu, Desbrosses, ont des titres à la faveur du public. Mais une mauvaise distribution des rôles et un mauvais choix des ouvrages rendent souvent inutile cette heureuse réunion. Il en est des opéras-comiques comme des chefs-d'œuvre du Théâtre-Français; les meilleurs, joués par des acteurs subalternes, ou qui n'ont pas la vogue (car la mode exerce ici son empire comme en toute autre chose), n'attireront jamais le public: les premiers sujets devraient

---

des autres canevas italiens. *Le Faux Lord* a eu peu de succès à la reprise; mais on n'en peut accuser que l'exécution, puisqu'il renferme des morceaux charmans.

(12) Si quelque cause empêchait la représentation de la pièce, que n'exécute-t-on au moins de tems en tems la magnifique ouverture qui la précède, et qui peut soutenir la comparaison avec celle du *Jeune Henri*?

(13) Un des meilleurs ouvrages de M. Méhul.

(14) Composition charmante de M. Berton, et supérieure à plusieurs de celles du même auteur qu'on donne habituellement. Il est vrai que plusieurs scènes de la pièce appartiennent à la farce; mais sont-elles les seules de ce genre qu'on trouve à l'Opéra-Comique?

(15) J'avoue que les poëmes sont bien mauvais; mais le sont-ils beaucoup plus que quelques-uns de ceux qu'on joue actuellement?

(16) A ce théâtre, ce n'est pas l'indigence qui nuit, c'est la superfluité; il est surchargé de sujets inutiles. Le seul emploi vacant est celui des rôles pathétiques de femmes, pour lesquels on doit regretter la perte de Mlle Paulin. Mme Paul Michu a de la sensibilité, mais son chant ne répond pas à son jeu. Solié a jusqu'ici laissé bien des regrets; mais Martin et Huet pourraient se partager ses rôles.

Digitized by Google

se faire un honneur et un devoir d'y paraître. Si les rôles de Babet dans l'opéra de Dézède et dans *le Droit du Seigneur* de M. Martini étaient remplis par M^lle^ Regnault ou par M^me^ Boulanger, si Martin jouait dans la seconde de ces pièces le personnage du valet, ces deux charmantes compositions seraient-elles délaissées ?

Si les sociétaires du Théâtre-Feydeau apportent beaucoup de négligence pour l'exécution des bons ouvrages, ils montrent trop souvent pour les compositions nouvelles une indulgence qui ne leur est pas moins funeste. D'une douzaine d'opéras donnés chaque semaine, en compte-t-on beaucoup qui puissent rester au répertoire ? En admirant le beau talent de M^me^ Duret (17) et de Martin pour le chant, peut-on assez déplorer le mauvais goût qui leur fait préférer les misérables ornemens modernes au chant mélodieux et expressif de nos plus célèbres musiciens ?

Une des causes qui nuisent le plus aux intérêts de ce spectacle, c'est le peu d'accord qui, d'après l'instabilité du répertoire, paraît y régner. Ceux qui lisent habituellement les affiches peuvent s'en convaincre ; combien d'ouvrages n'ont pas été représentés après avoir été annoncés plus de vingt fois ! Quand l'affiche promet une pièce pour un jour déterminé, il est à-peu-près sûr qu'elle ne se jouera pas ce jour-là. La première représentation de *la Jeune Femme colère* et la reprise des *Trois Fermiers*, ont été annoncées alternativement pour le lendemain pendant plus de quinze jours.

Théâtre de l'Odéon. — Les artistes français de ce spectacle, dirigés par l'auteur distingué qui a enrichi nos théâtres de tant de pièces agréables, emploient tous leurs moyens pour captiver les suffrages du public. Ce n'est pas leur faute si le répertoire n'est pas aussi bien composé qu'on pourrait le désirer ; il est des ouvrages auxquels il ne leur est pas permis de toucher, c'est pour eux le fruit défendu. Je crois cependant qu'en examinant avec soin les pièces du ci-devant théâtre italien (18), ils en trouveraient quelques-unes qui leur conviendraient. Plusieurs comédies de M. Picard, comme *les Marionnettes*, *M. Musard*, *le Collatéral*, *les Voisins*, *l'Entrée dans le monde*, *Médiocre et*

(17) On annonce sa rentrée au premier jour.

(18) Comme *la Nouvelle Ecole des Femmes* de Moissy, *Arlequin sauvage*, *l'Embarras des richesses*, *Timon misanthrope*, etc.

Digitized by Google

Rampant, *les Amis de Collége*, seraient utiles à leurs intérêts et agréables au public.

Ce théâtre a fait dernièrement une excellente acquisition dans Martelli, dont le jeu, rempli de vérité et de finesse, ne serait déplacé nulle part. M^lle^ Délia a un talent distingué; M^lle^ Desbordes possède celui de toucher les spectateurs. Perroud et Talon ont du feu et de la verve comique; M^me^ Molé est actrice, et saisit bien l'esprit de ses rôles. Chazel a de la rondeur et du naturel; Clozel joint aux avantages physiques de l'intelligence et une grande habitude de la scène.

L'Opéra italien est actuellement un des spectacles les plus suivis, et on peut le regarder comme fixé définitivement à Paris. L'orchestre est sans contredit le meilleur de la capitale; que de précision et de vigueur dans l'exécution! Celui de Feydeau, si inférieur à ce qu'il était autrefois, devrait le prendre pour modèle. La voix délicieuse de M^me^ Barilli, son excellente méthode, où l'art ne se fait jamais apercevoir, charment tous les auditeurs. L'organe plein et sonore de Porto, la verve comique de Barilli, les beaux moyens de Crivelli, réunissent tous les suffrages. Pour ne pas nous livrer à des regrets inutiles, je ne dirai rien des sujets qui nous ont échappé, ou que nous allons perdre; espérons qu'ils seront remplacés. Le directeur, M. Paër, cherche à concilier tous les goûts en donnant des ouvrages de toutes les écoles et de tous les genres; le répertoire est varié autant qu'il peut l'être, et l'on y distingue sur-tout les opéras du *Mariage secret*, des *Noces de Figaro* et de *Don Juan*. Il me semble qu'on pourrait remettre avec succès des compositions anciennes, autrefois très-applaudies, et actuellement inconnues à un grand nombre d'amateurs, comme *la Frascatana*, *la Vilanella rapita*, *l'Italiana in Londra*, *l'Impresario in Angustie*, *il Re Teodoro*, *il Barbiere di Siviglia*, *il Marchese Tulipano*, etc.

Quant aux opéras-séria, malgré le charme de la mélodie, on ne peut sans un engouement aveugle nier que pour la vérité de l'expression et la couleur locale, ils ne soient très-inférieurs aux chefs-d'œuvre composés en France par Gluck, Piccini et Sacchini. Les opéras-buffa sont plus parfaits dans leur genre; mais devons-nous les imiter sur notre scène lyri-comique? C'est une question que je traiterai dans l'examen des ouvrages dont je serai appelé à rendre compte.

MARTINE.

Digitized by Google



POLITIQUE.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée au 7 septembre.

Le duc de Reggio, avec les 12e, 7e et 4e corps, s'est porté le 23 août sur Berlin. Il a fait attaquer le village de Trebbin, défendu par l'armée ennemie, et l'a forcé. Il a continué son mouvement.

Le 24 août, le 7e corps n'ayant pas réussi dans le combat de Gross-Beeren, le duc de Reggio s'est reporté sur Wittemberg.

Le 3 septembre, le prince de la Moskowa a pris le commandement de l'armée, et s'est porté sur Interborgh. Le 5, il a attaqué et battu le général Tauentzien; mais le 6, il a été attaqué en marche par l'armée ennemie, commandée par le général Bulow. Des charges de cavalerie sur ses derrières ont mis le désordre dans ses parcs. Il a dû se retirer sur Torgau. Il a perdu 8000 tués, blessés ou prisonniers, et 12 pièces de canon. La perte de l'ennemi doit avoir été aussi très-forte.

Rapport du prince de la Moskowa.

Sire, le 12e corps d'armée a attaqué l'ennemi le 5, et l'a culbuté avec une grande vigueur jusqu'au-delà de Seyda; nous avons pris trois drapeaux, plusieurs pièces de canon et quelques centaines de prisonniers prussiens; le champ de bataille était couvert des morts de l'ennemi.

Le lendemain 6, le 4e corps a débouché à huit heures du matin par Neundorf et Interbock; l'ennemi tenait les hauteurs en arrière de Dennweitz. Le 7e corps marchait sur Rohrbeck, et le 12e sur Ohna: je refusais ainsi ma gauche, et j'étais en mesure de soutenir le 4e corps qui, au lieu d'attaquer, devait tourner Interbock par sa droite, pour masquer le mouvement que je voulais faire sur Dahma, et auquel j'étais déterminé par la certitude que toute l'armée ennemie débouchait en grande hâte sur Dennewitz. L'avant-garde ennemie a été renversée par la division Morand, qui a fait des prodiges de valeur. La division de cavalerie légère du général Lorge, mal engagée et ramenée en désordre, a causé quelque confusion que la bonne contenance de l'infanterie a bientôt fait cesser. L'ennemi se renforçant

Digitized by Google

très-rapidement, le 4e corps s'est trouvé entièrement engagé. Le 7e qui s'était fait attendre arrivait enfin, et j'ai ordonné au général Reynier de charger vivement la droite de l'ennemi en même tems que le général Morand renouvellerait son attaque; cette charge générale a eu beaucoup de succès; l'ennemi venait de perdre beaucoup de terrain; la division Durutte se conduisait bien; 60 pièces de canon tiraient à mitraille sur les troupes ennemies qui étaient en désordre dans les bas-fonds entre Golsdorf et Welmersdorf; enfin, le 12e corps, qui entrait vivement en action, refoulait la droite de l'ennemi sur son centre séparé de sa gauche par le 4e corps. Dans ce moment, la bataille était gagnée; mais deux divisions du 7e corps ont faibli, et ce corps, qui s'est trouvé tout-à-coup replié en entier, et qui a entraîné une partie du 12e, a fait changer l'état des choses.

L'ennemi a pu jeter des masses entre le 4e et le 12e corps, qui se battaient toujours avec la plus grande chaleur; j'ai rapproché insensiblement le 4e de la droite du 12e. L'artillerie de position placée sur les hauteurs entre Ohna et Dennewitz, remplissait l'intervalle, et j'ai alors ordonné la retraite; le 4e corps l'opéra en bon ordre sur Dahma, et les 7e et 12e se sont dirigés sur Schweinitz.

Ce matin, l'ennemi au nombre de 3 à 4 mille hommes d'infanterie, avec du canon et 120 chevaux venant de Lackau, a attaqué très-brusquement Dahma. Le 23e régiment de ligne a marché sur lui, et l'a forcé à s'éloigner précipitamment. Le pont de Herzberg sur l'Elbe a été brûlé; nous en avons conservé deux autres au-dessus et au-dessous de cette ville. Demain le 4e corps, avec une division de cavalerie légère, s'échelonnera depuis Herzberg jusqu'à Torgau. Les 7e et 12e corps, et les deux autres divisions de cavalerie occuperont des positions sur Torgau.

La perte éprouvée dans la journée d'hier est d'environ 8000 hommes et de 12 pièces de canon; celle de l'ennemi a dû être aussi considérable, l'artillerie des divers corps ayant consommé une grande partie de ses munitions. Nous avons eu beaucoup de prisonniers en notre pouvoir, mais ils ont disparu pendant la marche de nuit.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté

Le très-humble et très-obéissant serviteur et fidèle sujet,

Signé, le maréchal prince DE LA MOSKOWA.

Torgau, le 7 septembre 1813.

Digitized by Google

Du 11. — La grande armée ennemie, battue à Dresde, s'était réfugiée en Bohême. Instruits que l'Empereur s'était porté en Silésie, les alliés ont réuni un corps de 80 mille hommes, composé de Russes, de Prussiens et d'Autrichiens, et se sont portés le 5 sur Hottendorf, le 6 sur Gieshubel, et le 7 sur Pirna.

Le 8 à midi, l'Empereur se porta à Dohna, fit attaquer par le maréchal Saint-Cyr l'avant-garde ennemie, qui fut chassée par le général Bonnet des hauteurs de Dohna. La nuit, les Français étaient sur le camp de Pirna.

Le 9, l'armée française marcha sur Born et Furstenwalde. La quartier-général de l'Empereur fut à Liebstadt.

Le 10, le maréchal Saint-Cyr se porta du village de Furstenwalde sur le Geyersberg, qui domine la plaine de la Bohême. Le général Bonnet, avec la 43e division, descendit dans la plaine près de Tœplitz. L'on aperçut l'armée ennemie qui cherchait à se rallier, après avoir rappelé tous ses détachemens de la Saxe. Si le débouché du Geyersberg avait été praticable pour l'artillerie, cette armée aurait été attaquée en flanc pendant sa marche, mais tous les efforts faits pour descendre du canon furent inutiles.

Le général Ornano déboucha sur les hauteurs de Péterswalde, pendant que le général Dumonceau y arrivait par Hollendorf.

Nous avons fait quelques centaines de prisonniers, dont plusieurs officiers. L'ennemi a constamment évité la bataille, et s'est retiré précipitamment dans toutes les directions.

Le 11, l'Empereur est retourné à Dresde.

Il en est reparti le 15 au matin, se dirigeant sur Pirna. On a des nouvelles de deux jours plus récents, qui annoncent que l'Empereur était le 17 à Péterswalde, observant les mouvemens des ennemis. Depuis les affaires du prince de la Moskova, il n'y a eu aucun événement. Il n'a pas été tiré un coup de canon, et tous les bruits répandus relativement à divers engagemens qui devaient avoir eu lieu sur toute la ligne, sont absolument dénués de fondement.

L'armée du prince vice-roi continue à soutenir, avec avantage, la lutte dans laquelle elle est engagée sur les frontières des Provinces Illyriennes. Le journal officiel d'Italie a publié les détails suivans sur le succès de l'assaut donné aux retranchemens de Festriz.

Le 6 septembre, pendant que lieutenant-général comte

Digitized by Google

Grenier faisait les préparatifs pour cette attaque, le prince vice-roi dirigeait plusieurs colonnes par les montagnes, pour prendre à revers les ouvrages de l'ennemi : à trois heures après-midi, ces ouvrages furent attaqués de front, pendant que le général de brigade Campi avec 4 bataillons marchait sur le revers de la montagne, malgré les difficultés du terrain et les obstacles que l'ennemi avait préparés. L'attaque fut vive et le succès ne fut pas un instant douteux. Les retranchemens ont été emportés aux cris de *vive l'Empereur!* L'ennemi a été mis en déroute et poursuivi pendant plus de deux lieues. Trois bataillons de grenadiers de renfort qui arrivaient, n'ont pas eu le tems de se former. Celui qui était en tête a pu seul faire une charge. Nos jeunes soldats n'ont pas daigné répondre à son feu, mais ils se précipitèrent sur l'ennemi la baïonnette en avant. La nuit et le tems horrible qu'il faisait nous empêchèrent de poursuivre plus loin l'ennemi. Cette journée lui coûte quatre cents hommes tués ou blessés, et nous lui avons fait 350 prisonniers. De notre côté, nous avons eu 50 hommes tués et 200 blessés. Officiers et soldats se sont bien conduits : nous n'avons à regretter la perte d'aucun officier de marque : parmi les blessés se trouve le capitaine adjoint à l'état-major baron Frangipane, écuyer de l'Empereur. Hier la communication avec les troupes du général Grenier a été établie par le chemin de Lœbel. Le prince vice-roi a ordonné qu'on travaillât sur-le-champ à la démolition des ouvrages construits par l'ennemi tant à Festriz que sur le mont de Lœbel.

Les nouvelles du quartier-général du prince vont jusqu'au 14, et sont datées de Laybach. A cette époque, le général Pino se portait avec la division Palombini sur Lepipa, pour y attaquer l'ennemi. Le vice-roi se portait sur Carlstadt avec la garde royale et une partie de la 4e division. L'ennemi a défendu faiblement les positions de Saint-Morein et de Wescheisbourg, où le prince est entré le 14 à midi. Il est revenu le soir même à Laybach. Dans les différentes actions qui ont eu lieu, 160 hommes environ ont été mis des deux côtés hors de combat.

On parle, à une date plus récente, d'un avantage signalé remporté par le prince vice-roi entre Fiume et Trieste.

Les nouvelles du Tyrol sont très-satisfaisantes ; la plus profonde tranquillité y règne ; quelques agens secrets de l'ennemi n'ont pû réussir à y renouveler des troubles dont le pays a conservé un fidèle souvenir, et dont le gouverne-

Digitized by Google

ment bavarois a su, par un mélange de fermeté et d'indulgence, faire disparaître les tristes effets.

Dimanche 19 septembre, S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a assisté au *Te Deum* qui a été chanté dans la chapelle du palais de Saint-Cloud, en actions de grâces des victoires remportées par S. M. l'Empereur et Roi. M. l'évêque de Versailles, aumônier de S. M. l'Empereur, a officié. Après la messe, il y a eu grande audience et présentation; le soir spectacle et cercle. Les palais et les édifices publics étaient illuminés. S.....

ANNONCES.

Soixante-sixième livraison du *Nouveau Duhamel*, ou *Traité des Arbres et Arbustes que l'on cultive en France, rédigé par* J.-L.-A. Loiseleur Deslongchamps, *Docteur-Médecin de la Faculté de Paris, et Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; avec des figures d'après les dessins de MM.* P.-J. Redouté et P. Bessa.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

On a imprimé cet ouvrage sur trois papiers différens.

Le premier, sur beau *Carré*, format in-folio, avec les planches en noir, dont le prix est à 9 fr. par livraison.

Le second, sur *Carré vélin*, même format, avec les planches imprimées en couleur, dont le prix est de 25 fr.

Et enfin le troisième, sur *Nom de Jésus vélin*, figures imprimées en couleur, 40 fr. par livraison.

La partie typographique est extrêmement soignée et en caractères neufs.

Les lettres de demande et l'envoi de l'argent doivent être affranchis et adressés à M. *Etienne Michel*, Editeur, rue de Turenne, n° 42, au Marais; ou à M. *Arthus-Bertrand*, Libraire-Editeur, rue Hautefeuille, n° 23.

AVIS. — Le *Traité des Arbres Fruitiers*, de Duhamel, ayant été refondu dans celui des *Arbres et Arbustes* du même Auteur, les Editeurs croient devoir prévenir MM. les Souscripteurs que chacun de ces deux Traités en particulier sera aussi complet que possible. Les espèces et variétés de chaque genre seront complètement décrites et réunies en un seul et même article.

Le *Traité des Arbres Fruitiers* se vendra séparément, et il formera deux volumes in-folio du même format que l'ouvrage entier dont il

Digitized by Google

est extrait et dont il fait partie. Le premier volume comprend douze livraisons du même prix que celles du *Nouveau Duhamel*, et l'on recevra des souscriptions.

Pour MM. les nouveaux Souscripteurs.

Les personnes qui voudront souscrire au *Traité des Arbres et Arbustes* auront la facilité de retirer une livraison chaque mois, comme si l'ouvrage était à son commencement. On ne leur demande d'autre engagement que celui de faire connaître les personnes qui seront chargées de recevoir et de payer les livraisons qui leur seront destinées.

Si parmi MM. les nouveaux Souscripteurs il en est qui désirent acquérir de suite tout ce qui aura paru, les Editeurs prendront des arrangemens avec eux et leur donneront toutes les facilités dont ils conviendront de gré à gré pour l'acquit du total.

L'ouvrage entier, ainsi qu'il a déjà été annoncé, sera terminé au septième volume, ou quatre-vingt livraisons.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 554, *ligne* 10, a déridé le front de nos sages, *lisez* : a déridé le front des sages.

Même page, ligne 27, l'entendre, pour lire son attitude, etc., *lisez* : l'entendre, pour voir son attitude, etc.

Page 555, *ligne* 23, des beautés qui sont les fruits de ses fautes, *lisez* : des beautés qui sont le fruit de ses fautes.

Même page, ligne 26, il s'arrête ; si vous l'entravez, il tombe, *lisez* : il s'arrête ; et si vous l'entravez, il tombe.

Page 557, *ligne* 17, après ces mots : sous les coups d'un rude adversaire ! *ajoutez* : comme il abat son orgueil !

Page 560, *lignes* 23 et 24, dans un sanctuaire impénétrable ; *lisez* : dans un sanctuaire inviolable.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille, n° 23 ; et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME CINQUANTE-SIXIÈME.

POÉSIE.

La Mort de Delille. Ode ; par M. *Quaynat.* Page 3
Le Nouveau Riche ; par M. *Valant.* 5
Amazily et Telasco. Romance ; par M. *Charles Malo.* 7
Traduction d'un fragment de la Jérusalem délivrée ; par M. *Henri Terrasson.* 49
La Retraite de Martial ; par M. *de Kérivalant.* 51
Il est-là. Couplots ; par M. *Etienne Jourdan.* 52
Chant ossianique sur la mort des ducs d'Istrie et de Frioul ; par M. *V. Le Duc.* 97
Traduction d'un Psaume ; par M. *Auguste Mouffle.* 100
Ma Confession ; par M. *Desaugiers.* 101
Chloë. Idylle ; par M. *Auguste Mouffle.* 145
Trait de l'Empereur Charles-Quint ; par M. *Ch. Malo.* 148
Ma Maîtresse et mon Ami ; par M. *Victor-Vial.* *Ib.*
Ode sur la rentrée des Français en campagne ; par M. *Barjaud.* 193
Elégie ; par M. *Bourgeat.* 197
Discours de la Terre à Jupiter. Traduction d'Ovide ; par M. *Prosper Enjelvin.* 241
Elégie sur la mort de Mme Parny ; par M. *Dusausoir.* 243
Le Ver-à-Soie et l'Abeille. Fable ; par M. *Aug. Mouffle.* 245
Les dernières Paroles du duc de Frioul ; par M. *Ximénès.* *Ib.*
La Naissance des Fleurs ; par M. *Mollevaut.* 289
On n'en meurt pas. Chansonnette ; par M. *Charles Malo.* 294
L'Education du Poëte. Fragment de Vida ; trad. par M. *Valant.* 337
Le Départ et les Vœux. Elégie ; par M. *René Tredos.* 339
Enfer du Dante. Traduction du chant Ve ; par M. *Terrasson.* 385
Le Vin et la Gaité. Ronde ; par M. *Armand-Séville.* 390
A Chaufontaine. Idylle ; par M. *Comhaire.* 433

Digitized by Google

Le Panache de Henri IV. Romance ; par M. *Elisée Suleau.* Page 436
Le Troubadour et la Bergère. Stances ; par M. *Aug. Mouffle.* 437
Le Rosier blanc. Fabliau ; par M. *Pépin.* 481
A Mlle Joséphine B** ; par M. ***. 486
Les derniers jours d'Été. Stances ; par M. *Boucher.* 529
Les Plaintes ; par M. *Bourgeat.* 530
Dédicace d'une traduction d'Anacréon ; par M. *Denesle.* 531
Delphine. Romance ; par M. *Eusèbe Salverte.* 533
Prière à la Paresse. 534
Impromptu à la célèbre danseuse Mlle Gosselin ; par M. *F.* 535
De l'Etude des beaux-arts à la campagne ; par M. *H. de Valori.* 577
Imitation de Martial ; par M. *B.* 582
Faut-il aimer ? par M. *Armand-Séville.* *Ib.*

Enigmes. 7, 53, 103, 149, 198, 246, 295, 341, 391, 437, 486, 535, 583.

Logogriphes. 8, 54, 104, 150, 199, 246, 295, 341, 392, 438, 486, 536, 584.

Charades. 8, 54, 104, 150, 199, 246, 296, 342, 392, 438, 487, 536, 584.

SCIENCES ET ARTS.

Dictionnaire des sciences médicales ; tom. IV et V. (Extrait.) 105
Histoire naturelle des roches de Trapp ; par M. *Faujas-de-Saint-Fond.* (Extrait.) 537
Traité de Médecine légale et d'Hygiène publique ou de police de santé ; par *F. E. Fodéré.* (Extrait.) 585

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Jurisprudence sur la capacité personnelle, etc. ; par *J. B. M. Robert.* (Extrait.) 9
Revue littéraire. — Galerie des jeunes personnes ; par M. *Jumel.* — Galerie des Enfans ; par le même. — Les deux Educations ; par Mme *de Renneville.* — L'Enfance éclairée ; par M. *D...* 12
Observations sur un voyage dans les quatre principales îles d'Affrique. 19
De l'impartialité dans les écrits ; par M. *de Sen***. 26
Extrait du rapport sur les travaux de la troisième Classe de l'Institut ; par M. *Ginguené.* 55
Histoire de Mme de Palastro ; par *Adèle Chemin.* 66

Digitized by Google

Les Soirées de Société, *ou* Nouveaux proverbes dramatiques; par M^me *Victorine M****. 70
Lycée ou Cours de Littérature de Laharpe. (Extrait.) 112
Œuvres choisies de Champfort. (Extrait.) 117
La Dame du Lac. — Epitome de l'Histoire ancienne. — Epitome de l'Histoire moderne. — Antiquités égyptiennes dans le département du Morbihan. 121
Particularités et observations sur les ministres des finances. (Ext.) 151
Les Troubadours; poëme en quatre chants. (Extrait.) 157
Médée; roman mythologique, par M. *Née*. (Extraits.) 200, 297
Les Odes d'Horace, traduites en vers, par M. *Vanderbourg*. (Extraits.) 206, 446
Abrégé du Voyage du Jeune Anacharsis. (Extrait.) 220
Des Magistrats de l'Empire Romain; par *Lydus*; publié par *J. D. Fuss* et *C. B. Hase*. (Extrait.) 247
Tableau historique et pittoresque de Paris. (Extrait.) 260
Fables de M. *H. G. B.*, en quatorze livres. (Extrait.) 268
Extrait d'un Dictionnaire moderne; par M. *de Sen***. 276
Œuvres choisies de Desmahis. (Extrait.) 307
Du style; par M. *de Sen***. 315, 348
Les Bucoliques de Virgile, traduites par M. *J. A. D.* (Extrait.) 343
Phédosie; tragédie, par M. *Eusèbe Salverte*. (Extrait.) 354
Frères et Sœur. Nouvelle, par M^me *de Montolieu*. 361, 411, 460, 496
Des Avantages de Paris. 371
La Gaule Poétique; par M. *Marchangy*. (Deuxième extrait.) 393
Les Vers dorés de Pythagore; par M. *Fabre d'Olivet*. (Ext.) 405, 439
Œuvres choisies de Barthe. (Extrait.) 488
Odes; par M. Cormenin. (Extrait.) 541
Eloge de Michel Montaigne; par M. *Victorin-Fabre*. (Extrait.) 547
Revue littéraire. — Epîtres de M. Viennet de Beziers. — Les Mystères de Flore, etc. — Observations sur les Aérolithes. — La Nature outragée par les écarts de l'imagination. 562
Glorwina, *ou* la Jeune Irlandaise; par miss *Orvenson*. 592
Revue littéraire. — Considérations nouvelles sur le droit en général, etc. — Questions illustres, etc. — Le Guide des Maires et adjoints. 600

VARIÉTÉS.

Spectacles. 33, 126, 227, 280, 322, 379, 421, 606
Institut impérial de France. 77
Sociétés savantes et littéraires. 88, 328, 471, 513

Digitized by Google

Nécrologie. Page 80
Réponses à un article de journal. 82, 135
Sur quelques passages de la Correspondance de Grimm. 128
Aux Auteurs du Mercure ; par M. *Dupont* (de Némours.) 222
Lettres aux Rédacteurs sur la critique du nouveau roman de Mme de Genlis, etc., par M. *Giraud*. 167
Des Succès en Littérature ; par M. *de Sen***. 177
Lettre de Voltaire à Mlle Raucourt. 180
Lettres aux Rédacteurs. 324, 422
Lettre de Voltaire au Régent. 425
Lettre inédite de Lavoisier. 471
Fragment sur la Rose ; par M. *Etienne Suleau*. 508

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 39, 85, 137, 183, 233, 283, 333, 383, 426, 473, 516, 569, 615.

ANNONCES.

Livres nouveaux. 47, 92, 142, 191, 238, 287, 335, 431, 479, 527, 575.

Fin de la Table du tome cinquante-sixième.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 31 1938



Digitized by Google